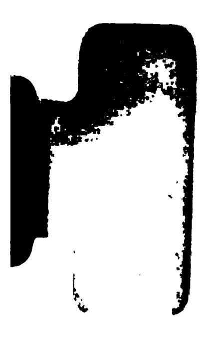

Princeton University Library
32101 072852955





L'HISTOIRE ET L'ESPRIT

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE.

L'HISTOIRE ET L'ESPRIT

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE

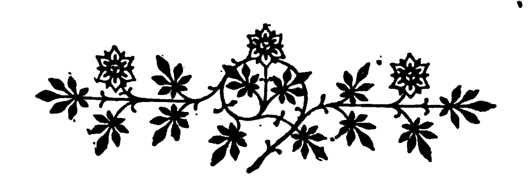
CRITIQUE IDÉALE ET CATHOLIQUE

PAR

AUGUSTE CHARAUX,

Docteur ès-Lettres, Chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand,

Professeur de Littérature française à l'Université catholique de Lille.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

Imprimeurs des Facultés catholiques de Lille.

LILLE. — MDCCCXCIV.

PRÉFACE.

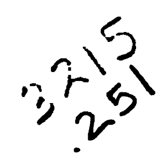
EN écrivant l'Histoire et l'Esprit de la Littérature française [1], *nous avons voulu élever un modeste monument à la gloire de Dieu et de la France, soit en montrant la beauté des ouvrages inspirés par Jésus-Christ, ce type divin de la beauté incarnée dans l'homme, soit en faisant ressortir jusqu'à quel degré un auteur se ravale ou ravale ses lecteurs, quand le sens du divin lui fait défaut, eût-il à sa disposition un vrai génie et une langue achevée comme celle du XVII*e *siècle. Voyez Molière lui-même. Le contraire n'est pas moins certain, et le moyen âge, malgré l'écueil d'une langue en formation, étincelle, grâce à la foi, de beautés naïves et sublimes.*

Notre critique, pour en toucher un mot, ne descendra pas à certains détails d'un intérêt piquant, sans doute, mais peu en rapport avec le but que nous nous sommes proposé : ainsi l'on a découvert récemment, dit-on, la dernière plume dont s'est servi Buffon, illustre écrivain, peintre immortel du lion, de l'aigle et du rossignol. Est-ce bien la dernière plume qu'ait tenue sous sa manchette immaculée le grand naturaliste en jabot ? N'est-ce pas l'avant-dernière ? Quand pourra-t-on raisonnablement le savoir ? En cette matière rien n'égale notre ignorance.

Nous avons pensé, d'autre part, qu'il était nécessaire, toutes les fois que la chose en valait la peine, de ne rien

---

1. Cette Préface envisage non seulement les Lettres au moyen âge, mais toute notre Littérature, dont nous espérons bientôt achever et publier l'histoire.



affirmer de grave sans indiquer la source où nous avions puisé notre conviction. Mais, pour telles et telles citations d'écrivains connus, qui délassent le lecteur, ornent, varient et embellissent un sujet très sérieux par lui-même, il nous a semblé qu'il n'était pas impossible de s'en rapporter, en plus d'un cas, à la bonne foi de notre critique.

L'historien de la littérature de notre glorieux pays de France n'est pas un grammairien, un antiquaire ou un érudit méticuleux ; ce doit être un savant, dans le sens le plus large et le plus généreux du mot, un philosophe, un penseur qui élève la vérité de l'histoire des Lettres jusqu'à Dieu, source de toute vérité et de toute beauté. C'est là sa principale science et le premier de ses documents.

On nous pardonnera de rappeler, en finissant, que si nous offrons aujourd'hui au public, et, en particulier, à la jeunesse, ce nouvel ouvrage, nous y avons été encouragé et instamment invité, à deux reprises, par la plus haute autorité du monde : d'abord, par une lettre du Souverain-Pontife lui-même, qui approuvait les principes de notre critique idéale et catholique, appliqués à Corneille, à Racine et à Molière ; ensuite, par une autre lettre où Son Éminence le cardinal Jacobini, sur le désir de Léon XIII, et en lui empruntant ses propres expressions, louait hautement (altamente) *notre étude intitulée :* L'Esprit de Montesquieu. *Le Saint-Père daignait y ajouter une bénédiction nouvelle pour nos futurs travaux de critique entrepris dans le but d'aider à relever les Lettres, du naturalisme où elles sont tombées, en général, jusqu'au type divin de la beauté et de la vérité.*

L'HISTOIRE ET L'ESPRIT

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE.

CHAPITRE I.

DE LA CRITIQUE. — DES ORIGINES DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FANÇAISES.

L'HISTOIRE de la Littérature française n'est pas une aride nomenclature ; c'est une histoire philosophique, critique, morale, religieuse et sociale ; c'est l'esprit de la littérature ; c'est l'histoire d'une double influence : de celle qu'exercent sur les œuvres de l'écrivain, le passé, la société où il vit, et son propre caractère, comme aussi de l'influence qu'il exerce lui-même sur son siècle ou sur les siècles. Nous ne parlons guère que des écrivains de génie ou d'un vrai talent. La critique doit s'arrêter aux grands points, aux grands traits, aux grands noms. Elle donne l'idée d'un navire dont le pilote n'atterrit qu'aux ports principaux, et dont les passagers jettent à peine, en fuyant, un coup d'œil sur tant de rivages qui semblent passer avec rapidité.

Citons, pour exemples, deux illustres écrivains, Molière et La Rochefoucauld. Nous dirons plus tard, en développant notre pensée et notre œuvre, comment, élevé dans les intrigues et les troubles de la Fronde, La Rochefoucauld y prit un caractère inquiet et ambitieux ; comment son ambition déçue noircit son âme jeune encore et déjà sans espérance ; comment il écrivit ses *Maximes* sous l'influence des mœurs que son siècle et ses dispositions naturelles lui avaient faites ; comment il a aujour-

d'hui des disciples qui ne croient pas à la grandeur de l'homme, en un siècle où ils ne croient plus même à DIEU.

Ce qu'Épicure a fait de Molière ; comment, sans pouvoir le détruire, il a altéré son génie jusqu'à lui faire aimer et célébrer la nature dépravée, nous le dirons aussi ; nous dirons jusqu'à quel point le caractère du grand comique a laissé son empreinte sur notre société, où le deuil est entré au cœur des hommes par la porte et les joies des sens, quelque éclatant que soit, sur notre théâtre, le rire hypocrite de la comédie.

L'histoire de la Littérature française, c'est encore l'histoire de son esprit mis en regard de l'esprit de DIEU ou de la vérité; car tout doit aboutir à la vérité, c'est-à-dire à la vérité absolue de JÉSUS-CHRIST. La littérature française est, avant tout, dans son principe, une littérature chrétienne ; et quand elle cesse de l'être, le CHRIST est encore son objectif. Elle est pour ou contre.

Ce n'est pas la *langue* qui forme la *littérature ;* le croire serait une grande erreur. En partant de ce faux principe, qu'a-t-on fait ? Des études de mots, de la littérature grammaticale. Non ; c'est l'esprit d'un peuple qui crée la langue, au contraire, et la vivifie par la pensée ou le sentiment ; elle subit l'empire de cet esprit ; elle se transforme à son usage ; elle suit les variations du caractère, du génie, de la fortune publiques. Le peuple la pétrit comme le potier pétrit la terre ; il en fait, selon ses besoins, un moule divers, mais toujours à son image. Elle est naïve, s'il est naïf ; elle s'ennoblit, s'il s'élève ; à moins qu'il n'ait deux langues, l'une familière, à son service journalier, l'autre qui soit celle des savants et des penseurs graves ou sublimes, comme le latin, au moyen-âge ; mais ce n'est pas la langue du peuple. Il n'y a qu'une langue, en réalité ; l'ouvrier, le soldat, le paysan, le bourgeois, le prêtre, le noble, y mettent leur foi, leur imagination, leurs métiers et leurs habitudes, leurs deuils et leurs fêtes, leurs passions. De tout ce pêle-mêle chez un peuple primitif ou barbare, naît une langue, et, plus tard, une littérature. Mais cette langue elle-même sort matériellement d'une ou de plusieurs autres langues. C'est ainsi que la nôtre tire son origine du celte, du gaulois (1), de l'ibère, du tudesque, du grec, du latin, du latin surtout (2). Les Ger-

1. Le gaulois est une branche du celte. On en a conservé 172 mots, d'une authenticité incontestable.

2. Une science qui touche au paradoxe, prétend que le français vient plus du grec que du latin. En effet, dans le Midi surtout, nombre de mots, des noms de

mains vainqueurs se plièrent à la langue des vaincus. Mais il faut voir ce que vainqueurs et vaincus firent de la langue romaine, *romane*, disaient nos pères. Ce mélange de tant de sangs divers, qui a fait la nation française, Latins, Gaulois, Francs du Rhin, ce mélange, dis-je, de peuples différents, n'eut pas moins un génie à part et qui n'a guère changé, remarquable de nos jours, comme du temps de César, par la vivacité et la mobilité des impressions. C'est ce génie qui transforma à son usage la langue de Rome. Était-ce la langue latine et classique ? Non ; celle-ci resta, autant que possible, dans sa pureté, la langue de la chaire, de l'histoire et de la théologie ; plus tard, elle donna aux écrivains du dix-septième siècle le dernier trait de perfection, par l'harmonie et la majesté de la période, par la noblesse romaine de l'expression ; le grec lui-même y ajouta son naturel incomparable. Mais nous n'en étions pas là au début. Forcément, le peuple, en l'absence de la bourgeoisie, qui avait péri sous la tyrannie du fisc impérial, prit la langue populaire et déjà altérée du soldat romain, du colon, qui était venu faire fortune dans les Gaules et qui s'était transformé en paysan. C'est, en un mot, la langue des gens de petite condition, de Rome ou d'ailleurs, qui servit d'élément à la langue romane.

De cette langue du peuple, nous allons essayer de faire voir ce que firent nos pères.

Ils abrégèrent d'abord. De *battuere* ils firent *battre ;* de *laetus* ils firent *lie* (chère *lie*, chère joyeuse) ; *duplicare* devint *doubler*, et ainsi de suite. Le passif se simplifia, et les cas, avec leurs désinences variées, disparurent peu à peu, après s'être conservés un certain temps au sujet et au complément. Au quatorzième siècle, il n'en est plus question. Abréger est essentiellement français ; cela tient à la vivacité et à l'impatience de notre caractère.

Mais ce caractère n'est pas moins impatient de clarté. Notre esprit est pénétrant, philosophique, surtout analytique. Il n'y a pas de langue qui analyse plus à fond que la nôtre tous les

villages, entre autres, sont sortis du grec. Dans le nord même de la France, dans les coins les plus ignorés, le peuple parle quelquefois la langue de Démosthène, en croyant parler son grossier patois ; et telle bonne femme caresse son petit enfant en l'appelant napion (νηπιον). Il n'en est pas moins vrai que le latin domine et que nous ne pourrions construire deux phrases sans rappeler notre origine romaine (*romana*). Mais, dit-on, le Latin vient du Grec. Et le Grec ? Le Grec vient de l'Orient, le pays de la tour de Babel. La science fait parfois mine d'y retourner.



détails et toutes les nuances de la pensée. Ainsi les Latins disaient, d'après notre vieil ami Lhomond :

Do vestem pauperi (1).

Le peuple, qui travaillait la langue romaine à sa manière, dira : « *Dono vestem ad pauperem*, » et, plus tard, nous dirons, par un renforcement de prudence analytique et de netteté, qui ne veut laisser aucun grain de poussière sur la pensée :

Je — donne — un — habit — au — pauvre. Je —, n'en doutez pas, c'est bien moi, ce n'est pas un autre, et si j'avais voulu parler d'un habit dont il avait déjà été question, j'aurais dit : l'habit — et non un habit. *Au* nous indique le complément indirect.

Mais pourquoi tant de mots ? Que devient l'abréviation toute française dont il était question tout à l'heure, et notre impatience ? Nous surchargeons la phrase d'un bagage inutile. Non, vraiment. Si nous prodiguons quelquefois les mots, par un raffinement de clarté, pour porter la lumière jusque dans les derniers recoins de la pensée, en revanche, autant que possible, nous économisons les formes, dont la trop grande variété rebute la mémoire. Nous disons : « J'aime »... avec vingt sens différents, là où le latin emploie autant de mots divers qu'il y a de nuances. Les désinences étaient compliquées à l'infini chez les anciens. Nous les avons supprimées en grande partie ; et notre article, emprunté au grec, mais simplifié jusqu'à trois formes au lieu de vingt-quatre, est un outil, un instrument de clarté, aussi facile à manier, aussi commode et court que possible. Ajoutez-y l'*s* pour le pluriel, l'*e* pour le féminin, sans compter quelques autres modifications vulgaires, et la révolution est faite ; vous avez mis à bas ces formes trop variées des langues antiques et qui faisaient le désespoir de la studieuse jeunesse ; vous avez abrégé et simplifié, sans rien oublier.

Les Allemands, nous ne l'ignorons pas, ont multiplié, avant nous, l'emploi du pronom et de l'article, sans compter le reste ; mais c'est comme un poids qu'ils ont ajouté à leur esprit lent de sa nature et pesant. Un contemporain de l'idéaliste Kant avait renoncé à le lire, par l'effroi qu'il avait de ses phrases de vingt lignes et de ses incidentes qui s'entassaient l'une sur l'autre, à la façon de Pélion sur Ossa. Au contraire, la parole

1. Cet exemple, banal à force d'être connu, n'en est pas moins concluant.

ailée de nos bons écrivains rappelle le vol de l'oiseau ; elle n'est pas plus embarrassée de son bagage analytique, en vérité, que l'hirondelle de ses plumes. En un mot, cette langue française vive, brève et achevée, à qui rien n'échappe des plus fins détails, des coins les moins visibles de la pensée, va néanmoins à son but en courant, pressée de conclure, parce que notre volonté, tournée à l'action, le veut ainsi. Elle a tout ce qu'il faut pour porter vite la clarté dans les esprits, sans y rien mettre de plus qu'il ne faut ; elle est chargée de mots comme le soldat romain l'était de ses armes, qui lui permettaient de courir, de franchir des fossés, de lancer le javelot, de traverser des rivières, d'agir enfin, et d'aller légèrement à son but. C'est la vue du but à atteindre, c'est l'impatience de le toucher, c'est notre genre d'esprit, enfin, qui nous rend brefs dans une langue analytique.

Tandis que les Germains épaississent à l'infini des discussions obscures dans une langue savante, la nôtre passe en un clin d'œil, de l'intelligence et du cœur où elle prend sa forme, aux lèvres et au fait. Toujours nette et précise, même dans le mal, elle persuade la volonté par ce qu'elle a de fini, de certain, de déterminé. Nous allons aux Croisades au bout d'une phrase : « DIEU le veut ; » et, des Droits de l'homme, nous passons à la mort d'un roi, à la négation révolutionnaire de DIEU. Rousseau parle, et, à quelques pas plus loin, son disciple, Marat, agit, la guillotine fonctionne... La foudre suit l'éclair. L'éclair, c'est notre pensée, c'est la rapidité de nos conceptions, la violence de nos résolutions, c'est notre parole ; la foudre, c'est l'éclat retentissant de notre action dans le monde. C'est bien nous qui avons fait notre langue ; notre langue, c'est nous.

Comment s'est-elle développée ? Nous savons son origine ; nous savons qu'elle est surtout sortie du latin populaire et que notre esprit a modelé ce latin corrompu à son image. Mais *cet esprit* était-il lui-même absolu, unique, à ce point qu'il fût sans nuance, et la langue sans dialecte ? Non certes. Il y avait en France, et nous en voyons aujourd'hui les dernières traces, deux esprits distincts, malgré des ressemblances frappantes : l'esprit du Nord et l'esprit du Midi. Il y eut deux dialectes, deux langues, si nous aimons mieux : la langue d'*oïl* (c'est ainsi que l'on disait *oui* dans le nord), et la langue d'*oc*, du latin *hoc*, c'est cela ; c'est toujours *oui*.

Pourquoi ces deux langues se sont-elles caractérisées par

l'affirmation la plus commune ? C'est que tout, dans une langue, comme dans l'âme humaine qu'elle exprime, aboutit à affirmer, et que le terme qui caractérise l'affirmation marque aussi ce qu'il y a de plus général dans une langue. Une des choses les plus merveilleuses, c'est la faculté inconsciente qu'a le peuple de réduire tout à des synthèses frappantes. Ce n'est pas un homme de lettres ni un savant qui a ainsi divisé la France en deux dialectes dont la définition est si facile à retenir. Une Académie aurait fait mieux et moins bien ; et de sa décision, que beaucoup auraient admirée, personne n'aurait gardé le souvenir. Ce qui s'est fait de si populaire dans cette distinction a été fait par tout le monde, comme la langue elle-même. Sur cette invention de la langue, nous avons brodé, allais-je dire, nous avons travaillé pour achever, polir, ennoblir. Mais cette langue, écrivains et rhéteurs, avec mille fois plus de science et d'habileté que le peuple, nous ne l'avons pas faite.

On peut, à la rigueur, tracer la ligne géographique qui sépare les deux pays de langue d'oil et de langue d'oc. De l'Ouest à l'Est, elle s'étendrait depuis La Rochelle et Limoges jusqu'à Grenoble ; au Midi, elle diviserait la Catalogne d'avec le reste de l'Espagne. Mais chacune de ces deux langues eut elle-même des dialectes, poitevin, bourguignon, limousin, normand, lorrain, picard, de l'Ile-de-France, pour le Nord ; gascon, et provençal, pour le Midi. Et comme ce fut en Provence que les troubadours fleurirent le plus longtemps, la langue du Midi finit par s'appeler la langue provençale.

Les deux langues entrèrent en lutte, comme les deux peuples, les deux esprits du Nord et du Midi de la France. La guerre, dans les conditions malheureuses où vit, par sa faute, l'humanité, tend sans cesse à une sorte d'unité véritable ou fausse, morale et religieuse, ou matérielle. Elle aide aussi à perfectionner l'unité des langues. La nôtre est devenue, par le besoin de clarté, la seule langue de la diplomatie européenne ; c'est une des plus belles victoires de notre esprit qui a créé une langue capable de débrouiller le chaos de la politique, et de vaincre l'équivoque ou le mensonge jusque dans les traités inventés par des partis différents et intéressés par l'égoïsme à se tromper réciproquement.

C'est une langue de vérité que la langue française, et faite par le peuple le plus chrétien du monde, dont la vocation est de propager la foi sur toute la terre ; et son esprit est provi-

dentiellement d'accord avec la mission dont DIEU l'a chargé.

En France, cet esprit, plus positif et plus solide dans le Nord, triompha de l'esprit du Midi. Autrement dit, le Midi fut conquis par le Nord, l'imagination par la raison, et enfin la langue d'oc par la langue d'oïl. C'était logique. En infusant, après la victoire, son esprit au Midi vaincu, le Nord lui donna sa langue. Cela se fit lentement, comme tout ce qui doit être durable, et sans violence ; et la langue française, qui règne aujourd'hui sur toute l'étendue du pays, doit principalement sa formation à la langue latine et à la langue d'oïl qui en est sortie. L'idiome national du Midi, la langue primitive mêlée surtout de latin, de grec et de sarrasin, s'est conservée dans les campagnes et même à la ville. A Pau, à Bayonne, et jusque dans les plus nobles maisons, dans la bouche des personnes les mieux élevées, elle se parle familièrement et avec délices. C'est la langue du cru. Elle rivalise de douceur, de richesse, de mélodie, de naïveté poétique avec le charmant pays où elle résonne, les gaves harmonieux et les vallées profondes d'où l'on aperçoit, sur les pentes douces de la montagne, les neiges éblouissantes qui tranchent sur l'azur du ciel. Elle a la variété et l'éclat des costumes que portent les gens du pays, rouges bérets, longs et noirs capuchons, blancs et bleus capulets. Elle a eu, elle a ses troubadours. Notre patois du Nord semble grossier en comparaison de cette langue domestique des gens du Midi où se renferme leur ancienne patrie.

Cette persistance de l'ancien idiome n'empêcha pas l'unité de s'établir progressivement par le triomphe du Nord et de sa langue. Mais le Nord lui-même avait ses dialectes nombreux que j'ai énumérés; et, en vertu de cette loi de l'unité qui n'est rien que l'ordre avec sa naturelle beauté, tous se fondirent peu à peu dans celui de l'Ile-de-France. Il conquit les autres, comme les rois de ce petit pays avaient peu à peu conquis tout le royaume. La langue véritablement française prit naissance et se forma comme la royauté elle-même. Les autres dialectes purent être, comme ceux du Midi, d'utiles auxiliaires; mais ils gardèrent un rôle encore plus modeste. La langue provençale est restée vive et populaire, les patois du Nord s'en vont ; les gens des pays hauts ont une plus grande affinité avec la langue achevée par l'Académie, classique et philosophique ; leur imagination n'a pas les mêmes besoins que dans le Midi. En somme, la langue française s'enfonce et s'enracine partout, jusque dans les

hameaux les plus écartés sur les frontières de l'Espagne. Elle ne fait plus qu'un avec nous ; elle est comme l'expression parfaite de notre intelligence, de notre cœur, de notre caractère, de notre foi. Et c'est tellement vrai que l'étranger, dans ses tentatives impuissantes pour détacher de la France l'Alsace et la Lorraine, proscrit l'étude du français dans les écoles, pour chasser du cœur des enfants le souvenir et l'amour de la France.

Si notre langue, dit-on, est tellement conforme à notre esprit et à nos sentiments, à notre génie, en un mot, comment se fait-il qu'elle se soit élaborée pendant de longs siècles avant de parvenir à sa maturité ? Notre impatience a été trop patiente pour qu'il n'y ait pas là une contradiction flagrante, dont nous avons besoin qu'on nous rende compte. La réponse à cette objection n'est pas bien difficile. Notre langue française a eu, dans sa formation, comme le corps humain, comme la France elle-même dans l'achèvement de son unité, des temps d'arrêt et des crises. Elle a eu son enfance ; et le temps de cette enfance s'est proportionné à la durée future de son existence. Ce n'est pas peu de chose que l'éducation d'une langue qui doit durer, comme la vérité qu'elle exprime si bien, jusqu'à la consommation des siècles, et devenir un jour, peut-être, d'un usage universel. Du temps de ses débuts, elle était rustique, imagée, pleine de figures tirées des coutumes du peuple et du métier de chacun, naïve surtout, comique souvent. L'ouvrier, comme l'enfant, a une manière à lui de dire les choses tout à fait pittoresque et propre à exciter le rire ou le sourire. Elle était passionnée, pathétique, comme tout ce qui sort d'un cœur neuf et qui n'a rien perdu, par aucun excès, de la puissance de sentir. Les savants et les lettrés à la romaine la dédaignaient ; ils écrivaient en latin. Il y avait donc deux langues ; et celle du peuple devait, pour ce motif, manquer longtemps des richesses du style sublime et de la gravité qu'auraient pu lui donner les philosophes et les penseurs. Ajoutons que les longues guerres qui eurent lieu, soit contre les Sarrasins et les Normands, soit entre les enfants et les petits-enfants de Clovis ou de Charlemagne, retinrent l'élan des beaux esprits, et les progrès des lettres aussi bien que d'un langage nouveau, le roman, si près de son origine. Les lettres ont horreur du sang. Horace le témoigne, et aussi le doux Virgile ; c'est dans les loisirs d'un siècle paisible, après les guerres civiles, que les œuvres de l'esprit s'élaborent et atteignent leur perfection.

Si les beaux temps de saint Louis s'étaient prolongés dans les règnes de ses successeurs, nul doute que les lettres, tournées vers le Ciel, n'eussent produit, à la longue, des œuvres comparables, par leur beauté grave, à Notre-Dame et à la Sainte Chapelle.

Alain Chartier et Christine de Pisan essayèrent les premiers, en pleine guerre civile ou dans le court intervalle du règne de Charles V, entre deux périodes d'une lutte horrible contre les Anglais, de donner à notre langue, avec la noblesse des pensées, l'ampleur de la forme latine. Ce sont deux âmes généreuses, et c'est tout. Le poids d'une trop riche érudition accable leur goût ; et Christine de Pisan, en particulier, ressemble à une dame de la campagne, à une paysanne enrichie, qui porte gauchement, sur ses épaules mal apprises, la toilette d'une grande dame.

Un peu plus tard, Comines a, suivant Montaigne, « l'autorité et gravité représentant son homme de bon lieu, et élevé aux grandes affaires (1) ; » mais si sa pensée est élevée, quelquefois sublime, jusqu'à égaler celle de Bossuet dans les mêmes conceptions sur la Providence, sa langue reste pauvre de termes qui rivalisent avec la richesse de l'idée. Le style, qui devrait égaler la pensée, n'en est souvent que le serviteur indigne ou trop naïf.

Au moins, Comines a son idéal chrétien. Ce qui fit défaut à la Renaissance païenne pour ennoblir la langue, ce fut, au contraire, la noblesse et la hauteur de la pensée. Alors les savants pullulent. Même Rabelais et Montaigne, ces ennemis du pédantisme, sont des pédants ; s'ils ont de la verve, c'est pour douter ou se moquer. La gravité de l'esprit n'est pas là pour soutenir la gravité du langage. Ce sont des indépendants et des libres-penseurs. En poésie, Ronsard, bariolé de grec et de latin, fait songer à l'un de ces indigènes, habitants du nouveau monde, si mal affublés, mi-partie à l'européenne, mi-partie à leur ancienne mode. Dans une même strophe de ses poésies lyriques, il est souvent, à deux pas de distance, trivial et sublime de la façon la plus grotesque, et dans un rythme tout à fait noble qui fait mieux saisir la gaucherie de l'écrivain.

Notre langue, qu'il fallait réformer, il la déforme. Il ne s'est approprié de l'antiquité que l'art de peindre la volupté. Si, malgré son violent désir, Ronsard n'a pas su orner son style

1. Montaigne, liv. 2, chap. 10.

d'une certaine dignité empruntée aux maîtres de la Grèce, c'est que la dignité du caractère faisait aussi défaut à ce savant écrivain, prieur de plusieurs abbayes et disciple trop fidèle d'Anacréon. Dans les grands sujets, où il prétend imiter les anciens, il n'a ni inspiration, ni grandeur. C'est un pêle-mêle ridicule, où se reflète l'époque troublée à laquelle vivait le poète. Plus tard, le même manque de dignité mettra de la glace sous le vernis des odes harmonieuses et sublimes écrites par J.-B. Rousseau dans une langue que Racine venait d'élever à sa dernière beauté.

Après un effort un peu plus heureux de Dubellay, l'ami de Ronsard, notre langage prendra un commencement de perfection dans quelques endroits de Voiture, mais surtout dans les œuvres de Malherbe et de Balzac. Nous sommes sortis, ou à peu près, des guerres civiles, religieuses, étrangères; nous nous reposons, sous Henri IV et Louis XIII, dans l'ordre, la paix et la gloire, si favorables à la réflexion, aux loisirs littéraires, aux tranquilles réformes. Malherbe a le temps de mûrir son inspiration, de la ralentir à son gré, d'épiloguer sur le mot propre, d'éplucher les syllabes, de faire la langue poétique, de la consommer dans la noblesse. Ce n'est pas seulement un érudit, c'est un homme de goût.

Le prosateur Balzac, avec infiniment de travail, avec une rigueur pour lui-même qu'il avait apprise à l'école de son maître Malherbe, ébauche Bossuet, dans la solitude délicieuse et les riches loisirs d'une vie tout à fait libre, en son château, sur les bords agréables de la Charente.

Enfin Descartes, le plus latinisant des écrivains, donne à la langue presque toute la perfection de la clarté philosophique dans la sécurité d'une existence glorieuse et solitaire à la fois.

Ronsard avait voulu faire entrer de force dans notre langue tout le matériel des langues antiques, avec armes et bagages. Désormais c'est le goût qu'on empruntera aux grands auteurs de Rome et d'Athènes ; c'est leur substance qui passera dans le nôtre ; c'est ce qu'ils ont de vérité qu'on leur ravira, avec la majesté de la forme ou la beauté simple et grande d'une expression presque inimitable, tant elle est naturelle. Le grand siècle a pris aux païens aveugles, aux adorateurs des faux dieux leur goût inné, pour faire briller, dans de nouveaux chefs-d'œuvre, la vérité d'un seul DIEU. Le peuple a inventé la langue, les grands auteurs l'ont achevée et polie avec l'aide des Grecs et

des Romains ; mais c'est toujours notre esprit qui en est l'artisan ou l'artiste ; et cet esprit, dans nos plus beaux jours, c'est l'esprit de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même ; alors l'esprit chrétien et l'esprit français ne font qu'un.

Rien ne dure ici-bas, par malheur, et la perfection se change bientôt en imperfection ; les deux se touchent, et l'art consommé n'est pas loin de devenir artificiel. Plus d'une fois, Racine est raffiné en beauté ; quelques jours avant lui, Corneille était rude encore ; demain, La Bruyère sera subtil, ingénieux et froid ; un prêtre, Fléchier, forcera l'antithèse dans la chaire chrétienne, et, successeur indigne du profond Bossuet, sur des pensées creuses il étendra, comme un manteau brillant, d'harmonieuses périodes.

Avec la vérité reléguée au second plan, s'en allait la beauté qui est de l'essence de la vérité.

Du beau, Voltaire ne retint que cette poudre fine et dorée qu'il jeta sur la vanité de sa pensée. L'esprit, comme on l'entend dans le monde, n'est pas la raison, encore moins la vérité; il est à la lumière incréée ce qu'est un feu-follet à la lumière véritable qui nous éclaire. Je laisse J.-J. Rousseau, qui est de Genève, et qui eut la prétention de parler en Français. Ce déclamateur sonore, et tous les révolutionnaires avec lui et après lui, depuis le temps de Louis XV, nous ont vidé le cœur et épaissi la langue, aujourd'hui bien près d'être scientifiquée, industrialisée, même anglomanisée, et d'autant plus ambitieuse que notre fond est plus puéril et insignifiant. Nous ressemblons, pour la plupart, à des moissonneurs qui, après avoir coupé le blé et vidé les épis, replanteraient en terre les tiges inutiles et demanderaient au soleil de les féconder. La parole est sans vie, parce que notre cœur est sans amour.

La révolution, l'hérésie la plus mortelle de l'âme, va-t-elle entièrement corrompre cette langue à qui il avait fallu tant de siècles pour s'ennoblir et s'achever, en même temps que s'achevait, parmi tant de crises, l'unité et comme le corps de la nation ? La vérité seule, en nous redressant, rendra à la langue, qui est l'expression de la vérité, son nerf, sa force, son naturel, sa grandeur et sa perfection.

Remontons les âges, afin d'y goûter les premiers essais de la langue et de la littérature. Notre constitution politique est toute dans la loi salique, qui est elle-même faite sur le modèle de

notre constitution morale. Le prologue de cette loi écrite en latin, au cinquième siècle, est tellement épique et français que nous ne pouvons nous empêcher d'en citer une traduction. Notre esprit est là, si la langue n'est pas encore la nôtre :

« L'illustre nation des Francs a DIEU pour auteur ; elle est puissante dans la guerre, fidèle dans la paix, profonde dans le conseil. Elle est belle de corps et remarquable par sa blancheur, audacieuse, rapide, terrible, récemment convertie à la foi catholique et pure de toute hérésie.

» Vive le CHRIST qui aime les Francs ! Puisse le Seigneur des seigneurs, puisse JÉSUS-CHRIST protéger leur royaume, remplir de sa grâce ceux qui le gouvernent, les mettre à l'abri derrière le rempart de la foi, et leur accorder miséricordieusement la paix et la joie et le bonheur !

» C'est cette nation qui, forte et courageuse comme elle était, a rejeté vigoureusement de sa tête le joug odieux des Romains et qui, après avoir reçu le saint baptême, a recueilli les corps des martyrs que les Romains avaient consumés par la flamme et tranchés par le fer. Et elle les a enchâssés dans l'or et dans les pierres précieuses. »

Le premier monument de la langue romane naissante, c'est le glossaire de Reichenau, composé, selon toute apparence, dans le huitième siècle, au Nord de la Gaule. C'est une espèce de dictionnaire où l'auteur, pour faciliter l'intelligence du latin de la Bible à ses contemporains, met, vis-à-vis les termes de la Vulgate, des synonymes tirés de la langue romane telle qu'elle se parlait du temps de Charlemagne.

Galea, c'est *helmus*, dans la langue nouvelle, plus tard *heaume ; helmus* est un mot du latin populaire ; *faex*, c'est *lias* en roman, plus tard *lie ;* ainsi de suite.

Le glossaire de Cassel est dans le même genre.

L'enveloppe de cette langue romane, c'est l'ancienne langue de Rome, la plus populaire ; cette enveloppe s'écarte lentement et laisse apercevoir, nourrie de la même sève, la fleur encore emprisonnée du français qui va naître et s'épanouir.

Un prêtre du neuvième siècle semble nous avoir laissé, dans un commentaire à peine lisible du texte de Jonas, le brouillon d'un sermon préparé en langue romane. On y lit des phrases comme celle-ci : « Jonas [1] propheta habebat mult laboret et

1. Génin, édition de *La Chanson de Roland*. Le prophète Jonas avait beaucoup de mal et de peine avec ce peuple... et il était bien las... Un siège s'offrit à lui, sous un chêne, qui lui faisait de l'ombre où reposer ses pieds, etc..

mult penet a cel populum... et eret mult las... un edre sore sen chene, quet umbre li fesist e repauser se podist...Et laetatus est Jonas super ederam. »

On sent à ce mélange de latin et de lourd roman, la peine qu'avaient alors les ministres de DIEU à obéir aux *Capitulaires* de Charlemagne, aux conciles de Tours, de Reims et d'Arles, qui ordonnaient de prêcher les grandes vérités de la religion dans une langue pauvre, familière et tout à fait populaire.

Les serments de Strasbourg, qui datent de mars 842, et qui ont été conservés par l'historien Nithard, petit-fils de Charlemagne, nous sont moins inintelligibles que le fragment du sermon sur Jonas. Louis le Germanique et Charles le Chauve s'étaient alliés contre leur frère, l'empereur Lothaire; ils se jurèrent fidélité à Strasbourg, et leurs troupes, sous leurs yeux, s'engagèrent aussi par un serment mutuel. Voici le serment moins connu des soldats de Charles le Chauve :

« Si Lodhwigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus, meos sendra, de sue part, non lo stanit, si io returnar non l'int pois, ne io ne nëuls, cui eo returnar int pois, in nulla adjudha contra Lodwig nun li iv er. »

Ce qui veut dire :

« Si Louis garde le serment qu'il jure à son frère Charles, et si Charles, mon seigneur, de son côté, ne le tient pas, si je ne puis l'en détourner, ni moi, ni nul que je puisse en détourner, je ne lui serai en aucune aide contre Louis. » C'est encore bien tudesque.

Jusqu'ici nous n'avons fait mention d'aucune œuvre vraiment littéraire. Les cantilènes ouvrent, en langue romane, l'histoire de notre littérature et de notre poésie. Elles sont faites sur le modèle de ces cantilènes germaniques que Charlemagne, d'après Éginhard, avait recueillies ou fait recueillir dans son intelligente préoccupation de tout ce qui pouvait civiliser ses peuples et conserver leur histoire. Alors les deux langues, tudesque et romane, se parlaient à la fois, dans cet immense empire gaulois et germanique, où tant d'éléments contradictoires se mêlèrent sans se confondre un instant, sous la main du puissant souverain. Voici comment s'exprime le chroniqueur (Éginhard) au sujet des cantilènes du temps de Charlemagne :

« *Barbara et antiquissima carmina quibus veterum actus et carmina canebantur, scripsit et memoriæ mandavit.* » Une de ces cantilènes est celle de Hildebrand. Elle est grossière et

sauvage. Un père et son fils se combattent sans se connaître d'abord et conversent à la façon des héros d'Homère.

Mais ce n'est point de l'Allemagne qu'il est question, ni des cruelles poésies qui peuvent avoir été chantées dans ces extrêmes régions du Nord, où la Prusse aurait dû rester emprisonnée.

Il s'agit du roman qui, avant de s'appeler le français, sera le plus « *délitable parler* » du monde. Nous nous bornerons à la cantilène de sainte Eulalie, composée au dixième siècle.

Sainte Eulalie était une Espagnole, victime de sa foi, de sa beauté et de son amour pour la virginité :

Búona pulcella fùt Eulalia,
Bel ávret corps, béllezour ánima.
Voldrent la veintre li Deo inimi
Voldrent la faire diaule servir.
Elle non eskoltet les mals conselliers
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel ;
Ne por or ned argent ne poramenz
Por manatce regiel ne preiement.
Neüle cose non la pouret omque pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Je traduis :

« Bonne vierge fut Eulalie : beau elle avait le corps, plus belle l'âme. Les ennemis de DIEU voulurent la vaincre ; ils voulurent lui faire servir le diable. Elle n'a pas voulu écouter le mauvais conseil de renier DIEU qui habite là-haut dans le Ciel.

» Ni pour or, ni argent, ni parures ; par menaces du roi, ni par prières ; nulle chose ne la put oncques plier, cette vierge, à ne pas aimer toujours le service de DIEU. »

Elle est jugée par Maximin, qui l'exhorte à abandonner le nom chrétien, à renoncer à son vœu de virginité ! Plutôt des fers ! On la jette au feu ; elle ne brûle point, elle n'a pas de fautes ! Le glaive lui tranche la tête ; elle meurt.

In figure de colomb volat a ciel (1)...

Sous la figure d'une colombe, elle s'envole au Ciel.

Prions-la pour que DIEU ait pitié de nous dans sa clémence, après notre mort.

1. La cantilène de sainte Eulalie, composée à Tournay (Belgique), a été découverte assez récemment parmi les manuscrits de l'antique abbaye de Saint-Amand.

C'est gracieux et pathétique, même français, par la sobriété, la tournure et une certaine clarté dans l'ensemble, en dépit de quelques mots inintelligibles. La douceur étonnante de cette langue naissante et déjà si poétique, sans aucun souvenir de la barbarie tudesque, est due à la prépondérance du latin modifié ici et là par l'esprit du peuple nouveau. On dirait que la cantilène d'Eulalie est l'œuvre d'une femme. Que de belles choses nous aurions encore à citer dans la Passion du CHRIST, la Vie de saint Léger [1], la Vie de saint Alexis, qui date du onzième siècle, et s'entendit d'abord en Normandie, où elle avait été composée !

Les cantilènes se chantaient en battant des mains ou en frappant la terre en cadence, sous l'air du ciel, dans les villes, dans les champs, dans les châteaux, partout où vibrait un cœur de soldat ou un cœur de chrétien. La poésie, à sa naissance, descendait de haut pour entrer dans le cœur du peuple ; elle était, avant tout, populaire, et c'est le peuple qui lui donnait son âme. Sans doute, les hommes, réunis dans un festin ou dans une assemblée politique, champ de mars ou champ de mai, chantaient plutôt la bataille de Saucourt [2] dans des chœurs mâles et belliqueux.

Les femmes chantaient plutôt la vierge Eulalie [3]. Il n'y a pas d'époque si grossière, pourvu qu'elle soit chrétienne, qui ne laisse gravés, au plus profond de leur cœur, le sentiment délicat de la pudeur et la gloire de la virginité.

On entendit aussi nos ancêtres, de longues années, chanter une cantilène latine, celle de saint Faron, qui remonte au septième siècle. On nous pardonnera d'en dire un mot, quoiqu'elle n'ait pas été écrite en langue romane.

Les ambassadeurs d'un roi de Saxe ou de Thuringe étaient venus insulter Clotaire jusque dans son palais. Le terrible roi les condamna à mort. La nuit, saint Faron, environné d'une lumière céleste, pénétra dans la prison des barbares ; il les convertit en un clin d'œil ; c'était l'habitude en ces temps où l'âme, neuve comme la langue, subissait plus facilement les

1. Dixième siècle.
2. La bataille de Saucourt, très française par le fond, était écrite en langue tudesque.
3. Voici encore le fragment d'une cantilène qui, pour être écrite en latin, n'en est pas moins française :

Nec Francus qui fugat,
Nec Burgundus qui cædit,
Sed Regina Virgo, Maria.

impressions du monde surnaturel. Revêtus de la robe blanche des néophytes, saint Faron les présenta au roi, bientôt converti lui-même à la douceur et à l'humanité par une puissance supérieure à sa cruauté, la foi ! Cette foi, malgré l'emportement de l'orgueil, faisait à ses yeux des innocents de tous les prisonniers baptisés, qu'il aurait vus mourir, tout à l'heure, avec joie, pour venger son injure. La cantilène commençait ainsi : « *De Clotario est canere rege Francorum...* »

Elle nourrit longtemps, parmi les travaux les plus grossiers, la religion de nos belliqueux ancêtres et des lointaines aïeules de nos mères... C'est ainsi que se formait le cœur de la France !

C'est donc l'esprit français qui a engendré la langue française ; cet esprit l'a vivifiée ; l'esprit chrétien l'a surnaturalisée, elle et ses œuvres. A partir de ces origines toute notre histoire littéraire est là.

Et le maître de la critique, ce n'est point Aristote, un philosophe de génie, encore moins Horace, ce païen d'un goût si délicat : la lumière de la grande vérité leur a fait défaut ; ce n'est pas l'honnête Boileau, rétréci par le jansénisme, ni Laharpe, à la courte vue, ni Villemain ou Nisard, des rhéteurs de talent, ni Sainte-Beuve, un libre-penseur ; non, le maître de la critique, c'est JÉSUS-CHRIST.



CHAPITRE II.

DES GESTES EN GÉNÉRAL. — GRANDES GESTES.

TOUT se succède au monde, dans un enchaînement logique, et les événements de l'histoire aussi bien que les œuvres littéraires ont leur cause première et cachée dans la pensée de l'homme, dans la vérité ou l'erreur, dans des traditions longtemps gardées, et, bonnes ou mauvaises, toujours chères au cœur du peuple. Ce qui n'est qu'en germe se développe ; une ébauche de nos pères devient une œuvre de longue haleine dans les générations suivantes, comme l'enfant devient homme, insensiblement, à partir du jour de sa naissance.

Des cantilènes naquirent les gestes. Les cantilènes guerrières, chrétiennes, lyriques, s'étaient répandues en tout pays. Elles ne chantaient pas seulement saint Alexis, saint Léger, sainte Eulalie, mais encore Charlemagne, Renaud, le duc Guillaume d'Orange. « Quelles sont les contrées, quels sont les peuples, a » dit un chroniqueur, qui ne redisent point la puissance du roi » Guillaume, l'énergie de son âme, la force de son corps, ses » glorieux et innombrables triomphes militaires ? Quels sont » les chœurs de jeunes gens, quelles sont les veillées religieuses » *(vigiliæ sanctorum)* qui ne chantent son histoire en cadence ? » Peu à peu les rapsodes [1] modernes ou jongleurs, à la manière antique, réunirent, en *les cousant* bout à bout, les cantilènes qui célébraient, chacune à part, quelque action éclatante d'un héros ; et de ces membres épars se forma un corps avec toute sa force et son unité. On avait chanté, dans diverses cantilènes, Roland, Aude sa fiancée, Charlemagne, l'Empereur épique. De là vint plus tard la *Chanson* ou la *Geste de Roland.* Ces trois personnages jouaient, en un seul poème, et, pour ainsi dire, en présence les uns des autres, les rôles divers qu'ils avaient joués séparément, au moins dans les premiers chants populaires. Même la Geste de Roland s'appela d'abord cantilène. La transformation s'était faite, le poème s'était achevé par différentes

1. *Jaculatores.*

mains et différents auteurs, sans prétention et presque sans dessein. L'épopée naissait de la poésie lyrique.

Ce ne fut plus une improvisation où se célébrait un trait d'héroïsme. Toute la vie d'un héros passa quelquefois dans un poème ; témoin Renaud de Montauban. Ce fut, en général, moins un véritable poème épique, qu'une suite d'épisodes reliés à un grand désastre, tel que celui de Roncevaux, ou bien des combats interminables contre les Maures, se rapportant tous à une grande bataille, celle d'Aliscans, entre autres, qui est, avec la ville d'Orange, le nœud et comme le centre de la Geste de Guillaume. La cantilène avait donc fait naître logiquement l'épopée, qui est, chez nos pères, le récit poétique et surnaturalisé d'une ou de plusieurs grandes actions accomplies par un héros célèbre et presque toujours de famille princière.

Comme la cantilène dont il sort, le poème épique (1) de nos premiers ancêtres en littérature, garda quelque chose de son origine tudesque. Les noms des acteurs y sont presque tous germains. C'est Karl, d'où Charlemagne ; c'est Wilhelm, d'où Guillaume ; c'est Raoul. La royauté y est peinte entourée d'hommes libres qui parlent au roi un langage hardi et voisin de l'insolence. Le père de Renaud de Montauban, un puissant seigneur féodal, quitte la cour de Charlemagne, lui et tous ses compagnons, après une altercation violente au jeu avec son souverain. C'est de la Germanie que nous vient le duel, si fréquent sous le nom de Jugement de DIEU, dans notre histoire et dans nos gestes. La torture et la loi atroce de la solidarité s'y retrouvent, avec leur forme tragique, après avoir pris naissance dans les forêts de la vieille Allemagne immortalisée par Tacite. Ganelon, le traître, est écartelé, et tous ses parents sont pendus. Un des plus ordinaires châtiments voulus par le plaid ou tribunal germanique, c'est la corde. Enfin la femme, fût-elle chrétienne, en nos épopées primitives, conserve souvent l'empreinte des mœurs barbares. Elle est violente dans ses amours et dans ses ressentiments.

Sur cette souche brutale, s'est greffé le christianisme avec toutes les vertus qu'il apporte. Le Charlemagne des gestes n'est que le serviteur d'un DIEU unique, spirituel et créateur

1. Nous avons emprunté, pour ce chapitre et le suivant, plus d'un détail aux trois volumes savants et patriotiques de M. Théophile Gautier, intitulés : *Les Épopées nationales*.

de l'univers visible. On y sent une foi neuve et entière aux mystères de notre religion. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption ne font qu'un, pour ainsi dire, avec le corps de l'ouvrage et avec le cœur des personnages. Le Ciel et ses merveilles, JÉSUS-CHRIST, la Sainte Vierge, les anges et tout ce que Boileau déteste en poésie, figurent sur la scène épique, avec une réalité saisissante, sortis qu'ils sont de l'âme croyante des inventeurs chrétiens et de leur imagination séduite par la beauté de la vérité !

Si la femme germaine, dans nos gestes, est parfois rude ou sensible à l'excès, de quelle chasteté, de quelle virginale pudeur la chrétienne n'y est-elle pas ornée, en beaucoup d'endroits ? Quelle profondeur dans l'amour silencieux de la belle Aude, fiancée de Roland, qui meurt de douleur, et sans une plainte, en apprenant la mort du héros ! Et le héros lui-même, n'est-il pas, à chaque instant, rappelé au devoir et à l'humanité par le souvenir de sa fiancée ?

Je parlais des anges. Les anges ont présidé, d'une façon toute particulière, à la naissance de la royauté en France :

« Quand DIEU fonda cent royaumes, le meilleur fut douce France ; et le premier roy que DIEU envoya fut couronné sur l'ordre de ses anges. Et c'est pourquoi toutes terres dépendent de France. »

Ainsi parle, au treizième siècle, l'auteur du couronnement de Looys (1). Ainsi pensait-il, d'accord avec nos bons ancêtres qui s'émerveillaient de leur patrie et la prétendaient descendue du Ciel, telle qu'elle était, avec ses rois investis d'une autorité divine. N'est ce pas cette heureuse confiance de nos aïeux qui a donné à la royauté, en France, une sorte d'immortalité ?

Les principales gestes ont pour acteurs Charlemagne, Guillaume d'Orange, Renaud de Montauban. Il y en a d'autres, beaucoup trop. Chacun de ces grands noms est comme le centre de gestes diverses, qui s'étendent depuis l'origine d'une famille jusqu'à son entière extinction. Elles s'éternisent, en allant des ascendants aux descendants et réciproquement. C'est Charlemagne dont la geste remonte à Berthe aux grands pieds, son aïeule, aussi malheureuse que Geneviève de Brabant.

1. Un passage admirable de cette geste nous montre Charlemagne vieilli et voulant faire couronner son fils Looys ; il lui donne de fiers conseils. L'enfant, qui a quinze ans, tremble et refuse la couronne. Charles est honteux, désespéré d'avoir mis au monde un tel fils. Hernaut, un traître, se charge de son éducation. Guillaume d'Orange tue Hernaut.

La geste du grand Empereur l'a précédée, contre toute logique; d'autres gestes la complètent elle-même, jusqu'à Fier-à-Bras, descendant de Charles, et jusqu'à Witikind.

Il y a des gestes moins célèbres ; celle de Lorrains, sous le nom de Garin le Loherrain ; celle de Raoul de Cambrai, qui eut Bertholais pour auteur ; celle du couronnement de Looys. Voilà pour le Nord et l'Est de la France, sans compter Ogier le Danois, fait par Rambert de Paris et remanié ensuite par Adenès, surnommé « le Roi » (1); la Geste d'Amys et Amiles, que rien n'égale dans la peinture de l'amitié ; la Conquête de Constantinople, Macaire et d'autres. S'agit-il du Midi ? Voici Girard de Roussillon (2), qui est de la bonne époque ; voici Fier-à-Bras, imitation provençale d'une épopée du Nord, certains disent : plagiat d'un roman breton.

Il y a bien aussi un poème de la Croisade des Albigeois, trop vanté par un universitaire du nom de Paul Albert. C'est moins une geste qu'une espèce de satire antireligieuse, ou d'amer sirvente, une œuvre contemporaine de l'hérésie qui déchira le comté de Toulouse et les pays environnants, avant le règne de saint Louis. Elle a été inspirée par quelque grand seigneur du temps, et calomnie le Concile de Latran, le Pape Innocent III, Simon de Montfort. Peu s'en faut que l'auteur n'y plaide la liberté de conscience (3).

Toutes ces gestes, grandes et petites, occupent le douzième

1. Il est encore l'auteur des *Enfances d'Ogier*, poème renouvelé non seulement de Rambert mais de plusieurs autres poètes ; il prodigue l'insulte à ses devanciers. Id. de *Berte aux grans piés*, etc. Il est sans originalité. (*Hist. Litt.* t. 20)

2. Cette geste contient huit mille vers rimés.

3. Un intelligent critique du Midi de la France nous envoie la note suivante :

Ce poème (*La Chanson de la Croisade contre les Albigeois*) renferme les événements arrivés de 1208 à 1219. Il se divise en deux parties : la première s'étend de 1208 à 1213, et comprend 2768 vers. C'est l'œuvre d'un catholique convaincu, Guillaume de Tuléda. Il était Navarrais et appartenait à la cour de Baudouin. Son poème s'arrête à la mort du héros, son maître.

Il resta inachevé jusqu'après la bataille de Toulouse. Il fut repris alors par un Toulousain, dont on ignore le nom et la profession, mais partisan des hérétiques. Avec lui le ton change, et le poème devient une charge contre les catholiques. Nos ennemis, qui voudraient que le poème fût l'œuvre d'un unique auteur, tirent de ce changement dans les idées un argument contre les catholiques. Ils prétendent que ce revirement est le résultat des cruautés des Croisés. Mais la langue trahit un légiste ; partout et toujours les termes de la jurisprudence ! — Cette différence de la langue et ce revirement des idées prouvent bien que l'auteur n'est pas unique.

Quant à l'autorité que ce poème possède pour la guerre des Albigeois, elle est assez faible pour les événements accomplis de 1208 à 1211. Pierre de Tuléda n'est que témoin auriculaire. De 1211 à 1213, il devint témoin oculaire, en prenant part à la Croisade. Quant au Toulousain, on pense qu'il n'a jamais été que témoin auriculaire. Il importe de dire qu'il ne faut pas ajouter foi à tous les faits racontés dans son poème. Ils pourraient bien être inventés à plaisir.



et le treizième siècles ; peut-être la fin du onzième a-t-elle vu naître la Chanson de Roland : elle est la première de toutes. Un dernier cycle, formé de cinq poèmes, est celui des Croisades ([1]). Après, au quatorzième siècle, la décadence est complète. Nous en parlerons.

Pour le moment, arrêtons-nous à la Geste de Roland, qui fait partie du cycle de Charlemagne ([2]).

On la croit de Théroulde, qui aurait au moins lié les diverses cantilènes dont elle est composée ; et l'on a des textes assez différents, entre autres celui de Paris et celui d'Oxford. Le poème, divisé en couplets de quinze vers chacun, a cinq mille vers décasyllabes, avec des assonances par la dernière voyelle, sonore et accentuée ([3]). C'est comme un essai de la rime.

Voici, en quelques mots, l'épopée la plus célèbre de la langue romane :

Charlemagne assiège Saragosse ; l'émir Marsile la défend. Des deux côtés, on est las ou de l'attaque ou de la résistance. L'émir assemble son conseil, sur le perron bleu de son palais, d'où l'on aperçoit les heureuses plaines de l'Espagne ; vingt mille soldats attendent ses ordres, rangés en bataille sous ses yeux, et dans un religieux silence. Il est décidé que l'on enverra au grand Empereur, avec toutes sortes de présents et de perfides promesses, un ambassadeur pour demander la paix. C'est Blancandrin. Il part ; il arrive au camp des Français. Charlemagne est assis à l'ombre d'un pin, sur un trône d'or massif ; sa barbe d'argent descend à flots sur sa poitrine ; il regarde ses pairs, ses vassaux, ses soldats qui jouent, luttent et se reposent. Blancandrin offre la paix : « Il est temps, finit-il, que tu laisses l'Espagne et que tu retournes à Aix-la-Chapelle. » Il se retire. Charlemagne assemble son conseil. Roland est pour la guerre, Ganelon pour la paix ; il l'emporte ; il ira chez Marsile, sur la proposition de Roland, en qualité d'ambassadeur. On n'en revient pas : on y périt ! Ganelon le croit ; c'est un piège de Roland ; Ganelon se vengera. Il est beau, fier et brave ; mais

1. La Chanson de Jérusalem en est la plus belle partie, avec l'épisode dit Chanson d'Antioche.

2. On a prétendu que la chronique latine de Turpin « *De Vita et Gestis Carolimagni* », l'avait précédée et en était le modèle.

Notre but n'est pas d'approfondir la chose ; il est plus élevé que ces détails d'érudition. Ajoutons cependant que le mauvais goût du chroniqueur emphatique reflète fidèlement le goût d'un siècle de décadence.

3. Les plus récents des vers épiques du moyen âge sont assonancés par la dernière syllabe.

c'est un traître. Il hésite cependant, et son cœur de chrétien se révolte à l'aspect des Sarrasins et de Marsile dans Saragosse; mais il aime l'or et se vend à l'infidèle. La paix conclue, Charlemagne repasse les Pyrénées avec ses pairs et ses soldats, heureux de revoir les belles plaines de la Gascogne, leurs châteaux, leurs femmes et leurs enfants. Roland forme l'arrière-garde, avec vingt mille hommes. Soudain les Maures apparaissent; il est encore temps d'appeler Charlemagne au son du cor. Olivier le conseille. « Non, dit Roland, nous vaincrons seuls. » Les Maures sont dix mille, cinquante mille, cent mille, deux cent mille. Roland, Olivier, l'évêque Turpin, qui a béni l'armée, fauchent à travers les rangs des infidèles ; et les infidèles sont toujours plus nombreux.

Bientôt, des douze pairs de Charlemagne, il reste la moitié et quelques valeureux soldats; il reste Turpin et Olivier. Il reste Roland. Roland sonne du cor; il n'est plus temps. Un son vague arrive jusqu'à l'oreille de Charlemagne : c'est la corne d'un pâtre, dit le traître Ganelon. Le grand Empereur à la barbe d'argent, inquiet, continue sa marche. Roland va mourir; il a mis en fuite l'ennemi, mais l'ennemi, qui peut revenir, aura-t-il son épée ? Il essaie de briser Durandal contre un rocher, et c'est le rocher qui est brisé par Durandal. J'ai vu, d'un pont suspendu sur un abîme et qui regarde l'Espagne, l'entaille que fit, suivant la légende, l'épée de Roland dans la montagne ; elle brillait dans la neige, sous les derniers rayons du soleil ; on la nomme la brèche de Roland.

Roland est mort; les anges ont emporté son âme; l'archange Gabriel le reçoit; « il est allé mains jointes à sa fin. »

Charlemagne, impuissant à calmer ses inquiétudes, retourne sur ses pas; il est trop tard : il voit Roland mort; il pleure; il s'évanouit. Son réveil est terrible; il tire de Ganelon, suivant les formes juridiques du temps, une vengeance toute germaine. Ganelon est écartelé; tous les siens sont pendus. L'Empereur rentre à Aix-la-Chapelle. La belle Aude, qui l'attend et le reçoit du haut de l'escalier de son palais, cherche des yeux Roland. « Roland n'est plus, » dit en vrai Germain Charlemagne; il lui offre son fils Louis pour nouveau fiancé. « A DIEU ne plaise, répond la jeune fille, que je trahisse celui qui m'a donné sa foi ! » Elle meurt... Charlemagne s'est à peine reposé que DIEU l'envoie à de nouveaux combats...

Ulysse, à peine de retour à Ithaque, s'en éloigne, sur un

ordre venu de l'Olympe, pour courir à de nouvelles épreuves et remplir les nouveaux desseins des dieux. Le fond est le même ; c'est le sentiment religieux de l'épreuve plus marqué dans les deux héros que dans le vulgaire des hommes. Mais quelle différence entre les deux religions !

C'est au centre de l'épopée de Roland qu'il faut nous tenir pour en mieux apprécier la force et la beauté chrétienne... Au moment même où Charlemagne et son armée aperçoivent, du haut des Pyrénées, les vallées heureuses de la patrie, Roland et ses soldats, à l'arrière-garde, entendent d'abord, avant de la voir, et puis essaient en vain de compter l'innombrable armée des Sarrasins. « Maudit qui s'enfuira ! » dit le héros. La bataille commence. A cette heure, en France, « il y a une merveilleuse tourmente, des tempêtes, du vent et du tonnerre, de la pluie et de la grêle démesurément... Pas une maison dont les murs ne crèvent. A midi, il y a de grandes ténèbres : il ne fait clair que si le ciel se fend. Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante, et plusieurs disent : C'est la fin du monde ; c'est la consommation du siècle. Non, non, ils ne le savent pas, ils se trompent ; c'est le grand deuil [1] pour la mort de Roland. »

Cette mort est une image lointaine de celle de JÉSUS-CHRIST et du deuil universel qui plana alors sur l'univers. En attendant, l'archevêque Turpin monte sur une colline ; il fait ce sermon aux Français :

« Seigneurs, Barons, Charles nous a laissés ici,
C'est notre Roi ; notre devoir est de mourir pour lui.
Chrétienté est en péril ; maintenez-la.
Il est certain que vous aurez bataille,
Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins.
Or donc, battez votre coulpe et demandez à DIEU merci.
Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
Si vous mourez, vous serez tous martyrs :
Dans le beau Paradis vos places sont toutes prêtes... »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par DIEU :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

Quel crime a commis le saint archevêque ? Le fait est qu'il frappe plus fort que tous les autres. La seule différence, c'est qu'il répond aux coups seulement. Jamais l'Église ne fut plus militante.

1. La Chanson de Roland.

Les Sarrasins tombent par milliers, et les diables les emportent dans l'enfer. C'est toujours autant.

De douze pairs, il n'en reste plus que six, Roland armé de son épée, Olivier d'un tronçon de lance, et quatre autres moins illustres. Les héros d'Homère ne sont pas leurs égaux :

Roland se décide à appeler Charlemagne.
Il a mis l'olifant à ses lèvres :
Il l'embouche bien et le sonne d'une puissante haleine ;
Les pays sont hauts et le son va bien loin.
On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le Roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit :
« Si c'était un autre qui le dit, on le traiterait de menteur. »

A Roncevaux, c'est l'épopée ; autour de Charlemagne, c'est le drame ; et l'envie triomphe :

Le Comte Roland à grand'peine, à grand ahan,
Et très douloureusement a sonné son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue :
Mais de son cor le son alla si loin !
Charles l'entend, qui passe aux défilés ;
Naismes l'entend, les Français l'écoutent,
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland.
Il n'en sonna jamais que pendant une bataille. »
« Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon à Naismes.
Vous êtes vieux, tout blanc fleuri ;
Ces paroles vous font ressembler à un enfant.
D'ailleurs vous connaissez le grand orgueil de Roland...
Avec ses pairs il est en train de rire :
Il n'est point d'homme qui osât l'attaquer ;
Chevauchez, Sire ; pourquoi faire halte ?
Le grand pays est très loin devant vous... »

Une deuxième fois, Roland « sonne l'olifant à grand' douleur, à grand ahan. » L'Empereur n'y résiste plus, il fait sonner les clairons ; il reprend le chemin d'Espagne ; ses barons se réjouissent de « frapper quels beaux coups avec Roland. » Il est trop tard ! Toute une armée ne pourra défaire ce qu'une seule passion a pu faire, la haine d'un traître...! Nous sommes en pleine tragédie...

Retournons à l'épopée... Ils ne sont que soixante Français au milieu de trois cent mille Sarrasins ! Ils ne sont plus que cinquante !

« Je mourrai de douleur, si je ne suis pas tué, dit Roland : frère Olivier, retournons sur les païens. »

Quelle amitié que celle d'Olivier et de son ami ! Elle a commencé par un duel où Olivier défendait Aude, sa sœur, contre l'amour insensé de Roland. Roland, vaincu et soumis, est devenu le fiancé chrétien de celle qu'il avait aimée d'abord comme un païen. Les passions sont violentes chez nos paladins, les retours sublimes, les repentirs sincères, l'humeur sauvage, le caractère barbare ; mais l'âme est surnaturalisée par la grâce. Quelle lutte entre ces deux natures, celle de la terre et celle qui est prêtée par le Ciel ! Et l'on a prétendu que les héros de l'épopée chrétienne ne luttaient point, qu'ils manquaient de la vie nécessaire à une œuvre humaine et poétique ! Non certes. Les grands chrétiens sont nés pour l'épopée, qui est grande avant tout ; mais leur âme est si vive que la tragédie les réclame à cause de leurs passions ; ils en expriment les luttes les plus délicates et les plus énergiques ; car le christianisme, en perfectionnant la conscience, a établi dans l'âme une rivalité du mal et du bien, d'autant plus active et journalière qu'il a mis l'idéal plus haut. La chair s'en est émue ; nous l'avons plus sentie ; et l'esprit, pour atteindre le but, a dû se tendre davantage, travailler et souffrir plus que jamais !

Ils ne sont plus que quatre debout, Roland et Olivier, l'archevêque Turpin et Gautier de Hums.

Olivier sent qu'il est frappé à mort ; le sang lui aveugle les yeux ; il croit frapper un Sarrasin, il frappe Roland. Et Roland, doucement et suavement, lui fait cette demande :

« Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès ?
Je suis Roland, celui qui vous aime tant... »
« Je vous entends, dit Olivier, je vous entends parler,
Mais point ne vous vois : DIEU vous conduise, ami.
Je vous ai frappé : pardonnez-le-moi. »
« Je n'ai pas de mal, répond Roland,
Je vous pardonne ici et devant DIEU. »
A ces mots, ils s'inclinent l'un devant l'autre.

Cette douceur de langage, ces tendres reproches de l'amitié blessée sur des lèvres encore barbares, et s'élevant d'un champ de carnage, quel contraste ! Avez-vous jamais vu cela dans Homère ? Et cette merveille n'est-elle pas due au christianisme qui a fait descendre des Cieux ce rayon de tendresse

sur la violence de la féodalité, comme l'abeille dépose son miel dans le tronc d'un chêne dur et séculaire?

Olivier a battu sa coulpe; il est mort. Roland le pleure; à peine vivant lui-même, il le regrette « moult doucement » :

« Jamais tu ne me fis de mal; jamais je ne t'en fis.
Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »

Euryale et Nisus, que vous êtes dépassés! Vous vous êtes aimés pour vous plaire! Olivier et Roland se sont aimés, comme Néarque et Polyeucte, pour devenir plus grands et plus chrétiens!

Olivier est mort; Gautier est mort. Il ne reste que Roland et Turpin. Turpin lève sa main et donne sa bénédiction aux morts. A cette époque de la vie des peuples le prêtre bénissait les batailles et mettait le Ciel dans la politique. L'intervention de DIEU sauvait l'Occident de la barbarie musulmane. Qui nous sauvera de l'enfer qui arme aujourd'hui la politique séparée de l'Église contre l'Église elle-même!

Roland voit mourir Turpin criblé de blessures : Turpin bat sa coulpe... Que DIEU le bénisse! dit Roland. Depuis le temps des Apôtres, on ne vit jamais tel prophète,

Pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes.

Roland seul, d'un dernier effort, a mis en fuite tous les Sarrasins; il monte sur un tertre, du côté de l'Espagne, il s'étend pour mourir; il se relève, il essaie en vain de briser contre le rocher sa Durandal, il la cache sous son corps expirant; il se couche, il bat sa coulpe; il se souvient de « douce France, » des siens, de Charlemagne qui l'a nourri. Il pleure, il pense à DIEU, il lui tend son gant droit; sa tête s'incline sur son bras; il est mort... ce héros barbare transfiguré par l'amour de la France et de l'Église. Il est au Ciel.

Aude va l'y suivre; elle y retrouvera Roland et Olivier. Il y a dans les affections inspirées par le christianisme quelque chose d'absolu, d'éternel; DIEU en est le véritable inventeur. Après la Bible, qu'y a-t-il de plus beau que Polyeucte, Athalie et Roland? Roland ressuscita au temps des Croisades et de la Chevalerie. Il en a tout l'honneur et tout l'enthousiasme.

A Roland, pour en faire un chef-d'œuvre, la langue fait défaut, et c'est grave. Pas ou peu d'ornements ou de descriptions; nulle science des détails, ni noblesse, ni variété; partout

la monotonie, et même l'ennui ; la foi, qui a développé le cœur, n'a pas encore développé la pensée.

Roland va mourir :

Ça sent Roland que la mort le tresprent.
Devers la teste sur le quer li descent ;
Desuz un pin i est alet curant ;
Sur l'herbe verte si est culché adenz,
Desuz lui met s'espée e l'olifan !
Turnat sa teste vers la païenne gent,
Pur ço l'at fait que il voeit veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentis quens, qu'il fut mort cunquérant ;
Clemet sa culpe e menut e suvant,
Pur ses pecchez DEU pur offrid le guant.

Texte d'Oxford.

Comparez à Racine.

Quand JÉSUS-CHRIST descendit sur la terre, il prit, pour se faire aimer des hommes, un corps aussi beau que son âme divine était belle ; et ce corps, il l'a embelli, à quel point ! dans sa transfiguration sur le mont Thabor et dans la gloire du Ciel.

Les lettres, qui rendent la vérité aimable, doivent l'incarner pour ainsi dire dans un corps de discours modelé, autant que possible, sur le type de la beauté de JÉSUS-CHRIST fait homme.

C'est la beauté du corps qui fait défaut à la sublime invention de cette geste, dont l'inspiration n'a pas encore été égalée.

Il n'y a pas que Roland. Trois principales épopées faisaient l'admiration de nos ancêtres ; nous le savons déjà en prose ; un poète du vieux temps l'avait dit en vers :

Bien sceivent li plusor (n'en sui pas en doutanche),
Qu'il n'eut que trois Gestes u Réaume de Franche.
Si fu la premeraine de Pepin et de l'ange,
L'autre après de Garin de Montglane la franche,
Et la tierche si fu de Doo de Maïence.

La Geste de Pépin n'est rien que celle de son fils, où Roland joue le premier rôle. Pour Garin de Montglane, il est l'ancêtre de saint Guillaume de Gellone. Ce Guillaume s'appelle encore d'« Orange », ou « au court nez ». Doon de Mayence est l'aïeul de saint Renaud. En ces temps-là, un héros, c'était un saint. Commençons par Guillaume. A Rome, il s'est battu, pour le Pape, contre un géant qui lui a valu son surnom par un coup d'épée ; un instant après, le géant était mort. On ne semblait

pas rire alors de certaines blessures qui dérident aujourd'hui notre petite gravité.

Tout a un fonds historique; Guillaume était un duc d'Aquitaine. En 793, quinze ans après Roncevaux, il fut vaincu sur l'Orbieux, par les Sarrasins, à la bataille de Villedaigne. Cette glorieuse défaite sauva-t-elle la France? on le prétend. Elle est célèbre dans la légende et dans la poésie, au XIIe siècle, sous le nom de bataille d'Aliscans... Guillaume en est le héros; il a pris Orange sur les infidèles, quelques années auparavant, et, dans Orange, une jeune fille, une Sarrasine de famille princière, Guibourc, dont il a fait sa femme et une chrétienne. C'est une héroïne ; c'est le type de l'amour conjugal, de la foi et de l'honneur. Pendant que son époux combat à Aliscans, non loin des murs d'Orange, elle garde la ville ; et quand Guillaume vaincu, couvert de sang, fugitif, la supplie de lui en ouvrir les portes, elle lui répond du rempart qu'il n'est pas Guillaume, que Guillaume ne serait pas vaincu, qu'il ramènerait avec lui son neveu Vivien.

Laissons les coups d'épée héroïques et invraisemblables, les ruisseaux de sang, le tourbillon de poussière qui permet à Guillaume, à cheval sur Baucent, un ami véritable, de traverser le champ de bataille, malgré quinze blessures, sans être vu de l'ennemi. Guillaume cherche Vivien ; Vivien est un adolescent qui n'a pas quatorze ans ; il y a en lui l'étoffe d'un héros et d'un saint ; il a tant tué de Sarrasins qu'il peut espérer son Paradis ; il prie et tue ; un monstre hideux lui traverse la poitrine d'un tronçon de lance... Guillaume, qui s'est égaré loin de lui, dans la sanglante poussière de la bataille, aperçoit enfin près d'une fontaine, sous un arbre plein d'ombre, un guerrier étendu : c'est Vivien que Guibourc a nourri pendant sept ans :

« Ah ! Guibourc, Comtesse Guibourc ! je ne sais pas si vous serez de force à supporter de telles nouvelles ! »

Ainsi se plaint Guillaume. Vivien est mort ; il a les yeux fermés ; il ne parle plus ; on n'entend qu'un ruisseau couler à quelques pas de l'enfant immobile et de son oncle. Guillaume désespéré ne sent pas ses blessures.., il pleure, il tient l'enfant embrassé, il lui parle tandis qu'au loin retentit la bataille, qui s'est éloignée de ce vallon plein de fraîcheur et de silence !

Y a-t-il dans Corneille une antithèse pareille, et Victor Hugo ne l'a-t-il pas enviée dans ses beaux jours ?

« Neveu Vivien, dit le comte, où est votre beauté ? Votre

vasselage n'a pas duré longtemps. Je vous ai nourri doucement, suavement... Que DIEU, dont la puissance s'étend partout, ait de votre âme et merci et pitié ! Vous avez juré à DIEU de ne jamais reculer en bataille rangée, de la longueur d'une lance, devant les païens... Beau neveu, vous avez bien peu vécu ! Ah ! les Sarrasins maintenant vont pouvoir se reposer ([1])...

Il s'évanouit. Il se réveille. Vivien a poussé un soupir.

Il avait un peu levé la tête, il avait entendu son oncle. « DIEU ! DIEU ! dit Guillaume, mes vœux sont exaucés. »

Il embrasse Vivien et lui demande : « Beau neveu, par sainte charité, vis-tu ? » — « Oui, mon oncle, mais j'ai bien peu de force, et ce n'est point étonnant, car j'ai le cœur fendu ! »

« Beau nevèu, dites-moi vérité ; voudriez-vous avoir du pain consacré,consacré un dimanche par le prêtre ? » Vivien dit : « Je n'en ai pas goûté. Mais je sais bien que DIEU m'a visité, puisque vous êtes venu à moi ! »

Guillaume met la main à son aumônière ; il en retire du pain qui a été consacré sur l'autel de Saint-Germain. « Prépare-toi, dit Guillaume, sans plus tarder, à te confesser à moi de tous tes péchés... Je suis ton oncle ; je veux être ton parrain à ce baptême. » Vivien lui dit : « J'ai grand besoin que vous me teniez la tête contre votre poitrine. Oui, je le veux, donnez-moi de ce pain, et je mourrai l'instant d'après ; mais hâtez-vous,mon oncle, car le cœur me manque... »

Guillaume pleure et ne peut se rassasier de larmes. Il fait tenir Vivien devant lui ; moult doulcement se prend à l'embrasser. Et l'enfant Vivien commence à se confesser. Il lui dit tout ; il ne cache rien de ce qu'il peut savoir et se rappeler. Le pauvre enfant ! une troupe de Sarrasins immense l'a fait reculer en arrière, malgré son vœu. « Je ne sais pas de quelle distance, dit-il, je ne le puis apprécier. »

Est-ce droit ! est-ce franc et français ! Voilà ce que nous sommes, de par la nature et de par la grâce, quand nous ne nous revêtons pas de l'habit ou du caractère d'un étranger.

Vivien, c'est Bayard dans sa fleur ! Comme lui, Bayard mourra sans peur et sans reproche, après s'être confessé à son écuyer, au pied d'un arbre.

La bataille continue. Nous avons sous les yeux la chevalerie elle-même sortie de l'Église, et, en particulier, de la confession qui purifie la terre des infidèles et des brigands, pour la

1. Traduction de M. Léon Gautier. Analyse d'Aliscans. *Les Épopées françaises.*

rendre habitable à la famille chrétienne, au vieillard, à l'épouse, à la vierge, à l'enfant, au prêtre, au Ciel lui-même.

Vivien a bien peur d'avoir faussé son vœu :

« Beau neveu, dit Guillaume, vous n'avez rien à craindre. » A ce mot, il lui fait consommer le pain sacré et le communie avec le Corps de DIEU. Puis Vivien bat sa coulpe une dernière fois. Il ne peut plus parler ; il en trouve encore la force pour prier son oncle de saluer Guibourc.

Délicatesse toute chrétienne et toute française.

« Mais les yeux lui troublent ; il commence à changer, il se prend à regarder le gentil comte Guillaume et veut encore une fois le saluer de la tête. L'âme s'en va ; elle n'y peut plus demeurer, et DIEU la reçoit dans l'hôtellerie de son Paradis, où il lui donne entrée et séjour avec ses anges. »

C'est touchant et original ; c'est profondément chrétien. JÉSUS-CHRIST sera le véritable inventeur de la poésie des mystères ; c'est de son tombeau que sortira la tragédie du moyen-âge. Ici même, dans ce beau passage, le plus beau de la Geste de Guillaume, c'est JÉSUS-CHRIST qui est l'âme et la vie d'un discours encore informe ; c'est le principe de la beauté et de l'épopée. Otez JÉSUS-CHRIST de ce dialogue eucharistique, il reste un enfant qui expire après avoir tué beaucoup d'ennemis, et son oncle qui se désespère... Du sang, partout du sang, dans ce frais vallon et dans l'épouvantable bataille. La poésie a disparu avec le Ciel [1].

Rien n'est plus populaire que les quatre fils Aymon, immortalisés au treizième siècle. A Lille on les voit encore dans telle rue, servant d'enseigne, assis sur le même cheval, pressés les uns contre les autres, étalant leur longue barbe sur leur poitrine. On se demande où ils vont. Ce sont les fils d'un puissant seigneur qui s'est brouillé au jeu, dit-on, avec Charlemagne, son suzerain. L'aîné de ses enfants, c'est Renaud, qui fondera plus tard dans ses courses aventureuses la ville de Montauban. Il tient pour son père ; il a sa haine. Plus d'une fois, il sera bien près de mourir de froid, de faim, par la corde. Le magicien Maugis, un nouveau personnage, venu littérairement de la petite Bretagne, pays des enchantements, et mêlé, pour en violer la belle unité, à la geste chrétienne, Maugis le sauvera toujours

1. Le cycle de G. d'Orange comprend, outre Aliscans, qui en est le centre, Garin de Montglane, Girars de Viane, Aimeri de Narbonne, le Couronnement de Looys, etc...

de la prison et de la mort. Un jour, les quatre frères, exténués, misérables, méconnaissables, rentreront, pour quelques instants, au manoir où leur mère prie et les pleure, ne sachant ce qu'ils sont devenus. Elle les reconnaîtra, non dans leurs traits, mais dans son cœur ! Tour à tour vaincus et victorieux dans cette longue lutte contre Charlemagne, où le grand Empereur est souvent petit et ridicule, où l'orgueil d'aucun ne veut céder, où Renaud, comme David, épargne son ennemi tombé entre ses mains, ils humilient enfin leur colère, ils rentrent en grâce, mais sans honte. Ils ont tenu en échec, pendant des années, le souverain le plus puissant du monde. Ils ont assez vengé leur père. Ce sont des chrétiens, on le sent, dont les ancêtres furent de rancuneux païens.

Renaud fait en Palestine un pèlerinage de pénitence ; il prend Jérusalem. Il revient en France, quitte son château nuitamment ; il quête sa vie ; il mendie. Ce n'est plus Renaud, c'est un saint. A Cologne, où il est arrivé à pied, il se mêle aux ouvriers qui bâtissent la cathédrale ; c'est moins qu'un ouvrier, c'est un manœuvre. Sa force prodigieuse excite la jalousie de ses compagnons ; ils devinent le héros sous l'habit du peuple ; ils le garrottent par surprise et lui brisent la tête ; ils le jettent dans le Rhin. Le Rhin laisse surnager le mort environné d'une lumière éblouissante. On accourt en foule ; on veut faire des funérailles magnifiques à ce saint miraculeux ; il s'y refuse, il se lève et marche, la tête voilée ; le peuple le suit ; le peuple s'arrêtera où il s'arrêtera. C'est à Trémoigne, devant le château natal, que Renaud suspend sa marche. L'évêque du pays, en présence de l'évêque de Cologne et de la multitude, lève le voile qui recouvre le visage du mort vivant. DIEU ! c'est Renaud !

Depuis ce temps, saint Renaud est honoré dans son pays.

Nous avons auparavant admiré Roland et Guillaume ; ils sont moins originaux. Le passage du héros au saint, voilà qui est neuf dans la Geste de Renaud ; et le saint n'est pas moins intéressant que le héros. Au contraire, il est même plus pathétique. Cette idée de le lancer à la conquête de Jérusalem, nous fait sortir de France, et renouvelle l'air de la poésie sous un nouveau climat, sans qu'on oublie l'éternel ennemi, le Sarrasin. La scène s'agrandit ; on oublie l'anachronisme ; sous le nom de Renaud, plus légendaire que réel, on se souvient de Godefroy qui prit le Saint-Sépulcre, et ne voulut de couronne que la couronne d'épines. On jouit de l'histoire comme d'un roman,

mais quel roman ! L'histoire reste avec tous les épisodes que peut inventer la riche imagination des jongleurs, nourrie et enrichie à la source vive de la foi populaire. Quelle heureuse création que celle de ce Renaud devenu un des fondateurs obscurs de la cathédrale de Cologne, achevée de nos jours seulement, il y a quelques années à peine ! Du reste, à cette heure, tout s'achève malgré les apparences. On ferme Sainte-Geneviève, on ouvre Montmartre. Les sociétés s'écroulent ; la Papauté, à l'image du dôme de Saint-Pierre, élève son dernier dôme et proclame, dans l'infaillibilité du Pape, la parfaite et définitive unité de l'Église. Le monde périt, le monde s'achève à travers les ruines, à travers les siècles, comme la cathédrale de Renaud de Montauban !

Il est encore resté un souvenir plein de vie du héros. Son cheval, Bayard, par ordre de Charlemagne, avait été jeté dans la Meuse, une meule au cou ; il s'en était débarrassé, et, d'un bond, avait franchi la rive escarpée du fleuve ; il s'était élancé dans la forêt des Ardennes. Depuis on y entend toutes les nuits son sabot rapide et ses hennissements sonores. J'ai voyagé dans ces contrées ; j'ai traversé la forêt des Ardennes, conduit, sur les rails d'une voie ferrée, par un monstre à l'haleine sifflante... Je n'ai entendu que lui, et la voix du vent dans les grands arbres, à la tombée de la nuit, sous le ciel de l'automne. Bayard n'est plus, sans doute. Mais Renaud, son maître, dont il a emprunté la gloire, vivra dans la mémoire des hommes, avec Guillaume et Roland, par l'héroïsme et la sainteté, poétiques au possible et qui survivent à tout. Il n'y a de beau que la vérité et la vertu qui en descend sur la terre, admirée des hommes, chantée par les hommes, en eût-elle été persécutée ! Il y a déjà dans Renaud des traces de décadence ; Maugis est de trop ; Charles est abaissé ; ce n'est plus Charlemagne. Bientôt, à la suite des premiers jongleurs, poètes sacrés des épopées religieuses inspirés par la féodalité et par deux siècles de Croisades, vont paraître les remanieurs qui reprendront des sujets déjà traités, pour les allonger à l'infini (1). L'inspiration

1. Il y a d'autres gestes imitées de l'antiquité, mais ennuyeuses au possible ; elles sont du treizième siècle. Les mentionner suffit : Alexandre, écrit en vers de douze pieds ; il a donné son nom au vers alexandrin. On possède encore, dans le même genre païen, le Roman de Troie, en trente mille octosyllabes, le Roman d'Enée, le Roman de Thèbes, le Roman de Jules César. On attribue le Roman d'Alexandre (Alissandre) à Thomas de Kent, les trois suivants à Be Sainte-Maur, Jules César à Jacques Forest. — *Hist. litt. de la France*, t

est en raison inverse de la longueur de ces interminables poèmes, écrits, non plus en vers de dix syllabes, mais en alexandrins où la rime a succédé à l'assonance. Le type du remanieur, c'est Adenès, qui a refait la Geste d'Ogier (le Danois) après le vieux Rambert de Paris, un vrai poète ; huit mille vers avaient suffi au premier ; Adenès, qui vivait à la cour de France, après la mort de saint Louis, se contente à peine de vingt mille. C'est bien pis un peu plus tard. Aux mauvais rois, aux mauvais temps, les mauvais vers. Philippe le Bel dégénère de saint Louis, comme les remanieurs dégénèrent des vrais poètes épiques. Et l'on voit à la même époque les fils des croisés, seigneurs et vilains, rester bourgeoisement dans leurs domaines et leurs chaumières.

Les nouveaux héros sont parfaits cependant, et plus qu'il ne faut. Ceux d'autrefois, leurs aînés, sous les mêmes noms, étaient des hommes qui luttaient, souffraient, fléchissaient, se relevaient, et qui savaient pleurer ! Comment s'intéresser à des hommes qui ont le cœur bardé de fer et sans faiblesse ! *O imitatores, servum pecus !* Troupeau d'esclaves ! imitateurs ! parasites !

Il en fut ainsi quelque temps. Mais on aboutit ensuite à la boue, après s'être élevé trop haut au-dessus de l'homme. A la dernière époque des gestes, au quatorzième siècle, Charles le Chauve est un roi de Hongrie, jadis païen, Melsiaus, et qui a changé de religion pour devenir empereur des Francs. L'histoire est dénaturée ; jadis elle était idéalisée. Hugues Capet n'est plus que le fils d'un boucher qui célèbre le vin et *l'amour*. Où sont ses ancêtres ? Où sont les Normands qu'ils ont vaincus ? Rien, plus rien.., ni vérité de la terre, ni vérité du Ciel... Ainsi tout passe, et les gestes épiques deviennent les romans en prose de la bibliothèque bleue au quinzième siècle. Le peuple en conserve ainsi le dernier souvenir.

De nouveaux poèmes, imités de la Bretagne et mêlés de merveilleux magique et de galanterie, ont dégoûté les gens bien élevés de l'antique gravité des gestes épiques et françaises.. ; ou l'on n'en a que la lie. Pour nous consoler, remontons quelques siècles et parlons des gestes secondaires. Avec les grandes épopées, elles forment une montagne épique de quatre cent mille vers. C'est trop.

CHAPITRE III.

LES GESTES SECONDAIRES.

DES Gestes secondaires nous ne citerons, en les analysant, que trois : Amys et Amiles, le Voyage à Jérusalem et à Constantinople, qui sont du douzième siècle, Macaire, qui est du treizième. Il y a de belles choses, sans doute, dans Garin le Loherain ([1]), où l'amitié est peinte avec d'autant plus de force, qu'elle éclate au sein des mœurs barbares de la première féodalité, avec une âpreté héroïque. Cette amitié elle-même, qui est le fond du poème, se complique de ressentiments opiniâtres, pour ne pas dire cruels, entre deux puissantes familles. Enfin la mort de Raoul de Cambrai ([2]) se lit après la mort de Roland. Et pourtant Raoul est moins un héros qu'un guerrier féroce qui a brûlé vive la mère de Bernier son ennemi. Mais il sait mourir. Nous n'en sommes pas moins las de sang et de haine. En revanche, l'amitié d'Amys et d'Amiles a un charme particulier. Des hauteurs fatigantes de l'épopée grave, nous descendons en nous délassant, avec les deux amis, à une suite de gestes où le familier, et quelquefois le comique, se mêlent au sentimental et au sublime ; c'est plus populaire, plus varié, plus humain, plus naturel, plus doux ; ce n'est pas moins poétique.

Amys et Amiles sont deux saints, suivant la légende latine qui raconta leur histoire dès le onzième siècle. C'est au douzième seulement que leur héroïsme se célébra sur les lèvres des jongleurs, dans des couplets ou laisses formés de décasyllabes et terminés par un vers de six pieds, où semble expirer la chanson.

Amys a sauvé la vie à Amiles, mais au prix d'un crime que DIEU a puni de la lèpre. Il erre de pays en pays ; il arrive un jour tout près du château où Amiles, heureux au possible, environné d'une florissante famille, garde comme un remords le souvenir de cet ami auquel il doit tout, et qui a, pour lui,

1. Par Jean de Flagy. Cette geste renferme quatre parties : Hervis de Metz, Garin le Loherain, Girbert, Anseis. L'épisode principal est la mort de Bégue de Bélin ; le poème est du douzième siècle.

2. Treizième siècle.

perdu son bonheur de la terre, risqué son bonheur du Ciel. Il ne l'a plus revu... Il y songeait, quand il entend le bruit d'une crécelle. C'est ainsi que s'annonçaient les misérables lépreux, pour avoir du pain, sans souiller aucune demeure de leur impure maladie. Amiles se sent ému ; il envoie à l'inconnu une coupe pleine d'excellent vin ; Amys, qui se sait tout près de son ancien compagnon, lui fait porter, à son tour, une coupe qu'il a reçue jadis du Pape, à Rome, alors que leur heureuse fortune les y avait conduits l'un et l'autre. A ce signe, Amiles s'élance de son château, accourt et tombe dans les bras de son ami, l'entraîne chez lui, le met à sa place à table, lui prodigue les marques de l'affection la plus tendre, avec sa femme et ses enfants ; la nuit, il le fait coucher dans son propre lit... DIEU le récompense de son courage, en guérissant son ami.

Arrêtons-nous ; ce qui reste à raconter du poème n'est rien à côté de cet épisode. Il n'y a que le christianisme qui ait pu poétiser la lèpre, l'admettre au festin des grands, au lit d'un prince, sans nous faire éprouver la moindre impression de dégoût. C'est qu'à la différence des siècles antiques de Rome et d'Athènes, si bien doués pour comprendre la beauté de la forme et la rendre par la plume ou le pinceau, nous autres, nous ne connaissons qu'une beauté supérieure, celle de l'âme ! Le fonds entraîne la parole après soi.

Un dernier détail complétera notre critique, dans ce fragment d'analyse :

Amys et Amiles périrent plus tard, le même jour, sur le même champ de bataille. On les ensevelit dans deux tombeaux séparés par une assez longue distance ; mais les deux cercueils se rejoignirent sous les dalles de la même chapelle. La mort ne voulut point désunir ceux qui s'étaient tant aimés, en France, à Rome enfin, où leurs cœurs s'étaient fondus dans une amitié chrétienne, sous l'œil du Vicaire de DIEU ; ceux qui étaient tombés le même jour dans la nuit du tombeau, et que le soleil avait vus s'embrasser, l'un dans toute la gloire de la santé, l'autre dans toute la laideur de la lèpre ! C'est la poésie des temps nouveaux.

L'amitié la plus pure de deux païens s'inspire, en partie, de la beauté extérieure ; et c'est à peine si Socrate, dans le *Banquet*, sait aimer uniquement l'âme d'Alcibiade.

A d'autres. C'est un singulier nom, aujourd'hui surtout, pour une geste ou épopée, que le nom de Macaire. Et Macaire

n'est pas un héros ; c'est un homme haineux, un courtisan, un traître. Pour se venger de Charlemagne, il médite de séduire la reine ; il échoue contre la vertu de Blanchefleur, aussi vertueuse qu'elle est belle, *fleur blanche* qui rappelle la grâce immaculée de la Sainte Vierge. Le cœur désormais chargé d'une double haine, Macaire ne désespère point d'atteindre son but ; il l'accuse d'aimer le nain de la cour, dont l'âme est aussi difforme que le corps ; et Charlemagne, qui n'est plus celui des grandes gestes, le vieux Charlemagne, dégradé par le poète encore plus que par l'âge, réunit son conseil. Tremblant de colère, il demande la mort de Blanchefleur ; elle sera brûlée. Au pied du bûcher, où le nain vient d'être précipité par Macaire et dévoré par les flammes, la reine se confesse à l'abbé de Saint-Denis. Le prêtre obtient qu'elle vivra et retournera chez son père, le roi de Constantinople. « Je ne vous aimerai plus jamais, lui dit Charles ; allez. » Elle part ; un chevalier l'accompagne ; c'est Aubry, dont le nom est devenu fameux. Dans la forêt, dans les taillis, une ombre sinistre les poursuit ; c'est Macaire, invisible à leurs yeux, et qui, tout d'un coup, « *d'une solitaire fontaine,* » se jette sur Aubry, qui n'a que le temps de se mettre en défense. Il succombe ; Macaire retourne à la cour, où il paraît le sourire sur lèvres. La reine épouvantée s'est enfuie dans l'épaisseur des bois. Seul, son chien n'a pas abandonné Aubry ; il le quitte cependant pour quêter sa nourriture ; il revient au logis, il repart, on le suit ; on le découvre sur le cadavre de son maître. A la cour, le chien reconnaît Macaire et le mord cruellement. On s'étonne, on admire, on commence à croire que le coupable du meurtre d'Aubry, c'est Macaire. Le jugement de DIEU en décidera ; l'homme et le chien combattront ; ils entrent en lice, sous les regards du roi, des nobles, du clergé, du peuple. Macaire vaincu avoue, sous les dents aiguës du chien, le crime dont il est l'auteur ; il n'échappe à la bête qui l'étrangle que pour être, le lendemain, brûlé sur le même bûcher où sa haine avait médité de faire brûler Blanchefleur, la femme de Charlemagne.

Qu'est devenue la reine ? Elle a rencontré un paysan chargé d'un fagot. C'est Varocher, qui lui a dit : « Que faites-vous ici seulette ? Vous avez l'air de notre reine. » « Je suis la reine, en effet, » répond Blanchefleur. Cette rencontre et cette conversation sont d'une simplicité homérique. Nausicaa n'était pas plus naïve que la femme de Charles. Il n'y en a plus de

ces princesses, pas même dans les contes de Perrault ; et je ne sais s'il y a encore un seul paysan comme Varocher, le meilleur, le plus laid et le plus robuste des hommes. La reine continue sur le même ton : « Je désirerais aller à Constantinople, chez mon père. » Et le bûcheron : « Je vais vous y conduire. » On ne pouvait mieux dire dans l'âge d'or. « Laissez-moi seulement, ajoute Varocher, embrasser ma femme et mes enfants. » Il rentre chez lui un instant, prend son bâton noueux : « Vous ne me reverrez pas, dit-il, avant un mois. » Il part ; la princesse le suit ; c'est le successeur d'Aubry. DIEU n'abandonne pas l'innocence... On a plus de mille lieues à faire. On traverse la France, la Lombardie ; on est à Venise ; on s'embarque ; on arrive en Hongrie. C'est là que dans un pauvre village, chez l'hospitalier Primerain, Blanchefleur met au monde un fils de Charlemagne. Huit jours après, la mère le porte dans ses bras à l'église, ayant devant elle Varocher, son bâton noueux à la main. Par hasard, le roi de Hongrie, dans ce récit digne de la simplicité du monde naissant, traversait le village où Blanchefleur menait au baptême l'héritier d'un grand empire ; il voit l'original cortège, il l'accompagne et entre dans l'église ; il consent à être parrain. Sur l'épaule de l'enfant, il aperçoit une merveilleuse petite croix blanche. Sans aucun doute, ce nouveau-né est de race royale ; le roi interroge la jeune reine ; elle raconte sa naissance, son mariage, ses malheurs. On verse des larmes, et, pour conclure, la mère, l'enfant, Varocher, suivent le roi de Hongrie dans son palais. L'empereur de Constantinople reçoit un message qui le rassure enfin sur la destinée de sa fille. Bientôt la mère de Blanchefleur la pressait dans ses bras et son petit-fils aussi. Varocher était toujours là.

Le beau-père de Charlemagne est dans une grande colère. En vain son redoutable gendre s'humilie ; le souverain insulté portera la guerre jusque dans Paris, car c'est à Paris qu'habite le roi des Francs. Avec son immense armée, l'empereur d'Orient arrive sous les murs de notre vieille capitale, plus vite que Varocher n'était arrivé à Constantinople. Après bien des combats, où l'on admire surtout, du côté des Orientaux, un guerrier gros, membru, carré et revêtu d'armes neuves (c'est Varocher, chevalier de la veille), on convient qu'Ogier, du côté de Charles, et le paladin inconnu, du côté des étrangers, décideront la victoire par un combat singulier. Comme les héros d'Homère, Varocher et Ogier conversent en se donnant

de grands coups. Le bûcheron ne se sent pas d'aise d'être le vengeur de la reine ; il en raconte l'histoire ; Ogier, d'autre part, ne se sent pas de joie de savoir que Blanchefleur est là, tout près. Même il se laisse battre par Varocher ; il court à la tente de Charlemagne. Charlemagne pleure de repentir ; la reine attendrie envoie, dans les bras de Varocher, son enfant au roi, comme gage de pardon. Mais qu'il ne recommence plus !

Et Varocher retourne à sa cabane ; il revoit sa femme et ses enfants, pauvres, mal vêtus, harassés de fatigue, mangeant à peine pour vivre. Il est si changé, lui aussi, qu'ils ne le reconnaissent point ! C'est Ulysse de retour à Ithaque. Le fond est le même, mais les grands cœurs sont plus grands encore quand ils sont chrétiens.

Varocher se nomme enfin. Quelles larmes ! quelle félicité ! Il vêt toute sa famille d'étoffes brillantes ; et, sur les ruines de sa cabane, il élève un donjon féodal.

Les héros de cette épopée sont une femme et un bûcheron, même un chien ! Charlemagne est ridicule. C'est la geste retournée... *Le peuple y est si grand, et le roi si petit !* Et nous croyons avoir de nos jours inventé le drame populaire ? Y eut-il jamais tragédie plus familière et plus grande, plus humaine et plus héroïque enfin, que celle où nous venons de nous plaire ?

La Geste de Macaire a tous les tons ; elle descend ou monte tous les degrés de la vie sociale ; elle n'est jamais vulgaire. Il n'en est pas ainsi du Voyage à Jérusalem et à Constantinople, composé un peu avant Macaire, qui date du XIIIe siècle, le siècle de saint Louis. Le grand Charlemagne est encore le centre et le cœur de cette épopée ; mais quel Charlemagne ! Il est tour à tour sublime et ridicule ; c'est un mari faible et c'est un saint, un héros et un Sganarelle, un empereur, un fou. Les douze pairs sont faits sur ce modèle. Un jour que Charles a ceint l'épée et mis sa couronne sur sa tête, il parle en ces termes à sa femme : « Dame, vîtes-vous jamais aucun homme, sous le ciel, qui porte mieux l'épée et la couronne en chef ? » Et la reine, est-ce par esprit de contradiction ? lui répondit : « Je sais un homme qui est plus agréable quand il porte couronne parmi ses chevaliers. Oui, quand il la met sur sa tête, elle lui sied plus bellement. » « Qui donc ? repart le grand empereur. Si tu mens, tu auras la tête tranchée ! » L'ogre qui effraya notre jeune imagination n'aurait pas mieux dit. Pleine

d'effroi, la reine nomme enfin Hugon le Fort, empereur de Grèce et de Constantinople. « Il tient toute la Perse, jusqu'en Cappadoce. Il n'y a si beau chevalier. »

A peine a-t-elle fini, Charles part avec une armée de quatre-vingt mille hommes et ses douze compagnons. Mais comme le poète écrit à l'époque des Croisades, il lui faut bien passer et faire passer ses héros à Jérusalem. Le but du poème n'en est pas moins ridicule, aller voir la tête du roi Hugon ! Il y avait si longtemps que l'on célébrait la grandeur de Charlemagne ! A la fin, cela devenait monotone, il fallait bien en rire. C'est dans notre caractère. Et puis, pour dire vrai, il n'y a de constamment beau et grave que la vérité céleste. Le reste doit, un jour ou l'autre, payer à la satire le tribut de sa faiblesse.

Du comique, nous tournons au sublime. L'Empereur et sa suite sont à Jérusalem, au Cénacle. On y voyait alors la table où DIEU « chanta la première Messe avec les Apôtres. » Charles se met à la place de JÉSUS, et les douze pairs s'asseoient sur les douze sièges apostoliques. L'idée n'est-elle pas sublime ? Et la royauté telle que le grand Empereur l'acheva, n'est-ce pas en vue de JÉSUS-CHRIST qu'elle a été faite, et à l'image de la royauté de JÉSUS-CHRIST ? Tout ce qui est beau porte son empreinte ; et si notre royauté chrétienne a duré si longtemps, c'est qu'en s'asseyant, pour ainsi dire, au Cénacle, elle avait emprunté quelque chose à l'éternité de DIEU ! Il en est ainsi de toute poésie, et Corneille vivra tant que DIEU vivra. Pourquoi ne nous rappellerions-nous pas, à la gloire de DIEU, la tragédie du martyre de Polyeucte, quand nous nous reposerons dans l'heureuse et immobile éternité ?

Voyageons avec Charlemagne. Un Juif, à son aspect, se convertit et demande le baptême ; il a cru voir JÉSUS-CHRIST lui-même et les douze Apôtres.

Mais la scène change, et nous sommes à Constantinople. Celui qui figurait DIEU tout à l'heure, n'est plus qu'un homme, et quel homme ! Il rencontre le roi Hugon occupé à labourer ses champs avec une charrue d'or. Hugon quitte son travail pour mieux accueillir le grand Empereur, qui s'est nommé, et ses pairs. C'est ici que le poète s'évertue à déshonorer ses héros ; ils luttent, après un repas homérique, à qui saura le mieux *gaber*, et leurs *gabs* (1) ou plaisanteries dépassent de

1. « S'ist tel custume en France, à Paris e à Cartres,
Quant Franceis sont culchiez ke se juent e gabent.

cent coudées tout ce que peut imaginer la grossièreté tudesque. Guillaume d'Orange, Roland, Olivier sont devenus des fous, sans cœur, sans esprit, sans mœurs, de vrais matamores qui jurent de réaliser l'impossible. Charlemagne lui-même, avec l'épée du roi Hugon, tranchera, d'un seul coup, le haubert et le heaume d'un chevalier, la selle de son cheval et le cheval aussi. L'évêque Turpin, le sage et pieux Turpin, poursuivra à pied trois des meilleurs destriers de leur hôte royal; il montera sur l'un d'eux ; il jonglera avec quatre pommes d'or, et, s'il en laisse tomber une seule, il aura les yeux crevés.

Un espion du roi l'a entendu lui et ses compagnons. Hugon en colère ordonne à ses invités de remplir leurs folles promesses ; autrement ils mourront. DIEU les aide... et le roi tombe aux pieds de Charles ; il met sa couronne sur sa tête, Charles met la sienne. On compare : c'est l'Empereur d'Occident qui la porte le mieux. Quelques mois après, il rentrait triomphalement à Saint-Denis et déposait sur l'autel les précieuses reliques qu'il rapportait de Jérusalem. La reine contente gardait sa tête, et celle de Charlemagne portait mieux qu'aucune autre la plus belle couronne du monde.

Cette geste, si elle mérite ce titre, est la dernière dont nous voulions parler. Elle peint ensemble, et de la façon la plus expressive, la foi et la gaieté de nos pères. En perdant la foi, n'avons-nous pas perdu la gaieté ? Il est, d'autre part, impossible de se moquer plus à fond du roi et des douze pairs... ajoutons de la morale elle-même... On dirait vraiment que l'Empereur et ses compagnons sont devenus les bouffons du peuple et qu'ils jouent, pour lui plaire, la comédie la plus grotesque. C'est comme une revanche.

Nous savons jusqu'à quelle ornière descendit l'épopée, dans Charles le Chauve et Hugues Capet. Mais regardons en arrière ; revoyons, d'un dernier coup d'œil, ces gestes lointaines que nous avons essayé de peindre à traits rapides. Y eut-il jamais une vierge plus pure que la belle Aude, un plus angélique chevalier que l'enfant Vivien ? Où est la femme forte qui égale Guibourc, l'épouse de Guillaume d'Orange ? Où vit-on, dans la même bataille, un plus idéal courage que celui de Guillaume lui-même, et une foi plus tendre et plus touchante ?

Charlemagne, c'est Agamemnon, le roi des rois, transfiguré par le christianisme ; le ridicule l'a touché parfois ; c'est qu'il eut des passions, sans doute. Jusqu'ici la plume la plus licen-

cieuse, même celle de Voltaire, n'a pas osé profaner la véritable et poétique sainteté de Louis IX. C'est la foi qui nourrit cette poésie des gestes. C'est la source d'où naissent tant de conceptions sublimes, tant de naïves légendes, tant de scènes attendrissantes, que l'on n'égalera jamais. J'ajoute : Là où il n'y a pas de joies morales, il n'y a pas de poésie ; non, il n'y a pas de poésie sans joie, j'entends cette joie de l'âme qui goûte le beau et y ravive sans fin son allégresse avec son inspiration.

Hélas ! à cette poésie des premières gestes, épique autant que celle d'Homère, pleine d'inventions heureuses, supérieure à toutes les Iliades possibles, par la beauté de la vérité du catholicisme, la plus poétique de toutes, avec son CHRIST, sa Vierge, ses anges et ses martyrs, il a manqué la perfection d'une langue noble, harmonieuse et achevée. Et cependant telle est la force de la pensée et de la vérité, qu'elles ont triomphé souvent d'un idiome ingrat, même informe, et que nous goûtons la poésie dans ces vieilles et rudes épopées, comme nous buvons d'un vin généreux dans un vase grossier, sans lui trouver, pour cela, une moins délicieuse saveur.

Du reste, il faut avouer que la manière dont se chantaient les gestes, chez nos pères, ajoutait au charme des vers. Disons même que cette langue familière, qui était celle de tous, n'en était que plus populaire pour peindre des sentiments communs à la nation entière, aux petits comme aux grands, et des héros qui n'étaient pas relégués loin de nous, à la façon d'Achille et de Diomède, dans l'ombre de l'antiquité classique, mais connus des plus humbles, récents, vivants, en quelque sorte, dans les cœurs qui battaient d'orgueil à leur souvenir !

Les jongleurs qui parcouraient les châteaux et les abbayes, pour célébrer les gloires épiques et nationales, n'étaient pas ces mercenaires que nous voyons sur les places publiques et qui portent indignement un nom jadis honoré. Non, c'étaient le plus souvent des hommes pénétrés de ce qu'ils disaient, poètes eux-mêmes et qui avaient un sentiment élevé de leur chrétienne et patriotique mission.

Ils avaient leur air et leur vêtement à part, portaient la cotte, espèce de jupe qui descendait sur les genoux, surmontée elle-même d'un surcot ou gilet qui embrassait leur poitrine ; par-dessus un capuchon retombait sur leurs épaules ; le tout était plus ou moins orné suivant le caprice et l'aisance des poétiques chanteurs. Les jongleresses (car il y en avait)

posaient sur leur tête un bourrelet ou couronne ; et leurs cheveux flottaient au vent. Le plus souvent, dans les beaux siècles de la féodalité et des Croisades, les jongleurs voyageaient à cheval ou sur un mulet, leur femme en croupe ; ils portaient sur leur épaule la vielle qui devait accompagner leurs gestes, et mêler à l'harmonie des vers l'harmonie de la musique pour charmer le cœur et les oreilles. Il arrivait aussi qu'ils devaient descendre à l'alberge et y vivre à leurs frais, après avoir fait la route à pied. Quelle que fût la beauté du pays, ce n'était pas la plus belle aventure, et l'hospitalité d'un seigneur valait mieux pour nourrir la bourse de l'aëde chrétien et son inspiration.

Du reste, on l'accueillait sans s'abaisser ; le jongleur était un personnage religieux, nous n'osons dire sacré. On pouvait, disait-il, l'entendre « même en Carême, » et ses chants « valaient un sermon. » On ne mêlait point, en effet, à cette époque, les austérités du jeûne et les plaisirs trop profanes. La poésie, même en délassant, respectait la sévérité des mœurs chrétiennes. Voici ce qui se passait d'habitude : En un château, le jongleur se présentait inopinément, après Prime ou Tierce. La journée avait ses divisions liturgiques, et tout, jusqu'au nom des heures, nous rapprochait du Ciel. Ou bien, c'était à l'heure des repas que le poète s'annonçait, et qu'un page avertissait le maître du château. On venait de se mettre à table, l'aïeul à la place d'honneur, tout près de lui, le père, la mère, les enfants et petits-enfants, le chapelain... On se serrait autour du cœur de l'aïeul, sans oublier DIEU, représenté par la prière et par le prêtre. Les serviteurs mangeaient au bout de la table du châtelain, rangés par ordre, après la famille et les invités.

La vie des châteaux se ressemblait beaucoup, et les appartements ne différaient guère. Les murailles de la salle à manger étaient ornées de tableaux naïfs, tantôt de guerre, tantôt de religion. L'image d'un saint du pays ou celle du chef de la famille y était suspendue en pleine lumière et à la place d'honneur. S'il faisait nuit, un cierge fixé, par quelque bras de fer, aux parois de l'appartement, l'illuminait dans toute son étendue ; ou bien des pages, debout et immobiles comme des candélabres, tenaient allumés des flambeaux de résine. Que l'on ne compare point l'architecture de ces temps anciens à la nôtre... Les salles d'un château étaient alors immenses, élevées, voûtées, et des arbres entiers flambaient dans l'âtre, sous le

manteau de la cheminée, qui abritait en hiver, comme un autre appartement, toute la famille. Pour prendre chacun sa part du repas, on s'asseyait, maîtres et serviteurs, sur des fauteuils, des chaises de bois, des escabeaux, qui formaient l'ameublement de la salle à manger, avec des armoires, des bancs et des coffres reposant sur un pavé fait en petits carreaux de terre émaillée.

C'est dans cet intérieur qu'entrait le jongleur toujours désiré, et, s'il était illustre, salué par l'acclamation de tous les convives. Il accordait sa vielle, ou son violon, ou même, plus rarement, le psaltérion à treize cordes frappées à l'aide d'une petite verge de fer. Ensuite, il chantait très haut, de mémoire, et d'une voix de tête, avec un coup d'archet à la fin de chaque vers et une ritournelle au bout de chaque laisse ou couplet. Il déclarait d'abord qu'il était enfin en possession de la vérité, après avoir longtemps fouillé les chroniques de Saint-Denis. Le jongleur était doublé d'un savant, à l'entendre ; même il déclamait parfois contre les autres jongleurs, moins studieux et moins véridiques. Les poètes ne sont pas exempts de toutes les imperfections humaines, voire même d'une pointe de jalousie. Le nôtre s'interrompait de temps à autre pour se reposer et jouir de l'admiration naïve des auditeurs. L'hospitalière châtelaine lui faisait servir l'hydromel ou quelque vin généreux. Il recommençait ; et le léger murmure qui s'était élevé pendant son silence, se dissipait lui-même dans un silence profond. Ai-je besoin de vous dire ce qu'il chantait ? C'était Charlemagne, qui avait conquis l'Europe, remis le Pape sur le trône à Rome, porté ses armes jusqu'à Constantinople et Jérusalem. Or, le châtelain s'était croisé ; il avait combattu sous Godefroy de Bouillon ; et demain encore, il allait monter à cheval pour de nouvelles batailles, réunir contre l'infidèle des milliers d'hommes sous sa bannière. Le jongleur chantait Guibourc, et l'épouse du chevalier se sentait prête à jouer le rôle de la femme forte ; il chantait l'enfant Vivien : elle pleurait. Une note gaie faisait parfois naître le sourire sous des yeux encore humides de larmes... Si, par hasard, l'attention semblait languir, le poète la ranimait par des promesses comme celle-ci : *Nous en sommes au plus beau morceau ; écoutez !* S'il avait pu, en une seule fois, achever tout son poème, il le terminait en ces termes : « Allez-vous-en, le roman est fini. »

Il lui arrivait de partager en deux sa chanson ; il en annonçait la suite pour le lendemain : « Seigneurs prudommes, cer-

tes, vous le voyez, la nuit tombe ; je vous en supplie tous, pour que vous vous intéressiez à moi, à Renaud, à ses frères, revenez demain après-dîner. »

Le jongleur avait chanté deux mille vers environ, en deux heures au plus. C'était beaucoup ; aussi s'avouait-il fatigué, malgré son enthousiasme poétique : « Près est de Vêpres, et moult suis lassé. »

Il faisait alors appel à la générosité de ses hôtes, ou de ses auditeurs plus nombreux, s'il avait chanté sur la place publique, devant l'église et le peuple assemblé !

Où l'aède chrétien émouvait surtout les âmes, c'est quand il était, en même temps, poète et guerrier. Ainsi

Taillefer qui mult ben chantout [1]
Sur un ceval qui tost alout
Devant eus s'en alloit chantant
De Callemane e de Rollan
Et d'Olivier e des vassals
Qui moururent à Rencevals.

Berdic, à la bataille d'Hastings, chantait aussi la Chanson de Roncevaux. Il faut l'avouer, les Normands aventureux qu'il animait à combattre les Saxons, pour les dépouiller, n'étaient pas les dignes successeurs des preux de Charlemagne ni les vrais contemporains des Croisades. La poésie s'avilissait à leur usage. Elle n'était plus en Terre-Sainte, à la suite de deux poètes illustres, Thibaut, comte de Champagne, Richard, roi d'Angleterre... Et si le rude Guillaume d'Orange avait lui-même ses poètes qui célébraient ses grandes actions, il le méritait bien.

Du reste, au moyen-âge on rencontre partout les jongleurs, non seulement dans les châteaux, dans le cloître, dans les fêtes politiques, aux festins royaux ou princiers, aux tournois, où leurs épopées nourrissaient l'ardeur épique des rivaux près d'entrer en lice, aux armements des chevaliers, à toutes les assemblées féodales, mais jusque dans les réunions les plus religieuses. La poésie, aujourd'hui cachée dans les livres, entre les murs d'une Académie, et qui n'a guère d'empire que sur les sens, était alors sublime et populaire à la fois ; elle éclatait en plein soleil, et, nourrie, dans les temps les plus chrétiens des annales françaises, de la substance même du christianisme, elle était un des éléments vitaux du corps social ; elle était dans les mœurs, dans le sang, dans le cœur...

1. *Le Roman du Rou.*

Au quatorzième siècle, lors de l'élévation du pape Jean vingt-deux, on vit deux flottilles couvrir le Rhône et la Saône. Elles avaient des jongleurs payés trente sols et dix deniers par jour. Mais déjà s'était évanoui le temps de leur première gloire; même Louis IX ne les avait employés qu'en de rares occasions ; et si un pape, du nom d'Alexandre, les tolérait, d'autres papes ne tardèrent pas à les anathématiser. Cette vie mobile, changeante, exposée aux excès de la pauvreté et du plaisir, avait bientôt dégradé leurs mœurs. En même temps que le ton de l'épopée s'abaissait, les chantres des gestes devenaient eux-mêmes des mercenaires sans inspiration et sans dignité. L'un d'eux a écrit :

Et si j'ai votre argent, vous ne le plaindrez jà ;
Car sitôt que je l'ai, le tavernier l'ara...

N'est-ce pas le lieu d'appliquer le vers d'Horace à la poésie de ces obscurs jongleurs ?

Migrat in obscuras humili sermone tabernas...

Tout méprisés qu'ils sont, les grands et le peuple s'en amusent encore de temps en temps, même à la fin du quinzième siècle. Et la ville de Beauvais les inscrit au registre des fêtes solennelles en 1454. N'est-ce pas l'année où l'Empire de Constantinople finit, et aussi le moyen âge ? Désormais il ne restera plus des gestes qu'un souvenir dans une prose ennuyeuse ou dans le cœur du peuple, qui ne raffine guère et conserve toujours son naturel avec ses goûts épiques.

Mais pendant qu'on les oublie en France, ou qu'on en fait de fades romans imprimés dès le quatorzième siècle en lettres gothiques, elles se répandent, traduites de nos jongleurs, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Hongrie, en Suède, en Norwège, en Danemark, en Islande. Et la Chanson de Roland, il n'y a pas de longues années, surprenait encore les oreilles et le cœur ému d'un voyageur égaré loin du « doux pays de France, » sous le ciel brumeux de l'une de nos contrées septentrionales, la Scandinavie. Que dis-je ! notre Roland a sa statue à Vérone ; son épée est à Pise ; son souvenir est partout en Europe. Tant il est vrai que c'est le rôle de la France de répandre la vérité jusque dans les contrées les plus inaccessibles, même par l'*apostolat* de la poésie.

Toutes les institutions du temps jadis étaient empreintes de religion, même celles qui paraissaient n'avoir pour but que le

plaisir : tout participait à la grandeur de la société. Ainsi dans quelque grande salle féodale, inhabitée aujourd'hui, imposante et silencieuse, on admire encore les moindres sculptures qui ont leur place nécessaire dans l'ensemble, et en ont pris même un certain air de grandeur.

Les jongleurs, si peu qu'ils fussent dans le magnifique édifice du moyen âge, avaient leur corporation, leur seigneur ou roi, leur procession annuelle, à Toulouse, par exemple, et leur patron, saint Julien. La religion, c'était le cadre où se mouvait alors toute la société, grands et petits, prêtres et laïques, serfs et seigneurs, poètes aussi !

Aucune société n'aura l'harmonie, la beauté et la force, autant que c'est possible, si elle n'est sainte, à l'image de la sainteté du moyen âge, sous une forme ou sous une autre de la politique.

Nous dirons encore un mot, pour finir, des destinées de nos gestes dégénérées, et de plus en plus oubliées, même en prose. Rabelais ne s'en souvint que pour parodier la mort de Roland, dans l'un de ses plus ridicules ou même ignobles personnages.

C'est l'heure de la plus noire ingratitude.

Pourtant, même au seizième siècle, le président Fauchet et Pasquier (Estienne) commencèrent à se préoccuper de nos anciens poètes épiques. Mais Boileau, un peu plus tard, n'eut pour eux que le mot dédaigneux d'un ignorant : il les traita de « vieux romanciers » et ne montra que du mépris pour « leur art confus. » Heureusement, Ducange, son contemporain, leur faisait une place dans son Glossaire, et les Bollandistes exprimaient le désir qu'on les remît au jour. Même, dans leur Vie des Saints, ils parlèrent de Guillaume d'Orange ou de saint Guillaume de Gelone. Les Bénédictins, à leur tour, étudièrent les gestes du dix-huitième siècle, en particulier le savant Dom Rivet. Un autre écrivain, celui-là profane, Lacurne de Sainte-Palaye, transcrivit, bien ou mal, plusieurs de nos chansons de gestes. De Paulmy, vers 1775, en analysa quinze ou vingt, mais en les enjolivant dans la fameuse bibliothèque universelle des Romans. C'était l'époque de Watteau et des mignardises ; on fit Roland mignard et l'on orna de rubans roses et de fleurs sa Durandal, qui avait fendu un rocher des Pyrénées. Mais il faut s'en prendre surtout à M. Du Tressan, qui fit à son heure, du fiancé d'Aude, un héros de salon et de caserne à la fois. Il eut la prétention de populariser Roland dans une chanson d'étape militaire... Ce n'est plus la Chanson de Roland ! c'est une parodie.

Nous préférons à cette littérature énervée les brochures en papier gris où l'homme des champs lit encore aujourd'hui les aventures de Charlemagne, de Berthe, d'Olivier, de Roland et de tant d'autres, s'interrompant, de temps en temps, pour admirer, sur des images grossières, la grande mine et la barbe majestueuse des héros restés populaires, malgré le temps et le scepticisme moderne. Les héros ne meurent jamais, et le peuple a toujours besoin d'aimer des héros. Il en espère pour le sauver, sur le modèle des anciens, modelés eux-mêmes sur l'héroïsme divin de JÉSUS-CHRIST. Et c'est en France surtout qu'on aime instinctivement ces hommes de bonheur, ces fondateurs de dynasties, chantés ou non par les poètes, et qui chassent le Sarrasin, le Normand ou le Prussien !

Combien cette beauté morale des gestes, tout inachevée qu'elle est dans la forme, ne dépasse-t-elle point la beauté plastique où les anciens sont restés les maîtres ? Qui aurait songé, avant JÉSUS-CHRIST, à fonder l'intérêt et le pathétique d'un poème sur l'amitié d'un guerrier pour un lépreux ? Qui aurait pensé à découvrir, sous les plaies hideuses du corps, la beauté de l'âme et la poésie ? Ne parlez pas de Philoctète ; la rancune de son âme est encore plus hideuse que les plaies de son corps ! C'est un DIEU qui, il y a dix-huit cents ans, en étalant sur la croix, en y réduisant toutes nos douleurs comme en un point, en se revêtant de la lèpre humaine, transfigurait la poésie ; cette lèpre était belle, car ce lépreux sauvait le monde ! Toute la poésie est là dans la souffrance, toute la poésie véritable... Bien que celle des formes et des lignes harmonieuses n'ait pas cessé d'être, elle est rangée à sa place, en un degré inférieur, et subordonnée à la pensée.

Sans doute, dans les lettres, ce qu'il y a de plus parfait, c'est l'union de la beauté de la forme et de la beauté morale. Mais, hélas ! jusqu'ici, ou bien la beauté de l'âme, si naïvement peinte au moyen âge, n'a pas été soutenue par la beauté grave du langage ; ou bien la noblesse du style, au grand siècle, a craint l'abandon naïf de la foi. On n'a plus senti avec la même force qu'auparavant, ni avec la même sincérité ingénue, et le style lui-même en a perdu quelque chose ; il est devenu parfois précieux ou compassé. Quand donc la forme et le fond se rencontreront-ils dans une fraternité parfaite ? Au Ciel seulement la poésie égalera la pensée...

CHAPITRE IV.

POÉSIE DES BARDES CELTIQUES.

LE CYCLE BRETON.

AVANT d'aborder notre cycle breton, pourquoi ne dirions-nous pas un mot de la poésie des Celtes, même de ceux de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ? Nos ancêtres de la Gaule n'étaient-ils pas eux-mêmes des Celtes ? Leur langue se parle encore dans la Petite Bretagne, comme elle se parle dans le pays de Galles. Arthur et Merlin ont été célèbres dans l'île, notre voisine, autant que dans notre presqu'île. Il y a, à l'origine, une langue et une inspiration, des traditions communes.

Négligeons l'âge absolument païen. On a conservé le souvenir et le nom, même les vers de certains bardes fameux des plus anciens temps de l'époque chrétienne. C'est Taliésin c'est-à-dire le front rayonnant, né en Cambrie, au sixième siècle, et condisciple de saint Gildas. Il était barde d'Urien, « et cessa de sourire le jour où il cessa de chanter Urien. »

C'est un être assez étrange, légendaire, né parmi les étoiles, capable d'instruire l'univers, satirique et moqueur, généreux, à qui les vents et la tempête obéissent, qui fait tomber les chaînes des captifs et réduit les autres bardes à l'impuissance et au ridicule.

On sait mieux ce que fut Aneurin, personnage tout à fait historique ; son nom signifie l'inspiré. Chef du val de la Clyde, il fut assassiné par Édin, dont la hache est vouée, selon les annales bretonnes, à l'exécration de la postérité. Il avait, du reste, lui-même porté les armes, contre les traditions bardiques. Il était frère de saint Gildas, qui n'en appelle pas moins les poètes de son temps « langues menteuses de parasites », « des Bacchantes à la bouche écumante. »

Après une bataille où il vit périr son prince, Owen, fils d'Urien, Aneurin s'écrie :

« J'aurais voulu tomber au premier rang à Kaltraez et payer de mon sang l'hydromel et le vin ; j'aurais voulu, plutôt que de voir une tache sur mon épée, être tué par le pâle breuvage ! Quel malheur d'avoir survécu aux combattants !... Ah ! jusqu'à

ce que la terre recouvre Aneurin, les lamentations et Aneurin seront inséparables. »

La débauche et les fumées de l'ivresse avaient causé le désastre ; et saint Gildas, non plus en soldat, mais en prêtre inspiré, avait dit :

« Malheur à vous, qui vous levez le matin pour vous enivrer et pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe ! La harpe et la lyre, et le tambour, et la flûte, et le vin, font la joie de vos banquets, et vous ne considérez point l'œuvre de DIEU ; c'est pourquoi mon peuple a été fait captif et les nobles sont morts de faim. »

Les deux frères représentent, dans leur patriotisme si différent, une civilisation naissante, chrétienne et sauvage à la fois.

Le plus malheureux des bardes connus au sixième siècle, ce fut Livarc'h-Harn, c'est-à-dire Livarc'h le vieux. Né dans le Nord, et fils de roi, il vint, tout jeune, à la cour d'Erbin, roi de Cornouaille. Il était beau, vêtu de pourpre, le casque orné d'un panache jaune, chaussé d'éperons d'or, monté sur un coursier rapide ; il avait les dents blanches ; l'éclat de ses yeux, la magnificence de sa chevelure, le charme de toute sa personne attiraient les regards et les cœurs. Il était chrétien comme Taliésin et Aneurin ; comme eux, païen autant que chrétien. Il eut vingt-quatre fils ; il les perdit tous jusqu'au dernier. Il se retira pour pleurer près d'une abbaye, sous le sayon de poil de chèvre et dans une cabane de feuillage. Appuyé sur une béquille, il était devenu berger ; il vécut cent ans, et jamais son génie ne s'éteignit :

« Je suis vieux, je suis seul, chantait-il, je suis difforme et glacé ; je suis plié en trois, je suis inconsidéré, je suis intraitable, je suis décrépit ; je suis vieux... O ma béquille, tiens-toi droite, toi qu'on nomme le bois fidèle aux pas chancelants ; je ne suis plus Livarc'h pour bien longtemps !...

... » J'ai eu vingt-quatre fils portant le collier d'or et chefs de guerre ; le plus vaillant était l'enfant chéri de son père ; comme il était mon enfant, il ne reculait jamais... Que la vague se brise avec fracas ! qu'elle couvre le rivage ! Malheur à qui est trop vieux, mon fils, pour te venger ! Malheur à qui l'a perdu, il a trop vécu ! Ah ! malheur ! Prends-moi vite, ô mort ! »

Ce n'est pas là le véritable barde chrétien. Trop grande est sa superstition, son cœur trop sauvage et trop cruel. Le barde, c'est saint Gildas, l'auteur de la « Cuirasse » qui chasse les démons.

Un ange lui a dit : « Si quelqu'un la revêt, sa vie sera augmentée de sept ans ; le tiers de ses péchés lui sera remis ; les rhéteurs, le monde, le diable, ne pourront jamais lui faire aucun mal ; la mort même, le jour où il s'en servira, ne pourra le frapper. »

A la cuirasse qui se rougit de sang dans les batailles, le saint poète substitue cette cuirasse du chrétien, armure morale qui défend l'âme contre la mort. C'est un apôtre. Il assouplit la poésie des instincts sauvages ; il la transfigure en changeant le sens des mots ; il l'élève jusqu'au Ciel, dont il nous peint les chérubins et les séraphins. Il avait fort à faire.

Dans les cloîtres, on chante, à la même époque, des hymnes, des amrha et les légendes des saints.

On chante JÉSUS-CHRIST :

> Le CHRIST soit à notre foyer !
> Le CHRIST soit sur notre chariot !
> Le CHRIST soit sur notre navire !

Les amrha sont de véritables oraisons funèbres. Celle de sainte Brigitte d'Écosse est la plus belle :

« Bénie soit Brigitte, notre patronne, avec toutes les vierges de l'Irlande qui l'entourent...

» Quelle oreille vivante a jamais entendu que DIEU opéra par un homme autant de miracles que par Brigitte ?

» Il y a deux saintes dans le Ciel, (puissent-elles me protéger !) Marie et sainte Brigitte...

» Excepté Marie, nulle ne fut semblable à Brigitte !...

» C'est la branche couverte de fleurs, la véritable vierge bien-aimée, la Mère de JÉSUS. »

On chantait saint Patrice, Irlandais comme Brigitte, saint Kadok, saint Hervé ; et la poésie sortait aussi naturellement du cœur des moines, au printemps de la foi, que la rose de mai sort de la terre, au printemps de l'année. Et pendant que la poésie des batailles retentissait encore au dehors, sur des lèvres orgueilleuses ou païennes, dans les cloîtres résonnaient des chants qui étaient comme les échos des chœurs du Ciel...

Telle est, en abrégé, l'histoire des plus anciens poètes celtiques. Notre cycle breton [1] du douzième siècle a gardé, au fond,

1. Jean Bodel a dit, en résumant à sa manière les cycles principaux de nos gestes nationales :

> Ne sont que trois matières à nul home antandant
> De France, de Bretaigne et de Rome la grant.

La Chanson des Saxons, par T. Bodel.

l'esprit mélancolique des vieux Celtes dans une autre langue, la romane.

Reculons d'abord jusqu'au neuvième siècle.

L'origine de nos gestes de Bretagne s'y découvre dans le livre du St-Graal, écrit en latin, dit-on, en 853, par le moine Nennius, du pays de Galles, amplifié ensuite par Geoffroy de Monmouth ([1]). Il renferme trois parties : l'Histoire du St-Graal, avec les Terreurs et les Merveilles. Le tout fut imité, plus ou moins fidèlement, dans la seconde partie du douzième siècle, par messire Robert de Borron ([2]). Qu'est-ce que le St-Graal ? C'est le *vase sacré* où but le Sauveur, au jour de la Cène. Nennius va nous en faire l'histoire :

L'ermite Nascien eut un jour la plus merveilleuse des aventures, en l'an 717, dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, après l'office de Ténèbres. Il commençait à sommeiller lorsqu'il reçut en songe, d'un visiteur merveilleux, un petit livret large comme la paume de la main. Réveillé au bruit de la foudre, il le sent entre ses doigts. Il lit, et les anges mélodieux le transportent aux Cieux. Redescendu à terre, il cache le livret dans le tabernacle ; quand il veut le reprendre, le livret a disparu. L'ermite, guidé par un animal merveilleux et symbolique, court à sa recherche. Il le retrouve enfin dans une petite chapelle adossée à un rocher. Au seuil, gisait un chevalier possédé du démon. Nascien l'exorcise par la vertu du saint livre ; le livre, il le transcrit à son retour, dans son ermitage. Or voici, en résumé, ce qu'il contenait de grand et de naïf à la fois :

Un vertueux chevalier, nommé Joseph d'Arimathie, obtint de Pilate le Corps du Sauveur crucifié. Il avait déjà, depuis deux jours, le vase ou coupe, ou bassin, qui avait servi à la Pâque de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres. Il y avait recueilli quelques gouttes de sang sorties des plaies divines. Mais il en fut puni par les Juifs déicides. Ils le jetèrent dans une prison profonde et noire du château de Caïphe, le grand-prêtre. Notre-Seigneur y descendit ([3]) pour lui apporter le vase du St-Graal

1. *Historia Britonum.* (1140.)

2. « Messire Robert de Borron qui cest conte mist en autorité par bon congé de Sainte Eglise et par la prière au preu comte de Montbéliart ou cui service il estoit. » On pense qu'il a écrit le St-Graal en vers, d'après la légende de Nennius, entre 1160 et 1170.

Hélie de Borron, cousin de Robert de Borron, nous a donné, au siècle suivant, ces détails historiques, confirmés par Élinand, trouvère, moine et prédicateur.

3. Sur ce passage, on peut consulter L. Moland, *Origines littéraires de la France*, textes et documents.

où il avait bu, et le consoler. Le St-Graal est, en réalité, le vase eucharistique. Joseph, dans son cachot, le garda pendant quarante ans, jusqu'au jour où Titus, prenant Jérusalem, mit à découvert sa prison en détruisant le château de Caïphe, et rendit le prisonnier à la liberté. Avec sa femme, son fils, tous ses parents et ses amis chrétiens, pieds nus et portant le Saint-Graal dans une arche, il arrive au pays de Sarras ou des Sarrasins. Un ange alors descend du Ciel pour ordonner Josèphe, son fils, prêtre et évêque. Les fidèles communient de la main du nouveau pontife. Tout le Ciel est là. Les Sarrasins, en foule, se convertissent, entre autres deux de leurs chefs, Séraphe et Mordrain. C'est ainsi que se forme le peuple chrétien. Il escorte le St-Graal ; il doit, sur un avis du Ciel, partir avec lui pour la Terre Promise, à la conquête des âmes. Comment traverser la mer ? L'évêque Josèphe, détail des plus naïfs, ôte sa tunique et l'étend sur l'eau ; elle s'élargit assez pour soutenir Joseph d'Arimathie, toute sa famille, cent un fidèles et le St-Graal lui-même. Tous, au lever du jour, après une nuit étoilée, abordent, au son des cantiques, sur le rivage de la Grande-Bretagne. L'apostolat commence, l'apostolat de l'Eucharistie. Le Graal, toujours couvert d'un triple voile, est posé sur la « Table carrée. » Les missionnaires prennent place à cette table, qui est la table de Communion, et aussi tous ceux qui sont purs. On s'y rassasie, on s'y fortifie, on y devient invincible. A cette table, Josèphe occupe le siège suprême. C'est déjà la hiérarchie catholique du Pape, des évêques, des prêtres et des fidèles. C'est l'Église. Un des douze fils de Bron, beau-frère de Josèphe, se voue à la virginité. Josèphe le prépose à la garde du St-Graal. C'est Alain. En mourant, Alain se choisit un successeur ; c'est Josué, son frère, devenu le roi opulent de la Terre foraine. Il transmet lui-même le saint et mystérieux dépôt à ses successeurs, les Rois Pêcheurs. Ils élèvent, pour y enfermer le St-Graal, le magnifique château de Cobernic, séparé du reste du monde par des barrières infranchissables. Et le monde oublie bientôt le St-Graal, qui chasse l'amour des sens corrompus et a opéré tant de miracles. Seuls, les Rois Pêcheurs, inconnus au reste des hommes, attendent un sauveur, un cœur pur, auquel ils remettent le vase sacré ; et Mordrain, le roi sarrasin, devenu aveugle, retiré dans une abbaye de moines blancs, survit trois cents ans, pour confirmer la tradition et proclamer, dans un chevalier parfait, l'avènement de la chevalerie assise à la Table ronde.

Nous entrons dès lors dans le Roman de Merlin. En voici le résumé, tiré de Robert de Borron ([1]) et des contes bretons :

Au royaume des Logriens, on attend une sorte de Messie digne de recevoir, de la main des Rois Pêcheurs, le St-Graal caché (sans qu'on le sache) dans le château de Cobernic, au sein de la Terre foraine. Ce Messie, qui porte l'épée, sera Arthur, descendant de Mordrain, l'un des premiers convertis de l'évêque Josèphe. Arthur, c'est le roi par excellence ; il tient sa cour à Caerléon. Mais, avant d'être roi, il lui a fallu reconquérir ses États, à travers mille aventures, où son courage merveilleux s'est fait jour. Sa naissance est au moins singulière. Son père est un roi qui a trompé la mère d'Arthur. Ce n'est pas tout. Arthur, pour un prince chrétien, a des amis qui ne le sont guère, la fée Morgane, laide et méchante, et l'enchanteur Merlin.

Myrdhinn ([2]) ou Merlin tient du Ciel et de l'Enfer. C'est un chrétien, c'est un magicien. Le démon en voulut faire l'ennemi de JÉSUS-CHRIST pour effacer son nom du cœur des hommes, et sa mère en fait le protecteur du roi chrétien Arthur. C'est Merlin, suivant l'expression consacrée, « qui mène le jeu. » Au fond, son caractère flotte entre le bien et le mal, et son protégé est lui-même le chevalier de DIEU et des dames, l'homme de JÉSUS-CHRIST et de la nature. Il institue la « Table ronde », qui est la figure de la chevalerie. Ont le droit de s'y asseoir, les chefs de la chevalerie, les plus purs, et le Pape à la place d'honneur. Le premier but de la chevalerie, c'est de reconquérir le St-Graal. Mais, pour cela, il faut être Boor, Galaad, Perceval ou Pérédur, courir toutes sortes de périls du corps et de l'âme, à travers de merveilleux enchantements, avoir affaire aux nains, aux sorciers, aux sorcières, être maître de son cœur !

L'amour, du reste, n'est pas étranger à la chevalerie, et Merlin, par une inspiration trop naturelle et digne de sa naissance, l'a fait asseoir invisiblement à la Table ronde. Sans doute, il n'est question que de protéger la faiblesse et d'entourer la femme de tout le respect qu'elle mérite. De là, les tournois où les dames, richement vêtues, sont chargées de remettre au

1. Le Roman de Merlin se trouve à la suite du Roman du St-Graal ou de la Haute Histoire (écrit par Robert de Borron), dans plusieurs vieux manuscrits. Ce n'est guère, à vrai dire, qu'un fragment (dérimé, sans rime) du roman en question. Robert de Borron avait encore écrit un Perceval (perdu).

2. Pour la légende, que nous n'avons pas entièrement séparée du roman, voir Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin, par M. de la Villemarqué.

vainqueur la récompense de son courage, c'est-à-dire une écharpe, une arme, un objet de mince valeur. C'est peu ; c'est tout. On combat, on chante les vainqueurs ; la poésie trouve le chemin du cœur par son rythme éloquent et mélodieux. De là tant de drames trop pathétiques.

Les contes bretons en sont pleins, nés qu'ils sont du Roman de Merlin. Même Arthur, comme Charlemagne, n'est pas toujours respecté par la légende populaire. Gwennivar ou Genièvre, sa femme, n'est pas un type de foi conjugale ; il semble lui-même l'oublier comme fit Énée de Créuse, son épouse. Pourtant, quelle enfance fut plus merveilleuse que celle de l'inventeur de la chevalerie ! Six rois de la Grande-Bretagne ne parviennent point à tirer une épée de l'enclume où elle est enfoncée. Seul, un petit enfant touche à peine l'épée, qu'il la tire aussi légèrement qu'une flèche de son carquois. « Il sera roi, » dit l'archevêque de Carlion ou Caerléon. « Respectez-le, dit Merlin, arrivé tout à coup [1], sinon vous serez honnis. » Les barons se moquèrent ; mais Arthur fut roi, car c'était lui.

Singulier mélange d'un évêque et d'un magicien qui prophétisent, à la fois et comme à l'envi, les futures destinées d'un grand roi !

Plus bas dans la hiérarchie, un type singulier de valeur sauvage et romanesque, c'est Pérédur, un chevalier d'Arthur. Appuyé sur sa lance, il voit la neige tomber, un corbeau croasser, une sarcelle perdre son sang et sa vie sous la griffe du faucon. Il songe à sa fiancée qui a le teint blanc, les cheveux noirs, les joues roses ; il rêve... et met à terre vingt-quatre chevaliers qui ont interrompu sa rêverie.

Merlin prend, tour à tour, comme l'antique Protée, les formes les plus différentes. C'est un vieillard vénérable, un paysan grossier, un nain difforme, un jeune écolier aux cheveux bouclés, un harpeur aveugle et merveilleux, un chasseur, un sauvage ami des bois. Sous une forme railleuse, le plus souvent il vient donner un conseil au roi. Il disparaît. A peine a-t-il disparu : « C'est lui ; c'est Merlin ! » Mais il est déjà loin. Que de fois n'a-t-il pas dispersé les adversaires d'Arthur, les six rois et leurs barons, les géants, les Saxons, les païens, par quelqu'un

1. « Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons, » par le Vte Hersart de la Villemarqué.

de ses enchantements, la poussière du ciel, une tempête ou des feux terribles ! C'est d'une tour qu'il combat pour Arthur, ou d'un cheval aux naseaux sanglants qui fait des bonds prodigieux. Lui-même porte, à la main, une enseigne ; c'est un dragon qui vomit vers le ciel de tels brandons de feu qu'on en voit la clarté au loin, d'une demi-lieue et plus. Quelle joie pour les chevaliers de la Table ronde, qui le suivent le cœur vibrant à la bataille ! Mais Merlin a-t-il lui-même quelque bonheur ? Nous sortons du conte pour rentrer dans le roman. L'ami de Merlin, c'est Blaise, un saint ermite. Mais, hélas ! l'ermite n'y peut rien ; et Merlin est autant au diable qu'à JÉSUS-CHRIST. Le diable, c'est la nature ; la nature, c'est Viviane. Viviane est la fille d'un gentilhomme et d'une fée ; l'enchanteur l'a rencontrée dans la forêt de Broceliande, où est le manoir de son père. Merlin a beau aimer Arthur et sortir de la forêt pour lui venir en aide par son art magique, la nature ou Viviane le ramène sous le dôme touffu de Broceliande. Il avoue sa folie à son confident, le vieil ermite Blaise, qui prie, pleure et tremble ; mais rien ne peut vaincre son aveuglement.

Un jour, Viviane désire savoir tout ce que sait Merlin, même endormir qui elle voudrait. Elle en obtient le secret, et, pendant que Merlin s'est laissé aller au sommeil, dans le Jardin de Joie, elle tourne neuf fois son écharpe autour du buisson d'aubépine fleurie, en faisant neuf enchantements comme Merlin. Enfin, il ouvre les yeux et regarde autour de lui ; la forêt, le jardin, l'aubépine, tout a disparu ; il se trouve dans un château enchanté, prisonnier de Viviane. Il est vaincu, mais heureux de l'être ; et la nature est maîtresse. La louve triomphe du lion. Plus d'un Breton superstitieux s'imagine de nos jours avoir rencontré Merlin, le plus fou et le plus sage des hommes, sous une forme ou sous l'autre ; mais il est dans l'erreur. On ne sait, au juste, où Viviane, qui est l'image poétique de la nature opposée au surnaturel, a caché son prisonnier. D'autres pensent, en Bretagne, qu'il reparaîtra enfin avec des enchantements nouveaux. Peut-être même a-t-il reparu. Ce monstre prodigieux aux yeux de feu, ce dragon enflammé qui parcourt les routes avec un bruit formidable, en lançant au loin de sa bouche et de ses naseaux les torrents d'une noire fumée, c'est Merlin, sans doute, sous une figure nouvelle. La poésie du peuple et son imagination semblent inépuisables.

En se développant, le cycle breton devient de plus en plus

profane. Au Roman de Merlin, succède Lancelot du Lac [1]. Nous en empruntons les principaux traits à Gautier Map, chapelain du roi Henri [2], qui écrivit en prose et non sans affectation.

Lancelot est un prince orphelin, que la fée Viviane, la geôlière de Merlin, arrache, dans l'âge le plus tendre, à une mort certaine. C'est le fils d'un roi armoricain, qui a péri dans la prise de son dernier château-fort. La fée, pour le soustraire à ses ennemis, plonge avec lui au fond d'un lac enchanté. C'est là que Lancelot passe ses premières années, dans un magnifique palais. On croit lire Virgile. Viviane le mène ensuite à la cour du roi Arthur. C'est le chevalier aux armes noires. Il est le protégé de Merlin (qui est cependant le protecteur d'Arthur) et l'ami de Gallehot, le roi des Iles lointaines. Celui-ci pervertit l'innocence du jeune homme, et prend parti pour la reine infidèle. N'insistons pas. Les Papes, d'ailleurs, interdirent la lecture de ce roman, au quatorzième siècle.

Tout n'y est pas aussi mauvais. La Table ronde arme trois chevaliers qui devront aller à la quête du St-Graal. Le dernier Roi Pêcheur attend l'homme au cœur pur et qui mérite de recevoir enfin de sa main le vase eucharistique. Il y a trois élus, Galaad, Perceval et Boor. Boor est le moins parfait des trois ; et Galaad est encore plus parfait que Perceval. Après des aventures sans nombre, ils parviennent au château de Cobernic, qui se découvre à leurs regards, au bout de combien d'années !.. En même temps arrivent, de divers points de l'Europe chrétienne, dix autres chevaliers, les élus de leur patrie, pour remporter le même prix et par les mêmes immolations du cœur. Les treize chevaliers contemplent le St-Graal. L'évêque Josèphe descend du Ciel pour célébrer le divin sacrifice. Les élus communient. Mais c'est trop peu que treize chevaliers, choisis dans toute l'Europe, pour qu'elle soit digne du St-Graal. Il sera transféré en Orient. Bòor, Perceval et Galaad l'y accompagnent sur la nef de Salomon poussée par un vent céleste. Ils débarquent près de l'antique Sarras, d'où est parti autrefois le vase divin. Galaad, devenu roi des Sarrasins, meurt d'extase au bout d'une année, en adorant le St-Graal, qui reposait dans sa première demeure

1. Le Roman de Lancelot du Lac, dans tout son développement, est divisé en cinq branches : Gallehot, la Charrette ou Lancelot, Agravain, la Quête du St-Graal, la Mort d'Arthur.

2. De nouveaux renseignements feraient penser que l'auteur du Roman de Lancelot serait un anonyme et non Gautier Map.

sur une table d'argent. Josèphe transporte son âme au Ciel, à la vue de ses compagnons émerveillés. Galaad a le prix de la parfaite virginité.

Quelle conclusion à des faits aussi merveilleux, à des peintures aussi païennes? Jusque dans les tableaux d'une cour trop profane, on sent encore la foi, le repentir ; et les regrets d'un passé plus chrétien se caractérisent dans le type original mais unique du vrai chevalier sans peur et sans reproche.

Mais nous nous sommes trop pressé de finir. Le poète nous ramène à la cour d'Arthur ; Genièvre s'est jetée dans un couvent, et Lancelot défend, mais en vain, Arthur qu'il a trahi, contre un usurpateur. Arthur est mortellement blessé dans un combat. Il disparaît dans un lac, en agitant trois fois son épée au-dessus de l'eau. C'en est fait de la gloire de la Bretagne. Elle est souillée par la trahison ! Lancelot se fait ermite. Encore le repentir !!

A cet immense roman si varié (dit, par extension, du St-Graal), qui va de JÉSUS-CHRIST et de Joseph *d'Arimathie aux exploits du roi* Artus ou Arthur, successeur des Rois Pêcheurs, se rattache le roman du Brut ou de Brutus, autrement dit, le Roman des Rois (1165), composé par Wace le Blond, à la féconde imagination. Il a puisé surtout dans *Historia Britonum*. Il remonte jusqu'à Énée, qui s'établit en Italie et dont le fils Silvius eut lui-même un fils nommé Brutus. Après maintes aventures, Brutus conquit l'Angleterre sur les géants et mourut à Londres, ville d'abord appelée Trinovant. La Bretagne se convertit ; les chrétiens y sont persécutés par la Rome païenne et victorieuse. Heureusement Constantin, fils d'Hélène, prend parti pour la vérité :

Constantin fu de grand justice
Et mult ama tote francise :
Autreteus fu en sa jonèce,
Com altre sont en lor viellèce ;
Les Bretons ama por sa mère,
Et les Romains de par son père.

Je passe les combats, les assassinats, les empoisonnements, les crimes de la passion, les repentirs, tous les drames plus ou moins vulgaires dont le livre est rempli, et où se mêlent les mœurs païennes et chrétiennes. On se rappelle que, nous aussi, nous avons voulu avoir poétiquement un premier roi, nommé

Francus, fils d'Hector. Homère et la guerre de Troie avaient laissé une trace ineffaçable dans l'imagination des hommes.

Un des descendants de Brutus, c'est Vortigern, qui, pour se mettre à l'abri de ces païens de Saxons et d'Hengist, un de leurs chefs, son ennemi mortel, construit une tour élevée. Mais la sorcellerie s'en mêle : c'est toujours le même mélange de merveilleux chrétien et de féerie, inhérent au génie superstitieux des Celtes. Tout à l'heure Wace nous racontait l'histoire des onze mille vierges. Avant, il faisait prophétiser saint Pierre. Le fait est que la tour de Vortigern, commencée le jour par ordre de Vortigern, est renversée chaque nuit. Elle ne s'élève pas d'un pouce. Le roi fait venir Merlin l'enchanteur, et sa mère jadis trompée par le démon. Nous sommes en pleine magie, et bien loin de la beauté naïve du livre du Saint-Graal. Un fils de Vortigern, qui a été brûlé dans son château, rétablit la religion. Hengist périt après avoir fait triompher quelque temps l'idolâtrie. Merlin n'en est pas moins le maître des événements ; il se transforme à son gré ; il transforme le roi Uter ; et Uter, marié à la douce Igerne, a un fils nommé Arthur, descendant comme lui de Brutus.

Artur ot non, de sa bonté
A grant parole puis été...

Il a des armes décrites à la façon d'Homère, une épée qui « en l'île d'Avalon fu faite, » île enchantée où demeuraient la fée Morgane et ses sœurs, protectrices du roi Arthur. C'est un rude guerrier, à qui les Saxons idolâtres font bien du mal, comme à Charlemagne plus tard. Il conquiert le Danemark ; il vient en France, il vient à Paris ; il y tient cour plénière ; mais d'habitude, il tient sa cour en Angleterre, à Caerléon ; il s'y fait couronner devant une foule de rois et de chefs dont le poète nous fait le dénombrement homérique. Quelles fêtes ! Les dames sont dans un palais, les seigneurs dans l'autre.

Li home od les homes manjoient
Que nule dame n'i menoient.
Les dames manjoient aillors ;
Ni avoit que lor servitors
Qui les servirent ricement...

Que d'instruments harmonieux charmaient les oreilles !

Lyres, tympres et chalemiax
Symphonies, psaltérions,
Monocordes, cymbes, chorons...
. . . .

Il y a d'autres plaisirs.

Li un dient contes et fables
(Aucun) Auquant demandent dez et tables...

La galanterie a sa place dans ces fêtes merveilleuses..

Ne jà chevalier n'i eust,
De quel parage que il fust,
Jà peüst, en tote sa vie...

rêver un illustre mariage.

... Se il n'eust avant esté
De cevalerie prové.

Arthur avait épousé Genièvre et fondé l'ordre de la Table-Ronde.

Pour les nobles barons qu'il ot
Dont cascuns mieldre ([1]) estre quidot...
Fist Arthur la Ronde Table,
Dont Breton dient mainte fable.

A cette table s'asseyait donc ce qu'il y avait de meilleur et de plus pieux dans la chevalerie. Nous semblons revenir au Saint-Graal et au Roman de Merlin, de Robert de Borron. Mais c'est par un éclair seulement. Même du vase eucharistique, dont la recherche est confiée aux plus purs, il n'est plus question. Le Roman du Brut est bien au-dessous de ce que nous avons étudié jusqu'ici du cycle breton.

Des exploits d'Arthur, racontés dans un vers ingrat de huit pieds, nous n'avons rien à dire qui ne soit assez banal. Il s'empare de l'Irlande ; il triomphe du géant Dinabuc, au pied du mont Saint-Michel. Sa femme le trahit et puis s'enferme dans un couvent.

A Karlion s'en est fuie,
S'in entra en une abaïe,
Iloc devint none velée ;
Tote sa vie i fut célée.
Ne fut oïe, ne véue,
Ne fu trovée, ne séue.

Pour le grand roi Arthur, vaincu par le traître, blessé même mortellement, il se fit porter dans l'île d'Avalon.

Merlin a prophétisé qu'on douterait « où il soit mort ou il soit vis. » C'était en « six cent et quarante-deux ans. » Arthur n'avait pas d'enfants.

Le poème du Brut se prolonge jusqu'en « mil et cent cin-

1. Meilleur.

quante-cinq. » Il a quinze mille trois cents vers octosyllabes. Ce n'est plus, à la fin, qu'une nomenclature.

Le Roman du Rou ou de Rollon, du même auteur, quoique inachevé, est encore plus considérable et dépasse seize mille vers. On suppose que Wace le composa par ordre de Henri II, qui l'avait nommé chanoine de Bayeux : « Si l'on demande, dit-il, qui a mis cette histoire en langue romane, je dis et je dirai que je suis Wace, de l'île de Jersey, qui est dans la mer, vers l'Occident, et fait partie du fief de Normandie. Encore petit, je fus porté à Caen et j'y appris les lettres. J'allai ensuite en France étudier pendant longtemps. Au retour de France, je demeurai à Caen, où je m'occupai à faire des romans ; j'en composai et j'en écrivis beaucoup... »

Wace finit dans la disgrâce, vers 1180, et n'acheva pas son roman des rois de Normandie, composé en 1160.

Henri avait prié Benoît de Sainte-Maure de composer aussi « la Vie et Histoire des Ducs de Normandie (1). » Wace s'arrêta :

« Que celui qui doit le faire, écrivait-il, continue ce récit ; je dis cela pour maître Benoît qui a entrepris une telle œuvre, ainsi que le roi le lui a demandé ; puisque le roi en a chargé un autre, je dois m'arrêter là et me taire. Le roi, jadis, m'a fait beaucoup de bien et m'en a promis encore davantage. S'il m'avait donné tout ce qu'il m'a promis, je serais plus heureux...

» Ici se termine le livre de maître Wace ; qui veut en faire davantage le fasse. »

C'est Rollon qui est le « maître du Jeu », comme Arthur l'est dans le Roman du Brut, et Charlemagne, dans nos gestes épiques du reste de la Gaule.

Tout se ressemble, avec les diversités du caractère et du génie, grands rois et poètes. Rollon, Charles et Arthur sont des héros chrétiens vainqueurs des idolâtres ; ce sont des législateurs, pour jamais fixés dans la mémoire poétique des peuples ; et les poètes ont toujours été plus ou moins disgraciés par les rois, voire même oubliés. Témoin Racine, Corneille et même Wace le Blond, à une époque plus reculée.

Wace avait conduit son poème du Rou jusqu'en 1106, mêlant ensemble, pour le plus grand agrément des lecteurs, les récits des chroniqueurs et les inventions des poètes. Un des

1. *Hist. Litt. de la France*, t. XIX.

passages les plus curieux du roman, c'est la révolte des paysans, sous le duc Richard II, à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième. Ils sont malheureux. Pourquoi plus que les autres? Et pourquoi ne se défendraient-ils pas?

« Nus sumes homes cum il sunt ;
Tex membres avum cum il unt,
Et altresi granz cors avum,
Et altretant sofrir poum (pouvons)
Ne nus faut fors cuer sulement.
Alium nus (allions-nous) par serement,
Nos aveir e nus (notre avoir et nous) defendum,
Et tuit ensemle nus tenum ;
E se nus voilent guerrier,
Bien avum cuntre un chevalier
Trente u quarante païzans,
Maniables e cumbatans. »

Ils ne sont pas loin de dire, dans leur dur langage, comme les paysans du Roman de la Rose, que le premier roi, c'est eux qui l'ont fait, le plus « ossu » qu'ils purent.

En un autre passage, Guillaume le Conquérant harangue ses soldats avant la bataille, et leur montre qu'ils n'ont de salut que dans la victoire, ajoutant :

« Plus vos morreiz en fuiant
Ke ne fereiz en cumbatant. »

Un de ses officiers l'interrompt brusquement :

Et encore plus dire voleit ;
Vint Willame li filz Osber,
Son cheval tot covert de fer.
« Sire, dit-il, trop demoron,
Armons nos tuit ; alon, alon. »

On sent là quelque chose de guerrier et de vraiment épique.

Arthur prend aussi la parole, plus d'une fois, dans le Roman du Brut :

Quant la parole fut finée
Que li rois Artur a contée,
A une vois li respondirent
Tot cil qui la parole oïrent,
Que mius voelent es camp morir,
Que del camp sans victore issir.

C'est Arthur, c'est Hoël, c'est Gauvain qui haranguent tour à tour, et bien d'autres, comme Agamemnon, Achille, Ajax, Diomède et le v eux Nestor, dans Homère.

Mais passons de l'Ouest à l'Est, des rives de l'Océan à une riante contrée, et à Chrestien de Troyes, poète champenois qui est encore du douzième siècle et mourut en 1191. Poète courtisan, esprit léger, élégant conteur, il lui manque le souffle chrétien et le cœur celtique. Favori de la comtesse de Champagne, Marie de France, fille de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine, épouse de Baudouin de Constantinople, il met en vers les légendes bretonnes, le *Saint-Graal*, *Merlin*, *Lancelot du Lac*, *Perceval*, *Tristan et Iseult*, le *Chevalier au lion* (1), dédiant ses œuvres à sa maîtresse, Marie, et à Philippe d'Alsace, dont il avait fréquenté la cour durant sa vie errante de trouvère.

Arrêtons-nous à Tristan, ce lamentable épisode qui défigure le cycle breton et sa chrétienne beauté dans une poésie molle, subtile, efféminée.

La légende datait de cinquante ans et plus, quand Chrestien la mit en vers (2). Tristan était simplement l'ami d'Iseult, qui était elle-même l'épouse du roi Marc'h de Cornouailles ; mais Iseult et Tristan avaient bu un filtre magique, et tout est dit... Un événement les sépare. Ils ne peuvent se retrouver ; ils expirent l'un et l'autre de douleur...

On en a pleuré... Tant pis, c'était bien fait...

Il y a mieux, dit-on, dans Chrestien de Troyes. Certain sont beaucoup vanté son Perceval (3). Résumons-le : Perceval est le fils de Bliocadras et de Herzéleide. Son père a été tué par trahison, et sa mère, comme celle d'Achille, veut qu'il ignore la vie des camps ; elle le cache dans le désert de Soltana ; mais rien n'y fait ; et l'enfant, un jour que les oiseaux chantaient le matin, doucement, « en lor latin, » fait la rencontre de plusieurs chevaliers ; il les admire, les écoute, et bientôt il prend congé de sa mère pour aller rejoindre le roi Artus, dans sa cour, à Nantes. Sa mère a beau pleurer et s'évanouir, il part, il est parti. Il voit le roi, il repart avec les armes du chevalier Vermeil qu'il a vaincu, et tue le chevalier Rouge. Fait chevalier lui-même par un Prudome, il délivre Blancheflor, assiégée dans son château de Beau Repaire, et conquiert sa main.

Mais que d'ennemis Perceval n'a-t-il pas déjà tués ou terrassés ! Kingrun, Guingueron, Klamide, Clamadieu et bien d'au-

1. Le *Chevalier au lion* a sept mille octosyllabes. On y voit une fontaine magique, un lion fabuleux et des amours héroïques avec de nombreux combats.

2. M. Gaston Paris soutient le contraire. (*Hist. Littér.* t. XXX.)

3. *Perceval le Gallois*, publié par Ch. Potvin.

tres... Ceux qui survivent vont faire hommage au roi Artus de la victoire de Perceval. Une première fois, il mérite, et c'est ce qui nous étonne (car il n'est point pur), de voir les merveilles du Graal, une lance qui saigne, et le Graal lui-même (tenu entre les mains d'une vierge) qui jetait une lumière si éblouissante que les chandelles, tout à l'heure très vives, en parurent éteintes, « comme font les étoiles quand le soleil se lève. »

Après une soirée délicieuse passée chez le roi « Pescheur, » Perceval se couche. Il se lève ; il n'a osé « prononcer la demande de délivrance. » Tout a disparu, il est seul dans un château désert. Il reprend la suite de ses prouesses guerrières ; il a, sans doute, gardé l'invincible épée que lui a offerte le roi Pescheur. Il triomphe de l'Orgueilleux de la Lande, mais il ne triomphe pas de lui-même. Et l'on se demande pourquoi, sur l'ordre d'Artus, Gauvain, son neveu, court à la recherche de cet indigne Perceval et le fait asseoir à la table ronde des chevaliers, défenseurs de la faiblesse ; cette fois, nous sommes à Carlion. On en sort. On délivre, en commun, des reines et des princesses, on se livre combat sur combat ; ce ne sont qu'aventures et coups d'épée. Durant cinq ans, Perceval oublie DIEU, les merveilles du Graal et Blancheflor. Nous passons de Gauvain à Perceval, de Perceval à Gauvain, dans un cercle de faits héroïques et autres qui se ressemblent beaucoup. Nous nous trouvons tantôt en pleine campagne, tantôt à la cour du roi Artus, où un jour arrive une barque traînée par un cygne et sur laquelle est étendu mort le plus beau et le plus grand chevalier du monde. Tout cela est cause, sans doute, que Perceval passe un temps si long « sans aucune mémoire ou souvenance de DIEU, » et sans jamais ouïr la messe.

Pourtant il rejoint sa dame à Beau Repaire ; il n'en est pas plus digne. Vainqueur dans vingt tournois, un jour enfermé sous le marbre d'une tombe par un méchant chevalier qui lui doit sa délivrance, il en sort pour courir après l'Échiquier, qui joue tout seul ; c'est un présent de la fée Morgane, sœur d'Artus. Il n'en est pas moins à la recherche du Saint-Graal ; Gauvain également; et celui-ci nous fait même, avec le roi Artus, oublier Perceval. Gauvain, qui a de nouveau perdu ses traces, court après lui, mais en vain, parmi cent épisodes plus ou moins intéressants et souvent bizarres. Nous le retrouvons, nous, sur le Mont Douloureux, et puis en compagnie d'un enfant qui est un ange, enfin devant un arbre garni de cierges allumés, plus loin dans

une chapelle ; le corps d'un chevalier y gît étendu sur l'autel où brûle un cierge ardent ; au-dessus, paraît une main noire. La main noire est celle du démon qui a tué le chevalier.. Nous sommes aux environs du Château des merveilles ; une deuxième fois, Perceval en franchit les portes, retrouve le roi Pescheur, la lance qui saigne, l'épée brisée et le Saint-Graal ; c'est l'Eucharistie. Le roi lui en fait l'histoire que nous connaissons ; il rappelle l'évêque Josèphe :

« Partout là ù il aloit,
Le Saint-Graal od lui portoit,
Et tout partout ù il aloit,
La loi Jhésucrist essauçoit. »

Nouvelle victoire de Perceval : il triomphe du diable à la main noire qui voulait l'emmener en Enfer. Il est réconforté par un ermite, et, après un terrible combat, par un ange qui fait briller à ses yeux le Saint-Graal, et remonte au Ciel. Converti, confessé, Perceval mérite d'entrer une troisième fois dans le château du Graal, et présente au roi Pescheur la tête du roi Pertinax. C'est sans doute l'ennemi acharné de l'Eucharistie. Le roi, plein d'amitié pour le jeune vainqueur,

Plus de cent fois l'acole et baise.

Le chevalier, sans cesse à cheval, la lance au poing, n'est plus que le défenseur des faibles : c'est le type achevé de la chevalerie. Il conte un jour ses aventures au roi Artus, devant Gauvain et Boor, moins heureux que lui. Sur ces entrefaites, on apprend que le roi Pescheur est mort ; Perceval mérite de lui succéder au château du Saint-Graal ; il y vit heureux avec Blancheflor et leur fils Lohengrin.

C'est tout... et le poème a 45.579 vers, sans compter les interpolations, dont l'une a 15 mille vers. En somme, Perceval c'est la vraie légende celtique et catholique, mais défigurée par la magie, traversée par les aventures équivoques d'une chevalerie qui incline vers la décadence. Le vers est doux, facile, naïf, assez intelligible, même pour des modernes. L'auteur ne sait pas s'arrêter ; il est long, bizarre et monotone... Nous sommes loin du Saint-Graal des premiers temps, et de son jeune conquérant resté pur au milieu de toutes les embûches de la vie, et mourant devant l'Eucharistie dans une extase sublime.

Chrestien de Troyes n'est pas le seul poète qui ait, avec R. de Borron et Gautier Map, rendu populaires dans notre

France les légendes bretonnes, (en particulier celle du Saint-Graal,) diminuées dans la foi et de plus en plus caractérisées dans le mal ou la passion.

Au treizième siècle, Hélie de Borron, parent de Robert, fit de *Tristan* un chevalier de la Table ronde, et l'envoya à la quête du vase eucharistique. C'était le dernier degré de la décadence et de la promiscuité littéraire. Il valait mieux oublier le vase du Saint-Graal que l'exposer à tomber entre les mains de ce type de la volupté mélancolique.

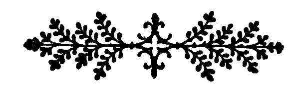
Du reste, Hélie de Borron a pris soin de se faire connaître à ses lecteurs tel qu'il est, au début de son livre intitulé : *Giron le Courtois.*

« Je n'ai d'autre propos, dit-il, que de parler de courtoisie. Courtoisie est le titre et l'objet de mon livre. » C'est-à-dire galanterie et le reste...

Quelle chute de *Joseph d'Arimathie* à *Giron le Courtois*, surtout à *Tristan et Yseult !*

Il était temps alors qu'un chevalier, non plus imaginaire, mais historique, un roi, un saint Louis, relevât le treizième siècle de cette décadence morale, et le fit marcher, à sa suite, à la conquête du Saint-Graal. Il rapportera, du moins, des Lieux Saints la couronne d'épines ; il verra Jérusalem, s'il n'y entre point... Autour de la couronne d'épines, en France, s'élèveront les églises gothiques, la Sainte-Chapelle en particulier ; autour de saint Louis, roi plus chrétien qu'Arthur, brilleront R. Sorbon, Joinville, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure... C'est le dernier acte, mais écrit dans l'histoire réelle, du poème divin du Saint-Graal... Le sang du vase eucharistique règne alors sur le monde.

A nous de reconquérir les âmes, par les lettres et la critique, à l'amour du Saint-Graal proscrit il y a cent ans, et que les ennemis de Notre-Seigneur JÉSUS-CRIST voudraient dérober et ensevelir dans de nouvelles ténèbres.





CHAPITRE V.

LES TROUBADOURS.

NOS Bretons, qui gardent encore leur caractère propre, eurent, à côté de notre histoire, leur histoire et aussi leur cycle poétique, indépendant du nôtre. Arthur ne semble point pâlir auprès de Charlemagne.

Si nous descendons au Midi, l'esprit léger des Méridionaux leur rend plus difficile qu'aux gens du Nord la geste ou l'épopée. C'est à peine si quelques-uns d'entre eux se sont essayés en ce genre difficile et dont la monotonie convient mal à leur impatience. *La Guerre des Albigeois,* déjà rapprochée de l'ère moderne, est moins un poème épique qu'une amère satire née au cœur d'un catholique révolté. En revanche, les poètes du Midi excellent dans les pièces de courte haleine qui veulent du feu, de l'imagination, de l'élégance, de la facilité. Aussi est-ce sous le soleil de la Provence ou de la Gascogne que naissent les troubadours, « courtois et bien appris, limés et polis. »

Trobar, d'où vient troubadour, signifie imaginer, *trouver ;* et nos trouvères du Nord ne seront, en certains points, là où il s'agit surtout de concevoir à l'instant, de raffiner et de subtiliser, que les simples imitateurs des troubadours. Ceux-ci, gaulois et romains à la fois, gardent les traces d'une civilisation plus avancée. Leur esprit, naturellement enjoué et délicat, est aussi plus cultivé ; et des hommes tels que Sidoine Apollinaire, Tonance Ferréol, en conservant dans leur vie, dans leurs châteaux et leurs bibliothèques, les traditions classiques de Rome et d'Athènes malgré l'invasion, n'ont pas permis que le génie national s'éteignît sous le joug des barbares. On a senti de plus près, en Provence, l'influence de la grande capitale du monde ; on y a plus de goût avec plus d'imagination ; et les Wisigoths, dont le génie destructeur a laissé jusque dans le peuple, et jusqu'à nous, son cruel souvenir, n'ont pu détruire ou même entamer l'esprit des gens du Midi, ni leur originalité. Ceux-ci ne leur ont rien cédé ; ils ont même asservi leurs vainqueurs.

A cet esprit naturel, que l'on ajoute l'inspiration du christianisme, et l'on s'étonnera moins que les troubadours aient ouvert si tôt une ère brillante de prospérité littéraire. Comme les jongleurs, les harpeurs bretons et les bardes gaulois, les poètes provençaux à leur tour débutent par des chants religieux, de vrais motets, qui retentirent plus d'une fois à l'office divin ([1]). Ils célèbrent sainte Marthe, sainte Magdeleine, saint Étienne, dans les monastères ou dans le sanctuaire de la Sainte-Baume consacré à l'amie du Sauveur, comme jadis les moines inspirés de la Grande-Bretagne célébraient, sous les voûtes des cloîtres, saint Gildas, saint Kadok, saint Hervé, sainte Brigitte. Ils chanteront la Vierge Marie ([2]) dès les premiers jours de leur gloire naissante, et jusque dans leur période la plus profane :

C'est le « *verdier d'amour..* », c'est le « *fleuve de plazers* ([3]). » Même pour le plus dur des poètes, P. Cardinal, c'est « l'*alba del dia. dont le Dieu Filh soleih es*, » c'est-à-dire « l'aube du jour dont le Fils DIEU est le soleil. »

Et c'est encore l'Église qui recueille, en partie, les poésies des troubadours.

Un moine, surnommé le moine des Iles d'or, mais dont le véritable nom était Cibo, nous a donné un premier recueil de quatre-vingts poèmes. Il habitait au monastère de Lérins, au cinquième siècle, et avait vu saint Honorat ; il excellait à copier les anciens manuscrits et à les enluminer. Aux poésies il joignit les biographies des poètes. Plus tard, Hugues de Saint-Césari, moine à Arles ([4]), augmenta de beaucoup, jusqu'à cent quarante pièces, le recueil de Cibo. Il fut continué par un autre moine de Saint-Victor de Marseille,et enfin complété par le compilateur de la « Chronique de Provence, » qui mourut, en 1561, conseiller au Parlement d'Aix ([5]), Jehan de Nostre-Dame. L'inspiration plus mêlée des troubadours de la dernière épo-

1. Il en reste quelques vestiges dans les chants liturgiques. Le motet, fantaisie ou variation sur un motif assez simple, n'a pas toujours eu un sens religieux.

2. Une hymne à Marie (IIe siècle environ) comprend dix-neuf strophes de quatre petits vers chacune, avec ce refrain : *De Virgine Maria*. Huit de ces strophes sont latines ou provençales. — Aubertin, *Langue et Littérature Française*, t. I.

3. Le verger d'amour, le fleuve de plaisir. Ces diverses expressions, à la louange de Marie, sont de G. d'Hautpoult, troubadour.

4. Baret : *Les Troubadours et leur influence sur la Littérature du Midi*.

5. « Notre langue provençale, disait-il, s'est tellement avallée et embatardie, que à peine est-elle, de nous qui sommes du pays, entendue. »



que était indigne d'occuper alors des mains sacerdotales. Voilà, en somme, comment les trésors de la poésie provençale, ainsi appelée parce qu'elle brilla en dernier lieu et s'éteignit dans la Provence, sont venus entre nos mains ([1]).

La première poésie des troubadours a donc un caractère plus pieux que profane ; elle est religieuse et populaire ; elle se chante sous une forme presque liturgique. Des prêtres et même des religieux font des vers pour le Ciel ; des prêtres en transmettent le souvenir à la postérité.

Pour parler le langage du jour, les troubadours se sécularisèrent à partir du douzième siècle, au plus tard, et les princes ne jugèrent pas indigne d'être en même temps des poètes. Ils donnèrent l'élan à la poésie, qui ne perdit pas entièrement son caractère religieux, jusque dans les derniers temps, au quatorzième et au quinzième siècle ([2]). Un peu plus tôt, Richard de Noves, mort en 1270, la même année que saint Louis, avait composé, à côté d'une satire contre le troubadour Sordel, des cantiques, un drame de sainte Agnès, et fait, en l'honneur de son prince et bienfaiteur, Raymond Bérenger, à l'imitation de l'ahmra des Celtes, une oraison funèbre dictée par la foi, la reconnaissance et le patriotisme. La Provence alors tombait entre les mains de Ch. d'Anjou, frère de saint Louis, et le poète alla chanter sa douleur de château en château. Il lui fut même « conseillé par de grands seigneurs ses amis de se taire. » Il s'exila, dit-on, et mourut en Italie. Guilcem Feydit, à la même époque, mettait sur la scène des personnages profanes, mais aussi des personnages religieux, avec un grand appareil. C'était cependant le plus extravagant dans les folies de l'amour. Toujours au treizième siècle, à son début, Rambaud de Vaqueiras, vers 1204, célébrait avec enthousiasme la quatrième Croisade ; le vénérable abbé de Cluny nous l'atteste.

Ainsi débute le poème de R. de Vaqueiras :

« Çelui qui fit l'air, le ciel, la terre, la mer, le chaud, le froid, le vent, la pluie et le tonnerre, veut que nous passions tous la mer à sa suite, comme Gui, Gaspard et Melchior allèrent à Bethléem, où les Turcs nous enlèvent plaines et montagnes sans que DIEU dise un mot. Puisse saint Nicolas guider notre

1. D'après M. Mayer (*Romania*, 1872), on compte 400 troubadours dont les noms sont connus et les œuvres imprimées ou manuscrites ; on y ajoute 251 anonymes connus par des fragments de leurs poésies.

2. On a une *Passion* du quatorzième siècle, un *Ludus sancti Jacobi* du quinzième. (*Hist. Litt. de la France*, t. 19.)

flotte! Que les Champenois dressent leur bannière! Que le marquis crie: Montferrat! Que le comte Baudouin crie: Flandre! Que chacun frappe si rudement qu'il brise lances et épées! Nous aurons bientôt mis les Turcs en déroute. »

Aujourd'hui même, telle est la force des traditions chrétiennes, que, malgré notre scepticisme poétique, l'on va en procession à Toulouse chercher la violette, offerte chaque année au meilleur poète, depuis des siècles, par Clémence Isaure, et déposée sur un autel de l'église de la Daurade. Cette violette eût été le digne prix, s'il avait vécu plus tard, des chansons de Vidal ([1]), l'un des plus délicats et des plus galants parmi les troubadours, et fils de Pierre Vidal. Celui-ci répara lui-même plus d'une folie, en prêchant la Croisade à Philippe-Auguste qui perdait l'honneur de la France dans un « vil trafic », ou en invectivant contre les rois d'Espagne qui achetaient la paix des Musulmans. Il mourut en 1229.

Néanmoins l'amour, dès le douzième siècle, même un peu avant, commence à dominer dans les vers des poètes; et le nom de gaie science caractérise, de la façon la plus heureuse, la profane inspiration de la seconde époque littéraire des troubadours.

Tout contribuait, du reste, à les favoriser : ils régnaient, par la poésie, de Barcelone à Limoges, de Limoges à Genève, et jusqu'aux ports du Levant, partout où se faisait entendre l'harmonieuse langue, dite provençale, qui n'a pas cessé d'être, malgré les nuances de ses dialectes, une langue pour ainsi dire classique, à la différence des patois du Nord qui n'ont qu'une valeur purement locale, et se perdent de plus en plus dans l'unité de la langue française. La langue d'oc, à peine intelligible pour le Nord, est restée le propre des gens du Midi; elle ne fait qu'un avec leur génie, leur caractère mobile, leur tempérament, leur imagination et leur pays. Elle semble destinée à ne jamais périr; et quand on l'a entendue une fois, sous la pleine lumière du ciel, près des gaves transparents, au sommet des montagnes, dans ces vifs entretiens où le visage et le sourire ne sont pas moins variés que la langue ni moins animés

1. On connaît de celui-ci (*Hist. Littéraire*, t. 18) deux chansons où il célèbre sa dame et la recommande à DIEU qui a fait toutes les merveilles de la nature, et deux contes naïfs en vers de huit syllabes. On comprend ce début :

Unas novas vos vuella contar
Que auzit dir a un joglar.



que la nature, on voudrait l'entendre encore et l'entendre toujours. On comprend que, dans des siècles de paix et de bonheur, elle ait fait, par la voix des poètes, les délices des heureux habitants de l'Aquitaine, de l'Auvergne, du Limousin et de la Provence. La littérature, en effet, celle des troubadours surtout, avait besoin, pour s'épanouir, des loisirs de la richesse, en un mot, de la félicité publique. Or, quel temps lui fut plus propice, au Midi de la France, que le onzième, le douzième et le treizième siècle? Avignon, Marseille, Arles, Aix, Bordeaux, Toulouse, font alors le commerce avec Pise, Florence, Venise, Gênes, l'Orient ; et les ports du Levant, à mille lieues et plus de la France, entendent résonner, dans la bouche de colons et de marins étrangers, le même langage que les vallées de la Gascogne. Narbonne, entre autres cités méridionales, est une ville puissante alliée à Savone, à Venise, à la plupart des Républiques de l'Italie ; elle porte ses marchandises jusqu'en Sicile, dans l'île de Chypre, à Rhodes, en Égypte et en Syrie. Il y a plus de rapport, d'autre part, entre Toulouse et l'Aragon, qu'entre Toulouse et Paris. A Paris, on parle un autre idiome qu'à Toulouse. A Barcelone, on a la même foi, on parle la même langue qu'à Bordeaux, la langue limousine. Cette unité du cœur, de l'intelligence et de la langue; cette paix dans l'intervalle qui sépare l'invasion des Sarrasins de l'invasion future des gens du Nord; cette faveur accordée aux troubadours par les rois, les princes, les seigneurs, au point que chaque capitale, chaque ville grande ou petite, chaque château devient un centre littéraire, une cour poétique ; ce commerce, cette industrie, cette richesse, qui n'ont pu glacer une imagination ardente ; cette beauté des sites, cette chaleur du soleil, cette magnificence incomparable des nuits étoilées, ce genre facile, cette vie commode, cette politesse raffinée, ce respect de la femme, cette galanterie chrétienne, voilà ce qui a surtout fécondé la littérature des troubadours des douzième et treizième siècles.

Il n'est guère possible ici de séparer entièrement la poésie française de la poésie espagnole (1). C'est le même fond religieux, et presque la même forme. Après en avoir cité un bel exemple, nous repasserons les Pyrénées :

1. Sur les rapports de la poésie de nos troubadours avec les poètes étrangers qui ont traité des sujets analogues, voir : *Les Origines de la Poésie lyrique en France au moyen âge*, par Alfred Jeanroy.

La comtesse (la condesa) :

« Où donc allez-vous, bon comte ? où allez-vous si grand matin ? — Je vais, je vais voir la comtesse. Si long temps s'est passé depuis qu'au partir je la vis ! — La comtesse est morte, bien morte ; elle est morte, croyez-en mon dict. C'est le jour où on l'enterre ; la messe des morts je vais ouïr. Les tentures du palais, de noir je vais les couvrir ; les enfants qu'elle laisse, de deuil je vais les couvrir...

» Plein d'angoisse, le bon comte passe avant son chemin. Avec la pointe de l'épée, il creuse, il ouvre la fosse. — Levez-vous, levez-vous, comtesse, voici venir le comte votre époux. — Comment me lèverais-je, bon comte ? en pied je ne puis tenir. Mariez-vous, mariez-vous, comte, mariez-vous pour l'amonr de moi ; et la dame que vous prendrez, estimez-la comme moi-même. Quand vous penserez à elle, aussi penserez à moi. Et tous les enfants que nous eûmes, placez-les en un moustier, placez-les en un moustier bien jeunes ; qu'ils ne connaissent jamais le monde. Faites-leur dire *Pater noster* le matin et le soir. »

C'est religieux et pathétique, même un peu étrange et hors de notre goût mesuré. Pourtant cette mère, qui est plus forte que la mort pour penser à ses enfants, tire les larmes des yeux.

Voici plusieurs vers de la dernière strophe de l'original :

« Y tot los fills que teniam, — Pos a'ls en un monastir, — Fes-lor dir lo *Pare-nostre*, — El vespre y el demati. » C'est presque intelligible pour des Français du Nord.

Nous rentrons en France, où Guillaume IX de Poitiers « sut trouver et chanter. » C'était un prince beau, courageux, plaisant et dissolu. Il ouvre la plus brillante série des troubadours. « De son laboratoire, dit il, sortent des poésies belles en couleur et fleur du métier. » Il avait trente ans quand finit le onzième siècle, et ne dépassa guère 1120. Ses confrères, qui allaient chanter, ici et là, de château en château, chez les marquis d'Aups et de Canilhac, dans les petites villes de Ribérac, d'Ussel, de Sarlat, de Mareuil, à Poitiers, à Limoges, comme à Bordeaux, étaient loin d'être tous aussi fortunés ; ils versifiaient par goût et pour vivre. En tout pays, des concours poétiques les attiraient aux *Puys d'amour.* A distance, on peut même s'imaginer quel était leur costume : la toque de velours, le maillot, la dague ou courte épée, des souliers pointus, un accoutrement assez bizarre, un manteau peint de couleurs écla-

tantes. C'est moins grave que dans le Nord, où le caractère, la sévérité de la vie et des vieux donjons juchés dans la brume, au sommet des montagnes, où un ciel nuageux et un soleil plus terne, où les récits graves et sublimes inspirent moins de gaieté et tempèrent les caprices de l'imagination. Le troubadour, dans ses voyages « par le monde et par les cours, » porte la rote (1), instrument d'origine celtique, sur l'épaule ; ou bien il est accompagné d'un jongleur, sorte d'écuyer et musicien qui soutient sa voix avec la viole, ou la harpe, ou la lyre, ou le chalumeau, même le tambourin et les castagnettes. Il a chanté hier chez le vicomte de Ventadour ; demain il charmera la famille et les serviteurs du comte Bernard d'Anduze, poète lui-même à ses heures. Chaque troubadour a la dame de ses pensées. Cette dame est, le plus souvent, l'objet d'un amour idéal, si haut placé pour le poète, dans son respect et sa foi chrétienne, qu'il est entièrement dégagé des sens et se rapproche du culte de la Sainte Vierge.

Nous avons parlé tout à l'heure des Puys d'amour. Nous allons en faire l'histoire en un mot. Jadis les Celtes de la Gaule ou des deux Bretagnes se réunissaient en des lieux découverts, au sommet d'une colline ou d'une montagne, dans la clairière de quelque forêt druidique, pour y entendre leurs bardes sacrés et leurs harpeurs, admis à rivaliser de talent devant un conseil de vieillards, bardes eux-mêmes et couronnés de lauriers. Le prix du combat était un siège d'or, une harpe d'argent, une couronne ou quelque autre objet d'une grande valeur. Un de ces centres poétiques était le Puy-en-Velais. Il ne cessa point, à l'avènement du christianisme, de voir couronner les poètes ; mais, avec la religion, la pensée changeait peu à peu, et le culte nouveau, celui de JÉSUS-CHRIST, transfigurait une des institutions les plus vénérables, par l'âge, de l'antique paganisme.

Après un certain temps de barbarie, on vit renaître les arts ; les assemblées se multiplièrent où les troubadours venaient concourir pour le prix d'une poésie toute chrétienne ; elles prirent toutes le nom de Puys ; et Corneille, au dix-septième siècle, lut au Puy de Rouen des vers de Jacqueline Pascal ; elle était absente, il triompha pour elle. On appelait encore ces assemblées des cours d'amour, des chambres de rhétorique. La « chambre bleue », si raffinée, en est la suite, après une

1. La rote avait jusqu'à dix-sept cordes.

longue interruption. On ne chantait pas seulement des vers aux Puys ; c'était l'occasion, pour les gens du Midi, de se mêler, de s'aimer ; pour la noblesse, de lutter dans les tournois brillants, sous les regards des dames.

Aujourd'hui encore les hommes du Midi aiment à se réunir dans les grands marchés de la quinzaine, à Nay, à Nérac, à Tarbes, à Toulouse ; ils sont particulièrement sociables, et c'est une fête pour les yeux de les voir, jusqu'à trente mille, avec leurs costumes variés et leur vif langage, assemblés en un même lieu. Mais où sont les troubadours ?

Il faut bien le dire : le Nord ne les avait pas en grande estime, ni eux, ni les gens de la Gascogne et de la Provence en général. Quand la fameuse Constance d'Aquitaine devint l'épouse du roi Robert, elle parut à la cour de son mari avec une suite nombreuse de seigneurs, ses compatriotes et les sujets de son père, Guillaume de Taillefer, comte de Provence. Leur costume excentrique, et surtout leur frivolité et leurs mœurs dissolues, choquèrent la gravité des serviteurs et des courtisans du bon monarque. Le moine Rigord nous en a laissé le souvenir. C'étaient, à son avis, « des hommes vicieux et légers à l'excès, recherchés dans leur costume, dans leurs armes et les ornements de leurs chevaux, se tondant les cheveux, se rasant la barbe, aussi bizarres dans leur apparence que corrompus dans leurs mœurs, et dépourvus de probité et de bonne foi. »

Pourtant, à cette légèreté des troubadours se mêlait une certaine générosité, chrétienne au fond, quelquefois ridicule. La dame de leurs pensées se plaisait souvent, par vanité, à mettre leur patience à l'épreuve, en leur laissant espérer qu'un jour elle ne serait pas insensible à tant de vers élogieux. Jusque là, la plus innocente faveur ne devait pas être divulguée, sous peine d'un cruel châtiment. Aimer était, suivant P. Cardinal, « un long martyre. » En voici une preuve entre mille tirée de l'histoire poétique du douzième siècle. Le troubadour Richard de Barbezieux, qui était sorti des bornes de la discrétion à lui imposée, jusqu'à nommer sa dame et à en tirer gloire, fut rudement congédié par sa très vertueuse amie. Il s'en alla nourrir sa peine dans la solitude, vivant comme un reclus, comme un ours (1). Ce fut un grand chagrin parmi les admirateurs du poète, qui supplièrent la femme offensée de lui

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 19.

pardonner : « A une seule condition, répondit la dame de Tonay, c'est que cent barons, cent chevaliers, cent dames, cent damoiselles, me crieront à la fois merci, sans savoir à qui leur prière s'adresse. »

Le troubadour profita des fêtes de la cour du Puy Sainte-Marie pour remplir cette impossible condition. Le jour venu, d'un lieu élevé qui dominait la foule, il chanta la canzô que voici et que plus de cent dames, plus de cent damoiselles, plus de cent barons, plus de cent chevaliers entendirent.

« A tout le monde [1], je crie mon repentir d'avoir trop parlé. Et si je pouvais imiter le conte du phénix, qui consumé renaît de ses cendres, je souffre tant de mon faux dire, de mes propos mensongers et truands, que je me mettrais au feu, et puis irais renaître en soupirs et en pleurs, là où, sauf un peu de pitié, se trouve réuni l'assemblage de tous biens.

» Ma chanson me servira de truchement là-bas où je n'ose aller, où je n'ose regarder de franc regard, tant je suis vaincu et brisé. O des dames la plus parfaite, que j'ai fuie durant deux ans, je reviens à vous dolent et contrit. De même que le cerf épuisé de sa course revient mourir aux cris des chasseurs, ainsi, Dame, je viens me rendre à votre merci ! »

La foule applaudit, cria merci, et la dame, si discrètement implorée, pardonna. Après sa mort, Richard alla mourir en Espagne [2]. C'est le pays de Don Quichotte.

Il s'en fallait que les troubadours fussent tous aussi ingénus et aussi délicats. L'histoire de plusieurs est remplie d'anecdotes scandaleuses, et, chez eux, le langage le plus effronté le dispute à la subtilité la plus raffinée. Nous lisons de Guicelm Feydit, artiste consommé, qu'il vendait tout, mangeait et buvait tout. C'était pourtant un homme d'une foi naïve, dévot à la Sainte Vierge, et qui, dans une de ses pièces, pressait vivement Aimeric de Narbonne pour qu'il suivît saint Louis à la Croisade.

Rien de plus ingénieux, en somme, de plus varié, de plus délicat, de mieux imaginé, de plus fin, que les poésies des troubadours. Le génie du Midi est là tout entier, plus passionné que profond, moins fort que brillant, et où l'esprit, malgré les apparences, l'emporte sur le cœur. L'imagination y prend surtout les airs de la raison. C'est une dissertation per-

1. Raynouard, t. 5. Richard de Barbezieux, *Choix de Poésies originales des Troubadours.*

2. En 1383, suivant Jehan de Nostre-Dame. (*Hist. Litt. de la France*, t. 19.)

pétuelle sur des points presque invisibles. Les tensons, les jeux partis, sont des dialogues où l'on argumente sans fin sur des grains de poussière. Quelques-uns y voient l'origine de la comédie. Les descorts aussi sont des discussions sur des demandes contradictoires; ils peignent encore l'égarement de l'amour (1) malheureux. Voici quelques exemples de toute cette poésie subtile née de l'oisiveté :

« Y a-t-il plus de biens que de maux ? » Feydit se met en scène avec un autre poète, et disserte longtemps sur cette banalité...

A d'autres : « Quel est le seigneur qui fait le mieux, qui donne tout son bien aux siens aux dépens des étrangers, ou le contraire ?

» Qui aime le mieux sa dame? Est-ce celui qui garde le silence devant elle, ou celui qui parle librement ? »

Il faut avoir des loisirs pour être ingénieux à ce point, et discourir à l'infini sans jamais penser.

Aux tensons, aux jeux partis, aux descorts, il faut joindre la ronde, chanson à refrain où chacun chante à son tour, la ballade, où la danse accompagnait les vers, la pastourelle, où excella Giraud Riquier ; c'est un dialogue de troubadour à berger, commun au Nord et au Midi ; enfin le mélancolique lai d'amour, plutôt celte que provençal, le chant d'aube ou du matin, si poétiquement nommé et qui semble indiquer une poésie aussi fraîche que l'est toute la nature à l'apparition de l'aurore, la sérénade ou chant du soir. Ajoutons la retroenza (2) et la dansa, noms aussi harmonieux que la poésie elle-même.

Pour finir, ce qui sent le plus le terroir, ce qui est le plus méridional, le plus varié, rimé comme on le fait aujourd'hui, et capricieusement rythmé, c'est la canzone ou canzô, imaginée par G. de Bornheil, le « maestre dels trobadors », le maître des troubadours, le « doctor de trobar », le docteur en poésie. La canzone est aussi italienne que française, inséparable du nom de Pétrarque lui-même. Ajoutons le sirvente à la canzone (3).

1. On a un descort de Rambaud de Vaqueiras, où le premier couplet est en provençal, le second en toscan, le troisième en français, le quatrième en gascon, le cinquième en espagnol.

2. *Retroenza* vient du latin et de l'italien, et signifie aller en arrière, c'est-à-dire reprendre, en reculant, le refrain du début.

3. Un autre genre de poésie, c'est encore le refrain, non dans le sens actuel,

La canzone célèbre les joies et les tourments du cœur. Dans une pièce intitulée : *Triomphe d'amour*, Pétrarque chante la gloire des poètes qui y ont excellé en France. Dante lui-même, dans un « Traité d'éloquence vulgaire », compare à Virgile Giraud de Bornheil et Aymeric de Péguilain (1). Le sirvente est une virulente satire, passionnée ou guerrière, et tout à fait d'accord avec le caractère du Midi, où les sentiments sont plus vifs que profonds, où les douleurs de l'amour-propre sont singulièrement amères, où tout se peint des couleurs d'une imagination mobile, riante ou noire, suivant l'occasion.

Tous ces poètes et toutes ces poésies, il eût fallu les entendre. C'est peu d'en lire une traduction assez pâle, où s'efface la couleur et d'où s'est envolé le parfum original. Bien qu'il n'y ait plus de troubadours, nous avons entendu, sous le ciel du Midi, du côté de Pau, des chansons si délicieuses, mélangées de tristesse et de gaieté, imprégnées d'une telle douceur pastorale, si vives et si légères, si bien chantées par les jeunes gens ou les jeunes filles des Pyrénées, que nous croyons en saisir, au moment où nous écrivons, les derniers sons qui expirent à nos oreilles. Tout est poésie dans le beau Midi, la langue, le tour, l'accent, la campagne, le ciel...

Nommons d'abord quelques troubadours illustres par leur naissance et par leurs talents. — C'est Richard Plantagenet (2), surnommé Cœur de Lion, dont chacun connaît la terrible et poétique histoire. C'est un lion, un héros, presque un tyran, un poète. Retenu prisonnier en Autriche, délivré (3), suivant la légende, par le jongleur Blondel, qui vint chanter, sous sa tour, une chanson connue, il avait composé, dans sa captivité, des stances dont voici la première et la dernière :

« Nul prisonnier ne parlera jamais bien de son sort qu'avec la douleur dans l'âme ; mais, pour charmer ses peines, il peut faire une chanson. D'amis, il en a assez ; mais que leurs dons

mais dans celui de mélodie, et en particulier mélodie basse, « avec des paroles » de un à quatre vers. — *Les Origines de la Poésie lyrique en France au moyen âge*, par Alfred Jeanroy.

1. « Je vis, dit Pétrarque, à la suite du Char de la Beauté, Pindare, Anacréon, Virgile, etc., Aimeric de Péguilain, Bernard de Ventadour. » Aimeric mourut en 1255. (*Hist. Litt.* t. 18.)

2. Mort en 1199. Nous l'avons mis au nombre des troubadours, parce qu'il tenait sa cour à Limoges, où commence la langue limousine, dite provençale, et que sa poésie s'inspira de celle des troubadours qui l'entouraient. Il fut l'ami de Bertrand de Born.

3. M. de Puymaigre, dans un ouvrage intitulé : *Folk Lore*, fait justice de cette trop poétique histoire.

sont pauvres ! Honte sur eux, si, pour ma rançon, ils ont laissé passer deux hivers sur ma prison. »

Dans le texte :

Ja nus hom pris non dira sa raison
Adreitement se com hom dolent non ;
Ma per coufort pot il faire chanson :
Pro.a d'amis; mas poure son li don.
Onta i auron se por ma reezon
Soi fait dos yver pris.

Même dans sa prison, Richard, suivant l'usage, adresse la parole à la dame de ses pensées ; il est deux fois enchaîné :

« Comtesse Soir, DIEU garde votre souveraineté et celle que je réclame et pour qui je suis prisonnier. »

Richard était l'ami de Bertrand de Born, autre poète, galant à la fois et virulent ; quoique le roi fût un rude Normand, il parlait la langue d'Oc dans son palais, et, dans la brillante cour de Limoges, il avait sa petite part de douceur, son rayon de miel.

Geoffroy Rudel, prince de Blaye, ne se conforma pas seulement à la coutume, comme Richard, en chantant la dame de ses pensées. Ravi de la peinture que des pèlerins de Jérusalem lui avaient faite des vertus de la duchesse de Tripoli, il franchit l'Océan pour aller lui rendre hommage, et vint mourir à quelques pas du château de cette illustre dame, en 1109. Celle-ci, qui fut informée de sa mort et du motif qui l'avait causée, lui fit faire de pompeuses funérailles ; puis elle s'enferma dans un couvent.

Est-ce pure folie de part et d'autre ? Et n'y avait-il pas dans l'admiration extraordinaire de Rudel pour les vertus de sa dame, vertus qu'il a chantées, et dans ce voyage d'outremer, à la recherche d'une parfaite beauté de l'âme, quelque chose de naïf, d'héroïque et même de chrétien ?

Bernard de Ventadour, ainsi nommé du maître que servait son père, domestique au château de Ventadour, en Limousin, a moins d'élévation que Geoffroy Rudel. C'était un poète délicat, assez léger, et que des intrigues et d'audacieuses prétentions chassèrent du Limousin en Normandie, de Normandie à Toulouse, où il mourut. A la fin de sa vie, il défiait l'amour de le toucher jamais après avoir fait, tant de fois, son malheur.

Dans ses beaux jours, il avait dit : « Les bonnes chansons naissent toutes du cœur. »

B. de Ventadour mourut sous le froc, dans une abbaye du Limousin, dans les premières années du treizième siècle.

Parmi les auteurs de canzones, nous avons déjà nommé Giraud de Bornheil, mort en 1278, qui fut l'inventeur de ce genre littéraire, et composa « la primiera canson que anc fos faita [1]. » Il vivait sous saint Louis, et célébra trois fois les Croisades, avec un enthousiasme chrétien ; « c'était aussi le premier de son temps pour « *les dits subtils* » et les « *ingénieuses pensées.* » Moins vaniteux que B. de Ventadour, sa vie était pure, sans doute, et la manière élevée dont il conçoit l'amour donne la meilleure idée de son cœur et de son siècle. Il s'agit de la dame des pensées de Bornheil :

C'est « la fleur des dames qui plaisent et que l'on invoque ; douce, bonne, modeste et de noble lignage, aimable dans ses manières, avenante dans ses discours, il me semble que tout le monde en est charmé. »

C'est un beau langage ; et cependant, si l'on en croit le poète, la poésie était en décadence ; les troubadours ou jongleurs commençaient à être méprisés. C'est une illusion de fine susceptibilité :

« Ci-devant, dit Giraud, les jongleurs [2] avaient une suite nombreuse de compagnons ; on s'empressait de pourvoir à leurs besoins, pour l'honneur des dames dont ils célébraient les louanges, au lieu qu'à présent, ils n'oseraient plus parler d'elles, parce qu'on fait d'eux trop peu de cas. Honnis soient les chevaliers qui, les mains souillées du pillage des bestiaux, des églises et des voyageurs, veulent faire les courtois auprès des dames ! Les changements survenus en amour sont cause de ce désordre. »

Suivant Bornheil, le mérite de la poésie dépend de sa pureté et de son élévation. Pour chanter les vertus des dames, il faut respecter l'Église, le prêtre et le bien d'autrui. B. de Ventadour, d'autre part, fait sortir l'inspiration du cœur.

Ce n'est pas là une médiocre rhétorique, en un temps où l'histoire se prépare dans l'esprit et l'imagination de Joinville, avec quelle naïve et noble parure ! où la théologie s'approfondit, avec saint Thomas d'Aquin, même à la table de saint Louis.

1. Raynouard, etc., 6e volume.
2. Le mot *jongleur* s'employait dans un sens élevé, pour indiquer les plus illustres parmi les troubadours, qu'accompagnait une suite nombreuse de troubadours en sous-ordre.



Tout se tient, et le siècle le plus catholique de tous mérite seul le nom de grand !

Nous n'avons pas entrepris l'énumération et la biographie de tous les troubadours.

Des canzones passons aux sirventes satiriques, et nous aurons peut-être donné une idée suffisante de la poésie dite provençale, dans ses plus belles années.

Nous entrons dans le pamphlet. Quelle différence avec ce que nous connaissons de si doux et de si tendre !

Pierre d'Auvergne, du diocèse de Clermont, au treizième siècle, fils de bourgeois et beau troubadour s'il en fut, aimé de ses contenporains, peint G. de Bornheil :

« Il est semblable à un vieux drap brûlé du soleil, avec ses chants maigres et langoureux, bons tout au plus pour de vieilles servantes lorsqu'elles vont à la fontaine. S'il se regardait au miroir, il se verrait effilé comme une aiguille. »

B. de Ventadour est encore plus déchiré que Bornheil.

« Son père était un mauvais archer, sa mère ramassait des fagots et faisait chauffer le four. »

Si c'est ainsi qu'on traite ses confrères en poésie !

Heureusement P. d'Auvergne, en même temps, aime DIEU. S'il saisit trop vivement les imperfections de l'homme, il souffre de voir le tombeau de JÉSUS-CHRIST au pouvoir des infidèles. C'est un « Prédicateur [1] » de la Croisade : « DIEU exige que nous le suivions pour aller reprendre son Saint Sépulcre. Suivons-le donc comme l'Église l'ordonne. Celui qui mourra pourra dire : « Si tu es mort pour moi, ne suis-je pas mort pour toi ? »

Pierre Corneille n'aurait pas mieux dit que Pierre d'Auvergne. C'est celui-ci qui exhortait à la paix, entre eux, Ph.-Auguste, Othon et Jean-sans-Terre ; mais il les poussait à la guerre contre le Musulman :

« Quiconque restera, disait-il, l'enfer sera son partage. »

Pierre Cardinal, mort à Naples, vers 1303, à cent ans, n'est pas moins énergique. Mais il est obscène, et, sous prétexte de dire la vérité, il injurie les gens d'Église, les évêques [2], les

1. *Prézicansas* était le nom donné aux poèmes qui prêchaient la Croisade, poèmes mêlés d'invectives à l'adresse des lâches seigneurs qui hésitaient à prendre la croix.

2. « Ces cardinaux que nous honorons sont prêts, nuit et jour, à faire marché. Voulez-vous un évêché ? Préférez-vous une abbaye ? Si vous les payez largement, ils vous feront avoir chapeau rouge ou crosse, » etc. « Els vos faran aver Capel vermeilh o crossa, » etc. (*Hist. Litt.*, t. 18.)

moines, les prêtres, les indulgences. Encore un peu il attaquerait l'Église. De l'amour il ne pense rien de bon (1).

« Je tiens, dit-il, pour un vrai fou et un vrai muzard celui qui avec l'amour se lie. »

Ce qu'il y a de mieux et que tous peuvent lire dans P. Cardinal, c'est une invective contre la dépravation des mœurs en général...

« Depuis le levant jusqu'au couchant, je fais cette proposition à tout le monde : je promets un besant à tout homme loyal, pourvu que chaque homme déloyal me donne un clou ; un marc d'or au courtois, si le discourtois me donne un denier ; un monceau d'or à chaque homme vrai, si chaque menteur veut me donner seulement un œuf. J'écrirais sur un parchemin large comme la moitié du pouce de mon gant, toutes les vertus qui sont dans la plupart des hommes ; d'un petit gâteau, je nourrirais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ; mais si je voulais donner à manger aux méchants, j'irais sans regarder, criant partout : « Messieurs, venez manger chez moi. »

Il faisait bon être l'ami de ce misanthrope, ami des Albigeois.

Un mot de Bertrand de Born. Il réunit les qualités les plus contraires ; il aime, il hait. C'est pourquoi nous l'avons réservé jusqu'ici, sans tenir compte de l'ordre chronologique. Quel étrange personnage que ce troubadour, le plus brillant de tous les troubadours, comme P. Vidal en fut le plus fou ! Il excelle dans la canzone et le sirvente. Vicomte de Hautefort, dans le diocèse de Périgueux, ennemi de son frère aîné, il le chasse de son propre château; il y est assiégé lui-même par Richard Cœur de Lion, qui s'en empare et pardonne au vaincu, après l'avoir embrassé. Bertrand était l'ami de Henri, frère ennemi de Richard ; il devient l'ami de Richard et presque l'ennemi de Henri, dont il célébrera plus tard les douces vertus, après sa mort. Il avait naguère crié en vers qu'il ne se rendrait jamais : « Mon frère veut avoir la terre de mes enfants ; il veut que je lui en cède une partie. On dira peut-être que c'est méchanceté de ne pas lui céder le tout, de ne pas me réduire à devenir son humble vassal. Mais je le déclare, il s'en trouvera mal s'il ose disputer avec moi. Je crèverai les yeux à qui voudra m'ôter mon bien. La paix ne me convient point ; la guerre seule a le

1. Ben tenh per folh e per muzart-Selh qu'ab amor se lia, etc. — *Hist. Litt.*, t. 18. — En général, P. Cardinal emploie le vers court, l'octosyllabe.

droit de me plaire. Ne rien craindre, voilà mon unique loi... En tout temps, je veux perdre quiconque me nuit. »

Ardent, mobile, malicieux, remuant, hardi, guerrier et poète, il est peu d'hommes aussi compliqués, aussi noirs, aussi séduisants, aussi insaisissables. Il est l'ami de Richard.

« Si le comte Richard veut m'accorder sa faveur, je me dévouerai à le servir, et mon attachement sera comme l'argent le plus fin. »

Henri meurt; il a été son ami; il l'a déchiré ; il le pleure.

« Je suis dévoré d'un chagrin qui ne finira qu'avec ma vie. Il n'y a plus pour moi d'allégresse. J'ai perdu le meilleur des princes. En me rappelant son caractère généreux, ses manières obligeantes, sa bonne mine, ses procédés honnêtes, je suis prêt à étouffer de douleur. »

Attaqué de nouveau dans son château par Henri II, qui attribuait à son génie brouillon les querelles et les révoltes de ses fils, il est trahi par son ami, le roi d'Aragon; il est vaincu, obligé d'ouvrir ses portes au roi d'Angleterre. Son sang-froid le sauve :

« C'est donc vous, lui dit Henri II, qui vous vantiez d'avoir une fois plus d'esprit qu'il ne vous en fallait? » — « J'ai eu le droit de le dire en un temps, réplique le prisonnier, mais en perdant le jeune roi, votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avais d'esprit, de raison et d'habileté. »

A ces mots, le roi pleure et pardonne.

Du reste, il y avait alors une amitié étroite entre la poésie et la royauté de la terre, encore plus qu'entre les poètes et DIEU.

Il ne faudrait pas croire que B. de Born fût l'image de son temps. Il ressemblait plutôt à celui qui fut plus tard Ch. le Mauvais, un prince brouillon qui finit pieusement, après des années consacrées à toutes les imaginations d'une malice infernale, à l'ambition la plus perverse, aux intrigues les plus raffinées. B. de Born avait conservé de son temps la foi et le respect idéal de la femme.

Il eut pour dame de ses pensées la princesse Hélène, sœur du roi Richard, et aussi Menz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne :

« Puisque rien ne vous égale en beauté, en mérite, en gaieté, en vertu, lui écrivait-il un jour, j'irai chercher par tout le monde les plus beaux traits de chaque dame, jusqu'à ce que de

toutes j'en aie formé une qui répare ce que j'ai perdu en vous seule. »

Y a-t-il rien qui soit supérieur à cette manière d'enseigner la poésie? Et cette perfection parfaite qui n'est d'aucune créature, ne la cherchons-nous pas, sans cesse et vainement, autour de nous, dans les traits du visage ou de l'âme? Elle n'est qu'en DIEU; et c'est à DIEU que le poète donna ses derniers jours. Pour achever notre esquisse, nous citerons encore un dernier passage de B. de Born :

« Bien me plaît le doux printemps qui fait feuilles et fleurs venir; il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plaît de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés; il me plaît, jusqu'au fond du cœur, de voir rangés dans la campagne cavaliers et chevaux... quand les coureurs font fuir gens et troupeaux. J'aime quand je vois, à leur suite, de longues rangées d'hommes ensemble rugir; j'ai grande allégresse quand je vois châteaux forts assiégés, murs croulants et déracinés. Oui, il me plaît, le bon seigneur qui est le premier à l'attaque, avec un cheval armé, intrépide, encourageant les siens par sa vaillance. Nous verrons les lances et les épées briser et dégarnir les heaumes de couleur et les écus, à l'entrée du combat; nous verrons les vassaux frapper ensemble, et fuir à l'aventure les chevaux des morts et des blessés; et quand le combat sera bien mêlé, que nul homme de haut parage n'ait d'autre pensée que de couper têtes et bras; car mieux vaut la mort qu'un vivant vaincu. Je vous le dis : le manger, le boire, le dormir n'ont pas tant de saveur pour moi que d'ouïr, des deux parties, d'entendre hennir les chevaux démontés dans la forêt, d'ouïr crier : A l'aide! à l'aide! à l'aide! de voir tomber petits et grands sur l'herbe. Je veux que les hauts barons soient continuellement en fureur les uns contre les autres. »

C'est infernal. B. de Born mourut-il moine de Cîteaux? Il n'y a pas d'âmes pour rechercher plus le repos que les âmes agitées; leur agitation même nourrit en elle une perpétuelle fatigue. Dante, ce fougueux partisan, demandait un jour la paix à la porte d'un monastère. Le plus illustre et le plus remuant des troubadours trouva-t-il la paix dans le cloître, après une vie de désordres, et comme le pressentiment du repos de l'éternité? Dante l'a mis en enfer [1], pour avoir séparé

1. Dans *l'Enfer* du Dante, B. de Born porte à la main sa tête séparée du tronc,

« la tête et les membres. » Espérons que Dante n'a pas su son repentir.

C'en est fait de la poésie des troubadours après Pierre Cardinal, B. de Born et Giraud de Bornheil, celui-ci moins âpre, moins inquiet que ses deux émules, le plus pur de tous, le plus élevé, vraiment poète. Nous lui donnerons volontiers le prix pour les trois siècles que nous venons d'esquisser.

Le quatorzième siècle, qui, dans ses premières années, se plaît au Roman de la Rose, ouvrage informe, d'une espèce de Rabelais plutôt que d'un trouvère, voit la décadence des troubadours parmi les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère. Pourtant la Provence, un peu plus épargnée que le reste de la France, jouit encore de quelques loisirs et garde d'ingénieux poètes dans l'art d'inventer. Mais ils se plaignent du malheur des temps. Déjà Charles d'Anjou les a découragés par son humeur mélancolique et impérieuse. Il ne savait pas même la langue du pays. « Jamais il ne prit plaisir aux troubadours, aux gens de cour, » et « les hommes aimables vécurent honnis sous son règne, tant il leur était contraire [1]. » C'est une exagération, et Charles favorisa les poètes. Il fut poète lui-même, dans la langue d'oïl ; mais son caractère ne les attirait point. La vérité c'est que la poésie, sous ce prince austère, changea d'amour, et que les aubades s'adressèrent à la seule dame du ciel, à la Trinité et aux saints. On les chanta dans les églises [2].

Un dernier troubadour [3], celui-là de sang royal, parut au quinzième siècle, pour consoler le Midi, en attendant quelque nouvelle saison poétique, comme un dernier rayon de soleil illumine, en automne, les dernières feuilles des arbres qu'un léger souffle enlèvera demain, à travers les champs dépouillés.

Ce troubadour fut René d'Anjou, père de l'héroïque Marguerite d'Angleterre, née à Pont-à-Mousson, quand son père

en punition de sa scélératesse ; car il avait divisé le frère et les fils, séparé Henri II d'Angleterre de ses enfants, la tête du tronc. — *Hist. Litt. de la France*, t. 17.

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 19.

2. *Hist. Litt. de la France*, t. 19.

3. Certains pensent que le dernier troubadour fut Giraud Riquier, nommé déjà pour ses jolies pastourelles. Il mourut, au plus tard, dans les premières années du quatorzième siècle. Il ne serait pas le dernier des troubadours suivant l'ordre des dates, mais le dernier d'entre eux doué d'un véritable talent.



était duc de Lorraine, et qui mourut de douleur pour n'avoir pu replacer son époux sur le trône.

Quel contraste entre le père et son enfant ! René, trois fois souverain, en Lorraine, dans l'Anjou et dans la Provence, où il mourut en 1480, fit des vers et ne régna point. Il continua le recueil de Cibo, et passa sa vie dans les jeux, les fêtes et les représentations poétiques. Il composa, entre autres ouvrages, le poème de *Très-Doulce Mercy*, où il nous fait suivre le « *cueur* » à la poursuite de *Mercy*... Les femmes n'ont guère de pitié... C'est le résumé et la leçon du poème.

Heureux pays, malgré tout, que cette France de René, de Ch. d'Orléans, de François Ier, où les rois envient et partagent la gloire des poètes !

Un des plus inconnus, Pierre de Corbiac (1), a peut-être mieux que tous les autres chanté la Sainte Vierge au treizième siècle, au siècle du saint roi.

« Dame, Reine des anges, dit-il, espérance des croyants, dans la mesure de mon esprit, je vous célèbre en langue romane.

» Dame, rose sans épines, sur toutes fleurs odorante, terre qui porte fruits sans labeur, rameau desséché devenu fertile, étoile qui créa le soleil, de près, de loin, nulle part au monde n'avez votre égale.

» Dès la tendre enfance, vous fûtes obéissante à tous les commandements de DIEU. Aussi le peuple chrétien croit-il comme véritable la nouvelle annoncée par l'ange, que dans le sein d'une Vierge serait conçu un DIEU.

» Dame, Vierge pure et sans tache avant le jour de l'enfantement, de vous JÉSUS-CHRIST notre Sauveur a tiré sa nature humaine, comme par le verre transparent passent, sans se briser, les rayons du soleil quand il éclaire. »

Voici la plus belle strophe :

« Dame, vous êtes la verte églantine que vit Moïse parmi les flammes ; vous êtes la toison de laine qui, dans l'aire desséchée, s'imprégna de rosée pour rassurer Gédéon ; et c'est le miracle de la nature que vous soyez demeurée Immaculée. »

Voici le texte :

Domna, vos etz l'aiglantina,
Que trobet vert Moysens
Entre les flamas ardens ;
Et la toizo de la lana

1. Mort vers 1260. — *Hist. Litt. de la France*, t. 19.

Que s' moillet (se mouillait) en la sec' aire
Don fos Gedeons proaire ;
Mas natura s'meravelha
Cum romazest enterina ([1]).

Pierre de Corbiac, contemporain de Joinville et de saint Louis, savait le plain-chant (il s'en vante dans ses vers) et chantait au lutrin. Corneille était trésorier de la fabrique de Saint-Séverin, sa paroisse, à Rouen. La Sainte Vierge, il nous semble, et Polyeucte n'en ont pas souffert, ni la poésie !

Et nous, n'aurons-nous pas des poètes à notre tour ? N'irons-nous pas à Rome arracher le Pape à son sépulcre, comme nos ancêtres allaient conquérir le tombeau de JÉSUS-CHRIST ? La poésie est là, au ciel, à Rome, à Jérusalem !

1. M. Raynouard a publié cette pièce en entier. On connaît la vie de Pierre de Corbiac par son ouvrage intitulé : *Le Trésor de Maître Pierre de Corbiac.* — *Hist. Litt. de la France*, t. 19.



CHAPITRE VI.

LES TROUVÈRES.

LE troubadour P. Vidal distingue ainsi le caractère des troubadours de celui des trouvères :

« Le parler français vaut mieux et est plus avenant pour faire romans et pastourelles. Le parler du Limousin est préférable pour faire vers, chansons et sirventes. » — Il ne s'élèvera jamais à la hauteur des raisonnements graves de la politique ou de la philosophie.

Remontons, pour le moment, vers le Nord, assez loin dans le passé, jusqu'au neuvième siècle. Parlons des trouvères.

Pendant que les cantilènes se chantaient en plein air, les gestes, dans les châteaux ou sous les voûtes des cloîtres, d'autres poésies, les motets, dont les paroles pieuses étaient mises en musique, sous une forme empruntée à la liturgie, se chantaient dans les églises du Nord, de la même manière que dans les églises du Midi. Troubadours et trouvères, aussi bien que bardes celtiques et harpeurs bretons, furent d'abord, sinon des prêtres ou des saints, du moins des chantres sacrés et lyriques. C'est du ciel que naît partout la poésie, du ciel que s'inspirent les premiers poètes ; et la foi ou la crédulité leur attribue souvent une vie à part, une influence mystérieuse, des rapports avec le monde invisible. Cette Poétique naïve vaut bien celle de Boileau.

C'est à la Sainte Vierge surtout que s'adresse cette poésie religieuse des premiers trouvères. Marie est alors, elle reste même jusqu'à la fin, la « sourjous de bien, » le « ruisiaus de carité (1), » « un escarboucle luisant, »... « une fleur, une fontaine gracieuse. » C'est la Mère « gracieuse » de JÉSUS-CHRIST ; par sa maternité, elle « nous a délivrés de la servitude bien lourde et amère. » Ajoutons : par sa passion, qui a eu tant de ressemblance avec celle de son Fils.

---

1. La source de bien,
Le ruisseau de charité.

Ce genre d'inspiration rappelle celui de certaines hymnes qui célèbrent les victoires de la faiblesse sur la mort : le martyre des Saints Innocents au seuil de la vie : « *Salvete, flores martyrum ;* » les vierges comparées à des lis, le sang qui les inonde comparé à la pourpre royale... Et cette pourpre est, en effet, le vêtement de leur royauté.

Rien n'est poétique comme ce qu'il y a de plus douloureux. Il sort de tout sacrifice une opposition qui nous remplit d'angoisses et d'espérances... Et le poète qui chante nos immolations chrétiennes, inspiré par le souffle d'en haut, n'est-il pas bien supérieur au philosophe qui pose gravement sur le papier les réflexions, plus ou moins tachées d'orgueil, de sa raison prudente ? Il n'est puissant que s'il laisse DIEU écrire entre ses doigts. Alors il devient lui-même poète...

Mais cet âge d'or de la poésie des trouvères et des troubadours, l'âge absolument chrétien, où la poésie mérite de se chanter à l'église et de mêler, pour ainsi dire, ses chœurs aux chœurs angéliques, ne dure pas de longues années et laisse peu de traces dans les lettres. La poésie des élus ou des saints n'aime pas le bruit ; elle n'a pas de noms d'auteurs, ou rarement. D'ailleurs l'Église se suffit à elle-même ; elle a sa langue, la langue latine, dont les chants sacrés sont les plus merveilleux du monde. C'est dans cette langue que saint Bernard écrit des cantiques délicats à la Sainte Vierge Marie, ou des Noëls dont nous entendons l'écho lointain dans les naïfs Noëls de nos pères. Le Midi les chante encore, avec une foi passionnée qui remue l'âme et nous donne, en les écoutant, les impressions les plus naturelles et les plus surnaturelles à la fois.

Nos trouvères, nés dans le pays des épopées, et plus graves que les troubadours, moins personnels, il nous semble, ont surtout brillé dans la romance [1], le lai et la pastourelle, sans oublier la chanson, aux douzième et treizième siècles. On a quinze romances d'auteurs connus ou inconnus.

La romance est un chant d'amour, sous forme dramatique. C'est l'histoire de la belle Isabiaus, de la belle Emmelot, de la belle Doette, « chanteresse trovère, » de la belle Idoine. Son père consent enfin à la donner à celui qui sera le vainqueur d'un tournoi qu'il fait annoncer. Et cette bonne nouvelle « est plus plaisante à oïr que harpe ou que vielle. » L'ami est vain-

1. Voir le *Romancero français* de M. Paulin Pâris.

queur. C'est encore l'histoire de la belle Yolans, qui aime malgré sa mère (elle en est battue), et de beaucoup d'autres damoiselles de haut lieu. Béatrix, qui aimait Gersile, se vit rudement traitée par son père, qui ne le voulait point, et fut même emprisonnée. Son amour ne fit que s'en accroître. Pour terminer, le père s'adoucit ; les deux fiancés s'unirent, et, devenus époux, « s'aimèrent loyaument et sans feintise. » Rien de plus naïf et de plus honnête. Rien parfois de plus épique. On dirait certains vers de romances sortis des gestes. Ce n'est plus là l'esprit du Midi où beaucoup d'imagination subtilise un peu de sentiment. Ce qui est célébré dans le Nord, c'est la constance durant l'épreuve, c'est la sincérité d'un amour solide et qui semble n'avoir ensuite que des jouissances paisibles.

En général, voici l'aspect de la romance : une jeune fille, l'héroïne, est occupée à filer dans sa chambre, à coudre près de la fenêtre, ce qui n'est pas un crime ; ou bien elle lit (1), et songe à son ami.

La romance n'a pas toujours la douceur que son nom semble indiquer, et le drame en peut avoir un dénouement cruel. Témoin la dame de Fayel, poète de la fin du XIIe siècle, à qui son époux fit manger le cœur de son ami, le châtelain de Coucy, soldat et trouvère à la fois (2). Elle a chanté elle-même ses propres regrets. La solitude et l'oisiveté des châteaux du Nord, durant les longs hivers ou les intervalles de paix, donnaient aux passions le temps de pousser dans le cœur de profondes racines, et rien, sous un ciel brumeux, ne venait distraire l'imagination assombrie ; le soleil manquait, et les gais propos qu'il fait naître avec le chant des oiseaux !

Arrêtons-nous cependant à quelque romance plus douce. Celle d'Erembor est du douzième siècle, au plus tard. Nous en empruntons la traduction à M. Paulin Pâris :

« Quand, avec le mois de mai, reparaissent les longues journées, et que les Francs de France reviennent de la cour du Roi, Reinaut, au premier rang, passa devant la maison

1. Beles Doette as fenestres se siet,
Lit en un livre, mais au cuer ne l'entend, etc.
Hist. Litt. de la France, t. 23.

2. Le trouvère de Coucy a écrit plus de vingt chansons. L'une d'elles débute ainsi :

Commencement de douce saison belle,
Que je vois revenir ..

C'est là du bon français.

d'Erembor, sa fiancée, mais il ne daigna pas lever les yeux vers elle. »

Le refrain de chaque couplet, le voici :

Eh ! ami Reinaut !

C'est le cri du cœur d'Erembor, qui a été colomniée...

« Ce jour-là, belle Erembor était à sa fenêtre, tenant sur ses genoux une étoffe de couleur. Elle voit que les Francs de France reviennent de la cour ; elle reconnaît, au premier rang, Reinaut. Alors elle élève la voix et dit ces paroles : — Eh ! ami Reinaut ! Reinaut ami, j'ai vu le temps que, passant devant la tour de mon père, vous auriez gémi, si je ne vous avais parlé.

» — Fille d'Empereur (répond Reinaut), vous n'avez point méfait ; vous en avez aimé un autre, et vous m'avez oublié.

» — Sire Reinaut, je m'en justifierai et je vous jurerai sur les saintes reliques, avec cent demoiselles et trente dames épousées, que je n'ai jamais aimé que vous...

» Le comte Reinaut monte les degrés : il était large des épaules, mince de la ceinture; il avait les cheveux blonds, finement bouclés ; en nul pays n'était si beau bachelier. Erembor le voit, et se prend à verser des larmes... » Ils se réconcilient.

Malgré le mérite de la traduction, rien n'est si beau et si naïf que la poésie elle-même, dans la langue où l'ont chantée nos pères. Voici le texte original du dernier couplet :

Li cuens Reinaus en monta lo degré [1],
Gros par espaules, greles par lo baudré,
Blond ot lo poil menu resarcelé ;
En nule terre n'ot si biau bacheler ;
Voit l'Erembors, si comence à plorer.
Eh ! Reinaus amis !

Il y a là une innocente peinture d'amitié vraie et mêlée de larmes, jeune et sincère, un sentiment naturel de la beauté plastique, et le tout va moins à l'imagination qu'au cœur lui-même.

Presque toujours la romance, où excellèrent Quesnes de Béthune, P. Mauclerc et Audefroy le bâtard, est composée de cinq ou six couplets. Chacun d'eux a cinq vers de dix pieds sur une ou deux rimes, avec un refrain.

Elle diffère peu de la pastourelle, qui n'est guère qu'une romance champêtre. Les personnages en sont de toute extrac-

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

tion, princes, chevaliers, bourgeois, pasteurs ou paysans. On a quarante-cinq pastourelles. Dans ces petits drames, qui se passent en un jardin, en un vert pré, il y a une rencontre, une surprise. C'est un trouvère qui adresse la parole à une jeune fille, « en un vergier lez une fontanelle, dont clère est l'onde et blanche la gravelle. » Ou bien encore, c'est la chanson d'un rossignol qui charme le sommeil d'un poète ou d'une bergère, et l'éveille :

1.
En mai, au douz tems nouvel,
Que raverdissent prael,
Oi soz un arbroisel
Chanter le rossignolet
    Saderala don !
    Tant fet bon
Dormir lez le buissonet.

2.
Si com g'estoie pensis,
Lez le buissonet m'assis :
Un petit m'i endormi,
Au douz chant de l'oiselet.
    Saderala don !
    Tant fet bon
Dormir lez le buissonet.

3.
Au resveiller que je fis,
A l'oisel criai merci
Qu'il me doint joie de li :
S'en serai plus jolivet.
    Saderala don !
    Tant fet bon
Dormir lez le buissonet.

4.
Et quant je fui sus lever,
Si commenz à citoler,
Et fis l'oiselet chanter
Devant moi el praelet.
    Saderala don !
    Tant fet bon
Dormir lez le buissonet.

5.
Li rossignolet disoit :
Par un pou qu'il n'enrageoit
Du grand duel que il avoit
Que vilains l'avoit oï.
    Saderala don !
    Tant fet bon
Dormir lez le buissonet.

La pastourelle atteignit sa perfection au treizième siècle. On cite Monniot. Il y en eut bien d'autres, sans doute. Mais les poètes de ces vieux temps semblaient avoir voulu faire, au printemps de la poésie, comme certaines fleurs qui embaument le printemps de l'année, et nous donnent leur parfum sans se faire voir sous le gazon. Qu'ils soient loués à jamais ! Ils rimaient comme l'oiseau chante, sans prétention, et ne faisaient pas de préfaces.

Il n'est pas facile de préciser le rythme de la pastourelle. Plus vif, plus rapide, plus chantant que celui de la romance, il est plus varié, et répond à la pensée qui est plus mobile, plus légère et plus gaie, mais non sans une ombre de mélancolie, malgré la pointe gauloise.

Le lai remonte haut, très haut ; il est d'origine bretonne. C'est un conte, les Bretons sont conteurs ; c'est une élégie, les Bretons sont mélancoliques. La grâce distingue, en particulier, un lai du douzième siècle, attribué à Tristan, et imité déjà, par ce poète, d'un lai ancien dont il est fait mention dans la grande chanson de geste des Loherains. En voici un couplet :

Douce, plus douce que mias (1)
Cist lais, qui est boens et bias.
Por vos fu feis tos novias,
Et s'il envieillist, soit vias,
Tos jors plaira mais
As clers et as lais ;
Ce sachent jones et viaus,
Que por ceu que chievrefiaus
Est plus dous et flaire miaus
Qu'erbe que on voie as eaus,
A nom cist dous lais,
Chievrefuels li gais...

Essayons de traduire :

« Doux, plus doux que mai, est ce lai bon et beau. Il fut fait pour vous tout nouveau ; et s'il vieillit, il vieillira, mais toujours il plaira aux clercs et aux laïques. Sachez, jeunes et vieux, que pour ce que le chèvrefeuille est plus doux et a une meilleure odeur qu'aucune autre fleur vue sur les eaux, on a nommé ce doux lai chèvrefeuille le gai... »

Un lai plus brillant et non moins doux est de Colin Muset, un trouvère assez débraillé, mais fort spirituel du treizième

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

siècle, qui chantait en s'accompagnant d'une vielle ou sorte de violon résonnant sous l'archet (1). Il a dit :

L'en m'apèle Colin Muset (2),
J'ai mangé maint bon chaponet,
Mainte tarte et maint gastelet
En vergier et en praelet.

Il avait une femme qui ne riait pas toujours,

Quand vois ma bourse dégarnie (3),
Ma feme ne me rit mie...

dit-il. Mais

Quand je viens à mon osté,
Et ma feme a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et ge qui suis bien paré
De robe grise...
Ele me rist par franchise,
Ses deux bras au col me lie...
Ma fille m'aporte un pigne
En sa main par cortoisie,
Lors suis de mon ostel sire
Plus que nus ne porroit dire.

Il n'était sire et maître chez lui, aimé de sa femme et de sa fille, que s'il rapportait un sac enflé de provisions. Pauvre homme !

Toute sa reconnaissance à qui

Maint bon morsel li a donné
Et départi,
Et de bon vin fort à son gré,
Ge l'vos affi (je vous l'affirme) (4).

Mais il s'agit du lai de Colin Muset. Ce lai est composé de dix couplets, chacun de six, huit ou neuf vers, différents de rythme. Le trouvère peint une demoiselle de haut rang. Voici la plus belle strophe :

En son chief sor (5)
Ot chapel d'or,
Qui reluist et estancelle,
Safirs, rubis i ot entor,

1. J'alai a li el praelet
O tout la viele et l'archet.
C. Muset. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

2. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.
3. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.
4. Le Roux de Lincy, *Recueil de Chants historiques*.
5. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

Et mainte esmeraude belle.
Biaus Deus ! eh ! c'or
Fusse je por
Ami a tel damoiselle !

Léger poète ! Aussi riche de talent qu'il avait la bourse légère et l'esprit léger, cœur frivole et généreux, bohême littéraire, esclave dans son taudis de l'humeur de sa femme ou de sa fille, vivant au jour le jour, Muset réalise un type que chaque siècle a vu passer. C'est Rutebeuf, c'est Villon, c'est Roger de Collerye ([1]), surnommé Roger Bontemps,c'est Marot, c'est Régnier, c'est La Fontaine, c'est Hégésippe Moreau, c'est Musset, tous gens d'inspiration et sans caractère, près du Ciel et près de la fange, aimés pour leur bonhomie, un peu méprisés pour leur paresse, raillés, moqués et immortels.

Un genre de poésie qui se rapproche du lai, et qui est commun au Nord et au Midi, se nomme descort. Il exprime, dans la poésie des trouvères ([2]), l'état d'une âme partagée entre l'espérance et la jalousie.

J. de Cysoing y réussit au treizième siècle, et Adam de Givenci, son compatriote. Ce sont deux Flamands. Les Flandres ont bien aussi leur charme poétique, dans ces merveilleuses prairies dont la verte étendue est bornée par des rideaux d'arbres d'une aimable fraîcheur, formant un horizon à souhait pour faire goûter à l'âme la paix et même l'infini,.. avec un peu d'imagination.

Le descort vient-il du Midi ou est-il né dans le Nord ? Peu nous importe.

Il est probable que tout ce qui tourne à la discussion, au raffinement ou à la subtilité, appartient au Midi et a eu ses imitateurs, parfois assez maladroits, dans le Nord. Les tensons, les jeux partis, l'aubade, le salut d'amour, tout ce qui est brillant et fin, la ballade, qui remonte au moins à Guillaume d'Aquitaine, semblent à l'origine avoir été inventés par les troubadours. La chanson, qui a pris un sens général et tous les tons, même le sublime, était d'abord la canzô ; elle avait des ailes ; chanson dite de toile où une femme cousait et filait,

1. Roger de Collerye est né à la fin du quinzième siècle; il aima Gilberte de Beau Repaire, vint d'Auxerre à Paris pour y connaître la misère, et rentra en Bourgogne pour y végéter.

2. S'il est question de la chanson prise dans le sens le plus général de petit poème, « on compte cent vingt auteurs de chansons françaises, » disait le président Fauchet, en 1705. De récentes découvertes ont dû en porter le nombre à deux cents.

chanson d'amour, chanson d'aventure, elle était vive et légère comme la langue du Midi et les impressions fugitives du cœur ou de l'imagination. Un trouvère ne l'aurait pas inventée ; mais plus d'un s'en est servi avec bonheur en la transformant [1].

On ne peut s'empêcher de sourire en apprenant que le chant appelé d'un si doux nom, retroenza, vers Toulouse ou Bordeaux, devient, dans le rude idiome du Nord, retroengues, mot barbare s'il en fut jamais.

D'ailleurs, la question de l'origine de tel ou tel genre de poésie est assez oiseuse. Il est certain que la romance, la pastourelle, le lai, voire même le descort, renferment plus de mélancolie et de tendresse naïve qu'on n'a l'habitude d'en rencontrer chez les poètes de la langue limousine. Il y a moins de soleil à la surface et plus de profondeur. Nous admettrions volontiers que le reste, même le rondeau avec ses treize vers, ses deux pauses et ses deux rimes, le virelai, qui fait rouler sur deux rimes, assez longtemps répétées, une pensée ou un sentiment unique, appartiennent aux troubadours, amateurs de tours de force poétiques et dont l'esprit travaille, pour le moins, autant que le cœur. Ils ont dû inventer le sonnet. Et pourtant le virelai, qui fleurit avec la ballade, surtout au treizième siècle, doit sa plus grande réputation à Eustache Deschamps [2], dont le véritable nom était Morel. Il a même fait quatre-vingts virelais dont le plus beau commence ainsi :

Dame, je vous remercy
Et gracy [3]
De cuer, de corps, de pensée,
De l'envoi qui tant m'agrée
Que je dy
C'onques plus biau don ne vi.

Gouverneur de Fismes sous Charles VI, Eustache Deschamps a fait un « Miroir du mariage » en treize mille vers. C'était encore pardonnable, et la matière était riche.

1. M. Jeanroy, dans sa thèse (1889) « Des Origines de la Poésie lyrique en France, » et M. F. Meyer, dans un article de « La Romania » (janvier 1890), cherchent à établir solidement l'influence des troubadours sur les trouvères lyriques du Nord.

2. Eustache Deschamps, (mort en 1410,) avait eu pour maître G. de Machault, qu'il appelle « fleur de toutes les fleurs, noble poète, faiseur renommé. » Ce Machault a écrit cent rondeaux et deux cents ballades. C'est trop.

3. Le manuscrit des œuvres d'Eustache Deschamps, à la Bibliothèque nationale, contient 1175 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, etc.

Mais ce qu'il expie sans doute encore aujourd'hui, ce sont les quatre-vingt-deux mille vers qui sortirent de sa fontaine poétique durant le cours d'une vie assez ordinaire.

Déjà les gestes s'étaient allongées, vers leur décadence, en raison inverse de l'inspiration des jongleurs. Il en est toujours ainsi.

Si nous parlions du sirventois? Là, avec moins de passion et d'âpreté, les trouvères paraissent avoir heureusement imité, égalé, mais non surpassé les troubadours. C'est dans les sirventes que ceux-ci ont mis tout ce qu'ils avaient de profondeur et d'amertume ; c'est dans le sirventois que les poètes du Nord semblent, au contraire, se jouer à la surface du sujet, gaiement, à la gauloise et sans méchanceté.

Nommons Messire Alart de Caux, noble chevalier de la province d'Artois. Il eut maille à partir avec les habitants d'Arras, sa patrie, et s'en éloigna, en 1197, pour une Croisade en Palestine, mais non sans adresser quelques vers à ses amis et à ses ennemis. Pour ceux-ci il n'a que des mots piquants :

Et les felons trahitours com Judas (1)
Ne salu pas, ne congié ne ne demant ;
N'en puis noient certes si je les has,
Car ils m'ont fait et anui et contraire.
Par biau semblant me savoient atraire,
Et en derrier aloient mesdisant
De tel chose dont ils sont tuit mentant
Et par mon droit les en puis desmentir,
Si n'en doi bien à tousjours souvenir.

A tant de trouvères qui chantaient suivant leur cœur, ou imitaient gauchement les troubadours, comme le duc de Brabant, copiste de Bernard de Ventadour, il convient d'ajouter Adam de la Halle, inventeur de la comédie, poète de rondeaux et de jeux partis ; Charles d'Anjou, qui composa deux chansons langoureuses et un jeu parti avec le Breton Perrin d'Angecourt ; enfin, Henri de Lusignan. C'est une belle époque, malgré certaines violences, que celle où les princes, comme Richard Cœur de Lion et Thibaut de Champagne entre autres, faisaient de la poésie en action, et, après avoir combattu pour le CHRIST, chantaient la Vierge Marie ou la dame de leur pensée. De pesants destriers ou de pesants navires les transpor-

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

taient plus lourdement que la vapeur d'un pays à l'autre, à travers les eaux ; mais leur esprit traversait l'espace qui nous sépare du Ciel plus vite que nos poètes contemporains, le plus souvent impuissants à dépasser les nuages.

Avant de peindre les trouvères de fabliaux, moins éthérés et plus gaulois que leurs confrères de la romance, nous nous arrêterons un instant à Gasse Brûlé et à Thibaut de Champagne, qui, avec des qualités nouvelles, ont égalé dans la chanson les troubadours.

Gasse Brûlé, un chevalier champenois, vivait un demi-siècle environ avant le poète princier qui rima, mais en vain, pour Blanche de Castille. Il s'avisa de prétendre à la main d'une grande dame de son pays, probablement Agnès de Montfort, comtesse de Meulant. Mal lui en prit, et, sur le conseil de ses protecteurs, le comte Joffroi et le comte de Blois, il se réfugia dans la Petite Bretagne, où il eut tout le temps de chanter son déplaisir. Il en avait à perdre, sans doute. Voici un beau couplet de l'une de ses chansons d'exil :

Les oisillons de mon païs ([1]),
Ai oïs en Bretaigne,
A lor chant m'est-il bien avis
Qu'en la douce Champaigne,
Les oï jadis,
Se n'i ai mespris,
Il m'ont en si doux penser mis
Qu'à chancon fere me sui pris...

Revenu en Champagne, il ne rencontra que mépris de la part de la dame de ses pensées ; et comme le poète a souvent la mobilité dont on accuse les femmes, son amour se changea en haine. Pendant sa longue absence, la comtesse avait eu le temps de vieillir ; il eut soin de le faire savoir à ses contemporains :

Envieillir covient la gent ;
Por belle fu jà tenue
La Contesse de Meullent,
Qui ore est vielle et chenue.

On a de Gasse Brûlé soixante-dix chansons au moins, et soixante-six de Thibaut de Champagne. C'est le mieux doué des trouvères, comme B. de Born fut le plus passionné des troubadours. Il arrive que la poésie, en ouvrant trop les sources de la sensibilité et de l'imagination, énerve la volonté.

1. *Hist. Litt. de la France*, 23e vol.

Thibaut, qui est entré, sans raison, dans la ligue des grands vassaux contre un enfant et une femme, se laisse bientôt désarmer par un sourire ; il aime Blanche de Castille, qui ne le désespère jamais entièrement ; et, dans cette femme inspirée par l'amour maternel, il y a plus de force politique et de suite que dans un homme, un roi, qui s'est affadi et comme déclassé dans le détail des tensons, des jeux partis, des descorts, des virelais et des rondeaux. C'est un type d'indécision et de mollesse royale. Il prend la croix cependant ; il a la foi ; et l'amour de la Vierge le guérira de l'amour de sa dame.

En attendant, il aime, et depuis le jour où il a vu, pour la première fois, Blanche de Castille, « son cœur, son corps, toute sa terre sont en son commandement ; » cela s'est fait à la minute, il n'a plus de repos.

Car « il se parti tout pensis, et lui venoit souvent remembrance du douls regard la reine et sa belle contenance [1].. Mais quand il lui souvenoit qu'elle estoit si haute dame, de si bonne vie et de si nette, si muoit sa doulce pensée en grant tristesse. Et pour ce que porfondes pensées engendrent mélancolies, il lui fut loé d'aucuns sages hommes qu'il s'estudiast en biaux sons de vielle et en douls chans délitables... Et les fist escrire en sa sale à Provins et en celle de Troies. Et sont appellées les chancons du roi de Navarre. »

Cet amour mélodieux resta platonique. Même Pasquier, dans ses « Recherches de la France » [2], en parle sur un ton assez sceptique, comme d'une occupation utile du noble comte :

« Et ores que je m'asseure qu'en cet amour il n'y eut qu'honneur entre eux, si est ce que pour ne rendre sa plume oiseuse, il en fit fort le passionné. »

Pour nous, nous en croyons le poète ; il n'écrit pas pour écrire ; il rime pour soulager sa peine :

Li cous fu grans, il ne fait qu'empirier,
Ne nus mires ne m'en porroit saner !

Pauvre trouvère ! Et si la dame quinquagénaire de ses pensées lui envoyait parfois un salut, il en était troublé et heureux :

De grant joie me sui tout esméus,
Quant ma dame m'a envoié salus,
Je ne me puis ne doi de chanter taire [3].

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.
2. L. 7.
3. *Hist. Litt. de la France*, t. 23.

Il n'était pas tellement infortuné qu'il ne s'ingéniât en

..... maint jeu parti,
Et maint sonet et mainte reverdie.

Un jour il demande à Philippe de Nanteuil pourquoi l'on n'aime plus comme on aimait jadis.

« C'est la faute des hommes, dit Philippe, qui ne paraissent plus aux tournois, oublient les lois de la courtoisie et ne songent qu'à amasser ou à bâtir. » Le roi, au contraire, accuse les dames qui deviennent « trop soupçonneuses (1), » disons : vertueuses.

Ce que Thibaut a le mieux chanté, c'est son platonique amour, en trente-neuf chansons différentes, et surtout sa foi, qui transfigure son amour. Il a fait vœu d'aller en Palestine. Arrivé à Marseille, il adresse à sa dame un dernier adieu ; il prend le Ciel à témoin de sa douleur :

Biau Sire Diex, vers vous me suis guenchis (tourné),
Tout lais (laisse) por vous ce que je tant amoie ;
Li guerredons en doit estre floris
Quand por vous pers et mon cuer et ma joie ;
De vos servir sui tout près et garnis,
A vous me renc, biau Père Jesu-Cris ;
Si bon Seignor avoir je ne porroie ;
Cil qui vous sert ne puet estre traïs (2).

Au service de DIEU, il guérira ses péchés. Il ajoute :

Dame des cieux, grans roïne puissans,
Au grand besoin me soïés secorans ;
De vous amer puisse avoir droite flame !
Quant dame pert, dame me soit aidans !

Peut-on voir une plus belle et plus chrétienne transfiguration de l'amour d'une reine de la terre en l'amour de la Reine Immaculée du ciel ?

C'est là de la poésie.

Thibaut, revenu de la Palestine, continua à administrer ses États avec une bonté paternelle, à cultiver la poésie et à en nourrir le goût. Sa cour était une véritable académie. Il mourut assez jeune, en 1253.

Il a encore écrit deux charmantes pastourelles. Mais tout n'est pas également beau dans ses vers. Outre qu'il se montre,

1. *Hist. Litt.*, t. 23.
2. *Hist. Litt.*, t. 23.

plus d'une fois, ingénieux et raffiné, comme c'était l'habitude alors, il est allégorique, et dans une de ses chansons met en scène des personnages fort inattendus : Dangier, Faux semblant, Prison d'amour, et d'autres. Ailleurs il converse avec l'Amour ([1]). L'exemple fut si contagieux que le dix-septième siècle n'était pas encore guéri de l'allégorie, ni même le dix-huitième. Et plus d'un s'est endormi en contemplant dans le Lutrin la balance de Thémis, ou la Discorde dans la Henriade.

Descendons de plusieurs degrés, et, pour nous délasser, mêlons-nous aux conteurs, aux gais trouvères des fabliaux. Encore s'ils respectaient toujours les mœurs, et l'Église, et la religion!.. Ils sont satiriques ; un temps, ils furent dévots, au début, c'est-à-dire aux premiers siècles de l'ère poétique, dans la Gaule romane et chrétienne. Ce sont les passions du siècle qui sécularisent peu à peu la poésie. Elle a, en effet, pour premiers modèles et inspirateurs, JÉSUS-CHRIST, l'Eucharistie, la Sainte Vierge, les Saints ; elle alterne, dans les églises, avec les chants liturgiques.

Tous les fabliaux, licencieux (il y en a) ou édifiants, sont écrits en vers de huit syllabes. Ce vers se prête à notre vivacité, à notre impatience, à la rapidité du récit, à la brièveté du trait. Il est français.

Quelle est, en général, la thèse du conte pieux ? Un crime, quel qu'il soit, suivi d'un repentir profond, d'une expiation longue, d'un pardon généreux du ciel. Le dernier des crimes, l'incrédulité, n'est pas connu. La violence du caractère et le désordre des habitudes n'ont pas emporté la foi ; elle est vive et certaine au fond du cœur des plus misérables ; *le pécheur ne doute pas*. C'est naïf et consolant ; c'est, malgré une sorte d'invraisemblance naturelle, une source de vrai pathétique pour nos fabliaux. On y voit, à chaque instant, Notre-Dame qui vient au secours de l'humaine misère contre la sévérité divine. C'est une mère qui s'interpose ; c'est une merveilleuse apparition de la douceur et de la charité. On retrouverait encore cette confiance au fond du cœur du peuple si l'on s'en faisait aimer.

Voici Gautier de Coinsy, mort en 1236, prieur de Saint-

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 23. « Dialogue de Thibaut et de l'Amour. »

Médard à Soissons, qui rime sept miracles de Notre-Dame (1) et le Roman de la chaste Empereris. Car la Sainte Vierge n'aide pas seulement le remords des scélérats, elle protège aussi la vertu persécutée ; et la chaste Empereris est une femme d'Empereur, calomniée, abandonnée seule à la merci des flots, sur une barque sans pilote. Après maintes aventures, toujours fidèle à l'époux qui a cru trop facilement des envieux inspirés par l'enfer, elle rentre en son palais, sans ressentiment aucun, reçoit avec tendresse les excuses de son mari, toujours jeune, toujours belle, heureuse et honorée à jamais. Ainsi l'a voulu Notre-Dame au beau pays de France, où aucune autre femme ne doit régner, pour tout de bon, que la Reine du ciel encore prête à nous sauver...

Voici d'autres récits plus étonnants :

Une sacristaine se lasse de la vie du cloître, et sort de son couvent pendant la nuit. Au bout de dix ans, elle vient pleurer dans la chapelle du monastère, voilée et sans se faire connaître. Qu'aperçoit-elle dans sa stalle ? Une religieuse qui a ses traits. C'est elle-même ? Non. C'est la Sainte Vierge qui a eu pitié de sa faiblesse et l'a remplacée pendant dix ans. Nul ne s'est aperçu de son absence. La pécheresse repentante comprend ; et quand sa ressemblance parfaite a quitté la chapelle, elle n'a qu'à reprendre sa place... Son honneur et son âme sont sauvés par un miracle de Notre-Dame.

L'imagination était plus grossière alors qu'aujourd'hui, le cœur plus confiant et plus tendre. L'art moderne nous a appris à donner des apparences idéales au vice. Éloa (2) est une vierge attrayante qui aime le démon ; et, dans Lamartine, un ange du bon DIEU aime une fille de la terre.

Au moyen âge, le ciel attire même les grands scélérats. Aujourd'hui, la terre est un objet d'envie pour les habitants du ciel.

Voici l'histoire d'un brigand du temps passé. Il avait volé et tué. Un jour il fut pris, jugé, condamné, pendu. Il avait prié. La Sainte Vierge le soutint de ses mains, deux jours et deux nuits. Elle le sauva... Nous ne sommes plus aussi naïfs ; et les voleurs, qui ne prient guère, sont abandonnés par le ciel (3).

1. Voir les *Miracles de la Sainte Vierge*, traduits et mis en vers par G. de Coinsy, publiés par l'abbé Poquet. Paris, 1857.

2. Alfred de Vigny.

3. Ajoutons quelques titres de fabliaux dévots : L'itinéraire ou le voyage de saint Pierre. Les légendes des Saints. Les songes. Le vergier du Paradis, etc.

Mais nos bons aïeux n'étaient pas moins railleurs qu'ingénus, malgré la plénitude de leur foi chrétienne. Ils aimaient la Sainte Vierge, et se moquaient parfois des gens d'Église. Le clergé inférieur, les simples clercs, les Provoires surtout, les plus pauvres d'entre les prêtres, servirent trop souvent de points de mire à des trouvères de bas étage, jongleurs infimes, bohêmes de la poésie, colporteurs de rimes, gens sans aveu. Et le peuple, qui a besoin de rire pour se délasser des rudes travaux, riait sans trop calculer. Il en a toujours été ainsi.

A peine pourrait-on citer, en ce genre, le fabliau d'Estula [1]. Il vaut mieux le passer sous silence ; sans être scandaleux, le prêtre y joue un rôle ridicule.

Les moines ne furent pas même épargnés dans les joyeusetés des trouvères à l'époque de la plus grande ferveur des monastères, au treizième siècle ; et le Dit de Coquaignes prétendit peindre la béatitude de la vie monacale. Les moines, suivant le poète, habitent un certain pays:

... Li païs a nom Coquaigne [2] ;
Qui plus i dort, plus i gaaigne :
Cil qui dort jusqu'à miédi
Gaaigne cincs sols et demi.

Heureusement la vielle des trouvères accompagne souvent de plus nobles fabliaux.

Un des plus gracieux est celui du Vair Palefroi [3].

Messire Guillaume « riches de cuer, poores d'avoir, » aimait en la terre de Champagne la fille d'un prince vaillant et riche. Mais le père avait refusé d'unir les deux jeunes gens. Guillaume eut encore le malheur de s'adresser à son oncle, « qui molt (était) viex, de grand aage, » le plus riche chevalier « de Châlons jusqu'à Bauvais » et « jusqu'à Sens, » pour faire, de sa part, une nouvelle demande en mariage. L'oncle parla pour lui-même, et son or le fit accepter. Jugez de la douleur de Guillaume et de la dame de ses pensées ! Pour comble, le traître prie son neveu de lui prêter son vair palefroi, qui conduira sa fiancée au moutier et à l'autel. Guillaume, désespéré, consent ; mais, ô bonheur inattendu ! l'intelligent animal, habitué aux sentiers qui mènent vers le manoir du prétendant évincé, y conduit la fiancée du

1. *Recueil général et complet des Fabliaux aux 13e et 14e siècles*, etc., par A. de Montaiglon, t. 4.

2. Mont., t. 4, *Recueil de Fabliaux.*

3. A. de Montaiglon, etc., t. 1.

vieillard et se trouve bientôt au seuil de la chapelle. Un chapelain se trouvait là qui unit sans plus tarder les deux amants.

C'est ainsi que Guillaume épousa une jeune fille riche, « gente » et de grande vertu, malgré le père, qui dut y consentir, « vousist ou non, » malgré l'oncle, « li viex au fronci grenon, » qui « s'en conforta plus biau qu'il pot. »

Le Roy Huon est l'auteur de ce fabliau.

Le fabliau du Chevalier au barizel est plus dramatique :

Un chevalier a le cœur dur. Il rencontre, près de son château, une femme expirant de faim et de soif, un enfant entre ses bras ; il lui refuse sa pitié et une goutte d'eau. Le châtiment suit sans retard. Un baril au cou, il erre à travers le monde ; il a perdu sa maison de vue, et sa femme, et ses enfants, et ses biens, et tout... Pendant des années il souffre, à la quête de son château qu'il ne retrouve pas ; il est égaré, comme dans un autre monde ; mais il reste toujours dur, et son cœur ne se guérit point ; son cœur ne s'ouvre ni à la pitié, ni au repentir, et DIEU n'a pas pitié de lui.

Un jour enfin, il rencontre de nouveau, comme il y a vingt ans, cent ans peut-être, une femme expirant de faim et de soif, avec un enfant entre ses bras. C'est l'image de son crime. Cette fois, de son cœur, dont le marbre s'est ému, sort une larme ; elle monte à ses yeux ; elle tombe dans le barizel. La femme disparaît, l'enfant, la forêt ; et le chevalier, devenu bon, se retrouve à quelque distance de son château comme autrefois ; il revoit sa maison, il embrasse son épouse et ses enfants. DIEU lui a pardonné.

Des chevaliers, qui ne sont pas toujours bien traités, descendons aux bourgeois et aux vilains. Les bourgeois, la peste des trouvères, sont, le plus souvent, des Sganarelles pour les poètes qui ont à se plaindre, sans doute, de leur avarice. L'un d'eux, dans le Dit de Bérenger, est le type de Georges Dandin ; un autre bourgeois d'Abbeville est opprimé par sa femme. Molière a dû le connaître. C'est Chrysale. Si notre comique n'a pas lu les fabliaux dans l'original, il les a connus, au moins, par la tradition ; et son génie a immortalisé plusieurs de leurs inventions.

Rien de plus moral dans la Houce-partie que le châtiment d'un homme faible et sans cœur puni par son fils de sa cruauté envers son père. La scène se passe à Paris, où un bon bourgeois d'Abbeville est venu s'établir avec sa femme ; il la perd, il la pleure ; mais il lui reste un fils, et il est riche. « Ce biaus fils, »

il le faut marier ; et le père choisit fort mal ; il demande pour lui la fille d'un chevalier qui était « moult hautement emparenté, mèis n'avoit point d'éritage. » Il ne l'obtient qu'à une condition, c'est de donner aux jeunes époux tout son avoir. Le vieillard répond : « Seignor, de quanques vous quérez, accomplirai vos volontés... »

Bien se dona le cop mortel,

observe le trouvère,

Quant, por vivre en autrui merci,
De son avoir se deffesi.

Car la dame « fière estoit et orguilleuse, » et du « Predome desdaigneuse. »

Bref, au bout de douze ans, la jeune femme exige de son mari qu'il « donne congié » à son père... Et le faible époux dit à ce malheureux :

Pères, pères, alez vous ent ;
Je di con'a céenz que fère
De vous ne de votre repaire ;
Allez vous aillors porchacier...

Le vieillard supplie, mais en vain :

Si foibles comme il est, se liève ;
Si s'en ist de l'ostel plorant.

Il a froid :

« Done-moi une couverture, » dit-il, pour finir, à l'ingrat, « de quoi tu cuevres ton cheval. »

C'est la *houce*, et c'est le petit-fils qui ira à l'écurie la chercher pour son grand-père.

L'enfes la couverture trueve,
La meillor prist et la plus nueve,
Et la plus grant et la plus lée ;
Si l'a par le milieu doublée,
Si le parti à son coutel,
Au miex qu'il pot et au plus bel.

Et comme son père lui demande la raison de ce qu'il a fait, il en reçoit cette réponse terrible : Je garde la moitié de la houce pour vous,

Jà de moi n'en avrez plus,
Si j'en puis venir au dessus,
Je vous partirai autressi,
Comme vous avez lui parti...

Si comme il vous dona l'avoir,
Tout aussi le vueil-je avoir,
Que jà de moi n'enporterez
Fors que tant com vous li donrez.
Se le lissiez morir chétif,
Si ferai-je vous, se je vif.
Li père l'ot : parfont souspire.

Il se repent ; il était gouverné, il gouvernera, et son père aura la plus belle place à table et en son hôtel. Sa femme en pensera ce qu'elle voudra :

Et si vous dis, par saint Martin,
Je ne beverai mès de vin
Ne ne mengerai bon morsel
Que vous n'en aïez del plus bel,
Et serez en chambre celée
Et au bon feu de cheminée...

Et le poète Bernier, se tournant vers le lecteur :

Bien se doivent tuit cil mirer
Qui ont enfanz à marïer...
Ne donez tant à vostre enfant
Que vous n'i puissiez recouvrer.
L'en ne se doit mie fier
Que li enfant sont sens pitié.

L'auteur est descendu bien bas, dans la partie la plus aride et la plus ingrate de l'âme. Fut-il jamais leçon plus positive ? Nos pères n'étaient pas si naïfs qu'on le prétend. Il faut espérer que les bourgeois ont changé.

Du bourgeois, passons aux vilains. Les fabliaux qui les mettent en scène ne sont ni les moins pittoresques ni les moins piquants ; ce sont les plus gais et parfois les plus pathétiques. Molière a encore puisé là son « Médecin malgré lui », en lisant « le Vilain Mire [1] » :

Une pauvre fille est la femme d'un vilain des plus grossiers. Elle souffre de la faim, elle est battue. Elle se vengera de son tyran, nous le savons ; en attendant, elle se plaint :

Or, m'a mon père bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain,
Cuidoie-je morir de fain ?
Certes bien oi (eus) au cuer la rage,
Quand j'otroiai tel mariage ;
Diex ! porquoi fu ma mère morte !...

1. A. de Montaiglon, t. 3.

C'est pathétique.

Fu onque mon mari battu ?
Nennil ; il ne seit que cops sont.
S'il le séust, par tout le mont,
Il ne m'en donast pas itant...

C'est naïf.

Parfois le fabliau cesse d'être satirique, pour servir à un développement moral. Ce n'est plus un drame, c'est un sermon. Ainsi le Dit de Gentillèce ([1]) nous apprend que

... le cuer fait chevalier.
Nul n'est vilain, si de cuer non.

Pourtant il n'est pas facile à un trouvère, même moral, de renoncer à la raillerie ; et la morale ne perd rien à être saupoudrée de sel gaulois : témoin le Dit ou fabliau de la Bataille de Carême et de Charnage, celui de la Bataille des Vins, celui du Vin et de l'Eau. On a toujours ri en France, même dans le malheur. Quand nous ne rirons plus, nous ne vivrons plus.

A Gautier de Coinsy, à Huon le Roy, à Bernier, il faut ajouter, parmi tant d'autres conteurs, Baudoin de Condé, Jehan d'Aubépin, Henri d'Andeli, qui a dit, dans le lai d'Aristote :

Ne jor que vive, en mon rimer
Ne quier de vilenie ouvrer,
Ne ne l'empris, ne m'emprendrai,
Ne vilain mot n'i repandrai.

L'honnête homme ! Et qu'il contraste avec ses confrères en poésie !

Non moins honnête fut Joinvillle...

L'ami de Louis IX a écrit le fabliau de la Vieille à la torche et à la cruche... Cette vieille prétend noyer l'enfer, et, si DIEU le conserve malgré tout, incendier le paradis. C'est bouffon et c'est champenois. En ce pays de la malicieuse bonhomie on n'aime pas les extrêmes.

Que dire du paradis que le vilain « conquiet par plait ([2]) ? » Arrêté à la porte, le pauvre homme reproche à saint Pierre, qui lui interdit le ciel, son triple reniement, à Paul la mort de saint Étienne. Il est éloquent ; il est compromettant ; il est

1. Le mot Dit s'emploie, tantôt pour signifier un conte et tantôt une petite comédie.
2. A. de Montaiglon, t. 3.

vrai. Bon gré, mal gré, il jouira du paradis. A ce prix, il se taira.

Vileins, dist DIEU, et je l'otroi ;
Paradis a si desrenié
Que par pledier las gaaingnié ;
Tu as été à bone escole,
Tu sez bien conter ta parole ;
Bien sez avant metre ton verbe.

Et saint Pierre et le jongleur [1] ? Un pauvre ménestrel arrive en enfer. Quel maigre butin ! A quoi employer cette guenille ? Le diable, qui doit s'absenter, lui confie, jusqu'à son retour, le soin des damnés. Passe saint Pierre, en quête d'âmes à sauver ; il entre ; le jongleur est joueur ; saint Pierre lui propose une partie de dés ; l'enjeu, ce seront les suppliciés. Le jongleur va tout perdre ; il propose une dernière partie :

Ou je du tout m'aquitterai,
Ou je trestout parperderai,
Et les âmes et ma chemise.

Il est battu ; l'enfer est vide. Quand le diable

Li mestres fu en sa meson,
Garda autour et environ,
Ne vit ame n'avant, n'arrière,
Ni en fournil ni en chaudière.

De colère il envoie le ménestrel en paradis. Désormais on ne recevra plus les jongleurs en enfer...

Voilà l'esquisse de nos fabliaux. Français d'origine pour la plupart, ils passèrent en Italie [2], en Angleterre [3], en Allemagne, où on les traduisit, et revinrent plus d'une fois dans la France, qui les avait oubliés [4], pour y être traduits en français. Enfin Molière, Rabelais, Bonaventure des Perriers, s'en servirent et y ajoutèrent l'originalité de leur génie. C'est le fond de la littérature populaire.

Marie de France, au treizième siècle, a écrit, sous le nom d'Ysopet, un charmant recueil de fables, par amour du comte Guillaume :

Ki flour est de chevalerie
E de sens et de courtoisie.

Elle est aussi l'auteur de quelques contes ou fabliaux, entre

1. Méon, etc., t. 3.
2. Boccace.
3. Chaucer, etc., etc.
4. Ajoutons encore à ces fabliaux ceux qui sont intitulés : la Bourse pleine de sens, le Dit des Anelés, la Vielle Auberée, aïeule de Papelardie, de Faux semblant, de Macette et de Tartufe.

autres du Purgatoire de saint Patrice. C'est plutôt l'enfer qu'il faut dire. Un brave chevalier, Owen, le traverse sans crainte avec le nom de JÉSUS, en partant de la caverne dite de saint Patrice. Il revient pur comme un lis ; et c'est tout.

Faisons plus que nommer un conteur de fabliaux, Rutebeuf, un vrai trouvère celui-là, aussi populaire que Thibaut est aristocratique.

Qu'était-ce que Rutebeuf, un peu plus ancien que Guyot (1) dans le treizième siècle ? Il nous le dit lui-même :

Rudes est, et rudement œuvre (2),
Li rudes hom fet la rude œuvre ;
Reudes est, s'a non Rudebués.

C'est moins lui qui fut rude que sa vie. Né vers 1230, je ne sais où, marié à trente ans pour son malheur, obligé de rimer pour vivre, il fait un poème en quarante-six tercets sur son mariage. C'est encore plus spirituel que mélancolique.. Le vent avait emporté ses amis avec son mobilier... Est-ce Villon qui parle ? Est-ce Colin Muset qui ressuscite ? Muset a un plus

1. La satire n'a pas toujours pris la forme des fabliaux. Sous le nom de Bible, qui est synonyme de toute vérité et inspire le respect, le seigneur Hugues de Berze ou de Bersil, compagnon de Villehardouin, a raconté, sur le ton d'un sermon, en 838 vers, sa vie et son repentir, en semant son récit de quelques sévérités à l'endroit des religieuses ; et Guyot de Provins, un moine, a épanché, contre son siècle « puant et orrible », en plus de deux mille vers, toute sa bile et sa haine. Rangeons-les, Guyot surtout, sinon parmi les conteurs de fabliaux, du moins parmi les trouvères satiriques.

Ce moine florissait à la fin du douzième siècle ; il était dans toute sa virilité quand il écrivit ; il avait vu ce qu'il critiquait ; car, dit-il,

Il a plus de doze ans passez,
Qu'en noirs dras fui enveloppez.

Ce terrible railleur et prophète jugeait durement son époque. A l'entendre, les moines avaient alors oublié trois pucelles : la charité, la vérité, la droiture.

En lieu de ces trois nos ont mises
Trois vielles ordes et assises...

la trahison, l'hypocrisie, la simonie, (*Hist. Litt.*, t. 18.)

Aussi :

Li siècles, sachiez voirement,
Faura pas amenuisement.

En revanche, Hugues est doux pour saint Louis :

Li roi Loéïs, dont certeins sui
Que il aina Diex, et Diex lui.
Recueil de Fabliaux, Méon, t. 2.

Si les rois n'oubliaient trop qu'ils font les poètes à leur image, ils se feraient un peu plus à l'image de DIEU.

2. Œuvres complètes de Rutebeuf recueillies par Ach. Jubinal, t. 2.

doux nom et mieux approprié ; il a joué de la musette champêtre. Mais Rutebeuf ?

Un jour, il lui échappe cet aveu naïf :

Despuis que fu nez en la gréche
Diex de Marie (1),
Ne fut mès tele épouserie.
... Diex le débonaires
M'aime de loing.

Aussi pourquoi joue-t-il jusqu'à « sa robe (2) ? »

Li dé m'o cient (3),

dit-il. Il a des amis... pour boire et jouer :

Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventoit devant ma porte (4)...

Un jour il justifia son dur vocable de bœuf, et voulut même être un lion contre le Saint-Siège ; il se fit le défenseur de Guillaume de Saint-Amour, l'ennemi des Frères Mendiants condamné par le Pape. Avait-il été l'élève du fameux docteur de la Sorbonne ? Avait-il fait ses études à Paris ? Était-il Parisien ? Au moins il fut le poète de Paris (5), pendant trente-cinq ans.

Il n'y a pas lieu de s'étonner alors qu'il ait été frondeur, et l'ennemi de Rome une fois, pour être à la mode.

En somme, rien n'est sûr de tout cela que la légèreté du poète. Il n'en fut pas moins excommunié par le pape Alexandre IV ; c'est alors qu'il s'écriait peut-être :

Vous qui alez parmi la voie (6),
Arrestez-vous ; et chascuns voie
S'il est dolor tel com la moie,
Dist sainte Eglise.

Il protégeait l'Église contre le Pape.

Par passe-temps, il se moquait encore des béguines protégées par saint Louis. Quoique religieuses, elles sont assez libres

1. Le Mariage Rutebeuf, (t. 1,) suivi de la Paiz Rutebeuf, de la Mort Rutebeuf, etc.

2. Rutebeuf, etc., *De la Griesche d'Yver*, t. 1.

3. Id.

4. Rutebeuf, etc., *La Complainte de Rutebeuf*, t. 1.

5. Il a écrit pour Paris : Les Ordres de Paris, Li Diz de l'Université, La discorde de l'Université et des Jacobins de Paris.

6. « La complainte : Maître Guillaume de Saint-Amour. » Il faut ajouter, pour la défense de l'Université : « la Bataille des Vices contre les Vertus. » — *Hist. Litt.* Rutebeuf, t. 20.

aujourd'hui comme elles l'étaient alors ; l'Église suffit à toutes les vocations qui ont leur hiérarchie. Mais quelle belle occasion de railler ! Qu'est-ce que la béguine ?

Sa parole est prophécie ; (1)
S'ele rit, c'est compagnie ;
S'ele pleure, dévocion ;
S'ele dort, ele est ravie ;
S'el' songe, c'est vision ;
S'ele ment, non créez mie...
Or est Marthe, or est Marie ;
Or se garde, or se marie ;
Mais n'en dites se bien non,
Le rois nel' sofferoit mie.

Gresset dira à peine mieux, dans une langue aussi vive et moins naïve.

Rutebeuf est ailleurs plus amer :

Prélats (dit-il), clercs, chevaliers, bourgeois,
Qui trois semaines pour un mois
Laissez aller à votre guise
Sans servir DIEU et sainte Eglise,
Dites, savez-vous en quel livre (2)
On trouve combien hom doit vivre ?

Mais ce n'est pas le premier Rutebeuf; celui-là écrit de gais fabliaux, trop gais même pour les tavernes. Pauvre trouvère! j'allais dire jongleur de bas étage! Chantait-il en s'accompagnant de la vielle, avec des intervalles où il recueillait quelques sols et les quolibets grossiers ? Sentait-il sa misère ? A peine. Il a dit :

L'espérance du lendemain,
Ce sont mes festes (3).

Ailleurs :

En moi n'a ne venin ne fiel (4).

Il se convertit. A quel âge ? je ne saurais le dire. On ne peut croire que ce soit par hypocrisie. A la suite du Pape, il se met alors à haranguer les seigneurs et les rois. Au fond de ce cœur frivole est restée la foi avec l'enthousiasme. L'esprit se dément ou se transfigure plutôt sous l'influence du repentir.

Dans sa Complainte d'Outremer, dont nous avons déjà lu

1. Rutebeuf, etc. *Des Béguines*, t. I.
2. Rutebeuf, *Nouvelle Complainte d'Outremer*, t. I.
3. Rutebeuf, etc. *Le Mariage de Rutebeuf*, t. I.
4. Rutebeuf, etc. *De la Griesche d'Yver*, t. I.

quelques vers, il appelle les grands à la Croisade, s'ils veulent faire leur salut ; car

Diex a tout le monde en sa main ([1])
Et nous n'avons point de demain.

Villon, dans son repentir, n'aura pas un sentiment plus profond de la mort. Horace est dépassé par ces deux trouvères en guenilles : il n'a vu que le néant dans la tombe ; du sein de leur vie frivole ou criminelle, Rutebeuf et Villon aperçoivent derrière la mort un DIEU et un maître de la vie. Ils sont chrétiens :

Rois de France, rois d'Angleterre ([2]),
Qu'en jouesce deveiz conquerre
L'oneur dou cors, le preu de l'âme
Ains que li cors soit soz la lame,
Sans espargnier cors et avoir,
S'or voleiz Paradis avoir,
Si secoreiz la Terre Sainte,
Qui est perdue à cette empainte
Qui n'a pas I an de recours
S'en l'an meismes n'a secours ;
Et c'ele est à voz tenz perdue
A cui (quel) tenz ert-ele rendue ?

En quel temps sera-t-elle rendue à la chrétienté ?

Ici prophète et poète ne font qu'un, comme le *vates* des latins.

Ces beaux vers ne suffisent pas au vieux Parisien converti. Il écrit des Miracles, la Repentance de Rutebeuf, la Voie du Paradis, la Complainte de Constantinople, la Vie de sainte Élisabeth (3), les Neuf Joies de Notre-Dame, le Miracle de Théophile.

Connu, aimé de Hugues, duc de Nevers, de Thibaut, roi de Navarre, d'Alphonse, comte de Poitiers, de Ch. d'Anjou (4), de saint Louis même, il meurt, on ne sait au juste à quelle époque, peut-être vers 1285. En général, les hommes de cette trempe ne fournissent pas une longue carrière. On voudrait que le saint roi ait converti le trouvère de Paris comme il avait converti Joinville. C'est possible.

1. Rutebeuf, etc. *Nouvelle Complainte d'Outremer*, t. 1.
2. Id.
3. Rutebeuf, etc. t. 2.
4. *Hist. Litt.*, t. 20.

En tout cas, il fait parler ainsi JÉSUS-CHRIST, dans le Diz « de la Voie de Tunes » ou de la Croisade de Tunis :

> N'est pas dignes de moi qui (1) por moi tot ne lait,
> Qu'après moi vuet venir, croize soi, ne délait.

Rutebeuf était de cœur à la suite de saint Louis. Il pense avec la même élévation ; le roi l'a élevé jusqu'à lui.

Au fond, son âme n'était pas moins naïve que celle du sénéchal ; mais il était beaucoup moins positif ; et depuis bien des années, sans doute, la terre pressait le cercueil du pauvre trouvère quand le vieux croisé, à quatre-vingt-dix ans environ, commençait à dicter ses mémoires. Les veilles et les combats usent moins qu'une seule passion. Peut-être que Rutebeuf les avait toutes, moins l'ambition.

Paix au pauvre Rutebeuf qui mena de front le plaisir et la misère, et finit par le repentir. N'est-ce pas la vie humaine réduite à sa plus simple expression ? C'est au moins la vie de certains hommes de ce moyen âge dont les erreurs particulières semblent disparaître dans la lumière éblouissante de la foi.

Nous n'avons pas dit notre dernier mot sur les trouvères. Nous les verrons bientôt sous un nouvel aspect, dans les Romans de Renart et de la Rose.

Mais, tandis que les gestes sont encore, avec Renaud de Montauban, dans tout leur éclat, tandis que Rutebeuf se convertit à la poésie des Croisades, et, sous l'influence d'un saint, passe de sa légèreté des fabliaux à l'enthousiasme d'une foi doublée par le repentir, les trouvères que nous allons peindre tout d'abord, Guillaume Lorris et Jean de Meung, semblent avoir engendré dans le secret leurs vers coupables ; et ce n'est que sous Philippe le Bel, un méchant prince, trente ans après la mort de saint Louis, que Jean de Meung ose mettre en lumière ces enfants illégitimes nés de deux génies corrompus par le plaisir ou l'impiété.

Aux mauvais temps, aux mauvais rois, les mauvais poètes.

1. Rutebeuf, etc., t. I.



CHAPITRE VII.

LES TROUVÈRES (suite). — LE ROMAN DE LA ROSE.

LE ROMAN DE RENART.

LE véritable fabliau populaire se chantait, avec accompagnement de vielle, par la bouche des trouvères, ou même des ménestrels du dernier ordre. Les tavernes les virent, plus d'une fois, danser la gigue en chantant leurs petits poèmes sur des airs connus, avec de faciles refrains, que répétaient les auditeurs. Le tout allait à notre esprit vif, gaulois et ami d'une turbulente gaieté. Le fabliau consolait le peuple dans sa misère.

Le roman était plutôt fait pour être lu dans un petit comité. Parlons du Roman de la Rose, impie et méchant. Il a deux trouvères pour auteurs : Guillaume de Lorris d'abord.

Né, dit-on, à Lorris, vers 1225, il commença à écrire ses vers à vingt-cinq ans, et n'alla pas jusqu'au bout de son ouvrage. Il mourut vers 1260. Nous étions encore sous saint Louis. Le mal est de tous les temps ; et l'on ne peut pas dire que le Roman de la Rose, même dans sa première partie, soit d'une pure morale qu'aurait approuvée le roi canonisé par l'Église. L'allégorie en déguise mal le fond voluptueux. Mais, outre qu'alors Gutemberg et la presse étaient encore à naître, il est probable que le poète se cachait, ou faisait part à ses intimes seulement des ébauches poétiques où l'impureté protestait, à sa manière, contre l'épanouissement admirable de la vérité et de toutes les vertus morales sous le plus grand et le plus chaste des monarques chrétiens.

Quand le Roman de la Rose devint-il public, comme il pouvait l'être à cette heureuse époque de publicité restreinte ? C'est le jour où J. de Meung l'eut achevé et exagéré dans le mal, au commencement du quatorzième siècle, alors que l'enfer reprenait insensiblement son empire sous les successeurs de saint Louis, et en particulier sous Philipe le Bel.

Abordons la première partie du roman, pour en caractériser l'esprit, le plus brièvement possible.

Par un beau jour de printemps,

El temp où tote riens (chose) s'égaie,
Que l'on ne voie boisson ne haie
Qui en Mai parer ne se voille
Et couvrir de novelle foille...

l'amant de la Rose se promène dans une plaine où coule une belle rivière ; il s'endort ; il rêve ; il a vingt ans. Un verger clos d'un mur s'offre à ses regards, et ses oreilles entendent des chants harmonieux. Sur le mur s'élèvent diverses statues qui représentent la haine, la félonie, la convoitise, l'avarice, l'envie, la tristesse, la vieillesse, la pauvreté,... la papelardie :

Si a [1] le vis simple et piteus,
Et semble sainte créature ;
Mais sous ciel n'a male aventure
Qu'ele ne pense en son corage....
... En sa main un sautier tenoit,
Et sachiès que moult se penoit
De faire à DIEU prières faintes,
Et d'appeler et sains et saintes.

Toutes ces statues, le visage tourné au dehors, figuraient les vices chassés du jardin délicieux dont Déduit était le possesseur. Déduit, c'est le plaisir, et aussi l'époux d'une dame

Qui Léesce (Liesse) appelée estoit.
Bien sot chanter et plésamment,
Ne nule plus avenaument
Ne plus bel ses refrains ne fist...
Elle... avoit la voix clère et saine,
Et si n'estoit mie vilaine...

Tout cela et bien d'autres choses signifient que le plaisir est la source de la joie.

Que de compagnons n'ont pas Liesse et Déduit son époux ! la jeunesse, la beauté, la noblesse, la courtoisie et le reste. C'est fade.

La concierge de ce Paradis était Dame oiseuse « gente et bele... » Quand elle eut ouvert la porte, en bâillant sans doute ou en soupirant, l'amant vit dans le verger une société nombreuse qui dansait et chantait :

Lais d'amors et sonnés cortois
Chantoit chascun en son patois,
Li uns en haut, lis autre en bas...
Et... les oisiaus chantoient aussi.

1. Elle a le visage, etc.

Dirigé par Déduit, si beau qu'il ne pouvait descendre que des
Anges empennés,

le héros du roman arrive à une fontaine merveilleuse dite de Narcissus, et ne manque pas de nous faire l'histoire de Narcisse. Tout près, et au milieu du jardin, s'élève un rosier chargé de fleurs. De ces fleurs, la plus belle c'est une rose ;

Car une color l'enlumine,
Qui est si vermeille et si fine,
Com nature la pot plus faire...

L'amant la veut cueillir ; il se blesse aux épines aiguës ; et c'est tout...

Il est atteint de cinq flèches : *sincérité*, *beauté*, *candeur*, *courtoisie* et *doux entretien.*

Il ne tarde pas à se déclarer vaincu ; il donne son cœur à la Rose. Ce n'est pas la Vierge Marie qui se cache sous ce délicieux symbole... Elle n'eut jamais un dieu païen pour défenseur, l'oisiveté pour portière de son royaume, et Déduit ou la volupté parmi ses amis ! Non, l'amant sans raison et sans volonté déguise, sous le nom d'une rose à conquérir, la conquête la plus ordinaire. Les siècles se ressemblent. Sans allégorie, mais d'une manière presque aussi délicate, Lamartine idéalisait jadis le penchant le plus vulgaire sous des traits si fins qu'on aurait pu s'y méprendre ; même une génération abusée crut alors à la renaissance de la poésie chrétienne ; le CHRIST et le crucifix reparurent dans les vers, aussi vrais que des gravures de mode,et tirèrent quelques larmes à des gens qui s'ennuyaient ; ce fut une duperie pour l'imagination, un prétexte pour les longues descriptions et les douleurs inconsolables, une occasion de plaire et de peindre la nature sensible.

Retournons à la Rose.

Apprenons que sa victime devra espérer, craindre, pleurer, se lamenter, manier dextrement un cheval, « fleûter et dancier..., » « lance brisier, » prouver sa bonne humeur..

Accompagné de Doux penser, Doux regard, réconforté par Bel accueil, il s'approche de nouveau de la Rose ; il va enfin la cueillir. A l'instant, Dangier se précipite sur lui et le chasse... Il a l'audace de rentrer ; Malebouche, Jalousie, Honte et Peur le mettent en fuite et lui font souffrir mille peines. Raison le sermonne, mais en vain :

Tu dois, (lui dit-elle,) mettre force et desfense,
En contre ce que tes cuers pense ;

Qui toutes hores son cuer croit,
Ne puet estre qu'il ne *foloit*.

C'est-à-dire : qu'il ne fît des folies. La folle, en vérité, c'est la raison qui s'imagine qu'elle sera la maîtresse !

Mais la noire Jalousie a emprisonné la Rose au milieu d'une forteresse carrée, dans une tour, avec Bel accueil, sous la garde d'une vieille mégère.

Guillaume de Lorris, le poète transi, dont *le héros du poème* n'est que la fidèle image, n'eut pas le loisir d'arracher la Rose à sa captivité. Il *mourut jeune*, et voici les vers que fit un de ses admirateurs, jaloux de conserver à la postérité et de lier les deux parties du Roman de la Rose :

Cy endroit trespassa Guillaume
De Loris, et n'en fist plus pseaulme.
Mais, après plus de quarante ans,
Maître Jehan de Meung ce rommans
Perfist, ainsi comme je treuve ;
Et ici commence son œuvre [1]

Cette *œuvre*, qui rime si mal avec *treuve*, d'anémique et langoureuse, devient politique et sociale. Ce n'est plus la volupté qui parle, mais la haine ; et c'est un dur ouvrier, un dur forgeron de vers que Jean Clopinel ou le Boiteux [2], né à Meung.

Ce cruel démocrate loué par Marot qui a dit :

De J. de Meung s'enfle le cours de Loire...

était né vers 1260. Sa jeunesse fut assez riante. Il la rappela un jour :

J'ai fait en ma jonesce maint Dit par vanité,
Où maintes gens se sont maintes fois délité [3].

C'est encore lui qui écrit :

Diex m'a donné au miex, honneur et grant chevance ;
Diex m'a donné servir les plus grands gens de France...

Parmi ces « grands gens » se trouvait Philippe le Bel, qui, assure-t-on, engagea Jean de Meung à continuer le roman commencé par Guillaume de Lorris...

1. Transition écrite par Jean de Meung lui-même ou par quelque autre poète, en tête de la suite du Roman de la Rose.

2. Sans doute qu'un de ses ancêtres avait été boiteux. Pour lui, il ne l'était point. Il en remercie DIEU dans son testament.

3. *Le Testament de J. de Meung.*

Riche et considéré, au moins clerc et peut-être docteur en théologie, plus heureux que Villon, qui trouva à Meung une prison seulement et du pain bien sec, notre poète, si l'on en croit Honoré Bonet, prieur de Salon, dans son poème intitulé : *L'Apparition de Jean de Meung*, portait le costume des personnes de qualité de son temps, « bien fourré de menu vair ; » il menait une vie grasse, en flattant les grands, le peuple et le roi... Philippe, l'ennemi du Pape, laissait dire volontiers contre l'Église au précurseur de Rabelais ce qui lui passait d'ignoble dans le cerveau (1). La royauté devait en souffrir... Mais qu'importe ? Il servait l'avarice du bourreau des Templiers, comme Rabelais servira les sens de François Ier.

Voilà de quelle manière la littérature formait la société à l'image des rois ; et comment certains rois contribuaient à pervertir les lettres et la royauté elle-même...

D. Rivet fait mourir Jehan Clopinel (2) en 1310, d'autres en 1316. Il avait pignon sur rue, à Paris, avec un puits devant sa maison, et un jardin dit de la Tournelle. Il les donna par testament aux Frères Prêcheurs, ses voisins, en 1304, et fut enseveli dans leur cloître. Cette donation peut avoir précédé de plusieurs années la mort de Jean de Meung. Ce qui semble assuré, c'est que le poète de la Rose mourut dans des sentiments chrétiens ; l'acte que nous venons de faire connaître le témoigne assez. C'est une véritable restitution d'honneur faite à l'un de ces Ordres Mendiants qu'il avait poursuivis de sa haine jusque dans son dernier ouvrage, *Le Testament*, écrit en quatrains monorimes et en vers alexandrins. Plus tard, le cynique auteur de *Pantagruel* sera encore plus opulent que Jean Clopinel... Au premier coup d'œil, il semble que les moins bons sont les plus heureux. Mais DIEU se venge dans la conscience...

Poursuivons le poème :

La Raison a l'audace de vouloir remplacer la Rose dans le cœur du poursuivant. Cette fille de l'orgueil descend de la tour où est enfermée la fleur et s'offre au cœur du désespéré. En effet, la glace n'est-elle pas un des remèdes de la fièvre ? La

1. Pour être exact, ajoutons que le Roman de la Rose fut suivi de plusieurs autres ouvrages de J. de Meung : la traduction des lettres (parfois rebutantes à lire) d'Héloïse et d'Abeilard, *La Consolation de la Philosophie*, de Boëce, *Le Testament*, qui indique un retour vers DIEU.

2. Au cuer jolis, au cors isnel.

Raison protégera l'amant contre la fortune. Elle lui montre en deux cent cinquante vers

Fortune le roc tournant,
Et lui dit que tout son pouvoir
S'il veult, ne le fera douloir.

L'amour, à son avis,

C'est loiautés la desloiaus,
C'est la desloiauté loiaus ;
C'est paor toute asséurée,
Espérance désespérée...
C'est la soif qui tous jors est ivre,
Yvrece qui de soif s'enyvre...

Rien n'est plus vrai...

Suivent des détails qui auraient pu répugner même au cynique Diogène.

Au dire de Jean de Meung, qui invoque Platon à l'appui de sa thèse, il n'y a point de

Lait et vilain... mot ;
C'est DIEU qui « mis les nons as choses. »

Il en donne ensuite des exemples ignobles, en vingt vers au moins.

Jean de Meung est, du reste, le plus impur et le plus indigeste des savants. Toute l'antiquité passe dans son encre. C'est Jupiter, c'est Homère, c'est Déjanire, c'est Crésus, c'est Lucrèce, c'est Virginie, c'est Jason, c'est Néron et Sénèque.

Et si la Raison cesse de parler, après avoir tout dit sur la jeunesse, la vieillesse, l'amour, l'amitié, la justice, la fortune (1); si elle cède la parole à l'Ami, l'Ami n'est pas moins odieux que la Raison ; c'est l'ennemi de toute pudeur et de tout ordre privé et public.

Comment se fit la royauté, suivant Clopinel ?

Les paysans

Un grand vilain entr'eus élurent,
Le plus ossu de quanqu'il purent,
Le plus corsu et le greignor (le plus grand),
Si le firent prince et seignor.

1. Elle a son palais bâti sur un rocher tantôt surnageant, tantôt submergé ! Deux fleuves traversent le rocher ; et l'édifice élevé sur sa pente a une face noire et misérable, une autre éclatante de lumière...

Il arriva, hélas! que les princes

> Par convoitise approprièrent
> Quant as richesces se lièrent,
> ...ce qui commun ert devant,
> Comme le soleil et le vent.

De ces souverains-là, ils ne donneraient pas «deus boutons.»

En résumé, tout appartient à tous, et c'est le peuple qui a fait les rois, qui est roi.

J.-J. Rousseau n'a rien inventé.

Du reste, il n'y a pas de dame vertueuse.

Cette thèse odieuse nous a fait oublier le drame : reprenons-le. Notre puéril héros, fortifié par les conseils de la Raison et de l'Ami, revient à l'assaut de la Rose. Aidé de Faux semblant, il finit par triompher, et c'est le triomphe du mal !

Une certaine déesse, traînée sur son char attelé de huit colombes, descend du château de Cythère au secours de l'infortuné candidat à la Rose. Nous nous croyons au dénouement ; nous en sommes à trois mille vers au moins; autant dire à trois mille lieues. La Raison la moins raisonnable qui fût jamais a déjà déclamé deux ou trois mille vers ; l'Ami, un peu moins. A la Nature de parler. C'est le dernier mot du roman. Elle ne va qu'appuyer plus énergiquement sur ce qu'ont fait entendre l'Ami et la Raison.

C'est la *matière* qui entre en ligne avec toutes les prétentions de la science moderne et impie. Car Nature, dans sa forge, se confesse à Génius, son ami et son prêtre. C'est l'Acteur qui annonce ces deux nouveaux personnages. Nature est à genoux ; Génius écoute :

Tout était bien; et DIEU avait tiré du chaos le monde pour le bonheur de l'homme. Nature était sa véritable mère. Un jour vint où l'homme s'insurgea contre ses lois. C'est Empédocle qui meurt avant son ordre ; c'est plutôt tout ce qui obéit à la loi du sacrifice !

Dame Nature n'en déteste pas moins la femme :

> Biaus signors, gardez-vous de fames :
> Fuiés, fuiés, fuiés, fuiés,
> Fuiés, enfant, fuiés tel beste.

Quand Nature a parlé l'espace de deux mille cinq cents vers, se plaignant de l'homme plus désobéissant que la plante, et de JÉSUS-CHRIST qui a voulu, contre toute raison, naître d'une Vierge, de JÉSUS-CHRIST qui « seus (seul) contre ses

règles euvre ; » quand elle a fait parler, en de calomnieux dialogues, l'homme, le sot trop confiant, et sa femme, une traîtresse, Génius prend la parole à son tour, devant les barons.

Un enfant affublé d'une chasuble

Anel li baille et croce et mître.

Génius, un cierge en main, prêche, en plus de mille vers, le culte de la Nature.

Jupiter a voulu, dit-il,

Que chascun ce qu'avoit plus chier
Prenist, et en fist à son gré
De tout e à sa volonté.
Car déliz...
Est la meillor chose qui soit,
Et li soverains biens en vie
Dont chascuns doit avoir envie.

De là à toute destruction de l'autorité par l'unique loi du plaisir il n'y a pas loin.

C'est la principale conclusion du roman. La puissance du roi n'est rien en elle-même, (Clopinel l'a déjà dit,) « més par les hommes, »

Car sa force ne vaut deux pomes.

Les vilains

... quant il vodront,
Lor aïdes au roi todront,
Et li roi tous seus demorra.

Si nous croyons encore, par hasard, à la force de la vertu, nous n'avons qu'à nous désabuser ; la vertu n'est qu'hypocrisie ; l'intérêt, c'est tout. Voici ce que dit l'hypocrite ou Faulx semblant, un moine chargé de calomnier les moines :

Quant ge voi tous ces truans
Trembler sor ces femiers puans,
De froid, de fain crier et braire,
Ne m'entremet de lor affaire.

Il est égoïste, nous sommes égoïstes ; il se peint, il croit nous peindre ; il se masque, nous nous masquons :

Trop a grant peine à laborer...
J'aim miex devant la gent orer,
Et affubler ma renardie
Du mantel de papelardie...
De religion, sans faille,
J'en pren le grain et laiz la paille...

Le grain, c'est ce qui plaît à la nature. En résumé, cette liberté

de tout faire, ce système d'Épicure et de Lucrèce, renouvelé des Grecs et des Latins, cette grossière apologie de la volupté et de l'envie, cette poésie du néant assaisonnée d'une érudition indigeste, dut une certaine popularité à ce fond brutal de la nature humaine qui jouit d'être flattée.

Le Roman de la Rose ([1]) se termine par la conquête de la Rose et le triomphe de l'Amant, de la Raison sans raison, de l'Ami sans mœurs, de la Nature ennemie de la Sainte Vierge et de JÉSUS-CHRIST. Une fois de plus, le péché originel était nié, partant la femme encensée et dégradée, mise en commun, la propriété contestée, toute hiérarchie détruite, la piété bafouée. Et c'était un roi qui laissait ainsi avilir sa royauté et celle de DIEU dans la boue ! Plus tard, les grands criminels du dix-huitième siècle n'iront pas plus loin.

G. de Lorris et J. de Meung étaient-ils sans talent, malgré l'invraisemblance de leurs allégories ? Non certes. Et même le plus moderne des deux poètes a eu l'idée de la véritable beauté. Bien qu'il n'ait conservé le nom de DIEU que comme une étiquette inévitable, à la façon de Montesquieu, il en a parlé dignement dans un jour d'oubli. Il a dit :

Car Diex, li biaus outre mesure,
Quant il biauté mist en nature,
Il en i fist une fontaine,
Tous jors corant et tous jors plaine,
De qui toute biauté desrive ;
Mais nus n'en set ne fons ne rive.

Donc le beau est de l'essence de DIEU ; et JÉSUS-CHRIST, qui est DIEU, l'a rendu visible en s'incarnant dans l'homme... C'est le modèle de l'idéal chrétien.

C'est encore J. de Meung qui a dit :

Li oisillon du vert boscage,
Quant il est pris et mis en cage,
Norris moult ententivement
Céans délicieusement,
Et chante, tant cum sera vis,
De cuer gai, ce vous est avis,
Si désire-il les bois ramés,
Qu'il a naturelment amés...
Tous jors i pense et s'estudie
A recovrer sa franche vie ;...
Et va par sa cage traçant,

1. Le Roman de la Rose contient vingt-deux mille huit cents vers. Il fut terminé en 1305.

A grant angoisse porchaçant,
Comment fenestre ou pertuis truisse (trouve)
Par quoi voler au bois s'en puisse.

Ainsi du poète ; il lui faut être libre, mais de la liberté des enfants de DIEU. Celle-là, J. de Meung ne l'a pas connue. Il a employé à rajeunir Épicure et Lucrèce ce temps si court de la vie dont chaque instant est mis, à notre compte, dans l'éternité, et que Lorris a si bien peint, après Horace, avant Boileau :

Li tens qui s'en va nuit et jor,
Sans repos prendre et sans séjor,
Si céléement qu'il nous semble
Qu'il s'arrête adès en un point,
Et il ne s'i arreste point...
Ainçois que l'en l'eust pensé,
Seroit-il jà trois tens passé...

Si J. Clopinel, à son tour, essaie d'être mélancolique, et d'approfondir la pensée de la mort, il échoue où Villon réussira ; ce n'est qu'un pédant qui connaît Ovide, Cicéron, Lucain, Suétone, Claudien, les Institutes de Justinien, Juvénal, Boëce, Virgile, Salluste, Homère, Lycurgue et bien d'autres. Il a l'imagination malpropre, le cœur méchant, l'esprit brouillé, l'âme basse. Il est poète par accident. Marot a voulu, en éditant son roman (1521), idéaliser la rose, qui serait celle de la sagesse offerte à Salomon par la reine de Saba. Est-ce assez ridicule ? Disons, après Christine de Pisan, avec le pieux Gerson : « Hors d'ici un tel livre ! Que la lecture en soit interdite à jamais, spécialement dans les passages où le poète met en scène des personnages infâmes, comme cette vieille damnée à qui l'on devrait infliger le supplice du pilori (1). »

Le Roman de Renart n'inspire pas moins de dégoût que le Roman de la Rose, et nous descendons même d'un ou de plusieurs degrés dans la poésie ignoble ou vulgaire.

L'unité de ce roman, en trente-deux branches ou récits, est dans le caractère de Renart. Il a été composé par des auteurs la plupart inconnus. Pourtant on cite Pierre de Saint-Cloud (2) et Richard de Lison (3). Rien n'est sûr.

1. *Tractatus contra Romantium de Rosa.* Œuvres de J. Gerson. Ellies Dupin, t. 3. — Martin-le-Franc a encore attaqué J. de Meung dans le *Champion des Dames.*

2. Auteur de la « Signification (présages) de la mort d'Alexandre. » Il a composé la branche de Renart intitulée : « De Renart, d'Ysengrin et dou Lyon : com il departirent la proie. » Ed. Méon.

3. La branche du Roman de Renart donnée sous le nom de Richard de Lison,

Mais le type de Renart est plus ancien que cela. Il a sa source dans le peuple, et sa légende date du douzième siècle. Ysengrin, l'ennemi de Renart, était populaire dès 1112. A cette époque, Teutgald, que l'évêque de Laon, Gaudri, appelait par dérision Ysengrinus (tête de loup), égorgeait, pour se venger, Gaudri caché dans son palais. « Où est donc, criait-il, cet Ysengrinus? » Triste épisode de l'histoire des Communes!

Un Ysengrinus était donc dès lors, dans la bouche des bonnes gens, avant de passer sous la plume des poètes, un homme bête et méchant, dont on se moquait. Il devait avoir un rival, plus malin que lui, et non moins méchant; c'était Renart.

D'où lui vient le nom de Renart? Car, anciennement, l'animal qui porte ce nom se nommait Goupil ou Gorpil. Il arriva qu'un homme du nom de Renart fut Gorpil à ce point, que son nom effaça l'autre et le détrôna. De nom propre d'une personne mal famée, il devint le terme général qui signifie le plus rusé et le plus roué des animaux. Renart, peu à peu, fit disparaître Goupil. Quelque temps encore on dut dire, en employant les deux noms à la fois, Renart le Goupil ; à la fin, ce fut Renart simplement. Goupil n'a pas seul subi une telle métamorphose. On prend plus de plaisir aujourd'hui à dire un Tartufe qu'un hypocrite. Ajoutons que, dans la foi naïve de nos pères, Renart ou Goupil était sorti d'un fleuve frappé, un jour, par la baguette d'Ève... Adam avait le privilège de faire sortir de l'eau les bêtes *débonnaires*... comme il l'avait été lui-même.

Au début de son histoire, non plus légendaire mais littéraire, Renart est double, ou plutôt Ysengrinus a son roman, Renart a le sien.

Il parut, après 1130, un Ysengrinus en deux récits, composé par un conteur du pays de Flandre, (prêtre, sans doute,) en six cent soixante-huit vers latins [1], et, trente ans plus tard, un Reinardus plus compliqué, dix fois plus considérable, en quinze récits, dans la même langue. Mais ce n'est pas le vrai Renart, non plus que le Renart (Reinhart) en vingt-quatre épisodes, écrit en vieil allemand du douzième siècle, et le *Reyneke*,

est intitulée : « Comment Renart et Tybert li chaz chantèrent vespres et matines. » (Ed. Méon).

La neuvième branche paraît avoir été faite par « uns prestras de la Croix, en Brie. »

1. On prétend que ce n'est là que le fragment d'un poème plus long.

écrit en allemand plus moderne, en quatre livres. Les Germains, qui voient en tout des finesses, se sont imaginé, un beau jour, que le Roman de Reinhart, allemand et très allemand, à leur avis, était une allégorie transparente, une histoire déguisée de la rivalité de Zwentibold, fils de l'empereur Arnufle, et de son ministre Réginaire. Le fait est que nos vieux conteurs gaulois, gens assez malicieux, aimaient simplement à rire ou à faire rire, même aux dépens des gens d'église. Le Roman de Renart est donc français. Il paraît qu'un Renart encore plus ancien a disparu ; il était honnête, d'après la tradition ; et les prêtres ornaient souvent leurs chambres des images qui peignaient ses aventures. Même Gautier de Coinsy a dit :

En leurs moustiers ne font pas faire
Si tost l'image Notre-Dame
Com font Ysengrin et sa fame
En leurs chambres où ils reponent.

L'autre Renart, celui qui date des débuts du treizième siècle [1], semble n'être que le développement plus licencieux de cette première branche de Renart. C'est en vérité ce que l'on peut imaginer de plus malhonnête ; Renart est un Don Juan sur pattes, sans beauté, sans pudeur, tout ce qu'il y a de plus crotté, de plus famélique, de plus impie, de plus astucieux, de plus canaille ; mais il est vivant, et bien vivant ; c'est un homme vêtu en bête ; à ce point de vue, il est supérieur aux personnages allégoriques du Roman de la Rose ; même il fait rire, tout misérable qu'il est, par la grossièreté de ses finesses... Ajoutons-y une langue souvent sans grâce, sans harmonie, encore gauche et rauque ; et avouons que notre littérature est restée bien longtemps dans ses langes ! Elle veut être morale néanmoins, même dans le Roman de Renart. Un vieux poète en a vu le fond [2] :

Por Renart qui gélines tue,
Qui a la pel rousse vestue,
Qui a grant qeue et quatre piés,
N'est pas ce livre commenciés,
Mes pour cestuy qui a deus mains,
Dont il sont en cest siècle maints,
Qui ont la chappe Faux-semblant
Vestue, et par ce vont emblant (dérobant)
Et les honneurs et les chastels.

1. Pierre de Saint-Cloud se cloîtra en 1204.
2. *Renard le Contrefait.*

Esquissons le roman lui-même. Tous les personnages y ont des noms français. C'est Chantecler, le coq; Bélin, le bélier; Pinte, la poule; Brun, l'ours; Tardif, le limaçon; Grimbert, le blaireau; Tiercelin, le corbeau; Coarz, le lièvre; Tybert, le chat; Timer, l'âne; Brichemer, le cerf; Sire Pelez, le rat; Orgueil, fils de Noble.

Renart, le héros de la comédie, est le neveu d'Ysengrin. Ce sont deux rivaux, deux barons, ou mieux deux larrons. Renart, qui en veut à Ysengrin, pour se venger outrage sa femme Hersent. C'est lui-même l'époux infidèle d'Hermeline; il a un château nommé Malpertuis ou Mauvais trou, et joue tous les tours possibles à son oncle, qu'il fait descendre, par ruse, à sa place, au fond d'un puits, où il va mourir de faim; au corbeau, dont il dérobe le fromage; au chat, dont il coupe la queue. La Fontaine a pris plaisir à immortaliser, dans une langue vraiment française et gauloise, plusieurs de ces caractères esquissés par des trouvères inconnus. Le loup est devenu le bouc

Des plus haut encornés.

Il n'est guère d'enfant qui n'ait vu, sans rire, le corbeau vaniteux lâcher son fromage. Renart est du reste aussi bon courtisan qu'il est détestable neveu. Il encense le roi Noble, majestueux et sot, entouré de Fripel, le léopard, de l'ours et du cerf, Brun et Brichemer, non moins sots et majestueux. Même il guérit le monarque malade, en lui donnant pour fourrure la peau du loup son parent, qui s'enfuit honteux, écorché au vif, et couvert de ridicule. La Fontaine a traduit l'aventure à sa manière dans le *Lion malade*. Le poète du moyen âge se contente de peindre brutalement son personnage; il le laisse agir et gouailler à son aise. La Fontaine est peintre et moraliste. Le loup, dans ses vers,

Daube son camarade absent...

Pour finir, Ysengrin n'y tient plus; il se plaint au roi de son neveu; les poules aussi; et nous assistons aux funérailles de demoiselle Géline, l'une des victimes de Renart. Condamné à mort, (et c'est là comme le centre du roman, c'en est le fond populaire,) méprisé dans son malheur, même par le singe, « qui li a fet la moe, et grant coup li done lez la joe, » Renart, pour sauver sa vie, prend la croix. Notons qu'alors on ne la prenait plus guère; on se moquait même des croisés. Donc Renart « la

croiz a sor l'espaulle destre », il veut aller en pèlerinage à Jérusalem ou à Rome. Il a plus d'un sacrilège à expier.

Un jour cependant, emporté par sa vieille habitude, il a visé les poules grasses de l'abbé d'un monastère de moines blancs ; il a étranglé trois gélines :

> Des deus en fet ses grenons bruire,
> La tierce vodra porter cuire...

Il est plus malicieux que jamais à son retour de Rome ; et c'est juste, si nous en croyons le trouvère caché derrière Renart...

> Par tuit ceste costume tienent
> Qui bon i vont, mal en revienent.

Et encore :

> Tiex est revenuz des sept sainz
> Qui est pire qu'il ne fu ainz.

Renart, rentré chez lui, trouve sa femme sur le point de se remarier ; il la bat à outrance et fait dévorer son successeur par des chiens ; c'est un tyran cruel et doucereux qui prend toutes les formes pour échapper aux ennemis que lui fait sa méchanceté. Le baquet d'un teinturier le sauve de la mort ; il en sort peint en bleu et méconnaissable aux yeux les plus perçants ; obligé de fuir son pays, il est mauvais jongleur en Allemagne et en Angleterre... Il rentre furtivement, de nouveau, à Malpertuis. Lassé une deuxième fois de tant de crimes, le roi Noble, avec l'assentiment de la cour, le condamne à mort par défaut. Il l'assiège dans son repaire, avec ses chevaliers, ses barons, toute une armée qui se meut sous l'appareil du moyen âge. Mais Renart enlève, dans une sortie, dame Orgueilleuse, femme du roi ; au rapt il ajoute l'outrage. Il n'en est pas moins gracié, et la perversité reste impunie. C'est la morale du roman.

Un jour Renart a voulu manger son confesseur Hinaut ; un autre jour il a fait célébrer ses propres funérailles et prononcer son oraison funèbre ; mais il ressuscite soudain et croque l'innocent qui tient l'encensoir devant son cercueil. Après ce beau coup, il s'enfuit comme d'habitude à Malpertuis. Le sot roi envoie des ambassadeurs qui lui demanderont compte de sa conduite ; mais Renart corrompt Grimbert, le blaireau, et son cousin Grimbert fera croire à Noble que Renart est bien mort et enterré ; on montrera au roi sa tombe, qui sera celle

d'un autre Renart, un vilain. Il trompe la mort et les hommes... il est bien vivant. Que n'a-t-il pas vu et connu ! Il a été même excommunié. Il a ri du Pape ; désormais, il ne mangera qu'aux heures où il aura faim, et sa viande ne cessera de bouillir que faute de feu sous la marmite.

Le roi, fidèle jusqu'au bout à son caractère de sot, pleure Renart, qui n'est pas mort ; il donnerait la moitié de son royaume pour ressusciter ce baron, le meilleur de tous les barons :

Par la moitié de mon avoir
Ne vousisse (voulusse) qu'il fust ainsi.

C'est le sublime de la sottise.

Délassons-nous, un instant, dans un sujet analogue, avec Marie de France, une femme d'un noble cœur. Au treizième siècle, elle a écrit le *Couronnement de Renart* (1). C'est une satire indignée, composée sous saint Louis, contre le règne de Renardie. Renart va à Rome enseigner la politique au Pape. Il est plus que le Pape. Celui-ci l'embrasse, le tient entre ses bras,

Et dist : Renart, en vos m'a fi (2).
De mes chardenaus di tous fi (assurément)
Quant nul si sage entour moi n'a,
A tant (alors) chascuns illuec vint là,
Si vinrent (virent) Renart qui se sist
Jouste (juxta) le Pape qui se rist
De la grant joie que il ot
Qu'ensi Renart après li ot
A faire évesques et abbés.

La politique de Renart, c'est mettre « arrier devant, » « sens desous, desus. » C'est là son « onguement », c'est-à-dire son onguent, comme plus tard la Ligue, suivant les bourgeois sceptiques de la Satire Ménippée, aura son *Catholicon.* Rien ne semble changer, au fond, pas plus dans le mal que dans le bien.

Malgré l'honnêteté de Marie, son Renart n'en est pas moins malhonnête. Elle n'en peut mais... La morale, la voici : c'est

1. Un autre poème, *Bauduins de Sebourc*, qui date du quatorzième siècle, plus grave dans la forme, a le même but : ranimer l'esprit chevaleresque.

2. *Le Couronnemens Renart.* Ce roman a trois mille trois cent quatre-vingt-douze vers ; il est dédié à J. de Flandre, tué en 1251 par trahison, et le type du chevalier. Il était digne d'inspirer la noble femme qui écrivait sous saint Louis, et se réclamait de nous en disant : « Marie ai num, si sui de France. » (Épilogue des Fables d'Ésope qui suivent le Couronnement de Renart.)

que Guillaume de Flandre, son vrai héros, celui à qui elle dédie son livre, celui

> Dont vilaens dis
> Ne fust oncques conté ne oïs,

est mort assassiné, et que Renart porte partout couronne,

> ... Que nus ne puet...
> Au jour dui venir à maistrie,
> Se il ne fet de renardie,

même à Rome... Marie en est bien malheureuse.

Reprenons le vrai Renart. Il ne manque pas d'esprit, en somme, mais c'est l'esprit goguenard et mystificateur de la petite bourgeoisie. Tombé au fond d'un puits, il est bien empêché de remonter au jour. Ysengrin, les pieds sur la margelle, le regarde. Mais non, Renart est dans l'autre monde, et rappelle à son oncle tout ce qui peut les avoir unis sur la terre :

> Jà, je suis vostre bon voisin
> Qui fu jadis votre compère,
> Plus m'amiez que vostre frère ;
> Mes l'en m'apelę feu Renart,
> Qui tant avoit d'engin et d'art ;
> Mes or suis mort, la DIEU merci,
> Ma pénitance faz ici...

Il est mort pénitent ; demain il sera parmi les élus ; il goûte les prémices de l'éternelle félicité. Ysengrin entre dans le seau ; il se hâte de partager le bonheur de Renart. Il descend ; Renart remonte : ils se rencontrent :

> Et puis se sont entrecontré,
> Ysengrin l'a arraisoné :
> Compère, pourquoi t'en vas-tu ?...

Voici la réponse :

> Bien vos en dire la costume ;
> Qant li uns va, li autres vient.

Renart est hors du puits ; il se moque de son oncle,

> Qui moult est à grand honte livrez...

... « J'en suis hors, » dit Renart, absolument comme le renard de La Fontaine. C'est le triomphe de l'habileté.

Aussi habile se montre Renart vis-à-vis de Tiercelin, le corbeau :

Et Diex vos saut (sauve), sire compère,
Bien ait l'âme vostre bon père,
Dant Rohart qui si sot (sut) chanter,
Mainte foiz l'en oï vanter,
Que n'en avoit son par en France ;
Vos-méismes, en vostre enfance,
Vos en souliez moult pener
Séustes (solebas) onques orguener (1)...

L'avocat Patelin n'a pas plus d'adresse à cajoler le marchand dont il aura le drap, et pour rien. Est-ce que les avocats seraient des renards ?

Le Roman de Renart a trente-trois mille trois cent soixante vers octosyllabes. C'est un de ses défauts ; il n'est pas toujours gai d'ailleurs, bien loin de là ; et cet impie, déguisé prudemment en bête dans un siècle de foi, fertile en ruses, railleur, audacieux, débauché, cet hypocrite qui se plaît à rire de ce qu'il y a de plus saint, avec un air dévot, n'est pas moins odieux qu'ennuyeux.

Le roman lui-même, au fond, n'est que la caricature de la société du moyen âge, des gens d'Église et de la chevalerie, de ce que la religion a de plus sacré mis à côté de ce que la chair a de plus ignoble. L'Église est alors sur le trône du monde ; elle résiste à ces premières attaques, et le peuple conserve sa foi. Mais l'erreur est persistante. Rabelais et Montaigne, Calvin même, avec sa verve amère et brutale, sans compter bien d'autres, continueront, sous prétexte de réformer les abus, l'œuvre destructive des trouvères du Roman de Renart et du Roman de la Rose. Voltaire enfin détrônera les rois et l'Église et mettra au pouvoir, en sa personne, le singe après le Renart.

Nous n'en avons pas fini avec le personnage à longue queue, dont la malice a servi si souvent de prétexte à la malice satirique du moyen âge. Renart le Novel a plus de huit mille vers ; il est de Jacquemars Giélée, un bon bourgeois, disent les uns, d'autres, un chanoine de la Collégiale de Saint-Pierre de Lille. En tout cas, c'est un vert censeur des abus de son temps. En voulant gratter l'étoffe, il emporte la pièce. Bref, le nouveau Renart profite de la division qui règne dans la famille du roi

1. Jouer de l'orgue.

pour couronner Orgueil, fils de Noble ou Noblon, pendant qu'il est lui-même assiégé dans Malpertuis. Les assistants sont : Luxure, Envie, Paresse et Gloutonnerie.

Les deux ennemis, le roi Noble et Renart, vont en venir aux mains ; ils équipent chacun un vaisseau. Après un combat indécis, Renart se retire à Passe-Orgueil. On transige avec lui, comme avec tous les méchants en général, sous la plupart des gouvernements. Il n'est pas commode d'être bon. Renart est admis à la table du roi ; il reçoit l'absolution ; il est au comble de la fortune. Le roman fut fini,

> En l'an del Incarnation
> Mil et deus cens et quatre vins
> ... En une ville
> Que on apièle, en Flandres, Lille.
> ... A le mère au Roi Jhésus-Cris
> Prions qu'ele nos doinst (donne) si vivre.
> Que de Renart soions delivre,
> Et ainsi de tous austres visces !...

Pour être chrétien jusqu'à la foi à l'Incarnation, l'auteur n'en est pas moins le plus amer des satiriques ; et c'est dans les agrès et matériaux du vaisseau symbolique construit par Renart qu'il a surtout logé la satire du siècle et des gens d'Église. La cale est faite de mauvaise pensée, le bord et le sabord de trahison ; le tout est cloué avec félonie ; les mâts, la hune, les câbles, les cordages, l'ancre sont composés de tricherie, d'envie, de haine, de flatterie et de foi mentie. Sur le bâtiment, s'étend un drap gris troué d'hypocrisie et d'égoïsme. Le navire a trois étages : de convoitise, d'avarice, d'escarcète ou de pingrerie. Tous les animaux, et c'est vraiment original, sont mélomanes et chantent des vers lyriques.

Renart choisit pour amiral le Pape et ses cardinaux. L'amour de la Trinité n'inspirait pas toujours, il paraît, à cette époque, l'amour du Souverain Pontife... Enfin l'équipage est composé de clercs, d'évêques, de doyens, d'abbés et de Jacobins. Tout le clergé y passe. C'est un singulier clerc que Giélée ; je croirais plus volontiers que c'était un bourgeois étroit et déjà gallican, sans le savoir, qui allait à la messe, bon gré mal gré. La foi était alors le lot de tous, même des plus malicieux. Jacquemars imagine, en un certain endroit, que le clergé, couvert de crimes, paraît devant Dieu. Il a l'air de le plaindre :

> Hélas ! clergiés que respondrés,
> Au grant jour quant vous i venrez



Devant la face Jhésus-Cris,
K'en sen lieu vous a ça jus (justice) mis
Por bien dire et por miex ouvrer
Et pour nous avoec lui mener ?
Escuser ne vous porés mie...
Car il vera vo felounie...
D'orgueil et de ghille (fourberie) et d'envie,
S'a (s'il y a) en vos cuers poi carité,
Foi vraie ne humilité,
Car vous avez tous pascience
Estroite, et large conscience.

On ne dirait guère mieux en notre langue moderne.

... Dont je dis qu'êtes ocaisons
De tous maus que nous nous faisons ;
Si en arés double louier,
Double paine et double brasier.

Le poème de Giélée est mêlé de prose. On y lit une lettre de Renart remise au roi Noblon par « Wanket le ghai, son mesagier, » et une lettre que le scélérat envoie à la « roine dame Orgueilleuse. »

On y entend le singe Ghille chanter « clere et hautement » pour faire étalage de scepticisme dans les choses du cœur !

Il n'est point de bête qui ne vienne à son tour charmer les oreilles, même la léoparde, dans cette fête où Renart et le roi Noble « s'entrebaisent par pais faisant. » Elle rappelle une fête organisée à Paris par de grandes dames qui y parurent déguisées en bêtes.

Assez pour Renart le Nouvel.

Il y a encore deux romans qui ont le même titre *Renart le Contrefait*, c'est-à-dire composé d'une autre manière que les précédents. Le premier est de 1322 ; il a été écrit « par un clerc, pour fuir l'oisiveté [1] ; c'est Godefroy de Paris. Si nous l'en croyons, il « se levoit matin » pour consulter les auteurs en latin et en roman. Le deuxième roman, d'un anonyme de Troyes, date de 1328 ; les deux réunis n'ont pas moins de cinquante mille neuf cents vers. Nos ancêtres, qui n'étaient pas gênés par l'art et les règles, étaient prodigieusement féconds. Le goût leur manque et le choix ; on les lit avec moins de plaisir, malgré mille étincelles.

1. *Roman de Renart*, Ed. Méon. Avertissement

Le premier des deux romanciers ou trouvères écrivait sous Charles le Hutin. Il lui parle sans le flatter :

> Rois ! la flour de lys est dorée,
> Dont charité t'est demonstrée,
> Et que vivre doit chastement
> En tes cinq sens sensiblement.

Ce n'est pas tout : il faut payer ses dettes et ne pas imiter Philippe le Bel, le faux monnayeur :

> Gentil Roi, escoute et entends
> Miex que ne fit ton père en tens ;
> Un pou tes oreilles m'otroie.

Joinville, avec sa franchise gauloise, n'aurait pas mieux parlé en prose. Il est des devoirs que les rois doivent remplir strictement. Le premier

> ... Est de bien paier,
> Pour faire ses gens apaïer (vivre en paix)...

Est-ce assez positif ?

Ni le roi, ni sa postérité n'ont l'air d'avoir entendu ce bon ange, sous la forme d'un poète. Et certains louent J. de Meung qui a si mal conseillé son roi et la postérité.

Le même trouvère, Godefroy, raconte l'histoire d'un laid chevalier qui épousa une fille belle et sotte. Il espérait « enfant beau et sage » ; il eut un fils laid comme lui, sot comme sa mère... La morale de cette gauloise aventure, c'est un peu de gaieté. La gaieté va de pair avec la franchise, et c'est encore un heureux temps que celui où nos pères savaient égayer d'un conte les plus graves avis, et présenter aux grands la vérité sans dédicace.

Godefroy avait en horreur les *avocatériaux* (1). Pourquoi le mot n'est-il pas resté ?

Qu'est-ce que « Renart le Bestorné » de Rutebeuf ? Une insipide rapsodie en cent soixante-deux vers (2), une satire sans valeur dirigée contre Philippe le Hardi. Bestorné signifierait « revenu au monde », avec la foule des abus sous le roi successeur de saint Louis (3).

Après le Renart, le cheval :

1. Ce terme est tiré de la Chronique métrique attribuée à Godefroy.

2. *Renart le Bestorné*. — Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du treizième siècle, recueillies par Ach. Jabinal, t. 1.

3. C'est l'explication donnée dans l'*Histoire Littéraire de la France*, t. 20.

Le cheval de Fauvel est un vrai Renart, déguisé et orné de tous les vices, type inédit, et enfoui à la Bibliothèque Nationale, des vanités humaines, du luxe, de l'ambition ; il figure, sous la plume de Fr. des Rues, l'idole du mal servie à genoux par la faible humanité. D'où vient le proverbe : torche Fauvel.

Rien ne serait plus moral, si l'auteur, cet ennemi acharné du vice, n'avait trouvé moyen de flatter Philippe le Bel, en s'indignant contre les Templiers. On n'imaginerait pas, au premier coup d'œil, tout ce qu'il y a parfois de sucre dans la bile des satiriques. Le supplice d'un Ordre religieux et riche, c'est une œuvre pie :

> Hélas ! hélas ! c'est bien raison,
> Car ils ont trop longue saison
> Ceste ordre vie (désordonnée) demenée.
> Si régnassent longuement,
> Crestienté certainement
> S'en fust partout envenimée.

Philippe le Bel a sauvé l'Église en persécutant le Pape et en suppliciant les Templiers. Qui l'a dit ? Fr. de Rues. O rois ! ô poètes ! ne semblez-vous pas le plus souvent destinés, les poètes à perdre les rois en chatouillant leur orgueil, et les rois à perdre les poètes en nourrissant leur vanité ? Et l'hôpital ne vaut-il pas encore mieux que la cour pour la foule des rimeurs ? C'est même de l'hôpital que Gilbert est parti pour le ciel, après avoir confessé ses fautes et célébré la confession, sur son lit de mort, en vers immortels.

La première beauté de la poésie est tirée de l'ordre surnaturel. Renart et Faux semblant, deux frères, l'ont comme épuisée à sa source, en enveloppant le monde religieux dans une accusation universelle d'hypocrisie ou en blasphémant JÉSUS-CHRIST et sa Mère. Ils ont ramené la société et les poètes à la nature dépravée ; ils ont dépravé la poésie.



CHAPITRE VIII.

LES DERNIERS TROUVÈRES. — CH. D'ORLÉANS, VILLON.

SI le mal, dans les lettres comme ailleurs, est toujours en lutte avec le bien, s'il a sa place, même aux plus heureuses époques de la foi, il n'en est pas moins vrai que la pensée des écrivains, poètes ou autres, se modèle, en grande partie, sur ceux qui gouvernent. C'est ainsi que la littérature, alimentée en général par les princes et les rois de la terre, devient, à son tour, la reine de la société.

Vers l'époque où une féodalité indocile menace le trône ébranlé de Philippe-Auguste, où l'hérésie des Albigeois naît de la corruption du temps, le démon inspire à ses sujets, dans les lettres, la caricature de la société civile, politique et religieuse. Il prend, pour se venger, la forme d'une bête odieuse ; il nous enseigne que le bien n'est que l'hypocrisie du bien.

La forme de la poésie en suit alors le fond. La langue ne fait aucun progrès ; elle est sèche, âpre et sans grâce, le plus souvent ; l'allégorie, genre faux, y fait briller l'ennui. Rien n'est fatigant comme la lecture des deux romans dont nous avons essayé de donner une idée.

Nous n'avons pas fini avec les trouvères. Froissart en était un, les jours où il n'écrivait pas ses *Chroniques*. Christine de Pisan et Alain Chartier versifiaient aussi ; il y avait alors de petits poètes à l'infini, comme il y a de petits poissons qui viennent en foule sauter et briller à la surface de l'eau.

La poésie, du reste, tombe dans le ridicule des rythmes les plus raffinés. Il y a des ballades léonines, sonnantes, équivoques, rétrogrades. Il y a la ballade commune, la balladante, avec des rimes empérières, batelées, couronnées et d'autres.

Voici deux exemples de la rime couronnée :

En grand remord,
Mort,
Mord
Et : la grande colombelle
Belle.

La rime qui suit est dite annexée ou fatrisée :

> Lasse ! lasse ! malheureuse, dolente,
> Lente me voy fors de soupirs et plains,
> Plains sont mes jours d'ennui et de tourment.

Et le naïf critique de s'écrier :

« Voilà les plus fortes ballades qui se puissent faire... ; » ajoutons : au quatorzième siècle...

Il y a mieux cependant, non pas en ballades, mais en chansons à boire. Olivier Basselin, le chansonnier vaudeviron, qu'il soit de la vallée de Vire ou d'ailleurs, ne manque ni d'esprit ni de gaieté ([1]).

Il a écrit :

> Toujours dans le vin vermeil
> Ou autre liqueur bonne,
> On voit un petit soleil
> Qui pétille et rayonne.

C'est assez sur un pareil chapitre, et la muse qui boit fait une assez piètre figure.

Les Anglais tuèrent Basselin, ou J. Le Houx, peu importe, vers 1418. Un poète du temps l'a dit :

> Hélas ! ô Basselin,
> N'avons-nous point de vos nouvelles ?
> Vous ont les Anglais mis à fin.

Il nous tarde d'arriver à Ch. d'Orléans et à Villon, les derniers trouvères parmi les fameux, et tous deux du quinzième siècle. La France se relève alors, avec la foi et la poésie. Ch. d'Orléans vaut moins que Villon comme poète ; il est d'un temps moins heureux, mais il semble, par son caractère léger, plus heureux que son temps. Du reste, s'il a vu l'Anglais, il verra Charles VII victorieux par le ciel, et Jeanne d'Arc.

On ne le dirait guère né en 1391, au milieu des guerres civiles, parmi les horreurs de la guerre étrangère, fils d'un prince assassiné par Jean Sans-Peur, et d'une mère, Valentine Visconti, fidèle à la mémoire de son époux jusqu'à la vengeance. Sa vie est moins guerrière que poétique, plus ridicule même que tragique. On le marie, comme on mariera La Fontaine ; il est veuf, on le remarie ; le tout en huit ans... Sa seconde femme meurt ; il en épouse une troisième, Marie de Clèves, en 1448. Il en aura un fils deux ans avant sa mort, en

1. *Les Vaux de Vire*, Olivier Basselin.

1462 ; et ce fils sera Louis XII, un roi, un soldat, qui fera valoir sur le Milanais les droits qu'il tient de son aïeule, Valentine Visconti.

Ch. d'Orléans, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, resta au pouvoir des Anglais, passant de château en château, de prison en prison, l'espace d'un quart de siècle, jusqu'en 1439. Il reconnut, hélas ! (un acte officiel le témoigne,) le roi d'Angleterre pour roi de France, et lui jura fidélité, en 1433 ; il voulait être libre. C'était un caractère médiocre. Il aimait son pays cependant ; et, de Douvres, il écrivit un jour ces vers :

En regardant vers le pays de France,
Si commençay de cueur à souspirer.
Combien certes que grand bien me faisoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Il l'aimait pour lui surtout.

N'a-t-il pas composé, à cette époque, la Ballade sur la Paix, avec une « Invocation à la France ? »

En voici le refrain :

Priez pour paix, le vray trésor de joie (1) ;

et quelques autres vers :

Priez pour paix, doulce Vierge Marie,
Royne des cieulx, et du monde maistresse,
Faictes prier.. et prenez vostre adresse
Vers vostre Fils, requerrant sa haultesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder,
Que de son sang a voulu racheter.

C'est très bien, mais le poète ne sait pas planer longtemps ; la galanterie l'énerve.

De retour en son beau château de Blois, il mena cette vie paisible qu'il avait achetée si cher, au prix de l'honneur. Il présida un cercle académique, établit des concours littéraires, sur le modèle des Puys d'amour du temps jadis. Les beaux esprits du voisinage entrèrent dans cette lice nouvelle : Philippe le Pot, Olivier de la Marche, Martin Franc, Bouciquaut, Jean de Bourbon, Jean de Lorraine, René d'Anjou, J. de la Trémoille ; Villon lui-même concourut sur ce sujet ridicule :

Je meurs d'amour auprès de la fontaine.

Cette ballade fut traitée de dix manières différentes, au

1. Bibl. d'Élite. Poésies de Ch. d'Orléans.

moins, par dix poètes différents, entre autres (sans compter Villon), Berthault, de Villebresme, Gilles des Ourmes, Montbreton et Robertet, Simonnet et Jehan Caillau : la roture à côté de la noblesse.

Charles d'Orléans ne se bornait pas à protéger les poètes. Ce Mécène était encore un savant. Dans ses loisirs, il se composait une bibliothèque en son château de Blois, comme Charles V avait déjà laborieusement composé la sienne à Paris ([1]).

C'est en 1734 que M. l'abbé Sallier, l'un des érudits qui aidèrent à retrouver les origines de Rome, découvrit dans la bibliothèque, aujourd'hui Nationale, un manuscrit des poésies de Charles d'Orléans.

Si le prince n'a pas le cœur vindicatif d'un Italien, il en possède, au premier coup d'œil, l'esprit par sa mère. Cet esprit est vif, facile, ingénieux, sentimental à la surface, et se joue avec art dans le rythme varié des strophes harmonieuses. Charles d'Orléans est presque un bel esprit, c'est-à-dire un poète dont l'esprit invente de belles choses sans que le cœur y soit pour beaucoup. Il oublie Jeanne d'Arc, qui affranchira la patrie, pour donner une vie poétique à ses imaginations, à ses chimères. C'est un des premiers messagers de la Renaissance dans ce qu'elle a de plus maniéré. Il fait penser à l'hirondelle étourdie qui annonce trop tôt, en certaines années, un faux printemps. Par l'allégorie, il appartient à un autre âge, et par une certaine naïveté de style et de pensée. Il a lu le Roman de la Rose. Il en reflète le héros et cause avec son « Cœur. » Il se promène dans une forêt (où souffle « le Vent de mérencolie ([2]),») accompagné de Deuil et de Tristesse. Il connaît Bel accueil et Liesse et Dangier et Désir, et d'autres personnages ennuyeux. Il convoite aussi une Rose ; il a, en un mot, une dame idéale ([3]). Il la perd ; il dit à la Mort, sans doute, ou au Temps qui l'a prise :

Prends-moy aussi son serviteur ;
Car j'ayme mieux prouchainement
Mourir, que languir en tourment,
En paine, soussy et doleur ([4]).

1. Nous en avons vu un volume, avec la signature de Charles V à la première page, dans un château des environs de Lille.

2. Il y a environ cent cinquante ballades de Ch. d'Orléans, toujours sur ce même ton allégorique. « Le Vent de mérencolie » se trouve dans les chansons du poète et ailleurs.

3. Ballade. Lettre de retenue.

4. Ballade.

Il n'en est pas moins relevé de son serment. Un écrit en fait foi, avec sa date, le jour de la fête des Morts, « l'an mil quatre cent trente et sept,— ou chastel de plaisant recept;» et son cœur; mis jadis dans un écrin, absolument comme celui du Roman de la Rose, lui est rendu (1) après trente et un ans de captivité.

Néanmoins il mourra de la mort de sa dame, mais en vers seulement, car il a dit ailleurs :

Bonne chère fais, quand me deulx (2).

Je meurs entre les repas, et je dîne pour ressusciter. C'est tomber de haut.

Cet homme léger, qui a donné sa signature au roi d'Angleterre pour le voir régner en France, manque de cœur? Point du tout ; il en a en vers, une fois, au moins, et du vrai ; car on ne peut faire un vers, un seul vers qui soit bon, pour peindre un sentiment, s'il ne sort de l'âme... Les Anglais sont vaincus ; le poète s'en réjouit :

Comment voy-je les Anglois esbahys ! (3).
Resjoys-toi, franc royaume de France !
On apparçoit que de Dieu sont hays,
Puisqu'ils n'ont plus couraige ni puissance ;
Bien pensoient, par leur outrecuidance,
Toy surmonter, et tenir en servaige ;
Et ont tenu à tort ton héritaige ;
Mais à présent, Dieu pour toy se combat
Et se monstre du tout de ta partie,
Leur grant orgueil entièrement abat,
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

Un peu plus de noblesse dans l'expression, et la strophe serait aussi irréprochable pour la forme qu'elle est noble pour le fond. Cependant, tout sincère qu'il est, Charles d'Orléans ne cesse pas d'ajuster son caractère à sa poésie. Il est pour le vainqueur ; c'est son pays ? tant mieux. Où il réussit bien, c'est à exprimer la gaieté et même à peindre la nature, malgré quelque afféterie. Ceci est d'un vrai poète, et qui a le trait délicat (4) :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De souleil luisant, cler et beau.

1. Copie de la quictance dessus dicte.
2. Quand j'ai du chagrin.
3. Ballade.
4. Rondel.

Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Goutes d'argent, d'orfèvrerie,
Chascun s'abille de nouveau.
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rien de plus gracieux. Voici qui est gai et naturel. On a fait courir, en France, le bruit de sa mort ; il répond d'Angleterre :

Nouvelles ont couru en France ([1]),
Par mains lieux que j'estoye mort.
Dont avoient peu de déplaisance
Aucuns qui me hayent à tort ;
Autres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis ;
Si fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.

Ce bon prince, père d'un roi, avait un ami dans le peuple, Fredet. Or, Fredet boudait Ch. d'Orléans ; et voici comment le poète le rappelle à ses devoirs :

1.
Crié soit à la clochette,
Par les rues, sus et jus,
Fredet, on ne le voit plus ;
Est-il mis en oubliette ?

2.
Jadis il tenoit bien conte
De visiter ses amis ;
Est-il roi, ou duc, ou conte,
Quant en oubly les a mis ?

3.
Banny à son de trompette,
Comme marié confus...
Entre Chartreux et reclus
A-t-il point fait sa retreite ?

4.
Crié soit à la clochette,
Par les rues, sus et jus :
Fredet, on ne le voit plus...
Est-il mis en oubliette ? ([2])

1. Ballade.
2. Rondel.

Hélas ! nous retombons ensuite dans l'éternelle « forêt de longue attente. »

Charles d'Orléans, en résumé, est un génie bien plus français qu'italien, par certains dehors, la grâce, la légèreté, la gaieté, la délicatesse, la clarté. Outre la noblesse du langage, il lui manque l'ardeur, la vivacité et la profondeur de nos sentiments. Voici des vers qui le résument (1) :

Alez-vous-en, alez, alez,
Soussy, soing et mérencolie,
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez ?
Je vous promets que non ferez ;
Raison sur vous aura maistrie.
Alez-vous-en, alez, alez
Soussy, soing et mérencolie.

Et encore :

Je prens le temps ainsi qu'il peut venir,
Je metz courroux hors de mon souvenir,
Je suis content de tout ce que j'oy dire,
Je n'ay soucy qui me garde de rire (2).

Villon, le moins allégorique des poètes, né quand Jeanne d'Arc allait mourir, est loin d'être aussi gracieux ou superficiel que Ch. d'Orléans ; et sa vie semble en désaccord avec les plus beaux de ses vers. C'est un débauché et c'est un chrétien. Sans doute ; mais son cœur a toujours protesté contre la faiblesse de son caractère ; et sa franchise crue, qui est une grande part de son génie, a mis à nu, avec passion, son âme, ses vices et ses remords. Il se confesse à la postérité. Villon (3) est de la race de Colin Muset et de Rutebeuf, en apparence, pour le dénuement moral et matériel. Il a le mot gaulois et trivial comme eux. C'est, en réalité, un moraliste profond, un peintre immortel de l'homme, dont il a étudié en lui-même les écarts et les retours, aux deux extrêmes du libertinage et de la pénitence. Il a une imagination qui vivifie ce que sent son cœur. Et qui a senti plus vivement ?

1. Rondel.

2. Rondel.

3. Guillaume Colletet a écrit la vie de Villon. Le Président Fauchet, Gilles Ménage, Vauquelin, en ont fait mention dans leurs ouvrages.

C'est un Parisien :

Je suis Françoys dont ce me poise (1),

a-t-il dit,

Né de Paris, emprès Pontoise...

Et ailleurs :

Il n'est bon bec qu'à Paris (2).

Villon est le nom de son oncle, qui l'a pris lui-même du nom de sa patrie, un village situé près de Tonnerre. Pour dire vrai, le « folastre » écolier s'appelle Corbueil, c'est-à-dire louche ou borgne. Quelqu'un de ses ancêtres regardait sans doute les gens de travers, « *torva tuens,* » ou n'était orné que d'un œil. Dans le vieux temps, gouailleur au possible, on n'avait pas les délicatesses modernes, et, parmi le peuple, on appelait les choses et les personnes de la façon la plus caractéristique.

Mais nous comprenons fort bien que le père adoptif du poète, élevé au sacerdoce, ait préféré se nommer Villon, ce dont son indigne neveu profita. Hélas ! il ne profita en rien de l'éducation qui lui fut donnée par son oncle, chapelain, à ce que l'on assure, de l'abbaye de Saint-Benoît le Bétourné. Il aima le jeu, le vin et le reste. Mais il ne fut pas orgueilleux. Il écrivit un jour :

Pauvre je suis de ma jeunesse (3),
De pauvre et de petite extrace ;
Mon père n'eut oncq'grant'richesse,
Ni son ayeul nommé Erace.
Pauvreté tous nous suyt et trace.

Il n'est pas moins reconnaissant qu'il est humble, cet écolier brouillon de l'Université de Paris. Dans son Grand Testament, il lègue ce qu'il possède à diverses personnes, entre autres à son oncle ; mais il n'a rien ; il lui lègue au moins un bon souvenir :

Item et à mon plus que père (4),
Maistre Guillaume de Villon,
Qui m'a été plus doulx que mère
D'enfant élevé de maillon ;
Qui m'a mis hors de maint baillon.

Quels bouillons ? C'est à peine si on peut les compter.

1. Le quatrain que feit Villon quand il fut jugé mourir. — Ed. elzévirienne avec des notes historiques et littéraires de P. L. Jacob.

2. Ballades des Femmes de Paris. Envoi.

3. *Grand Testament.*

4. *Id.*

Villon était bachelier en 1450, licencié ès arts en 1452, et pourtant aucun des bénéfices réservés aux anciens écoliers ne récompensait son travail. Sa réputation était faite. Dans une bagarre, il avait tué un prêtre, Ph. Sermoise, qui l'avait, du reste, attaqué le premier, sournoisement, une dague cachée sous son manteau. Le quartier latin, avec ses quarante-deux collèges, appartenait alors aux étudiants ; ils s'en croyaient les maîtres, et malheur à qui venait les troubler dans leur vie de Bohême, entre les hautes murailles qui entouraient leur cité, fût-ce un homme de Dieu !

Tous les écoliers, heureusement, ne ressemblaient pas à Villon. Il a pris la peine de se peindre lui-même, à cette époque de sa turbulente jeunesse, en 1456 :

Sec et noir comme escouvillon [1].

Une estampe du temps, plus généreuse, nous le montre la face pleine, le front large, les sourcils élevés, l'œil bien ouvert et saillant.

Il avait, sans doute, la physionomie de sa bourse ; et ses traits rendaient bien les traits de la bonne ou de la mauvaise fortune.

Obligé de fuir après un premier « bouillon », le meurtrier se cacha, dit-on, en Bretagne ; d'autres prétendent qu'il alla jusqu'en Angleterre, où il jouit de la faveur du roi Édouard V. Mais il resta français, et son patriotisme est indiscutable comme son humilité. C'est un fou, un bouffon, au moins, et comme la caricature d'un homme de génie.

En tout cas, Villon, oublié d'abord, puis réhabilité par des « Lettres [2] de revision », ne tarde pas, de retour à Paris, à courir de nouvelles aventures. Une affaire où se mêle le nom d'une certaine Catherine de Vauselles, le força, après avoir été battu et pour éviter le ridicule, à fuir en province. Il écrivit avant son départ, et caché dans sa chambre nue, le *Petit Testament*, en quarante huitains ; il le termina en entendant

La cloche de Sorbonne [3]
Qui toujours à neuf heures sonne.

Il laissait plaisamment aux hôpitaux « ses châssis tissus d'araignées », et à Catherine de Vauselles

Son cœur enchâssé [4],
Palle, piteux, mort et transy.

1. *Petit Testament.*
2. Découvertes récemment.
3. *Petit Testament.*
4. *Id.*

Rebuté par une femme, il se fit voleur à Angers et chef de bande, à ce qu'on assure. Rentré clandestinement dans la vieille capitale, coupable d'un vol avec effraction, dans la chapelle du Collège de Navarre, aux dépens d'un chanoine du nom de Coeffier, pris sur le fait avec cinq cents écus d'or, il n'en jouit pas et faillit jouir de la potence. Il fit alors son épitaphe [1] et représenta, en ces termes, ses complices et lui, pendus et défigurés :

La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz ;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux lavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Mais priez DIEU que tous nous vueille absoudre.

Villon fut absous, même en ce monde, après avoir présenté à la cour sa « Requeste en forme de ballade. » (1460) Deux de ses complices, moins heureux, furent « chariés » au haut de la potence

Puis çà, puis là, comme le vent varie.

Encore une fois, « le Fils de la Vierge Marie, » pour dire comme le poète, l'avait sauvé de la corde !

C'était sa mère qui lui avait inspiré un amour profond pour JÉSUS-CHRIST. A « la requeste de sa mère, » il chanta aussi la Sainte Vierge dans une ballade. C'est la pieuse femme qui prend elle-même la parole :

Femme je suis povrette et ancienne [2],
Ne riens ne scay ; oncques lettre ne leuz ;
Au moustier voy dont suis paroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz ;
L'ung me fait paour, l'autre joie et liesse ;
La joie avoir fais moi, haulte Déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir ;
Comblez de foy, sans faincte ne paresse,
En ceste foy, je vueil vivre et mourir.

Le cœur du poète bat dans le cœur de sa mère et dans ces vers qu'elle lui a inspirés. Il aime sa mère ; il a la foi. Il y a des hommes dont l'âme peint brutalement les contradictions de l'âme humaine. Tel est Villon, grossier jusqu'au cynisme, s'il chante de cyniques plaisirs, délicat jusqu'à l'exquis, s'il

1. L'épitaphe de Villon en forme de ballade.
2. Ballade que feit Villon à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame.

chante la Mère de JÉSUS CHRIST ou sa mère. A celle-ci, dans son Grand Testament, il donne en présent de saluer Notre-Dame :

Item, donne à ma bonne mère (1),
Pour saluer nostre maistresse,
Qui pour moy eut douleur amère
(DIEU le sçait !) et mainte tristesse ;
Autre chastel ou forteresse
N'ay, où retraire corps et âme,
Quand sur moy court male destresse...
Ne ma mère, la povre femme !

Quelle tendresse pour la « povre femme » qui l'a porté ! Quelle communauté d'amour confiant pour la même Patronne, de la mère, dans la pauvreté, et du fils, jusque dans le crime ! Est-ce le Villon de tout à l'heure ? C'est lui ; et nous le retrouvons bientôt enfermé au château de Meung, sans avoir pu mener à bon terme une expédition lucrative dirigée contre le coffre-fort d'un vieux et riche chanoine du pays.

C'est alors que, « en l'an trentième de son âge (2), » « peu » nourri... « d'une petite miche, et de froide eau tout ung esté » par l'évêque d'Orléans, Thibault d'Aussigny, il put méditer sur sa jeunesse si mal employée et écrire ces vers dans la solitude :

Hé DIEU ! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes moeurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy ! je fuyoye l'escolle
Comme faict le mauvays enfant...
... En escrivant ceste parole,
A peu que le cueur ne me fend (3).

Quant à ses compagnons de libertinage,

Ils mendient tous nudz (4)
Et pain ne voyent qu'aux fenestres.

On le plaint, malgré tout ; son repentir est sincère, et sa

1. *Grand Testament.*
2. *Id.*
3. *Id.*
4. *Id.*

douleur si profonde que Louis XI le fait sortir de prison ; il l'en remercie dans une pièce qui se termine ainsi :

Escript l'an soixante et ung (1),
Que le bon roy me délivra,
De la dure prison de Mehun,
Et que vie me recouvra,
Dont suys, tant que mon cuer vivra,
Tenu vers lui me humilier.

Villon paraît ensuite avoir passé successivement à la cour du duc Ch. d'Orléans et à celle du duc de Bretagne. On prétend même qu'il descendit jusqu'au Roussillon, ou jusqu'à la ville de Roussillon, en Dauphiné.

Si nous en croyons Rabelais, il se retira, « sur ses vieux jours, à Saint-Maixent-en-Poitou, soubz la faveur d'un homme de bien, abbé du dict lieu, » et fit représenter des mystères... C'est Rutebeuf.

Ce que l'on raconte du tour ignoble qu'il aurait joué par vengeance au sacristain de l'abbaye, nous paraît une invention impie de Rabelais.

Il est probable que Villon mourut en 1484. Il était né vers 1430. Marot, Colletet et d'autres ont édité ses œuvres (2).

Nous n'avons pas tout dit sur son génie et sur son cœur. Il n'aime pas seulement la Sainte Vierge ; il aime Jeanne d'Arc ; il aime sa patrie ; il a encore une mélancolie profonde et vraie, dépourvue de toute sensiblerie, sortie de l'âme elle-même ; et sa pensée descend, que de fois, avec quelle poésie grave et naïve ! dans les ténèbres de la mort. C'est un chrétien ; oui, un chrétien avant tout ; sa mère en est cause... Et Villon lui doit ce qu'il a conservé de bon et de poétique sous les haillons du vice et de la misère : mélancolie, patriotisme, retour douloureux sur l'instabilité de la vie et des grandeurs. C'est comme un vin généreux qui s'écoule d'un vase fêlé... Il n'en vaut pas moins.

Voici le patriote, dans la ballade de l'Honneur français :

Quatre mois soit en un vivier chantant (3),
La teste au fons, ainsi que le butor ;...

1. *Grand Testament.*

2. La première édition des œuvres de Villon parut en 1589. M. L. Petit de Julleville le fait mourir vers 1461. On ne lit plus, en effet, depuis cette année, aucun vers de Villon où il parle de lui. Mais les souvenirs du temps le prolongent bien au-delà.

3. *Poésies diverses.*

Ou trente ans soit comme la Magdelaine
Sans vestir drap, de linge ne de laine ;
Ou noyé soit comme fut Narcisus ;
Ou, aux cheveux, comme Absalon, pendus ;
Ou, comme fut Judas, par despérance ;
Ou puist mourir, comme Simon Magus :
Qui mal vouldroit au royaume de France.

C'est franc et fort, quoique mêlé de paganisme et de christianisme.

Dans ces vers, quel vif sentiment de la mort et des angoisses de l'agonie !

Et meure Pâris ou Hélène (1),
Quiconque meurt, meurt à douleur.

Notre âge envierait à Villon ces détails d'un réalisme merveilleux :

La mort le faict frémir, pallir (2),
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.

Puis l'écrivain s'adoucit, la pitié le prend ; il a toute la mobilité d'un vrai poète :

Corps féminin, qui tant est tendre,
Polly, souef, si précieulx,
Te fauldra-t-il ces maulx attendre ?

Enfin, d'un élan soudain, parti de si bas, d'un cercueil, il monte jusqu'à DIEU :

Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

Qui n'aime encore cette strophe où l'étudiant dévergondé ranime un passé lointain, et revoit sa famille en pensant à la mort :

Mon père est mort, DIEU en ayt l'âme (3) ;
Quant est du corp, il gyst soubs lame.

C'est du pur catéchisme ; depuis Villon jusqu'à Gilbert, il n'a pas si mal inspiré les poètes... Et l'image d'une mère vient encore attendrir cette poésie funèbre, mais la plus chrétienne de toutes :

J'entends que ma mère mourra (4),
Et le sçait bien, la pauvre femme ;
Et le filz pas ne demourra...

1. *Grand Testament*
2. *Id.*
3. *Id.*
4. *Id.*

C'est profond, à force d'être court, vrai et simple ; c'est gracieux, jusque dans la mort.

Si Villon a chanté la volupté, il a vu au fond la souffrance et la vieillesse !

La femme lui paraît

> Dure plus que fer a mascher [1].

Il a dit à s'amye :

> Ung temps viendra, qui fera desseicher [2],
> Jaulnir, fléchir, vostre espanie (épanouie) fleur.

Ronsard en dira autant plus tard [3], et tous deux concluront qu'il faut ne pas perdre un instant à jouir de cette courte vie... Mais ils s'essaient en vain à chanter sur la lyre d'Horace ; elle rend, comme malgré eux, des accents chrétiens, surtout la lyre de Villon :

> Et icelles qui s'inclinoient [4],
> Unes contre autres en leurs vies,
> Desquelles les unes regnoient,
> Des autres craintes et servies,
> Là, les voy toutes assouvies,
> Ensemble, en ung tas pesle-mesle,
> Seigneuries leur sont ravies ;
> Clerc ne mestre ne s'y appelle...
> . . . .
> Or, sont-ils morts, DIEU ayt leurs âmes !

Il est un jour, dans la vie d'un artiste de génie, où sa pensée, celle qui demeure dans son âme, qui en est le fond, malgré la superficie variable sous le vent et le soleil, se résume enfin dans quelques lignes immortelles. C'est le fait de Villon dans la Ballade des Dames du temps jadis :

> Dictes-moy où, n'en quel pays [5]
> Est Flora, la belle Romaine ;
> Archipiada, ne Thaïs,
> Qui fut sa cousine germaine ;

1. *Grand Testament.* Ballade de Villon à s'amye.
2. *Id.*
3. Quand vous serez bien vieille, au feu, à la chandelle, etc.
4. *Grand Testament.* Ajoutons ces deux vers qui peignent énergiquement l'égalité dans la mort :

> D'évesques ou lanterniers,
> Je n'y congnois rien à redire.

5. *Grand Testament.*



Echo, parlant, quant bruyt on maine,
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan !

Le royne Blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de sereine ;
Berthe au grand pied, Bietris, Allys ;
Harembourges, qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais bruslèrent à Rouen,
Où sont-ilz, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Cette bonne Lorraine, « qu'Anglais bruslèrent à Rouen,» m'a toujours mis une larme dans le cœur et un sourire sur les lèvres ! C'est le sacrifice et l'espérance,.. celle de demain, car Jeanne nous aime au Ciel. Et jamais personne peut-être n'a si bien dit que Villon, en si peu de mots, si franchement, à la française... Il suffit d'un simple souvenir pour tout rappeler et faire tout espérer. Le cœur de l'homme de génie a quelque chose de celui de DIEU ; il voit d'ensemble, en un point ; il résume ; il ne lui faut pas de longs discours ni d'ornements... Lisez Casimir Delavigne qui a fait de la rhétorique sur Jeanne, et comparez !..

Villon résume bien l'homme peint dans les fabliaux pieux des premiers temps. Il fait pardonner tout à sa franchise, à ses remords pathétiques, à son amour de la France, à son génie, le plus réel et le plus idéal ensemble, enfin à sa foi ; car

Souvent ce n'était DIEU qu'il craint,
Il ferait un horrible fait.

Il aimait le bien ; il n'a pas su le pratiquer.

La Sainte Vierge, suppliée par Jeanne d'Arc et la mère du poète, a dû obtenir de JÉSUS-CHRIST qu'il lui fît grâce, comme au Bon Larron. Ne soyons pas plus difficiles que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Marot, qui était de la race de Villon, par la légèreté seulement, lui a rendu justice. « Il s'ébahit, vu que c'est le meilleur poète parisien qui se trouve, comment les imprimeurs de Paris et les enfants de la ville n'en ont eu plus grand soing... Que les jeunes poètes, ajoute-t-il, accueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avoit, que de lui apreignent à proprement descrire. »

Il « est de tel artifice, tout plein de bonne doctrine et bellement painct de mille couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne là sceu effacer. »

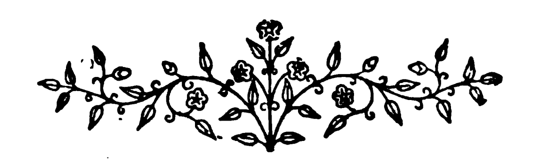
C'est un peintre, en effet, plein d'imagination, c'est un penseur. Mais où trouver l'artifice de Villon ? Il a ri, il a raillé, il a pleuré, il s'est repenti, il a aimé la Sainte Vierge et sa mère, et la France et DIEU ; il a vu, derrière la mort, l'éternité. Il est d'un temps de relèvement d'une France chrétienne. Voilà ce qui l'a fait poète.

Il a eu l'âme qui manquait à Marot, agréable à lire, dans ses bons moments, par un ton naturel et une fine naïveté, mais engourdi par une volupté sans cœur et une incrédulité glaciale ; plus doux et moins franc, plus clair et plus uni, plus élégant et plus corrompu, un protestant de la Renaissance.

Mais disons un dernier mot du Prince et de l'Escolier.

Villon, encore du vieux temps, est un trouvère plein de malice gauloise, un poète populaire, grossier jusqu'au cynisme, mais franc, naturel et chrétien comme le peuple d'alors, et tendre jusqu'à pleurer et faire pleurer. Pour Ch. d'Orléans, élégant dans un genre faux, il se présente à nous autres, gens modernes qui faisons peu de cas de l'allégorie, avec un masque ridicule sur la figure ; c'est un trouvère aussi, mais raffiné, sans cœur malgré l'amour, et qui subtilise loin du peuple, le plus souvent, sur les sommets aristocratiques. C'est le descendant de G. de Lorris. C'est l'ancêtre de Voiture. J'aime mieux le visage plein, animé et barbouillé de lie du catholique Villon.

Pour ne point confondre les trouvères avec les auteurs de nos gestes nationales, nous avons nommé ceux-ci jongleurs, d'après une expression qui avait sa noblesse à l'époque du moyen âge ; aux écrivains des Mystères nous donnerons simplement le beau nom de poètes.



CHAPITRE IX.

LES MYSTÈRES.

La poésie suit les mouvements de la société et les variations de son esprit, qui varie lui-même d'après les mouvements de notre cœur et l'exemple des rois. Tout le prouve.

Les troubadours et les trouvères, après avoir chanté la Sainte Vierge et les saints, célèbrent ensuite une beauté plus humaine, mais dont le modèle s'élève jusqu'à Marie; c'est l'époque la plus brillante de leurs subtiles chansons. Puis leur ton change, ils s'affadissent dans la peinture de la *volupté* ou se dessèchent dans une satire licencieuse et antisociale. Ils attaquent l'Église; et la royauté est leur complice sous Philippe le Bel. Ils se relèvent avec Charles d'Orléans, surtout avec Villon, contemporain de Jeanne d'Arc et d'un renouvellement de la monarchie chrétienne.

Essayons maintenant de peindre les Mystères ([1]), leur origine au tombeau de JÉSUS-CHRIST, leur beau temps et leur décadence, toujours armés de la même critique idéale et catholique qui ne peut nous tromper, en faisant passer les auteurs du moyen âge et leurs œuvres au tamis de la vérité, car

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

La Fontaine n'a-t-il pas dit lui-même :

Que le bon soit toujours camarade du beau !

Est-ce que le bon peut différer du vrai ?

Et les mystères ont une bonté, dans le sens le plus élevé, une beauté qui naissent directement de la vérité.

Quelle n'était pas l'erreur de Boileau le jour où il écrivait :

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.

C'est « *adoré* » ([2]) qu'il faudrait dire et non abhorré. Du reste,

1. C'est le nom qu'on leur a donné plusieurs siècles après leur naissance. On a dit longtemps le Jeu de la Passion, le Jeu de Saint-Nicolas, etc.

2. *Les Comédiens en France au moyen âge*, Petit de Julleville.

le plaisir du théâtre n'était pas alors un privilège; il était à la fois religieux et populaire, ce qui ne prouve rien contre la religion ou le moyen âge.

L'église, et, dans l'église, l'autel, qui n'est lui-même que le tombeau de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, c'est le lieu où prend naissance la poésie des mystères. C'est de là qu'elle sort à l'origine de notre société; elle semble alors naturelle comme l'enfance, surnaturelle comme la foi; elle est sacrée, ainsi que le fut la tragédie grecque à ses débuts. Elle est intimement liée aux cérémonies de la religion, à nos fêtes, à nos processions même, où les divers mouvements des chœurs d'enfants et de prêtres rappellent encore, de nos temps, la strophe antique, l'antistrophe et l'épode. Seulement, si quelques apparences sont les mêmes, c'est l'âme des acteurs qui est transfigurée; et DIEU a remplacé les dieux.

Le premier drame du moyen âge, celui qui se rattache de plus près à l'origine commune, c'est le récit de la Passion. Il n'a pas changé, et se répète chaque année le jour des Rameaux. C'est un dialogue en prose latine, où un prêtre, sous sa tunique de lin, figure JÉSUS-CHRIST qui parle à peine : « *Jesus autem tacebat ;* » où le narrateur, un diacre, raconte la Passion, tandis qu'un sous-diacre psalmodie, sur un ton aigu, les paroles de la synagogue. Aucun de nous n'a oublié cette profonde et indéfinissable émotion qu'il a éprouvée en entendant les paroles courtes et graves sorties du cœur de JÉSUS-CHRIST lui-même, debout, la voix criarde et redoublée de la foule : « *Crucifige ! crucifige !* » et le silence du narrateur quand le Sauveur vient d'expirer. Alors tout se prosterne. On dirait que c'est l'éternité qui commence sous les voûtes muettes du temple.

Les autres drames liturgiques se groupent autour de celui-là et en dépendent. C'est le cycle divin auprès duquel le cycle de nos gestes chrétiennes est bien peu de chose. C'est l'Annonciation ([1]), la Nativité ou les Pasteurs, les Mages, les Saints Innocents, la Résurrection. Ce sera, plus tard, tout cela, à la fois, dans quelque grand drame sacré.

Mais retournons à la simplicité du drame naissant.

A peine est-il né qu'on veut le rendre plus intéressant. A Saint-André de Lille, ce n'est pas un seul diacre qui figure le

1. Un drame liturgique des plus anciens est probablement le très court mystère de l'Annonciation, publié d'après un Processionnel, dans les *Drames liturgiques* par Coussemaker. (Dialogue entre Marie et l'Ange.)

peuple, c'est tout le lutrin qui chante à la fois : *Crucifige !*

S'agit-il des Mages ? Leur rôle se lie étroitement à l'office divin. Après l'offrande, trois chanoines du chœur, vêtus de soie, couronnés d'or, une coupe d'or à la main, chantaient jadis une prose et offraient de l'encens à JÉSUS-CHRIST. Aujourd'hui encore l'Offertoire rappelle l'offrande des Mages. Avant même que les Mages ou chanoines se missent en mouvement, un ange, un enfant, annonçait au jubé ou dans les ambons la naissance du Sauveur ; et les bergers chantaient. Le chœur de leurs voix joyeuses pourrait se résumer à peu près en ces vers :

Entendez-vous le chœur des anges ?
Chantons avec eux les louanges
De l'immortel fait mortel ;
Célébrons avec eux le mystère.
Paix soit aux hommes sur la terre
Et gloire à DIEU dans le ciel [1].

Si du berceau de Notre-Seigneur nous passons à sa tombe et à sa Résurrection, trois prêtres, le jour de Pâques, à Sens, en chapes, la tête couverte d'amicts ou voiles de lin, tenant en main des vases remplis de parfums, se rendaient au sépulcre, c'est-à-dire à l'autel. Ils représentaient les saintes femmes. Un enfant de chœur, vêtu d'une robe et d'une étole, assis sur un pupitre, à gauche de l'autel, figurait l'ange. Il s'adressait en latin aux trois Marie : « Que cherchez-vous dans le sépulcre, servantes du CHRIST ? » Elles répondaient en fléchissant le genou : « JÉSUS de Nazareth, le Crucifié, ô habitant du ciel ! » « Il est ressuscité, reprenait l'ange, comme il l'avait prédit ; allez, annoncez qu'il est ressuscité. »

Pour finir, tout le peuple entonnait le *Te Deum.*

N'avons-nous pas encore entendu, plus d'une fois, au jour heureux de l'alleluia, une procession de prêtres qui parcouraient les allées d'une église, et chantaient la frayeur ou le ravissement de Marie, de Magdeleine, de Salomé à la vue du tombeau vide et de l'ange éblouissant de lumière, chargé de leur annoncer la résurrection du Sauveur? Le martyre de Polyeucte, par Corneille, malgré le génie, n'est que l'ombre du sacrifice dramatique de JÉSUS-CHRIST. Remontons jusqu'à l'Annonciation. Ce jour-là, à Besançon, dans des temps très anciens, les diverses parties de l'évangile étaient chantées, tour à tour, par le chœur, par un enfant aux ailes blanches, l'ange Gabriel, et

1. *Le Drame chrétien au moyen âge*, Marius Sepet.

par une jeune fille. Montée sur une estrade, elle jouait le rôle de Marie :

« Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

On allait plus loin. Il y avait, à Rome, [1] un drame ou procession des prophètes qui avaient prédit la venue de JÉSUS-CHRIST. Et, dans leur bonne foi, nos vénérables ancêtres mêlaient aux prophètes une prophétesse très païenne, c'est-à-dire la Sibylle... Elle marchait avec Habacuc, Aaron, Moïse, Daniel, Siméon, Élisabeth et saint Jean-Baptiste, tous vêtus de blanc. J'allais oublier Balaam qu'on y voyait sur son âne ; et l'âne regimbait... Virgile même faisait partie de la procession, sans doute pour avoir, en vers harmonieux, prophétisé un nouvel ordre de siècles :

Novus sæclorum nascitur ordo.

Ce qui se comprend moins, dans ce drame un peu plus étrange que les autres, c'est la présence de saint Augustin. Il évoquait les prophètes et terminait la cérémonie revêtu de ses ornements épiscopaux, en prononçant un beau sermon.

Il y a mieux ou pire.

L'Église, en certains jours, voyait la fête des Innocents, la fête des fous, la fête du bœuf et la fête de l'âne. C'était « parodier la hiérarchie ecclésiastique [2], renverser le monde sens dessus dessous, mettre les grands en bas et les petits en haut, » même les bêtes. « DIEU a déposé les puissants de leur siège ; il a élevé les humbles. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles,* » dit le *Magnificat.* On le chantait avec fureur et à satiété à la fin de la fête, pendant qu'on se prélassait sur le trône des évêques et dans les stalles des chanoines. C'est comme une caricature des mystères et de l'égalité chrétienne apportée au monde par le Sauveur.

Aussi ces fêtes dégénérèrent bientôt, et l'église fut plus d'une fois le théâtre de désordres qui n'étaient pas médités. Il n'en faut pas trop vouloir au peuple, dont les excès, surtout s'ils partent d'une généreuse inspiration, ont quelque chose d'involontaire et tiennent à la grossièreté de son éducation. On dut le diriger

1. Ce même drame liturgique se retrouve, avec quelques détails de moins, sous ce titre : Les Prophètes du CHRIST, dans un manuscrit du onzième siècle de Saint-Martial de Limoges. — Coussemaker, *Drames liturgiques au moyen âge.*

2. *Les Comédiens en France au moyen-âge,* par L. Petit de Julleville, ch. II : Les fous.

et faire sortir de l'église cette royauté, même passagère, qu'il s'était arrogée, pensant bien faire et s'amuser pour le Bon DIEU (1).

Passons outre et entrons dans la seconde époque des mystères; on l'a quelquefois appelée semi-liturgique. Nous sommes au douzième siècle, ou à la fin du onzième. Le drame commence à sortir de l'église, et l'art prend naissance. Déjà même, en Allemagne, Hroswita, une religieuse de Gandersheim, fait représenter des drames sacrés dans son monastère, entre autres celui de Marie, plus de cent ans auparavant.

En France, à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, centre brillant et catholique des mystères du moyen âge, s'épanouit une fleur de gloire littéraire qui a laissé comme un parfum lointain. L'abbaye n'est plus ; et sur ses ruines, presque effacées elles-mêmes, s'élève une basilique où reposent les reliques de saint Benoît. Une gloire plus pure a fait négliger cette gloire des lettres, encore humaine quoique innocente et chrétienne.

Arrêtons-nous, un instant, au drame de l'Épiphanie. Nous sommes à Fleury-sur-Loire (2).

Un ange, au-dessus d'un beau portail de l'abbaye, annonce la naissance de JÉSUS-CHRIST. Les Pasteurs s'avancent pleins de joie vers la crèche qui est à l'entrée du monastère. On est en plein jour et en plein air. Je ne sais pas néanmoins si les Pasteurs du drame liturgique des siècles passés n'émouvaient pas l'âme davantage lorsque, à minuit, à l'heure même de la naissance du Sauveur, entre le *Te Deum* des Matines chanté par la multitude, et l'Introït de la Messe, ils se faisaient part de l'heureuse nouvelle, dans un court dialogue, à l'entrée du chœur, et se dirigeaient ensuite, la Messe commencée, appuyés sur leurs bâtons, du côté de la crèche placée sur le retable de l'autel, là où nous apercevons d'habitude la Sainte Vierge.

Dans le mystère joué à Fleury-sur-Loire, les vers latins se mêlent çà et là à la prose latine. Les Mages qui viennent après

1. Dès l'année 1210, une lettre d'Innocent III condamne absolument « les Jeux de théâtre et les spectacles donnés dans les églises, et pour lesquels on y introduit des masques. » — *Les Comédiens en France*, ch. II : Les fous.

Malgré les anathèmes des Papes, « ces saturnales indécentes » déshonorèrent les églises jusqu'au milieu du quinzième siècle. — *Le Théâtre en France*, par L. Petit de Julleville.

2. L'adoration des Mages. Coussemaker, *Drames liturgiques* (manuscrit du douzième siècle).

les Pasteurs, par un autre chemin, chantent en dehors de l'église, l'un :

Stella fulgore nimio rutilat,

l'autre :

Quem venturum olim prophetæ signaverunt.

Ensuite, ils disent en prose latine :

« *Dicite nobis, ô Jerosolomitam cives, ubi est expectatio gentium ?* »

Hérode inquiet envoie un messager aux Mages, qui leur dit en vers latins :

Quæ rerum novitas aut quæ vos causa subegit
Ignotas tentare vias ?

En un mot : « Pourquoi êtes-vous là ? »

« *Chaldei sumus,* » répondent-ils, « nous cherchons le Roi des rois. » Ils le voient et l'adorent. Après un court dialogue des Mages et des Pasteurs, les Rois, qui ont offert l'encens et la myrrhe à l'Enfant JÉSUS, avertis par un ange, s'en retournent en Orient par un chemin inconnu. L'étoile qui les avait conduits les a ramenés, sans doute, comme la voix des anges avait tourné les pas des bergers vers la crèche. La bonne nouvelle s'adressait aux humbles et aux grands ; et la poésie qui en est sortie est la plus sublime et la plus populaire.

Comment la foule pouvait-elle se plaire à ces drames, alors écrits en latin, vers ou prose ? Celui qu'on appelait le lecteur, l'arrangeur ou même le meneur de la pièce, prévenait le peuple et lui donnait quelques explications. Pour le reste, les yeux comprenaient, et l'âme se dilatait en admirant la beauté de la pauvreté dans la crèche, la beauté de la virginité dans Marie, de l'humilité dans Joseph, de la divinité dans le petit JÉSUS, la beauté de la foi dans les Pasteurs et dans les Mages, la beauté du ciel dans ces églises resplendissantes d'anges, d'or, de lumière et de chants divins. Cela valait bien les planches d'un théâtre étroit avec Andromaque et Ilion ! Depuis, on a rendu le paganisme aux grands, et refusé le DIEU naïf des mystères aux petits ! A ces drames, la foule allait en chantant et revenait en pleurant, après avoir loué DIEU dans le *Te Deum* du dénouement. Ce *Te Deum* si populaire, elle en comprenait le sens à l'accent de triomphe ; elle n'en a jamais saisi la lettre. L'Église embrasse dans son éloquence et sa poésie les ignorants qui ne lui demandent que d'aimer et de comprendre par l'amour.

Mais il nous faut faire ici une courte excursion à l'Ouest. Non loin de Fleury-sur-Loire, un peuple resté longtemps dans son indépendance, le peuple de la petite Bretagne, avait aussi ses mystères.

L'église, là comme ailleurs, fut le premier théâtre, et l'art dramatique se lia de très près, à l'origine, avec l'office divin, devant l'autel ou le tombeau de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. On a, du neuvième siècle, un *Ordinale* breton ou office *De Origine Mundi*, représenté sans doute dans les deux Cornouailles, celle de l'Ile et celle du Continent.

Ce drame peut se diviser en sept parties : Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Salomon, Maximilla. A la mort d'Adam, trois pépins du fruit défendu étaient restés dans sa bouche ; ils germèrent, grâce à Seth qui les mit en terre, et devinrent trois verges ou rameaux sur la montagne de Moria, c'est-à-dire du sacrifice. Moïse les déplanta pour les replanter sur le mont Thabor, et David, à son tour, les enfonça dans les flancs de la colline de Sion. Ils formèrent enfin l'arbre sacré qui orna le temple, et dont le tronc, délaissé à la longue, devint un jour la croix de JÉSUS CHRIST, plantée elle-même sur les os d'Adam. Adam, c'était le pécheur ; le châtiment du péché, la croix ; et JÉSUS-CHRIST sur la croix, le Rédempteur du péché ! Quelle forte synthèse !

N'est-ce pas original et foncièrement chrétien ? C'est breton, je dirais volontiers breton bretonnant.

Voici un passage naïf et bon à résumer :

Adam envoie son fils chercher, à la porte du Paradis dont il est chassé, un peu « d'huile de miséricorde. » Seth se présente au chérubin qui garde l'entrée du délicieux séjour. « Passe ta tête à travers cette porte et regarde, » dit l'ange. Seth admire. « Que vois-tu ? — Je vois de si belles choses que la langue de l'homme ne pourrait les exprimer, » répond l'enfant d'Adam au chérubin. « Regarde encore. » Autour de l'arbre du péché, Seth voit le serpent... puis un enfant un peu plus haut ; c'est JÉSUS-CHRIST. Il reçoit de l'ange trois pépins de la pomme maudite ; Adam les aura sur ses lèvres à sa mort.

Ce mystère fut joué un jour, en mémoire de la mort d'une martyre de l'Ancien Testament, Maximilla, dont aucun martyrologe n'a parlé, et qui figure dans le drame. Elle y est torturée pour avoir embrassé et adoré l'arbre sacré du temple, dont les

trois verges sont, dit-elle, le symbole admirable et manifeste des trois personnes de la Trinité ([1]).

Un autre drame sacré et toujours breton, c'est le grand mystère de JÉSUS, représenté au lendemain de la bataille d'Auray (1364), et chanté encore aujourd'hui ([2]) dans les campagnes bretonnes, aux veillées de la Semaine Sainte. De ce mystère, nous choisissons deux passages très opposés, deux acteurs dont l'un représente le ciel, l'autre l'enfer ; ce sont Marie et Judas. Marie ne voudrait pas que son Fils mourût cruellement, mais ses vœux ne seront point exaucés, et « nulle femme mortelle ne supporta la même angoisse » que la Mère d'un DIEU : « Au moins, dit Marie, choisissez le supplice le plus léger, n'y manquez point ; choisissez, hélas ! la mort la moins dure.

JÉSUS. — Je souffrirai ([3]) la plus rude mort qu'on puisse ordonner ou imaginer.

MARIE. — Retirez-vous bien loin d'ici.

JÉSUS-CHRIST. — Non, ce sera au milieu de mes amis, sachez-le, dans un lieu élevé, exposé aux regards, devant le monde.

MARIE. — Que ce soit de nuit ; ne me refusez point cela.

JÉSUS-CHRIST. — Ce sera, au contraire, au milieu du jour, et tous ceux qui passeront par le pays me verront attaché durement à une croix, les pieds et les mains percés de grands clous, entre deux voleurs, folie de mon choix.

MARIE. — Toutefois je vous demanderais, si vous me le permettiez, qu'au moins votre pur et précieux sang ne fût point versé sur la terre.

JÉSUS. — Vous me verrez tirer si raide qu'on pourrait compter le nombre de mes os, je l'affirme ; n'en doutez pas. Avec quelle cruauté mes membres seront transpercés !

MARIE. — Vous ne me faites, pour mon malheur, aucune bonne réponse qui me plaise, mon sage Fils, hélas ! aucune !

JÉSUS-CHRIST. — Il faut que par moi toutes les Écritures soient accomplies, je vous le dis, en vérité, sans que j'en oublie une seule ; gardez-vous d'en douter ; mon corps sera troué de part en part, et ma peau sera écorchée ; on n'aura point pitié de moi.

1. Ce supplément de Maximilla date de 1432.
2. Préface au drame, par M. le vicomte Hersart de la Villemarqué.
3. *Le grand Mystère de Jésus, Passion et Résurrection.* Première partie, *La Passion.* Traduction de M. Hersart de la Villemarqué.

» Et ma robe blanche d'innocent, avant de la déchirer, sachez-le, ils la rendront froidement toute rouge de mon sang. Et tout cela, croyez-le bien, arrivera par amour pour l'homme que je dois racheter...

» De toutes les parties du *pressoir*, je dois tirer la peine la plus raffinée, et je veux l'endurer brûlante. »

Le traître qui livrera JÉSUS à ses bourreaux, c'est Judas. Il a reçu des Juifs trente deniers, et de son crime, le désespoir. La furie du remords lui affirme « que demander grâce maintenant c'est peine perdue. » Judas voudrait espérer, JÉSUS est si bon ! et la Furie, qui sait parfaitement ce qu'a dit le Maître, lui répond : « *Væ autem homini illi !* Malheur à l'homme par lequel je serai livré !.. »

« Tue-toi raide [1], ajoute-t-elle. Ne pense pas à ta douleur ; elle finira tous tes maux. »

Et Judas docile fait son testament. Il est dramatique et parfois grotesque, faute de ce goût qui choisit les traits et que n'ont pas encore les peuples naïfs ni leurs écrivains. On dit tout alors, pêle-mêle, mais non sans inspiration.

« Puissé-je trouver place, dit Judas, au plus profond recoin possible du puits de l'abîme empesté ; que là soit ma tombe elle-même, et que j'y sois jeté brutalement, sans aucun espoir de pitié !

» Ici, à moi, chiens de l'enfer ! traînez mon corps aux lieux immondes ; que, harassé, en lambeaux, *je roule*, objet d'horreur et de pitié ; car c'est l'angoisse et non la joie que j'ai méritée par ma vie. »

Est-ce là que Klopstock a trouvé l'idée de ce Judas tombant et roulant, sous l'œil et le jugement de DIEU, d'abîme en abîme, d'espace en espace, jusqu'au plus profond de l'enfer? Mais le poète allemand n'a pas dit :

« Vite, qu'on me jette, à présent, dans les ordures et le feu de l'enfer ! Vite, Satan, dépêche-toi ; que, pour mon crime, corps et âme je sois bouilli dans la chaudière, rôti, brûlé sans nulle trêve ! »

C'est vulgaire et fort à la fois :

« Venez, regardez-moi au fracas du tonnerre ; je suis prêt *à braver vos tempêtes infernales ; je brave le Dieu* qui me créa ; j'élis domicile pour jamais dans le feu auprès de Satan.

1. *Le grand Mystère de Jésus*. Première partie, *La Passion*.

» C'est, c'est fait (1). »

Le dernier plaisir du damné, c'est l'orgueil.

Aujourd'hui encore les Bretons jouent assez grossièrement, dans leur langue, les mystères imités du moyen âge. Nous en avons été témoin à Saint-Brieuc, lors d'un congrès celtique où les habitants de la Petite Bretagne et du pays de Galles s'étaient réunis pour se reconnaître dans la même langue et la même origine.

C'est au même temps que nous entendîmes un barde aveugle, dernier successeur des bardes d'autrefois, et sa fille, idéale enfant, frêle comme un roseau, qui chantait sur la harpe, d'une voix si douce qu'elle semblait venir de bien loin et comme de l'autre monde, des vers inspirés, écrits dans une langue étrangère, qui ont néanmoins laissé dans notre imagination et dans notre cœur une trace ineffaçable.

Retournons dans l'autre Gaule. Ce n'est pas seulement à Fleury-sur-Loire que se jouent en France, au onzième siècle, les drames liturgiques, ou plutôt semi-liturgiques. Un peu plus tard, dans l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, on représente le drame de l'Époux durant la nuit de Noël. On en a retrouvé le manuscrit. Quel siècle d'archéologues que le nôtre !

Dans ce mystère du douzième siècle (2), dit-on, où figurent les Vierges sages et les Vierges folles, l'ange Gabriel et JÉSUS-CHRIST, il y a un certain changement dans la forme. Les pièces étaient d'habitude composées en un latin mêlé de prose et de rimes. Le drame, à Saint-Martial, y ajoute des vers écrits en langue vulgaire, en langue d'oc (3) mêlée peut-être de quelques mots de langue d'oil. C'était un essai timide dans une voie plus profane, une ébauche qui ne manquait ni d'art, ni de pathétique (4).

Mais à Fleury-sur-Loire, (nous y revenons,) on avait osé davantage, au moins pour le fond, en étendant jusqu'aux saints (5) le domaine du poète, qui se resserrait jusqu'alors dans

1. La deuxième partie du drame est intitulée : La Résurrection ; la troisième : Les Dialogues.

2. *Drames liturgiques au moyen âge*, Coussemaker.

3. *Les Mystères*, L. Petit de Julleville, t. I.

4. Aux Vierges sages etc., il faut ajouter la Nativité ou les Prophètes du CHRIST et un fragment d'un drame de la Résurrection. — Coussemaker.

5. Le manuscrit de l'abbaye de Fleury-sur-Loire contient quatre miracles de saint Nicolas, en latin. — Voir Coussemaker.

la vie de JÉSUS-CHRIST et les prophéties. Enhardi par cet exemple, Hilarius, disciple d'Abeilard, non content d'écrire, au douzième siècle, la Résurrection de Lazare, toute en vers latins, et le drame de Daniel ([1]), « *Historia de Daniel representanda,* » où le prophète chantait un cantique en l'honneur de JÉSUS-CHRIST, composa ([2]) aussi le Jeu de saint Nicolas, moins original que singulier. A peine sorti de l'église, le drame semble dégénérer.

Saint Nicolas est l'un des saints les plus populaires. Wace, que nous connaissons, l'avait célébré. Naguère encore, on entendait, dans les rues de Nancy, sa complainte pathétique. La naïveté de sa gloire a résisté à l'effort de la civilisation. Il avait eu sa prose dans les rituels des onzième et douzième siècles. Après la prose, le drame ; Hilarius y mêle, de la plus étrange façon, le roman et le latin. C'est ce qu'on a appelé une « farciture. » Le christianisme et le paganisme n'y forment pas un mélange moins extraordinaire.

Voici le titre de l'ouvrage :

« Jeu sur l'image de ([3]) saint Nicolas. Pour ce jeu voici les personnages nécessaires : celui du barbare qui confie à l'image son trésor, celui de l'image, quatre ou six larrons, saint Nicolas. »

Le drame se passe en Orient. Le barbare, ennemi de JÉSUS-CHRIST, a mis tout son avoir sous la protection de l'image de saint Nicolas ; il s'éloigne. A son retour, plus rien ; les voleurs ont pris son trésor. Fureur du barbare, en latin :

Mea congregavi,
Tibi commendavi,
Sed in hoc erravi.

Puis en roman : « Ha ! Nicolas ! — Si ne me rent ma chose, tu ol comparras. »

« Ah ! Nicolas, si tu ne me rends mon bien, tu le paieras. »

On ne saurait être plus familier avec un saint. Et encore :

Tuum testor Deum,
Te, ni reddas meum,
Flagellabo reum.

« Hore est enci. — Quare me rent ma chose que g'ei mis ci. »

1. Il existe encore un Daniel tiré d'un manuscrit du douzième siècle, de la cathédrale de Beauvais, et une Résurrection de Lazare d'après le manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire (même siècle). — *Drames liturgiques*, Coussemaker.
2. Ce drame d'Hilarius a été publié par Champollion *(Hilarii versus)*.
3. *Ludus super iconia sancti Nicolai.*

« Or, il en est ainsi. C'est pourquoi rends-moi ce que j'ai mis ici. »

Le volé fouette l'image, en effet.

Alors saint Nicolas force les voleurs à restituer. Le barbare est ému de reconnaissance, il s'agenouille devant l'image :

Supplex ad te venio,
Nicholax,
Nam per te recipio...

En roman :

« Tut icei que tu gardas, » « Tout ce que tu m'as gardé.

Il fait plus, il se convertit ; il croyait à saint Nicolas, il croit à JÉSUS-CHRIST. La foi ne raisonne pas.

Certaines de nos tragédies ont douze et quinze cents vers, celle d'Hilarius en a cent vingt trois, et touche à la comédie.

Nos voisins, les Allemands, pour la bizarrerie de certains détails, ne nous le cédaient en rien. Dans l'un de leurs mystères liturgiques, s'avance un roi d'Égypte avec son cortège. A peine a-t-il vu la Sainte Famille, il se convertit ; le roi de Babylone en fait autant ; les idoles tombent d'elles-mêmes. Et le poète, sans rire, prenant l'auditeur chrétien à partie, lui conseille d'éviter Vénus, en étudiant la physique, Pythagore, l'éthique, Socrate, Platon, la logique, Aristote.

Il est peu probable que ces singuliers mystères aient été représentés dans l'église, en France ou en Allemagne. Pourtant le drame, bien qu'il se fût émancipé jusqu'à sortir du lieu saint, y rentrait à ses heures ; et, jusque dans notre siècle, des spectacles pieux eurent lieu dans les temples catholiques. Un mandement de l'évêque (1) de Cambrai les interdit pour toujours, en 1834, dans son diocèse.

Mais nous n'avons pas épuisé la légende de l'évêque de Myre. Au treizième siècle, Jean Bodel raffina sur Hilarius et les poètes de la célèbre abbaye des rives de la Loire. Il composa un nouveau Jeu de Saint-Nicolas. Nous allons franchir un siècle au moins pour en donner une idée. C'est une nouvelle transformation du drame au moyen âge.

Ajoutons un nouveau détail. A l'origine, les drames liturgiques étaient chantés. Tous ou presque tous sont accompagnés de leurs mélodies, dans les manuscrits... Le chant « était une mélodie plane établie d'après les règles de la tonalité du plain-chant, soumise toutefois à certaines lois de rythme et d'ac-

1. *Les Mystères*, par L. Petit de Julleville.

centuation qui n'ont rien de commun avec la division exacte des temps [1]. » C'était presque le chant liturgique adapté au drame liturgique. Dans un drame plus profane, on ajouta les instruments à cordes aux chants et à l'harmonie de l'orgue. L'art et ses progrès, en compliquant les sentiments, risquèrent d'en amoindrir la puissance chrétienne.

C'est donc avec regret que l'on s'éloigne des premiers mystères, de celui de la Nativité surtout, le mystère de l'espérance, de la résurrection du monde par la grâce d'un DIEU qui va bientôt mourir. Rien ne vaut ce drame représenté dans une église, et dans toute sa divine simplicité ! Qu'on s'imagine une cathédrale merveilleusement illuminée à minuit, la crèche, le petit JÉSUS, saint Joseph, la Vierge, les pasteurs, les Mages, les anges, les chants divins, les étoiles qui brillent à travers les vitraux, les figures des assistants idéalisées dans la lumière et dans la foi. Que c'était beau !

Redescendons, malgré tout, au mystère semi et moins que semi-liturgique ; car nous avons promis l'histoire de Jean Bodel et de son Jeu de Saint-Nicolas. Jean Bodel fut un joyeux poète qui ne dépassa guère la moitié du treizième siècle. Il était d'Arras, où, suivant un trouvère, DIEU descendit un jour du ciel pour apprendre la poésie ; ce trouvère l'avait vu :

Je vi l'autre jor le ciel la sus fendre ;
Dex voloit d'Arras les motés apprendre [2].

Bodel allait partir pour la Terre Sainte, quand il fut atteint de la lèpre. Il était « mort au siècle », suivant l'expression du temps, mais pas mort à la poésie. Il eut le courage, dans son infortune, d'adresser aux gens d'Arras un adieu plein d'émotion.

Il regrette la dame de ses pensées [3], et, sans doute, le rêve d'une heureuse union.

Et li cors ira d'autre part...
Aprendre et querre engien et art
De miex valoir.

Il espère guérir ; pour sûr, il expie ses fautes ;

Et Diex, qui toute riens surmonte,
En pénitance le me conte.

1. Coussemaker, *Drames liturgiques*, Introduction. — L'auteur accompagne de leur musique tous les drames liturgiques de son ouvrage.

2. L'auteur d'une chanson qui renferme ces deux vers est resté inconnu.

3. « Li congiés de Jehan Bodel, » *Théâtre français au moyen âge*, Monmerqué et Francisque Michel.

N'est-ce pas déjà un châtiment que de ne pouvoir suivre saint Louis à la croisade ?

Diex m'a défendu le passage
Dont bone volenté avoie.

Mais il s'est consolé en apprenant la bonne nouvelle :

Mors est, j'en ai eu mesage,
Li Sarrasins que jou haoie ([1]).

De Bodel, c'est le dernier chant.

La pièce de saint Nicolas ([2]), jouée le jour même de la fête de son héros, reflète le caractère à la fois chrétien, inspiré, gai et même vulgaire de l'auteur.

Les chrétiens ont envahi la Terre Sainte. Un renégat, Aubéron, chargé d'avertir le roi musulman de Jérusalem et ses émirs de leur arrivée, s'attarde au cabaret, en Orient, où l'on ne boit guère, comme s'il était en Flandre, où l'on buvait bien. Les chrétiens n'en sont pas moins vaincus ; un seul survit, un vieillard surpris à genoux devant la statue de saint Nicolas. A l'entendre, le saint garde mieux les trésors qu'aucun autre élu. Le roi des Sarrasins lui confie son or ; mais, par précaution, il emprisonne le chrétien, qui sera torturé s'il manque jamais une pièce, une seule, « ce que l'œil pourrait contenir. » Le bourreau s'appelle Durans, comme en France. Trois coquins, des plus français par le nom, et qui savent au mieux l'argot des voleurs, Cliquet, Pincedès et Rasoir, à court d'argent après avoir joué au cabaret, apprennent que les richesses du roi sont uniquement sous la garde de saint Nicolas ; même un héraut l'a proclamé. Incrédules au saint et crédules aux dés seulement, ils reviennent bientôt chargés des richesses du souverain. Ils s'enivrent et s'endorment. Le chrétien va mourir ; saint Nicolas se montre aux voleurs sous une figure effrayante. Ils rendront ou ils périront, ils seront pendus. Ils préfèrent restituer. Durans tient déjà par le cou sa victime, rassurée, du reste, grâce à une apparition de saint Nicolas. On apprend que le trésor est à sa place et doublé. Le roi se convertit et tous ses émirs immédiatement.

Au milieu de scènes vulgaires, faute de goût, se détache

1. Que je hais.
2. *Théâtre français au moyen âge*, etc.

l'invocation des chrétiens qui vont livrer bataille aux musulmans :

Sains sepulcres, aïe ! Seigneur or du bien faire [1] !
Sarrasin et païen viennent pour nous fourfaire.
Vès les armes reluire : tous li cuers m'en esclaire,
Or, le faisons si bien que no proueche i paire [2].
Contre chascun des nos sont bien c par devise.

Un chrétien reprend seul :

Bien sai tout i morrons el Dame DIEU serviche.
Mais mout bien mi vendrai, se m'espée ne brise.
Paradis sera nostres, et eus sera ynfers.

Un autre :

Seigneur, se je suis jones, ne m'aies en despit ;
On a véu souvent grand cuer en cors petit.

(Dans les âmes bien nées,
La valeur n'attend pas ie nombre des années).

Tous les chrétiens périssent. Un ange entonne sur les martyrs un chant de gloire : il les plaint d'abord, il les félicite après :

Pour le mal k'éu avés,
... Très bien savés
Quels biens chou est de paradys
Où Diex met tous les siens amis...
Car Dieus moult douchement rechoit
Chiaus qui o lui vœlent venir.
Qui de bon cuer le servira
Jà sa paine ne perdera,
Ains sera ès chieus couronnés
De tel couronne comme avès.

Le mauvais goût n'empêche pas ce Jeu de saint Nicolas d'être comme inspiré du ciel. On y sent une foi pleine ; on y voit et on y entend les anges de DIEU, les chevaliers de JÉSUS-CHRIST ; on y respire l'âme de saint Louis.

C'est ce que le treizième siècle a produit de meilleur, avec le Miracle de Théophile [3] écrit par Rutebeuf, sous le règne et sous l'influence du même saint, le plus grand roi de notre histoire. Il s'agit d'un miracle de Notre-Dame ou de la Sainte Vierge. Les noms changent; le drame reste chrétien. C'est Marie qui joue le rôle principal ; mais, comme toujours,

1. Monmerqué, *Théâtre français*, etc.
2. Paraisse.
3. « Ci commence le Miracle de Théophile. » — *Œuvres complètes* de Rutebeuf, t. 2.

le fond, c'est la foi ; le dénouement, c'est le repentir ; la dernière perspective, c'est le ciel où règne JÉSUS-CHRIST.

Théophile (1), un mauvais prêtre, a par ambition vendu son âme au démon. La Sainte Vierge, sur les instances repentantes de Théophile, la reprend à l'esprit du mal, et tout est dit.

La scène de la tentation est curieuse.

Théophile a perdu sa place et ses honneurs. Il devra renier DIEU, « mains jointes, » pour les reconquérir, et signer un contrat, une charte. Ainsi l'exige le diable. Le prêtre est seul ; il attend le démon évoqué par la bouche de son suppôt, Salatins, en termes effroyables.

Théophile s'entretient avec lui-même :

Or, dit qu'il me fera ravoir
Et ma richèce et mon avoir;
Jà nus n'en porra riens savoir,
Je le ferai;
Diex m'a grevé, je l'greverai,
Jamès, jor je ne l'servirai :
Je li ennui.

C'est naïf.

Riches serai si povres sui;
Se il me het, je harrai lui.

Quelle énergie !

Je le ferai ! C'est bref comme la résolution et dur comme l'orgueil.

Mais Théophile, traité par le diable de « biaus douz amis, » rentré dans ses dignités par l'enfer, ne tarde pas à se repentir. Il fait à Marie une prière de plus de cent cinquante vers de douze et de huit pieds. La Sainte Vierge le chasse de sa chapelle d'abord, et puis se laisse attendrir. Il l'a nommée :

Flors d'aiglentier et lis et rose
En qui le Filz DIEU se repose.

Il a ajouté :

Jamès ne finerai de brère,
Virge, pucèle débonère,
Dame honorée ;
Bien sera m'âme dévorée,
Qu'en enfer sera demorrée
Avec Cahu ! (avec Caïn).

Et Marie réclame à Satan la charte qui lie Théophile. Le

1. Selon les Bollandistes, le prêtre Théophile, personnage réel, vivait vers 538.

démon essaie de résister ; il aime mieux « qu'en le pende. » Mais Notre-Dame le menace de lui « fouler la pance ! » image triviale de la Sainte Vierge qui foule aux pieds le serpent. Satan rend la charte.

Ce miracle est-il une pénitence littéraire de Rutebeuf et de sa vie scandaleuse ? On aime à le croire.

Pour ne pas quitter les drames de saint Nicolas, nous avons touché au treizième siècle ; nous l'avons même abrégé et résumé, autant que possible, dans deux poètes. Remontons au douzième siècle avec le Mystère d'Adam, « *Representatio Adæ*, » le premier mystère écrit tout à fait en langue vulgaire, au moins égal, sinon supérieur à ce que nous venons de lire, sauf le lyrisme de Jean Bodel. Malgré sa naïveté, il nous console de l'ébauche informe d'Hilarius, écrite en deux langues (1).

Il a trois parties, d'Adam, d'Abel et des Prophètes. Il fut joué devant l'église, dans le but de donner plus d'éclat aux fêtes de Noël, en Normandie. Les rubriques, toutes en latin, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet.

Le poète, faute d'une langue plus noble, a su cependant intéresser par la finesse de l'observation morale. Diabolus, pour séduire Ève vêtue de blanc, emploie l'insinuation et la flatterie ; il a échoué près d'Adam, et s'est préparé à tromper sa femme, dans un monologue entrecoupé de grimaces et de contorsions :

Tu es fieblette et tendre chose (2),

lui souffle-t-il au cœur,

Et es plus fresche que n'est rose ;
Tu es plus blanche que cristal,
Que neif qui chiet sur glace en val.
Mal cuple en fist li criatur.
Tu es trop tendre, e il trop dur.

Ailleurs :

Il est plus durs que n'est emfers.

Il est mult francs,

interrompt Ève emportée par la vérité.

Le diable poursuit :

Mais ne porquant tu es plus sage,
En grant sens a mis tun corrage :

1. *Representatio Adæ*. — Bibl. de Tours. Le Mystère d'Adam fut publié, pour la première fois, par Luzarche, en 1854.

2. Myst. d'Adam, première partie.

Por ço fait bon se traire à tei...
Jo vus accoint ([1]) d'un grant engin
Qui vus est fait en cest gardin.
Le fruit que Deus vus ad doné...
Nen a en sei gaires bonté ;
Cil qu'il vus ad tant défendu,
Il ad en sei mult grant vertu.
En celui est grâce de vie,
De poëste ([2]) et de seignorie,
De tut saver, e bien e mal.
Eva. — Quel savor a ? — Celestial.
A ton bel cors, à ta figure
Bien covendreit tel aventure,
Que tu fusses dames del mond,
Del soverain e del parfont,
E sëusez ([3]) quanque à estre,
Que de tuit fuissez bone maistre.

Ève tombe immédiatement dans une première faute, la curiosité. Adam, sous sa tunique rouge, est plus simple. Au démon qui s'est d'abord adressé à lui, il a répondu par un non formel :

Jo l'te dirai :
Mon creator pas n'offendrai,
Je l'aime et crient.

Mais s'il résiste au diable, il ne sait pas résister à sa femme. Ève a goûté au fruit « celestial. » Et son imagination lui fait savourer, dans sa faute, un instant de délices.

Adam la suit, sans illusion. « Jo t'en crerrai, tu es ma per ([4]), » dit-il à sa femme. Ils sont coupables, ils sont nus. Chassés du Paradis terrestre, ils seront châtiés dans leurs enfants. Ici l'on se rappelle involontairement la forte conception du mystère breton, et Seth chargé d'aller, à la porte de l'Eden, demander « l'huile de miséricorde. » Le poète normand est plus ordinaire. Nous arrivons à la seconde partie du drame.

Du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, comme de sinistres pépins, sont sortis tous les vices. La terre désolée, dit Milton, *a poussé un soupir*... Elle allait voir Caïn tuer son frère. On en sait l'histoire ; elle est résumée dans un vers terrible et qui peut s'appliquer chaque jour :

Trop te fais de Deu le privé ([5]),

dit Caïn à Abel, vêtu de blanc.

1. Avertis.
2. Puissance.
3. Sauriez.
4. Je t'en croirai, tu es ma perte.
5. Myst. d'Adam, deuxième partie.

Abel de riposter :

> Si tu m'o cies, ço iert à tort,
> DIEU vengera en tei ma mort.

Un détail naïf :

Au moment où Adam et Ève sortent de l'Éden, ils invoquent la mort. Elle vient, avec un vacarme horrible qui faisait dresser les cheveux à des milliers de spectateurs, et traîne en enfer les deux coupables ; mais ils n'y doivent pas rester. Comme il est midi, sans doute, et que le spectacle va être interrompu jusqu'après vêpres, Lucifer et ses lieutenants, tous les diables, en un mot, mais de bons diables, reparaissent, dans leur costume, sur la scène, avec Adam et Ève ; ils se dispersent pour aller dîner, chacun dans sa demeure. Et plus d'une Ève se félicitait, sans doute, d'avoir vu son époux figurer dans un mystère, même sous les livrées du démon. C'était pour DIEU ; et, pour paraître sur le théâtre, il ne fallait pas être le dernier venu, ni un mauvais chrétien comme aujourd'hui.

Le monde ne périra pas ; car, vers le soir, après que les acteurs se sont repus et délassés, le mystère continue [1]. Les prophètes du Rédempteur se montrent dans toute leur majesté, aux yeux du peuple émerveillé et touché. Y a-t-il un drame plus facile à saisir dans son admirable simplicité, plus profond, plus naturel et plus surnaturel à la fois, que celui d'Adam heureux, coupable, chassé, perdu, enfin réhabilité dans le lointain des âges futurs ? Au premier acte, DIEU lui-même ; au dernier acte, dans une perspective radieuse et sanglante à la fois, JÉSUS-CHRIST, le Réparateur ! Avons-nous rien d'aussi beau, même au dix-septième siècle ?

Les prophètes, appelés par le « lecteur, » récitent leur prophétie d'une voix haute et distincte. C'est Abraham, vieux, la barbe longue, vêtu d'amples vêtements ; Moïse, portant dans sa main droite une verge et dans sa main gauche les Tables ; les autres prophètes, parmi lesquels Isaïe, qu'interrompt assez brutalement un Juif de la synagogue, quelque Pharisien orgueilleux ; c'est Nabuchodonosor lui-même, qui sauva les trois jeunes gens de la fournaise et rendit témoignage au vrai DIEU ! Un long sermon de deux cents vers, pour terminer, était le châtiment du trop grand plaisir qu'avait pu procurer le mystère d'Adam. On y entendait énumérer les quinze signes du Juge-

1. C'est la troisième partie.

ment dernier. Nos pères n'étaient pas savants dans l'art des fins habiles et pathétiques.

Ce même douzième siècle avait vu représenter une Résurrection [1] dont il nous reste seulement trois cent soixante-six vers. Mais rien ne vaut le drame d'Adam, aussi plein de foi et de naïveté que les premiers mystères, et à peine sorti de l'église. DIEU, en effet, venu du sanctuaire, après avoir parlé au couple heureux sous le portail, rentrait majestueusement dans le temple saint, à la grande admiration de la foule, presque aussi émue que le furent Adam et Ève à la vue de leur Créateur. Quelles promesses de vertu ne devaient pas s'élever au ciel de ces cœurs transportés par un spectacle tout divin! Et les personnages aussi, ne devaient-ils pas entrer, à fond, dans l'esprit de ces rôles imaginés exprès pour eux, et qui s'accordaient le plus harmonieusement du monde avec leur foi, leurs mœurs, toutes les traditions de leur siècle et des siècles passés?... L'Église et la société ne faisaient qu'un. Nous verrons, plus tard, le théâtre préluder au divorce de cette société et de DIEU, à la séparation de l'Église et de l'État, en plein dix-septième siècle, dans une pièce immorale et immortelle, dans Tartufe.

Restons au moyen âge. Le quatorzième siècle est, par excellence, celui des mystères dits Miracles de Notre-Dame. La piété dramatique passe du Fils à la Mère. Eut-on jamais plus besoin de sa bonté pour apaiser JÉSUS-CHRIST? Disons en général : quelle source de beautés sans terme, et de délassements inépuisables pour l'âme que cette divine et douce religion, où DIEU est dans le ciel, avec les anges et les saints; où JÉSUS-CHRIST, son Fils, descend sur la terre, voit, parle, marche, a des traits comme nous et rend sa divinité accessible, sous une forme humaine, à nos sens mortels; où sa Mère, qui a presque autant souffert que lui, possède, par cette même souffrance, un tel empire sur le cœur de son Fils que nous pouvons encore espérer aujourd'hui le salut public de sa maternelle pitié!... Quelle variété de sentiments! quelles péripéties! quel pathétique! La terre, le ciel, l'enfer; l'homme et DIEU; la nature et la grâce; ce qu'il y a de plus riant, de plus sévère; de plus touchant, de plus terrible... C'est l'infini!...

Nous avons déjà une idée des Miracles dans les fabliaux pieux de Gautier de Coinsy et d'autres trouvères. Le quatorzième siècle les a mis en vers et en tragédies. Où les jouait-on?

1. Déjà citée d'après M. Coussemaker.

Partout et en particulier, sans doute, dans les Puys ou réunions littéraires, qui étaient, en même temps, des confréries de la Sainte Vierge. Il y eut le Puy d'Abbeville, le Puy d'Amiens, le Puy de Valenciennes, ceux de Senlis et de Rouen, sans compter le reste. C'est dans ces assemblées qu'étaient représentés, selon toute vraisemblance, les Miracles de Notre-Dame. Il y en a quarante et un. S'ils ne sont pas tous du même auteur, ils respirent tous le même esprit, et quelques-uns répètent les mêmes motets et les mêmes rondeaux. Leur langue est à peu près celle de l'Ile-de-France. Ils sont écrits en vers octosyllabes, comme les autres mystères, et variés, à la fin de chaque couplet, par un vers de quatre pieds.

De ces miracles, dont l'action est souvent invraisemblable, mais où la Sainte Vierge paraît si prompte et si facile au pardon, il en est un réellement beau, naïf, même pathétique. Il a pour titre : « *Comment le roy Clovis se fist crestienner à la requeste de Clotilde sa femme* [1]. »

Voici comment celle-ci est peinte par le messager, l'Éliézer de Clovis, qui va la demander en mariage au nom de son maître :

Biau maintien a en son aler,
C'est tant courtoise en son parler
Que le monde s'en esmerveille ;
De lis et de rose vermeille
Porte couleur entremeslée.

Non moins belle est son âme. Résignée à épouser un païen pour le convertir, elle a deux fils... Le premier meurt après avoir été baptisé... Le baptême en est cause, suivant le roi barbare ; ...et le second va mourir... S'il meurt, on ne sait ce qui peut arriver. Clotilde prie Notre-Dame ; et Marie, bonne à ceux qui l'aiment, descend du ciel pour sauver l'enfant. Cette intimité de Clotilde et du ciel repose le cœur. Le fils du roi sourit. La suivante le montre à la reine :

Or véez, comment il euvre
Doulcement, Madame, la bouche
En riant... N'a mal qui li touche.
... Ce tiens-je, Dame. »

Et Clotilde :

Aourée [2] soit Nostre-Dame !

Mais les Allemands envahissent la France. Le roi, vaincu,

1. « Miracles de Nostredame par personnages... » publiés par Gaston Paris et Ulysse Robert.
2. Honorée.

promet à DIEU de recevoir le baptême; il est vainqueur. Il raconte sa victoire à sa femme. Ce récit familier a un charme de simplicité qui ne se définit point :

Dame reyne, DIEU vous tiengne
En s'amitié !
— Chier sire, pour la DIEU pitié
Qui vous a ce salut apris ?
Ne où avez-vous vouloir pris
De me le dire ?

Et Clovis :

— L'a fait JÉSUS-CHRIST, nostre sire,
M'amie, qu'a vray DIEU je tiens.

Désormais Clovis s'appellera Loys. Saint Remi le veut.

Loys,
C'est un biau nom, sire,

dit un chevalier franc.

Plus tard, chevalier franc signifiera franc chevalier.

Le miracle se termine par le sacre de Clovis qui respire délicieusement et naïvement l'odeur pénétrante du Saint Chrême.

D'un autre miracle, je ne citerai qu'un mot. Théodora (1), une épouse coupable, mais ensuite calomniée, se réfugie dans un monastère. Elle y meurt, après une longue pénitence sous l'habit d'un moine. DIEU et sa Mère chargent l'abbé d'apprendre au mari la mort de Théodora :

Comment, dit l'époux, elle a vescu ?

L'abbé réplique :

Comment certes, elle a vaincu
Tout orgueil par humilité.

Le mari se fait moine.

Quoique chrétien, le théâtre a quitté depuis longtemps l'église, et même son portail; il cherche à s'établir en ville dès le treizième siècle. Rue Saint-Julien, sous le règne de saint Louis, il y a une association profane de ménétriers. Étaient-ce des acteurs ? Pour sûr, en 1398, il s'établit un théâtre fixe à Saint-Maur des Fossés, près de Vincennes. Mais les comédiens, comme on dira plus tard, ne l'étaient que par circonstance, et pour plaire à DIEU; car le clergé, qui n'avait pas souffert que les mystères se célébrassent d'habitude dans les églises,

1. Miracles de Nostredame, etc. Théodora.

avait conservé une grande partie de son influence sur les auteurs et les acteurs.

En 1402, le théâtre devint, pour ainsi dire, officiel; il eut de Charles VI ses lettres patentes. Il s'installa enfin à Paris, Hôtel de la Trinité, près de la porte Saint-Denis. Nous nous arrêtons au seuil du quinzième siècle.

Quel tableau varié que celui des mystères, de JÉSUS-CHRIST à Notre-Dame et même à saint Nicolas! Mais le fond de la toile reste le même. Le christianisme a seul ce merveilleux privilège de se transformer suivant les temps, sans rien perdre de sa vie et de sa puissance. Il est comme ces montagnes qui changent d'aspect et de couleur suivant l'heure du jour ou de la nuit, et restent immobiles sur leurs bases indéracinables; il est comme l'Océan qui réfléchit, dans la paix, le bleu du ciel, ou se livre en proie à toutes les folies de la tempête, variable comme rien ne l'est au monde, sans perdre jamais de sa profondeur ou de sa majesté. Et les mystères eux-mêmes, malgré des détails vulgaires, et les mille fautes de goût d'une littérature et d'une langue naissantes, quelquefois précédés, sur la scène elle-même, par la célébration de la sainte Messe, gardent l'empreinte de l'éternelle beauté de la vérité. Le christianisme embellit tout ce qu'il touche, et le consacre en lui donnant quelque chose d'immortel... Le détail s'efface; il reste une impression générale que les siècles ne peuvent faire disparaître.

Les mystères, fondés sur la tombe, et peints en quelque sorte avec le sang de JÉSUS-CHRIST, ne périront pas dans la mémoire des hommes.



CHAPITRE X.

LES MYSTÈRES (suite). XV[e] SIÈCLE.

LE théâtre, quelque profane que soit aujourd'hui ce nom, d'abord enfermé dans l'église et uni étroitement à l'autel, sorti ensuite du temple et même de la vie de JÉSUS-CHRIST, s'était émancipé, avec Bodel, jusqu'à la comédie, en certains endroits ; mais, sous le souffle des Croisades, il était même alors resté chrétien, et très chrétien ([1]).

Au quinzième siècle, où nous allons nous arrêter, après avoir esquissé les consolants Miracles de Notre-Dame, le plaisant, l'invraisemblable et le grotesque vont se faire une large place sur la scène et se mêler à l'inspiration tragique ou lyrique. Les mystères n'en seront pas moins populaires ; l'art même, dans son sens matériel, fera des progrès ; au fond, s'ouvre une ère de décadence. Heureusement la tragédie nationale sort, au même instant, de nos malheurs ; l'esprit humain ne s'épuise jamais.

Reprenons d'abord la suite des mystères sacrés. Comme chez les Romains, où les mimes charmaient la vue sans lasser l'esprit et l'imagination, on vit, au quinzième siècle, des mimes chrétiens représenter les mystères en silence. La foi persistait sans doute ; mais les sens paraissaient déjà plus exigeants que le cœur.

On vit, hélas ! le duc de Bedford, le jour de son entrée à Paris (1422), assister, devant le « Chastelet », à « un moult bel mystère du Viel Testament et du Nouvel... Ce fut fait sans parler ne sans signer, comme se ce fussent ymages enlevés contre ung mur. »

Un jour plus heureux, en 1437, le roi Charles rentrait triom-

1. Nous ne pouvons nommer tous les mystères. Le journal *l'Univers* annonçait, il y a quelque temps, l'impression, chez Didot, d'un mystère, saint Bernard de Menthon, déjà connu, quoique alors en manuscrit, par une notice de M. A. Lecoy de la Marche. Ce mystère, sans date ni signature, et divisé en deux journées, renferme quatre mille vers. Il semble, par l'orthographe, être du quinzième siècle. En résumé, le mystère de saint Bernard met en scène un jeune homme sur le point de se marier, et, sous l'inspiration de la grâce, fuyant la maison paternelle pour fonder le refuge ou hospice du Saint-Bernard. Ses parents le revoient; il meurt et fait des miracles.

phant dans la capitale de son royaume. Sur son passage, devant la Trinité, s'étalait la Passion, « c'était à savoir comment Notre-Seigneur fut pris, battu, mis en croix, et Judas qui s'était pendu. Et ne parlaient rien ceux qui ce faisaient, mais le montrèrent par jeux de mystère, et furent les manières bonnes et bien jouées, et vivement compassionnées et moult piteuses. »

Outre les pantomimes pieuses à l'entrée des rois ou à la Fête-DIEU, il y en avait de guerrières, comme la prise des Tournelles, où l'on n'entendait que le bruit des armes, où l'on voyait les Anglais mis en fuite...

Quelquefois les pantomimes n'étaient que des intermèdes dans un mystère dont les acteurs agissaient et parlaient. Si, par hasard, le peuple devenait trop bruyant, une espèce de démoniaque, entre autres, la fille de la Chananéenne, attirait son attention en se démenant, en gesticulant de la façon la plus étrange ; et le peuple, amateur de grimaces, comme l'enfant, se taisait pour mieux voir. Le mime bizarre disparaissait, et la pièce reprenait son cours.

Assez pour les acteurs muets. Le plus illustre mystère du quinzième siècle est celui d'Arnoul Gréban, intitulé *La Passion*, et divisé en trois parties : la *Nativité*, la *Passion*, la *Résurrection*. Composé vers 1450, il a trente-quatre mille cinq cent soixante-quatorze vers, et le nombre des personnages y est de quatre cents environ. La représentation en durait quatre journées.

C'est à la requête d'anciens de Paris que « maistre Arnoul Gresban, notable bachelier en théologie, » écrivit ce mystère. Il avait un frère, Simon, prêtre comme lui, comme lui poète, et chanoine, au Mans, sa patrie, de l'église Saint-Julien. Arnoul mourut le premier, vers 1471. Son drame est précédé d'une sorte d'Introduction de quinze cent onze vers, où l'auteur, après avoir réclamé des spectateurs « amoureux silence », raconte la création des anges et ensuite de l'homme après la révolte de Lucifer. Cette Introduction suivait elle-même un Prologue qui annonçait le sujet de la représentation. Longtemps on supprima cette interminable préface, pour mettre immédiatement sous les yeux du spectateur une scène plus saisissante annoncée en ces termes sur le manuscrit : « Cy commence le premier livre de la Passion de Notre Sauveur JÉSUS-CHRIST. »

Il était temps... Mais ce n'est pas encore la Nativité... Non...

c'est le fameux procès allégorique de Miséricorde et de Paix contre Justice et Vérité, qui s'engage, dans le ciel même, après le péché originel. Le conseil divin est réuni. Raphaël, Michel, Gabriel font partie de l'assemblée. Elle se décide enfin pour le pardon, et les divines Vertus se mettent en voyage, mais en vain, à la recherche d'une victime expiatoire. L'invention ne manque pas de grandeur ; mais ce mélange de personnages réels et allégoriques en dépare la beauté.

DIEU s'offre lui-même pour sauver l'homme, qui préfère rester dans son péché ! Il se fera homme pour expier le crime de l'homme contre la divinité. Il descendra sur la terre ; il y aura des ancêtres. Le Messie descendra de David, d'Anne et de Joachim. Sa mère sera Marie. Nous y sommes enfin, nous touchons la crèche, après quatre mille vers et plus. Nos ancêtres étaient gens de bonne foi et patients ; et les poètes manquaient plus d'art que de génie. Ils savaient d'ailleurs que l'on ne se lassait point de voir DIEU en magnifique chasuble, les anges blonds, et la Vierge Marie, et son Fils, et les diables, qu'ils connaissaient pour être parmi les meilleurs et les plus honnêtes marchands, bons bourgeois, leurs amis ou leurs voisins.

Malgré tout, hors de l'église, la verve du poète, sous un ciel plus profane que les voûtes sacrées, moins contenue par le prêtre, plus rapprochée du peuple, devait s'émanciper, s'allonger et s'appauvrir. Pourtant la foi reste, elle a sur les cœurs toute sa force première et naïve. Nous sommes loin des temps raffinés où le naturalisme la découdra, fil à fil, sous prétexte d'en séparer la superstition, et n'en laissera que l'ombre. Alors les spectateurs attendent, les yeux avides, la naissance du petit JÉSUS, avec non moins de joie que les pasteurs eux-mêmes l'apprirent du Ciel. Les bergers, Aloris, Rifflart, Pellion, Ysambert, dans un délicieux langage, se louent de leur état.

L'un d'eux :

Il n'est vie si bien nourrie
Qui vaille estat de pastourie.

L'autre ;

Est-il liesse plus serie [1]
Que de regarder ces beaux champs
Et ces doux aignelès paissants,
Saultans en la belle prairie ?

1. Mystère de la Passion. Première journée.

Un autre :

On parle de grant seignourie,
D'avoir donjon, palais puissants ;
Est-il liesse plus serie
Que de regarder ces beaux champs ?

Mais le *Gloria in excelsis* retentit dans les airs, chanté par les anges. Et les bergers, sans plus douter que les spectateurs, vont à l'instant offrir leurs dons à l'Enfant JÉSUS. Le berger Pellion lui donne son flageolet, Ysambert une « hochette. »

Au moins quand l'Enfant plorera,
La hochette l'apaisera,
Et se taira pour une pose.

Aloris lui donnera

Un beau kalendrier de bois
Pour savoir les jours et les mois,
Le karesme et le nouveau temps.

Cette familiarité de l'homme et d'un DIEU est consolante ; elle supprime l'infinie distance, elle rassure. Les Italiens n'appellent-ils pas, même aujourd'hui, le Fils de Marie, « Bambino ? » Il n'y a donc jamais eu de jansénistes en Italie ?

Un passage non moins naïf et plus touchant est celui où la Sainte Vierge apprend de la bouche de son Fils qu'il mourra sur la croix, pour racheter l'homme ; elle le supplie en vain d'alléger son supplice ou de lui promettre, durant sa longue Passion, de perdre connaissance. Plus la Mère insiste, plus le mystère de la Passion se dévoile par la bouche de JÉSUS-CHRIST dans toute son horreur.

Seulement Arnoul Gréban n'a pas le mérite d'avoir inventé cette scène. Elle est traduite presque littéralement du grand mystère de JÉSUS représenté à Auray, en 1364, et dont nous avons cité plusieurs scènes, entre autres celle de JÉSUS et de Marie.

Voici quelques vers de Gréban. JÉSUS parle :

Comme tous ceulx d'Adam nés [1]
Ont pesché jusqu'à vous et moy,
Je, qui l'humanité reçoy
Pour tous les humains délivrer,
Doy sur tout mon corps endurer
Excessive peine et amère.

1. Mystère de la Passion. Seconde journée.

Le dialogue, dans le poème breton, est plus vif, plus serré ; et J. Michel, plus tard, saura mieux dire :

Notre-Dame : Mourés donc comme les barons.
JÉSUS-CHRIST : Je mourray entre deux larrons.
Notre-Dame : Que ce soit soubs terre et sans voix.
JÉSUS-CHRIST : Ce sera hault pendu en croix.

C'est ferme, précis, dramatique.

Lazare figure dans le mystère d'Arnoul. Il a vu les limbes dans sa courte mort. Car, dit-il,

Mes sœurs, en piteux lieu estoie,
JHÉSUS m'a fait grant courtoisie.

Et Belzébuth se plaint :

Je ne sçay ; nous sommes trompés,
Le plus lourdement de jamès.
Il estoit mis au limbe, mes
Il est venu tout maintenant
Une voix haultement tonnant,
Tant terrible et espouvantable
Qu'en tout nostre enfer n'y a diable
Qui de paour ne se soit mussé (1).

Cette voix huchait :

Lazaron vien acop dehors !

Et voilà comment Lazare ressuscita, d'une façon qui nous paraît comique autant que tragique.

Lazare a vu l'enfer :

Au plus bas est le hideux gouffre (2)
Tout de désespérance taint,
Où, sans fin, art l'éternel souffre
De feu qui jamais n'est estaint.

La langue nuit à l'inspiration dans les scènes les mieux inventées, surtout dans celles où la noblesse de la parole devrait égaler la gravité dramatique de la pensée. Ainsi Judas, dans son désespoir, invoque le démon. Le démon paraît. « Quel est ton nom ? (3) » lui dit Judas.

Désespérance,
Terribilité de vangence,
Horribilité de danger.

1. Le Mystère de la Passion. Seconde ournée.
2. Id.
3. Id. Troisième journée.

Et Judas riposte :

Désespérance, bête horrible, etc.

On sourit ; l'effet est manqué. Mais on plaint l'aveugle-né qui, avant sa guérison, traduit naïvement sa peine :

Si je peusse ([1]) ung petit seigneur ([2]),
Varlès me menassent partout...
Povres gens ne sont nés de mère
Que pour porter peine et misère.
Quant ils ont bien, c'est contre droit.

C'est l'expresse vérité de tous les temps ; c'est la voix du pauvre peuple. Il lui fallait JÉSUS CHRIST pauvre comme lui, et DIEU en même temps.

La troisième journée du mystère ne débute pas sans naïveté :

Pour continuer la matière
Qui est proffitable et entière
A cueurs plains de dévotion, etc.

nous dirons un *Ave Maria.*

En résumé, la tragédie de la terre aboutit à l'Ascension de JÉSUS-CHRIST. Au ciel, les quatre Vertus qui ont, au début, cherché le Rédempteur, se donnent le baiser de paix. Pour terminer, un *Te Deum laudamus...*, et tout rentre bientôt dans le silence.

Parmi les heureuses impressions que chacun remporte chez soi, il en est une très utile et que l'art ingénu du poète n'a pas négligé de faire naître dans l'âme des spectateurs : c'est l'horreur du jeu.

Vers la fin du drame, le démon lui-même s'est mêlé aux soldats qui vont se partager la robe de JÉSUS-CHRIST ; il leur enseigne à tirer au sort, en jetant les dés sur table. Satan nage en plein bonheur. Ce jeu nouveau, un soldat veut savoir comme on l'appelle :

Griffon. — Et, beau sire, dy moy son nom
De ce beau jeu nouveau fondé.
Sathan. — Tu le dois appeler ung dé,
Qui est un nom de grand haulteur.
Griffon. — Et s'on enquiert de l'inventeur,
Que diray-je ?
Sathan. — Sans quérir fable,
Tu diras que cà fait, le diable ([3]).

1. Pousse.
2. Le Mystère de la Passion. Seconde journée.
3. *Id.* Tierce journée.

Cette scène est vulgaire et saisissante à la fois. Shakespeare, en ce genre, n'a rien inventé. Mais il est rare que le poète anglais, dans les scènes les plus grotesques, cesse d'être aussi intéressant qu'il est varié. Son génie s'impose à la langue et lui communique sa vie. La trivialité est relevée par l'énergie, la mélancolie par le piquant de la satire, l'excès de l'horreur tragique par des scènes désopilantes ; et le verbe du poète, malgré des écarts, animé par un feu intérieur, suffit à tout...

Au contraire, rien de plat, par instants, comme la langue du moyen âge. Écoutons Madeleine :

Madelaine suis je nommée (1),
Jadis gente et bien renommée
De bonne géneracion ;
Or, me suis-je en tout mal formée,
Tant que partout je suis blasmée,
Pécherresse en perdicion ;
Ma beaulté, ma perfection,
Est tournée en tel vitupère
Que c'est abominacion
Par quel moyen et mocion
J'ay tant courroucé DIEU mon père.

Et JÉSUS-CHRIST lui-même ne dit-il pas à ses apôtres, avec la simplicité d'un homme du peuple au moyen âge :

Frères, nous avons grant penance (2)
Souffert ce jour, je le scay bien ;
Allons sur le pharisien
Prendre nostre reffection.

Ce qui soutient les mystères, même celui d'Arnoul Gréban, si prolixe, c'est, en dehors des mots, la beauté surnaturelle de JÉSUS-CHRIST lui-même et de sa Mère ; c'est la beauté de la religion ; c'est la poésie des sacrements ; c'est la foi du spectateur et du poète. Elle respire dans l'œuvre ; elle sort de chaque ligne, parce que chaque ligne contient, pour ainsi dire, la vie elle-même du Sauveur. Et souvent la naïveté de la parole est plus près d'égaler la sublimité du sujet que toute l'élégance, la pompe et la majesté de l'alexandrin moderne.

La décadence se précipite, après le mystère de la Passion. Jean Michel, médecin de Charles VIII, traite le même sujet, en 1486, et le fait représenter « moult triomphalement » à

1. Le Mystère de la Passion. Seconde journée.
2. *Id.*

Angers ; il l'étend à cinquante mille vers. Il y en a de beaux. La coquetterie de Madeleine n'est-elle pas bien peinte, cette fois :

Je vueil estre à tout préparée,
Ornée, dyaprée, fardée,
Pour me faire bien regarder.

Elle demande sa « toquade » et ses « oreillettes... »

Dressez ces tapis et carreaux,
Respandez tost ces fines eaux,
Les bonnes odeurs par la place ,
Jetez tout, vuydez les vaisseaux,
Je vueil qu'on me suive à la trace.

La sage Marthe lui fait des reproches. Les médisants ont parlé.

Et Madeleine :

Quand de parler seront saoulx,
A mains ne pevent que se taire (1).

Marthe, à son tour :

A mains ne pevent que se taire
Quand vous cesserés de mal faire.

C'est de la bonne et vive comédie de mœurs, qui ne dépare point le sujet, quelque religieux qu'il soit, l'égaye un peu, et rend plus touchante la conversion de la pécheresse.

Malgré tout, la rivière de poésie d'Arnoul Gréban est devenue un fleuve. Et Arnoul, un jour, se surpassa lui-même ; il est vrai qu'il était aidé de son frère Simon. Ils réussirent, par leurs efforts combinés, à composer un nouveau mystère, dit des Actes des Apôtres, qui a soixante et un mille neuf cent huit vers. Encore un peu, ce serait l'océan.

Un obscur compilateur parmi tant d'autres, au quinzième siècle, fit jouer à Valenciennes, en vingt journées, une Passion (2) qui fut encore dépassée par une autre Passion de vingt-cinq jours, représentée plus tard dans la même ville, en 1547 (3).

1. Mystère de la Passion. Seconde journée. *Hist. du Théâtre en France*, L. P. de Julleville.

2. La création et la chute de l'homme, la Nativité, la Passion, la Résurrection de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, la prédication des apôtres et l'Assomption de Notre-Dame, en vingt journées.

3. Le mystère joué à Valenciennes, en 1547, avait pour titre exact : Mystère de la vie et de la Passion, la mort et la Résurrection du Sauveur. 48 bourgeois, plus ou moins riches, se chargèrent des frais ; et la représentation eut lieu dans les jardins du gouverneur, sur une scène qui avait 50 mètres de longueur et 25 de largeur. Ce mystère avait été composé par un clerc du béguinage de Valenciennes,

Un remanieur, sur le même sujet sacré, avait rassemblé, de çà de là, jusqu'à soixante-dix mille vers, quarante ans auparavant. A lui la palme !

La Passion des vingt journées, vrai pastiche d'Arnoul Gréban et de J. Michel, ajoute à d'interminables longueurs une marque particulière de décadence : elle est mêlée de scènes non seulement vulgaires, mais comiques (1). Ce n'est pas assez dire : la farce s'y mêle à la tragédie de JÉSUS-CHRIST. Citons :

Le poète met en scène Joachim et Anne, parents de Marie ; ils sont dans l'aisance ; ils donnent ; deux drôles en abusent, Cliquedent, et Babin, c'est-à-dire, l'imbécile ; mais l'imbécile trompera son compère, qui se croit plus fin. Il l'engage à se laisser lier et à jouer le rôle d'un enragé. Celui-ci crie ; il écume. Touchés de pitié, Anne et Joachim s'approchent et donnent à son compagnon une abondante aumône qui pourra aider à le guérir. Babin la garde pour lui et s'enfuit, après avoir dit :

T'a ta robe, et my, par art gent,
Je garderay tout cest argent ;
Adieu, Cliquedent, dans la fosse
Tu demourras jusqu'à demain.

Il a laissé là son compagnon, sans le délier ; et c'est à qui ne l'approchera pas : Il est enragé ! crie de loin Babin l'imbécile :

Au meurdre ! ne le touchiez mye,
Il vous mordra...

Pourtant un boiteux charitable le délivre : Cliquedent court après son voleur ; mais l'argent court encore plus vite dans la poche de Babin. On rit.

On se croirait à quelques pas de la Cour des miracles, à Paris même, ou dans quelque vieille cité du moyen âge. Ainsi J. Bodel avait transplanté une taverne flamande sous le ciel de la Palestine. Du reste, J. Michel a déjà fait dire à un personnage gaillard dans son mystère de la Résurrection :

Allons chez le premier (2)
Ou hostelier ou tavernier

Robert Girard. Divisé en 25 journées, il donna lieu à 25 représentations différentes où assistèrent en tout 140,000 personnes au moins ; il en résulta un bénéfice pour les entrepreneurs. Le nombre des acteurs, si l'on compte les comparses, allait environ à 400, et leurs costumes, ainsi que les décors, dont on a conservé la peinture, étaient d'une richesse et d'une exactitude remarquables. — *Fêtes et Marches historiques en Belgique et dans le Nord de la France*, par Mgr Dehaines.

1. Les diables y sont invoqués par Judas sous quarante noms différents.

2. Résurrection de J. Michel. On y lit : « Ici est la fin de la seconde journée, et il est à noter que l'aveugle et son varlet vont faisant manière d'aller boire, et conséquemment tout le monde se doit départir. »

Qui aura de bon vin à vendre,
Des pois, du lard et du pain tendre,
Et nous y disnons bien et fort.

Ailleurs, c'est un messager qui se moque de Joachim, beaucoup plus vieux que sa femme ; ou bien, c'est Barabbas, Dismas et Gestas qui vantent (1) leurs exploits. « Je ne crains ni DIEU di diable, » dit le premier.

S'agit-il des noces de Cana ? La scène nous offre les joies de la foule telles qu'elles sont dans toute leur vulgarité, et ses plaintes toutes crues.

JÉSUS-CHRIST change l'eau en vin... Quelle joie pour le misérable qui écoute, la bouche avide !

La chose est telle,

dit un acteur,

Il n'y a plus de vin au pot (2)..

Le miracle s'accomplit. Un autre acteur :

Si scavoye faire ce qu'il fait,
Toute la mer de Galilée
Seroit en muyt de vin muée ;
Et jamais sur terre n'auroit
Goutte d'eau, ne pleuveroit
Rien du ciel que tout ne fût vin.

Et le peuple, qui boit de l'eau, applaudissait au bon JÉSUS qui la changea en vin, quand il était sur la terre.

Dire que le dix-neuvième siècle se croit l'inventeur du drame populaire !

A côté de certaines grossièretés qui peuvent s'expliquer, il y a des invraisemblances inouïes.

Ici, un laboureur ensemence et récolte en quelques heures ; là, deux bourreaux, en un clin d'œil, tuent quatorze mille quatre cents enfants, parmi lesquels le fils d'Hérode. — Quelle ignorance ! quels anachronismes ! Sainte Barbe étudie Boccace ; Dioclétien a une artillerie complète ; enfin tous les païens sont des musulmans avant même que Mahomet ait paru. Un reste de mythologie vient jeter son ridicule sur cette confusion de l'art dramatique. Personne ne s'attend à cette joie toute païenne que fera naître la naissance du Sauveur :

Les pastourelles chanteront ;
Les Nimphes les escouteront,

1. La Passion de J. Michel. Seconde journée.
2. *Id.*

Et les Driades danseront
Avec les gentes Oréades.

Le réalisme ne date pas d'hier ; nous entendons ailleurs les damnés crier :

Haro ! haro ! haro ! j'enrage !

« J'enrage » est de toutes les Passions, même, à plusieurs reprises, de celle d'Arnoul Gréban...

Une chanson vante les profits du mariage. Il ne manque plus qu'une chanson à boire, et l'anarchie sera complète.

Sous ces apparences grossières, DIEU règne au théâtre, malgré tout ; et le meneur du jeu, le clerc, unit les scènes du drame défiguré, par la lecture de certains passages de la Sainte Écriture. Enfin la foi, qui persiste, fait sortir de l'âme du poète des traits magnifiques. Ils éclatent d'autant mieux dans ce désordre dramatique. Je laisse les Résurrections, assez nombreuses, le Martyre de saint Étienne, la Conversion de saint Paul, Saint Denis l'Aréopagite et bien d'autres Saints, des plus authentiques. Dans le Mystère de la mort de saint Pierre et saint Paul, à Rome, JÉSUS-CHRIST rencontre Pierre qui s'éloigne de la ville et du martyre. L'apôtre a reconnu son Maître :

Sire Jhésus, et où vas-tu ?

Et JÉSUS-CHRIST de lui répondre :

Pierres, Pierres, à Rome vois [1]
Pour mourir de rechief en crois.

Pierre rentre à Rome :

Je m'en revois, pardon, cher Sire,
J'aperçois bien que voulez dire.

Il va mourir ; il encourage les chrétiens :

Ma passion s'y est victoire,
C'est un pont pour saillir en gloire.

Puis il s'adresse à Néron, qui a voulu jouir de son supplice :

Néron, Néron, mal esploitas,
... Quand les apostres martiras.
... En or bouillant bouillu seras ;
Néron, sans mourir tu mourras.

1. *Mystères inédits*, t. I. Ach. Jubinal. « Cy comment Pierre et Paul allèrent à Rome et comment ils furent martirez. »

C'est encore plus bref qu'Agrippa d'Aubigné voyant les damnés souffrir de

L'éternelle soif de l'impossible mort.

Mais Pierre est mort ; et cette voix s'élève du sein du peuple :

Or, est orphelin le monde (1).

Un moderne aurait pu dire :

Il expire, pleurons, le monde est orphelin.

C'est plus long, moins rempli ; plus solennel, moins grand et moins vif.

Un dernier détail. Au moment de décapiter Paul, qui meurt le même jour que Pierre, le bourreau plaisante :

Sy le veuil faire cardinal,

dit-il.

C'est grotesque, mais naturel, d'une certaine façon. Dans le peuple, heureux d'échapper un instant à sa misère, de jouir avec expansion de lui-même et de sa foi en un instant de repos, le rire et les larmes se touchent avec une exagération pardonnable. Il y a là comme un soulagement, une délivrance par deux grandes issues de l'âme, les lèvres et les yeux.

C'était partout que, dans la France chrétienne, se jouaient les mystères où le pauvre se voyait dans JÉSUS-CHRIST, et le voyait monter au ciel où il irait aussi, lui, de plein droit. Aujourd'hui son Paradis est le même sur la terre, moins la foi ; et quel Paradis !

Nous sommes loin d'avoir tout cité. En 1484 on jouait, à Lille, la Création, Adam et Ève, toute l'histoire de JÉSUS-CHRIST, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension, la descente du Saint-Esprit, enfin la vengeance de JÉSUS et la destruction de Jésusalem ; le tout remplissait dix journées.

En 1437, on jouait une Passion à Metz (2) ; et Nicole, curé de Saint-Victor, serait mort sur la croix s'il n'avait été promptement secouru. Un autre prêtre, sire Jehan de Missey, tant les bons Lorrains étaient amis de l'exacte vraisemblance, faillit être véritablement pendu le même jour, comme Judas Iscariote.

Moins intéressant est le Mistère (3) du viel Testament, en

1. *Mystères inédits*, etc, t. I.
2. *Chroniques de Metz.*
3. *Le Mistère du viel Testament*, publié avec introduction, notes et glossaire par le baron James de Rothschild.

quarante-quatre mille vers. C'est un résumé incohérent, fait par un auteur inconnu et de peu de talent, des mystères bibliques qui se jouaient au quinzième siècle. Nous en devons une édition au juif James de Rothschild, qui avait nécessairement plus de goût pour l'Ancien que pour le Nouveau Testament. Ouvrons le livre et nous y lirons : la Création des Anges, le Trébuchement de Lucifer, la Création du soleil, de la lune, d'Adam et d'Ève, le Procès de Paradis, la Mort d'Abel, l'Obstination de Caïn, Noé, Lameth et ses deux femmes, le Déluge, Abraham, Jacob, Lia, Ésaü, Joseph, Moïse, le Veau d'or, la Fuite des enfants d'Israël, Samson, Saül, David et Salomon, enfin la Reine de Saba, à qui le roi sage annonce l'avènement de JÉSUS-CHRIST, fils d'une « vierge pucelle. » Salomon voudrait offrir à la souveraine étrangère l'hospitalité, ou du moins quelque rafraîchissement :

Dame, prenez en pascience
La petite réception.

La reine lui répond :

Congé prens.

Et quelque chambellan ajoute, en manière de conclusion :

Le noble et puissant Salomon
En son royaulme acquiert regnom,
Dont il est mémoire en maint lieu.
Bon fait avoir espiit en DIEU.

C'est même à cette visite de la reine de Saba à Salomon que s'arrêterait, suivant un critique récent, le viel Testament. Six autres mystères particuliers le suivraient : de Job, de Tobie, de Suzanne et de Daniel, de Judith, d'Esther, d'Octavie et des Sibylles. Ils seraient d'auteurs différents. Même après avoir lu Racine, on peut encore goûter la naïve Esther du moyen âge disant :

Reffrains, reffrains, Assuaire, ton ire.
Qu'ai-je m'effaict, dy le moi plainement,
Qu'ai-je m'effaict vers toi, redoubté sire ?
Moy et mon peuple veulx mettre à finement.
Qui ? toy Hester ? Par ton commandement.

En somme, tout est manqué, dans le viel Testament. Ni le serpent d'Ève, ni l'histoire dramatique de Caïn et d'Abel n'ont inspiré le chroniqueur. Il n'y a pas là une ombre, un souffle de poésie. En même temps que l'inspiration s'en va, le vers se com-

bine de cent ingénieuses manières ; l'esprit seul travaille, et quel esprit !

La poésie a besoin de se renouveler. Si le mystère sacré incline vers sa décadence, le mystère national naît alors que la France renaît. Le Mystère du siège d'Orléans fut représenté dans cette ville en 1435 et en 1439. Il est (1) d'un Orléanais resté inconnu, peut-être de Jacques Millet (2). En tous cas, le poète l'écrivit sur l'ordre du fameux Gilles de Rais, qui dépensa, pour les frais de la représentation, cent mille écus d'or.

Depuis fort longtemps on connaissait l'existence de ce mystère en France ; on en avait des fragments. Le manuscrit, enlevé aux moines de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, était devenu la propriété des Papes depuis longtemps. Deux savants (3) le transcrivirent, en 1849, pour le pays où il avait pris naissance. Ce mystère est d'un poète. Outre qu'en restant chrétien il imagine une nouvelle forme, toute nationale, du mystère, il est réellement inspiré. Ni Soumet, ni de Vigny à notre époque, ni d'autres au seizième et au dix-septième siècle, ne l'ont égalé ; ils n'avaient qu'une foi timide. Delavigne, qui n'a pas fait un drame de la Pucelle, mais une élégie, languit auprès d'un si grand nom, faute d'un souffle chrétien. D'autre part, Schiller, un Allemand, Shakespeare, un Anglais, des ennemis de la France, Voltaire, moins qu'un ennemi, ont calomnié Jeanne d'Arc. Jusqu'ici, il n'y a donc que l'auteur anonyme du Mystère d'Orléans (4) qui, d'accord avec DIEU, les saints et les saintes, se soit inspiré du ciel pour la chanter, comme elle s'en était inspirée elle-même pour nous sauver. C'est un témoin qui parle en vers quand la Pucelle vient de mourir, et quand son image est encore dans tous les cœurs. Son témoignage peut compter dans le Procès impatiemment attendu de la canonisation.

Le mystère a cinq parties, et vingt mille cinq cent vingt-neuf vers : la prise des Tourelles d'abord ; ensuite, les Visions, Jeanne et le roi, la bataille de Pont de Meung, Patay et la délivrance d'Orléans.

1. Ce mystère a cent quarante personnages.
2. C'est assez invraisemblable, s'il était étudiant ès-lois en 1452 ; ou bien il faudrait croire que la date de 1452 est fausse.
3. Voir la Préface du *Mystère du Siège d'Orléans*. Collection des documents inédits sur l'Histoire de France.
4. M. Gaston de Sirvey, il y a quelques années, a écrit un poème en vers sur Jeanne d'Arc, très consciencieux et intitulé : Martyre et Délivrance.

Commençons :

On se bat aux abords d'Orléans. On entend le tocsin du « beffroy. » Enfin « les trompettes des Français, dit le libretto, sonneront une retraite, et descendront tous des Tourelles, et apporteront des morts et blessés, et abandonneront les dites Tourelles, se reculeront jusques en la ville. » Nous sommes vaincus. Maître du fort, Sallebry (Salisbury) veut admirer Orléans à son aise ; il se place à une fenêtre, de façon que chacun le puisse bien voir. Il dit :

J'é volenté certainement [1]
De monter en hault en présence,
Pour voir la ville plainement,
Que à la voir je prens plaisance.
Glassidas, j'ay espérance
Que nous l'arons en peu de temps.

Pendant ce temps, de Villars et Xaintrailles s'entretiennent dans la ville, aussi visibles que Salisbury ; c'est de la couleur locale. Ils établissent, sur le boulevard, de l'artillerie pour battre les Tourelles. L'imprudent général anglais admire cette ville qu'il aura bientôt conquise :

Il regarde à destre, à senestre,
Ne fut jamais plus gente place,
C'est comme ung paradis terrestre.

Un coup de canon lui emporte la moitié du visage. C'est dramatique. Mais il nous tarde de voir Jeanne. Elle est en présence de saint Michel, qui lui renouvelle ses ordres :

DIEU vous sault, Jehanne, doulce amie,
Devers vous, fille, me renvoye
Que la chose soit accomplie,
Ainsi que DIEU le vous octroye.
Si est que vous preignez la voye
Pour aller droit au Roy parler...
Les Français ont eu très grant perte
Aujourd'hui en ceste journée,
La quelle eust esté recouverte
Se plus toust y fussiez allée.

La Pucelle :

En nom de DIEU qui tout créa
Je m'y en revoys prestement.

Michel :

Jehanne, avec vous DIEU sera,
Et allez partout seurement.

1. *Le Mystère du Siège d'Orléans.*

Conduite par de Baudricourt, elle parvient enfin au roi; mais, avant qu'elle y soit, que de personnages nouveaux! Nous allons d'un camp à l'autre, de Sallebry, Tallebot, Bettefort et Suffort au duc d'Orléans, à La Hire, à Xaintrailles, à Dunois, aux ducs de Vendôme et d'Alençon; et nous ne voyons pas seulement les anges, mais DIEU lui-même; c'est DIEU qui envoie saint Michel à Jeanne; et par sa volonté, de Baudricourt cessera de la contredire. Avouons que le ciel ne parle pas un langage différent de celui de la terre :

> Les Français ont eu grant dommage,

dit le Père des hommes,

> Aujourd'hui, et grant encombrier,
> Et ont Anglais grant avantage
> De leur faire grant destourbier.

Je n'ai pas parlé du Prêtre, du Procureur, du Messager, du Président, du Receveur, du Canonnier, des Bourgeois, de l'Inquisiteur de la Foi, et de bien d'autres. S'il n'y a pas, dans le Mystère d'Orléans, autant de personnages que dans celui de Cromwell, il s'en faut peu, et Victor Hugo n'a inventé, dans le drame, que la beauté de la laideur. Nos aïeux s'en tenaient à la vérité, et leur foi ingénue en tirait souvent, malgré la pauvreté du langage et l'allégorie, de merveilleux effets... Il y a aussi un véritable intérêt, et très humain, dans ce pêle-mêle de personnages de toute condition, qui se croisent et parlent chacun, sans périphrase, le langage de leur métier. D'autre part, les héros du mystère ont des assemblées, comme ceux d'Homère, et prononcent de nombreux discours, égayés quelquefois d'une pointe de gaieté gauloise. Ce qui fait défaut, c'est l'observation profonde du cœur humain qui immortalise les tragédies du dix-septième siècle, et nous attache, malgré tout, à ces vieux païens, qui ne nous intéresseraient guère s'ils ne ressuscitaient de leur tombe antique avec des passions qui sont les nôtres, celles d'aujourd'hui et celles de demain. Le poète du quinzième siècle, au contraire, est bien de son temps, par l'histoire, par les mœurs de ses personnages, par leurs costumes, par leur langage; il obtient même, par un art que nous n'avons guère dépassé, celui de machiniste [1], une réalité supérieure à celle du réalisme d'aujourd'hui, animée qu'elle est

1. On vit aller et venir sur la scène des dromadaires artificiels.

alors et surnaturalisée par la foi. Le nôtre est tout matériel, et n'a d'inspiration que dans la matière.

Mais le Roy parle à la Pucelle :

Or ça, Jehanne, ma doulce fille,
Vollez vous donques estre armée ?
Vous sentez-vous assez agille
Que vous n'en soyez point grevée ?
Que tout du long d'une journée
Porter harnoiz sur votre doux,
Vous en serez bien toust lassée ;
Belle fille, qu'en dites-vous ?

Et Jeanne de répliquer :

Au nom DIEU, je le porterai bien,
Faites qui soit puissant et fort,
Que je ne m'en soussye en riens,
Je me sens puissante et de port.

Et le Roy :

M'a mye, j'en suis bien d'accort.

Cette familiarité a du charme. De l'homme à DIEU, du roi au peuple, il y avait une intimité naïve, une confiance simple dont on voit les dernières traces, après l'Imitation de JÉSUS-CHRIST, dans la piété de saint François de Sales et les saillies populaires de Henri IV.

Le Roy reprend :

Jehanne, belle fille et amye,
De vous voir je prans grant plaisir,
En pryant la Vierge Marie
Qui vous garde de desplaisir.

Et la Pucelle :

Roy, sois toujours humble et doulx
Envers DIEU ; il vous gardera,
Et de ses biens, il vous donra ;
A DIEU, je prans congié de vous.

Jeanne entre en campagne ; elle écrit, en prose, à l'Anglais « qu'il rende les clefz à la Pucelle et toutes les bonnes villes qu'ils a enforcées, » car... « elle vient de par le Roy du ciel, corp pour corp, vous bouter hors de France... Entendez les nouvelles de DIEU et de la Pucelle... Au duc de Bettefort, qui se dit régent du royaume de France pour le roi d'Angleterre. »

Quelle ne devait pas être l'émotion de la foule quand elle

entendait cette lettre dictée par une fille des champs qui ne savait pas écrire, et n'avait, pour être éloquente et chasser l'Anglais, que son cœur et les promesses des saints ! Et nous autres modernes, du dix-septième, du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, nous n'avons rien su tirer de cette mine d'or du christianisme ! Nous avons cru devoir reculer jusqu'à Phèdre et Brutus pour émouvoir, ou descendre jusqu'à Triboulet !...

J'aime mieux écouter la Pucelle adressant, d'une hauteur, la parole aux Anglais, et à Talbot en particulier :

Là, Messire Jean Tallebot,
Et vous tous, autres chefs de guerre...
Je vous vueil prier et requerre
Que d'Orléans vous en aillez ;
Car icy vous n'avez que querre
Et sans cause vous travaillez.
Je vous denonce pour le mieulx
Que vous partez diligemment
Et vous en allez en vos lieux,
Oultre la mer, tout doulcement.
Vos vyes saulvez tout seullement,
D'acort suis vous lesser aller,
Sans coup ferir aucunement,
Et que ce siège vous levez.
Le DIEU du ciel vers vous m'envoye
Le vous dire, et le vous annonce,
Qu'an France n'avez droit ne voye ;
Pour ce le vous fault delesser.
Vueillez vostre guerre cesser
Et lessez France tout en paix ;
Autrement, vous feray courcer
Et morir vous tous par mes faiz.

Voilà qui nous va droit au cœur, parce que nous sommes Français, Français du temps de Jeanne d'Arc et de notre temps ; parce que, si elle détestait l'Anglais, nous voyons, dans notre âme, un autre ennemi repasser le Rhin, comme l'Anglais a repassé l'Océan...

Jeanne reprendra les Tourelles ; elle prie DIEU, comme Esther, de fortifier sa faiblesse ; et Notre-Dame l'appuie auprès de son Fils.

Nous passons de la terre au ciel :

Mon très chier filz, vueillez obtempérer
A la Pucelle qu'oyez présentement,
Et sa prière, la vueillez exaulcer,
En son affaire victorieusement.

Nécessité y est certainement.
Et le danger d'elle et de son armée,
Ne l'oubliez, je vous pry, nullement,
Et sa prière soit par vous exaulcée.

DIEU exauce sa Mère, et charge saint Michel d'annoncer à Jeanne que sa prière est accueillie.

En même temps, saint Aignan et saint Euverte, visibles sur les murailles, bénissent l'armée et la ville.

Les Tourelles sont prises... Les victoires se succèdent. La Pucelle donne ses ordres à Dunois :

Devant les Anglais nous yrons
Pour les voir, et le cuer hardi ;
Et au seurplus, je vous supplie
Que chascun se tiengne en son rant,
Et que nul ne demarche mie
Sans congié, soit petit ou grant.
Messeigneurs, gouvernez voz gens,
Que sus Anglais nulluy ne saille,
Tant que je voye qui soit tens ;
Mes vous tenez tous en bataille.

Le tableau est vrai ; c'est bien la Pucelle que nous voyons, que nous entendons, sans phrase et sans périphrase, parlant le langage d'une fille des champs, d'un chef d'armée, simple et inspirée à la fois, idéale et naïve, grande et populaire. C'est elle, c'est bien elle ! Le poète qui la mettait en scène quelques années après sa mort, ne l'avait-il pas lui-même entendue ?

Les Anglais n'ont pas même osé attendre les Français.

Y sont évagués
Et, comme dolant et confuz,
Honteusement s'en sont allez...

Mais, dit la Pucelle, s'il faut rendre grâce,

Mes amis, ce n'est pas à moy,
C'est à DIEU qui a ceci fait...

Ainsi de suite, de victoire en victoire, jusqu'à la délivrance d'Orléans.

Or, avons-nous eu la victoire,

dit la Pucelle,

De ces Anglais, nos ennemis,
Dont à toujours sera mémoire.

Jeanne va parmi les morts qui sont à terre ; elle avait dit avant le combat :

Et qui m'aymera si me suyve...
Ne que plus nul Anglais y vive ;
Mais s'en aillent en Engleterre...

comme nous dirions : en Poméranie.

Après la victoire, Jeanne est la plus douce des filles de France :

Tous prisonniers vous recommande
Que leur soyez douz et traytis.

Elle invite donc les soldats à la clémence, comme elle leur a ordonné la pureté :

Si est que à tous je commande
Dévotement vous confesser...
Vos folles femmes délessez,
Ne jurez plus DIEU ne sa Mère...
Et aimez DIEU et le priez...

Il faudra célébrer, à toujours, la délivrance d'Orléans :

Si vous en charge faire processions
Et louer DIEU et la Vierge Marie,
Dont par Anglais n'a point été ravie
Vostre cité ne voz possessions.

Pour avoir brûlé cette femme, cette messagère du ciel, les Anglais ont mérité que DIEU, moins de cent ans après, les abandonne au schisme.

Aimons la Pucelle ; et demain, laissons-nous inspirer par elle des hauteurs du ciel, comme nos ancêtres l'ont suivie jadis, portée sur son cheval de bataille (1). Accompagnée de saint Michel, des anges, des saints et de Notre-Dame, elle nous doit sauver encore. N'en doutons pas.

1. En 1580, à l'Université de Pont-à-Mousson, fut représentée l'histoire tragique de la Pucelle d'Orléans, par Fronton le Duc. A la mort de Jeanne d'Arc, on voit

Une blanche colombe hors du feu s'envoler,
Et, battant doucement ses ailes émaillées,
S'envoler du droit fil aux voûtes azurées.



CHAPITRE XI.

LES MYSTÈRES (suite et fin).

LE quinzième siècle voit un premier essai de Renaissance païenne. Nous ne saurons jamais nous passer des Grecs, et c'est justice. A chaque renouvellement des lettres, ils devront nous rendre le goût. Mais, au quinzième siècle, la tentative était prématurée : elle aboutit au ridicule. Nous en dirons un mot, et nous reviendrons avec bonheur au mystère national. Cette tentative classique fut faite par Jacques Millet, dans le mystère ou plutôt « l'Histoire de la destruction de Troye-la-Grant, translatée du latin en français, et mise par personnages. » Millet était « un estudiant ès lois, en l'université d'Orléans », quand il termina son drame, l'an 1452, le deuxième jour du mois de septembre. Il mourut assez jeune, en 1466, si l'on en croit J. Bouchet, auteur du « Temple de bonne Renommée », et fut enterré dans l'église des Blancs-Manteaux. Le Mystère de Troyes, écrit dans un rythme varié, a quatre journées [1]. On y voit l'enlèvement d'Hélène, la galante réception que lui fait le vieux Priam, et aussi... des clercs et des prêtres, des saints et des saintes... Le tout finit par l'aventure du cheval de bois et la prise d'Ilion. Plus tard, les descendants du trop naïf Millet mettront en scène Oreste et ses fureurs, Phèdre et son vice, devant la cour de Sa Majesté très chrétienne le roi de France. La contradiction est de tous les temps. Ce sera plus élégant, plus brillant, plus noble, et beaucoup plus pernicieux. Même, en sortant du théâtre et du château de Versailles, les spectateurs émus pourront, sans sortir de l'antiquité, faire une promenade mythologique jusqu'aux naïades de Trianon...

Il y a de beaux vers sur les trente mille qui composent l'Histoire de la destruction de Troye-la-Grant. Voici Andromaque, à genoux devant Hector qui veut combattre Achille :

> Hélas ! au nom de très-haults cieulx,
> Mon doulx seigneur, demeurez cy.
> Veuillez m'en croire pour le mieulx,
> Mon amy, je vous crye mercy.

1. Voir Tivier, *Histoire de la Littérature dramatique.*

Hélas ! vous voulez donc aussi
Vous allé mettre à l'adventure ;
Car il songe que je vous di
Vient d'enseignement de nature...

Elle a eu un songe, tout comme Pauline dans Polyeucte. Hector, avec douceur :

Ma femme, ma mye et ma sœur,
Ne veuillez en vos songes croire,
Mais veuillez oster votre cœur
D'iceux, sans en avoir mémoire ;
Car je m'attends d'avoir victoire
Des Grecs, par force et par puissance,
Si en aura à toujours gloire,
Tant en sera de remembrance.
Mais, pour DIEU ! ne me parlez plus
De demeurer, ma doulce amye,
Mais veuillez penser au surplus
A vos enfants, je vous en prye...

C'est moins riche qu'Homère dans l'Iliade ou que Racine dans Andromaque, mais c'est doux, naturel et pathétique. Ces passages sont rares.

Hécube n'est pas moins tendre qu'Andromaque devant le cadavre d'Hector :

Las ! pourquoy vous ay-je porté,
Mon doulx amy, dedens mes flans ?
Las ! pourquoy vous ay-je allетté,
Et nourry en vos premiers ans ?
Je te baise, mon doulx enfant,
Et jamais ne te baiseray,
Je te baise pour maintenant,
Car jamais ne te reverray...

Millet semble avoir le don précieux et poétique de la sensibilité.

Mais laissons les Grecs et les Troyens, dont on abusera un jour, et nommons Pierre Gringore, qui a vaincu l'oubli parmi tant de noms effacés, dans la comédie et la tragédie, si tragédie est le mot qui convient, à peu près, au mystère ou même à la Vie de saint Louis. Car c'est ainsi que le poète a intitulé son poème dramatique.

Qu'était-ce que P. Gringore? Né à Caen [1], suivant toute vrai-

1. De nouveaux renseignements feraient croire qu'il est né à Favières, près de Rosières aux Salines, (Meurthe-et-Moselle.)

semblance, vers 1460, d'une bonne famille bourgeoise, il quitta les siens fort jeune, et sans avoir gardé de la vie de famille une profonde impression. C'est plutôt, comme Rutebeuf et Villon, un Parisien qu'un Normand. Il voyage en Italie, à la suite de nos armées, sous Charles VIII et son successeur. Au sortir de cette vie peu régulière, il rentre dans la capitale pour occuper, parmi les Enfants sans souci, le rôle illustre de Mère sotte. Chargé, en particulier, de diriger les représentations théâtrales, il semble avoir été un homme de plus d'esprit que de caractère. Louis XII n'eut pas de peine à utiliser sa verve satirique contre le pape Jules II. Alors déjà la poésie servait les rancunes gallicanes des rois contre la papauté, et les rancunes conquérantes des descendants de Valentine Visconti. P. Gringore dut persuader au public que Louis XII avait raison de faire la guerre au Pape, qui défendait son pouvoir temporel, et aux Italiens, qui défendaient l'indépendance du Pape avec celle de l'Italie. Sous François Ier, assez dur aux Basochiens, le poète quitta Paris pour la Lorraine, où l'appelait le duc Antoine, amateur du théâtre. Mal lui en prit. Tout héraut d'armes qu'il était, sous le titre de Vaudémont, il fallit être égorgé dans la guerre des Rustauds, ces paysans venus de l'Alsace, qui voulaient tout mettre en commun, femmes et biens, et envahissaient le pays au cri de Luther ! Ces gens-là étaient l'expression la plus franche de la Réforme...

Le pauvre Gringore semble avoir fini ses jours en Lorraine, en 1539.

La foi est restée alors, même au cœur du bourgeois ; mais elle se rétrécit à mesure que la royauté, en s'accroissant, se montre plus ombrageuse vis-à-vis de l'autorité des Papes, supérieure à la sienne. Le bourgeois, qui n'a jamais eu la vue longue, se contente d'aimer son roi qui va à la messe ; et sa piété ne s'étend guère plus loin que sa paroisse, ou Notre-Dame, ou la Chapelle des Tuileries... Et les gens de loi se mêlent, depuis longtemps, au nom du code romain, d'achever l'édifice du pouvoir absolu des rois contre celui du Vatican ; ils attaquent la plus haute royauté du monde, sous prétexte de protéger, en France, contre ses empiétements, la royauté temporelle. De celle-ci on sait ce qu'ils feront plus tard, sous le nom de royauté parlementaire. Le roi ne sera rien ; le Parlement l'absorbera ; il sera tout, et les lettres, à l'heure où nous sommes arrivés de notre histoire littéraire, reflètent déjà les

idées courantes de la politique, de la magistrature, de la bourgeoisie, et le progrès dans la liberté contre l'Église.

Cependant la vieille et sainte monarchie de Louis IX a laissé longtemps sa trace ; même parmi des Soties, des Moralités, des Farces plus ou moins équivoques, P. Gringore a une œuvre de tout autre nature ; elle est d'un poète, d'un chrétien et d'un royaliste convaincu. Nous l'avons nommée : c'est la Vie de saint Louis ou de Monseigneur Saint Loys. Elle a été composée « à la requeste des Maistres et gouverneurs de la dicte Confrérie du dict Saint Loys, fondée en leur Chapelle de Saint-Blaise, à Paris. » La représentation n'a pas eu lieu plus tard que 1570.

Divisé en neuf livres, le mystère nous peint, sans souci des unités de temps, de lieu et d'action, saint Louis enfant, roi, croisé, administrateur, justicier et mourant, sans compter les miracles qui suivent la mort du saint roi. Nous allons de Pontoise à Monthléry, à Paris, de Paris à Rome, d'Italie en France, de France en Afrique, avec une facilité merveilleuse, et sans autre locomotive que l'imagination du poète. Comme dans le Mystère du Siège d'Orléans, tous les personnages possibles, allégoriques ou autres, de l'aristocratie, de la bourgeoisie, du peuple, jusqu'au bourreau, de l'Église jusqu'au Pape, défilent sous nos yeux, sans trop nous lasser. Ils sont naïfs et énergiques à la fois. Dans un tel encombrement de scènes diverses, le choix est fort difficile. Essayons cependant.

La reine Blanche a fort à faire de vaincre l'humeur malveillante des grands vassaux ; mais elle a une joie, son fils Loys, qui n'a fait aucune faute, même vénielle. Sa mère ne lui a-t-elle pas dit :

> Mon ami, mon cher fils Loys (1),
> Plus amer je ne te sçauroye
> Que je fais, mais mieulx aymeroye
> Veoir venir la mort corporelle
> T'occire et tenir en tutelle,
> Que tu eusses ton Créateur
> Courcé, ne pensé en ton ceur
> Commettre aucun péché mortel.

Il donne lui-même aux pauvres à manger, et baise un

1. Gringore, *Vie de M. S. Saint Loys* (Édition elzévir), Ier livre.

lépreux, à la grande stupéfaction des seigneurs mécontents. Alors le lépreux guéri :

Mon cœur est quasi comme en trance (1),
Et semble qu'il fait ses effors
Se resjouyr dedans mon corps.
Quesse cy ! C'est chose sauvaige,
En effect, je sens mon visaige
Tout frais et tout renouvellé ;
Bref, je ne suis plus tresallé
De ce grant mal de ladrerie.
Ha, Sire, vostre Seigneurie
M'a remys en plaine santé.
De tous pointz j'estoye supplanté,
Maintenant je suis sain et joyeux.

Saint Louis :

Remercyez le Roy des cieulx (2),
Mon chier amy, et non pas moy.

On se sent pris d'amour pour ce royal enfant, et d'autant mieux qu'il est peint plus naïvement. Après deux siècles, l'âme de la France n'a pas perdu l'empreinte du saint ; c'est la tradition qui parle, et, dans le cœur des descendants, le cœur des ancêtres par la voix du poète. Mais les vassaux vont surprendre Louis à Monthléry. Bonconseil en informe la reine ; et le Popullaire, autre personnage allégorique, mais celui-là plein de vie et chrétien, à la différence du chœur antique, se porte au secours du roi, qu'il aime « d'un cuer franc et entier. »

Si quelqu'un vous veult faire guerre (3),
Je suis tout prest de le combatre ;
Venez vous hardiement esbatre
A Paris, c'est vostre cité,
Qui a toujours d'antiquité
Entretenuz les Roys de France.
Nul ne vous peult faire nuysance,
Mais que croyez les habitans
D'icelle, qui sont consentans
Vous faire plaisir et service.

Et le roi répond :

Le Popullaire me conforte,
Car il m'ayme de tout son cœur,
Par quoy prie à Nostre Seigneur
Qu'en paix il les vueille tenir.

---

1. Gringore, *Vie de M. S. Saint Loys*, 2e livre.
2. Id.
3. Id.

C'est l'alliance du roi et du peuple ; c'est la famille sous le sceptre du père ; c'est l'ordre (1).

Vous plaist-il à Paris venir ?

riposte le Popullaire.

Ils vont vers Paris... ils y sont. Là un secrétaire jette du poison dans un mets servi au roi ; il s'est vendu à la comtesse de La Marche. Sur-le-champ, devant Chevallerie, Bonconseil lui fait son procès ; on appelle le bourreau pour le pendre sans plus de délai...

Et le bourreau vante son habileté.

Quand on veult que je pende ung homme (2),
Je croy qu'il n'a, d'icy à Romme,
Ung tel ouvrier comme je suis.

Il fait des politesses au condamné, et l'excite à la contrition :

Ayez en Jhésu-Crist fiance,
Mon amy, c'est le principal (3)
... dictes : In manus.

« Il le gecte. » Et l'on affirme que notre siècle a inventé la couleur locale !..

Passons vite sur l'empereur Frédéric d'Allemagne, qui s'entretient à Vaucouleurs avec Oultraige et qui lui fait part de ses projets sinistres à l'endroit du jeune Loys :

Si une fois je tiens le roy (4)
De France,...
... Son royaulme *annexeray*
Avec mon père...

Cet Allemand-là ressemble assez à Guillaume ou à Bismarck.

Après l'empereur, qui n'a osé aller jusqu'au bout de son crime, voici le Pape persécuté. L'empereur lui fait...

Des maulx infinis tous les jours (5).

Il quitte Rome, où l'empereur l'outrage.

Car

Vivre ne sauroie en concorde,
Sinon au royaulme de France.

1. Gringore, etc. L. 2.
2. Ibid.
3. Ibid.
4. Id. L. 3.
5. Ibid.

Il s'en va droit à Paris, où il loge à Cluny. Louis vient l'y visiter, après avoir été miraculeusement sauvé d'une maladie mortelle,

Il est mort ressuscité (1).

Il veut que le Pape

Le croise de sa main.

Et Chevallerie :

Quand voulons-nous partir ?

Le Roy :

Demain (2).

C'est naïf et sublime.

A peine le Pape a-t-il dit :

La haulte puissance immortelle (3)
Vous conduye en ce saint voyage...

que le roi et son armée sont en Palestine, où le Turc Brandifer frappe du poing sur la croix, se sent la main séchée et se convertit.

Louis remercie

DIEU (4)
Qui nous a transmis en ce lieu
Par sa divine providence.

Il prend Damiette ; et la Loi païenne, singulier personnage, s'en plaint au Soudan (5).

Les croisés sont vaincus. Louis prisonnier a perdu son livre de prières ; il le retrouve par miracle... au moment où il allait dire « sa dévocion par cueur (6). » Ensuite, il préfère la mort à l'apostasie et dit au Soudan :

De mon corp, tu le peulx occire,
Mais l'âme, qui est immortelle,
Ne sera mise en ta tutelle ;
Tu ne luy peulx aider ne nuyre (7).

Si fort, il est même temps,

disent les Prélats,

Simple et doulx comme une pucelle (8).

1. Gringore, etc. L. 3e.
2. Ibid.
3. Id. L. 4e.
4. Ibid.
5. Ibid.
6. Ibid.
7. Id. L. 5e.
8. Id. L. 4e.

A la mort de sa mère, il retourne en France. Il est temps. Les Anglais menacent notre patrie, et nous débarquons même un moment en Angleterre. Où est Joinville, qui nous tire les larmes des yeux en nous racontant la douleur de saint Louis à la mort de Blanche? Le poète est plus heureux avec le terrible prévôt Étienne Boileau, chargé pour deux ans de rendre la justice et de « soulager le Populaire. »

Il « n'excuse personne (1), » dit celui-ci.

Aussy tost sa sentence donne
Sur les parents, amys, compères,
Voisins, enfants de ces commères,
Comme il fait sur les estrangiers,
Par quoy je suys hors de dangiers
Quant je voys là ou j'ay affaire.

Une mère supplie le prévôt en faveur de son fils condamné à mort sur sa plainte.

Non. Il mourra...

Il fault qu'il meurre, à bref langaige (2).

Le bourreau reparaît. Quel mélange !

Le fils, qui est sur le haut de l'échelle :

Au nom de la Vierge Marie,
Priez tous Jésu-Crist pour moy.

Le bourreau :

Mon ami, dicte après moy,
In manus.

Le fils :

In manus, etc.

Le bourreau :

(Il le gecte.)
Le voilà despesché, Gaillart.

Gaillart, c'est son valet.. Et le valet, voyant son chef qui console un autre criminel, l'*hoste*, avant de le pendre :

Mon maistre est devenu prescheur (3),
Regardez quel bon catolique.

Un homme, un joueur, a blasphémé... Le roi le condamne à être marqué, sur la lèvre, d'un fer chaud ; et le bourreau obéit

1. Gringore, etc. L. 6e.
2. Ibid.
3. Id. L. 7e.

au roi. Cette fois, le Popullaire n'est pas absolument satisfait :

Je grumelle de veoir cecy (1) ;
Je scay bien que grant tort avoit
De jurer ; mais le roi devoit
Le pugnir en autre façon,
Veu qu'il est homme de façon ;
Le jugement est rigoureux.

Le roi, qui a appris ces murmures, s'appuie, pour se justifier, sur les saintes Écritures. Le peuple applaudit.

Mais la scène change. Trois enfants de noble lignage, conduits par un abbé, s'ébattent et tirent de l'arc. Enguerrand de Coucy les fait pendre... Il ira, sur l'ordre du roi, trois ans en Palestine, et ses biens seront distribués aux églises. A ce compte, il vivra pour expier son crime.

Et le Popullaire :

Dévot peuple, considérons (2)
Que le roi veult mettre police
En son royaulme, et que justice
Veult garder au grant et petit.

Enfin Louis est devant Tunis. La peste éclate dans son camp ; il va mourir. Il donne des conseils au dauphin :

Mon chier filz, affin qu'on te prise (3),
Ayme et honore saincte Eglise ;
Et ne donne nulz bénéfices
A gens qui soient remplis de vices.

Ensuite :

Tout à l'envers et en chemise (4),
Me coucherez sans aultre chose.

Il meurt sur la cendre. Alors l'Église :

Il a rendu sa dévote âme (5)
Entre les bras du doux Jhésus.

Chevallerie :

Les maints joinctes,
Priant DIEU, ses sainz et ses sainctes
A rendu l'âme.

1. Gringore, etc. L. 7e.
2. Ibid.
3. Id. L. 8e.
4. Ibid.
5. Ibid.

Le Popullaire, venu de France, est à la recherche du roi ; il arrive en Afrique ; il apprend sa mort. Il pleure ;

Ha, le bon Roy (1) !
Il a soutenu la police,
Il a observé la justice,
Honnestement, selon la loy,
Droit et raison.

Bonconseil (2) :

Ha, le bon Roy !
Toute l'Église militante
A esté docte et florissante,
Pensant, vivant à requoy,
Durant son temps.

Le Popullaire :

Ha, le bon Roy !
Il supportoit bourgeois, marchants,
Mesmes les laboureurs des champs,
Pugnissant gens pleins de desroy ;
Pillars, larrons.

Bonconseil :

Ha, le bon Roy !
Simples, ignorants supportoit ;
Pauvres, mendiants confortoit,
Observant de Jhésus la loy,
Redoubtant DIEU.

Le Popullaire :

Ha, le bon Roy !
De sa mort n'avons nulz proffitz.
DIEU doint que Philippe son filz
Soit ainsi que luy libéral.

Alors un libéral pouvait être un saint.

C'est naïf et touchant, avec une espèce de refrain qui rend bien la monotonie de la douleur.

Mais ce n'est pas assez pour la tendresse du peuple. Il lui faut, après le roi, le saint (3), et il ne s'en va content du spectacle que s'il a applaudi aux nombreux miracles du roi le plus aimé de tous les rois. Il se retire, la joie dans le cœur et les larmes dans les yeux. Il a vu la société tout entière, depuis le Pape jusqu'au valet du bourreau ; il a vu régner la justice, la

1. Gringore, etc. L. 8e.
2. Ibid.
3. Id. L. 9e.

même pour les « petits et les grands ; » il a joué son rôle, le plus franc, le plus pathétique, le plus naïf, le plus intéressant de la pièce. Il a emporté du théâtre un idéal poétique, mais qui n'a dépassé ni son cœur, ni son simple langage... Il a tout compris ; saint Louis était alors populaire comme Henri IV le fut depuis. Chaque âge a le héros qu'il mérite.

Il nous reste, maintenant que nous connaissons l'histoire et l'esprit des mystères (1), à mettre sous les yeux l'appareil de ce théâtre où nos ancêtres, pendant trois et quatre siècles, s'en donnèrent à cœur joie, durant des jours et des semaines, et sans rien perdre, en plein air le plus souvent, de cette délicieuse faculté de respirer à l'aise qui double tous les plaisirs, même ceux de l'intelligence.

On annonçait les mystères par un *cry* ou proclamation, comme il arrive de le faire, aujourd'hui même, à des comédiens de bas étage, ou même à des écrivains qui veulent la célébrité et font crier leur mérite avant l'apparition de leurs ouvrages. Un cry des plus fameux fut celui qui annonça, en 1540, à Paris, la représentation des Actes des Apôtres. Cinq cents personnages qui avaient un rôle à jouer dans la pièce, magnifiquement habillés

... de soie
Et de velours à pleine voie,

à cheval (2) ou sur des chars, étaient précédés par « un gros de sergents et d'archers, » par « deux hérauts vêtus de velours noir, avec manches de satin gris, jaune et bleu. » Derrière ceux-ci figuraient « les deux directeurs du dict Mystère, rhétoriciens, assavoir un homme ecclésiastique et l'autre lay, vestus honnestement et selon leur estat ; » les quatre entrepreneurs du mystère, à cheval, quatre commissaires du châtelet « montez sur des mulles, » « bon nombre de bourgeois, tant de longue robe que de courte, bien montés selon leur estat et capacité. » Les tambours et les trompettes « faisaient leurs roulades, » et, sonnant à tue-tête, ajoutaient pour les oreilles un plaisir assourdissant qui complétait celui non moins inénarrable de la vue. Au bout du cortège, on voyait à Bourges, en 1436, avant la représentation du même mystère, Néron s'avancer

1. On compte trois cents représentations de mystères, en France, de 1290 à 1603. Les mystères en langue d'oc sont de beaucoup les plus rares.

2. *Les Mystères*, par L. Petit de Julleville. Acteurs et entrepreneurs des mystères, t. I.

fièrement « sur un haut tribunal de huit pieds de largeur, tout couvert jusqu'à terre d'un drap d'or semé de grands aigles faits de broderie (1). » Et derrière Néron lui-même s'élevait un paradis magnifique qui finissait la pompe. Un héraut criait :

« Regardez : voici le plus beau paradis que vous vîtes et verrez onques. »

La représentation dura quarante jours. Les acteurs, qui se pavanaient, la veille du mystère, dans les rues, où l'on annonçait les merveilles des jours suivants, étaient des nobles, des prêtres, des bourgeois, des hommes du peuple, poissonniers, tisseurs, tisserands, fleuristes, bouchers, tapissiers, de la Confrérie de la Passion ou de toute autre corporation. Les entrepreneurs, depuis que les mystères se passaient hors de l'église, étaient des hommes de haute naissance, de riches marchands, des membres du clergé, des avocats, des légistes. On se prêtait, d'une ville à l'autre, les plus habiles d'entre les acteurs (2). Le plus souvent ils payaient leurs costumes eux-mêmes ; ou, s'ils étaient trop pauvres pour le faire, des hommes plus riches venaient à leur secours. Rarement, en ces siècles de pudeur chrétienne, une femme paraissait sur le théâtre, où se disait parfois la Messe avant l'action... On vit de jeunes garçons exceller dans leurs rôles féminins, en particulier un jeune « fils barbier, » nommé Lyonard, qui fit, à la perfection, le rôle de sainte Barbe, à Metz, dans le mystère qui porte ce nom. On y était venu dès quatre heures du matin, pour être plus sûr de son plaisir.

Pourtant, en cette même ville, le rôle de sainte Catherine (3) fut rempli par une jeune fillette de dix-huit ans qui fit pleurer le bon public, en récitant deux mille trois cents vers sans s'arrêter, et de la façon la plus pathétique du monde. Un gentilhomme, qui pleura plus que les autres, l'épousa. Et voilà comme un mystère finit de la même manière qu'un roman...

C'était à qui revêtirait les plus beaux costumes, pour honorer les saints, les saintes et la Passion. S'il y entrait un peu de vanité, c'est que la nature le veut. Honni soit qui mal y pense ! Et quelle vanité ! Un notaire joua, à Laval, le personnage de

1. Relation de Jacques Thibourt, « sieur de Quantilly, secrétaire du Roi. »

2. Ce n'est qu'au milieu du seizième siècle que des troupes de comédiens ambulants jouèrent les mystères.

3. La foule fut si grande à ce même mystère, représenté à Lille en 1351, qu'il fallut doubler la garde des portes. On vit paraître plus souvent les femmes dans les mystères mimés. On jugeait la chose moins dangereuse.

Judas, dans le mystère de la Cène, en 1524. A Seurre, un homme de loi remplit le rôle de Gorgibus, suppôt du diable. Il n'y avait pas de quoi s'enfler le cœur. J'ajoute que la vérité passionnée avec laquelle chacun jouait son rôle caractérise bien plus la foi que l'orgueil. Nous nous rappelons le curé Nicolle et d'autres... Et telle était la candeur de ce bon temps, qu'un magistrat de Grenoble, pour avoir renoncé à représenter JÉSUS-CHRIST, eut un procès. On ne lui pardonnait pas d'avoir manqué à sa parole en un sujet aussi sacré. C'était un bon peuple que le peuple du moyen âge... Il a moins changé qu'on ne le pense ; mais ses chefs ne sont plus les mêmes ; il a pris leurs nouvelles couleurs de gré ou de force.

Disons encore que les acteurs n'abandonnaient jamais la scène et se contentaient de se taire, s'ils étaient supposés absents. Le peuple ne s'effrayait point de ces sortes d'invraisemblances. Deux Romains, à Rome, conversaient à une courte distance de deux habitants silencieux de la ville de Jérusalem, qui s'élevait, par occasion, à quelques mètres de la capitale du monde païen. La distance n'était pas mieux observée que l'absence. Mais le spectateur, qui n'y regardait pas de si près, avait sous les yeux l'univers entier et tous les acteurs, à la fois, des diverses parties de l'univers. Cette grossière synthèse ne lui déplaisait point. Il avait sa manière d'entendre l'idéal.

Après les acteurs, leur chef. Le coryphée ou meneur du jeu portait un pourpoint violet et une jaquette de la même couleur, les manches rouges, les bouffants et les chausses jaunes, les souliers noirs ([1]), une petite toque noire et plate sur la tête. L'épée à la ceinture, il tenait, dans sa main droite, un bâton de la longueur d'une petite canne ; dans la gauche, un rouleau de papier, le livret du mystère. C'était le coryphée qui lisait le prologue, quand il n'était pas uni étroitement à l'action et déclamé par des personnages quelquefois allégoriques ; il liait les scènes aussi par un passage des saintes Ecritures, ou d'une façon plus simple et même tout à fait ingénue, en disant, par exemple : « Cy commence la deuxième ou la troisième journée, ou la Résurrection, ou l'Ascension. » Il était encore chargé, sans doute, de venir au secours des acteurs sans mémoire ou intimidés. C'était rare. Nos bons aïeux, qui n'avaient pas autant que

1. A la fin du manuscrit (Bibl. Nationale) de la Passion de Jhésus-Christ, jouée à Valenciennes en 1547, est représenté au naturel ce personnage, c'est-à-dire le meneur du jeu.

nous le brillant de l'esprit, faisaient preuve, en revanche, d'une conscience prodigieuse, et s'exerçaient six mois, même un an, aux rôles qui devaient égayer ou édifier le public.

C'était encore le coryphée qui annonçait le terme de la représentation, engageait les spectateurs à se retirer chacun chez soi et à se retrouver au même lieu, après la vesprée. Il paraît cependant que les vêpres souffrirent, plus d'une fois, de l'assiduité des fidèles aux mystères. On se réservait pour le théâtre ; on oubliait l'office ; et plus d'un curé de paroisse s'en plaignit. Mais rien n'est parfait en ce monde... Le même personnage, le meneur du jeu, devait aussi faire observer le silence, ce qui n'était pas facile dans une foule qui dépassa souvent cinquante mille auditeurs...

Chacun n'a qu'à sa bouche taire,

criait-il ; ou bien :

Silete, silete ! silentium habeatis,
Et per Dei Filium pacem faciatis.

Il arrivait qu'un acteur venait à son secours. Et saint Pierre, dans le mystère de saint Étienne, disait :

Doulces gens, un peu de silence.

Nous avons parlé de prologue. En voici un, tiré du même mystère :

Dieu Père, et Filz, et Sainct Esprit,
Sauve et gart ceste compaignie !
Vous savez qu'onques ne périt
Qui servist la Vierge Marie !
Car grant joye et grant délit (délectation)
Quant de bon cuer on la déprie.
S'y pry que chascun s'umilit
En disant un Ave Maria :

Cy-dict à genous :

Ave Maria.

Le coryphée avait-il débité son prologue, il disait à Jehan, si c'était Jehan, le premier acteur qui dût paraître :

Jehan, venez vous avandcer,
Et votre sermon commancer.

Et Jehan disait à Hérode :

Pœnitenciam agite.

Combien de temps durait le sermon ?

La patience de nos ancêtres, fortifiés depuis des siècles dans la foi, en savait quelque chose ; et nous avons peine à lire jusqu'au bout, aujourd'hui, ces longues tirades, ces vers de huit et de dix pieds qui dépassaient souvent le nombre de deux mille ! JÉSUS-CHRIST prononça jusqu'à près de quatre mille vers.

Laissons le coryphée ; regardons la scène. On y voyait un ciel, une terre, un DIEU assis au haut de gradins élevés, tenant à la main la boule du monde, environné lui-même des saints, des chœurs angéliques, dont les chants s'accompagnaient des sons du violon, de la trompette et de l'orgue solennel. Au-dessous de la scène était l'enfer. On y descendait par une trappe cachée derrière un rideau orné d'une tête hideuse. Un dragon en figurait l'entrée ; de sa gueule s'échappaient des flammes et de la fumée. Les démons grimaçaient sous toutes les formes, dans cet enfer ou sur la scène elle-même, s'ils y devaient paraître ; et les lunettes d'or ou d'acier dont leur nez se revêtait parfois, non sans anachronisme, donnaient pourtant à leur regard un plus sinistre éclat.

Remontons d'un degré, jusqu'au purgatoire. C'était une construction en forme de tourelle grillée, sur un côté du théâtre. Là souffraient les âmes condamnées seulement à des peines momentanées et revêtues d'étoffes claires en signe d'espérance. Derrière la tour, de pauvres gens, payés pour cela, hurlaient d'un commun accord. C'étaient les cris des habitants du purgatoire.

Sur la scène, large en moyenne de trente mètres, et profonde d'autant, séparée de la foule par une barrière nommée créneau, il n'y avait pas de coulisses. Le premier plan était réservé aux acteurs ; au fond de la scène s'élevaient de nombreuses mansions, toutes ouvertes du côté du public, et qui se fermaient à volonté. Ces mansions représentaient, à droite et à gauche, des palais, des villes, comme Béthanie, Jérusalem ou Rome, suivant la circonstance. Au milieu, c'était la mer, le Saint-Sépulcre, des ruines, un chemin pour les chevaliers ; on se souciait peu de l'exacte vraisemblance... Une étiquette, en gros caractères, indiquait, sur la mansion, le nom de la cité qu'elle représentait ; et l'art du peintre flattait le patriotisme des auditeurs en donnant, à la capitale du peuple juif ou à celle des Romains, un air de ressemblance avec leur propre ville.

Descendons du théâtre aux spectateurs... Le peuple était assis sur des gradins, et payait six deniers (1), quelquefois douze, c'est-à-dire un sou aux premières représentations, un demi-sou quand le spectacle se prolongeait un certain nombre de journées.

Au-dessus de ce parterre, peu luxueux mais commode, élevé en pente, régnait un cordon de loges fermées, où l'on payait jusqu'à trois florins. Cet amphithéâtre était lui-même couvert d'un voile, pour garantir « les spectateurs de l'ardeur et intempérie du soleil; tant bien et excellemment peint d'or, d'argent, azur et autres riches couleurs que possible est de sçavoir le réciter. »

Cinq mille spectateurs, au moins, pouvaient tenir dans l'enceinte du théâtre ; et la foule y était parfois si grande, que les sénéchaux et les baillis du temps ordonnaient aux boulangers, bouchers, rôtisseurs, marchands de vin et de liqueurs, de se munir d'abondantes provisions. Ce que nous appelons aujourd'hui des « agents de ville », veillaient sur les maisons, contre les voleurs, pendant l'absence des maîtres. L'art des machinistes ou maîtres des secrets opérait des merveilles. A Valenciennes, on vit les anges s'élever dans le ciel (2), JÉSUS-CHRIST se transfigurer et disparaître, dans une Passion. Ailleurs la terre trembla, le soleil s'éclipsa, les tombeaux s'ouvrirent. Les machinistes avaient du génie... Froissart parle « d'un ciel estellé » qui s'élevait à la porte Saint-Denis.., « de jeunes enfants, appareillés et mis en ordonnances d'anges, qui chantaient moult mélodieusement le doux enfant JÉSUS ». « Les apôtres voyageaient dans les nuées, » « les saints marchaient sur des fers rouges (3). » Ces plaisirs finissaient le soir, par le *Te Deum*; alors les lanternes brillaient à toutes les fenêtres..; puis on se reposait pour goûter mieux les plaisirs du lendemain. Et toutes ces merveilles pouvaient durer un mois !

En province, elles s'étalaient devant le portail d'une église, sur la place publique, sur les ruines de quelque ancien cirque romain ; dans Paris, sur des « escaffauts », appuyés contre les

1. En 1536, à Bourges, on recueillit quatorze mille huit cent soixante livres, ce qui est beaucoup pour l'époque.

En 1547, à Valenciennes, pour vingt-cinq journées, on recueillit quatre mille six cent quatre-vingts livres quatorze sous, six deniers.

2. Au moyen d'un pivot à vis.

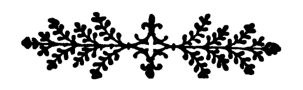
3. *Les Mystères* par L. Petit de Julleville. — La mise en scène et les spectateurs, t. I.

églises ou contre les murs des grands édifices, voire même contre les murs du cimetière des Innocents ; ensuite à l'hôtel de la Trinité, plus tard à l'hôtel de Bourgogne, jusqu'à l'interdiction des mystères, en 1648.

L'unité, dans cette apparente incohérence de l'art, c'était JÉSUS-CHRIST... C'était pour le glorifier que les auteurs, prêtres le plus souvent, composaient leurs naïfs mystères ; ils n'en étaient pas moins soumis à la censure de l'autorité ecclésiastique... Et si la société d'alors, livrée parfois à l'anarchie, se réparait et se renouvelait, c'était par JÉSUS-CHRIST, sa vie et sa force, dans les lettres comme dans la politique.

La nuit s'est faite dans l'imagination et dans le cœur du peuple. Retrouverons-nous ces plaisirs religieux d'autrefois [1] ? C'est difficile à croire. La raillerie mordante de notre génie gaulois, la licence envahissante qui finit par mêler, sur le théâtre, des buveurs, des chansons et des farces aux scènes les plus sacrées du christianisme, enfin la Réforme, semblent nous avoir rendus pour jamais indifférents à ces joies d'un autre âge. Tout est mobile et changeant ici-bas. Nous verrons autre chose et mieux, si la foi se rétablit dans les cœurs et dans les mœurs. La société, ses fêtes et ses deuils, changent de forme ; mais ce qui reste impérissable, « *quod manet in æternum*, » sous mille aspects divers, c'est la vérité, et la beauté de la vérité. Comme la lumière qui prend la couleur des objets qu'elle traverse, coupole lumineuse ou vitraux coloriés et gothiques, la vérité paraît changer ; mais non ; à travers les usages changeants, toujours elle demeure la vérité, et là où JÉSUS-CHRIST sera aimé et adoré, les lettres reflèteront, dans sa splendeur, le visage divin de JÉSUS-CHRIST.

1. On joue encore le mystère de la Passion en France dans la Bretagne, dans la Franche-Comté, en Provence. Il n'a été supprimé à Limoges qu'en 1822. A l'étranger, en Bavière, le mystère de la Passion est populaire. Tout cela néanmoins n'est qu'une ombre des mystères du moyen-âge.



CHAPITRE XII.

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE.

LA comédie, puisque nous l'abordons, a cela de particulier, en France, qu'elle a toujours été plus ou moins licencieuse. Le sujet en est cause, qui est le vice, et la nécessité où se croit le poète de le peindre dans toute sa laideur originale et comique. Il faut le dire aussi, le génie gaulois est satirique à l'excès, et rien ne l'arrête. S'il aime à monter jusqu'à l'idéal, il descend volontiers jusqu'à la taverne ; il est extrême ; s'il est grave parfois, il sait rire, n'importe comment, et il éprouve un véritable plaisir à se barbouiller de lie. C'est moins par vanité que par l'exubérance d'une nature propre à tout. Cette nature manque donc de mesure ? Cela peut être vrai en plus d'un cas ; et cependant, après Athènes, où y eut-il jamais plus de goût que dans cet heureux pays de France ? Mais ne nous attardons pas...

La comédie, née du besoin de rire de nos défauts plutôt que de s'en lamenter, s'appela d'abord *Jeu parti ;* car nous ne disons rien des plus vieilles scènes comiques et foraines écrites en latin. On dialogua, en subtilisant, sur l'amour ; et le dialogue s'étendit à d'autres sujets plus ou moins bourgeois ou populaires. La comédie se faisait ainsi peu à peu, sans que personne en fût proprement l'inventeur ; elle sortait des fabliaux, des romans satiriques, des pastourelles, témoin Robin et Marion, même des mystères, tout chrétiens qu'ils étaient, mais mêlés parfois d'intermèdes vulgaires ou comiques ; nous ne le savons que trop ; et nos églises n'ont-elles pas vu, dans la fête de l'Ane, dans celle des Fous, les premières bouffonneries ?

On a dit que la comédie était native d'Arras. C'est que le premier qui ait semblé en faire un genre à part, était de cette bonne ville de l'Artois. On le nommait Adam de la Halle, ou Adam le Bossu, ou encore le Bossu d'Arras :

Et pour chou c'on ne soit de moi en daserie,
On m'apele Bochu, mais je ne le suis mie.

C'était le fils d'un bourgeois d'Arras, maître Henri ; et sa

naissance paraît remonter à 1240. Après avoir étudié passionnément les sept arts libéraux, à l'abbaye de Vauxelles, située sur l'Escaut, près de Cambrai, il s'éprit d'une certaine Marie, l'épousa, la quitta, après avoir été dépouillé, suivant une bulle du pape Alexandre IV, de ses privilèges de clerc, pour s'être marié.

Le plus piquant de l'affaire, c'est, dans « li Jus Adam ou de la Feuillée, » le portrait de Marie avant et après l'hymen. On dirait même que le poète n'a composé sa comédie que pour se venger.

« Elle avait un front bien régulier, dit-il, blanc, uni, large, fenêtré ; il me paraît maintenant ridé et étroit ; elle avait, à ce qu'il me semblait, les sourcils arqués, déliés et alignés; maintenant je les vois épars et dressés comme s'ils voulaient voler en l'air...

Il fallait faire vos réflexions à l'avance ; il n'est plus temps de vous en dédire... » observe Guillot le Petit, un personnage.

Le fait est qu'Adam brûlait de partir pour Paris et d'y continuer ses études... loin de sa femme. C'est toute sa comédie avec un mélange de fées capricieuses, de bourgeois ridicules, sans compter une grosse femme, le physicien, c'est-à-dire le médecin qu'elle consulte, un fou, un moine, et l'hôte de la taverne où se passe la scène, en grande partie. Le poète [1] étrille amis et ennemis, même son père, un avare. C'est mêlé, confus, licencieux, aristophanesque, a-t-on dit, ennuyeux à coup sûr, et fort médiocre ; le tout fut applaudi par les confrères du Puy d'Arras, sans enrichir le poète. Il est même probable qu'Adam n'alla pas à Paris. La discorde régnait alors dans Arras, où le temps des plaisirs était passé et des « soulas. » Des pamphlets venaient attiser la guerre intestine causée par un impôt extraordinaire ; et nous voyons Adam, avec son père Henri, sortir de gré ou de force de ce paradis terrestre des poètes picards transformé en enfer par le maire et les échevins d'après l'opinion publique (1268).

Le jeune homme ne manqua pas d'adresser, en partant pour Douai, son «congiés» aux gens d'Arras. En voici quelques vers :

Arras, Arras, vile de plaît
Et de haine et de detrait,
Qui soliez estre si nobile,
On va disant c'on vous refait,

1. *Hist. Litt.* Adam de la Halle, t. 20.

Mais se Diex le bien n'i r'atrait,
Je ne vois qui vous reconcile,
On i aime trop crois et pile...
Adieu de fois plus de cent mile !
Aileurs vois oïr l'Evangile,
Car chi fors mentir on ne fait...

Alart de Caux en disait autant un demi-siècle plus tôt...

Mais Adam revint, et chanta son retour comme il avait chanté son départ ; ce fut sur un autre ton. Il approche d'Arras, on n'y ment plus.

De tant com plus aproime mon pais,
Me renovele amours plus et esprent,
Et plus me sanle en approchant jolis,
Et plus li airs et plus truis douche gent.

Ainsi sont faits les poètes.

Adam, si heureux de revoir Arras, le laissa bientôt.

Ce fu folie (1).
Car il ert cremus et amés,
Quant il mouru ce fu pités,
Car oncques plus *engigne hon* (2)
Ne moru, pour voir le set-on.

Ces vers sont de Jehan Mados, neveu d'Adam, gaulois et sceptique à la surface. Tels étaient nos ancêtres.

La mort surprit le poète en Italie, où il avait suivi le comte d'Alençon, devenu roi des Deux-Siciles. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. C'est à Naples qu'il composa, pour le divertissement de la cour, la pastorale comique de Robin et Marion, vers 1282, environ quatre ans avant de mourir.

On ne sait quel poète fit le « Jus du Pèlerin », placé comme une sorte d'oraison funèbre d'Adam en tête de la comédie de Robin...

Celle-ci resta longtemps populaire. On la jouait une fois chaque année, à Angers, au moins jusqu'en 1392 ; et le souvenir en est resté aujourd'hui même dans la chanson des villageois du Hainaut qui a pour refrain :

Robin m'aime, Robin m'a...

Le jeu « c'Adans fit » se chantait presque d'un bout à l'autre. Il en faut dire le fond :

1. Notice sur Adam de la Halle, par P. Paris.
2. « Homme de plus de génie. »

Rien de plus simple. Robin aime Marion sa fiancée, et Marion aime Robin. Passe un chevalier, le faucon au poing, qui veut tromper Marion ; et Marion se moque de lui. Sire Aubert se venge sur Robin, et le roue de coups ; sa promise s'échappe, et trouve Robin ranimé par les soins de Gauthier le ménestrel. On se régale, on chante, on fait un roi de la fête, Baudons ; on danse aux sons de la musette et du cornet. Entre temps, un loup a emporté une brebis ; Robin le tue ; il va épouser Marion ; tout est dit.

L'ensemble est gracieux, les détails le sont moins ; des propos au moins légers, le chevalier qui feint de vouloir se noyer par dépit, mêlent à la pastorale le ton de la plus vulgaire comédie. Méprisons tout ce qu'il y a de grossier pour nous arrêter un instant à ce qui en vaut la peine...

Marion chante :

Robins m'a demandée, si m'ara (1) :
Robins m'acata cotele
Descarlate, bonne et bèle,
Soukanie (2) et chanturele,
A leur i va !

Arrive le mauvais chevalier qui demande à Marion pour qui elle chante :

Biaus sire, il i a bien pour coi ;

Robin :

Donné m'a ceste panetière,
Ceste houlette et cest coutel.

Il faut y ajouter du fromage et du pain. Nous sommes loin de Virgile, et le reste est encore au-dessous.

Assez pour Adam, bossu ou non,... de la Halle, c'est certain ; des Halles, ce serait mérité.

Pourtant Adam n'a-t-il pas célébré la Sainte Vierge, même sur le ton d'un motet ecclésiastique (3) ? On en a conservé la musique. Voici les premiers vers :

Glorieuse vierge Marie,
Puisque vos serviches m'est biaus,
Et je vous ai encoragie,
Fais en sera uns chans nouviaus.

1. Li Gieus de Robin et de Marion c'Adans fist.

2. Souquenille.

3. Les motets répondaient autrefois à ce que les compositeurs appellent aujourd'hui variations ou fantaisies sur une phrase musicale, sur le motif d'une *antienne* par exemple. — Adam de la Halle. — *Hist. Litt.*, t. 20.



Il espère qu'au jour du jugement, elle sera garnie d'arguments pour lui, à l'endroit de ses « errements. » La foi, au moyen âge, répare plus d'une licence, et les mœurs sont plus grossières que corrompues.

Voilà pour Arras déjà illustré par Jean Bodel, et où le mystère, la comédie, la satire, voire même les motets, semblent avoir brillé d'un éclat tout particulier. Paris prit bientôt le sceptre grotesque de la Farce. Il lui appartenait, avec sa foule d'étudiants gouailleurs, de faire rire, elle seule plus que toute la France. A la province, les mystères grandioses et naïfs, en plein air ; à Paris, la Basoche et ses œuvres. Qu'était-ce que la Basoche ? ou plutôt qu'étaient-ce que les Basochiens ? Il n'est pas question de ces confrères de la Passion, de ces hommes pieux que Charles VII encourageait « afin qu'un chacun, par dévotion, se puisse et doibve adjoindre à ceux-ci. » Non ; les Basochiens étaient, en général, les clercs des procureurs, des avocats, des greffiers et des conseillers au Parlement de Paris. Ils s'érigèrent, sous Philippe le Bel [1], vers 1303, en corporation ou société du Palais.

A côté de cette compagnie, la Basoche du Châtelet, moins puissante, mais, dit-on, plus ancienne, se composait des clercs de notaires, commissaires, procureurs et greffiers du Châtelet. Une troisième corporation, l'Empire de Galilée, comprenait les clercs des procureurs de la Chambre des Comptes.

Tout cela, malgré des rivalités, c'était la Basoche. D'où vient ce nom ?

En latin, notre mot « palais » se traduisait du grec par *basilica;* en français, basilica se traduisit au théâtre par basoche. Les clercs de la Basoche pensèrent, en calomniant leurs rivaux des mystères, que si « des gens ignorés, ne sachant ni A ni B, qui oncques ne furent exercés au théâtre, avaient bien pu amuser le peuple si longtemps, il serait facile à des gens lettrés de le divertir plus encore. »

Mais, pour réussir, il faut de l'ordre. La Basoche eut son chancelier, ses maîtres des requêtes, son avocat, son grand audiencier, son procureur général, son référendaire, son aumônier, son roi qui portait la toque, frappait monnaie, levait l'impôt, avait ses armoiries, c'est-à-dire trois écritoires d'or sur

1. L'édit qui les constitue, et dont on n'a pas l'original, est encore allégué dans un arrêt du Parlement de Toulouse, du 28 août 1776. — *Les Comédiens en France au moyen âge*, Petit de Julleville.

champ d'azur, rendait la justice deux fois par semaine, et faisait la revue de ses sujets tous les ans au Pré aux Clercs. Ce pré avait cent arpents, et c'était un don de la munificence du roi de France. On vit les Basochiens se réunir au printemps, pour planter le Mai, au mois de juillet, pour une mascarade, et, avant, à la fête des Rois. Ils étaient, dit-on, au nombre de dix mille, dans le cours du quatorzième siècle, partagés en douze compagnies, avec musiques, trompettes, hautbois et timbales. Les musiciens avaient l'habitude de donner des aubades, à certains jours marquants, aux plus illustres dignitaires de la Basoche.

C'est dans son sein que se recrutaient acteurs et organisateurs des représentations théâtrales connues sous le nom de farces et de pantomimes. Les farces étaient ainsi appelées, à l'origine, d'un mélange du latin parlé au Palais et du langage de Paris. C'était donc un langage farci. De là *fabulæ farcitæ* ou farces. On y respectait, du reste, la foi et les mœurs, autant que possible. De là ce quatrain :

Nous faisons protestation
Que n'est point notre intention
De dire rien contre la foy,
Contre DIEU, ni contre la loy.

Les farces se jouaient dans la cour du Palais ou sur la fameuse « table de marbre », qui fut brûlée en 1618. Leur caractère propre, c'était la plus audacieuse satire, souvent la plus cynique. La censure et la prison furent plus d'une fois le châtiment des « causes grasses » du carnaval. Mais ni les amendes, ni la prison au pain et à l'eau, ni les édits du roi ou du Parlement, ne réprimaient jamais longtemps le génie gaulois et railleur des Basochiens. Même des silences plus ou moins longs ne faisaient que raviver leur liberté et leur licence. Ils allèrent jusqu'à fabriquer des masques à l'image de gens connus ; ils en affublèrent leurs acteurs. Parmi les coupables figuraient les étudiants frondeurs de l'Université de Paris, dont l'esprit licencieux amusait et surexcitait l'esprit de la Basoche. C'était une vraie puissance, par le nombre et par l'intelligence, par les sifflets ou les applaudissements, et à laquelle les Basochiens devaient plaire, s'ils voulaient éviter le bruit et réussir. Pour se bien rendre compte de la chose, il faut voir, en remontant le passé, cette ville de l'Université, enfermée dans Paris avec ses hautes murailles, munie de ses privilèges, et contenant dans son sein des milliers d'étudiants sceptiques, à leur manière

en un siècle de foi, railleurs redoutés, ne redoutant rien, armés au besoin et violents jusqu'au meurtre, à l'occasion. Ils étaient, comme le fut Villon, sans aucun doute, les clients les plus assidus des farces et autres représentations théâtrales. Mais découvrons la scène, fermée depuis si longtemps, et faisons reparaître quelques personnages des farces jouées aux quatorzième et quinzième siècles. Voici Georges le Veau, l'ancêtre de Georges Dandin, marié à une fille de maison :

Ha (dit-il), se j'eusse sceu ([1]),
Et se j'eusse bien apperceu
La plus que très fière arrogance,
La glorieuse oultrecuydance
De ma femme, et son fier maintien,
On m'eust beaucoup de fois dit rien
Devant que je l'eusse esté prendre.

Mais le vin est tiré :

Puisqu'il est trait, il le fault boire,
Et l'avaller tout doulcement.

De son côté, la femme :

Mais croire on ne peut le tourment
Que a une fille de maison,
A qui on donne sans raison
Ung badault sans nulle science ;
Chargée en sens ma conscience
D'avoir dit ouy seullement.

Elle se vengera de son imbécile qui ne parle que de boire.

Et le nouveau marié ([2]) ? Son conseiller est un docteur qui lui prédit, en forme de consolation, qu'il sera un saint :

Si tu veulx prendre en patience
Le tourment et l'affliction
De mariage, par conclusion,
Tu seras homme plus martyr
Que sainct Laurens qu'on fit rostir.

Il y en a bien d'autres. Dans la foule nommons la femme

1. Ancien Théâtre français. Bibliot. elzév. t. 1, *Farce de Georges le Veau*.
2. Biblioth. elzév. *Le Conseil au nouveau marié*, t. 1.

Mute, d'où Molière a tiré l'idée du Médecin malgré lui ; et la farce où une mère « de villaige » rêve à l'avenir de son petit enfant, Pernet, qui va à l'école :

> Mon filz chante desjà la messe [1]
> Et par bieu il sera évesque.

La rime est aussi maltraitée que la raison. La Fontaine en a fait La Laitière Perrette et le Pot au lait.

Un mot, sans plus, de ce mari qui, du « Pont aux Asgnes [2], » s'adresse à Messire Domine pour savoir comment vaincre l'obstination de sa femme. Le savant lui montre un âne qui regimbe. A force de coups, son maître, le bûcheron, finit par lui faire passer le pont de la Loire ; et lui-même, le sot mari, finit par comprendre ; revenu chez lui, il bat sa femme indocile qui lui demande bientôt merci :

> Hélas ! espargnez mes costez.

Et le mari frappant de plus belle :

> Trottez, vieille, trottez, trottez.

Elle obéira désormais. C'est grossier.

Arrêtons-nous moins brièvement à la farce du Cuvier et à celle de Pathelin. Quant à la farce du Meunier, son fils et l'âne, La Fontaine l'a si bien popularisée et mise dans toutes les mémoires qu'il est inutile de rappeler l'original ; l'imitation vaut mille fois le modèle. Il s'agit du Cuvier.

Un mari était mené, mais le mieux du monde, par sa femme et par sa belle-mère. Il n'avait pas passé sur le Pont aux Anes... Aussi quelle n'est point sa douleur ! Laissons la parole au pauvre Jacquinot :

> Le grand dyable (3) me mena bien,
> Quand je me mis en mariage ;
> Ce n'est que temp este et orage,
> On n'a que soucy et que peine.
> Toujours ma femme se demaine...
> Comme ung saillant, et puis sa mère
> Affirme toujours la matière.

Il sera le maître, il le jure. En attendant l'avenir, il écrit, sous la dictée des deux mégères, chacune parlant à son tour, un « rollet » des devoirs qu'il remplira dans le ménage...

1. Biblioth. elz. etc., t. 2, *Farce de Pernet.*
2. Id. t. 2, *Farce du Pont aux Asgnes.*
3. Id. t. 1.

Le sommaire c'est

Qu'il fault faire au gré de sa femme ;
C'est cela ; s'on vous le commande.

Jacquinot sera même battu, s'il le mérite. Il se révolte, et puis il baisse la tête ; il continue à écrire :

De nuit, se l'enfant se resveille
Ainsi que fait en plusieurs lieux,
Il vous fauldra être songreux
De vous lever pour le bercer,
Pourmener, porter, apprester,
Parmi le chambre, et fust minuit.

Il devra

Boulanger,
Fournier,
Buer,
Bluter,
Laver,
Et cuire,...

Aller, venir, trotter, courir.

Laver quoy ? « Les pots, les platz... et les escuelles... »

Mener la mousture au moulin,
Faire le lict au plus matin
Sur peine d'estre bien battu...
Et puis mettre le pot au feu.

Il consent à tout.

Mais un jour, sa femme, en faisant la lessive, tombe dans le cuvier... C'est l'heure de la vengeance, c'est l'heure du drame !

La femme, dans le cuvier :

Mon bon mary, sauvez ma vie,
Il est bon, à l'heure qu'il est.
Je suis jà toute esvanouye,
Baillez la main ung tantinet.

Et Jacquinot de répondre :

Çela n'est point à mon rollet.

La femme :

Hélas ! qui a moy n'attendra,
La mort me viendra enlever.

Jacquinot, son rollet à la main :

Boulenger, fournier et buer,
Bluter, laver et cuire.
La femme. — Le sang m'a déjà tout mué ;
Je suis sur le point de mourir...

Tost pensez de me secourir.
Jacquinot. — Aller, venir, trotter, courir.
La femme. — Sa... la main ; je tire à ma fin.
Jacquinot. — Mener la mousture au moulin.
La femme. — Vous estes pis que chien mastin.
Jacquinot. — Faire le lict au plus matin
La femme. — Las ! il vous semble que soit jeu.
Jacquinot. — Et puis mettre le pot au feu.
La femme. — Las ! où est ma mère Jacquette ?
Jacquinot, *imperturbable.* — Et tenir la cuisine nette.

Cette dernière antithèse est la plus comique. Le tout est gai, naturel, risible et dramatique tout à la fois. « Maistre serez en la maison, » finit par dire la femme de Jacquinot. Et Jacquinot le croit... Il la délivre ; il est dupe une fois de plus.

Le type de la bonne farce, fine et bouffonne en même temps, c'est l'avocat Pathelin. Pathelin, de nom d'homme qu'il était, devint l'adjectif le plus caractéristique de la fourberie doucereuse. Pathelin a eu la même fortune que Tartufe, mais plus honnête. Il y a une leçon dans Pathelin, une attaque à la religion dans Tartufe, sous prétexte d'hypocrisie ; il y a, au moins, une équivoque. Et l'acteur hypocrite l'est peut-être moins que l'auteur.

Dès avant 1486, on imprimait Pathelin à Rouen ; en 1490 [1], à Paris. La pièce eut vingt-cinq éditions jusqu'au règne de Henri IV. Ce serait beau, même aujourd'hui.

On a cru longtemps que Pathelin était l'œuvre de Pierre Blanchet, avocat, et Basochien de Poitiers. Il n'en est rien; même le véritable auteur reste inconnu ; il avait plus cherché la joie des autres que sa propre gloire. Il fit bien.

La farce a trois parties. La première se passe, presque en entier, chez un marchand drapier. L'avocat Pathelin, sans cause et sans écus, est méprisé par sa femme Guillaumette :

Je vis que chacun vous voulait [2]
Avoir pour juger sa querelle...
... Mais chacun vous appelle
Partout l'Avocat sous l'Ormet.

Et Pathelin :

Je m'en veux aller à la foire.
Guillaumette. — A la foire ?
Pathelin. — Par S. Jean voire

1. La pièce a été probablement écrite entre 1465 et 1470.
2. *Recueil de Farces, Soties et Moralités du quinzième siècle*, publiées par P. L. Jacob (1876).

A la foire gentil' marchandise ;
Vous déplaît, et si je marchande
Du drap, ou quelque autre souffrage
Qui soit bon à notre ménage ?

La femme incrédule :

Vous n'avez denier ni maille,
Que ferez-vous ?
Pathelin. — Vous ne savez ?
Belle dame, si vous n'avez
Du drap grand pour deux largement,
Si me démentez hardiment.

Il va jusqu'à lui demander ce qui lui plaît davantage. C'était un Normand, autant dire un Gascon.

Quel' couleur vous semble plus belle ?...

Il est chez le marchand ; il lui faut deux robes, une pour Guillaumette, une pour lui. Il les aura ; il flattera le drapier, comme un certain Covielle, déguisé en Turc, flatte M. Jourdain dont il a connu le père, un gentilhomme qui vendait du drap fort cher, pour obliger le monde. Pathelin rappelle à M. Joceaulme sa mère,

Si belle,
Et grande et droite et gracieuse,
Par la Mère de Dieu précieuse.

Le drapier donne dans le piège; il offre même son drap à crédit au doucereux Pathelin, qui a bien besoin du crédit et du drap. A peine l'a-t-il entre ses mains qu'il l'emporte, sans plus attendre, avec avidité, et ne fait qu'un bond jusque chez lui, après avoir toutefois invité, le soir même, son voisin le marchand à venir manger l'oie et recevoir, pour les six aunes, ses neuf écus...

Est-ce exagéré ? Non pas. Et nous nous souvenons encore avoir vu, de nos yeux, un avocat long, vieux, maigre, sec et matois, marchander un chapeau, n'en donner qu'un prix ridicule, l'essayer, rire et faire rire, par ses grimaces, la naïve chapelière, l'essayer encore, et, comme en plaisantant, sortir, rentrer chez lui en vrai bouffon, à la grande joie des voisines, avec le chapeau... qu'il garda, et paya comme il l'entendait, ou ne paya pas du tout.

Pathelin est de retour dans sa maison ; à sa ménagère ravie il raconte une histoire :

Il m'est souvenir de la fable
Du corbeau qui étoit assis
Sur une croyx de cinq ou six
Tiges de haut, lequel tenoit
Un fromaige en bec. Là venoit
Ung renard qui vit le fromaige ;
Pense à lui : Comment l'aurai-je ?
Lors se mit dessous le corbeau :
— Hà, fit-il, tant a le corps beau,
Et ton chant plein de mélodie.

Le corbeau chante,

Renart emporte le fromaige

tombé à terre :

Ainsi, dit-il, je m'en fais feste.

Et Guillaumette se charge de l'application :

De ce drappier l'avez happé,
Par blasonné et attrapé,
Et lui usant du beau langaige,
Comme fit Renart du fromaige...

Mais le corbeau, je veux dire le marchand, vient, le soir, manger l'oie et chercher ses neuf écus. Il trouve Pathelin au lit, qui a la fièvre et le délire, et parle tous les patois du monde. Joceaulme se croit en enfer; il se signe, pendant que la femme pleure ; il rentre chez lui épouvanté. En chemin, il a rencontré Agnelet, son berger, qui tue et mange les moutons confiés à sa garde. Il l'appelle en justice, et Agnelet prend pour avocat Pathelin. Quand Joceaulme voit Pathelin, qu'il croit mort, se lever pour défendre Agnelet, il perd la tête. Dans son délire, mais vrai celui-là, il confond sans cesse les moutons et les aunes de drap...

Suz (dit le juge), revenons à ces moutons.
Qu'en fut-il ?

Le drapier :

Il en print six aulnes
De neuf francs....

Qu'est-ce cy ?

reprend l'arbitre,

Vous entrelardez,
Puis d'un, puis d'autre ; somme toute,
Par le sang bieu, je n'y vois goutte.

« Il est fou, » dit en riant Pathelin, qui en tire un argument invincible contre Joceaulme en faveur d'Agnelet. Et Agnelet lui-même répond au juge par le bêlement de l'Agneau. Le juge, à son tour, en perd la tête.

Il déboute le plaignant de sa plainte.

Pathelin triomphe, et l'injustice aussi ; non ; il n'y a que la sottise de punie. Le drame change. Achevons :

Pathelin réclame à Agnelet ses émoluments. Sur l'avis de l'avocat, le berger a répondu « bée » à toutes les questions du juge. C'était le plus innocent des innocents... A Pathelin lui-même, qui tend la main et réclame des honoraires, il répond : « Bée... » C'est tout l'argent qu'aura Pathelin... Agnelet est le plus roué de roués ; et l'injustice est vengée par la fourberie. N'est-ce pas vrai ? n'est-ce pas moral ? Molière a-t-il été plus gai ? Et dans le genre de la farce a-t-il fait mieux ? Aucune de nos pièces bouffonnes a-t-elle été composée avec plus de suite et plus d'art ? et la langue du moyen âge, si peu faite pour traduire l'héroïsme, n'est-elle pas supérieure, par sa naïveté, à celle du dix-septième siècle, pour peindre les mœurs du peuple ou de la bourgeoisie, faire rire des avocats, des marchands et des méchants ?... Enfin l'auteur de Pathelin ne s'est pas souillé comme Molière. Mais, avouons-le, si le moyen âge pouvait rendre, avec autant et plus de bonheur que lui, tous les Sganarelles du monde, et les visages les plus comiques du vice, il eût été incapable d'exprimer dignement ou assez finement les travers des hautes classes. L'originalité de Molière est surtout dans les Femmes savantes et dans le Misanthrope, A cette docte pruderie d'une Philaminte, à cet égoïsme de la cour, qui s'émiette et disparaît, pour ainsi dire, dans la noblesse et l'élégance raffinée de la parole, il fallait un goût parfait, un art de saisir les plus subtiles nuances, une connaissance de toutes les délicatesses d'une langue achevée, enfin une profondeur qui n'ont appartenu qu'à Molière. Mais il s'agit de Pathelin. C'est lui qui résume la pièce :

> Maugré bieu ! ai-je tant vescu
> Qu'un bergier, un mouston vestu,
> Un vilain paillart me rigole!...

Le Cuvier et Pathelin sont les chefs-d'œuvre de la farce et laissent bien loin cette farce étrange, le Plaidoyer de la Simple et de la Rusée, composé par Coquillart, poète allégorique

et caustique, avocat malheureux qui se vengea en vers assez monotones, avec une abondance fatigante, d'un procès perdu, et devint plus tard chanoine à Reims, sous Louis XI.

On peut fixer au temps de Henri III, qui devait s'avouer *in petto* tant de ridicules, la fin de la Basoche et de ses représentations à Paris. On n'a conservé que les noms de Pierre de Baugé et de Jean l'Esveillé, parmi les souverains de ce comique empire, où la France étala, durant des siècles, tout le luxe de la vieille gaieté. Jean l'Esveillé régnait en 1477 ; il vit alors un arrêt du Parlement interdire la farce dans son royaume ; l'autre mourut à vingt ans, dans la fleur de l'âge, en 1501. C'était Pierre V.

Un vieux Basochien, André de la Vigne, a chanté sa mort en ces vers, suivis de beaucoup d'autres :

Soubs ceste amère, dure et dolente pierre,
Gist nostre roy basilical, dit Pierre,
Qui a son peuple en douleur *relinqui ;*
Vif fust encores, se ne fust un caterre,
Qui trop soudain l'a tombé jusqu'à terre
Dont triste suis.

A l'imitation de la capitale, les villes importantes de la province eurent leur Basoche, entre autres, Avignon, Aix, Angers, Lyon où la satire s'attaqua vivement à la coquetterie des femmes, Poitiers, Rouen et Bordeaux, Dijon, Grenoble et Toulouse. A Bordeaux, les Basochiens tenaient pour le catholicisme, et les élèves du collège de Guyenne, au contraire, étaient plus ou moins protestants. La farce des uns railla les prêches, les prédicants fanatiques, tous les ridicules de l'hérésie et des psaumes chantés par les voix nasillardes des sectaires. Les collégiens essayèrent de riposter en se moquant des prêtres. Cela donnait moins prise à la satire. Faute de mieux, on fut sur le point d'en venir aux mains ; et puis tout s'apaisa, suivant la coutume.

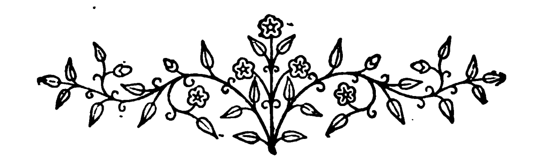
S'il n'y avait pas de Basoche partout, au moins sous ce titre, il n'était guère de ville où il n'existât une confrérie de plaisir et de réjouissance, avec son chef. A Lille, il se nommait Empereur de la jeunesse. C'était le plus fou, sans doute, ou qui devait le paraître ; commander, en riant, du dos d'un âne, n'est pas aussi commode qu'on pourrait l'imaginer.

En finissant, énumérons les noms plus ou moins glorieux des auteurs comiques qui eurent le privilège de faire rire nos

bons ancêtres. C'étaient Jean Abondance, Henri Baude, Pierre Blanchet, Jean l'Esveillé, si regretté des Basoches de Paris et de la Provence, Fr. Habert, Jacques le Basochien, Clément Marot, qui composa le Cry du Jeu de l'Empire d'Orléans, où il invitait grands et petits à se réjouir dans une représentation solennelle donnée par les clercs de la Chambre des Comptes.

Nommons encore : Roger de Collerye, ou Roger Bontemps, fou plein d'esprit celui-là, et André de la Vigne. Tous ou presque tous, avant d'écrire, faisaient partie de la Basoche, gens de bonne humeur, qui s'exerçaient d'abord à la nourrir en eux pour la communiquer ensuite aux autres. Les clercs de notaire sont aujourd'hui les seuls clercs de la Basoche ; et la gaieté n'est pas plus dans leurs noirs rouleaux que dans leur cœur ou dans le nôtre ! Ils sautent nos ruisseaux en songeant à la dot qu'ils épouseront, à l'étude qu'ils achèteront, aux paysans qu'ils exploiteront. Où est le bon sens, la folie, la gaieté, la France ?

Disons-le à la décharge de nos aïeux, au bon vieux temps, du moins jusqu'à la Réforme, le rire, quelque peu académique qu'il fût, n'était ni méchant, ni impie ; et s'il attaquait directement les personnes, même les membres du clergé, il ne voulait pas entamer la foi. — On raconte que les confrères de la Passion permettaient, plusieurs fois l'an, à certaines époques déterminées, aux Basochiens de monter sur leur théâtre à l'Hôtel de la Trinité. Mais les farces de la Basoche ne s'y jouaient que comme intermèdes. Le mystère gardait le premier rang, et rendait vite la gravité aux traits un instant détendus par la joie, dans ces représentations vulgairement nommées « pois pilés, » sans doute par allusion au mélange qui s'y faisait de la comédie et de la tragédie.



CHAPITRE XIII

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE (suite et fin).

Les Basochiens avaient des rivaux. Qui? Les Enfants Sans-Souci, dont le théâtre s'élevait aux Halles, avec des lettres patentes de Charles VI.

Qu'étaient-ce que les Enfants Sans-Souci?

Villon les a peints : ces enfants de bonne famille, et riches quelquefois. étaient

> Joyeux galants,
> Bien plaisants en faicts et dicts [1].

Organisés comme les Basochiens, ils avaient deux chefs principaux, le Prince des Sots et la Mère Sotte, d'où le nom de soties appliqué à leurs pièces [2] satiriques, politiques et bouffonnes. Je crois bien qu'ils s'affublaient du nom de Sots pour se moquer des sots plus à leur aise ; et ces sots ou fous, le nombre leur en paraissait illimité.

Ils ne jouaient pas seulement des soties; un masque ressemblant sur le visage ou un écriteau significatif sur la poitrine, ils représentaient aussi des moralités, pièces plus sérieuses, plus allégoriques et plus politiques encore que les soties. L'allégorie est le défaut commun de l'un et l'autre genre. Y est-elle née, comme au Roman de la Rose, des études scolastiques du temps? Peu importe.

Tous les Sots possibles parurent dans le Jeu du Prince des Sots et Mère Sotte [3], de Pierre Gringore, auteur connu de la Vie de saint Louis. En cette sotie, les principaux personnages, en effet, étaient la Mère Sotte, le Prince des Sots, le premier Sot, le deuxième Sot, le troisième Sot, la Sotte Commune, la Sotte Fiance. Nous en verrons bien d'autres! Il était difficile de compter plus de Sots en même temps. Cette sotie attaquait

1. Grand Testament.

2. Suivant T. Sibillet, dans son *Art poëtique*, la sotie tient à la fois de la comédie et de la tragédie. La Moralité serait plutôt tragique.

3. Dans une édition gothique et sans nom d'imprimeur, Mère Sotte est représentée, sur le bois, de la couverture, entre deux Sots ; elle est vêtue d'une longue robe serrée à la taille, à manches amples, avec un camail à capuchon orné d'oreilles d'âne.

l'Église, sous prétexte d'attaquer seulement le Temporel du Pape et de réformer les abus ; elle avait pour devise ce mot trois fois répété, et si cher à notre siècle sans raison : « Tout par raison — Raison partout — Partout raison (1). » Jouée aux Halles de Paris, le mardi gras de l'an 1511, en présence du roi et du Parlement, elle cachait, sous un air de folie, une haine sourde de la vérité catholique. C'était l'heure où Louis XII justicier populaire, tout en prenant les airs de saint Louis, animait la verve grossière d'un poète vénal contre le défenseur de l'indépendance de l'Italie, le pape Jules II. Il serait temps d'en revenir de ce monarque libertin et séditieux dans sa jeunesse, ridicule dans sa précoce vieillesse, ennemi de la Papauté, mais idéalisé par l'admiration égoïste des parlementaires, auxquels le siège pontifical fut et sera toujours odieux !

Quelques détails sur la sotie du Prince des Sots, de P. Gringore. En voici le cry ou prologue :

Sotz lunatiques, sotz étourdis, sotz sages (2),
Sotz de villes, de chasteaulx, de villages,
Sotz rassotez, sotz nyais, sotz subtilz,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux et sotz de toutes âges...
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz rétifz,
Votre Prince, sans nulles intervalles,
Le Mardy Gras jouera ses jeux aux Halles...

Après les Sots, les Sottes :

Sottes dames, et sottes damoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes, nouvelles,
Sottes rouges, mesgres, grasses et palles,
Le Mardy Gras jouera le Prince aux Halles...

Sots et Sottes, il y en a cinquante invités à venir, aux Halles, rire d'eux-mêmes et de la sottise humaine. Cinquante est, dans l'impossibilité d'énumérer tous les sots, un nombre fini pour un nombre infini.

Sous cette apparence de sottise et de grelots, se cache une noire malice. Voici venir la Mère Sotte (Gringore lui-même), « vêtue par dessus son habit ainsi comme l'Église. »

1. Saint François d'Assise disait, au contraire : « *Totum per Deum, Totum pro Deo.* » Rien ne peut mieux peindre, par contraste, dans ces deux devises, l'esprit catholique du moyen age et l'esprit nouveau.

2. Voir : Bibliothèque Elzévirienne, P. Gringore, t. I.

Elle parle :

Je vueil qu'on die à tous propos,
Affin que acquière bruyt et lotz,
Que je suis Mère Saincte Eglise,
Suis-je pas en la chaire assise?
Nuyt et jour *y repose et dors.*

Et la Sotte Fiance, c'est le sot personnage qui s'est livré, pieds et poings liés, à cette paresseuse et hautaine, la Mère Saincte Eglise... Que veut encore celle-ci :

Mère Sotte.
Je vous dirai tout le cas :
Mon filz (le roi) la temporalité
Entretient ; je n'en doubte pas ;
Mais je vueil, par phas ou nephas,
Avoir sur luy l'auctourité
De l'espiritualité.
Je jouys, ainsy qu'il me semble ;
Tous les deux vueil mesler ensemble...

Il serait plus vrai de dire que bien des rois ou empereurs de la terre se sont perdus pour avoir voulu dominer dans le spirituel aussi bien que dans le temporel... Louis XII est un des plus petits parmi ces orgueilleux de race royale. Impuissant à triompher du Pape, il l'a fait moquer sur la scène, et l'Église avec lui. Il a assisté à la représentation de la pièce où il se vengeait de Jules II. Voilà ce que ne dit point la légende historique prise, jusqu'ici, pour l'histoire de Louis XII. D'autre part, la Commune, c'est-à-dire le peuple et le bourgeois, étale piteusement, dans la même sotie, sa misère dont l'Église est la cause :

Affin que le vray en devise,
Les marchans et gens de mestier
N'ont plus rien, tout va à l'Église ;
Tous les jours mon bien amenuyse.

Et c'est pour cela qu'on voit, sur le théâtre même de Gringore, une bataille de princes défenseurs du peuple et de prélats défenseurs du Pape.

Pauvre peuple ! pauvre bourgeois, jadis opprimés par le Pontife romain !

Du temps de P. Gringore, ils aimaient, au moins, le Roi contre le Pape ; et, dans les temps nouveaux, ils ont cru devoir se débarrasser de l'Église et du Roi... C'est logique ; le Roi les

avait fait rire de l'Église, et c'était l'Église seule qui soutenait le Roi.

A un autre point de vue, sous Louis XII, le moyen âge, c'est-à-dire l'âge catholique, touche à sa fin. La Réforme se prépare lentement ; elle approche. On le sent au mépris de l'Église et de Rome, le centre de l'unité, le point vers lequel les genoux doivent ployer et les lettres s'humilier. Ces orgueilleux, nommés Luther et Calvin, ne feront que caractériser dans leur personne et développer, par leur néfaste influence, cette révolte du cœur et de l'esprit contre le Vicaire infaillible de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire contre la vérité.

Cette haine, alors naissante chez nous, arrivée aujourd'hui à son apogée, d'étape en étape, de 1511 à 1789, à 1830, à 1880, se marque mieux encore dans la Moralité de l'homme obstiné, toujours de P. Gringore, et représentée avec le même fond, le même jour que la sotie. Molière, en 1667, poursuivra, sous une autre forme, le même but : persécuter l'Église, en donnant à la religion le masque d'une tyrannie hypocrite.

L'homme obstiné, c'est le Pape. On n'en peut douter quand on l'entend dire :

Je puis pardonner, dispenser [1],
Je maul ditz ; quand je vueil, je absoubz.

Que veut-il ?

Je vueil trahir princes et roys...,
... Tenir somptueux arroys,
Me mirant à faire desroys ;
Brief, j'appète qu'on me redoubte...
Je vueil, pour final contrepoint,
Puisque le ver coquin me point
Tenir tout le monde en tutelle.
Je ne vueil droict ne raison soutenir :
Les innocens prens plaisir à pugnir ;
Brief, je commets maint péché exécrable.
D'avecque moi sainteté vueil bannyr,
A symonye me joindre et me honnir.
De mon âme ne suis point pitoyable...
De tous humains suis le plus redoutable,
Regardez-moy, je suis l'homme obstiné.

Peuple françois, je feray misérable,
Car contre luy suis si fort indigné,
Que transgloutir le vouldroye comme ung able...
Regardez-moy, je suis l'homme obstiné.

1. P. Gringore, *Moralité de l'homme obstiné*, t. I.

Prince Bacus par art médicinable,
A mon museau si bien médiciné
Que pers le sens ; j'ayme bien longue table.
Regardez-moy, je suis l'homme obstiné.

De cet odieux personnage, Ypocrisie est la compagne obligée. Le peuple français et le peuple italique sont ses victimes, mais le Pape déteste surtout la France :

Peuple françois (la chose est telle)
Feray en France retourner,
Ou de mort très âpre et cruelle
Je mourray.

Le Pape (calomnié, du reste, par P. Gringore, jusque dans sa soi-disant passion pour la table et le vin de Candie), a-t-il donc tort de vouloir chasser les Français de l'Italie ? C'est un pays où nous ne devons aller que pour vénérer la Papauté ou soutenir son indépendance. Qu'y faisions-nous en conquérants ? Et que penserions-nous des étrangers qui voudraient conquérir la France ?

Continuons : « Pugnicion divine, hault assise en une chaire et élevée en l'air, » châtiera la simonie du Pape, le mensonge de son associée, les crimes de tous les acteurs de la pièce, figurés dans les allégoriques personnages nommés : les Démérites communs.

Convertissez-vous, dit-elle,

Ou vous serez de tous costez
Assaillis, de ce ne doubtez,
J'en ay les mandemens patents.

La morale est qu'il faut gouverner « en simplesse ». C'est l'avis du Peuple français et d'Ypocrisie elle-même. Alors, dit Pugnicion divine, « Grâce divine sera vostre maistresse. »

Rien de plus édifiant. Le fond, c'est que le Pape veut tenir le monde en tutelle, et que le Pape ne vaut rien.

En effet, Sainte Église « dort (1) » ; nous le savons ; le Pape boit (2)

Du vin friant et gaillard,
A son lever, à son coucher.

Il « appète à bien nourrir sa chair. » Charnel et dominateur, comme plus tard Tartufe, il ne fait qu'un avec l'Église simoniaque et « chatemytte », marquée dans le premier des prêtres,

1. P. Gringore, *Le Prince des Sots.*
2. P. Gringore, *Moralité de l'homme obstiné.*

par Gringore, du sceau de l'hyprocrisie, avec l'assentiment du roi de France.

Aussi pourquoi Louis XII, devançant le dix-neuvième siècle, avait-il tout permis, « sauf le respect dû aux dames » ? Ce respect, du reste, n'est pas même gardé dans la farce ignoble qui suit la sotie et la moralité. Elle complète la trilogie licencieuse et révolutionnaire dont le roi fut le spectateur, et où, sans monter sur la scène, il était même acteur, adulé, encensé, sous le nom de Prince des Sotz...

Dans la satire allégorique de la Chasse du cerf des cerfs [1], il avait déjà toléré qu'on attaquât à mots couverts le pape Jules II. On y lit :

O serf des serfz, pensez la fiction [2]
Que les poètes faignent sur Enthéon
Avoir été faicte le temps passé ;
Pour ce que estoit plain de rebellion,
Fier et d'esprit comme ung tor ou lyon,
Il fut mué et cerf tout compassé,
De ses chiens fut si asprement chassé
Qu'ilz l'estranglèrent, et si estoit leur maistre ;
Tel que l'homme est, se doit faire congnaistre.

Le cerf ou serf, c'est le Pape ! S'il ne change, il périra, quoique « triplement coronné. »

De Gringore, nous avons encore les Folles Entreprises, poème très long, plutôt moral que dramatique, où il n'y a qu'un personnage, « l'Acteur ». C'est une suite de conseils en rimes, donnés, le plus souvent par la bouche du poète, au souverain qui veut faire le bonheur de son peuple.

Les folles entreprises (1507), ce sont « les folles conquêtes. » Ce qu'il faut, c'est la justice, la vérité, la paix. Les folles entreprises, ce sont aussi les folles réformes. On réforme les Ordres Mendiants, mais on n'ose assaillir les « grosses abbayes. » C'était faux, et les plus riches abbayes de l'Ordre de Saint-Benoît durent accepter la réforme. Mais laissons divaguer le poète. Les loups, c'est-à-dire, les réformateurs,

Les loups partans secrettement [3]
Des boys pour faire des grands maulx,

1. Dans ce titre, il y a un jeu de mots sur la formule du Pape : « *Servus servorum Dei.* »

2. P. Gringore, t. 1, *Exortacion au cerf des cerfz.*

3. P. Gringore, *Les Folles Entreprises*, t. 1. Voici le titre du chapitre : « Comment les Réformateurs n'ont osé assaillir les grosses abbayes, du commencement, mais ont réformé les Mendiants, et sont comparés aux loups sortans des boys. »

Pevent regarder songneusement
Muletz, juments et grans chevaulx ;
Garde n'ont de leur faire assaulx,
Quant ilz sont ensemble serrez,
Pour ce qu'ilz ont les pieds ferrez

Mais

Ilz s'adressent
Aux simples testes qu'ils oppressent.

Les écrivains ont toujours eu le rôle facile. Il est plus aisé de tenir la plume que le sceptre ou l'épée ; et la plume a parfois son venin. Témoin Gringore, le calomniateur, qui dit la « Religion fondée par les Roys, » « époux de Dévocion, » « mère elle-même de Richesse. »

Finissons-en avec son équivoque personne. Investi de la dignité de Mère Sotte, c'est le plus endiablé des satiriques du moyen âge expirant. C'est une sorte de Janus, peintre d'un Saint et diffamateur d'un Pape. Vrai prédécesseur de Poquelin, il joua, comme lui, son rôle d'acteur dans les comédies qu'il avait composées, et prolongea longtemps la comédie changeante de sa vie. Il mourut dans un grand âge et confessé ; c'est probable.

Serait-ce encore de lui le Vieux Monde ([1]), ou, plus exactement le Monde Abus ? On ne sait trop. Le Vieux Monde, celui de la religion et de l'honnêteté, en un mot, de toutes les vieilles traditions, voit avec inquiétude que les hommes ont une grande tendance à changer en mal. « C'est grand pitié, dit-il, que povre monde. » Abus l'a entendu, il frémit de rage. Que faire ? A force de caresses, il endort le Vieux Monde et profite de son sommeil pour introduire dans la place, à sa suite, ses compagnons, tous les Abus possibles, Sot glorieux, Sot fripon, Sot trompeur, Sot dissolu, figurés par un gendarme, un procureur, un marchand, un prêtre. Leur entrée est des plus bouffonnes. Ils chantent :

Allons, des cartes à foison,
Vin clair et toute gourmandise ;
A l'assaut ! à l'assaut !...
A cheval, sus, en armes,
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros vilains de village.

1. *Frères Parfait. Hist. générale du Théâtre français*, t. 2. Le Vieux Monde tient à la fois de la sotie politique et de la moralité.

Comme aujourd'hui, c'était à la campagne que survivaient les derniers restes de l'antique vertu.

Mais il s'agit d'élever un nouveau monde sur les ruines de l'ancien. Chaque Abus élève un pilier du nouvel édifice. Il n'en est pas un qui ne courtise *Sotte vieille*. Serait-ce l'épouse du Vieux Monde, la régente qui gouverne pendant le sommeil de son époux ? Le fait est qu'elle met à sa main une singulière condition. Son époux sera celui qui pourra passer à travers les piliers. C'est à qui l'essaiera des innombrables Abus qui se disputent son cœur. Ils se culbutent et culbutent l'édifice du Nouveau Monde. Le Vieux se réveille, les chasse et rétablit les bonnes traditions. Puissions-nous faire de même !

C'est dans le Vieux Monde qu'un personnage osait dire :

Libéralité est aux nobles
Interdite par avarice ;
Le *chief* mesmes y est propice.

Le chef, c'était le roi Louis XII lui-même. Il se contenta de rire ; mais un jour qu'on voulut railler sur la scène sa femme, Anne de Bretagne, il se fâcha et menaça de la corde. Il est à croire que l'on se tut (1).

Il y a d'autres moralités que celles de P. Gringore (2). Il nous suffira d'en citer quelques-unes, et d'abord, le Gros Bancquet ou la Condamnation de Bancquet (3), qui fut composée par Nicolas de la Chesnaye, un savant.

Voici la chanson de Banquet :

Dansons, ryons,
Sans nul soucy,
Douleur fuyons
Et peine aussy.
Dansons, ryons,
Sans nul soucy,
Est-il estat que vivre plaisamment ?

Il a invité à banqueter avec lui des hommes et des femmes ; des hommes, Mangetout, Bois-à-vous, Sans eau ; des femmes, Friandise, Gourmandise, Luxure, Bonne Compagnie...

Mais, au plus beau du festin, la Sobriété furieuse se précipite

1. Brantôme, *Vie des Dames*. La reine Anne de Bretagne.

2. P. Gringore est encore, dit-on, l'auteur de « Castel de Labour (1499), » et de « Notables Enseignements, adages et proverbes, » etc.

3. E. Fournier, *Le Théâtre avant la Renaissance*.

sur Banquet. Banquet sera jugé. Il a fait naître l'apoplexie, la gravelle, la fièvre, la goutte, la colique, l'esquinancie, l'hypocrisie.

Banquet est condamné à être pendu.

Le bourreau lui dit :

Or, sus, dictes votre *In manus.*

Le bourreau, c'est la Diète.

Et pour que personne ne meure de faim, la sentence des juges veut bien tolérer : dîner et souper. Sobriété et Pilule, même Clystère, arrêteront, en vrais gendarmes, les malfaiteurs, qui ne sont autre chose que les maladies causées par l'intempérance.

Il y a, dans une autre moralité [1], celle du Bien advisé et du Mal advisé, jouée sous Louis XI, une roue de fortune qui parle latin :

« *Regnabo*, dit-elle, *regno*, *regnavi.* »

C'est baroque, mais c'est vrai...

Pourtant, malgré la fortune, Bien advisé, l'allégorique personnage du Camp de DIEU, fortifié par Ferme Volonté, Raison, Foy, Contrition et les Anges, contre la pétulance des plus séduisants démons, n'aboutira pas à « male fin » ; il ira au ciel.

C'est monotone, quoique très chrétien, et le moyen âge n'a de verve que sous l'influence d'une foi naïve ou d'une gaieté satirique. Il perd à vouloir être sublime, et son inspiration se glace dans l'allégorie.

Elle remplit la moralité des Enfants de Maintenant [2], sans oublier la Moralité nouvelle.

Celle d'ung Empereur s'en passe [3] et n'en est pas moins intéressante, quoique assez singulière. Un Empereur résigne son pouvoir en faveur de son neveu. L'ingrat, tenté par le démon, trompe une jeune fille ; son oncle indigné le tue, et demande à son chapelain le corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; mais il ne se confessera point, il croit avoir bien fait. Le chapelain se refuse à sa prière ; alors le vieil Empereur désire voir, fût-ce de loin, le Saint-Sacrement ; et l'Hostie

1. *Frères Parfait.* Cette pièce compte huit mille vers.

2. Bibl. Elz. *Ancien Th. fr.*, t. 3. On y voit comme personnages : Luxure, Honte, Discipline, Amour fraternel, Envie, Remords.

3. « La Moralité d'ung Empereur. » Bibliothèque Elzévérienne. *Ancien Théâtre français*, t. 3.

sainte descend pour venir se poser sur les lèvres du terrible juscicier, qui rend grâces à DIEU en ces termes :

O vray Sauveur, moy, comme indigne
T'ay receu par ta doulce grâce ;
Yssir as voulu de ta place
Pour jusques en ma bouche venir ;
Et ainsi (ne ?) povez maintenir
Que justice tenir et fère
N'est pas chose qu'à DIEU plaise ;
Qu'il soit vray il est cy monstrée.

Enfin, dans la Moralité du Blasphémateur, se trouve l'ébauche du Don Juan de Molière. En résumé, la farce est bien supérieure, s'il s'agit d'exciter l'intérêt, à la moralité, et même à la sotie. Elle vit sur les lèvres de personnages vivants, gaulois, sceptiques, gais, mordants et bien visibles, honnêtes d'habitude, et ne se mêlant point d'attaquer le Pape et l'Église. Le plus souvent les acteurs de la moralité sont nuageux, abstraits et factices, quand ils ne sont pas impies. Nous aimons mieux Maître Mimin (1), le savant qui n'est pas marié, mais qui va l'être, et à qui sa fiancée apprend à parler en français. Jusque-là il n'avait parlé qu'en latin. Aussi le vieux magister qui l'a élevé ne peut s'empêcher de dire, et c'est la morale de l'histoire :

Il n'est ouvrage que de femme.

Une certaine Lubine avait déjà dit :

N'a-t-il point parlé de bon sens ?
Il n'est doctrine que de nous.

C'est une farce grossière. Dans la fiancée du vieux poète, la fameuse Henriette de Molière se laisse deviner, comme une ombre vue à distance, et qui deviendra, en s'approchant de nous, une personne distincte ayant des traits caractérisés.

Est-ce la peine de dire un mot des comédies de collégiens qui essayaient de rivaliser avec les Basochiens et les Enfants Sans-Souci ? La veille de Saint-Nicolas, ils élisaient un Pape et un Évêque chargés de présider les jeux qui avaient lieu à la Saint-Nicolas, à la Sainte-Catherine, à la Saint-Martin, à l'Épiphanie, à la Saint-Jean d'été. Ces comédies, terme général de toutes les pièces tragiques ou comiques, se perpétuèrent dans les collèges chrétiens... Voltaire s'en moquait. Mais de quoi ne

1. Bibl. Elz. *Anc. Th. fr.*, t. 2. « Farce joyeuse de Maistre Mimin. »

s'est-il pas moqué? La satire en était le fond, et Louis Léger, un régent du collège de Montaigu, se vit emprisonner à la Conciergerie, en 1594, sous le libéral Henri IV, par un arrêt du Parlement, pour une tragédie intitulée : le Roi Chilpéric deuxième, qui ne fut pas représentée. Avait-il pris le roi pour un tyran, tel que l'époux de Frédégonde? Toutes les bizarreries sont dans la nature, dans celle des poètes et dans celle des régents naïfs spécialement.

En fin de compte, soties et farces, à Paris et en province, descendaient jusqu'à une scandaleuse licence. François Ier, qui ne sera point taxé de pruderie, soumit, pour plaire au Saint-Siège, le théâtre à la censure, et interdit les soties de Mère Sotte et du Peuple Fou. En réduisant la verve des comiques au devoir, malgré ses propres penchants, il se montrait plus royal et plus intelligent que son prédécesseur Louis XII, le protecteur de P. Gringore et l'ennemi du Pape.

Mais l'élan était donné. Les lettres se corrompaient, en même temps que les mœurs des rois, le principe de la royauté et le sens religieux lui-même, sous l'empire des nouvelles doctrines. Le moment du plus grand désordre littéraire est celui des guerres de religion... C'est alors que règne le voluptueux Ronsard. Et si les lettres fleurissent de nouveau, avec un goût plus parfait, au dix-septième siècle, c'est après l'abjuration de Henri IV, sous le chaste Louis XIII, et sous la majesté chrétienne de Louis XIV. Encore cette majesté moitié païenne voit-elle naître, à son ombre, une littérature tachée, au moins, de paganisme. Le grand siècle ce n'est pas le dix-septième, mais bien le siècle de saint Louis.

On objecte Molière. Le comique du dix-septième siècle a pris pour lui, comme son bien, quelques traits heureux échappés à la vive nature de nos bons aïeux... Il les a développés dans une œuvre d'art, dans une composition où rien ne fait défaut, où les personnages, observés et caractérisés en grand et dans leurs plus fines nuances, se font valoir les uns par les autres dans une antithèse de génie. Il n'a pas été moins naturel que ses prédécesseurs; mais au décousu de leurs gaietés parfois cyniques, moins voluptueuses pourtant que nos peintures d'aujourd'hui, il a substitué la comédie du sourire, ou mieux la grande comédie, complète, achevée par la profondeur de l'observation, le fini d'une forme tour à tour bourgeoise, aristocratique ou populaire. Il aurait inventé la comédie idéale, s'il n'avait été au-dessous de

nos aïeux en séparant l'art de DIEU et des mœurs. Le moyen âge était grossier ; Molière est immoral. La véritable beauté n'est pas là.

Nous avons négligé de dire quel était le costume du Sot, chez les Enfants Sans-Souci ([1]), et de nommer les plus célèbres après P. Gringore. Ce costume ([2]), le voici : « un pourpoint découpé, des chausses collantes et bariolées ; souvent une grande robe, assez semblable à celle des moines, cachait le pourpoint et les chausses ; parfois le Sot tenait une marotte en main. Mais la pièce essentielle du costume était le chaperon muni d'oreilles d'ânes et de grelots... Ajoutons : le jaune et le vert étaient les deux couleurs affectées au costume des Sots et des Fous. Le jaune représentait la gaieté, parce qu'on attribuait au parfum du safran une vertu exhilarante ; le vert symbolisait l'espérance, la liberté, les franches allures, les vives saillies, la jeunesse. »

Parmi les Sots s'illustra le « bon Trottier, » leur prince, leur père

> ... qui longtemps a vécu
> Sans amasser ne grant blanc ne escu.

Tout le monde n'était pas riche dans le royaume de la folie, et l'on s'efforçait d'y rire pour ne point pleurer.

Pontalais fut aussi l'un des plus célèbres. C'est le type de l'acteur, je dirais mieux du bouffon, sous François Ier. Mal lui en prit de jouer, en 1516, la reine-mère, sous la figure de Mère Sotte. Louise de Savoie, qui perdit, plus tard, le duc de Bourbon, n'eut aucun égard pour la dignité de l'Enfant Sans-Souci et le fit emprisonner à Blois. Ses « Rencontres, brocards et sornettes » firent néanmoins la joie de ses contemporains. Ce Sot insolent, surnommé songe-creux, entreprit en Lorraine un voyage pour le plus grand bonheur des habitants de Bar et de Nancy. Depuis 1535, il n'est plus question de lui.

Jean Serre ne fut ni moins gai, ni plus riche. Cl. Marot fit son épitaphe :

> Cy dessous gist et loge en serre
> Ce très-gentil falot, Jehan Serre,
> Qui tout plaisir alloit suivant ;
> Et grand joueur en son vivant,

1. Ajoutons que des sociétés semblables à celle des Sans-Souci s'étaient fondées en province, sous différents titres : La Mère Folle, à Dijon ; l'Abbé de Liesse, à Arras ; le Roi de l'Epinette, à Lille, etc.
2. *Les Comédiens en France, au moyen âge*, par Petit de Julleville.

Non pas joueur de dez ne quilles,
Mais de belles farces gentilles,
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais y gaigna bruit et crédit,
Amour et populaire estime,
Plus que d'escuz, comme j'estime.

Et Marot lui-même était un fou, personne n'en doute, nous entendons un Enfant Sans-Souci ([1]). C'était aussi un Basochien ; la Basoche frayait avec la Sotie. Marot était un sot, non pas de la Sotie seulement ; sa vie le prouve. Il ne sut être ni catholique, ni protestant, et mourut abandonné de tous ses protecteurs, après avoir été fouetté par Calvin. Est-ce sot ou non ?

Le dernier Prince des Sots fut N. Joubert, au début du dix-septième siècle. On lui contesta sa principauté avec ses droits, entre autres celui d'entrer « à l'hôtel de Bourgogne par la grande porte, et d'y avoir, aux assemblées qui s'y feront, jouissance et disposition de sa loge. » Il se défendit et gagna son procès ; il l'avait perdu devant le public ; il n'eut pas de successeurs. Et puis, ne nous parlez pas de ceux dont on rit. Un barbier, son voisin, l'avait fouetté, lui, le maître du ridicule ! Pauvre Joubert ! pauvre Marot !

Après Joubert ou sieur d'Angoulevent, il y eut encore un Prince des Sots, mais sans royaume, a-t-on dit. Comme si le monde n'était pas le royaume de la folie et de la sottise ([2]) !

1. Il a écrit, à dix-sept ans, la Ballade des Enfants Sans-Soucye.

2. Le répertoire comique du moyen âge renferme cent cinquante farces, soixante-cinq moralités, beaucoup moins de soties ; et ce n'est là qu'un reste des innombrables compositions de nos ancêtres dans le genre comique, tant à Paris qu'en province.



CHAPITRE XIV.

LES PREMIERS HISTORIENS OU CHRONIQUEURS.

VILLEHARDOUIN.

C'EST surtout dans l'histoire ou les premiers essais de l'histoire que se caractérisent les progrès de la langue et de la pensée. Après les conteurs qui s'égayent en prose et en vers, viennent les chroniqueurs et enfin les historiens.

Jetons un dernier regard sur la poésie du moyen âge. Il faut l'avouer, le nectar que nous avons goûté dans l'Olympe des poètes français, était bien mêlé de quelque lie ; c'était parfois du nectar de taverne.

D'ailleurs, quelque élevé que soit le cœur de nos jongleurs anciens, leur langue [1] est le plus souvent sèche, sans harmonie, sans richesse, sans ampleur, sans variété et sans noblesse. C'est pitié de voir des héros plus puissants que ceux d'Homère, avorter en passant au crible de cette langue encore barbare, gutturale et pleine de monosyllabes ; c'est pitié de la voir servir d'interprète aux glorieux faits d'armes de Roland ou d'Olivier ; heureusement elle s'adoucit dans les charmants poèmes de nos auteurs de fabliaux, de lais, de romances et de pastourelles.

Nous pardonnons à cette langue primitive de rendre moins séduisantes les fourberies de Renart, les théories de Jean de Meung, les peintures voluptueuses de Guillaume de Lorris, la légèreté et les licences de certains fabliaux ou des premières comédies. Mais pourquoi faut-il que, dans sa longue enfance, elle ait affaibli parfois, sur le théâtre des mystères, la noblesse des Saintes Écritures ? Malgré tout, le peuple y trouvait son compte ; on lui parlait, sur la scène, la langue qu'il parlait chez lui ou à l'atelier ; elle le réjouissait de la manière la plus simple ; elle lui gardait sa foi. Cette langue d'ailleurs fit bien quelques progrès, à la fin ; elle a une certaine délicatesse dans Ch. d'Orléans, une franchise toute nationale dans Villon.

1. Nous laissons de côté les troubadours, dont la langue est trop peu française pour que nous nous permettions de la juger.

Venons à la prose ; et n'est-ce pas le lieu de dire un mot de ses progrès, avant d'aborder l'histoire ? Nous avons déjà parlé des Glossaires de Cassel et de Richenau, au septième et au huitième siècle, du double Serment de Strasbourg, au neuvième, du fragment d'une homélie sur Jonas, qui est du même temps. Ajoutons le Psautier découvert à Oxford, en dialecte normand, une traduction des quatre livres des Rois (1), en dialecte de l'Ile-de-France, l'un et l'autre du onzième siècle ; enfin un certain nombre de sermons de saint Bernard qui, de son vivant, passèrent du latin en français, dans le dialecte lorrain. Nous en reparlerons. C'était au douzième siècle, qui vit aussi naître la prose plus douce des auteurs anonymes de Tristan et d'Yseult.

Mais s'il nous est permis d'écrire quelques lignes sur la prose en général, à propos de l'histoire, n'oublions pas l'unité de notre nouveau sujet, les historiens et les chroniqueurs, leurs devanciers. L'histoire fut d'abord traitée en latin, du quatrième au douzième siècle, et successivement par l'impassible Grégoire de Tours, par Nithard, petit-fils de Charlemagne, Éginhard, son secrétaire, et peut-être son gendre, saint Arnoul, moine de l'illustre abbaye qui porta son nom, à Metz, et dont il ne reste plus même des ruines ; saint Léger, Frédégaire, l'abréviateur de Grégoire, Frodoard, chanoine de Reims, Aimoin, religieux bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, compilateur du dixième siècle, Suger, le sage ministre de Louis VII, Rigord, moine de St-Denis. Les annales ou chroniques de ces divers auteurs vont de 397 à 1141. Sans avoir écrit en français, ils appartiennent à la France.

Deux compilateurs anonymes, des moines obscurs, poussèrent même notre histoire jusqu'au règne de Philippe-Auguste, le dernier, sous le titre de *Historia regum francorum*. Nous avons mieux : Vincent de Beauvais, dans son *Speculum Historiale*, qui a quatre-vingt-deux livres, et neuf mille neuf cent cinq chapitres (2), mena l'histoire du monde depuis la création jusqu'au pontificat d'Innocent IV (3), toujours en latin. La science s'était réfugiée dans le cloître ; le peuple ne savait rien du passé que par les chroniques rimées, les gestes et les romans.

1. *Traduction des Psaumes.* Il y a d'autres traductions : celles de la Passion selon saint Matthieu, des Epîtres de saint Paul, à peu près du même temps.

2. On en ferait aujourd'hui cinquante à soixante volumes in-8°. *Hist. Litt.* t. 18.

3. C'est l'encyclopédie du treizième siècle. Plusieurs de ses biographes ont surnommé Vincent de Beauvais, *bellua librorum*, dévorateur de livres.

Pourtant, à partir du onzième siècle, plusieurs des chartes, si précieuses à l'historien, avaient été rédigées dans la langue vulgaire. On en a conservé des extraits. Les lois de Guillaume le Conquérant, écrites au même temps que la Chanson de Roland, le furent aussi dans la même langue. En voici quelques lignes :

« Si ceo avient que aliquiens colpe le puing a altre u le pied ; si li rendrad demi were, sul unc ceo qu'il est nez, » ce qui veut dire aujourd'hui :

« S'il advient que quelqu'un coupe le poing ou le pied à un autre, il lui payera demi were [1], selon sa naissance.

On assigne la même date aux « Assises de Jérusalem, » également composées en français. Nous pensons qu'il est inutile d'ajouter une citation à la précédente. Elle donne une idée de ce qu'était alors le langage de nos législateurs, et nous n'entrons pas dans les détails de l'érudition.

Avant d'expliquer brièvement quelles furent les origines des Grandes Chroniques de St-Denis, nous n'omettrons pas le titre d'un ouvrage disparu : c'est l'*Histoire de Baudouin*, ainsi nommée du nom de Baudouin IX, comte de Flandre, chef et compagnon d'armes de Villehardouin. Par son ordre, fut composée, « *in gallicano idiomate*, » une Histoire universelle depuis l'origine du monde. Jacques de Guise, historien du Hainaut, l'avait consultée ; c'est tout ce que nous en connaissons.

Si nous avons d'abord nommé nos vieux chroniqueurs, tout latinisants qu'ils furent, en voici la raison : ces premiers ouvriers de la vérité, prêtres pour la plupart, évêques, abbés ou moines obscurs de Fleury-sur-Loire, de St-Remi de Reims, de St-Victor, de St-Germain des Prés, de St-Magloire de Paris, de St-Arnoul de Metz, de St-Martial de Limoges, cachés dans l'humilité et récompensés de DIEU seul, en écrivant de leur propre mouvement, en compilant ou en abrégeant, fût-ce sans critique, les Annales de notre France, préparaient la première de nos grandes histoires, encore célèbre aujourd'hui. Ils avaient travaillé dans l'ombre, comme fait la semence sous la terre d'où sort l'épi. Ils avaient, à la fois, semé le pain autour du monastère, semé l'histoire dans les vieux manuscrits où ils la mettaient, au fond de leurs cellules, à l'abri de l'ignorance et des mains barbares. C'est par reconnaissance qu'on a chassé, combien de fois depuis cent ans ! leurs fils de leurs maisons

1. Le were (prix d'un homme) était l'amende qu'un meurtrier devait payer aux parents de la victime.

dépouillées ! Que ne peut-on les faire entièrement disparaître, comme d'impurs mendiants, de l'Europe qu'ils ont civilisée !

Un jour, Mathieu de Vendôme, abbé de St-Denis, après Suger, qui avait porté si haut la renommée de l'abbaye par sa propre gloire d'historien et de politique, imagina de donner la forme française aux vieilles chroniques ou compilations latines que nous venons d'énumérer, à celles principalement de St-Benoît-sur-Loire et de St-Germain-des-Prés. C'était un homme habile. Quand le travail fut terminé, sans aucune mention des sources où avait puisé le moine et vrai traducteur, nommé Primat, l'abbé l'offrit élégamment relié, en présence de la cour, à Philippe le Hardi. C'était en 1274 ; il récita au roi sept quatrains en forme de dédicace. Il faut bien le dire, il présenta aussi Primat lui-même [1]. Voici l'un des quatrains :

Philippe, roi de France, qui tant est renomez,
Je te rends le roman qui des rois est romez,
Tant a cist travaillé qui Primas est nomez,
Que il est, DIEU merci, parfait et consomez.

M. Cousin, qui traduisit Platon par la main d'autrui, disent les médisants, n'était pas aussi vaillant que Primat. C'est incroyable ce qu'il fallut d'efforts pour embrasser un travail qui partait de nos origines pour aboutir à 1260, et le *consommer*, si nous employons l'expression même de Mathieu de Vendôme.

Ces nouvelles chroniques, qui donnaient aux anciennes, déjà inspirées par l'esprit de la France, plus que notre couleur, un corps tout français, s'appelèrent Grandes Chroniques de St-Denis. On en répandit, plus tard, un grand nombre de copies enluminées, quand elles eurent été rajeunies, sous Charles V. Elles occupaient, dans les châteaux, chez les riches bourgeois, chez les savants, une place d'honneur dans la bibliothèque ou dans l'endroit le mieux éclairé d'un riche appartement. Elles étaient pour tous un objet de vénération ; c'était l'histoire de la France, unie alors si intimement à celle de l'Eglise. C'était aussi l'histoire de chacun, par ce que tous avaient de plus cher au cœur, la religion, les rois et les aïeux ; c'était un récit, quelquefois un peu long, assez naïf, plein de foi et de bonne foi. On y respirait la plus pure probité. C'était une pièce considérable de l'héritage et qui traversait, sans s'altérer, maintes générations. Aujourd'hui tout se fait vite, et

1. *Histoire Littéraire des Bénédictins*, t. 21.

rien ne se conserve ; on n'a pas de souvenirs, on n'a plus de traditions. A l'époque dont nous parlons, plus d'un artiste, dans les monastères, gagna sa vie et son paradis à copier les Grandes Chroniques avec autant de patience que d'habileté. Qui n'a admiré, dans certains de nos anciens manuscrits, ces images de saints, de saintes, de guerriers, de batailles, de cérémonies religieuses ; ces figures symboliques, ces fleurs, ces initiales, ces lettres moulées dans le genre gothique, et où la main est bien supérieure, même pour la pureté des caractères, à l'*impression* moderne ! On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de la surnaturelle patience des copistes, de leur inspiration chrétienne, ou du fini de leur œuvre. On s'élève au-dessus des Grandes Chroniques ; on entre, par l'imagination, dans une cellule. Un moine est là silencieux ; il travaille, à genoux parfois, à la copie des Livres Saints ; il y a passé sa vie d'homme ; sa barbe a blanchi ; il a vieilli sans s'en apercevoir, et dans cette seule étude où son intelligence a dû peser chaque mot, en même temps que son cœur l'ornait et sa main, il a comme préludé au bonheur de l'éternité...

Ce n'est pas à Mathieu de Vendôme seul que revient l'honneur des Grandes Chroniques et de leur conception toute nationale. Vers 1260, Alphonse, frère de saint Louis, ordonna à un ménestrel de mettre en français la chronique anonyme intitulée : *Historia regum Franciæ*. Ce recueil, qui finit à la même date que celui de Primat, était très répandu.

Les Chroniques de France gardèrent longtemps un caractère tout ecclésiastique ; aucune main profane n'y aidait. Un religieux de St-Denis les continuait, accompagnait le roi dans toutes ses expéditions, sans porter le nom peu harmonieux d'historiographe, qui n'était pas encore inventé. En 1360, sous Charles V, et par son ordre, Pierre d'Orgemont dut prendre en main les Grandes Chroniques. D'autres laïques lui succédèrent jusqu'à l'avènement de Louis XI où elles s'arrêtèrent, après avoir embrassé mille années de notre histoire.

Gardons-nous bien de les confondre avec la chronique d'un religieux de St-Denis [1], sans nier cependant que l'ouvrage modeste de l'anonyme ait pu servir au grand œuvre de la célèbre abbaye.

En passant, et comme pour nous divertir, citons un trait qui témoigne du goût très inachevé de nos pères. Un inconnu, à

1. Cette chronique raconte l'histoire de Charles VI.



côté de si sérieux travaux, écrivit la Chronique ascendante des ducs de Normandie, où il fait rebrousser chemin à l'histoire, de Henri II à Rollon. Il avait du temps à perdre.

En revanche, avec une langue plus finie, Villehardouin, l'auteur de la « Conqueste de Constantinoble » et maréchal de Champagne, aurait pu mériter le nom d'historien. C'est un esprit sobre, un juge impartial.

Il naquit, en 1160, au village qui porte son nom, au château habité depuis longtemps par les seigneurs du lieu, ses ancêtres, près de Bar-sur-Aube, à sept lieues de Troyes, à une demi-lieue de la rivière. C'est le chroniqueur de la quatrième Croisade ; il en fut l'ardent promoteur avec Foulques, curé de Neuilly, qui ne tarda pas à mourir. Celui-ci « estoit prestre et tenoit la paroisce de la ville. Cis Foulques commença à parler de N.-S. par France et par les autres païs d'entour, et sachiés tout certainement que nostre sires fist maint espert miracle pour lui ! »

Thibaut, comte de Champagne, un jeune prince très chrétien, devait commander la croisade. Un jour que Villehardouin vint lui rendre compte de l'heureux succès des négociations entreprises, au nom des croisés, avec la République de Venise, il le trouva languissant, mourant même dans son palais. La bonne nouvelle le ranima, pour un jour ; il sortit à cheval, jusque dans la campagne, avec son fidèle ambassadeur. « Onques puis ne chevaucha que cele fois. » Il s'éteignit bientôt. On lui donna comme successeur, à la tête de la croisade, Baudouin IX, comte de Flandre, qui devint empereur de Constantinople.

Quelles étaient les négociations dont les croisés avaient chargé Villehardouin ? Accompagné de cinq chevaliers, il était venu demander à la cité marchande des vaisseaux pour aller par mer en Palestine. Il avait obtenu ce qu'il désirait. Mais il vit, à son retour, en même temps que son maître mourait, une bonne partie des croisés abandonner l'entreprise. Il ne faut pas s'étonner de ces défaillances. Quand l'Occident se déplaçait alors, inspiré par une foi profonde, pour aller à la délivrance du tombeau de JÉSUS-CHRIST, c'était comme un lourd colosse dont les mouvements étaient aussi peu agiles que son cœur était chrétien, jusqu'à l'enthousiasme. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'avec de pareils moyens d'une civilisation encore dans l'enfance, on ait fait de si belles choses, et telles

que l'histoire, même écrite par les moins religieux des écrivains, ne se lasse pas de les raconter. Aujourd'hui ce n'est rien, en comparaison d'autrefois, de transporter une armée à quelques mille lieues ; ce qui ne nous transporte plus guère, c'est la foi.

Cette foi inspirait l'éloquence des plus calmes parmi les hommes. Témoin Villehardouin, qui avait parlé en ces termes, à Saint-Marc de Venise, après la messe, devant le doge Dondolo, qui « viels homs estoit et rien ne veoit, » et devant le peuple assemblé :

« Seigneur, li baron de France li plus haut et li plus puissant nous ont à vous envoiés et vous crient merci que il vous preigne pitié de la cité de Jérusalem qui est en servage des mécréants, et que vous pour DIEU leur compaignie voilliez aidier à vengier la honte JHÉSU-CRIST ; et porce vous ont-il esleus, qu'il sevent bien que nule gent qui seur mer soient, n'ont si grant pooir comme vous avés ; et nous commendèrent que nous vous en chéissiens (tombions) as piès, et que nous n'en levissièmes devant que vous le nous ariés otroié. »

« Lors, ajoute Villehardouin, s'agenouillèrent li sis message à leur piès, moult plorant, et li dus et tuit li autre commencèrent a plorer de la pitié qu'ils en orent, et s'escrièrent tuit à une vois et tendant leurs mains en haut : « Nous l'otroions ! Nous l'otroions ! » Là ot si grant bruit et si grant noise qu'il sembloit vraiement que toute terre tremblast ; et quant cele noise remest, Henris, li bons dus de Venise, qui moult estoit sages et vaillans, monta ou letrin et parla au pueple. »

Notre roi Robert y chantait. Ils étaient l'un et l'autre, par le cœur, de la grande famille de l'Église et du peuple. Le peuple se sentait aimé.

Malgré des défections, la plupart des croisés, avec le comte de Flandre, Louis, comte de Blois, Quesnes de Béthune et le marquis de Montferrat, leurs chefs principaux, partirent pour Venise, le 2 octobre 1202, dans l'octave de la Saint-Remi. Le sénéchal Joffroi de Joinville faisait aussi partie de l'expédition. Ils formaient une armée de choix d'environ vingt mille sergents à pied, neuf mille écuyers et quatre mille cinq cents chevaliers. Arrivés par corps séparés chez les Vénitiens, il leur avait été impossible de leur payer tout le prix du transport par mer jusqu'en Palestine. Il manquait pour cela trente-cinq mille marcs. Alors H. Dondolo proposa à l'armée un moyen de se tirer d'embarras, qui peint bien, dans un seul homme, la République,

son esprit commercial et sa piété véritable. Ce moyen, c'était de prendre la ville de Jadres pour Venise, et d'étendre ainsi le rayon de sa prospérité industrielle sans nuire à l'expédition. Les Flamands surtout, gens d'affaires, durent comprendre le doge, et celui-ci se croisa aussitôt, malgré son âge (il avait plus de quatre-vingts ans) et sa cécité. Il sera le premier à débarquer devant Constantinople.

Rien de plus beau ! S'emparer de Jadres, pour nos vaillants chevaliers, c'était l'affaire d'un instant. La ville enlevée, l'armée de DIEU, au lieu de naviguer immédiatement et sans repos vers Jérusalem, se laissa attirer à Constantinople sous prétexte d'y mettre la paix... Nous le savons, les croisés, après avoir remis sur le trône Isaac l'Ange, campèrent hors de la ville ; un incendie allumé, à la suite d'une « meslée » des Grecs et des Latins, la ravagea sous leurs yeux. On vit ces hautes « yglises et ces riches palais fondre, et ces grands rues marchéandes ardoir à feu. » De nouveaux troubles amenèrent le siège et la prise de Constantinople. Pour finir, Baudouin fut élu empereur. Après sa mort tragique, son frère Henri lui succéda. C'est ainsi que s'établissait, au profit de quelques brillants chevaliers, un empire éphémère, au détriment de l'empire de DIEU et de son tombeau laissé en servitude.

Cette croisade manquée n'en fut pas moins des plus intéressantes ; et c'est avec un vrai plaisir qu'on voit les hommes du Nord donner une leçon énergique, pour ne pas dire brutale, aux sophistes et aux schismatiques de Constantinople, à ces roués de la *politique*, dite *bysantine*, en attendant que DIEU les condamne définitivement, plus de deux siècles après.

Villehardouin, avec son sang-froid et son bon sens, était l'homme né pour les peindre ; il le fait en deux mots, et caractérise, à la fois, la mobilité des Grecs et leur perfidie :

« Et toz ceux qui avoient été le jor devant contre lui (il s'agit d'un empereur), étoient en ce jor toz à sa volunté. »

Tacite n'aurait pas mieux réduit sa pensée, mais il a des mots qui emportent la pièce et laissent dans la mémoire une image immortelle ; notre langue est pauvre au début du treizième siècle.

Elle ne l'est pas à ce degré néanmoins que l'imagination de l'historien ne réussisse quelquefois à égaler, par la peinture, une vive impression de l'âme. Villehardouin, venu du pays des forteresses élevées sur le roc, des austères cathédrales, des

longs et nébuleux hivers, ne put retenir un cri d'admiration à la vue de cette magnifique ville de Constantinople qui brillait sous le soleil de l'Orient.

« Cil qui onques mès ne l'avoient véue ne cuidoient mie que si riche cité péust avoir en tout le monde. Quand il virent ces hauts murs et ces riches tours dont ele estoit close, et ces riches palais et ces hautes yglises, dont il avoit tant que nus nel péust croire s'il ne le véist proprement à l'ueil : et il virent le lonc et le lé (large) de la vile qui de toutes autres estoit soveraine ; sachiés qu'il n'i ot si hardi à qui la char ne frémésist. »

C'est encore l'image imposante de l'empire romain qui effraie, un instant, dans sa seconde capitale, l'âme du chroniqueur.

Du reste, son admiration naïve n'a pas des expressions bien variées. « Sachiés » est le mot qu'il adresse à chaque page, ou peu s'en faut, à la postérité, afin de lui faire partager son émerveillement. Malgré tout, on se sent pris à la bonne foi du narrateur, et l'on n'est pas loin de s'émouvoir d'admiration, comme Villehardouin lui-même.

Rien, en effet, de plus sincère que ces tableaux mis sous nos yeux par l'écrivain le plus naturel qui fût au monde. Il nous peint au vif, avec nos interminables divisions et nos impressions soudaines, tantôt d'audace, tantôt de découragement, avec notre antique piété. On se confesse : « Lors parlèrent li évesque et li clergiés au peuple, et leur monstrèrent qu'ils fussent confés et fesist chacuns dans sa devise ; car il ne savoient quand DIEU feroit son commandement d'aus (d'eux). »

Ailleurs on s'assemble en parlement. Quel parlement ! « L'endemain, come ils orent la messe oïe, si s'assemblèrent emmi les chans, à cheval. »

Discourir à cheval n'était pas des plus faciles ; la péroraison n'en arrivait que plus vite, et le tout valait mieux.

Parmi les mieux « emparlés, » était « li abbés de Vaus » qui se prononça contre l'expédition de Constantinople, disant que « s'il aloient seur crestiens, il iroient contre la loi de Rome. » Il était d'avis que les croisés, malgré tout, allassent en Syrie, « et féissent ce que il porroient. »

Le parti contraire l'emporta ; la grande raison fut que l'empereur déshérité assurait, s'il était replacé sur son trône, qu'il mettrait « tout l'empire de Constantinoble à l'obédience de Rome, dont ele estoit départie... »

« Einsi, ajoute l'écrivain, estoit l'os en discorde comme vos

oés, et ne vos merveilliés mie de la laie gent sé il se descordoient, quant li blanc moine de Citeaus qui estoient en l'ost se descordoiènt aussi. » L'abbé de Los, en effet, et l'abbé de Vaux étaient d'avis différent.

Le peintre devient moraliste. Nous connaissons déjà le négociateur et le chrétien.

A cette expédition de Constantinople, il trouva son compte, presque malgré lui. Il n'avait pas cessé d'être un vrai croisé ; et, la conquête achevée, il obtint, pour récompense de ses services, la ville de Messinople. Le don lui en fut fait par le marquis de Montferrat. Disons, dès lors, que Villehardouin termina ses jours dans sa petite capitale (1209) et qu'il y écrivit ses Mémoires.

Sur ces Mémoires, sur l'expédition, et sur les divisions des croisés, nous n'avons pas tout dit.

Un jour, le marquis de Montferrat, mal conseillé, veut occuper, du consentement des habitants, « Salenique » pour son propre compte... Sur le refus de Baudouin, son homme-lige donne à toute l'armée l'exemple de la désobéissance :

« Sire, ce dist li Marchis, je vos pri, dès que je puis ma terre conquerre sans vos, que vos n'i entrés, et sé vos i entrés, ce me desplest, et ne sera mie pour mon bien ; et sachiés que je n'irai mie avoec vos...

» Et li emperères dist que pour ce ne lerra mie qu'il n'i aille.

« ... Ha Diex ! observe Villehardouin, comme mauvais conseil orent li uns et li autres, et come firent mortel péchié cil qui ceste meslée firent ! Car sé Dex proprement n'i éust mis conseil, toute éust esté perdue la conqueste qu'il avoient faite, et la crestienté en fust mise en aventure de périr. »

La grande idée de Bossuet que DIEU fait l'histoire, en paraissant la laisser faire aux hommes demeurés libres, malgré tout, est là en germe. Mais alors ni la langue qui bégayait, ni l'esprit d'un soldat bref et pressé d'aller au but..., pour ainsi dire, au bout de l'étape, ne se prêtaient au développement de l'éloquence historique. Le moraliste élevé, plein de cœur, dont la douleur patriotique perce à travers la difformité de sa prose, fut un des pacificateurs de la querelle. Il négocia le mariage d'Agnès, fille unique du marquis, avec Henri, frère de Baudouin. L'empereur, sur l'avis de ses conseillers, laissa « *li Marchis*... s'en aller vers Salenique entre lui et ses gents et sa femme. »

L'un et l'autre finirent tragiquement. Baudouin, à la bataille

d'Andrinople, fut vaincu par les Bulgares que commandait Johannis, leur roi. « Onques chevaliers ne se desfendi miels de lui... » Enfin « li quens Looys et li emperères Baudoins furent pris vif ; puis fut li quens Looys ocis. »

L'empereur mourut dans les supplices, et Geoffroy de Villehardouin, avec Manessier de Lille, assura la retraite par son sang-froid et sauva l'armée. Il se nomme, ainsi que César, à la troisième personne et ne se loue pas. C'est un stoïque, ou plutôt un chrétien. Il « chevaucha toute sa bataille vers les fuians grant aléure ; et li fuiant se ralièrent tuit à lui. »

Quant au marquis de Montferrat, sa mort termine la chronique de la Conqueste de Constantinoble, à la façon d'une page de poème épique. Cette fin est d'autant plus belle que, par un contraste, né sans effort de l'histoire elle-même, l'empereur Henri, successeur de Baudouin, et le marquis viennent de « séjourner en une moult bièle praerie... por deux jors, à moult grant joie. » Ils se séparent, et de Montferrat, quelques jours après, trahi par les Grecs, tombe dans une embuscade que lui ont dressée « li Bougres » ou Bulgares, « en la montaigne de Messynople. » « Là fut ferus d'une saiéte parmi le gros del bras de soz l'espaule mortellement, et commencha moult a espandre de sanc. Et quant ses gens virent ce, si ce commencièrent moult à esmaier et à desconfire, et à mauvaisement maintenir. Et cil qui furent entor li marchis le soustinrent. Et il perdi moult de sanc, si se commencia à pasmer.. »

La plupart l'abandonnent. « Et cil qui remesent (restent) avoec li furent mort, et li marchis ot la tieste coupée : et envoièrent les gens dou pays le chief à Johannis, et che li fu une des greignours (plus grandes) joiez que il oncques éust. »

De ce récit douloureux, j'ai passé certains développements qui n'ajoutent rien, et qui, s'ils ne sont pas d'un enfant inépuisable dans les détails, sont encore moins d'un historien. L'art en est à ses éléments. Si d'habitude Villehardouin est bref, c'est par nature ; il ignore trop ce que c'est que la composition. Il continue :

« Hélas ! quel damage chi ot à l'empereour et à tous les Latins de la terre de Romenie, de tel home pierdre par telle mésaventure, qui estoit uns des meillors chevaliers et des plus vaillans et des plus larges qui fust el remanant dou monde !

» Et ceste mésaventure avint l'an de l'Incarnation JÉSUS-CHRIST mil deux cent et sept ans. »

Tout se marquait alors du signe de la Rédemption, et l'on ne songeait pas à séparer les lettres de DIEU !... L'unité du monde européen était en JÉSUS-CHRIST ; et cette croisade manquée ne le fut pas entièrement pour la foi. Constantinople rentra quelques années dans la vérité et sous la domination de l'Église.

C'est un beau temps et bien regrettable que celui où l'armée, malgré des dissentiments particuliers et qui sont inévitablement de l'homme, ressemble à une famille, où les prêtres qui l'accompagnent prêchent en plein champ, en une vallée, dans les carrefours, exhortant, confessant et communiant les soldats avant le combat ; la Sainte Croix de notre rédemption est portée sur le champ de bataille, où la voix de DIEU se fait entendre par la voix de conseillers écoutés qui rétablissent la paix, en donnant sa part de blâme même au souverain !

Aussi le génie de Villehardouin, tout pénétré de JÉSUS-CHRIST, respire-t-il, comme son cœur, la plus parfaite droiture ; et je m'étonne qu'un écrivain de nos temps ait cru devoir insinuer que le chroniqueur champenois se fit payer, par la possession de Messinople, sa lâcheté et sa trahison !... Il aurait, en effet, conseillé d'abandonner, pour plaire à plusieurs, le premier projet des croisés, la délivrance du tombeau de JÉSUS-CHRIST. Non, mille fois non. Et l'âme du maréchal de Champagne se peint elle-même dans les paroles de Quesnes de Béthune à l'empereur Isaac qui tramait la perte des croisés. Accompagné de Villehardouin et de quelques autres chevaliers, Quesnes entra hardiment, à ses risques et périls, dans le palais de Blaquerne ; il lui dit : « Sire, li barons de l'ost et li dus de Venise... bien vous mandent ce : que, sans défiance, il ne feroient mal né à vous né à aultrui, quar il ne firent onques trahison, et en leurs terres n'est-il mie acoustumé que il le facent. Sé vous faites (bien) mout leur sera bel, et sé ce nom, ils ne vos tiennent né por seigneur, né por ami. »

En conséquence, prenez garde !

Les Grecs furent stupéfaits qu'on ait ainsi osé défier l'empereur dans « sa chambre méismes. »

Nous n'avons point parlé de la division du livre de Villehardouin. Il comprend cent soixante-dix-sept chapitres d'une précision toute militaire, et trois parties bien distinctes, comme nous avons pu le voir : l'ambassade à Venise, la guerre de Constantinople et l'établissement de l'Empire latin, ou la

Conquête de tout le pays par les deux Empereurs et leurs lieutenants.

Parmi les croisés, il y avait un humble et pauvre clerc, Henri de Valenciennes, un chroniqueur d'office, un poursuivant d'armes, un de ces reporters, dirions-nous à l'heure actuelle, qui prenaient leurs notes sur le champ de bataille, pendant que les moines confessaient les blessés et les mourants. Même on vit parfois les chroniqueurs réunis des deux armées rivales deviser ensemble, autant que possible à l'abri des traits et de la mort, tandis que la destinée des deux patries se décidait, comme à Azincourt ou dans quelque autre lutte mortelle.

Ce bon Henri de Valenciennes a continué, sans talent original, le livre de Villehardouin et la Conqueste de Constantinoble ([1]). Son récit est souvent placé à la suite de celui de l'historien champenois. Il le complète jusqu'à la conquête entière de l'Empire sous Henri, successeur de l'infortuné Baudouin, et peut fournir au lecteur intrépide d'utiles renseignements. Le manuscrit de l'ouvrage, par une singulière destinée, a été découvert à Copenhague, bien loin de Valenciennes et de Constantinople. On n'y lit guère d'intéressant que le récit des amours d'Esclas, un « haut home » du pays conquis, et de la fille de l'empereur de Constantinople. « Embrasés de l'amour à la damoisiele, dès lors qu'il le vist, » il l'épousa enfin, et, jusqu'au jour du mariage, « si li sembla bien que uns seus jors en dore quarente. » C'est gaulois.

Pour dire encore un mot sur Villehardouin, il a l'autorité de l'homme de caractère, du capitaine et de l'écrivain ; c'est un politique, un soldat, un peintre, un moraliste, un homme de foi. C'est par l'influence d'une âme noble et indépendante de tout intérêt personnel qu'il réconcilie Baudouin et le marquis de Montferrat. La confiance qu'il inspire le fait choisir pour aller à Venise négocier le transport des troupes à Jérusalem ; et l'expression éloquente de sa foi, dans une courte harangue, nous tire encore des larmes des yeux, malgré six cents ans écoulés.

C'est un soldat qui n'a pas un mot de plainte dans une si laborieuse campagne ; c'est un sage capitaine dont le sang-froid sauve les restes de l'armée, après la bataille désastreuse d'Andrinople. Il rejoint alors le doge, Henri Dondolo, cet autre héros ;

1. Continuation de l'*Histoire de la Conqueste de Constantinoble*, par Henri de Valenciennes.

et leur présence d'esprit remet la paix et l'espérance dans le camp où l'on croyait tout perdu à jamais. Après la retraite des dix mille, on peut encore nommer glorieuse la retraite où Villehardouin, avec trois cents chevaliers, arrête la fuite et protège la retraite des Francs en désordre... Il a nos qualités, sans nos défauts. Comme il sait nous peindre! Un jour, Johannis, roi de Bourguerie, est vainqueur ; il détruit Naples, une ville peuplée de Latins et de Grecs...

« Hélas ! dit l'historien, come dolereus jor ot ci por la crestienté ! Car de tot ces set ving chevaliers n'en eschapa mie plus de dis que tuit ne fussent mort ou pris...

» Ceste novele vint au baillif de Constantinoble droit au jor de la Chandeleur, si come il aloit à procession à Notre-Dame en Blaquerne; et de ce furent il mout effreé en Constantinoble, car par ce cuidièrent-il pour voir qu'ils eussent toute la terre perdue. »

Avons-nous changé ? Souvent surpris,.. perdus, (nous le croyons,) vainqueurs au dernier jour... Espérons que l'avenir ne démentira pas le passé.

La fermeté du maréchal de Champagne n'exclut pas le cœur. Ses larmes, au dernier passage de sa chronique et ailleurs, le prouvent. Il les sèche vite, pour aller en avant dans son livre, comme à la bataille. Mais ses larmes et ses peintures n'ont rien d'artificiel; les unes, sorties du cœur, quoique rapides, nous émeuvent après plusieurs siècles; les autres, aperçues dans l'espace d'un éclair, ont à la fois le naturel, la lumière et la précision qui ne s'effacent jamais.

En somme, la raison domine la sensibilité dans Villehardouin, homme de foi et de bonne foi; c'est un chrétien, un philosophe, un soldat, qui ne perd pas son temps en phrases. Un mot peint son style : « *Imperatoria brevitas* (1). »

1. Suivant M. Paulin Pâris, un seul manuscrit de Villehardouin est pur ; il a été jadis apporté des Pays-Bas à Venise, ensuite de Venise à Lyon, par la famille vénitienne Cantarini. Le fameux éditeur de Lyon, Roville, en aurait tiré une édition au seizième siècle. C'est sur cet in-folio que s'est guidé M. Paulin Pâris dans son édition de 1838.

M. de Wailly, plus récemment, a fait justice de cette assertion. Selon lui, le meilleur manuscrit est celui qui fut copié à Venise même, sur le texte original, par un scribe étranger à la langue française, et qui n'altéra pas, à la façon des copistes français, le texte primitif, pour suivre les transformations de notre langue et sa propre orthographe. C'est sur ce manuscrit de Venise que M. de Wailly a réglé son édition, qui paraît être la plus exacte jusqu'à présent.

CHAPITRE XV.

JOINVILLE.

AUTANT Villehardouin est court et militaire, autant Joinville est expansif et reste champenois, dans sa bonhomie, jusqu'au fond de la Palestine.

Mais avant lui et depuis le maréchal de Champagne, que de chroniques en vers et en prose ! On écrit à la diable, avec un certain amour de son pays, sans y regarder de si près ; et nos pères n'étaient pas des artisans de paroles ni des candidats à la postérité. Il est inutile, en somme, d'appuyer sur les chroniques rimées de Philippe Mouskès et de G. Guiart d'Orléans (1). Elles vont, à la suite l'une de l'autre, du siège de Troie et de Francus à Philippe le Bel, à 1306. On nous permettra de passer à toute vapeur, sans nous arrêter à une seule station, sur ces quarante-quatre mille vers des plus ennuyeux de nos ancêtres. Nous ne ferons pas même grâce au Pas Salhadin, dont les octosyllabes sont aussi d'un auteur du treizième siècle.

La prose vaut alors plus que les vers, et certains noms de chroniqueurs méritent d'échapper à l'oubli ; celui, entre autres, de Guillaume de Nangis. Il était garde des chartes pour l'abbaye de Saint-Denis. Il a écrit une petite Histoire des rois de France à l'usage des pèlerins de l'abbaye, et une Chronique universelle (2). Il vécut sous le froc du Bénédictin, et mourut en 1300. C'est un contemporain de Joinville. Son abrégé n'a rien de commun avec les Grandes Chroniques.

On ignore qui est l'auteur de la Chronique de Rains (Reims) (3), pleine de détails intéressants, familiers, piquants, sur cette cité qui ressemblait à beaucoup d'autres, au milieu du

1. « La Branche des royaux lignages », (ainsi s'appelle la chronique de G. Guiart) est dédiée à Philippe le Bel. Son auteur a surtout vécu au treizième siècle.

Pour Ph. Mouskès, mort en 1283, il consacre dans sa chronique, trop souvent fabuleuse, dix mille vers rien qu'à Charlemagne. Son ouvrage, écrit dans un style « pénible, embarrassé, » est néanmoins un utile document. — *Hist. Litt. de la France*, t. 19.

2. Elle s'étend de 1226 à 1300.

3. Rédigée entre 1260 et 1265, elle commence à 1180 et finit à 1260. M. Natalis de Wailly en a publié une nouvelle édition, en 1876 (Société de l'Histoire de France), sous ce titre : *Récits d'un Ménestrel de Reims.*

treizième siècle. C'est un bourgeois, sans doute, qui a dû l'écrire, un petit bourgeois comme il y en a eu dans tous les temps, hostile au Pape, curieux, et gardant la mesure en deçà jusqu'à l'étroitesse. Il sait ce qui se passe dans sa rue et n'a plus de regard pour les Croisades, sans doute trop « hasardeuses. » Ce fut, du reste, dans un mauvais jour, l'avis du bon Joinville, qui prit, par la confiance d'une amitié toute particulière, un rayon de la sainteté du roi, et n'en resta pas moins chez lui, comme un vrai Champenois, dans sa terre, lors de la dernière croisade.

Le même inconnu de Reims est un libéral qui prêche pour le Tiers-État... Encore un peu, comme Sieyès, il dirait que « c'est tout. »

Sa langue, d'ailleurs, est bien la langue française, celle du peuple et de la bourgeoisie, vive, naturelle, hardie, pleine de malice et de trait, animée de l'esprit satirique des trouvères. Leur poésie contribue à former la prose. Nous en passons, et beaucoup. Il y a une Chronique d'Outremer (1227) qui raconte la mort de Godefroy de Bouillon. Il y a une Fleur des histoires de la terre d'Orient, « *Flos historiarum terræ Orientis*, » de Hayton, prince chrétien d'Arménie, devenu, par une transformation que je n'ose dire romanesque, et qui n'était pas rare en ces temps du moyen âge et des Croisades, un moine tranquille des Prémontrés de Poitiers. Son livre, écrit en latin, et dont un plagiaire, Falcon, lui déroba la matière pour la populariser en français, contient quatre parties, avec une description de l'Asie et un projet de conquête Outremer [1]. Hayton semble, par certaines de ses relations, avoir connu le célèbre voyageur et géographe Marco Polo, qui nous donna le premier d'exactes et belles descriptions de l'Asie. Celui-ci avait commencé ses voyages dès 1271, un an après la mort de saint Louis.

Nous arrivons à la vie de saint Louis. Joinville n'est pas le seul qui ait voulu le peindre. Guillaume de Nangis l'avait essayé en latin, puis en français avec moins de bonheur. Geoffroy de Beaulieu, un chroniqueur sérieux celui-là, et le confesseur du prince pendant vingt ans, écrivit, en cinquante-deux chapitres, la Fleur des bonnes paroles et des bons exemples de son pénitent. C'est une mine d'or. Observons que l'Église se voit offrir les prémices de l'histoire par des prêtres, et que c'est à DIEU que s'élèvent aussi les prémices de la poésie. Clovis avait offert à DIEU sa première victoire, et

1. *Histoire Littéraire*, t. 25.

saint Louis lui offrait la France entière, dans sa royauté idéalisée sur le modèle de la royauté de JÉSUS-CHRIST.

Tout est chrétien dans notre France, tout est divin, oserai-je dire, dans ses origines, dans sa monarchie, dans sa littérature, dans le cours merveilleux de son histoire, Après des étapes douloureuses où elle s'est retrempée en quelque longue Passion, elle se relève, elle remonte sur le trône d'où elle domine les autres nations, avec un saint, avec une vierge, avec Louis IX ou Jeanne d'Arc ; c'est toujours avec le Sauveur et Marie.

Après Geoffroy de Beaulieu, les Miracles de saint Louis, par son chapelain, Guillaume de Chartres [1]. C'est un témoin qui avait passé dix-huit ans à la cour. Il put déposer dans le procès de canonisation, comme Gilles de Pontoise, qui écrivit, également en latin, une vie du roi, sous ce titre : *Gesta sancti Ludovici noni*, en 1297, l'année où Louis IX fut canonisé.

On a encore, pour servir à la vie de saint Louis, vingt-trois lettres de la reine Marguerite, sa femme, qui mourut en 1282. Elles sont précieuses. On sait que le roi, si plein d'amour pour elle, ne parut jamais avoir confiance dans son génie politique. Il avait approfondi tout le bon sens de la loi salique.

Le chapelain de la reine écrivit lui-même, vers 1300, une vie du saint en vingt chapitres. Joinville y est cité, au quatorzième rang, parmi les témoins qui déposèrent en faveur de Louis IX bientôt mis sur les autels.

Tout ce qu'il y avait de plus contemporain, de plus pieux, de plus chevaleresque, de mieux instruit, s'unissait pour offrir à Rome et à la postérité une image fidèle de celui dont la sainteté brilla pendant cinq siècles sur sa dynastie.

Joinville enfin ajoutera à tant de documents non seulement tout l'éclat naturel de son génie et la force de sa bonne foi, mais encore les Enseignements authentiques de saint Louis à son fils Philippe.

Même Geoffroy de Beaulieu les avait déjà fait connaître avant lui, ainsi que les Enseignements du roi à sa fille Isabelle (1276).

Mais de tous ceux qui élevèrent des monuments à la gloire si désintéressée de Louis IX, il n'en est aucun qui ait plus de mérite que le sénéchal de Champagne, inspiré par son cœur et dépourvu de toute prétention à l'immortalité. Il a pu faire

1. Guillaume de Chartres rassembla soixante-cinq miracles dans un récit assez court, écrit en latin.

de très rares emprunts à plusieurs des chroniqueurs que nous avons cités, car il n'écrivit que dans les premières années du quatorzième siècle ; il n'en est pas moins profondément original. Les autres avaient de pieux et fidèles souvenirs ; c'est l'âme de Joinville qui s'est empreinte sur le papier de son manuscrit ; et cette âme avait elle-même gardé l'empreinte ineffaçable de l'âme de saint Louis.

Parlons d'abord des manuscrits de Joinville. Le premier, l'original, n'a pas été retrouvé. Longtemps on a dû se contenter de celui de la Bibliothèque Nationale ; c'était une copie exécutée vers la fin du quatorzième siècle, et d'une orthographe rajeunie.

Mais, assez récemment, M. Natalis de Wailly a publié, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, vingt-six pièces originales rédigées en langue française par la chancellerie de Joinville, entre l'année 1238 et la mort de notre chroniqueur. Elles étaient écrites nécessairement avec l'orthographe du temps, qui était celle du chancelier lui-même. C'est d'après cette orthographe que M. de Wailly corrigea le manuscrit de la fin du quatorzième siècle, et restitua ainsi l'original qui avait disparu.

Joinville, en effet, ne peut avoir dicté les chartes qui lui sont propres dans une autre langue que celle de son histoire, qu'il a dictée et fait écrire.

Cette langue est mêlée du dialecte de l'Ile-de-France et du dialecte de Champagne. Le livre lui-même a cent quarante-neuf chapitres ou paragraphes et comprend deux parties. « La première partie [1] si divise comment il se gouverna tout son tens selonc DIEU et selonc l'Église, et au profit de son règne ; la seconde partie dou livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes. »

Voici à quelle occasion Joinville se décida à écrire ce qu'il aurait peut-être conservé uniquement dans sa mémoire et dans son cœur. Une princesse, Jeanne de Navarre, qui lui avait entendu raconter les merveilles d'un règne mémorable [2] entre tous avec une éloquence naïve, voulut les revoir et les admirer de nouveau écrites par cette main sincère de l'ami qui avait témoigné en faveur du saint. C'est dans leur cœur que les femmes prennent souvent leurs meilleures idées ; et Jeanne,

1. *Histoire de saint Louis.*

2. Le jour de la bataille de la Mansourah, le comte de Soissons avait dit à Joinville, en face de l'ennemi : « Séneschaus, lessons huer cette chiennaille ; que, par la Qoife DIEU ! encore en parlerons-nous, entre vous et moi, de ceste journée, ès chambre des dames. » — *Histoire de saint Louis.*

assez ignorée du reste, en eut une qui porte encore ses fruits, fruits délicieux pour la plus lointaine postérité. Mais elle mourut en 1305, avant que l'ouvrage, commencé cette année même par le consciencieux sénéchal, âgé de quatre-vingt-un ans, fût complètement terminé. Jeanne était la mère du roi ; et c'est au roi son fils, Louis le Hutin, que l'Histoire de saint Louis fut dédiée en 1309.

Avant de la parcourir, il est indispensable d'esquisser la vie du chroniqueur ; mais son âme elle-même brillera surtout dans la splendeur de celle de son héros. Du reste, notre plan, s'il s'agit du livre lui-même, sera des plus simples : faire voir comment le cœur de Joinville s'est élevé insensiblement au niveau du cœur de saint Louis.

Le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, était né, vers 1222, au château féodal de ce nom, situé sur l'une des hauteurs boisées qui dominent la petite cité de Joinville et la Marne. Il était d'une très ancienne famille du pays. Plus d'un prince, sans être du sang de l'ami de saint Louis, s'est honoré jusqu'aujourd'hui de porter son nom, un des plus illustres de France et des plus populaires en même temps.

Élevé aux cours de Provins et de Troyes, où séjournaient les maîtres de la gaie science, écuyer tranchant de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, et aussi le plus habile des trouvères qui embellissaient son palais, Joinville, plus positif que son maître, ne tarda pas à lui plaire et devint sénéchal de la province. Il comptait bien passer une vie heureuse et noblement occupée à Troyes, ou dans son manoir, dans sa famille et parmi ses vassaux ; mais le roi Louis IX, qui le connaissait déjà et l'aimait, jugea autrement, après le ciel.

En conquérant l'âme honnête du sénéchal, le roi l'avait conquise à DIEU. Aussi, quand il l'appela à la croisade, dès 1245, Joinville ne fit aucune résistance ; il prit la croix ; mais il apporta à l'œuvre de la conquête du Saint-Sépulcre, au moins dans les premiers temps, un cœur très humain : il ne rêvait rien moins, dans sa naïveté, que d'être empereur ou roi, comme Baudouin ou Godefroy de Bouillon. Du reste, cette ambition peu profonde n'avait pas altéré sa piété. Quelques jours après la naissance de son dernier fils et les fêtes de son baptême, il se confessa, le samedi de la semaine de Pâques, et s'en alla, pieds nus, en pèlerinage aux églises voisines, ceint de

l'écharpe et le bourdon à la main, pour ne plus rentrer chez lui avant la fin de sa croisade.

Il était bien triste ; et quand il repassa, sans y entrer, devant son château, ce lui fut une rude pénitence : « Je ne voz, dit-il, onques retourner mes yex vers Joinville, pour ce que li cuers ne me attendrisist dou biau chastel que je lessoie et de mes dous enfants » (1248).

Quelques jours après, il était à la Roche de Marseille, puis dans la nef qui devait l'emporter en Palestine. Tout était prêt. « Chantez, de par DIEU ! » (ordonna le nautonier). Et ils s'escrièrent tuit à une voix : « *Veni, Creator Spiritus.* » Et il escria à ses notonniers : « Faites voille, de par DIEU. » Et il si firent. Et en brief tens li venz se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veismes que ciel et yaue ; et chascun jour nous esloigna li venz des païs où nous avions estei néiz. Et ces choses vous montré-je que cil est bien fol hardis, qui se ose mettre en tel péril, atout (avec) autrui chatel ou en péchié mortel ; car l'on se dort le soir là où on ne sait se l'on se trouvera ou font de la mer au matin. »

Aussi, inspiré par cette crainte salutaire de descendre au fond de l'océan pendant son sommeil, Joinville avait offert réparation à ceux auxquels il avait « mesfait. » L'histoire n'en dit rien ; mais je doute qu'un seul de ses vassaux ait réclamé quoi que ce soit au scrupuleux sénéchal.

Nous saurons tout à l'heure, par sa plume sincère, comment il fit, avec son roi, la guerre aux infidèles. Rentré en France, en 1254, parmi les derniers, l'esprit tout plein des plus intéressants souvenirs, (car c'était un observateur curieux,) l'âme surnaturalisée par la sainte amitié du roi, il resta son ami en France, où il l'aida parfois à rendre la justice, admis à sa table, acceptant ses douces réprimandes, et l'égayant de ses franches et vives saillies.

Il se rencontra à la cour, de temps à autre, avec Robert de Sorbon ([1]), Étienne Boyleaux, le prévôt des marchands, même saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Ce n'était point un ignorant que Joinville ; il pouvait comprendre les deux immortels théologiens ; et s'il ne donna pas quelques avis au prévôt, ce qui m'étonnerait, rien ne l'empêcha, devant le fondateur de la Sorbonne, de citer à propos l'antiquité. Il

1. Joinville raconte même une discussion qu'il eut avec le fondateur de la Sorbonne et où saint Louis les pacifia tous les deux.

en avait, au moins, une légère teinture. On s'en aperçoit en lisant sa chronique. Mais c'est l'âme du roi surtout que l'on y sent respirer ; elle entre de plus en plus à fond dans l'âme de Joinville, pour y rester et la transfigurer. Toutefois, si puissante est la nature qu'elle reprit tout son empire sur le sénéchal en 1269, lors de l'annonce de la dernière croisade et qu'il ne suivit pas son maître en Afrique.

On est tenté de l'approuver quand on l'entend dire du roi : « La flebesce de li estoit si grans, que il souffri que je le portasse dès l'ostel au conte d'Ausserre, là où je pris congié de li, jusques aus Cordeliers entre mes bras. Et si, febles comme il estoit, se il fust demourez en France, peust-il encore avoir vescu assez et fait mout de biens et de bonnes œuvres. »

Du reste, le prêtre auquel Joinville avait demandé l'explication d'un songe, lui répondait alors : « La croiserie sera de petit esploit, aussi comme vous verrés, se Diex vous donne vie. » Commines aurait dit de petit « prouffit. » Chacun se peint.

L'événement ne démentit point le prophète, selon les apparences. Saint Louis, en effet, mourut de la peste devant Tunis, sans avoir atteint ni pris Jérusalem, l'objet de sa sainte ambition.

Pourtant, supprimez de la vie du roi cette dernière expédition entreprise pour la foi, contre toute prudence naturelle, et méditée dans un cœur généreux mal soutenu par un corps défaillant ; supprimez cette mort sur la cendre, cette mort vulgaire par la peste, et, en réalité, si grande en face de l'infidèle : ne retranchez-vous pas, en même temps, une des pages les plus glorieuses et les plus éloquentes de notre histoire ? Ne sommes-nous pas, avant tout, la nation de JÉSUS-CHRIST ? Et saint Louis, en mourant comme il l'a fait, ne nous l'a-t-il point rappelé de la façon la plus significative ? N'a-t-il pas été, jusqu'au bout, roi comme il le devait, pour DIEU, au nom de DIEU ; et, pour son peuple, un modèle modelé sur JÉSUS-CHRIST lui-même et sur sa Passion ?

Joinville, en le quittant, dut pleurer, autant par l'effet d'un regret naturel que d'un religieux repentir.

Il resta chez lui pour y vivre en paix, remplissant avec conscience ses devoirs de sénéchal, allant rarement à Paris, hormis en quelques occasions mémorables, entre autres lorsqu'il dut témoigner à Saint-Denis (1282) pour le bon Roi, devant

l'archevêque « de Roan et frères Jehans de Samois, qui puis fu évesques. » Il assista aussi à l'exposition des reliques du saint (1298) devant le peuple, aux sermons qui furent prononcés en cette circonstance. C'est dans l'un d'eux que Jehans de Samois l'interpella pour attester puliquement, comme témoin, la vérité de son éloge du bon Roi. Après quoi, « li roys et sui frère en reportèrent le saint cors en l'esglise par l'aide de leur lignaige, que il durent faire honnour. »

Il arriva encore à Joinville de voir en songe saint Louis, « merveilleusement liez et aises de cuer. »

En souvenir de cette vision, « il establit (en sa chapelle) un autel à l'onnour de Diex et de li. »

Joinville n'a pas seulement composé l'Histoire de saint Louis. Le *Credo*, naïf commentaire de sa foi, que l'on pourrait croire de sa vieillesse, fut écrit quand il avait vingt-huit ans à peine. Soixante-six ans après, le brave chevalier montait encore à cheval ; il écrivait au roi Louis X pour répondre à son appel et se ranger sous sa bannière contre les Flamands (1316). Sa lettre porte pour adresse :

« A son bien ammey signeur le roy de France et de Navarre. » Elle n'a rien de particulier. Le chancelier « ira au mandement » du roi « plus tost » qu'il pourra. Il encourage Louis X : « Et de ce, sire, que vous m'avez mandey que vous serez à Arras pour vous adrecier des tors que li Flammainc vous fons, il moy samble, sire, que vous faites bien, et Diex vous en soit en aide. »

Un an après (1317), Joinville rendait son âme à DIEU ; et son corps reposait, sans doute, quelques instants, devant l'autel érigé par lui à saint Louis, dans cette chapelle où il avait prié bien des fois. Le ciel lui accorda ce rare bienfait de conserver, plus qu'octogénaire, toute la fraîcheur de ses souvenirs, tout le brillant de son imagination, et le mâle courage d'un homme dans un âge encore plus avancé.

De l'homme passons au livre. C'est toujours Joinville, mais peint par lui-même, dans le même tableau que le Roi, n'oubliant aucun des traits capables de relever son modèle et de le mettre en relief, sans pouvoir s'effacer, tant son humilité le grandit, tant sa naïveté nous charme, tant la force et la sincérité de son amitié nous pénètrent l'âme insensiblement ! Il y a si peu d'amis ! On assiste avec joie à la formation du cœur de Joinville par le saint roi. Pour nous en assurer, nous n'avons qu'à lire.

Quoique Joinville ait divisé son livre en deux parties, pour la forme, les grands exploits de Louis IX, et « comment il se gouverna, » l'unité véritable de son histoire est dans la beauté de l'âme du monarque, tant en France qu'en Palestine. C'est l'ordre réel du « romant, » pour parler comme l'auteur; et c'est l'ordre que nous suivrons. D'autre plan, il n'y en a pas; et si le bon sénéchal a cru remplir méthodiquement le sien, c'est une erreur de son imagination. Il parle avec cet air diffus qui tient à l'abondance du cœur. Autrement il nous plairait moins. Il a son but cependant, et bien défini. S'il écrit, dit-il au Roi, c'est « pour ce que vous et vostre frère et li autre qui l'orront, y puissent penre bon exemple, et les exemples mettre à œvre par quoy Diex leur en sache grei. »

Commençons. On sait dans quelle circonstance miraculeuse Louis IX prit la croix. Il allait mourir, « à tel meschief... que l'une des dames qui le gardoit, li vouloit traire le drap sur le visage, et disoit que il estoit mort. » Mais « nostres sires ouvra (opéra) en li et li envoia santei tantost... Et si tost qu'il fu en estat pour parler, il requist que on lui donnast la croiz, et si fist-on. »

Joinville n'était pas si ardent; c'était un fort honnête homme, et tout à fait du monde. En voici la preuve ; c'est le sénéchal qui raconte :

Le roi « son vin trempoit par mesure, selonc ce qu'il véoit que li vins le pooit soufrir. Il me demanda en Cypre pourquoy je ne metoie de l'yaue en mon vin, et je li diz que ce me fesoient li phisicien, qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle (estomac), et que je n'en avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me decevoient ; car si je ne l'apprenoie en ma joenesce, et je le vouloie temprer en ma vieillesce, les goutes et les maladies de fourcelle me penroient, que jamais n'auroie sentéi, et si je bevoie le vin tout pur en ma vieillesce, je m'enyvreroie touz les soirs ; et ce estoit trop laide chose de vaillant home de soy enyvrer. »

Il est probable que dès lors le sénéchal mit un peu d'eau dans son vin ; il eut une belle vieillesse. Mais qu'il était loin d'être parfait !

« Or vous demant-je, lui fist (un jour saint Louis), lequel vous ameriés miex, ou que vous fussiés mesiaus (lépreux), ou que vous eussiés fait un péchié mortel ? » Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente,

que estre mesiaus. Et quant li frère s'en furent parti, il m'appela tout seul, et me fist seoir à ses piez, et me dist : « Comment me deistes-vous hier ce ? » Et je li diz que encore li disoie-je. Et il me dist : « Vous deistes comme hastis muzars, car vous devez savoir que nulle si laide mezelerie n'est comme d'estre en péchié mortel, pour ce que l'âme qui est en péchié mortel est semblable au dyable ; par quoy nulle si laide meselerie ne puet estre. Et bien est voirs que quant li hom meurt, il est guéris de la meselerie dou cors ; mais quant li hom qui a fait le péchié mortel meurt, il ne sait pas ne nest certeins que il ait eu en sa vie tel repentance que Diex li ait pardonnei ; par quoy grant poour doit avoir que celle mezelerie li dure tant comme Diex iest en paradis. »

Je ne sais lequel je dois plus admirer, du grand sens de Louis IX ou de l'humilité du candide narrateur. Revenons à la croisade ; on débarque en Palestine :

« Quant li roys oy dire que l'enseigne Saint-Denis estoit à terre, il en ala grant pas parmi son vessel..., et sailli en la mer, dont il fu en yaue, jusques aus esseles ; et ala léscu au col et le heaume en la teste et le glaive en la main, jusques à sa gent qui estoient sur la rive de la mer... »

Boileau, s'il avait chanté la Croisade, n'aurait pu dire de lui :

Louis, que sa grandeur retient sur son vaisseau.

... « Quant il vint à terre et il choisi les Sarrazins, il demanda quex gent c'estoient, et on li dist que c'estoient Sarrazin ; et il mist le glaive desous s'esselle et l'escu devant li, et eust couru sus aus Sarrazins, se sui preudome qui estoient avec li, li eussent souffert. »

On sait la prise de Damiette, la victoire de Mansourah, et puis les revers, la peste et la famine qui désolèrent le camp français, une retraite désastreuse, le roi fait prisonnier avec son armée.

Saint Louis était malade à ce point que « il se pasma par plusours foiz. » Mais il « dist que, se DIEU plaisoit, il ne lairoit jà son peuple. » Et, en effet, « montez sur un petit roucin, une houce de soye vestue... darière li ne demoura de touz chevaliers ne de touz serjans, que Messires Geffroys de Sergines, liquex amena le roy jusques au quazel là ou li roys fu pris. »

Ce Geffroys ne mérite pas qu'on l'oublie ; il chassait à grands coups d'épée les Sarrasins, hors de la portée du roi, comme on

chasse « les mouches. » Ce roi presque mort et qui bat en retraite le dernier, ce chevalier qui le défend, c'est beau, c'est très beau... Mais ce n'est pas tout... Menacé de l'affreux supplice des « bernicles », (dont le consciencieux Joinville nous donne une minutieuse description,) s'il n'abandonne à la merci des musulmans les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, le saint répondit qu'il était « lour prisonniers, et que il pouoient faire de li lour volontei. »

Le bon sénéchal n'est pas très au-dessous du roi. Ce n'est plus le « muzars » d'il y a quelque temps, ni le riche seigneur qui ne voudrait pas laver les pieds aux vilains, même le Vendredi-Saint. Il est grave et dévoué, toujours curieux et crédule, nous le verrons; mais l'héroïsme domine en lui; il l'a puisé dans l'amour et l'exemple de son royal ami, ainsi qu'une foi robuste et disposée à croire, non sans raison, à des châtiments surnaturels.

Retournons un peu sur nos pas, afin de nous en convaincre par un merveilleux récit :

« La vegile de quaresme pernant, vi une merveille que je vous vueil raconter ; car ce jour meismes, fu mis en terre Messires Hues de Landricourt, qui estoit avec moy à banière. Là où il estoit en bière en ma chapelle, six de mes chevaliers estoient apuié sur plusours saz pleins d'orge ; et pour ce que il parloient haut en ma chapelle et que il faisoient noise au prestre, je leur alai dire que il se teussent, et lour dis que vileinne chose estoit de chevaliers et de gentizhomes qui parloient tandis que l'on chantoit la messe. Et il me commencièrent à rire, et me distrent en riant que il li remarioient sa femme... Et je lour dis que tiex paroles n'estoient ne bones ne beles, et que tost avoient oublié lour compaingnon. Et Diex en fist tel vengeance que l'endemain fu la grans bataille dou quaresme pernant, dont il furent mort ou navrei à mort, par quoy il convint lour femmes remarier toutes six. »

Mais peut-être Joinville va-t-il mourir lui-même :

« Me prist la maladie de l'ost, de la bouche et des jambes, et une double tierceinne, et une reume si grans en la teste que le reume me filoit de la teste parmi les nariles ; et pour les dites maladies acouchai ou lit malades en la mi-quaresme ; dons il avint ainsi que mes prestres me chantoit la messe devant mon lit en mon paveillon, et avoit la maladie que j'avoie. Or, avint ainsi que en son sacrement il se pasma. Quand je vi que il

vouloit cheoir, je, qui avoie ma cote vestue, sailli de mon lit touz deschaus, et l'embraçai, et li deis que il feist tout à trait et tout belement son sacrement ; que je ne le lairoie tant que il l'averoit tout fait. Il revint à soi, et fist son sacrement et parchanta sa messe tout entièrement, ne onques puis ne chanta. »

Le dernier mot est, à la fois, naïf et touchant ; le reste est d'un chrétien qui, mourant, embrasse la mort entre ses bras et l'arrête, pour ainsi dire, afin de ne pas interrompre le sacrifice de la Messe, et d'en retenir toute la grâce pour le prêtre qui expire, pour lui-même qui ne peut tarder à expirer...

Voici qui est moins funèbre et plus gracieux. C'est comme la fleur de la loyauté chevaleresque qui s'épanouit dans le récit du sénéchal.

Au conseil du roi, s'était agitée la question de savoir s'il devait demeurer en Palestine ou retourner en France. Presque seul, Joinville, le plus jeune des conseillers, fut d'avis que Louis restât, et son armée.

Car, dit-il, « par sa demourée seront delivrei li povre prisonnier qui ont estei pris ou servise DIEU et ou sien, qui jamais n'en istront, se li roys s'en va. »

Après le conseil, le bon chevalier fut assailli de railleries et de quolibets. Au dîner, le roi ne lui adressa point la parole ; et « je cuydoie vraiement, dit-il, que il fust courrouciez à moy... Tandis que li roys oy ses graces, je alai à une fenestre ferrée qui estoit en une reculée devers le chevet dou lit le roy ; et tenoie mes bras parmi les fers de la fenestre...

» En ce point que je estoie illec, li roys se vint apuier à mes espaules, et me tins ses dous mains sur la teste. Et je cuidoie que ce fust Messires Phelippes d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le conseil que je li avoie donnei ; et dis ainsi : « Lessiés-moi en paiz, Messire Phelippes. » Par male aventure, au tournez que je fiz ma teste, la mains le roy me chéi parmi le visaige ; et cognu que c'estoit li roys, à une esmeraude que il avoit en son doy. Et il me dist : « Tenez-vous touz quoys ; car je vous vueil demander comment vous fustes si hardis que vous, qui estes un joeunes hons, m'osastes loer (conseiller) ma demourée, encontre touz les grans homes et les saiges de France qui me looient m'aléi... Dites-vous, fist-il, que je feroie que mauvaiz se je m'en aloie ? » — « Si m'aïst (m'aide) Diex, Sire, fis-je, oyl. » — Et il me dist : « Se je demoure, demourrez-vous ? » — Et je li dis que oyl... — « Or, soiés touz aises,

dist-il, car je vous sai mout bon grei de ce que vous m'avez loei : mais ne le dites à nullui, toute celle semainne. » — Je fu plus aises de celle parole, et me déffendoie plus hardiement contre ceus qui m'asailloient. »

Le roi annonça au conseil sa décision :

« Si, di-je à vous, riche home qui ci estes, et à touz autres chevaliers qui vourront demourer avec moy, que vous veignez parler à moy hardiement ; et je vous donrai tant, que la coulpe n'ert pas moie, mais vostre, se vous ne voulez demourer. » — Mout en yot qui oïrent ceste parole, qui furent esbahi ; et mout en y ot qui plorèrent. »

Ainsi Joinville et le roi dominent, avec le comte de « Japhe », le découragement général. Même l'on ne sait qui l'on doit le plus aimer, en cette occasion, de l'un ou de l'autre, du saint ou de son disciple. Mais c'est le roi qui a fait Joinville ce qu'il est ; et la vertu du roi est plus touchante, rehaussée par une humilité qui lui fait suivre les conseils d'un jeune homme, son sujet. Ce que l'on aime encore dans Louis IX, c'est la familiarité de son geste, en ce jour dont nous parlons, la tendresse de son langage et jusqu'à sa gaieté. Les saints sont bien les plus naturels des hommes.

Il arriva une autre fois que le bon chevalier parla aussi librement au roi, avec la même loyauté et générosité. Il fut encore plus franc. On était au château d'Yères.

« Li abbes de Clyngny qui puis fu esvesques de l'Olive (1), li présenta (à saint Louis) dous palefrois qui vauroient bien aujourd'ui cinq cens livres, un pour li, et l'autre pour la royne. Quant il li ot presantei, si dist au roy : « Sire, je venrai demain parler à vous de mes besoignes (2). » Quant ce vint l'endemain, li abbes revint; li roys l'oy mout diligentment et mout longuement. Quant li abbes s'en fus partis, je ving au roy et li diz : « Je vous vueil demander, se il vous plait, se vous avez oy plus debonnèrement l'abbei de Clyngni, pour ce que il vous donna hyer ces dous palefrois. » Li roys pensa longuement, et me dist : « Vraiment oyl. » — « Sire, fiz-je, savez-vous pourquoy je vous ai faite ceste demande? » — « Pourquoi? » fist-il. — « Pour ce, Sire, fis-je, que je vous lo et consoil que vous deffendés à tout vostre consoil jurei, quant vous venrez en France, que il ne preingnent de ceux qui averont à besoignier, par devant vous ;

1. En Morée.
2. Affaires.

car soiés certeins, se il prennent, il en escouteront plus volentiers et plus diligentment ceus qui lour donront, ainsi comme vous avez fait l'abbei de Clyngni. »

» Lors appela li roys tout son consoil ; et lour recorda errant (tout en riant) ce que je li avoie dit ; et il li dirent que je li avoie loei bon consoil. » ... Et ces conseillers c'étaient, en particulier, « Monsignor Perron le chamberlin, qui fu li plus loiaus hom et li plus droituriers que je veisse onques en hostel de roy ; Monsignor Geffroy de Sergines, le bon chevalier et le preudome ; Monsignor Gilon le Brun, et bon chevalier et preudome, cui li roys avoit donnei la connestablie de France après la mort de Monsignor Hymbert de Biaugeu, le preudome. »

Quel beau spectacle que cette royauté chrétienne entourée de respect et de vérité, où JÉSUS-CHRIST règne, sous l'image d'un roi de la terre et sur le trône de France ! Vit-on jamais rien de pareil ? Et la royauté d'un parlement en proie à toutes les passions, ou du peuple en proie à toutes les flatteries, effacera-t-elle jamais, sous les hontes accumulées, le souvenir de ces heureux temps, où le ciel, autant que possible, régnait même dans le cœur des politiques et des courtisans ?

La joie de chacun, dans cet ordre universel, n'en était que plus grande ; le saint roi, pour parler comme Joinville, était le premier à montrer à ses hôtes le visage le plus riant. Il n'était, selon lui, « si bons livres, après mangier, comme quolibetz, » c'est-à-dire que « chascun die ce que il veut, » hors le mal et le blasphème.

« Li roys, dit encore Joinville, ama tant DIEU et sa douce mère, que touz ceus que il pooit atteindre qui disoient de DIEU ne de sa mère chose deshoneste ne vilein seirement, que il les fesoit punir griefment. Dont je vi que il fist mettre un orfèvre en l'eschièle à Cézaire, en braies et en chemise... Je oy dire que puisque je reving d'outre-mer, que il en fist cuire le nez et la balèvre à un bourjois de Paris ; mais je ne le vi pas... »

La critique de Joinville, qui ne s'emporte pas en phrases prétentieuses, est à ce point délicate, née d'une conscience perfectionnée par une sainte amitié, qu'il n'affirme rien qu'il n'ait vu de ses propres yeux. De cette critique, il dit un mot en finissant, et en s'adressant à ses lecteurs :

« Et ces choses vous ramentoif-je (remémore), pour ce que cil qui orront ce livre croient fermement en ce que li livres dit,

que j'ai vrayment veu et oy ; et les autres choses qui n'y sont escriptes, ne vous tesmoing que soient vrayes, parce que je ne les ay veues ne oyes. »

Thucydide, moins naïf, n'a pas mieux dit, et rien ne prouve que Joinville ait emprunté cette critique à Thucydide ; il lui suffisait d'être chrétien.

Que de choses j'aurais encore à raconter de la vertu du bon sénéchal, puisée surtout dans le cœur de saint Louis ; de l'excellent conseil en particulier qu'il donna, vers Chypre, durant un horrible coup de vent, à la reine, de faire un vœu à saint Nicolas de Varengéville en Lorraine ; ce qu'elle fit ; et, durant des siècles, on admira dans l'église, qui est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage, la nef « tuit d'argent » qui portait le roi, la reine Marguerite et leurs trois enfants sauvés de la mort par saint Nicolas. Rien que le travail de l'artiste avait coûté cent livres.

Joinville se plaît dans les détails.

Ce n'est pas, dans l'histoire de saint Louis, la partie la moins intéressante que celle qui raconte la sainte amitié du roi et de la reine, mêlée, chez celle-ci, d'une certaine crainte, car le roi est si « divers (bizarre), dit-elle, que se il le savoit que je l'eusse promis sanz li, il ne m'i lairoit jamais aler [1]. » Il s'agit du pèlerinage à saint Nicolas.

Ce n'est pas *divers*, c'est ferme qu'il faut dire. Mais Marguerite paie son léger tribut à la faiblesse de la femme.

Et la jalousie de la reine Blanche ne nous fait-elle pas sourire et trembler à la fois ? Et le justicier, en « robe de camelin, » jugeant pauvres et riches sous le chêne de Vincennes ? C'est trop connu, et comme invétéré dans le cœur du peuple pour que j'insiste. Louis XII en voulut faire autant ; il était aussi simplement vêtu que le saint, mais son cœur n'était pas aussi juste.

Et les Établissements ! Ils sont étalés au long dans le récit du fidèle sénéchal, en un chapitre intitulé : « Comment li roys corriga ses bailliz, ses prévos, ses maieurs ; et comment il establi nouviaus establissemens, » etc.

1. A propos de la tempête qui faillit engloutir le vaisseau et la famille royale, nous lisons encore dans Joinville : « Après ce que nous fumes eschapei (de ce péril), li roys s'assist sur le bord de la nef et me fist asseoir à ses piez, et me dist ainsi : « Seneschaus, nous a bien monstrei nostre Diex son gran poooir ; que uns de ces petis vens, non pas des quatre maistres vens, dut avoir noié le roi de France, sa femme et ses enfants et toute sa compaingnie. Or, li devons grei et grâce rendre dou péril dont il nous a delivrez. »

Grâce à ces lois nouvelles, « toutes les mauvaises coustumes dont li peuples pooit estre grevez, il abati ; et fist enquerre par tout le royaume et par tout le pays, où l'on pourroit trouver home qui feist bone justise et roide, et qui n'espargnast plus le riche home que le povre. »

Le roi ne nuisait pas au père, tant s'en faut. Même tous les soirs, avant de se coucher, « il fesoit venirs ses enfans de vant li, et lour recordoit les faiz des bons roys et des bons Empereours, » et ceux aussi « des mauvais riches homes. »

Il leur donnait à apprendre leurs Heures de Notre-Dame, comme le plus simple et le moins préoccupé des pères de famille ; il leur faisait un jour, au nouvel an, cadeau de petites disciplines, pour les familiariser, sans doute, avec l'esprit de pénitence ; mais ce n'est pas Joinville qui nous l'apprend.

En résumé, le chroniqueur nous a peint le roi un peu à l'aventure, suivant les souvenirs de son cœur, mais sans cesser jamais d'être un peintre fidèle. Le livre réfléchit, comme une glace, l'historien et son modèle ; non, mieux qu'une glace ; car le récit est si vrai et si pathétique dans sa simplicité, que l'on croit, par une illusion délicieuse, entendre tour à tour saint Louis et Joinville, comme s'ils étaient là. C'est le propre des grandes âmes de s'immortaliser, par l'amour, dans la postérité ; et des grands écrivains, grands par le cœur encore plus que par l'esprit, de leur rendre, pour les oreilles et pour les yeux, les couleurs et l'accent de la vie. Le sénéchal n'oublie pas les dernières paroles du monarque mourant à son fils : Aimez DIEU, d'abord : « car sans ce nulz ne puet estre sauvez...

» Après se fist li sains roys couchier en un lit couvert de cendres, et mist ses mains sus sa poitrine, et, en regardant vers le ciel, rendi à nostre Creatour son esprit en celle hore meismes que li Fiz DIEU morut pour le salut dou Monde en la croiz. »

Il avait pleuré jadis, se voilant la face, devant cette Jérusalem où JÉSUS-CHRIST avait expiré, et dont il n'avait pu reconquérir le tombeau. Il entrait, par le martyre, dans la Jérusalem céleste. Il avait fait de la France une admirable chrétienne (1), et d'un « muzars », nommé Joinville, malgré ses imperfections, le plus chevaleresque des chevaliers de sa première croisade, en Palestine.

Achevons de peindre le sénéchal. Tout bon qu'il était, il

1. « Et ainsi comme li escrivains qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina li dit roys son royaume de belles abbaies que il y fist. »

resta curieux, champenois, très naturel et crédule à l'excès. Curieux, où est le mal ? Même, c'est inouï comme le bon chroniqueur rapporte fidèlement ce qu'il a vu :

« Çis fleuves (le Nil) est divers de toutes autres rivières ; car quant plus viennent les autres rivières aval, et plus y chiéent de petites rivières et de petiz ruissiaus ; et en ce fleuve n'en chiet nulles : ainçois avient ainsi que il vient touz en un chanel jusques en Egypte, et lors giete de li sept branches qui s'espandent parmi Egypte. Et quant ce vient après la saint Remy, les sept rivières s'espandent par le païs et cuevrent les terres pleinnes ; et quant elles se retraient, li gaaingnour vont chascuns labourer en sa terre à une charue sanz rouelles, de quoy il tornent dedans la terre les fourmens, les orges, le riz, et viennent si bien que nulz n'i sauroit qu'amender ; ne ne sait l'on dont celle creue vient, mais que de la volontei Dieus... »

Un géographe ne dirait pas mieux aujoud'hui ; il retrancherait peut-être du récit le saint nom de DIEU ; c'est tout le progrès.

Les Bédouins n'ont pas plus changé que le Nil.

« Li Beduynde meurent en villes, ne en cités, n'en chastiaus, mais gisent adès (toujours) aus chans ; et lour mesnies, (serviteurs), lour femmes, lour enfans fichent le soir de nuit, ou de jour, quant il fait mal tens, en unes manières de herberges, que il font de cercles de tonniaus loiés (liés) à perches, et sur ces cercles giètent piaus de Damas, conrées (apprêtées) en alun. Li Beduyn meismes en ont grans pelices, qui lour cuevrent tout le cors, lour jambes et lour piés. Quant il pleut le soir et fait mal tens de nuit, il s'encloent dedens lour pelices et ostent les frains à lour chevaus et les lessent paistre delez aus (près d'eux...) Lour créance est teix, que nus ne puet morir que à son jour, et pour ce ne se veulent il armer... En bataille il ne portent riens que l'espée et le glaive. Presque tuit sont vestu de seurpeliz, ainsi comme li prestre ; de touailles sont entorteillies lour testes, qui lour vont par dessous le menton ; dont laides gens et hydeuses sont à regarder ; car li chevel (les cheveux) des testes et des barbes sont tuit noir. »

C'est bien cela. Mais pourquoi le crédule narrateur veut-il que le Nil vienne en ligne droite du Paradis terrestre ?

« Avant qui li fluns entre en Egypte, les gens qui ont acoustumei à ce faire gietent lour roys (rets) desliées parmi le flum, au soir, et quand ce vient au matin, si treuvent en lour roys...

gingembre, rubarbe,... et canele ; et dit l'on que ces choses viennent de Paradis terrestre, que li venz abat des arbres qui sont en Paradis, aussi comme li venz abat en la forest, en cest païs, le bois sec ; et ce qui chiet dou bois sec ou flum, nous vendent li marcheant en ce païz. »

Encore si le Paradis terrestre était en Champagne !..

Ce naïf conteur est tragique, au besoin, pour nous peindre la mort du Soudan :

« Et ou passer qui li Soudans fist pour aller vers le flum, li uns d'aus (l'un d'eux), li donna d'un glaive parmi les costes, et li Soudans s'enfui ou flum, le *glaive traînant ;* et il descendirent là, jusques à nous, et le vindrent occirre ou flum, assez près de nostre galie là où nous estiens. Li uns des chevaliers, qui avoit nom Faraquataye, le fendi de s'espée et li osta le cuer dou ventre ; et lors il en vint au roy sa main toute ensanglantée, et li dist : « Que me donras-tu : que je t'ai occis ton ennemi, qui t'eust mort, se il eust vescu ? » Et li roys ne li respondi onques riens. »

Un dernier trait peindra, à la fois, Joinville et le roi, dans toute la beauté de sa piété. Nous avons tous entendu parler du feu grégeois.

« La manière dou feu gregois estoit tex que il venoit bien devant aussi gros comme uns tonniaus de verjus.

C'est le Champenois positif qui a trouvé cette comparaison naïve.

» ... et la queue dou feu qui partoit de li estoit bien aussi grans comme uns grans glaive. Il faisoit tel noise ou venir, que il sembloit que ce fust la foudre dou ciel ; il sembloit un dragon qui volast par l'air. Tant getoit grant clartei, que l'on véoit aussi clair parmi l'ost comme se il fust jours, pour le grant foison dou feu qui getoit la grant clartei. Trois foiz nous getèrent le feu gregois, celi soir, et le nous lancièrent quatre foiz à l'arbalestre à tour. Toutes les foiz que nostre sains roys ooit que il nous getoient le feu gregois, il s'en estoit en son lit, (il se tenait debout) et tendoit ses mains vers Nostre Signour, et disoit en plourant :

« Biaus sire Diex, gardez-moy ma gent. »

Restons sur ce trait, sublime dans sa simplicité et digne du pinceau d'un peintre de génie ; résumons tout ce que nous dit au cœur le chef-d'œuvre de Joinville :

L'amitié n'est-elle faite que pour notre plaisir ? Serait-elle confinée dans la parité des sentiments et dans une mutuelle

indulgence ? C'est trop peu. Qui n'a senti le cœur d'un ami porter son cœur vers DIEU et lui servir de support pour l'accomplissement du devoir, n'a pas connu l'amitié. Joinville était chrétien, naïf, sensible, expansif, gai, fin, curieux, crédule et positif néanmoins ; si vive que fût son imagination, elle se serait contentée de la perspective des joies de la famille, de la vie la plus naturelle et toute à l'image de son âme. A cette âme, il manquait la hauteur surnaturelle d'une foi vive et entreprenante ; elle se serait volontiers bornée au rayon du château de Joinville et de la sénéchaussée. Saint Louis sépara son ami de ses biens pour le rapprocher du ciel ; il le prit sur son cœur, ainsi qu'une mère, et le haussa, avec lui, jusqu'à DIEU ; il en fit autant de son siècle, et Jeanne d'Arc du sien. Attendons, avec une « confiance certaine [1], » l'ami et le sauveur inconnu du nôtre.

Ce siècle nouveau que le Pape a prédit, que le ciel espère, que la France attend, ce siècle semble se dessiner déjà dans les dernières ombres de la nuit de la Révolution. Il aura son église de Montmartre, elle grandit, comme le treizième siècle eut la Sainte Chapelle ; il aura ses Universités catholiques, elles s'élèvent, comme le moyen âge eut les siennes. Plus achevé dans la vérité, il verra de sublimes théologiens célébrer les merveilles de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité pontificale, comme saint Thomas d'Aquin célébrait les beautés du sacrement de l'Eucharistie ; et le peuple, s'il reste roi, sera l'allié, le soldat du Pape.

Dans les beaux jours du treizième siècle, la France était comme un temple qui recevait la lumière, la justice et la paix du ciel, du Vatican, du cœur de saint Louis. Tout se transfigurait autour de lui, par lui, par l'influence de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin, deux anges encore plus que deux théologiens ; tout, avons-nous dit : la raison de Joinville, c'est-à-dire celle des grands ; la poésie d'un Rutebeuf et d'un Bodel : le roi ne leur soufflait-il pas, au sein même de leur vie dissipée, l'enthousiasme des Croisades ? L'éloquence sacrée, la rhétorique, la critique, avec Robert de Sorbon, Jacques de Vitry et Jean de Beauvais, fleurissaient dans le calme universel et l'ordre divin de la monarchie chrétienne ; et l'âme du pauvre peuple elle-même se renouvelait et se réjouissait en JÉSUS-CHRIST, à la vue du souverain ; car Louis

1. Le mot est de Léon XIII lui-même.

était pauvre comme son peuple, malgré l'éclat de sa couronne, pauvre à l'image de DIEU, et sous la bure du tertiaire de saint François d'Assise. Ainsi le « bon roi (1) » transfigurait, en même temps, les cœurs et les esprits, les arts, les sciences, les lettres, enrichissant les cloîtres de toute la France et de Paris (2), « ce Paradis de l'Univers, » avec mille manuscrits précieux et des « librairies » mises à la disposition des étudiants et des savants. Il transfigurait jusqu'aux pierres des cathédrales et de la Sainte Chapelle. Élevées par de glorieux inconnus, elles prenaient vers le ciel l'élan et comme la forme de la prière.

1. C'est l'expression populaire du temps pour désigner saint Louis.

2. Aux cloîtres déjà cités ailleurs ajoutons Cluny, Luxeuil, Moissac, Savigny, Saint-Pierre de Chartres, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Amand, Corbie, Saint-Martin des Champs ; à Paris, les Célestins, les Feuillants, les Jacobins, les Blancs Manteaux, etc. — *Le Treizième Siècle littéraire et scientifique*, par Lecoy de la Marche, liv. 10e.



CHAPITRE XVI.

FROISSART.

AVANT de peindre Froissart, il faut nommer, au moins, plusieurs chroniqueurs nés après Joinville et qui ne méritent pas qu'on s'arrête à les analyser dans une histoire morale, chrétienne, philosophique de notre littérature et de son esprit considéré dans ses traits principaux.

C'est Jean de Venette, religieux Carme de la place Maubert. Son récit patriotique embrasse une période de vingt-huit ans (1340-1368). C'est encore l'auteur anonyme de la Chronique des quatre premiers Valois, qui s'arrête à 1393 [1]. Ce démocrate, un admirateur d'Étienne Marcel, a tous les mérites, même une exactitude parfaite, à entendre ceux de nos modernes qui érigent en grand homme le tribun, le traître et l'assassin.

Ajoutons le recueil anonyme, et de plusieurs mains, des Anciennes Chroniques de Flandre ( ).

Est-ce la peine de citer les chroniques rimées du Combat des Trente et de Duguesclin ? La première a treize cent cinquante vers, et la seconde plus de vingt-deux mille alexandrins. Le trouvère Cuvélier en est l'auteur. Nous savons ce que valent ces rimes historiques, autant à peu près que les rimes littéraires de Loret, au dix-septième siècle. Ce sont des rapsodies.

En somme, ces vieux chroniqueurs de troisième ordre, en vers ou en prose, dont la plupart ont perdu leur nom dans celui de leur abbaye, ressemblent à ces personnages qui forment le fond d'un tableau, à peine distincts de l'ombre où ils se confondent au premier coup d'œil. Ils ont leur rôle cependant ; ils ont recueilli, bien ou mal, des faits dont l'historien peut tirer une réelle utilité. Plus lumineux, au premier plan, se détache d'abord ce type de la brièveté militaire et de la prudence du négociateur, brusque et sympathique à la fois, un chrétien, un soldat, Villehardouin. A côté, Joinville, aussi curieux et

1. Elle embrasse une période de 66 ans.
2. 1244-1328.

crédule qu'Hérodote, aussi naturel qu'un enfant, illuminé par saint Louis comme d'un rayon de la beauté divine. Quelques pages de son histoire font penser, par leur simplicité admirable, aux récits des Saintes Écritures.

Froissart, malgré tout, ne s'éloigne pas autant de lui qu'on l'a imaginé. Il a une grande ressemblance avec ce qu'il y a de plus humain dans le bon sénéchal. Il est curieux comme le chroniqueur champenois, peintre naïf de ce qu'il a vu ou entendu dire, et d'une sincérité à toute épreuve. S'il n'a pas l'âme d'un parfait chevalier, il a de l'honneur pourtant. Nous allons l'étudier.

Né en 1337, à Valenciennes, aux Marches de Flandre, fils d'un marchand ou d'un peintre en armoiries établi dans une petite maison, au coin de la rue Notre-Dame, Froissart, tantôt Anglais, tantôt Français, suivant les transformations variées de son pays et de sa fortune aventureuse, reste Flamand avant tout. La Flandre était, au moyen âge, un pays lettré. Les cours d'amour, les puys, les chambres de rhétorique, brillaient à Valenciennes, à Beaumont et à Mons, comme à Provins et à Troyes en Champagne. On voyait s'y réunir la fleur de la chevalerie et des poètes. Il semble que la famille de Froissart fut originaire de Beaumont. Le chroniqueur y avait des parents, entre autres Mathieu Froissart, juré ou magistrat de cette ville, alors importante, aujourd'hui tombée dans l'obscurité. Peindre la vie de Froissart ce sera déjà peindre son génie. Essayons.

On lui fit, tout jeune, apprendre le latin, un peu malgré lui :

> Car on me fist latin apprendre ;
> Et si je varioie (j'hésitais) au rendre
> Mes leçons, j'estois batus.

Il y a quelque chose de Villon dans cette franchise de l'écolier paresseux.

Ses premières impressions, après celles du latin, en ce temps de chevalerie, furent des fêtes et des guerres. Les fêtes, il les contemplait avec des yeux émerveillés ; les guerres, il en prit sa part, à sa manière. Entre enfants, on a toujours guerroyé, et, dit-il,

> Jére (j'étais) batus et je batais [1].

1. *Poésies de Froissart. Espinette amoureuse.* Ed. Buchon.

De sa passion pour les fêtes, il nous a laissé lui-même un souvenir en vers :

Très que n'avoie que douse ans (1),
Estoie forment (fortement) goulousans (désireux)
De veoir danses et carolles,
D'oïr ménestrels et parolles...
Qui s'apartiennent à déduit... (plaisir)
... d'amer par amours tous ceaulx (ceux)
Qui aiment chiens et oisiauls.

De ce jeune insouciant, (qui a plus d'un trait de Colin Muset, de Rutebeuf, de Régnier qui « vécut sans nul pensement, » de La Fontaine

qui s'en alla comme il était venu,)

de ce jeune coureur de lices et de tournois, on pouvait faire tout plutôt qu'un marchand au coin de la rue Notre-Dame. On songea pourtant à le mettre « dans la marchandise, » suivant son expression ; on l'essaya même. Il faisait des vers derrière le comptoir, des rondeaux, des virelais, des pastourelles, sans compter le reste. Sa vocation, il la définissait, dès lors, en trois vers :

Je passerai légiérement (2)
Le tems à venir et présent
Pareillement

Et Froissart, en effet, mena la vie le plus agréablement possible. Sa prière était « une courte oraison à sainte Marguerite, tous les matins. »

Il avait, du moins, la foi ; même il devint prêtre ; et ce n'est pas sans étonnement qu'on le dit ou qu'on le répète...

Dès sa jeunesse néanmoins, il y avait dans cet homme frivole un point sérieux. Il possédait « sens, mémoire et bonne souvenance de toutes choses passées, engin clair et aigui pour concevoir tous les faits dont il pouvoit être informé touchans à sa principale matière, âge, corps et membres pour souffrir peine (3). »

1. Id. – On peut encore consulter sur la vie de Froissart: Kervyn de Lettenhove : *Étude sur Froissart et le quatorzième siècle ; Introd. à l'éd. de Froissart;* P. Pâris : *Nouvelles recherches sur la vie de Froissart.*

2 *Poésies de Froissart.* Le recueil des poésies de Froissart contient dix pièces principales, sans compter les pastourelles, les ballades, les virelais, les rondeaux, les chants royaux; les servantois, etc.

3. *Chronique de Froissart.*

Ce chroniqueur de vocation, pour voir et savoir devait aimer les voyages. C'est d'ailleurs un plaisir. Et c'en était un plus grand qu'aujourd'hui, où l'on court sur du fer sans bouger et sans voir. Froissart voyageait à cheval, de tournoi en tournoi, de fête en fête, de guerre en guerre ; et les guerres étaient encore pour lui des fêtes.

Il alla d'abord en Angleterre, où il fut « clerc-lisant » de Philippe de Hainaut, épouse du roi Édouard, qui « le fist et créa [1]. » Il composa pour elle *la Cour de May*, *l'Horloge amoureuse*. Ce commerce délicat et tout spirituel avec sa noble protectrice lui laissa dans l'âme un souvenir qui dura toute sa vie. Grâce à elle il visita l'Écosse avec les Douglas, et fut moins touché, sans doute, de l'aspect des lacs et des montagnes que des rivalités des clans et de la haine des montagnards pour les hommes de la plaine. Il en revint « sur un cheval qui gris estoit [2]. » Il vit, de retour à Londres, un prisonnier célèbre, Jean le Bon, et composa en son honneur une pastourelle. Jean n'était pas seulement le plus loyal des hommes, c'était aussi le plus galant des rois ; et la dame de ses pensées le rappela, dit-on, dans sa captivité où il mourut.

Quant au futur chroniqueur, toujours en chemin, il ramassait ses notes, de route en route, avec ses impressions, et sans se soucier extraordinairement de leur parfaite exactitude.

De retour à Paris, ensuite à Valenciennes, où il raconta tout ce qu'il avait vu, son humeur vagabonde le ramena bientôt à Londres pour y remplir, toujours avec la faveur de Philippe, les fonctions de chroniqueur officiel à la cour. En 1366, il était à Bordeaux, où « il mit par écrit » la naissance du fils du Prince Noir, de cet enfant qui fut, en 1377, le roi Richard II, de tragique mémoire. Deux ans plus tard, il quittait les rives de la Garonne pour les beaux rivages de l'Italie, avec le brillant duc de Clarence ; et son génie se teignait, pour ainsi dire, de toutes les couleurs de tant de pays, de tant de cours et de tant d'émotions diverses. Cet heureux mortel, qui rencontrera, dans sa vie, plus de deux cents princes et rois, voyait à Rome le pape Urbain V, un de ces vieillards couronnés de la tiare dont la dignité repose en partie sur la faiblesse ; à côté, un empereur sans empire, un exilé, un mendiant, Jean Paléologue. Dans son esprit positif, il leur préféra, sans doute, Pierre, roi de

1. Buisson de Jonèce. *Poésies de J. Froissart.* Ed. Buchon.
2. Le débat du cheval et du lévrier. *Poésies de J. Froissart*, id.

Chypre, qui lui donna, pour écrire l'histoire de son règne, quarante bons ducats, en l'an de grâce 1369. C'est alors qu'il apprit la mort de Philippe de Hainaut. Quelle ne fut pas sa douleur ! Pour être exprimée en termes qui ne seraient pas aujourd'hui académiques, elle n'en est pas moins sincère et profonde :

Haro ! mettez-moi une emplastre
Sur le coer ; car, quant m'en souvient,
Certes souspirer me convient,
Tant sui pleins de mélancolie.

Cette affliction élevée l'a-t-elle rendu plus sage ? On le dirait vraiment ; et c'est à ce deuil peut-être qu'il doit sa vocation sacerdotale. Il est prêtre en 1373, à l'âge de trente-six ans, et curé de Lestines en Hainaut, par la grâce de Wenceslas, duc de Brabant, son maître, « large, dous, courtois, amiable, » qui mourut bientôt dans la fleur de l'âge. C'est là qu'il compose *le Buisson de Jonèce*, où la philosophie lui conseille de renoncer aux « folles humeurs. » Il est encore tout aux Anglais, même tellement Anglais, à ce moment-là et un peu plus tard, que, vers 1375, le duc d'Anjou fait saisir à Paris « cinquante-six cahiers... [1] de Messire Jean Froissart, curé de Lestines.., lesquels se proposoit ledit Messire Froissart envoyer au roi d'Angleterre. »

Mais Lestines a bientôt lassé Froissart ; une nouvelle amitié, à la mort de Wenceslas, le donne à la France ; il devient, en 1383, le chapelain de Guy de Châtillon, comte de Blois, qui avait commandé l'arrière-garde française à Rosbecque. C'était un type « d'humilité, de largesse, de bonté, sans nul mauvaise malice, » nous dit Froissart. La couleur de ses chroniques va changer comme son cœur ; mais ce cœur est-il vénal ? Non, et nous dirons pourquoi, en étudiant l'œuvre elle-même du chroniqueur.

Du reste, quelle source de jouissances nouvelles que cette amitié de Guy de Châtillon ! Avec « les lettres de familiarité » que lui bailla son bon maître, il va en chevauchant, d'étape en étape, à dix lieues par jour, voir à Orthez Gaston Phœbus, et lui offrir quatre lévriers de premier choix ; il veut, en retour, apprendre de nouveaux faits d'armes, pour contenter sa curiosité et remplir le dessein de son nouveau protecteur, qui lui

1. *Journal de Jean le Fèvre*, évêque de Chartres, cité par le Laboureur dans son édition de la *Chronique de Juvénal des Ursins.*

avait « recommandé » de continuer « ses histoires ». On avait dès lors, pour faciliter les voyages, en ces temps que le dix-septième siècle croyait barbares, des *Itinéraires* ou *Guides écrits* en latin. Ce ne serait pas commode pour tout le monde aujourd'hui, et nous sommes porté à croire que, dans la classe élevée, on devait, au temps jadis, universellement comprendre, sinon parler, la langue de Cicéron. La route que nous cache maintenant la prison dans laquelle on nous roule vers un certain but, était alors fertile pour les yeux en sites pittoresques, pour l'esprit en incidents variés. Froissart fit, dans l'Ouest, la rencontre d'un chevalier qui lui décrivit la bataille de Cocherel, où il avait assisté et joué son rôle. C'était un Breton. A Pamiers, Messire d'Espaing, de Lyon, lui conta les guerres toutes récentes du Midi contre l'Angleterre. Il nous semble voir, sur les rives de l'Ariège ou de la Garonne, chevaucher les deux compagnons, et dEspaing, après certains silences donnés à l'oraison, détailler tour à tour à Froissart ce qui s'était passé ici où là, sur les lieux mêmes encore rougis, pour ainsi dire, du sang de tant de braves gens, soldats ou capitaines, morts pour défendre la France contre l'ambition du roi de la Grande-Bretagne. L'unité de la patrie et le patriotisme se faisaient ainsi, sans que les combattants eussent toujours l'intelligence bien nette, et le plein sentiment de la cause pour laquelle ils combattaient... Froissart aussi se faisait Français au récit de tant de merveilleux faits d'armes et de tant de malheurs. C'est Messire d'Espaing qui le présenta à Gaston Phœbus en 1388. Les lévriers reçus avec joie, le voyageur et messager offrit lui-même à l'ami du comte de Blois son roman intitulé : *Méliador ou le chevalier du soleil.* Il le lut à son hôte tous les soirs, jusqu'à la fin, à la clarté de douze torches tenues par douze valets... Était-il un chroniqueur plus heureux que Froissart ? Et fut-il jamais une plus agréable manière que la sienne d'apprendre l'histoire et de l'enseigner ? Ajoutons qu'il reçut du beau Gaston Phébus quatre-vingts florins d'Aragon pour sa peine.

Il le quitta pour descendre en Espagne, « travalant et chevauchant, quérant de tous côtés novelles. » Il assista à la terrible querelle de Henri de Transtamare et de Pierre le Cruel.

Las, sans doute, de l'Espagne, qui ne répondait pas assez à son heureux génie et à son cœur ami des pompes et des fêtes royales, il remonta vers la Flandre, par Avignon et Lyon. C'était faire un beau tour de France... N'est-ce pas à Avignon

qu'il perdit sa bourse ? C'est là, du moins, qu'il écrivit le Dit du Florin, qui est l'histoire en vers d'un homme que l'on a volé. Et c'est lui.

Il semble que, depuis 1395, l'humeur voyageuse de Froissart se soit apaisée. Avant cette date, on l'a encore vu à Paris, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière ; à Bruges, une autre fois, et même en Angleterre. Il n'est pas si facile de revenir entièrement de ses premières habitudes. C'est alors, sans doute, qu'il offrit à Richard II le recueil frivole de soi-disant moralités, fait et compilé par lui à trente-quatre ans, riche volume « enluminé, escript, historié, couvert de velours vermeil, à deux clous d'argent dorés avec roses au milieu et deux grands fremails dorés et richement ouvrés de roses d'or. » Richard II, en retour, lui donna un gobelet d'argent doré, et contenant cent nobles, « dont je valus mieux, dit naïvement Froissart, tout mon vivant. »

Il avait alors environ cinquante-huit ans, et manqua de courage pour brûler, lui prêtre, ces légèretés écrites dans sa jeunesse. Et ce n'était pas d'un prêtre de faire un pareil cadeau à un prince de vingt-neuf ans. Froissart l'avait vu naître. Ce fut là, sans doute, sa dernière faiblesse pour un roi dont le berceau avait été si radieux, mais dont la vie fut tranchée plus tard, à ce que l'on rapporte, par le fer d'un assassin, et par l'ordre de son heureux rival, Henri IV d'Angleterre.

Un peu après, le chroniqueur fut nommé chanoine de la collégiale de Saint-Pierre, à Lille, dans le pays d'un autre écrivain, Jacquemars Giélée. Mais il ne paraît pas qu'il ait été autre chose que chanoine honoraire de cette église, dont on sait à peine le lieu exact aujourd'hui, et où Notre-Dame de la Treille vit prier, devant son autel, saint Bernard et saint Louis.

Toute longue existence a ses deuils inévitables; et la vie s'éteint autour de nous bien longtemps avant que notre cœur ait cessé de battre dans notre poitrine. Wenceslas de Brabant, le comte de Namur, Jean de Beaumont, le comte de Blois ont disparu de cette vie ; Froissart meurt enfin, chanoine de Chimay [1], en 1415, à soixante-dix-huit ans, quelques années seulement avant que Jeanne d'Arc sauve la France. On l'ensevelit, suivant une vieille tradition, dans la chapelle de Sainte-Anne, dans

1. Une note manuscrite conservée au château de Chimay est la seule preuve que l'on ait de l'époque et du lieu où mourut Froissart.

l'église paroissiale de la ville où il avait rendu le dernier soupir. C'est un des derniers types, assez léger, du moyen âge; c'est le peintre des derniers grands coups d'épée de la chevalerie. Son successeur, au premier rang des chroniqueurs illustres, Commines, est un philosophe et un politique. On l'imagine volontiers entre Louis XI et Machiavel. C'est trop l'abaisser; mais il y a néanmoins l'infini de l'océan entre l'ancien monde du naïf Froissart et le monde nouveau où s'exerce la finesse de cet autre Flamand, né trente ans après la mort du vieux conteur. Nous allons vite.

Après avoir esquissé la vie et le caractère de Froissart, nous comprendrons mieux son génie qui se découvre dans sa chronique ([1]). Elle embrasse trois quarts de siècle, avec Crécy et Poitiers, c'est-à-dire, une bonne partie de la guerre de cent ans, de 1325 à 1400, et se divise en quatre livres qui forment autant d'ouvrages distincts, s'arrêtant, le premier vers 1378, le second en 1385, le troisième en 1388, le quatrième en 1400. Le premier livre a plusieurs rédactions, et, ce qui n'est pas sans originalité, de l'une à l'autre l'esprit change, même le dialecte. Il n'y a pas de quoi s'étonner outre mesure. Froissart était bien jeune le jour où il commençait à écrire. A peine savait-il tenir la plume d'un auteur véritable quand, à vingt-quatre ans, pour plaire à Philippe de Hainaut, il entreprit une chronique rimée, aujourd'hui perdue, de 1357 à 1361. Il n'était guère plus âgé lorsqu'il écrivit la première rédaction de son premier livre, imitant ou copiant le riche chanoine de Liège Jean le Bel. Nous le tenons de Froissart lui-même :

« Je me veux fonder et ordonner sur les vraies chroniques jadis faites et rassemblées par vénérable homme et discret Monseigneur Jehan le Bel, chanoine de Saint-Lambert du Liège, qui grand'cure et toute bonne diligence mit en cette matière et la continua tout son vivant au plus justement qu'il put, et moult lui couta à acquerre et à l'avoir. »

Il suivit Jean le Bel jusqu'à l'année 1361 de sa chronique, et offrit son travail à la reine. Puis il revisa ce qu'il avait écrit et fit tout pour en effacer l'empreinte servile; il poussa son travail jusqu'en 1373. Plus tard il y ajouta les événements de

1. Outre l'édition de Buchon, qui est de 1840, nous avons deux éditions plus récentes de Froissart, l'une de M. Kervyn de Lettenhove, peu ordonnée, mais complète; l'autre de M. Siméon Luce, qui s'arrête en 1370, avant la fin du premier livre, et qui a été continuée, par Gaston Raynaud, jusqu'en 1377.

1373 à 1378. C'est là, en somme, la première rédaction du premier livre, dont une partie avait déjà été revisée. Froissart est alors secrétaire ou *clerc-lisant* de Philippe de Hainaut ; il a entendu les récits de Robert de Namur, partisan des Anglais; c'est sur son invitation qu'il a composé sa chronique ; et la verve belliqueuse de son protecteur a inspiré son style vif, coloré, épique.

Mais ce premier livre aura une seconde rédaction, comme le patriotisme du chroniqueur a lui-même deux éditions, l'une anglaise, c'est la première ; l'autre française, c'est la seconde. Philippe de Hainaut mourut quelques années après, et c'est alors le comte de Blois qui par ses récits tout français semble avoir ému l'âme impressionnable et mobile de Froissart. Même il exagère un jour ses nouveaux sentiments. Dans une troisième rédaction de ce premier livre, rédaction dont le Vatican a le manuscrit, il s'arme d'une grande sévérité contre les Anglais. Ce livre fut, sans doute, définitivement rédigé après l'assassinat de Richard d'Angleterre, fils du Prince Noir. L'indignation a bouleversé l'âme de l'écrivain. En ces temps incertains, où la Flandre ne sait encore au juste à qui elle appartient, de la France ou de l'Augleterre, le cœur de Froissart a pu se fixer, selon les circonstances, de l'un ou de l'autre côté du détroit ; il reste du moins fidèle à ses amitiés particulières. Et ce qui le décide à passer du côté de la France, c'est sa haine pour ces Anglais qui n'ont pas su respecter l'enfant qu'il a vu naître à Bordeaux, dans sa belle jeunesse.

Maintenant que nous avons abrégé l'histoire assez singulière du premier des quatre livres de Froissart, il est temps d'étudier l'esprit de sa chronique tout entière.

A-t-il une critique? Nous n'oserions le dire, car c'est, avant tout, un conteur qui prend plaisir à son propre récit. Pourtant, dans une page écrite au premier chapitre du quatrième livre de son ouvrage, il semble qu'on pourra saisir, au moins, son but et sa manière :

« Et pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans ; et si, suis venu au monde avec les faits et les avenues ; et si, y ai toujours pris grand plaisance plus que à autre chose ; et si, m'a DIEU donné tant de grâces que je ai été bien de toutes les parties, et des hôtels des rois, et par espécial de l'hôtel du roi Edouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme, Mme Philippe de Haynaut, reine d'An-

gleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, à laquelle en ma jeunesse, je fus clerc... Et, pour l'amour du service de la noble et vaillant dame à qui j'étois, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, me aimoient, oyoient et voyoient volontiers, et me faisoient grand profit. Ainsi, au titre de la bonne Dame et à ses coûtages, et aux coûtages des hauts seigneurs, en mon temps, je cherchai la plus grand' partie de la chrétienté, voire qui à chercher fait; et partout où je venois, je faisois enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avoient été en faits d'armes, et qui proprement en savoient parler, et aussi à anciens hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toutes matières. »

C'est la moitié de la critique de Villehardouin et de Joinville. Ils ont vu et entendu ; le nouveau chroniqueur raconte surtout ce que des témoins dignes de foi lui ont raconté. Ni l'homme, ni l'historien, dans Froissart, ne sont à la hauteur des deux hommes de vertu et d'action, ses prédécesseurs, dont j'ai essayé de peindre l'âme avec le génie. Mais l'écrivain n'a pas tout dit sur la manière dont il a écrit :

« Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière, et le gentil comte de Blois dessus nommé y a rendu grand' peine ; et, tant comme je vivrai, par la grâce de DIEU, je la continuerai, car comme plus y suis et plus y laboure, et plus me plaît ; car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, et, en persévérant et continuant, il s'y nourrit parfait, ainsi, en labourant et ouvrant sur cette matière je m'habilite et me délite (je me délecte) [1]. »

Son dernier mot, inscrit ailleurs, le mot de toute son œuvre, celui de son cœur, le voici : il souhaite que ses lecteurs prennent à ses récits « ébatement et plaisance, » il désire « encheoir (tomber) en leur grâce. »

Puissent-ils avoir autant de joie à lire qu'il en eut à écrire ! C'est une sorte d'épicurien naïf, curieux de fêtes et de batailles, qui s'est fait dans nos troubles, par la faveur des grands, une place à part où il raconte en paix les tragédies dont il a joui en sécurité, comme nous faisons au spectacle d'Atrée et de Thyeste, ou de Phèdre, ou de Rodogune.

Mais il se calomnie peut-être. C'est plus qu'un historien inexact, plus qu'un peintre brillant ; il a plus que le mou-

1. Ed. Buchon.

vement et la couleur ; il n'est pas sans vie morale qui anime son livre ? Nous allons voir.

Contentons-nous d'abord du peintre. Anglais et Français sont en présence. C'est en 1339. On eût dit qu'une grande bataille allait avoir lieu en Flandre. Il n'en fut rien. Froissart peint les deux armées, l'ordonnance des Anglais d'abord et leur roi :

« A donc monta li rois Englès sus un petit palefroi moult [1] bien amblant, acompagniés tout seulement de Monsigneur Robert d'Artois, de Monsigneur Renaud de Gobehen et de Monsigneur Gautier de Mauni, et chevauça devant toutes les batailles. Et prioit moult doucement as signeurs et as compagnons que il vosissent (voulussent) aidier à garder sen honneur, et cescun li avoit en convent (le lui jurait.) Après ce, il s'en revint en se bataille, et se mist en ordenance, ensi qu'il apertenoit. »

L'impartial Froissart nous annonce qu'il va décrire l'ordonnance des Français, « otant bien que nous avons fait de ceste des Englés. »

Après avoir décrit, il ajoute :

« Certes, c'estoit très grans biautés que de veoir sus les camps banières et pennons venteler, chevaus couvers, chevaliers et escuiers armés si très nettement que riens n'i avoit à amender. Et ordonnèrent li François trois grosses batailles, et misent en çascune quinze mille hommes d'armes et vint mille hommes de piet. »

Mais le peintre ne l'est pas seulement des apparences, quelque flatteuses qu'elles soient à l'œil ; il voit plus loin :

« Si se poet on et doit grandement esmervillier comment si belle gent d'armes se peurent partir sans bataille, mais li François n'estoient point d'accord. *Ançois en disoit cescuns sen oppinion.* Et disoient, par estrit, que ce seroit grant honte et grant deffaute se on ne les combatoit, quant li rois et toutes ses gens savoient leurs ennemis si priès de lui, et en son pays rengiés et à plains camps, et les avoit sievis (suivis) à l'entente que de combatre à yaus. Li aucun des aultres disoient à l'encontre que ce seroit grant folie se il se combatoit, car il ne savoit que cescuns pensoit, ne se point de trehison y avoit [2]... »

1. *Chronique de J. Froissart.* Ed. Siméon Luce. Sauf deux, toutes les autres citations, à la suite, sont empruntées à cette même édition ; les précédentes appartiennent à l'édition Buchon.

2. Ed. Siméon Luce.

La témérité d'une part, la panique de l'autre, n'est-ce pas la peinture des deux excès où nous tombons, aux heures fatales de notre histoire? Et l'a-t-on jamais mieux faite que Froissart? Ce n'est pas, certes, en cette occasion, un observateur léger de nos éternelles divisions. D'ailleurs il n'a pas l'air d'appuyer sur sa pensée, en lui donnant la forme d'une sentence. Il ne cherche pas à paraître...

Ce qui fatigue pourtant, dans Froissart, c'est qu'il ne voit le plus souvent, dans les combats, que leur beauté chevaleresque. S'agit-il de la bataille navale de l'Écluse?

« Là eut une très dure et forte bataille, et mainte *apertise d'armes faite*, mainte *luite*, mainte *prise* et mainte *rescousse*...

» Ceste bataille dont je vous parolle fut moult *felenesse* et très horrible; car batailles et assaus sus mer sont plus dur et plus fort que sus terre; car là ne poet-on reculer ne fuir, mais se fault vendre et combatre et attendre l'aventure. »

C'est le cas de « monstrer son *hardement* (hardiesse) et se *proèce.* »

Continuons en prenant au hasard. Nous lisons au paragraphe cent vingt et un du livre premier, qu'au siège de Tournay il y eut « pluiseurs belles apertises d'armes faites et pluiseurs chevauciés (chevauchées); un peu plus loin, que « Messires Guillaume Douglas s'avisa d'un grand fait et périlleus et d'une grande subtilité. »

C'est toujours la même chose... c'est comme une manie et un plaisir d'enfant. Froissart rappelle bien son temps, comme Villehardouin, comme Joinville. Si l'esprit des Croisades et le cœur de saint Louis ont inspiré les deux premiers, il semble au troisième, dans l'anarchie morale de son siècle, qu'il y ait une seule vertu de reste, le courage... et des fêtes, pour se reposer, entre deux batailles...

L'observateur reste néanmoins, vu dans un trait naïf par intervalles. Les Flamands veulent « conquerre et domagier (endommager) Tournay, tant avoient pris la guerre en coer. Et on dist et voirs est qu'il n'est si felle guerre que de voisins et d'amis. »

En revanche, dans une chevauchée, pour parler comme Froissart, « li rois d'Engleterre et son host reposèrent en Tonnoirre (Tonnerre) cinq jours, pour le cause des bons vins qu'ils avoient trouvés. »

Du bon vin, une belle journée de bataille et des fêtes n'ab-

sorbent pas tellement l'attention de Froissart, qu'il ne donne place dans sa chronique aux traités de paix et à la politique. Même il cite au long celui de Brétigny, qui livrait la France, autant dire, aux Anglais. A l'entendre, « si sambla à çascun être belle et bonne et grant conjonction d'amour et de pais. » Puis il entre dans tous les détails du traité. C'est encore à vous décourager le cœur, après cinq cents ans et plus qui se sont écoulés... Il faut dire que la misère générale, poussée à un point inouï, rendait toute paix agréable par une cruelle nécessité. Pourtant on aimerait un mot, une plainte, un regret. Rien.

On s'étonne même qu'il fasse voir un tel amour de la paix où il n'y a plus de prouesses. Il s'est excusé, après Crécy et Poitiers, de ne pas les nommer toutes ; il ne peut tout dire ni tout savoir. Désormais, qu'aura-t-il à raconter ?

N'a-t-il point de sensibilité ? Est-ce un indifférent ? Tant de cruautés journalières l'ont-elles rendu cruel ? Non pas. Il est même pour nous ; il n'omet aucun détail de la noble conduite de Jean à Poitiers. Mais c'est un peu vulgaire ; la vie manque à son récit trop prolongé ! C'est si exact qu'on croit être là ; on entend, on voit, mais il manque le trait du cœur pour achever la peinture. J'aime mieux Crécy et Philippe de Valois dans la nuit qui a suivi le désastre.

« Sus le vespre,... ensi c'e à jour fallant, se parti li rois Phelippes tous desconfortés ; il y avoit bien raison, lui cinquime de barons tant seulement : c'estoit Messires Jehans de Haynau etc. Si chevauça li dis rois, tout lamentant et complaindant ses gens, jusques au chastel de la Broie. Quant il vint à le porte, il le treuva fremée et le pont levet ; car il estoit toute nuis, et faisoit moult brun et moult espès. A donc fist li rois appeller apriès le chastellain ; car il voloit entrer dedens. Si fu appellés, et vint avant sus les garites, et demanda tout en hault, qui c'estoit qui buschoit à ceste heure. Li rois Phelippes, qui entendi le vois, respondi et dist : « Ouvrés, ouvrés, chastellain ; c'est li infortunés rois de France. »

Pourquoi sommes-nous touchés de ce simple récit ? Rien n'y est omis, en somme, la nuit, les plaintes, le roi presque tout seul ; c'est la France ! Une phrase à effet aurait profané une telle douleur. Les personnages de l'histoire gagnent tout à cette simplicité. On dirait les acteurs d'une tragédie qui se présentent d'eux-mêmes, avec les habits du temps, leur propre

langage et leur âme. C'est la nature. Ce n'est pas rien de la reproduire à ce point de fidélité dramatique.

Le chroniqueur ajoute : « Si furent là jusques à mienuit. » Et, ensuite, au sujet du roi : « Si but un cop, et ossi fisent cil qui avoech lui estoient. »

Il ne faut jamais oublier de vivre. Ils étaient à Amiens, en sûreté, au point du jour.

Voici qui vaut autant. Nous sommes en Bretagne, à la bataille d'Auray. C'est le soir. Autour du comte de Montfort on entend ces paroles étranges pour nos oreilles modernes :

« Monsigneur, loés DIEU et si faites bonne chière, car nous avons veu vostre adversaire, Messire Ch. de Blois, mort. » A ces parolles se leva li comtes de Montfort, et dist qu'il le voloit aler veoir, et que il avoit desir de le veoir otant bien mort que vif. Si s'en alèrent avoecques lui li chevalier qui là estoient. Quant il furent venu jusques au liu où il gisoit, tournés d'une part et acouvers d'une targe, il le fist descouvrir, et puis le regarda moult piteusement, et pensa une espasse, et puis dist : « Ha monsigneur Charle, monsigneur Charle, biaus cousins, com par vostre oppinion maintenir sont advenu en Bretagne maint grant meschief ! Se DIEX m'ayt, il me desplaist quant je vous trueve ensi, se estre peuist aultrement. » Et lors commença à larmiier. A donc le tira arrière Messire Jean Chandos et li dist : « Sire, sire, partons de ci et regracions DIEU de le belle aventure que vous avés, car sans le mort de cesti ne porés vous venir à l'érétage de Bretagne. »

» A donc ordonna li contes que Messires Charle de Blois fust portés à Ghingant, et il le fu incontinent, et là ensepelis moult reveramment, liquels corps de li sanctefia par la grasce de DIEU, et le appelle on saint Charle, et le approuva et canonnisa (le) papes Urbain V^{es}, qui regnoit pour le temps, car il faisoit et fait encore en Bretagne tous les jours maint grant et biel miracle. »

Cette justice de DIEU qui justifie, après sa mort, la cause du vaincu, valait bien une réflexion de Froissart... Non. Cela ne le regarde pas. Il se borne à dire ce qui est arrivé.

Une petite colonne, avec une inscription, indique, non loin d'Auray, dans la solitude, l'endroit où périt Charles de Blois.

Peut-être que le chef-d'œuvre de Froissart, l'endroit où se traduit à la perfection tout ce qu'il y a en son âme de chevaleresque, de délicat, d'absolument chrétien, malgré sa légèreté

habituelle, tout ce qui s'y cache de sensibilité vraie et chaste, brille à la page du premier livre où il raconte l'amour insensé du roi Édouard pour la duchesse de Salisbury. Nous en détachons un passage :

« La gentilz dame fut adonc durement esbahie et dist : «Très chiers sires, ne me voelliés mokier, ne assaiier, ne tempter. Je ne poroie cuidier ne penser que ce fust acertes (certain) que vous dittes, ne que si nobles ne si gentils princes que vous estes, deuist querre tour ne penser pour deshonnerer moy et mon marit, qui est si vaillans chevaliers, et qui tant vous a servi que vous savés, et encore gist pour vous emprisonnés. Certes, vous seriés del cas petit prisiés et amendés. Certes, oncques tel pensée ne me vint en coer ne jà ne venra, se DIEU plaist, pour homme qui soit nés ; et se je le faisoie, vous m'en devriez, non pas blasmer seulement, mais mon corp justicier et desmembrer. »

» A tant se parti la vaillans dame, et laissa le roy durement esbahi ; et s'en revint en le sale pour faire haster le disner. »

Ce mélange de ce qu'il y a de plus grand et de plus familier a son charme. Au fond, c'est toujours le devoir qui a la première place, quel qu'il soit, dans ce noble cœur de femme et d'épouse... Elle reparaît pour dire au roi : « Sire, venés en le sale. Li chevalier vous attendent pour laver, car il ont trop june, ossi avés vous. »

Quelle simplicité dans la vertu !

Pour finir, le roi partit « trestous confus et abaubis. »

Rien n'est plus moral que la manière dont Froissart met en scène la folie d'Édouard et la chasteté conjugale de la duchesse. De sublimes sentences sur la vertu, et personnelles à l'auteur, n'en diraient pas autant.

Finissons par tout ce qu'il y a de plus tragique. Nous connaissons Philippe de Valois dans sa douleur, qui est celle de la France. Voici Jean le Bon dans sa colère ; il s'est imaginé, non sans raison, que le roi de Navarre conspirait à Rouen, au sujet de la gabelle, avec d'autres seigneurs, et avait fait alliance avec les Anglais. Or, Jean le Bon était « chaus et soudains, » « légiers à enfourmer ; » et je « ne croi mies, dit Froissart, que si vaillan gent et si noble et de si haute estration vosissent faire ne penser trahison contre leur naturel signeur. »

Froissart a le sens moral, sous la forme du drame, mais

ce n'est point ce qui s'appelle un moraliste. Il vient de le prouver...

« En ce temps, écrit-il, estoit son ainsné fils (de Jean), Messires Charles, en Normendie, dont il estoit dus, et tenoit son hostel ens ou chastiel de Roem, et ne savoit riens des rancunes mortèles que li rois ses pères avoit sus le roy de Navare et le conte de Harcourt et Monseigneur Godefroy, son oncle. » Même il dînait avec eux, quand arriva, sous le coup de la colère, « la nuit de Pasques flories, » son père, le roi Jean. « Si entra ens ou chastiel de Roem, ensi que cil signeur seoient à table, et monta les degrés de la sale, et Messires Ernoulz d'Andrehen devant lui, qui traist une espée et dist : « Nulz ne se mueve, pour cose qu'il voie, se il ne voelt estre mors de celle espée. »

On sent l'effroi de tous les convives qui se sont levés...

« Ainçois (Jean) s'avança parmi la table et lança son brach dessus le roy de Navarre et le prist par la kevrèce et le tira moult roit contre lui, en disant : « Or sus, traîtres, tu ni es pas dignes de seoir à la table de mon fil. Par l'âme mon père, je ne pense jamais à boire ne à mangier tant com tu vives ! »

En vain le jeune duc pleure-t-il, en disant qu'on l'accusera d'avoir trahi ses convives.

Le roi répond :

« Souffrés-vous, Charle ; il sont mauvais trahiteur, et leur fait les découvreront temprement ; vous ne savés pas tout ce que je sçais. »

» A ces mots passa li rois en avant ; et prist une mace de sergent, et s'en vint sus le comte de Harcourt, et lui donna un grand horion entre les espaules et dit : « Avant, trahittres orgueilleus, passés en prison à mal estrine. Par l'âme mon père, vous sarés bien chanter.. ! »

Est-ce un roi de France ? Est-ce Achille ? C'est l'un et l'autre. C'est mieux. On a dit que Jean avait commis un acte de folie. Il nous semble, au contraire, que la justice alors descendait directement du ciel, par le cœur du roi et par son épée. Il fallait des hommes épiques, rudes, si vous voulez, comme l'était Jean, pour fonder en France, contre les Anglais, l'unité du patriotisme, en même temps que l'unité de la justice contre les traîtres qui pullulent dans les temps d'anarchie. Chacun de nos monarques avait alors comme une divine empreinte dans

son caractère. A Philippe de Valois, la douleur ; à Jean, la loyauté ; à Charles V, la sagesse ; à saint Louis, la sainteté ! C'est ainsi que la royauté se forma insensiblement par toutes les épreuves et toutes les vertus...

Encore une citation. Elle nous servira à peindre séparément deux différents génies. Le chroniqueur flamand a peint la mort de Charles V, et Christine de Pisan aussi. Lequel croire ? Christine est plus chrétienne et plus pathétique ; la mort du roi, sous sa plume, est celle d'un saint. Froissart le fait mourir en sage et en politique. Il est entouré de ses frères. Il leur recommande « Charles, son fils, jeune et léger d'esprit. » Il leur faudra se défier du duc de Bretagne ; il « est [1] un cauteleux homme et divers, et a toujours eu le caractère plus anglais que français ; pourquoi tenez les nobles de Bretagne et les bonnes villes en amour, et, par ce point, vous lui briserez ses ententes. Je me loe des Bretons, car ils m'ont toujours servi loyaument et aidé à garder et desfendre mon royaume contre mes ennemis. »

Même, la sagesse du roi est mêlée, à ses derniers instants, de superstition. Un « maître astronomien » lui a affirmé que son enfant « auroit dans sa jeunesse moult à faire, et istroit de grands périls et de grands aventures... » Il y croit ; il cherche à pénétrer d'où viendra le mal et à le conjurer...

C'est petit... et le frère du roi, le duc d'Anjou, futur régent, avant que le roi de France « trépassât de ce siècle... était à Paris, assez près de sa chambre. » Depuis longtemps, il se faisait avertir par des messagers des progrès de la maladie de son frère. Celui-ci mort, « il y entendit pour lui, » c'est-à-dire il se hâta de mettre l'événement à profit. Froissart ajoute sèchement et sans oraison funèbre : « Nous poursuivrons la matière des Anglais. »

Christine de Pisan mettra sous les yeux de Charles V et sous les nôtres la couronne d'épines déposée au chevet de son lit, par l'ordre du roi. Rien de plus grand.

Ce qui préoccupe le conteur, c'est la nature de la maladie de Charles V, une fistule qui sécha et l'emporta. D'où naquit cette fistule ? D'un poison donné, dit-on, au roi alors qu'il était dauphin et qui le rendit « sec comme un bâton. »

Tout cela nous semble misérable ; et, sur la mort de ce grand monarque, ce sage, ce chrétien dont l'âme lutta héroïquement

1. Ed. Buchon.

pour soutenir, dans l'intérêt de la France, le corps d'un martyr, c'est Christine de Pisan qui a raison.

Citer un dernier trait du beau règne de Charles V avant de finir, ce n'est pas sortir de l'histoire, mais remplir une lacune de Froissart, tout occupé « d'apertises et de proèces. » Nous nous étonnons que Christine elle-même, l'apologiste du roi, ne nous ait point parlé d'un livre : *le Songe du Vergier*, qui fut composé en latin, sur l'ordre du roi, en 1375, et traduit en français l'année suivante. L'auteur est Philippe de Mézières, alors laïque, mort sous l'habit de Célestin en 1405. On y voit disputer un clerc et un chevalier, pour et contre la femme. Au livre II, l'écrivain se prononce pour l'Immaculée Conception de Marie. Il dit, entre autre choses :

« Or, il est certain que le Pape et les cardinaulx savent que somme toute l'Église de France et l'Université de Paris aussi ont feste à la Concepcion de la benoiste Vierge Marie ; et plusieurs très-solennels docteurs, tant en l'Université de Paris que en plusieurs autres parties de la crestienté aussi si ont presché et preschent chascun et enseignent que la benoiste Vierge Marie fut conçue sans péché originel...

» Ceulx doncques qui disent que celle oppinion est hérétique et pleine d'erreur, si reprennent le Pape et l'Église de Romme, et lui imposent erreur,... la quelle Église de Romme ne peut errer. Et, par conséquent, celuy qui tient que cette oppinion est erronée, si erre plus, et doit être mys hors de l'unité de Sainte Église. Et si n'entend pas les parolles de son benoît fils : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* »

Quel malheur que le règne de Charles V ait duré si peu ! Malgré tout, ce n'est pas une médiocre gloire que, sous l'inspiration royale, un écrivain ait alors, pour ainsi dire, officiellement reconnu, dans la Reine céleste de notre patrie, la « Vierge Immaculée ». Entre la royauté de France, le ciel et les lettres françaises, n'y a-t-il pas un lien indestructible ? C'était là néanmoins le dernier souci de Froissart. Savait-il seulement que les trois fleurs de lis n'étaient qu'un symbole chrétien ? C'est ce que nous explique Raoul de Presles, un autre écrivain du temps, fort attaché à son roi Charles V. Dans un discours, il lui apprit « qu'il portoit les trois fleurs de lys en signe de la benoiste Trinité, qui de DIEU, par son Angle, furent envoyées au roy Clovis, premier roy chrétien, pour soy combatre contre le roi

Candal, qui estoit Sarrazin, adversaire de la foy chrétienne, et qui estoit venu d'Allemaigne à grant multitude de gens. »

Arrêtons-nous et concluons, en revenant au bon Froissart. De nouvelles citations ne feraient que décolorer, en délayant les teintes, le portrait que nous avons essayé du vieux chroniqueur. C'est un écrivain plein de vivacité, de feu et d'imagination, mais bien inférieur à Villani, son contemporain, qui s'élève à des considérations véritablement historiques. Lui, Froissart, est aux gages des princes et fait l'histoire de son époque par plaisir, et pour plaire, et pour vivre. « Ecripvez, lui dit le Prince Noir, et mettez en mémoire que Madame la princesse est accouchée [1] d'un beau fils qui est venu au monde au jour des Rois. » C'est un historiographe payé par l'un ou par l'autre, et d'une manière ou de l'autre, en argent ou en nature. Il travaille par intervalles ; « il sest reveillé de nouvel ; il est entré dedans sa forge [2]. » Quelle forge ? Celle où les Gaulois ont forgé tant de malices, de contes et d'inventions ? Pas tout à fait. Mais il a une façon bien agréable d'enseigner l'histoire ; et l'on songe involontairement, en le lisant, aux contes des *Mille et une Nuits*... C'est une suite de récits pleins de mouvement, qu'il tient de tel ou tel, et qu'il nous transmet naïvement, en y ajoutant la couleur de ses impressions. C'est ici, c'est là, dans une gorge, au coin d'un bois, dans un manoir, que celui-ci ou celui-là, assis ou chevauchant, a raconté à Froissart ce qui fait l'objet de sa narration. Ont-ils été témoins eux-mêmes ? ou racontent-ils par ouï-dire ? Peu importe ; le chroniqueur enchanté raconte ce qui lui a été raconté, et voilà tout. C'est un peintre, non plus « en armoiries » comme son père, mais « en chevalerie. »

Peu soucieux de l'ordre et de la vraisemblance, il se contredit plus d'une fois et l'avoue ; mais il est toujours intéressant dans les allées et venues de sa belle imagination, heureux d'avoir à peindre des festins, des fêtes, des tournois, des guerres, des « esbatements » de toutes sortes, même des processions, pourvu qu'elles soient brillantes. Costumes, drapeaux, devises, grands seigneurs et belles dames, anecdotes et détails de toutes sortes, se mêlent en ses récits animés et confus. En somme, il saisit on ne peut mieux les apparences des choses et se com-

1. *Chron. de Froisart.* Ed. Buchon.
2. Id. Prologue.

plaît dans ses tableaux jusqu'à la monotonie. Il a le don de la couleur locale.

Est-il indifférent entre le bien et le mal, comme on l'a prétendu, ou cruel pour le peuple ? Non ; mais il ne connaît guère qu'un monde, celui de la noblesse et des princes, et s'indigne des cruautés de la Jacquerie envers ceux dont il tient *sa joie et son pain.*

Il a même le cœur assez étroit, et son esprit manque d'étendue et d'élévation. A part cela, rien de plus honnête que Froissart, rien de plus chrétien, rien de plus crédule, pour ne pas dire superstitieux.

Ce n'est pas un penseur ; mais il s'émeut parfois, et son émotion a cela de particulier, d'être impersonnelle et dramatique. Nul n'a su mieux que lui mettre en relief les personnages, les faire agir, et nous toucher, sans paraître. C'est, en somme, un riche conteur, un tragique, quelquefois un observateur, un Anglais, un Français, un Flamand assez positif, un fortuné mortel dont la vie et le style heureux fleurissent dans le sang et contrastent mal avec le souvenir de nos malheurs.



CHAPITRE XVII.

LES CHRONIQUEURS DE FROISSART A COMMINES INCLUSIVEMENT.

PARMI les chroniqueurs du quinzième siècle, il y a des historiens, ou qui prétendent l'être, par la gravité de la phrase et la hauteur de la pensée. Commines est le seul que l'on puisse prendre tout à fait au sérieux comme penseur, moins comme écrivain.

Au temps du moyen âge, la chronique semble être le propre des gens du Nord, et aussi des Champenois. Villehardouin, Joinville, J. Juvénal des Ursins, évêque de Reims, mort en 1473, et qui écrivit en détail l'histoire sincère de Charles VI, sont de la bonne Champagne. Mais Froissart est du Nord, et Commines aussi, sans compter Monstrelet, ami des Bourguignons, prévôt de Cambrai, lourd et positif chroniqueur, sincère jusqu'à nous avouer qu'il n'a rien retenu d'une conversation, par lui entendue, de Jeanne d'Arc avec le duc de Bourgogne (1); enfin nommons Mathieu de Coucy, né au Quesnoy, en 1420; celui-ci, Français de cœur, continue, « avec une certaine philosophie de l'histoire (2), » les deux livres de Monstrelet, sous le titre de Récollection des merveilles advenues de mon temps (3). Il est poète, et, par instants, chante l'histoire en vers. Il y avait chez nos bons aïeux, alors que les genres littéraires n'étaient pas encore tout à fait distincts les uns des autres, une sorte de laisser-aller ou d'abandon qui ne semble pas sans grâce. On se prend quelquefois à regretter cette liberté.

Il nous faut encore, avant de crayonner Commines, qui tiendra la plus grande place dans cette étude, esquisser, en passant, Georges de Chastelain et Olivier de la Marche, l'un, Flamand de Gand, l'autre, né dans la terre de la Marche, en Bourgogne. Nous ferons aussi mention de deux bourgeois de Paris, d'Alain Chartier et surtout de Christine de Pisan. Ce sont là,

---

1. Enguerrand Monstrelet, l. 2, ch. 86. Ed. Buchon. Monstrelet ne comprend absolument rien à la mission surnaturelle de Jeanne d'Arc.

2. *Hist. de la Langue et de la Littérature française au moyen âge*, Aubertin.

3. Depuis 1444 jusqu'à 1461.

les deux derniers surtout, des noms glorieux, mieux encore, des cœurs qui ont aimé la France.

Commençons, suivant l'ordre chronologique, par Christine de Pisan, née à Bologne. C'était la fille de Thomas de Pisan, astrologue italien que Charles V consultait sur l'avenir, suivant le préjugé du siècle. Amenée en France à cinq ans, élevée en toutes sortes de connaissances, elle savait le latin et même le grec. Mariée à quatorze ans, en 1377, « à un jone escolier gradué, » Étienne du Castel, bien né et de nobles parents de Picardie, « de qui les vertus passaient la richesse, » elle l'aima tendrement :

Or, me voulez-vous occire (1),

écrivit-elle, un jour qu'il s'absentait,

Ma douce amour, mon doux Sire,
Que jà vous voulez partir !
Morte une fois, sans mentir,
Me trouverez au retour.

Veuve en 1402 avec trois enfants, elle fit d'abord, pour vivre, des vers et des dicts amoureux (c'était l'usage,) et dédia, sans prendre parti dans les factions politiques, l'Épître d'Othéa (2) au duc d'Orléans, la Mutation de fortune, où toutes les sciences sont des personnages allégoriques, au duc de Bourgogne (1403) ; et c'est lui-même qui, charmé de tant d'esprit, la chargea d'écrire la vie de Charles V.

La poésie et l'histoire se côtoyaient alors. Froissart était poète, Joinville le fut un jour à sa façon, quand il écrivit le fabliau de la Vieille à la torche et à la cruche. Commines ne le sera point ; il est de l'âge moderne où la politique ferme la bouche à la poésie.

Christine de Pisan commençait à écrire en 1399. En 1415, elle avait publié quinze volumes, ou plutôt quinze manuscrits (3). C'était rare alors, même sortant du génie fécond et

1. M. de la Bibl. Nationale.

2. L'Épître d'Othéa à Hector a été imprimée, à Paris, sans date. Othéa est une déesse, la Sagesse. Hector apprend d'elle, en vers et en prose, comment on devient un parfait *chevalereux*. — La Mutation de fortune indique suffisamment son sujet.

3. Entre autres : la Cité des Dames ; les femmes vertueuses en forment l'enceinte ; la Vierge Marie préside. Le livre de la Vision ; c'est un ouvrage assez bizarre. En songe, Christine de Pisan se promène dans le ventre du chaos. Elle y rencontre une princesse, la Terre, dont l'Athènes, c'est Paris. De là, une longue déclamation contre la vanité de la science et du reste. La consolation de tout est dans la philosophie.

de la plume facile d'une femme. De ces ouvrages, celui qui mérite le plus d'occuper la postérité, est le Livre des faits et bonnes mœurs du bon roi Charles V. Un jour, elle oublia, grâce à son cœur, sa préoccupation ordinaire d'écrire en langue noble et d'après l'antiquité ([1]); elle laissa parler sa douleur dans toute sa simplicité en racontant la mort du roi. Citons :

« Après ces choses, requiert la coronne d'espines de Nostre-Seigneur ; par l'Evesque de Paris lui fust apportée ; et aussi, par l'abbé de Saint-Denis, la coronne du sacre des rois ; celle d'espines reçeupt à gran dévocion, larmes et révérance, et haultement la fist mectre devant sa face ! Celle du sacre fist mectre soubz sez piez ; adont commença telle oraison à la Saincte Coronne :

« O Coronne précieuse, dyadème de nostre salut,.. » et le reste sur le même ton.

» Après torna ses parolles à la coronne du sacre, et dist :

« O Coronne de France, que tu es précieuse, et précieusement très ville ! précieuse, considéré le mistère de justice lequel en toy tu contiens, et portes vigoreusement, mais ville et plus ville de toutes choses, considéré le faiz, labour, angoisses, tourmens et peines de cueur, de corps, de conscience, et périlz d'âme, que tu donnes à ceulx qui te portent sur leurs espaules. »

A ces paroles, on pleure ; le roi reçoit l'Extrême-Onction ; il aide le prêtre ; puis, se faisant « haulser les bras, » il demande qu'on le laisse, afin que « son traveil soit finé en paix. » Il se tourne « sus l'aultre costé. » Pendant qu'on lui lit l'histoire de la Passion, il commence « à labourer à la derrenière fin ([2]). » Il meurt entre les bras de son chambellan La Rivière, que « moult chièrement il amoit. »

On sent que tout cela est vrai ; on l'a vu, et l'effet est des plus pathétiques.

C'était une bonne épouse, une bonne Française, que Christine de Pisan, une femme vertueuse et chevaleresque, une patriote : « A journée reprochée n'appartient louange, » dit-elle un jour à un chevalier qui avait combattu son roi.

Ce n'est rien. Elle attaqua avec vivacité, en prose et en vers, le voluptueux roman de la Rose, qui ne laisse à la femme que la beauté, en calomniant son âme.

1. Elle connut le savant Nic. Oresme, qui a créé un certain nombre de mots nouveaux, entre autres : aristocratie, démocratie, despote, philanthrope, potentat, politique, tyrannie, etc., et traduit en partie Aristote.

2. *Livre des Fais et bonnes Meurs de sage roy Charles V.*

Elle a écrit, à ce sujet, en vers :

Si tu veulx chastement vivre [1],
De la Rose ne lis le livre ;
Ne Ovide de l'art d'aimer,
Dont l'exemple sert à blasmer ;

et en prose :

« La lecture du Roman de la Rose est une exhortation de très abominables mœurs, et conforte la vie dissolue [2]. »

Ses cinq lettres sur ce sujet, elle les dédia à Ysabeau de Bavière, avec les conseils les plus honnêtes du monde, et les plus opportuns, celui-ci entre autres :

« Encores vous dis-je que tout ainsi comme la Royne du Ciel, Mère de DIEU, est appelée mère de toute chrestienté, doit être dicte et appelée toute saige et bonne royne, mère et conffortaresse et advocate de ses subjets et de son pueple. Hélas ! doncques qui seroit si dures mères qui peust souffrir, se elle n'avoit le cuer de pierre, veoir ses enfants entre-occire et espandre le sang l'un à l'autre, et leurs povres membres destruire et disperser, et puisqu'il venist de par costé étranges ennemis qui du tout les persécutassent et saisissent leurs héritaiges. »

C'est éloquent à force de cœur.

Martin le Franc, dans son admiration pour Christine de Pisan, écrivit, en 1440 :

Christine fut Tulle et Caton [3],
Tulle, car en toute éloquence,
Elle eut la rose et le bouton ;
Caton aussi en sapience.

C'est une des exagérations de l'amitié. Christine de Pisan, malgré Rome et la Grèce, malgré Cicéron, Sénèque, Pline, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Diogène, Pythagore, Sapho, Socrate, Platon, Hippocrate, Gallien [4], Aristote, etc., porte gauchement, dans sa phrase, la parure de l'antiquité. La richesse excessive des épithètes et des périodes, la pédanterie du style, une allégorie perpétuelle, provoquent le sourire et non l'admiration. On sent la contrefaçon.

1. Épître du *Débat* sur le Roman de la Rose.

2. Réponse à Gontier Col qui défendit J. de Meung, dans une méchante lettre à Christine de Pisan.

3. Martin le Franc : *Le Champion des Dames.*

4. Ces auteurs et bien d'autres, Boèce, Apulée, Végèce, Trogue-Pompée, saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, sont indiqués ou cités par fragments, dans ses ouvrages. Tant d'érudition étouffe le génie.

C'est une des marques du moyen âge que cette supériorité de la pensée comparée à l'expression. Le bon goût ne veut pas des âmes si neuves ; il est le fruit d'une civilisation plus avancée, d'une justesse d'esprit plus fine, consommée dans les détails, et peu compatible avec une certaine candeur qui persista dans nos mœurs jusqu'au seizième siècle.

Sachons gré néanmoins à Christine de Pisan des nobles efforts qu'elle fit pour élargir et déchirer l'enveloppe étroite où la pensée était restée en germe et sans développement. Elle aimait d'ailleurs la France et haïssait l'Angleterre; comme Jeanne d'Arc, elle leur a prédit qu'ils laisseraient leurs os en France :

Vous irez ailleurs labourer,
Se ne voulez assavourer
La mort comme vos compaignons,
Que loups porroient bien devourer,
Car mors gisent par les sillons (1).

Pourtant elle nous connaissait ; et si Froissart, mettant deux armées en présence, Anglais et Français, a peint l'anarchie qui régnait dans la nôtre, Christine, avec plus de cœur, a déploré à son tour nos divisions :

C'est dommaige et grand pitié (2) ;
Car s'entr'eux avait amitié,
C'est un pays moult glorieux ;
Mais tant y sont contrarieux,
Les Princes et les habitans,
Qu'en guerre sont en trestous temps.

Vit-elle Jeanne d'Arc ? C'est certain ; sa mort n'eut pas lieu avant 1429. Cette année-là, elle écrivait en juillet, apostrophant la libératrice Jeanne :

... Qui es une joenne pucelle,
A qui Dieu force et povoir donne
D'estre le champion, et celle
Qui donne à France la mamelle
De paix et doulce nourriture,
A ruer jus la gent rebelle ;
Veci bien chose oultre nature.

1. Les poèmes de Christine de Pisan, ballades, au nombre de deux cents, rondeaux, lays, virelays, en vers de dix, huit, sept et même de quatre syllabes; sont d'une fatigante prolixité et très moraux.
2. M. de la Bibl. Nationale.

Elle signait son témoignage :

> Donné ce ditié par Christine,
> L'an dessus dit mil quatre cens
> Et vingt et neuf (1)...

Elle assista donc à la victoire. DIEU lui épargna peut-être le spectacle d'un odieux procès et d'une royale ingratitude. Elle avait été belle et calomniée dans sa vertu, après la mort de son mari : « Dieux et icelui et moy, a-t-elle écrit, dans le livre de la Vision, savons biens qu'il n'en est riens. » Le prétexte de l'envie, c'était la tendresse naïve de ses vers.

Finissons. Il y a quelque chose de plus beau que le génie, c'est la beauté de l'âme. Le plus beau des livres ne la vaut pas, et Christine de Pisan a moins de génie que de vertu.

Alain Chartier, un Normand, a le droit, comme elle, d'occuper une place de choix parmi les chroniqueurs. Il a fait la morale de l'histoire. Ce secrétaire de Charles VI, né en 1386, à Bayeux, et mort à soixante-douze ans, est l'auteur du Quadriloge invectif, tableau de la misère publique et de l'anarchie. C'est d'un écrivain désintéressé qui sait prendre une place hardie entre Bourguignons, Armagnacs et Cabochiens. C'est un homme de courage et d'espérance, un homme de DIEU, un homme de foi ; et, en plus d'un passage, de la force de son âme naissent la force, la clarté et la gravité de sa parole. On sent mûrir peu à peu, dans son cœur et dans son style, la langue française, celle qu'achèvera Balzac. On en pressent, dans une imitation encore maladroite de l'antiquité, la construction classique, l'ampleur et le mouvement.

Quelle conclusion tire-t-il de la misère publique et des vices qui l'ont produite, en particulier ceux des grands du royaume (2) ? La voici dans la bouche de la France, qu'il fait parler : « Ains fault tirer au collier (3) et prendre aux dens le frain vertueusement : et se le cheval par batre et flageller, et le beuf par force d'aiguillonner durment, tirent hors leurs voictures des effondrières et des mauvais passages, ainsi croy-je que le flael de la divine justice qui nous fiert par l'adversité présente, nous doye

1. *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne la Pucelle.* — Quicherat. Témoignages.

2. « Plusieurs de la chevalerie et des nobles crient aux armes, mais ilz courent à l'argent. » *Quadriloge invectif.*

3. *Quadriloge invectif.*

émouvoir à prendre couraige pour nous hors geter de ceste infortune. »

Alain Chartier voit de haut, et sans découragement, après le désastre récent d'Azincourt. Commines et lui ne sont pas très inférieurs, par la pensée, au plus grand historien du grand siècle.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que Marguerite d'Écosse, en déposant un baiser sur le visage de l'auteur endormi du Quadriloge, la laideur et la science en personne, ait cru, pour ainsi parler, cueillir cette fleur du beau langage que les femmes d'une éducation délicate ont toujours admirée. Elle oubliait l'homme pour son style et ses « mots dorés. »

Alain a encore écrit le Curial du Courtisan. C'est une sorte de satire morale contre les vices des cours. Avant tout, la France a son cœur. Il en a célébré, dans un autre ouvrage, « les quatre douleurs (1), » et, en quelque sorte, la Passion. Mais il eut le bonheur de voir la France débarrassée de la guerre sociale et étrangère; il survécut vingt-sept ans à Jeanne d'Arc. Combien ils seront heureux ceux-là qui survivront un quart de siècle à l'athéisme vaincu !

Chacun a sa manière d'écrire la même histoire. Alain Chartier tire l'espérance du fond de la boue et du sang (2). C'est un savant qui reproche à la noblesse de « ressembler aux bestes en non sçavoir ; » c'est une âme élevée. Un bourgeois de Paris, dans son journal, se plaît aux détails. C'est le propre du bourgeois, fût-il « l'un des plus parfaits clercs de l'Université. » Il y a même plus d'un journal des misères du temps, il y en a deux. L'un de ces journaux va de 1419 à 1431 ; l'autre de 1431 à 1449. Le premier est navrant ! Cabochiens, Armagnacs, massacres, émeutes, pillages, toute l'horreur de ces temps malheureux s'y réfléchit, mêlée... au prix des vivres et au changement dans les monnaies. Le cœur ne fait pas défaut à l'écrivain improvisé. Voici qui le témoigne (3) :

« Hélas ! dit-il, je ne cuide mie que, depuis le roy Clovis, la France fust aussi désolée et divisée comme elle est aujourd'huy. Le royaume de France va de mal en pis, et peut on mieulx

1. *Les quatre Dames.*
2. *L'Espérance*, par Al. Chartier.
3. Ce premier journal serait tout entier de Jean Beaurigent, curé de Notre-Dame des Champs, à Paris.

dire, la Terre déserte que la terre de France. Les laboureurs fuient comme bestes égarées... En la derraine semaine de septembre, les loups estranglèrent et mangèrent quatorze personnes, qui grants, qui petits, entre Montmartre et la porte Saint-Anthoine. Que ferons-nous ? Mettons tout en la main du diable ; ne nous chault (ce) que nous devenions. Mieulx nous vaulsist servir les Sarrazins [1] que les chrestiens. Il y a jà quatorze ou quinze ans que ceste danse douloureuse commença, et la plus grant partie des hommes en sont morts à glaive ou par poison, ou par trayson, ou de quelque mauvaise mort contre nature.

» Vous ouïssiez parmi Paris piteux plains, piteux crys, piteuses lamentations, et petits enfans crier : « Je meurs de faim ; » et sur les fumiers, parmi Paris, pussiez trouver cy dix, cy vingt ou trente enffents, fils et filles, qui là mouroient de faim et de froid ; et n'estoit si dur cœur qui par nuist, les ouist crier : Hélas ! je meurs de faim, qui grant pitié n'en eust. »

C'était vers 1420, et DIEU ne devait pas tarder plus de dix ans à avoir pitié de nous. L'auteur de l'autre journal, Jean Chuffard, de l'Université de Paris, n'en a pas moins noirci, tant qu'il a pu, Jeanne, la libératrice de la France. Mais c'est son nom qui mérite d'être flétri avec celui de l'Université elle-même!

Il faut croire qu'il y a dans l'homme une incurable légèreté. Froissart n'est pas le seul chroniqueur qui ait traité légèrement l'histoire la plus tragique. Un rhéteur, qui mourut en 1474, à soixante-dix ans, G. de Chastelain, né à Gand [2], ne pensa qu'à jeter sur les annales de son temps le fard de sa rhétorique. Cet écrivain, surnommé Castellanus, écolier à l'Université de Louvain jusqu'à vingt-cinq ans, voyagea dans sa jeunesse en Italie, en Espagne, en Angleterre, et se vit choyé, fêté, de 1435 à 1445, dans notre France hospitalière aux étrangers. Il y composa même, pour Charles VII, un petit poëme intitulé le Thrône d'azur... A son retour en Bourgogne, d'abord écuyer panetier, il fut nommé ensuite indiciaire [3] d'un duc plus puissant qu'un roi, à six cent cinquante-sept livres par an. Il se

1. Si ce langage n'est pas très patriotique, il faut l'attribuer à l'excès du malheur. Il est des moments où la peine doit se soulager n'importe comment.
2. Gand appartenait alors au duc de Bourgogne.
3. Nous disons aujourd'hui historiographe.

vit comblé de richesses, de pensions et de gloire. C'était, dans son siècle, un oracle, le modèle des poètes et des historiens, l'un des conseillers de son maître. Ce n'est pour la postérité qu'un narrateur assez plat, fatigant, interminable, qui a la prétention de penser, et remplit, en particulier, des pages trop nombreuses de sa chronique, vingt-six au moins, sans compter le Prologue, de considérations ampoulées sur Jean Sans-Peur [1], sa mort, les causes de sa mort et les suites de sa mort.

« O Seigneurs, dit-il, icy mirez, donnez un petit d'arrest sur les esmerveillables divins jugements! DIEU mortifie et fait vivre. Il punit tout; il diffère longuement. Il perd les corps; il sauve les âmes, et souvent perd les corps et les âmes. »

C'est ce qu'il fit au jour du déluge, et l'éloquence de Chastelain est un vrai déluge.

Il a encore écrit les Enseignements paternels et les Instructions d'un jeune prince, pour le comte de Charolais, enfin la Chronique du bon chevalier Jacques de Lalain, qui garda le Pas de la fontaine des Pleurs contre tous les chevaliers qui se présentaient. C'est le meilleur, le plus intéressant et le plus naturel de ses ouvrages.

G. de Chastelain osa reparaître à la cour de France; mais il y fut mal reçu, et c'était justice : on s'indignait surtout d'une pièce de vers écrite naguère par cet hôte ingrat sur la méfiance du roi Charles VII envers Philippe le Bon. Le roi de France y était injurié au profit du duc de Bourgogne.

Le reste de la vie de G. de Chastelain se passa dans le commerce des lettres. C'est alors qu'arrivé « à mûrisson et gravité plus parfaite [2] » au lieu de célébrer la beauté des dames, il composa, entre 1455 et 1467, la Chronique des Ducs de Bourgogne. Il ne reparut, dit-on, qu'une fois à la cour de Philippe le Bon. Il mourut à Valenciennes, où on lui éleva un splendide tombeau, bientôt disparu avec l'épitaphe qui lui promettait l'immortalité. Son nom même fut oublié après ce vif éclat d'une gloire passagère. La postérité se trompe rarement.

Le « Suprême Rhétoricien, » comme on l'appelait, enflé, prétentieux, verbeux, a reparu après quatre cents ans, pour

1. *Chronique* de G. de Chastelain. Prologue et chapitre premier.

2. Voir *Œuvres* de G. de Chastelain, t. I. Notice par M. Kervyn de Lettenhove. On croyait les écrits de G. de Chastelain perdus pour jamais. C'est M. Buchon qui les retrouva, à la bibliothèque d'Arras, et les publia en 1827.

être mis à sa véritable place, dans un coin tout à fait sombre d'une galerie de portraits plus ou moins illustres.

On dit que, Bourguignon contre les Français, il fut Français contre les Anglais. Vaut-il la peine de s'en assurer? Ce n'est ni un historien impartial, ni un chroniqueur intéressant. C'est un froid déclamateur, sans éclair et sans génie.

G. de Chastelain eut un disciple et collaborateur, Molinet, bibliothécaire de Marguerite d'Autriche. Il est plus extravagant que son maître, dont il exagère la rhétorique, et se noie dans un déluge de mots... Sa chronique continue celle de son professeur en déclamation, qui embrassait près d'un demi-siècle, de 1419 à 1467.

C'est un tout autre personnage ce brave Olivier de la Marche, autant dire le contemporain de G. de Chastelain, car il n'avait que vingt-deux ans de moins. Il mourut à soixante-seize ans, en 1502. C'est un homme de guerre et de cœur; Chastelain est un homme de cour. Olivier combat à Montlhéry, à Nancy; il est jugé digne de donner des leçons et des exemples à Philippe le Beau, fils de Maximilien, et devient son précepteur. Dans ses loisirs il écrit ses Mémoires, qui s'étendent de 1435 à 1488, et ne manque pas d'éclat dans la description des batailles; mais il va son petit chemin, après avoir « rendu, attribué et présenté révérence, oblation et gloire à la Sainte Trinité [1], » sans prétendre à la philosophie de l'histoire. Un Estat de la maison de Charles le Hardy [2] fait suite à ses Mémoires. On y voit en détail l'opulente constitution d'une maison princière au quinzième siècle. Rien n'y est omis des titres et gages des serviteurs, depuis le premier jusqu'au dernier, du plus haut au plus humble, en allant du confesseur, de l'escuyer tranchant, de l'escuyer d'escuyrie, qui porte l'étendard ducal, du sommelier, de l'eschanson, du panetier, aux barilliers, aux boutilliers, aux fruitiers, aux saussiers, aux lavandiers. L'eschanson « a le haut bout » parmi les serviteurs. Il est ainsi nommé, dit-on alors, parce que le vin fait chanter.

On trouverait difficilement un plus curieux tableau de toutes les dépenses d'une vie luxueuse et presque royale. Dans une pareille richesse, on comprend que l'orgueil et l'ambition aient débordé du cœur de Charles le Téméraire.

1. *Mém.* de Messire Olivier de la Marche. Introduction.
2. S'ensuyt l'Estat de la maison du Duc Charles de Bourgogne, dit le Hardy.

C'est un homme de sens et de caractère que La Marche, bon et malheureux, modeste autant que brave, cœur élevé au-dessus de la mauvaise fortune.

Il est « lay, non clerc, de petit entendement et rude langage. » Il regrette le « parler subtil de Messire G. de Chastelain. »

S'il écrit, c'est pour échapper à lui-même, se trouvant, dit-il, « ennuyé de la compaignie de ses vices. » Il a voulu oublier ses propres malheurs dans le souvenir de ce qu'il a vu. « Une herbe appelée mémoire... lui fait oublier peines, travaux, misères. » Misères n'est pas de trop ; il est payé à trois sols par jour et mis sur la liste des comptes entre les *varlets de torches et d'étables*, à côté du roi des Ribauds et d'un ancien joueur de farces. Il lui échappe, malgré son héroïque patience, un cri de douleur :

« Tant a souffert la Marche ! » Il faut croire que la vertu n'a droit qu'au fumier des cours... La Marche, c'est Job, et Job est une image de JÉSUS-CHRIST.

Une marque de la vertu, c'est la simplicité. Qu'Olivier écrive « sur les gages de bataille, » sur « l'honneur des dames, » ou sur le « chevalier délibéré, » J. de Lalain, sur la fête de la Toison d'or, il est toujours vrai et naturel, s'il n'est pas exempt de monotonie, dans les longs récits de ce qu'il a vu et non entendu. Le siège de Nusse (Neuss), en particulier, où commence la série des déboires de Charles le Téméraire, est raconté à la bonne, et sans aucune élévation de pensée.

Mais Olivier de la Marche aime son pays, la Bourgogne ; il pleure, en même temps, sur les infortunes de Charles VI. Il est bon et « conclue de prendre son secours et seureté et son espérance en DIEU seulement. »

Un passage curieux à lire, dans la chronique d'Olivier de la Marche, c'est le vœu fait à Lille, en 1453, par le prince Philippe le Bon et vingt seigneurs, à la suite du banquet dit du Faisan. Le duc promet « à DIEU son Créateur, et à la glorieuse Vierge Marie sa Mère, en après aux dames et au faisan, » de suivre le Roi « son seigneur » en Palestine, si tel est son désir, et de le servir comme son maître. Il n'est que le vassal du roi de France : c'est bon à retenir pour expliquer la conduite de Commines, lorsqu'il laisse le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, pour servir Louis XI. C'est de Commines que nous allons parler.

Né, vers 1445, au château de Renescure, à dix-sept kilomètres de Lille, et non à Commines, quoiqu'on l'ait prétendu longtemps, il était originaire de la ville d'Ypres par ses ancêtres, ou peut-être de Gand. Dans l'une et l'autre de ces villes, ils avaient exercé la charge de bailli et celle d'échevin.

Tout filleul qu'il était de Philippe le Bon, son enfance fut assez négligée. Ceux qui lui enseignèrent l'italien, l'allemand et l'espagnol, lui laissèrent ignorer le latin, la langue des savants. Pourtant cette éducation irrégulière et peu complète avait coûté cinq cents livres, ce qui était beaucoup pour l'époque. Il lui resta de ses parents, morts quand il était tout jeune, deux mille quatre cent vingt-quatre livres.

Encore adolescent, il entrait au service de Charles le Téméraire, alors comte de Charolais, à dix-huit sols par jour. C'était six fois plus que n'en aura Olivier de la Marche, précepteur de Philippe le Beau !

A dix-neuf ans, il assistait à la bataille de Monthléry, et, plus tard, marchait avec son maître contre les Liégeois révoltés. Mais le cœur froid du diplomate bat déjà la mesure alors sous l'habit du soldat ; il sauve, à Péronne, Louis XI de la colère de Charles et se prépare ainsi, au cas échéant, un puissant protecteur. Ensuite il accompagne le roi et le duc au château d'Aire, sur la Lys, où l'on jouait un mystère de G. de Chastelain. Les fêtes étaient déjà les intermèdes des guerres et abritaient, sous leurs brillantes apparences, les intrigues des courtisans.

Entre temps, Commines était envoyé en Angleterre pour trafiquer des consciences ; c'est ce qu'on appelle négocier ; il était bientôt après en Espagne, pour y accomplir une mission qui, sans doute, ne différait pas beaucoup de la première. Chez les Anglais, il avait étudié la Constitution ; et c'est presque un parlementaire.

Au retour de la Péninsule, il se donna au roi Louis XI, sans que ses Mémoires donnent, d'un si grand changement, d'autre explication que cette phrase écrite de sang-froid et qui fait sourire : « Environ ce temps je vins au service du Roi (1). »

A considérer les choses au point de vue du droit, Commines, qui était le chambellan de Charles le Téméraire, pouvait le quitter pour Louis XI, car le duc n'en était que le vassal ; le vrai, le seul maître de l'un et de l'autre, c'était le roi de France.

1. *Mém.* de Ph. de Commines.

Mais il y a un autre point de vue. Le Téméraire avait blessé mortellement Commines ; c'était un prince grossier et d'humeur fort inégale. Dans une chasse, pour le réveiller, il l'avait talonné de sa botte ; et Commines était devenu « tête bottée. »

Il y a des injures que les âmes médiocres ne pardonnent jamais. C'est ce qui arriva. Et puis, Commines paraît avoir été attiré aussi par le génie diplomatique de Louis. Bien que ses Mémoires soient remplis de considérations élevées, il avait le cœur moins haut que l'esprit. Il voyait la Providence dans l'ensemble et dans les détails, mais la morale, pour lui, c'était le succès. N'a-t-il pas dit :

« Et à la fin du compte, » qui en aura « le prouffit ([1]) en aura l'honneur ? » Et ailleurs : « Un saige homme qu'on le veuille croire.., ne se pourroit trop acheter ? » C'est un roué, le roi aussi ; par une contradiction qui n'implique pas nécessairement l'hypocrisie, ce sont deux hommes religieux très dévots à la Sainte Vierge et au Saint-Esprit, que Commines croit être descendu sur la tente du roi d'Angleterre. On sait que Louis XI se fit enterrer dans l'abbaye de Notre-Dame de Cléry. Ils n'imaginent pas, l'un et l'autre, que le bon DIEU s'occupe beaucoup de certaines « malices » très utiles ; ou plutôt ils sont emportés par le vice de leur caractère, plus fort que leur foi, leur raison et leur conscience. Commines est aussi un délicat à qui répugnent les princes qui vivent « bestialement. » Ce seul mot peint Charles le Téméraire et la rancune du chambellan. Quelle différence, d'ailleurs, du prince bourguignon à Louis XI ! Deux ans, Commines couche avec celui-ci au château des Tournelles. C'était un usage du temps ; Jean Sans-Peur, réconcilié avec le duc d'Orléans, avait couché avec lui et l'avait bientôt assassiné. Ce n'en était pas moins alors un signe d'amitié ou de grande faveur.

Nous revenons au traité de Commines et du roi, passé en 1472. L'historien accepta-t-il six mille livres d'arrhes qu'il déposa à Tours ? Cela pourrait bien être. Mais certainement il épousa, l'année suivante, la dame de Montsoreau, qui lui apporta en dot vingt mille écus d'or avec la seigneurie d'Argenton ; et si le duc de Bourgogne confisqua ses biens « pour s'être distrait

1. Il s'agit d'ambassadeurs envoyés à l'ennemi, sous mine de négocier la paix, pour savoir, « par quelque amy ou amys avec partie adverse, » le plus possible des nouvelles de l'ennemi. Ce n'est pas loyal. Mais Commines ajoute : « En telles choses on ne fait point comme l'on veult. »

de son obéissance, » Louis XI fit enregistrer des « lettres de Don » en faveur de son nouveau et loyal serviteur. Tout bien considéré, il y avait « prouffit ; » et le seigneur d'Argenton, prince de Talmont, baron de Château-Gontier, ne dut pas trop regretter, avec six mille livres de pension, la botte de Charles le Téméraire.

Mais le roi de France aimait aussi le profit ; il employa Commines en qualité d'ambassadeur, sans parler des conseils qu'il en recevait la nuit et le jour, et l'envoya, « pour inspection, » à Florence, c'est-à-dire afin d'y maintenir les Médicis contre leurs ennemis. Quand il en revint, ce fut pour assister à la mort du roi. La plus belle partie de sa carrière était finie. Il n'avait guère que quarante ans, et avait trop bien servi le prédécesseur pour plaire au successeur. C'est une loi. Charles VIII le dépouilla de tous les biens naguère confisqués en sa faveur aux héritiers de la Trémoille. Il fallait un prétexte. On l'accusa de « conseiller et favoriser » les princes et seigneurs rebelles au roi, qui avaient pour chef le duc d'Orléans. Arrêté à Amboise, il passa huit mois à Loches, dans une de ces cages de fer que, du temps de Louis XI, on appelait les « fillettes du Roi. » C'était un retour cruel de la fortune ; elle n'en fait pas d'autres. Au fond, c'est une aveugle que la Providence conduit. Plus tard, Commines disait de ces sinistres « fillettes » : Je les connais ; « j'en ay tasté... huict mois. » Il fit don de sa chaîne à Notre-Dame de la Ronde, près de Dreux.

Néanmoins, tout en tenant Commines suspect, emprisonné, ou gardé à vue, on finit par s'en servir. Charles VIII le chargea même de négocier son mariage avec Anne de Bretagne. C'est une inconséquence royale et des plus heureuses, puisqu'elle nous valut une province. Ce n'est pas tout. Le roi, lors de son expédition en Italie, l'envoya à Venise ([1]) pour empêcher la ligue des États italiens contre nous. Les Vénitiens, des maîtres dans l'art de la fourberie politique, ne pouvaient manquer d'avoir une vive estime pour Commines. On en a la preuve dans les Instructions envoyées par le Sénat de Venise aux provéditeurs généraux, après la bataille de Fornoue. En voici la teneur, en partie :

1. C'est après Fornoue que Guillaume de Villeneuve, prisonnier au Châteauneuf, écrivit à Naples, pour éviter l'oisiveté, l'Expédition de Charles VIII en Italie. Il est net et ferme.

« Nous reconnaissons ledit seigneur d'Argenton pour une personne aussi habile que sagace. Par diverses ouvertures insidieuses qu'il nous a faites, après et avant la rencontre des deux armées, vous avez dû vous-même le reconnaître. »

Il y avait en lui du Machiavel ; et l'on trouvait, à Venise, que c'était bien. Triste époque, vraiment, que celle où la piété et la fourberie, où le ciel et l'enfer se mêlent à ce point dans les hommes politiques. C'est une séparation anticipée de l'Église et de l'État, car l'État n'a déjà plus la même morale que l'Église. En passant par Richelieu, et après lui, il y aura bien peu d'exceptions à cette loi nouvelle de la raison d'État.

Du reste, c'est un véritable diplomate, à tout autre point de vue, que notre premier historien, Commines ; et les lettres qu'il écrivit comme ambassadeur, recueillies assez récemment par M. Kervyn de Lettenhove, sont remarquables par la netteté et la brièveté.

« Sa mémoire était telle, dit l'Allemand Sleidan, presque son contemporain, qu'il dictait, en même temps, à quatre secrétaires, choses diverses et concernant l'État, avec telle promptitude et facilité, comme s'il n'eût devisé que d'une certaine matière. »

A la fin du règne de Charles VIII, il était conseiller du roi et sénéchal de Poitou. Il n'en voulut jamais à Charles VIII de ses mauvais traitements et le jugea avec une impartialité tout historique : c'était « en sa jeunesse, dit-il, et il ne venoit point de luy. » Est-ce générosité ou impassibilité ? C'était vraiment un grand esprit.

Négligé par Louis XII, qui ne se souvint point des « troubles et pertes » où il l'avait mis, Commines se mit à écrire, en 1498, ses Mémoires, qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, et maria sa fille au duc René de Penthièvre. Par César de Vendômé, un de ses descendants, et Amédée de Savoie, qui épousèrent des princesses de sang royal de la branche aînée des Bourbons, sa lignée aboutit à Louis XV.

Commines, au dire de Sleidan [1], qui avait connu l'un de ses serviteurs, « était beau personnage et de haute stature, et savait assez bien parler en italien, en allemand et en espagnol ; mais surtout il parlait en français. Il conversait fort

1. Sleidan, dit *Sleidanus*, historien allemand, de Schleide (Silésie), avait fait son droit à Orléans. Ses écrits sont en latin.

ambassadeurs au Liège, pour les solliciter contre le duc ; » puis, après nous avoir mis sous les yeux les frayeurs de Louis et les menaces du Téméraire, il n'a pas un mot, un seul mot qui blâme la perfidie de Louis XI ou la colère du duc... Deux serviteurs du roi et lui troisième, alors chambellan de Charles, étaient là présents.

« Nous ne aigrismes riens, dit-il, mais adoulcismes à notre pouvoir. »

C'est bien. Mais la conclusion politique, la voici :

« Grant follye est à deux grans princes, qui sont comme esgaulx en puissance, de s'entreveoir, sinon qu'ilz fussent en grant jeunesse, qui est le temps qu'ilz n'ont aultres pensées que à leurs plaisirs ; mais depuis le temps que l'envie leur est venue d'acroistre les ungs sur les aultres... si acroist leur malveillance et leur envie. »

On dirait, en entendant l'impassible historien, que c'est fatal, comme les appétits chez les animaux. Rien de moral.

En définitive, dans cette circonstance, Commines sauva peut-être la vie à Louis XI, qui lui fut reconnaissant. Mais, en reprenant le récit par le premier mot, le roi ne fut pas *advisé* à Péronne ; et c'est tout.

Rien de plus froid donc que notre historien flamand ; c'est peu dire : il n'a pas d'*âme*, comme certains sont exsangues..... Tournons la page, et nous avons affaire à l'écrivain le plus chrétien qu'on ait vu jusque-là. C'est un penseur sublime, comme saint Augustin ou Salvien. En voici une preuve, entre plusieurs autres. Il s'agit du duc de Bourgogne :

« Je seroye assez de l'oppinion de quelque aultre que j'ay veu, que DIEU donne le prince selon qu'il veult pugnir et chastier les subjectz, et aux princes les subjectz, ou leurs couraiges disposez envers luy, selon qu'il les veult eslever ou abaisser. Et ainsi sur ceste maison de Bourgongne a faict tout esgal : car, après une longue félicité et grans richesses, et trois grans princes bons et saiges, précédans cestuy cy, qui avoient duré six vingtz ans et plus en bon sens et vertu, il leur donna le duc Charles, qui continuellement les tint en grant guerre, travail et despence, et presque autant en temps d'yver que d'esté !... »

Après avoir peint en détail la longue prospérité de la maison de Bourgogne, l'historien ajoute :

« Or a Nostre-Seigneur tout à ung coup faict cheoir si grant

et somptueux édifice, ceste puissante maison qui a tant soustenu de gens de bien et nourry, et tant esté honnorée et près et loing, et par tant de victoires et gloires, que nul aultre à l'environ n'en receut autant en son temps...

» Et telles et semblables œuvres a faict Nostre-Seigneur, mesmes avant que fussions nez, et fera encores après que nous serons mors : car il se fault tenir seur que la grant prospérité des princes, ou leur grant adversité, procède de sa divine ordonnance... ([1]). »

Le Téméraire avait des vertus cependant. Mais « il les estimoit toutes procéder de son sens et de sa vertu, sans les atribuer à DIEU, comme il debvoit. »

Aussi le ciel permit la trahison de Campo-Basso ; le duc, abandonné d'une partie des siens, fut vaincu, tué, dépouillé et laissé nu, seul, sur le champ de bataille de Nancy, après avoir été le plus riche et le plus entouré des souverains de l'Europe. « DIEU voulut achever ce mystère. »

L'expression est sublime dans sa brièveté.

Commines a-t-il un certain plaisir à se venger du Bourguignon par la main de DIEU ? Et sa philosophie de la Providence est-elle aidée par sa haine ? C'est possible. Cependant il loue, dans quelques détails, le maître cruel qu'il avait laissé pour un maître plus familier et plus généreux. N'appuyons pas trop... Il faut choisir, même dans ces belles pages, pour faire admirer le philosophe. A chaque instant la pensée se répète, comme celle d'un enfant qui se complaît dans les premières ébauches de son esprit naissant. C'est une hésitation, un tâtonnement qui fatiguent. La lumière de la vérité brille, pâlit, s'efface, reparaît dans un brouillard plus ou moins épais ou léger. La langue s'essaie comme la pensée, et la sublimité du fond est loin d'être égalée par la noblesse de la forme.

Commines est bien plus à l'aise, en somme, s'il peint Louis XI et sa politique. Comme il a pénétré le duc de Bourgogne et parfaitement saisi cette homme « qui usait communément de son propre sens », il n'a pas moins bien connu Louis XI ; il l'a d'autant mieux apprécié qu'il y avait entre eux une étroite communauté d'idées et de caractères. Ce sont deux politiques, et, quoique dévots, peu scrupuleux dans les moyens propres à

1. Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires... est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons.

les acheminer vers des fins plus ou moins glorieuses ; ils aident le ciel à leur manière. Voyez :

« Le plus saige pour soy tirer d'ung mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Loys XI, nostre maistre, et le plus humble en parolles et en habitz ; qui plus travailloit à gaigner ung homme qui le povoit servir ou qui luy povoit nuyre. Et ne se ennuyoit point à estre refusé une fois d'ung homme qu'il praticquoit à gaigner ; mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effect argent et estat qu'il congnoissoit qui luy plaisoit. Et ceulx qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachaptoit bien chier, quant il en avoit besoing, et s'en servoit ; et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grans qui se povoient passer de luy. »

Le dernier trait en dit beaucoup ; le reste est également d'un peintre, qui se peint en même temps que Louis XI.

Dans l'un et l'autre, même indifférence entre le bien et le mal, même impassibilité entre l'amour et la haine. Tout est sacrifié au but à atteindre.

Nous les avons nommés dévots. Louis XI s'agenouillait devant son chapeau, où figurait une Notre-Dame en plomb ; il avait besoin d'elle pour faire réussir une obscure intrigue, un crime ! Commines est sans cesse aux genoux de la Providence, pourvu qu'elle châtie ses ennemis, le duc de Bourgogne au-dessus de tous.

Pourtant l'historien ne peut s'empêcher de voir dans les dernières années de Louis XI, dans ses perpétuelles défiances et dans la prison où il s'enferme, comme la revanche divine de ce qu'il a fait souffrir aux autres. Il peint ces « rigoureuses prisons, caiges de fer, et d'aultres de boys, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelque huict pieds de large, et de la haulteur d'ung homme, et ung pied plus. Le premier qui les devisa fut l'évesque de Verdun qui, en la première qui fut faicte, fut mis incontinent et y a couché quatorze ans. »

Mais quel châtiment du bourreau ! « Il avoit craincte de son filz et le faisoit estroitement garder ; ne nul homme ne le veoit, ne parloit à luy, sinon pour son commandement. Il avoit doubte, à la fin, de sa fille et de son gendre, à présent duc de Bourbon. »

Un jour que de nombreux seigneurs revenaient à Plessis-lès-Tours d'une ambassade, il « feit appeller ung de ses cappitaines des gardes et lui commanda aller taster aux gens des seigneurs dessus dictz veoir s'ilz n'avoyent pont de brigandines soubz leurs robbes, et qu'il le feist comme en se devisant à eulx, sans trop en faire de semblant. »

On sait ce qu'était le château avec ses « gros barreaulx de fer, en forme de grosses grilles, » et « ses broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chascune trois ou quatre poinctes... fort près l'une de l'aultre. »

L'âme du roi n'était pas moins hérissée de soupçons. Et l'historien, doublé d'un ami, espère que ces « maulx et douleurs.. » et « suspections » ont été « une pugnition que Nostre-Seigneur luy a donnée en ce monde, pour en avoir moins dans l'autre. » Nous le saurons plus tard.

Achevons. De son lit de mort, Louis XI n'est-il pas, ou peu s'en faut, monté au ciel... ? La Providence du roi de France n'est-elle pas la même que celle du duc de Bourgogne? En tout cas, la mort de Charles est loin d'être aussi édifiante que celle de Louis.

« Nostre-Seigneur feit miracle sur luy, et le guérit tant de l'âme que du corps, comme tous jours a accoutumé en faisant ses miracles ; car il l'osta de ce misérable monde en grant santé de sens et d'entendement, en bonne mémoire, ayant reçeu tous les sacrements, sans souffrir douleur que l'on congneust, mais toujours parlant jusques à une patenostre avant sa mort. Et ordonna de sa sépulture, et qui il vouloit qui l'accompagnast par le chemin ; et disoit que il n'espéroit à mourir qu'un samedy, et que Nostre-Dame lui procureroit ceste grâce... Et tout ainsi lui advint. »

Laissons de bon cœur en paradis, pour ne point déplaire à l'historien, son héros devenu un saint, et disons un dernier mot de Commines.

Son esprit, philosophique et chrétien, qui observe l'homme, plus d'une fois, au-dessus des détails, dans ce qu'il a de général, est bien plus haut que son cœur; mais sa langue est loin d'aider son esprit ; moins vive et moins colorée, elle semble pourtant plus douce, plus claire et plus française que celle de ses prédécesseurs. Parmi eux, Villehardouin est le plus informe. Sa phrase est rude, courte, sans grâce, sans développement et sans variété. Joinville et Froissart ont dans leurs constructions

plus de souplesse, d'harmonie et d'étendue ; ils ont le charme d'une expression naïve qui reflète leur sincérité. Mais que leur langue est dure encore, semée d'*avoecques*, de *brachs*, de *ramentoif-je*, et d'autres termes qui sentent le barbare ! On oublie tout pour leurs peintures.

Commines, plus poli, arrive à peindre, à force d'exactitude. Si son siècle, son roi, et son propre caractère l'ont fait cheminer, avec un plaisir secret, dans les détours d'une politique petite et sans probité, c'est un fonds de religion qui a élevé son esprit et son cœur jusqu'à des considérations sublimes. Le surnaturel a vaincu la nature; la vérité a laissé sa large empreinte sur l'œuvre de l'historien ; elle lui a donné l'immortalité ; et ce n'est pas un spectacle médiocrement curieux que celui de ces deux hommes qui luttent dans Commines, de la première à la dernière ligne, le politique et le chrétien, l'ennemi de Charles et l'ami quand même de Louis XI. Ces deux hommes, c'est l'homme.

Pour nous distraire du spectacle ingrat d'une politique souterraine, où la *sagesse* et la *malice* ne font qu'un, finissons ce chapitre par plusieurs noms qui disent tout ce qu'il y a au monde de plus pur et de plus chevaleresque. Pour cela, nous reculerons de bien des années en arrière. Nous voulons parler de Jeanne d'Arc, du connétable de Richemond et du maréchal de Boucicaut.

Il y a une Chronique de la Pucelle, faite par Cousinot de Montreuil, ouvrage détaché de la Geste des nobles Français, et qui embrasse une durée de deux ans environ, depuis 1428 jusqu'à 1429. Un Rouennais a encore écrit le Journal du siège d'Orléans. Pourquoi pas celui du procès et des derniers instants de l'héroïne ? C'est à Rouen qu'elle est montée sur le bûcher. Enfin le connétable de Richemond, mort en 1458, a aussi écrit ses Mémoires. C'est un héros, un de ceux qui chassèrent l'Anglais ; mais il est moins brillant que le maréchal de Boucicaut, dont un inconnu nous a également laissé la biographie.

Voici comment il nous peint son héros à la bataille de Nicopolis, qui eut lieu en 1396 :

« Si fiert [1] le destrier des éperons, et s'abandonne de toute sa vertu au plus dru di la bataille et a tout la tranchante épée que il tenoit, fiert a dextre et à senestre si grandes colées que tout abatoit de ce qu'il atteignoit devant soy... Ha ! DIEU !

1. Livre des faits de Jean Boucicaut.

quel chevalier ! DIEU lui sauve sa vertu ! Dommaige sera quand vie luy faudra ; mais ne sera mie encore ; car DIEU le gardera...

» Comme un lyon forcené qui rien ne redoute, » il ne fut emmené prisonnier qu'après avoir « faict entour luy, à force de coups, grand cerve de morts et d'abatus. »

On imagine volontiers que Louis XI et Commines auraient jeté sur Boucicaut, mort dans leur siècle, un regard de dédain..... Pourtant les grands coups d'épée valent bien les coups de jarnac ! Et l'histoire des renards de la diplomatie moderne nous fera regretter, plus d'une fois, les lions du moyen âge. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui est le modèle de tout, eut de saintes colères. Quel jour sa divine simplicité est-elle descendue à la duplicité ?



CHAPITRE XVIII.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE. XIIe SIÈCLE.

AVEC Commines, la raison entre en ligne dans l'histoire. Elle commence à se préoccuper gravement des causes et des effets ; elle ne peint pas seulement, elle juge.

Le même temps qui a vu le premier historien, voit aussi deux prédicateurs de talent, d'une éloquence vraiment apostolique et populaire, comme le fut, en général, l'éloquence sacrée au moyen âge. On les nomme Menot et Maillard ; à côté d'eux fleurit un grand poète, Villon. Il y a là comme un effort de gloire et d'unité littéraire.

Suivons, avant Louis XI, les progrès de la chaire, comme nous avons suivi ceux de l'histoire. Jusqu'au sixième siècle, elle brille exclusivement en latin ; elle a ses grands hommes, saint Avite ([1]), évêque de Vienne, aussi illustre au moins par le caractère que par la science et le talent ; saint Césaire d'Arles, infatigable apôtre qui prêchait à Matines, à Vêpres, et faisait fermer les portes de l'église pour retenir, bon gré mal gré, les fidèles habitués à déserter le saint lieu pendant le prône ([2]). Saint Avite et saint Césaire comptent parmi les Pères de l'Église de France ; ils sont nos aïeux ; ils sont français ([3]). Nous leur devions une mémoire reconnaissante.

Néanmoins les premiers siècles de notre monarchie sont les plus stériles de tous en orateurs. Ils ont des saints heureusement, et DIEU nous a promis qu'il n'en manquerait jamais ; pourtant la barbarie la plus noire a envahi les lettres.

Des moines, parfois ignorants, copient dans le cloître les auteurs de l'antiquité ou les Pères de l'Église, sans les com-

1. On a de lui un sermon sur l'Évangile, prononcé le lundi des Rogations ; une homélie prêchée à la dédicace d'Annemasse, en 522, etc. Voir : *Histoire Littéraire*, t. 3, Thèse sur saint Avite (1876), par A. Charaux.

2. On a recueilli les œuvres oratoires de saint Césaire, auteur de 130 sermons. La *Chaire Française au moyen âge, spécialement au treizième siècle*, par M. Lecoy de la Marche.

3. Les adieux de saint Césaire à l'île de Lérins, où il avait fondé un vaste monastère de femmes, sont des plus pathétiques : « O bienheureuse île, ô solitude bénie, où la majesté de notre Rédempteur fait chaque jour de nouvelles conquêtes, etc. » *Les Moines d'Occident*, Ch. de Montalembert.

prendre toujours. Ils mettent, sans bien savoir ce qu'ils font, la moisson à l'abri des barbares. Ils font leur salut.

Malgré tout, quelques noms sortent de ces ténèbres épaisses. Saint Mummolin, évêque de Noyon, au septième siècle, saint Adalhart, abbé de Corbie, au huitième, évangélisent, suivant l'occasion, en latin, en langue romane, ou en langue tudesque. Ils parlent à merveille ces trois idiomes, si l'on en croit leurs naïfs biographes. Gérard, abbé de Sauve-Majeure, fait en ces termes l'éloge de son maître saint Adalhart : « S'il parlait roman [1], on eût cru qu'il ne savait que cette langue, tant il la possédait bien ; s'il s'exprimait en tudesque, son discours avait encore plus d'éclat ; parlait-il en latin, c'était la perfection même. » Cette bigarrure de la parole dans la chaire chrétienne est le miroir véritable de l'incohérence d'un monde naissant. Rome a laissé ses traces sous deux formes, d'une part, la langue latine plus ou moins classique, faite pour les clercs et les lettrés, et la langue romane d'autre part. Mais les Teutons vainqueurs, les nouveaux maîtres du territoire, ont encore plus besoin que les autres qu'on leur annonce, dans leur barbare idiome, la bonne nouvelle. Les apôtres alors n'avaient guère le temps d'étudier la rhétorique ; mais ils avaient le don des langues.

Au neuvième siècle, le grand Empereur fait un effort contre la barbarie. Les Capitulaires, les conciles de Tours et de Reims, dans les dernières années de son règne, prescrivirent aux sermonnaires de traduire et de prêcher en roman les homélies des Pères de l'Église.

L'élan est donné. Le concile d'Arles, en 851, renouvelle les mêmes prescriptions. Jusqu'à quel point le clergé de ces temps anarchiques se conforme-t-il aux ordres de l'Église ? Il est probable que le prêtre enseignait le menu peuple dans la langue romane, devenue la langue vulgaire. Mais de là à croire que tout le clergé ait su ou lu les homélies des saints Pères, il y a loin... Alors, pas une abbaye, pas une église, au moins dans le Nord, qui fût sûre du lendemain. La science est difficile dans un empire qui se démembre et se décompose. Malgré tout, l'unité persistait dans l'Église. Comme autrefois le déluge avait épargné Noé dans son arche, l'inondation de l'ignorance avait laissé surnager la barque de Pierre. De là, sur l'ordre des Papes, les conciles qui empêchent le monde de périr

1. *Qui si vulgari, id est romana lingua, loqueretur, etc.* — *Acta sanctorum Ordinis Bernardi.*



et le prêtre d'anéantir sa dignité dans une barbarie complète.

Il n'y a pas de temps si malheureux qui ne voie se réaliser quelque progrès ; et l'on est tout surpris, en creusant les terres les plus arides, de rencontrer un filet d'eau à une certaine profondeur, avec les promesses de la fertilité. Au dixième siècle, un évêque, Gocelmes, exhorte, en langue romane, les habitants de Chartres à repousser une invasion des Normands.

> Li Evesque Gocelmes a sovent sarmoné,
> A chascun prodome a son péchié pardunć
> Por la ville deffendre e la crestienté,

a dit Wace dans son Roman de Rou.

Si cette langue naissante a servi, dans un contrat néfaste, la haine de deux frères contre leur frère Lothaire, en revanche, sur les lèvres des apôtres, elle est la voix de la religion et du patriotisme. Dans le même temps, en 995, un concile a lieu à Mouzon, et c'est encore un évêque, Aymon de Verdun, un homme de DIEU, qui ouvre la première séance et harangue l'assemblée, j'allais dire en français. A l'origine de la prose comme de la poésie, la religion a sa large part d'influence. En ouvrant le cœur, elle forme l'esprit ; et c'est l'esprit, entendu dans son sens le plus généreux, qui forme lui-même la langue. Du reste, la langue limousine ou provençale, qui s'est aussi appelée parfois langue romane, en un mot, la langue du Midi, sortie comme celle du Nord, et plus qu'elle, du latin, voire même du grec, n'est pas pour rien dans le laborieux travail de la langue française et de l'éloquence naissante. Elle a eu ses prosateurs (aussi bien que ses troubadours), au moyen âge, et l'on a conservé, en particulier, de plusieurs sermonnaires du dixième siècle et du Midi trente homélies anonymes, avec un Commentaire des Évangiles du Carême...

Au onzième siècle, nous rencontrons enfin un grand nom de prédicateur, c'est Raoul, né au diocèse de Poitiers, en ce siècle qu'on avait cru ne pas voir, alors qu'on sortait à peine des terribles appréhensions d'une fin du monde prochaine. Raoul a laissé un grand nombre d'homélies populaires bientôt traduites dans le français du temps. Ses contemporains le surnommèrent Ardent ; et, en réalité, le feu de l'apostolat le dévore ; c'est un guerrier qui ne s'attaque pas seulement à l'homme, mais au démon. C'est le démon qui « maîtrise les âmes et les rend stériles ; » c'est « le coursier qui les conduit. »

Il garde la mesure néanmoins. A la sévérité d'un juge, il oppose la douceur d'un père ; au feu éternel, il oppose l'éternel festin : « Vite, préparez-vous au festin, tant que vous le pouvez, ne tardez pas ; vous voudrez peut-être vous y préparer un jour et vous ne le pourrez plus... » Il attire, il effraie ; sous le souffle de sa parole, on espère le ciel, on pressent l'enfer.

Il y a en outre, dans son âme, une douleur de notre condition mortelle, à la fois profonde, originale et pathétique. C'est le trait particulier de son éloquence ; nous ne dirons pas de son génie, le mot est trop humain :

« Homme misérable [1], chaque jour tu passes de l'enfance à la vieillesse, de la vieillesse à la mort, et tu te crois citoyen du monde ! Quoi ! les hommes qui meurent chaque jour, les tombeaux, les ossements des morts qui passent chaque jour sous tes regards, rien ne te touche, rien ne t'avertit ? Tu ne comprends pas que tu n'es dans ce monde qu'un étranger et un pèlerin ! Crois-en donc tes yeux... Et ces yeux, que voient-ils ? Le mal, toujours le mal ! » Il en a comme des sanglots : « *Unde dolendum est !* » il voudrait le chasser... « *Quod absit ! absit !* »

C'est une âme tendre et emportée contre le malheur et l'aveuglement des mortels. S'il semble sévère, c'est à force d'amour ; c'est le précurseur de saint Bernard.

Il a pu voir Pierre l'Ermite, ce moine de noble naissance, né à Amiens, mort en 1115, dans l'obscurité du cloître, et dont la parole populaire, soulevant la foule enthousiaste jusqu'à se partager les poils de sa mule, décidait la première croisade. Raoul meurt dans la deuxième année du douzième siècle.

Le fondateur de Clairvaux est encore un enfant. Il a dix ans ; il est né en 1091. C'est ainsi que les saints se tiennent, et s'enchaînent sans cesser, un instant, de nous frayer la voie du ciel.

La naissance de saint Bernard jette sur le siècle, à son couchant, un nouveau rayon d'espoir, « φαος ελπιδος, » pour emprunter à Homère une de ses poétiques expressions. Il ouvre les yeux au jour un peu avant l'heure où la première croisade, résolue sous l'impression d'un repentir général, va marquer une des renaissances de l'Europe chrétienne. Il y a certains siècles où l'âme humaine semble devoir sombrer dans une sorte d'anarchie universelle. Vient un grand homme, ou plutôt un grand saint qui, à l'imitation de DIEU, souffle sur le siècle et

1. La *Chaire Française au 12e siècle*, par M. l'abbé Bourgain.

sur le monde, je dirais volontiers sur cette masse informe, « *rudis indigestaque moles :* » il en sort un monde nouveau, et, sur la terre renouvelée, se multiplient les fruits de sainteté et d'éloquence. Mais le cœur d'un saint, quelque grand qu'il soit, ne peut donner que l'élan. Bossuet, avec une langue achevée, paraîtra plus éloquent que saint Bernard ; seulement saint Bernard, au fond de la langue grossière de son temps, aura mis un germe de vie chrétienne, et, dans ce germe, tout le feu de son âme, son âme elle-même. En des temps plus heureux, de grands et vertueux artistes, exercés dans une langue formée à l'épreuve de tant de siècles, pourront, avec moins d'éloquence, être ou paraître plus éloquents.

Saint Bernard remplit le douzième siècle et le vivifie comme le soleil remplit le ciel et réchauffe la terre. Né en Bourgogne, à Fontaine-lès-Dijon, moine austère, et le plus austère de tous, il a connu le monde. A vingt-deux ans, il frappe à la porte du monastère de Cîteaux, élevé en un lieu presque inaccessible, et convertit bientôt à la vie monastique toute sa famille, son père, sa mère, tous ses frères et jusqu'à sa sœur, venue, pour le voir, dans ses plus beaux atours, repartie avec le violent désir de la bure et de la pénitence. Abbé de Clairvaux, savant théologien, ennemi acharné des erreurs d'Abélard, conciliateur sévère entre les princes, il est encore l'arbitre entre deux candidats à la Papauté et se déclare pour Innocent II contre Anaclet... Il prêche la deuxième croisade, en 1145, et Louis le Jeune prend la croix. L'empereur Conrad hésite ; saint Bernard va le trouver, lui parle ; l'empereur verse des larmes et saisit l'étendard des mains du saint. Le peuple applaudit. Ce moine, qui a soumis et vu à ses pieds le féroce Guillaume d'Aquitaine, ce théologien, ce prédicateur, cet ambassadeur, ce diplomate, cet élu de la chrétienté, afin de décider qui le ciel a choisi pour le trône de Pierre, ce thaumaturge qui sème les miracles sur sa route, guérit les malades, délivre les possédés et ressuscite les morts, ce pénitent, ce crucifié qui ne passa pas un seul instant sans souffrir dans son corps, tant que dura sa vie mortelle de moine, et dans son âme, parmi les hommes, de la nostalgie de la solitude, meurt enfin de fatigue, après avoir arraché Metz à une ruine imminente et réconcilié les Messins vaincus avec les gens de Bar victorieux. Nous avons vu l'île, dans la Moselle, où il se fit transporter, en laissant son lit de moribond, pour répondre à l'appel de la ville aujourd'hui la plus

malheureuse du monde, et la sauver ! Et l'oubli le plus profond a couvert, parmi les hommes de ce siècle, le dernier miracle de cet apôtre de DIEU, l'apaisement d'une haine irréconciliable...

Il s'éteignit au retour (1153) ; il avait fondé soixante-douze monastères. Cet humble religieux qui voulait qu'un moine vécût, au regard d'un autre moine, comme un mort auprès d'un mort, et qui buvait de l'huile pour de l'eau sans même s'en apercevoir, fut, de tous les saints peut-être, celui qui exerça l'apostolat le plus étendu, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, ne voyant que des âmes à sauver... Il fut le prédicateur des grands et du peuple, et l'on a de lui, parmi d'autres œuvres, toutes latines, quarante-quatre sermons, traduits, dit-on, de son vivant même, du latin en français ou plutôt en langue romane. C'est, au moins, l'opinion qui a prévalu parmi les savants de notre époque, au nombre desquels il faut citer M. Leroux de Lincy (1). Ces sermons embrassent une partie de l'année, depuis l'Avent jusqu'à l'Annonciation. On suppose qu'ils passèrent du latin en langue romane pour être mis à la portée des Frères lais (2), qui les apprenaient par cœur.

Il convient de citer quelques lignes de cette langue encore informe qui essaya de traduire l'âme impétueuse de saint Bernard. Le passage que nous empruntons est tiré « d'ung sermons communs » (3), c'est-à-dire d'un lieu commun, au niveau des plus humbles intelligences.

« Granz est ceste mers, chier frère, et molt large, c'est ceste présente vie ke molt est amère et molt plaine de granz ondes, où trois manières de gent puyent solement trespessier (traverser), ensi k'il delivereit en soient, et chascuns en sa manière. Trois homme sont : Noé, Daniel et Job. Li primiers de cez trois trespesset a neif, li seconz per pont, et li tiers par weit (à gué). Cist trois homme signifient trois ordenes ki sunt en sainte église, » etc.

Pauvre langue pour un si grand cœur ! Mais voici qui est sublime ; et nous faisons grâce au lecteur du latin de l'époque. En abrégé, l'une des quatres homélies de saint Bernard à la louange de la Sainte Vierge, renferme ce qui suit : Depuis la chute, l'humanité, poursuivie par le fantôme d'un DIEU ven-

1. Documents inédits sur l'Histoire de France. Introduction.

2. Il n'est probablement question ici que des Frères convers ou coadjuteurs d'un Ordre religieux, et non, d'une façon plus générale, des Frères laïques ou du dehors, c'est-à-dire du peuple. Saint Bernard dut l'évangéliser dans sa langue.

3. Ce sermon est emprunté à la série des sermons intitulés : *De diversis*, et inspirés au prédicateur par les circonstances.

geur, fuyait sans s'arrêter, dans une course effrayée, s'attachant chaque jour à de nouvelles idoles, pour oublier l'unique et véritable DIEU.. Enfin ce DIEU envoie à Marie l'ange Gabriel, pour lui annoncer qu'elle sera la Mère du Sauveur. Jusque-là, depuis la faute originelle, le mal et le malheur désolent le monde.

« Jer égnerai, a dit la concupiscence. L'ambition, la calomnie, l'envie, la colère se partagent mon cœur et le déchirent. » Et Marie va répondre à l'ange. Saint Bernard, reculant dans le passé, avec sa vive imagination et son âme ardente, comme si ce passé était le présent, se trouve pris soudain d'une mortelle angoisse; il attend que la Vierge prenne la parole, il doute, il supplie :

« Tu as [1], dit-il, notre salut entre tes mains; si tu le veux, nous sommes sauvés. Un mot de toi nous répare et nous rend à la vie. Dis-le, Vierge pieuse, Adam t'en supplie, le malheureux Adam, et toute sa race avec lui, exilée du paradis. Abraham te supplie, David, avec eux, tous nos aïeux qui sont aussi tes ancêtres et qui habitent dans la région de la mort. L'univers entier se roule à tes genoux, et attend ta réponse. C'est à tes lèvres qu'est suspendue la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la liberté des condamnés, le salut, en un mot, de tous les fils d'Adam. Vite, réponds, ô Vierge ! La terre, les enfers, le DIEU qui veut nous sauver, attendent ta réponse, qui est le salut du monde. »

Qu'y a-t-il de plus saisissant, de plus tragique, de plus grandiose et de plus aimable à la fois ? Cette humanité déchue, ce DIEU qui la poursuit, l'atteint, la saisit par son manteau de chair, et va, pour la sauver, la mettre à genoux devant un berceau, Marie qui craint, saint Bernard qui supplie, font alterner dans notre cœur l'impression la plus douce et l'angoisse la plus cruelle. Nous attendons comme le saint, nous doutons, nous espérons. On voudrait voir tout cela en un tableau. Mais jamais ce tableau n'égalera l'émotion d'une scène réelle dont Corneille lui-même n'aurait pu égaler la beauté.

Et saint Bernard s'est peint dans cette originale et double peinture, terrible et douce en même temps, de l'humanité perdue et rachetée. Il était aussi doux qu'il était austère, cet implacable directeur qui donnait à son fils, le pape Eugène III [2], un moine français élevé par lui à Clairvaux, des

1. *Homilia 4. De laudibus Virginis Matris.*
2. On a de saint Bernard des lettres à Eugène III, et un Traité qui lui est dédié : *De consideratione libri quinque.*

conseils sans réplique. Il n'en avait pas moins, pour la Vierge Marie, la piété la plus tendre et la plus poétique. La Mère de JÉSUS-CHRIST le lui rendait. On connaît la légende : « *Salve, Bernarde,* » dit-elle un jour, de son piédestal, au moine qui passait sans la saluer. Il lui adressa en latin des hymnes délicieuses.

Il n'a pas seulement aimé la Sainte Vierge ; il a pleuré son frère Gérard, moine comme lui, frère par la vocation et par le sang *(genere)*, de façon à nous arracher des larmes, tant est vive l'expression de son amour et de ses regrets.

On était à la conférence du soir. Le saint commentait le Cantique des cantiques. Tout à coup, il n'y peut tenir, il éclate en sanglots, il s'écrie :

« *Quanquàm et mœror finem imperat, et calamitas quam patior. Quousque enim dissimulo, et ignis quem intrà me ipsum abscondo, triste pectus adurit, interiora depascitur. Clausus latiùs serpit, sævit acrius.* » *etc.*

« Au reste, ma douleur m'empêche de continuer, et l'excès de mon malheur. Pourquoi prolonger la violence que je me fais à moi-même? Pourquoi contraindrai-je une douleur qui, comme un feu secret, me brûle et me dévore ? Plus elle est reculée au fond de mon cœur, plus son activité redouble. Je m'arrête à vous expliquer un chant de joie, et mon âme est noyée d'amertume (1). »

Il a présidé aux funérailles de son frère, il n'a pas pleuré, il a jeté la terre sur le corps de son ami ; revêtu des insignes du sacerdoce, l'œil sec, il a chanté lui-même les prières accoutumées ; et les autres pleuraient. Mais, il l'avoue, il est vaincu, et sa souffrance est d'autant plus cruelle qu'il lui a plus défendu de s'épancher. Il a perdu sa joie, ses délices ; son frère l'a tué en succombant ; désormais, il vit comme s'il était mort. Est-ce la vie ? non. La vie sans fruit est plus dure que la mort. Gérard disparu, il n'est plus rien ; c'était son conseiller, sa lumière, son action, son tout, « le bâton » de sa fragilité.

Mais entré dans la puissance de DIEU, dans cet abîme de lumière, perdu dans cette mer de félicité éternelle, Gérard l'a-t-il oublié ? Non. Son affection est transfigurée ; il l'aime avec la charité de DIEU ; il est plein de DIEU. Chantons les louanges de DIEU. — L'amertume est plus forte, malgré tout, et la croix domine la joie de l'espérance.

Conçoit-on une douleur aussi violente avec cette volonté de

1. *Patrologia latina.* Sainti Bern. Sermo 26.

fer? Bernard est un saint, et l'amour est proportionné à la sainteté. Il ne pleure pas avec moins de tendresse Humbert, abbé d'un monatère de son Ordre. Il le voit dans la lumière de la résurrection. « *Resurrexit ille*, dit-il, *et iste resurget.* » « JÉSUS-CHRIST a ressuscité, il ressuscitera... » Et puis il le loue ; mais, en même temps qu'il vante sa vigilance, sa charité, il a de sévères paroles pour les assistants. Il leur reproche, d'une manière détournée, leurs vains entretiens, leur frivolité, « *verbum scurrilitatis* (1). » Et nous sommes au cloître ! Il est bien plus dur pour Abélard ; c'est par tendresse pour la vérité. Il a raison.

Sa physionomie elle-même peignait son âme, son caractère et son éloquence. Un artiste du moyen âge, Giotto, nous l'a laissée. C'est la peinture d'un mort entouré de toute sa famille de moines. On ne peut pas néanmoins se détacher de cette figure ravagée et macérée, d'où toute beauté humaine a disparu, pour ne laisser entrevoir que la beauté divine. C'est comme un rayon de l'aurore naissante sur quelque sommet déchiré des Alpes. Les témoignages abondent de cette sévérité unie à la douceur. « Quand il parlait, dit Isaac de l'Étoile, on restait suspendu à la grâce de ses lèvres, à la majesté de son visage. »

Nous revenons à Humbert :

« Seigneur JÉSUS, s'écrie saint Bernard dans sa douleur, tu m'as ravi mes frères par le sang, plus frères encore par l'esprit. Tu m'as pris successivement tous ceux qui portaient avec moi la lourde charge que tu m'as imposée. De tant d'amis nécessaires, il n'en restait qu'un seul, d'autant plus doux à mon cœur qu'il était plus ancien parmi mes amis ; et tu l'as enlevé parce qu'il était à toi. Et moi, moi, je reste seul exposé à tous les coups ; moi, je meurs à chaque coup nouveau ; et c'est sur moi que portent tous les flots de ta colère... »

« *Hunc tulisti quoniam tuus erat. Ego, ego solus ad verbera relinquor, ego morior in singulis, et omnes fluctus tuos induxisti super me.* »

Que la langue latine est supérieure à la romane !

Esquissons enfin le docteur, dans le saint, et parlons, mais vite, d'Abélard. C'est un rhéteur.

1. *In obitu Domni Humberti monachi Clarae-Vallensis sermo.* — *Patrologia latina.*

Un rhéteur est un homme dont la parole facile, agréable, insidieuse, flatteuse, impertinente avec art, nette au premier coup d'œil, séduit les foules autant que la vertu et le génie, attirant parfois l'approbation enthousiaste des sens charmés, de l'imagination satisfaite et trompée par l'air sérieux ou sublime de la raison ; ajoutons : par l'attrait de quelques audacieuses nouveautés.

Tel était Abélard, né en 1079, beau de visage, poète aimable, brillant professeur qui, dès 1107, à vingt-huit ans, réunissait, sur le mont de Sainte-Geneviève, à Paris, jusqu'à trois mille élèves français, anglais, allemands, autour de sa chaire de philosophie scolastique. Tandis que le saint, encore tout jeune, se jetait dans l'eau glacée d'un lac pour y éteindre le feu de la passion naissante, Abélard pervertissait la nièce d'un chanoine, la trop fameuse Héloïse ; et, puni, dit-on, de la manière la plus cruelle, il cherchait de nouvelles joies dans les émotions de l'erreur. Devenu moine, dans une sorte de repentir, à l'abbaye de Saint-Denis, il essaya, sans mission, de s'en faire le réformateur. On se débarrassa de lui. Poursuivi par le remords et les vains désirs de sa passion, orgueilleux avec des airs de conversion, tour à tour à Paris, où il reprend ses cours ; au désert du Paraclet, près de Nogent-sur-Seine, où il s'est bâti un oratoire de ses propres mains, avec quelques disciples ; à Saint-Gildas en Bretagne, partout il est persécuté ou se croit persécuté. Il enseigne néanmoins, il prêche ; il écrit des sermons qu'il envoie, sur sa prière, à celle qui fut sa victime. Cette vie, n'est-ce pas un roman sacrilège ? Et la correspondance d'Héloïse et d'Abélard, toute chrétienne qu'elle semble, n'est pas celle de deux âmes transfigurées par la grâce ; on y sent percer les stériles regrets d'un impur amour. Même Héloïse, abbesse du Paraclet devenu un monastère, met son âme à nu dans ses lettres à Abélard. Sa vie n'est que dissimulation, et couvre un cœur déréglé sous les apparences de la vertu [1]. Abélard, de son côté, n'a répudié à fond ni son erreur ni ses rancunes. Dans un sermon, à Saint-Gildas, sur saint Jean-Baptiste, il ne sait pas retenir sa haine contre saint Norbert et saint Bernard qui ont dévoilé ses attentats contre la Sainte Trinité.

« Je laisse de côté, dit-il, tous leurs prétendus miracles.., l'eau bénite qu'ils faisaient boire aux malades afin de les guérir, les attouchements des membres pour chasser les douleurs, et

1. *Histoire littéraire de la France*, t. 12. Abélard.

les prières faites sur le pain destiné aux infirmes (1). » Ailleurs, si nous l'en croyons, Norbert, et les compagnons de son apostolat, ne sont que des « fourbes et des charlatans (2). »

Ce ricanement n'est pas chrétien ; ce feu de la vengeance n'est pas le feu de l'éloquence, semblable, dans saint Bernard, à ce feu qui « dévore les forêts sur la montagne »... L'orgueil persiste.

Un jour, saint Bernard avait voulu sauver cette âme : c'était en 1140. Accusé d'erreur sur la Sainte Trinité, où il ne voulait voir que les trois noms d'un même Dieu (3), Abélard avait consenti, après avoir entretenu son adversaire, à une conférence où il argumenterait contre lui devant le public dans la ville de Sens. Cette conférence eut lieu ; Louis le Jeune y assistait avec une suite brillante. A peine l'hérétique eut-il entendu Bernard lui ordonner de se rétracter, qu'il resta muet sous son intrépide regard. Était-il emprunté, ce regard, à celui de DIEU ? Sous les traits de cette vérité, qui sortait comme du ciel par les yeux du saint, Abélard perdit la parole et garda son orgueil. Il fut condamné à Sens, à Rome, comme il l'avait été déjà à Soissons. Toutefois Pierre le Vénérable le convertit, dit-on, et lui fit prendre l'habit de son Ordre, à Cluny. Il le loua après sa mort.

On a d'Abélard trente et une homélies pour le Paraclet, trente-quatre sermons dits de Saint-Gildas, avec trois conférences sur l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres et le Symbole de saint Athanase. Réconcilié avec saint Bernard, il mourut en 1142, avec toutes les marques de la piété et du repentir. Puisse-t-il, dans le ciel, avoir rendu grâces à son adversaire d'une heureuse humiliation. On lisait sur sa tombe :

Est satis in tumulo, Petrus hic jacet Abælardus,
Cui soli patuit scibile quidquid erat.

Saint Bernard n'eut pas seulement à lutter contre Abélard, « nouveau Goliath, » mais contre son « écuyer » (4), Arnaud de Brescia, contre le séducteur et débauché Henri, l'hypocrite à la voix de tonnerre, et bien d'autres, entre lesquels Éon, un

1. *La Chaire Française au XIIe siècle*, par M. l'abbé Bourgain.
2. *Histoire Littéraire*, t. 12. Abélard.
3. Entre autres singularités, Abélard avait imaginé une statue représentant la Sainte Trinité. C'était un groupe de pierres composé de trois figures adossées, avec des visages parfaitement semblables.
4. Ce mot est de saint Bernard comme le précédent. Voir lettre 189e de saint Bernard au pape Eugène III.

ignorant qui se croyait chargé de juger les vivants et les morts.

Saint Bernard a été comparé à Pascal. Soit : saint Bernard a aimé JÉSUS-CHRIST, Pascal l'a redouté ; pour l'un, c'est un père, pour l'autre, un accusateur ! En JÉSUS-CHRIST, il faut se perdre, suivant Pascal, et ne rien voir au dehors, où tout est incertitude et fatalité... Ce n'est pas ainsi que parle l'amour, qui est, avant tout, libre, et qui croit à la liberté. Saint Bernard est tendre ; Pascal est la sécheresse même. Par où se ressemblent-ils ?

Nous comprendrions mieux que l'on fît naître Bossuet de saint Bernard, et que l'on vît, dans plus d'un passage du grand homme, une imitation du saint.. Et ne croyons-nous pas entendre Bossuet, le disciple du maître, quand le maître s'écrie :

« O cendre superbe ! ô homme !... le plus abaissé et le plus sublime ! O humilité ! ô grandeur ! Opprobre de l'humanité et gloire des anges ! Il n'y a rien de plus grand et rien de plus petit ! *Une telle humiliation restera-t-elle sans vertu ?* »

Non ; nous ne sommes rien du côté de la terre ; nous sommes tout du côté du ciel. C'est ainsi que pensaient saint Bernard et Bossuet. Après avoir anéanti l'homme, ils le relevaient d'un trait, dans une beauté surnaturelle et dans l'espérance de la foi. C'est ce trait qui manque le plus souvent à Pascal.. Au lieu qu'il y a deux hommes dans l'homme du saint et de l'Évêque, celui de Pascal reste absorbé dans son néant. Il y a, dans sa noire imagination, un DIEU tyrannique, un homme voué au mal, sans ressource et, comme l'ombre, sans espérance d'une perfection et d'un bonheur évanouis.

Encore une ligne à saint Bernard. Il envoyait, pour les lire, ses manuscrits à un censeur, avec un *petit canif symbolique.*

Les hommes de génie se font admirer et lassent, les saints attendrissent le cœur jusque dans les plus minces détails de leur humilité. C'est là une partie de leur éloquence.

Parlons de saint Norbert. Il est de l'Ordre des Prémontrés ; il en est même le fondateur. Il meurt un an après saint Bernard, en 1154. Ce riche seigneur du pays de Clèves, jeté un jour à bas de son cheval du milieu de sa joie mondaine, se reconnaît ; c'est un prêtre ; c'est un apôtre, l'apôtre de la charité. Nu-pieds, vêtu d'une tunique de laine et d'un long manteau, à travers les ronces des chemins, les injures et les crachats, il va de ville en ville, de bourgade en bourgade ; il éteint les haines, rapproche les partis, réconcilie les frères. Il soupire

après la solitude, et se retire enfin dans un lieu nommé Prémontré, près de Laon. Le feu de la charité l'en chasse bientôt. Il recommence ses courses apostoliques. Un jour sept écoliers lorrains, qui l'ont entendu à Laon, quittent tout pour le suivre. C'est un trait sur mille. Les chanoines de l'église Saint-Martin de la même ville, dont il veut réveiller la paresse, se débarrassent de lui. Il en est heureux, et retourne dans la solitude. Le saint est resté populaire en Lorraine, où plus d'un porte son nom dans les vieilles familles chrétiennes... Il accepte enfin d'être archevêque de Magdebourg. Durant les jours de repos qu'il s'est donné à Prémontré, il a joui, dans son sommeil, d'une sublime vision. « Il a vu une procession magnifique d'hommes vêtus de blanc, qui portaient des croix, des encensoirs, des chandeliers, et parcouraient ce lieu au chant des hymnes et des cantiques. »

Chaque saint a sa création propre et originale. Le ministère des Prémontrés a un trait particulier, la magnificence du culte extérieur : saint Norbert l'a voulu. Si nous l'avons esquissé, bien qu'étranger, c'est qu'il reste encore populaire dans l'Est de la France, où il a exercé son apostolat. Des sermons innombrables qu'il avait prêchés au peuple et mis plus tard en ordre, il ne reste que trois fragments ([1]).

Il semble qu'on ne puisse dépasser saint Norbert. Saint Bernard le dépasse ; et saint François d'Assise n'a-t-il pas dépassé saint Bernard ? Il remplit son siècle, comme saint Bernard remplit le sien. Y a-t-il rien de plus beau que cette hiérarchie de la sainteté dont JÉSUS-CHRIST est comme le type et le soleil dans le ciel, tandis que les saints de la terre n'en sont que les rayons plus ou moins affaiblis ?

Après l'Ordre de Cîteaux et celui des Prémontrés, l'abbaye de Saint-Victor ([2]) et ses chanoines doivent avoir une place. On s'y formait, avant tout, à la prédication. Chaque chanoine prêchait à son tour, et la parole de DIEU ne s'y interrompait que le moins possible. C'était au moins un exercice journalier, comme la psalmodie au monastère d'Agaune, en Suisse. Même cette psalmodie n'avait d'intermittence ni le jour ni la nuit. Il semble que l'Église, en ces temps troublés, voulait veiller, comme DIEU, nuit et jour sur le monde.

1. *La Chaire Française au 12e siècle.*

2. Fondée à Marseille, par Jean Cassien. On compta bientôt 5.000 religieux de Saint-Victor. *Les Moines d'Occident.*

Hugues de Saint-Victor est le plus célèbre des chanoines de Saint-Victor. Il mourut douze ans avant saint Bernard, en 1141. C'est encore un des satellites de sa royauté apostolique. Il a laissé dix-neuf homélies sur l'Ecclésiaste et cent sermons, au moins, qui ont été imprimés.

Jacques de Vitry l'appelle « la harpe du Seigneur ; » et sa mémoire est restée, dit-il, « comme un parfum délicieux, comme un miel odoriférant, comme un concert dans un festin, comme un navire qui porte à la postérité des fruits abondants. » Il aime, ainsi que Salomon, dont il commente l'Ecclésiaste, à « réduire en poussière la sagesse de l'homme, et sa gloire et ses idoles. » Il est fort, mais allégorique ou diffus. Il a bien peint la folie et les contradictions de la philosophie et des philosophes :

« Ils se disputent chaque jour, ils se contredisent, ils se combattent. L'un dit : C'est ceci ; l'autre dit : Non, ce n'est pas cela, mais bien cette autre chose. Et ils parlent, et ils inventent, et ils fabriquent des mensonges. Les uns affirment qu'il n'y a de réel que ce que l'on voit, d'autres arrivent qui rejettent cette opinion ; et tous d'amasser des arguments, d'entretenir des raisons ou des semblants de raisons. »

Est-ce changé ? M. Taine a réduit en poudre une idole, Cousin. A-t-il fait mieux ?.. L'opinion de Cousin, c'est que la vérité se mêle à tout ; il la tire, par éclectisme, comme l'or de la terre sordide, de la corruption des plus bizarres doctrines et des systèmes les plus opposés. Pour cela, il a l'œil de DIEU, s'il y a un DIEU... car un autre philosophe peut n'en être pas certain. Même M. Taine, ne croit pas à DIEU.

Rien que ce passage, tout à l'heure cité, de Hugues de Saint-Victor devrait garantir son nom de l'oubli. C'est dommage qu'il ait écrit en latin, comme c'était l'habitude quand on parlait à la noblesse, aux savants, aux religieuses ; il a, en certains endroits, un esprit bien français, capable de la plus fine et de la plus forte satire. Mais il est raffiné quand il envoie, au-devant de l'enfant prodigue, la *crainte* qui ne réussit pas, l'*espérance* qui le ranime, montée sur le coursier du *désir*, et ainsi de suite. Pourtant d'autres prédicateurs victorins ont encore plus abusé de l'allégorie. Savez-vous quelles étaient alors les maîtresses du diable ? On peut les nommer sans indiscrétion : la malice, l'hypocrisie, l'impiété, la gourmandise, l'ivresse. Elles ont peuplé le monde.

Il y a mieux ou pis. Assez sur ce sujet. Parlons des conciles. Ils étaient, pour l'éloquence apostolique de ces temps anciens, une occasion de se déployer à l'aise. Dans celui de Reims (1119), en particulier, le Pape préside à la façon d'un père. Il entend les plaintes du roi de France, Louis, contre le roi d'Angleterre et l'archevêque de Rouen, qui plaide la cause des Anglais ; il écoute les reproches de l'épouse Hildegarde, comtesse de Poitiers, et la défense de l'époux absent par la bouche de Guillaume, prêtre éloquent, alors évêque de Saintes ; il entend l'évêque d'Évreux chassé de son siège par la violence ; il prend lui-même la parole ; il fera la paix avec l'empereur d'Allemagne, disposé à la soumission ; il apaisera le roi d'Angleterre, son fils spirituel et son parent; il prescrit d'observer la trêve de DIEU ; sur les rebelles il lancera l'anathème.

On dirait du Pape, alors, que c'est DIEU descendu sur la terre. Mais les saints rivalisent d'autorité avec le Pape, dont ils sont, plus d'une fois, les sévères conseillers, et l'orgueil a toujours son frein. C'est dans quelques-uns de ces conciles que saint Bernard tonne contre la corruption du clergé. Il a les éclats de la foudre et la tendresse d'une mère. C'est JÉSUS-CHRIST qui met, à coups de fouet, les marchands hors du temple, et c'est, tant il est doux, « l'orateur du ciel. »

Il y eut, au douzième siècle, trois cents conciles. C'étaient les parlements du moyen âge. Ils valaient bien les nôtres.

Et si ce n'est pas assez du Pape, de Raoul Ardent, de saint Bernard, de saint Norbert, de Hugues de Saint-Victor, on voit des ermites comme Pierre, celui de la première croisade, Bernard de Tiron, Vital de Savigny, Robert d'Harbrissel, nourris à la façon des animaux, vêtus d'habits hérissés de poils et tout rapiécés, les pieds nus, sortir de leurs bois, de leurs cavernes, de leurs cellules d'écorces d'arbres, pour prêcher la foi, la pénitence et la croisade. « Les hommes, les femmes, les grands et les petits, tous s'attachent à leurs pas. » Les brigands, à leur aspect, se convertissent, « au nom du Crucifié. » Ces ermites ne quittent leur ermitage que pour un temps ; ils y rentrent avec bonheur. Leur vie et leur prière y attirent d'autres ermites, d'autres pénitents, d'autres moines ; leurs solitudes se peuplent ; ils y fondent les plus illustres monastères de l'Europe chrétienne, où se mêlent, dans un accord admirable, dans une activité silencieuse, la vie du cœur, la vie de l'esprit, la vie manuelle, la vie des anges. C'est là que viennent se nourrir les pauvres, se

retremper les grands ([1]). C'est de là que s'épanche sur le siècle une partie de la vie surnaturelle.

Il n'y a pas seulement des moines pour convertir. Foulques, curé de Neuilly, le prédicateur de la quatrième croisade, se défend avec un bâton contre la foule qui l'environne de son amour et ralentit sa marche. Cette popularité de certains prédicateurs est de tous les temps. Aujourd'hui encore, un Capucin, le Père Marie-Antoine, a le don d'attirer le peuple. Nous l'avons vu, à Lourdes, en 1881, marcher à grand'peine, obsédé par la piété de ceux qui baisaient son Christ, ou le pan de sa robe, et lui demandaient les plus naïfs conseils temporels ou spirituels. Nous l'avons vu mettre un quart d'heure, et plus, à franchir l'espace qui sépare la grotte de la basilique, s'échapper, pour donner un avis à un ami, jusqu'au sommet de l'escalier du clocher, et confesser ensuite, dans la crypte, tel et tel, agenouillé sur la dalle devant un autel, tandis que bien d'autres, groupés alentour, attendaient avec une religieuse impatience, Tout ce qui souffre, tout ce qui est faible, le peuple, la femme, l'enfant, aime le prêtre. Le prêtre porte dans son regard, pour tous les malheureux, comme le reflet des espérances du ciel !

La seconde partie du douzième siècle, déjà plus calme, n'offre pas une image de l'apostolat de l'éloquence aussi brillante et populaire à la fois. Contentons-nous d'un nom, qui est celui de Maurice de Sully, ainsi nommé du village de Sully où il naquit, dans l'Orléanais. On a de lui un Recueil ou Manuel composé à l'usage de son diocèse ; il contient soixante-quatorze sermons dont on a le texte latin et le texte français.

Tout jeune, il mendiait, dit-on. Quelqu'un voulut bien, un jour, lui donner, à condition qu'il renoncerait à être évêque. Il refusa et fut élu plus tard évêque de Paris, sur le désir formel de Louis le Jeune, en 1160. Il y avait d'abord été chanoine; c'est lui qui baptisa Philippe-Auguste et posa les fondements de Notre-Dame. Après trente-six ans d'épiscopat, il mourut, en 1196, à l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait encore sa tombe en 1789. Sa vieille mère était venue le voir à Paris, dans toutes ses dignités. De nobles dames, bien intentionnées, la lui présen-

1. Ces ermites, ces moines, « étaient relancés, atteints, entourés, importunés sans cesse, non plus seulement par des disciples ambitieux de vivre, comme eux, de silence et de prière, mais par les populations elles-mêmes. C'était un assaut continuel ; » on implorait « des prières » ; on apportait « des offrandes », etc. *Les Moines d'Occident.*

tèrent vêtue de riches habits qui la gênaient beaucoup. Il ne la voulut reconnaître que sous sa pauvre bure. Alors il la serra avec effusion sur son cœur.

C'est donc dans sa noble intelligence que germa la pensée de cette imposante cathédrale qui a déjà embrassé, en son vénérable sanctuaire, tant de millions de chrétiens, vu passer dans son ombre, devant ses autels, les siècles et les générations, les royautés et les républiques. Cinquante ans après sa fondation, naissait dans le cœur de saint Louis l'idée de la Sainte-Chapelle, qui devait renfermer la couronne d'épines, cette conquête des croisades. La France pouvait-elle avoir une gloire plus enviable que celle de garder, dans une merveille de l'art chrétien, cette couronne d'un DIEU qui couronnait notre royauté et lui donnait quelque chose d'immortel ?

Les sermons tout positifs de l'évêque M. de Sully renferment des exhortations aux clercs de l'Église de Paris, des explications du Symbole des Apôtres, de l'Oraison Dominicale, des sermons pour les dimanches et les fêtes de l'année. Ils ont été prononcés dans la langue de l'Ile-de-France, et bien vite propagés dans tout le pays et à l'étranger même, dans nos divers dialectes. Il y a la version picarde, la version bourguignonne, sans compter les autres. La forme en est naïve et peu scolastique. C'est le premier monument authentique de l'éloquence sacrée et française de la première lettre à la dernière [1]. Un ou deux passages d'un sermon de Maurice de Sully pour le seizième dimanche après la Pentecôte, achèveront de nous édifier sur son compte.

Sa langue est déjà bien plus intelligible que celle des sermons traduits en français de saint Bernard :

« Bone gent, plorons la mort des ames plus que la mort des cors. Plorons, ô sainte Église, por les peceors cui diable emportent par malvaise voie et mainent vers le fu d'infer. Prions DIEU qu'il les resuscit des péciés en coi il gisent mort et sont desevrés de Deu qui est la vie à l'âme; l'âme est la vie au cors et Deus est la vie à l'âme. Quand l'âme s'en va, li cors ciet, et

1. M. Lecoy de la Marche affirme que les sermons de M. de Sully ont été prononcés en français ; ils étaient faits pour le peuple, qui n'entendait pas le latin. Le manuel, avec un texte plus court et latin, fut fait, après coup, pour les clercs. (*La Chaire Française au moyen âge*, etc.) — *La Chaire Chrétienne au XII*e *siècle* et *l'Histoire Littéraire*, t. 15, prétendent le contraire, mais sans raison bien fondée.



quant Dex degerpist l'ame por son pécié qui est sa vie... si muert l'âme...

» Bones gens, esgardés vers vos meismes, se vos estes u vif, u mort por pécié; se vos estes mort, soffrès que Deus vo donist vie, et li priés qu'il vos doint faire tels uevres en ceste mortel vie que vos puisiés avoir la vie perdurable. »

C'est encore M. de Sully qui, le troisième dimanche après Pâques, racontait à ses auditeurs, pour prouver la bonté de DIEU, l'histoire de ce moine qui avait passé quatre cents ans comme une minute, en suivant, à travers la campagne, un ange sous la forme d'un oiseau. Le même moine, fort naturellement, passa pour un fou quand, au bout de quatre siècles, il revint à son couvent. Quelques lignes de cette charmante histoire :

« Et comme li oiseaus out chanté tant comme DIEU plout, si bati ses eles, si s'envola. Et li bons homs commencha à reparrier (revenir) à soi-meismes, à eure de miedi; et com il fut repariés à soi mesmes, si dist : « Diex ! je ne dis hui mes eures, comment recouverrai-je mes ? » et comme il regarda vers l'abeïe, si ne se reconust point, ains li sambloit de pluseur choses qu'eles fussent toutes bestornées (à l'envers). Si dist : « Où sui-je donc ? »

Malgré le charme de cette foi naïve, nous ne regrettons pas que, six cents ans et plus après la mort de M. de Sully, l'église de Notre-Dame ait entendu l'éloquence plus majestueuse du Père Félix et du Père Lacordaire.

Nous avons appuyé sur M. de Sully, en réalité le premier sermonnaire qui ait constamment parlé et écrit en français. Or, c'est de la littérature française que nous avons essayé l'histoire; et nous avons cru devoir nous arrêter un instant à ce point où la langue romane, pour l'appeler encore une fois par son premier nom, semble entrer dans les mœurs littéraires et jusque dans la chaire chrétienne. C'est déjà un écrivain que le bon évêque de Paris; il soigne son style autant que l'époque le permet; c'est un lettré pour le temps, c'est même un poète; et quand nous chantons, sur la cendre des morts, ce *Libera* dont il a composé la musique, c'est l'écho de son âme profonde, l'écho de l'âme humaine au douzième siècle, qui se répercute jusqu'à nous. Mais il y a d'autres âmes encore plus vives, des âmes merveilleusement françaises. Celles-là, « *erumpentes animæ,* » qu'elles s'épanchent sur la foule en latin ou en français apostolique, sous la forme de la satire ou de l'allégorie, avec

ou sans goût, peu importe..., c'est toujours la même fougue; aucune langue ne leur suffit.

Après la langue du ciel, si c'eût été possible, il n'y a que le français moderne, achevé, hardi, capable de tout dire, et d'intéresser dans les détails les plus familiers, celui d'un Bossuet, qui eût pu rendre, sans l'amortir, cette impétuosité nationale du génie de saint Bernard, et faire éclater cette furie française qui lança, jusqu'au dernier jour, son corps brisé sur tous les champs de bataille, pour y servir la foi, les mœurs, l'amour divin et la paix ! En somme, il est une éloquence que rien n'égale, celle d'un cœur qui se livre tout entier, par excès d'amour. Et cette éloquence ne sort-elle pas comme un torrent du cœur de saint Bernard ? Qui nous a plus aimés après Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ?



CHAPITRE XIX.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE (suite).

AU treizième siècle, dont il est temps de parler, le français est d'autant plus la langue des prédicateurs que le latin se sait de moins en moins. Si la classe aristocratique veut être évangélisée en cette langue, c'est plutôt par genre, et pour se distinguer du peuple, que par l'amour éclairé des lettres antiques. Vers 1213, un abbé de Jumièges est obligé d'expliquer l'Évangile à une partie de ses religieux, « *simplicioribus fratribus,* » en langue française. On voudrait qu'il fût question seulement des Frères dans le sens le plus ordinaire de ce mot, c'est-à-dire des religieux convers chargés de la porte et de l'office. Alors la guerre des Albigeois désolait le Midi ; les grands vassaux devaient bientôt s'insurger contre la royauté ; ils l'avaient déjà menacée ; le feu des croisades s'éteignait dans l'hérésie ; en même temps que la foi était en danger, les mœurs se corrompaient ; il fallait de nouveaux apôtres.

Par bonheur, le ciel vint au secours de la religion et de l'éloquence. Saint Bernard avait, pour ainsi dire, porté sur ses épaules le poids du douzième siècle, et empêché combien de ruines ! DIEU, dans sa providence, permit qu'en 1215 naquît saint Louis, l'année même où saint Dominique fondait son Ordre et où Rome approuvait les règles de l'Ordre des Frères Mineurs, écrites par saint François d'Assise. A ces deux grands saints, pour multiplier leurs frères dans la France, et la restaurer par la parole évangélique, il fallait un appui dans un prince aussi saint qu'ils l'étaient l'un et l'autre. C'est de leurs prières, sans doute, que sortit l'âme de saint Louis ; et saint Louis, devenu roi, fut un bouclier pour l'Église, l'intrépide protecteur de la vie ascétique et de cette éloquence qui coule à flots de l'esprit de sacrifice.

On compte, au treizième siècle, deux cent soixante et un prédicateurs [1] qui eurent une réputation plus ou moins retentissante. Soixante-seize appartiennent au clergé séculier, cent quatre-vingt-cinq au clergé régulier, dont quatre-vingt-onze

1. Des découvertes récentes portent leur nombre à plus de trois cents.

Dominicains et quarante-cinq Franciscains. Pour être vrai, il faut y ajouter quelques régulières, entre autres une maîtresse des Béguines de Paris, d'après Pierre de Limoges. Si nous sortons un instant du siècle de saint Louis, une religieuse de l'Ordre de saint François, Jeanne de la Croix, laissera, au seizième siècle, soixante et onze sermons, ce qui est bien peu si l'on songe à tout l'arriéré de l'éloquence féminine, trop souvent réduite au silence.

Même des laïques, parmi les hommes, prêchèrent la parole de DIEU en ce temps, le plus religieux de tous. Néanmoins ces exceptions sont rares. L'Église est contre.

Mais d'où sortaient alors les vrais prédicateurs ? De partout. Quand prêchait-on ? Les dimanches et les fêtes, tous les jours de l'Avent et du Carême, et dans une foule de circonstances plus ou moins solennelles de la vie. La voix de DIEU résonnait sans cesse au cœur. Le ciel touchait la terre.

Évêques et curés étaient des apôtres qui s'inquiétaient moins de fleurir leurs sermons que d'instruire et de persuader. Et puis, sans oublier les Cisterciens, les chanoines de Saint-Victor, de Prémontré, de Sainte-Geneviève, les moines de Cluny, est-ce que les Frères Mineurs et les Frères-Prêcheurs n'étaient pas là pour rajeunir, par une sainte émulation, l'éloquence de la chaire ? C'est donc une armée de religieux de tous Ordres, humblement cachés sous le capuchon, qui sort de tous les monastères et couvents, comme d'autant de forteresses sacerdotales, pour « prescher, » c'est-à-dire parler (il n'y a qu'une parole, en effet, celle de la vérité), pour envahir et civiliser toutes les classes et tous les lieux, rois, princes, seigneurs, vilains, palais, châteaux, bourgs et villages, les camps et les cités.

Ce qui brille alors d'une beauté sans égale, si l'on considère de haut la société, c'est l'harmonieux accord des âmes, c'est l'unité d'une même langue catholique et populaire, qui s'entend partout et s'élève de la bouche du prêtre, pour célébrer et enseigner la vérité, dans les églises, dans les chapelles, sur les échafauds des places publiques, sur les montagnes, dans les plaines, partout où il y a foule, et foule chrétienne. Il coule de la chaire sacrée comme un fleuve spirituel de grâces auquel pas une âme n'échappe... C'est l'époque, belle entre toutes, où saint Louis règne et fait percer d'un fer rouge la langue du blasphémateur. Quel silence, le dimanche, dans les champs au repos, qui prospèrent quand même sous l'œil de DIEU ! Quelles

hymnes dans les basiliques ! Quelle paix universelle, sous le regard de JÉSUS-CHRIST, du Pape et du Roi ! On croit voir, en ces beaux jours, comme une image de la Sainte Trinité dont le point le plus élevé est au ciel, un angle à Rome et l'autre à Paris. Paris est la capitale politique du catholicisme ; et nos grands prédicateurs se font entendre parfois jusqu'en Orient. Témoin le savant, piquant et ferme Jacques de Vitry-sur-Seine (1), d'abord chanoine de Liège, plus tard évêque en Palestine, puis évêque de Tusculum et cardinal, mort en 1240... Que d'Albigeois n'avait-il pas forcés, par la suavité de sa parole et son onction familière, à accepter et à refaire le signe de la croix !

Dans ses discours des dimanches et fêtes et dans ceux que l'on appelle *ad Status*, en un « style simple et familier (2) » il analyse exactement les mœurs contemporaines et les divers états ; il trace leurs devoirs aux prélats, aux prêtres, aux moines, aux nobles, aux bourgeois, aux artisans, à tous. Son enseignement a une utilité réelle et journalière. Nous y reviendrons.

Voici, en attendant, un exemple de la simplicité de sa prédication : « Celui-là dit-il un jour, qui dort dans un coin, ne connaîtra pas le secret que je vais vous confier. » Et tout l'auditoire de se réveiller, puis d'écouter, malgré la fatigue.

Que d'autres sermonnaires ! C'est le docteur Robert de Sorbon, mort en 1272, chapelain de Louis IX, fondateur, après lui, de la Sorbonne, qui vivait avec Joinville, non sans jalousie (3), dans la familiarité et l'amitié du saint roi. C'est Jean d'Abbeville, qui devint cardinal, évêque de la Sabine ; ses sermons, *De Tempore et Sanctis*, n'ont jamais été imprimés. Il mourut en 1237. C'est Vincent de Beauvais (4), auteur des sermons sur la Salutation Angélique, et tant d'autres inconnus, comme le sont ces bons moissonneurs qui font tomber sous la faux l'épi de blé, nourriture de l'homme ; c'est encore un groupe de trois hommes, trois étrangers par leur nom seulement, qui évangélisent et la cour et toute la France ; ils nous appartiennent, ils ont parlé, dans notre langue, à notre cœur.

1. Lecoy de la Marche, *La Chaire Française au moyen âge.*

2. Cette expression est tirée de la Préface de ses Sermons. Il résulte indirectement de la lecture de cette même Préface qu'on prêchait le peuple en langue vulgaire ; car, dit J. de Vitry, « *in conventu et congregatione latino idiomate loquimur,* » c'est-à-dire dans les assemblées monastiques et cléricales. — *Histoire Littér.* t. 18.

3. Il est auteur, en particulier, d'un sermon sur le Bon Pasteur, d'un autre *De Tribus Dictis*, ou des Trois Étapes du ciel. Ses sermons sont les prônes d'un bon curé.

4. 1200-1264.

C'est Antoine, dit de Padoue, né à Lisbonne, mort à trente-cinq ans, en 1231, alors que saint Louis en a seize et règne depuis deux ans. Cet humble Franciscain, qui dompta le cœur d'un tigre, le tyran Encelin, sauva aussi deux fois, par deux miracles [1], l'honneur de son père contre des accusateurs injustes. Il vint en France, où il est encore vénéré de nos jours, dans des pèlerinages annuels, à quelques pas de Brives, à Lyon, à Paris, et dans les Ardennes. Aucun çirque n'était assez vaste, aucune église assez grande, aucune plaine assez spacieuse, pour contenir le peuple avide de l'entendre. Est-ce au Puy ? est-ce à Brioude ? est-ce à Limoges, où il a rempli, dans un couvent, les fonctions de Père gardien ? Toujours même multitude. Il prêche et parle à chacun sa langue ; un orage éclate, la foule effrayée s'enfuit ; un mot du saint la ramène, malgré les éclairs et la foudre (1227). Il a des allégories populaires pour expliquer les Saintes Écritures. Il est subtil, dit la fine critique. Est-ce quand il définit l'homme juste, dont « le jugement est comme le fil à plomb nécessaire pour élever sans déviation un ouvrage difficile ? [2] » D'ailleurs peu importe la forme. Saint Antoine a la sainteté communicative ; il remplit le cœur ; c'est ce qu'il faut. Il ne reste guère que le souvenir des populaires improvisations de cet humble apôtre et thaumaturge, qui, après de brillantes études, n'en fut pas moins, sur sa demande, un certain temps, occupé à la cuisine dans une maison de son Ordre. Il mourut trop tôt pour le bonheur des hommes et la joie de la nature entière. Sa charité avait, un jour, réuni autour de lui les poissons de l'Océan, charmés d'entendre sa parole ; et le Seigneur aimait tant sa simplicité qu'il vint le caresser dans la solitude, sous les traits de l'Enfant JÉSUS. Cependant sa science le faisait appeler par le Souverain Pontife : Arche des deux Testaments, Archives des Saintes Écritures.

On a d'un autre saint, le docteur séraphique saint Bonaventure (Buona Ventura), ainsi nommé par François d'Assise, qui le sauva de la mort, tout petit, quatre cents sermons, plus ou moins authentiques, sans compter les sermons inédits. Il aurait à peine eu le temps de les prononcer tous. On ne doute pas des sermons *de Decem Præceptis*. Ne nous arrêtons qu'à son séjour en France. Il y enseigne à Paris la théologie avec

1. Deux miracles de bilocation.

2. Sermon du quatrième Dimanche après Pâques. On n'a pas de manuscrits des sermons de saint Antoine, mais seulement des esquisses.

éclat, en même temps que Thomas d'Aquin, comme lui docteur de l'Université. Il prêche, et la foule des fidèles court à ses sermons comme la foule des étudiants à ses leçons. Il prononce en 1273 le panégyrique de saint Nicolas, deux fois dans la même journée, chez les religieuses de Saint-Antoine et chez les Béguines, dont le malin Rutebeuf s'était moqué.

« Quoique je sache mal le français, dit l'apôtre, la parole de DIEU que je vais vous annoncer n'en a pas moins de valeur en soi. Ne vous inquiétez que de cela ; il suffit que vous puissiez me comprendre. »

Un jour, il comparait cette parole de DIEU passant par sa bouche « aux rayons du soleil tamisés par une verrière mal peinte » ; et puis, il se demandait « si un mets délicat est plus agréable dans un plat d'argent ; s'il perd sa saveur dans une écuelle de bois... » — Ce qui le caractérise, outre l'humilité, c'est l'onction, la douceur, la piété et la lumière. Non, sa parole n'arrivait pas à la foule par une verrière mal peinte ; je dirais volontiers, s'il m'était permis d'opposer une image à son image, qu'elle semble descendre jusqu'à nos âmes en traversant la sérénité du ciel. Il a écrit la vie de saint François d'Assise ; et pendant qu'il y travaillait, une auréole entourait son front. « Laissons un saint écrire la vie d'un saint, » dit saint Thomas, qui le vit alors et n'osa l'interrompre. Ces deux grands prédicateurs ne pouvaient que s'aimer à Paris, alors capitale, après Rome, de la vérité, et à la cour d'un saint, Louis IX.

C'est à Bonaventure que le roi demanda l'office de la Passion, un chef-d'œuvre ; il s'entretint plus d'une fois avec lui, comme avec Thomas d'Aquin. Ils étaient frères en saint François tous les trois, et c'est au premier que Louis dut, un jour, de pouvoir dire à ceux qui l'entouraient : « Oui, je m'en tiens à la décision de mon frère Bonaventure, et je vous atteste que j'aimerais mieux mille fois être réduit au néant, que de vivre éternellement dans ce monde, et même d'y jouir de toute la puissance royale [1], en offensant mon Créateur. »

C'est ainsi que le docteur séraphique élevait vers le ciel le cœur de la France et sa politique, en inspirant au roi, à Joinville et à la foule, l'horreur du péché mortel. Cet homme humble était occupé à la vaisselle quand il apprit qu'il était nommé cardinal.

Le troisième prédicateur du grand règne, c'est saint Tho-

1. Lecoy de la Marche. *Treizième Siècle littéraire et scientifique.*

mas d'Aquin, le poète du *Pange lingua* et du *Lauda Sion* dans l'office du Saint-Sacrement, le Docteur angélique ou l'Ange de l'École, élève, docteur et professeur de l'Université de Paris (1257), prédicateur célèbre dans la même ville (1). Une partie de ses deux cent seize sermons y fut sans doute prononcée. C'est un apôtre et le premier des théologiens; il n'en a pas moins, à l'occasion, une familiarité toute populaire (2). Il est surtout élevé et lumineux (3), il a le don de l'exposition; saint Louis l'entendit et l'aima; il l'admit souvent à sa table; et c'est là qu'absorbé par sa préoccupation de la vérité, il s'écria un jour, comme s'il eût été seul : « Je t'ai vaincu, Manès (4)! »

Il avait tout oublié pour la cause et le triomphe du Roi des rois. Le monarque l'en admira davantage et « fit écrire l'argument du théologien par un de ses secrétaires, de peur que le souvenir ne s'en perdît (5). »

Voici une partie du *Lauda Sion* que nous avons nommé tout à l'heure, et qui n'est que l'abrégé d'un des sermons de saint Thomas d'Aquin sur le Saint-Sacrement. C'est de la théologie mise dans les plus beaux vers du monde et rimés. Traduisons :

« C'est un dogme enseigné aux chrétiens que le pain devient chair et que le vin devient sang.

» Ce que vous ne comprenez pas, ce que vous ne voyez pas, une foi animée vous l'atteste, sans égard à l'ordre de la nature.

» Sous des espèces différentes qui ne sont que des signes, sont cachées de précieuses réalités.

» La chair de JÉSUS-CHRIST est un aliment, son sang est un breuvage; mais JÉSUS-CHRIST est tout entier sous chaque espèce.

» Il n'est ni brisé, ni rompu, ni divisé par celui qui le mange; il est reçu tout entier.

1. Saint Thomas fut aussi le disciple, à Cologne, d'Albert le Grand, qui ne fit que passer en France.

2. Un de ses sermons a pour texte : « *Attendite a falsis prophetis,* » (3e dimanche après la fête de saint Pierre). Il y combat l'inanité de la philosophie antique et dit : « *Plus scit modò una vetula de his quæ ad finem pertinent, quam quondam omnes philosophi.* »

3. On a l'abrégé ou le canevas des sermons de saint Thomas d'Aquin, écrit par l'auteur en latin, lors même qu'il devait parler en français. Les sermons imprimés à Paris, à Mayence, n'ont rien d'authentique.

4. C'est la traduction française de l'expression latine qu'il aurait employée : « *Conclusum est contra Manichæos.* »

5. *Hist. Litt. de la France,* t. 19.

» Qu'il soit reçu de mille ou d'un seul, un seul reçoit autant que mille ; tous s'en nourrissent sans le consumer.

» Les bons et les méchants le reçoivent, mais avec un sort bien différent : la vie ou la mort !

» La mort pour les méchants, la vie pour les bons ; quelle différence dans une même participation !

» A la fraction de l'hostie, que votre foi ne vacille point ; mais souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST est aussi grand sous une parcelle que sous l'hostie entière !

» La réalité n'éprouve ni division, ni rupture ; le signe seul est rompu, sans diminution dans l'état ou la grandeur de ce qui est représenté.

» Voici le pain des anges devenu la nourriture des hommes ; c'est vraiment le pain des enfants qu'il ne faut pas jeter aux chiens.

» L'immolation d'Isaac, le sacrifice de l'agneau pascal, la manne donnée aux Juifs dans le désert ont été les figures de ce mystère (1). »

On sent que c'est vrai, et que l'Eucharistie elle-même parle sur les lèvres de l'orateur devenu poète, mais resté dans toute la rigueur de la doctrine catholique. La vérité a passé de son intelligence dans son cœur. Si le *Lauda Sion* nous recueille en nous-mêmes ; s'il semble nous humilier dans notre nature déchue, écraser notre raison devant la réalité d'un pain qui se fractionne sans se diviser ; s'il confond ainsi notre intelligence, et cette notion d'une autre réalité, tout opposée, dont elle a l'humaine habitude ; s'il nous prosterne devant le mystère ineffable de la Sainte Eucharistie, et nous fait trembler dans notre conscience, car le pain de la vie peut devenir le pain de la mort : le *Pange lingua*, au contraire, arrachant l'homme à lui-même pour le lancer dans la joie du ciel, le fait rompre avec ses sens pour voir... et croire à la parole du Sauveur, au jour de la Cène, pour nourrir avec délices son âme du pain des anges, du Corps et du Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Quelle mesure jusque dans l'enthousiasme ! Quel heureux tempérament de l'amour, de la raison, de la théologie et de la poésie ! Quelle connaissance de l'homme, de sa grandeur et de sa vanité ! Le génie et la sainteté sont là : la vérité dans sa plénitude, dans sa force, dans sa splendeur, possédait l'âme de saint Thomas d'Aquin. Aussi, pressé par JÉSUS-CHRIST de

1. Le texte latin est entre toutes les mains.

dire quelle récompense il souhaitait pour sa Somme théologique : « *Vous-même*, Seigneur, » répondra-t-il.

On irait loin, à cette heure, pour trouver une cour semblable à celle de Louis IX, et deux saints au même repas. Ajoutons encore, à tant de noms vénérables, Hugues de Digne, un Cordelier, qui refusa de rester près du roi et dans cette cour pieuse, où les moines « ne pouvaient que se perdre » (1), à l'entendre.

Quand reverrons-nous cette beauté de l'ordre chrétien, si complète qu'elle éclate partout, familièrement ou non, dans la Sainte Chapelle et à table, comme sous le chêne de Vincennes ! On dirait que, pendant la trop courte durée du règne de saint Louis, un rayon de la grâce divine est descendu visiblement du ciel, éclairant tout, depuis le visage du saint roi jusqu'aux figures les plus populaires, et les transfigurant toutes, voire même celle du bourreau qui prêche le mourant dans le mystère de P. Gringore. Il en est resté un souvenir impérissable.

Saint Thomas, qui puisait sa science dans la prière et aux pieds du crucifix, à l'exemple de saint Bonaventure, dont Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST « était toute la bibliothèque, » mourut à la fin d'une extase de trois jours, en 1274. Il avait subi la suprême épreuve, comme le Sauveur, de la vision de Satan. Un dernier trait. Il a dit de la Sainte Vierge « qu'elle touchait aux frontières de la divinité. » Il caractérise, en somme, l'humilité dans la science et l'amour. Et quelle précision dans son amour ! L'Eucharistie, dit-il encore, « *nutrit, auget, delectat :* » elle nourrit, elle fortifie, elle délecte ; c'est le pain, c'est la force, c'est la joie ; c'est la fermeté d'une volonté stable dans l'instabilité de la vie ; c'est en quelque sorte le commencement de l'heureuse éternité dans l'Éternel qui s'est plongé en nous... Ces trois mots d'un grand orateur, d'un grand théologien, d'un saint, feraient penser, aimer, espérer, des mois, des années, une existence entière. Tout est là...

Les deux apôtres disparus, et le roi qui les avait précédés de si près, on eût dit que le paradis du siècle se fermait et que la France rentrait dans sa mortelle lumière...

Ce fut Jehan de Samois qui fit naïvement l'oraison funèbre du siècle en faisant celle de saint Louis, quelques années après sa mort, à Saint-Denis. Par un élan d'éloquence inusitée,

1. Si cette cour est un cloître, dit Hugues de Digne, il est bien large.

il interpella Joinville, présent dans l'assistance, pour s'assurer de son témoignage et donner du crédit à son panégyrique.

A côté des grandes réputations, il y a des saints oubliés, des cœurs éteints pour la postérité,mais que l'éloquence apostolique fit battre, au temps passé, pour le salut de nos ancêtres. Un d'entre eux, c'est Gui de Laon, prédicateur et français, docteur et chancelier de l'Université, l'un des plus saints et des plus dignes évêques de Cambrai ([1]), de 1238 à 1247. Un prêtre savant a découvert, dans la bibliothèque de Saint-Quentin, l'un de ses sermons sur les fruits de la Sainte Communion. En voici un passage :

« Li quart preu que li sacremens fait, c'est qu'il purefie le cuer ; car il avient souvent que li cuers en oscurté (obscurcissement) de pechiet et d'ignorance et de chiet (chute) empreice (est dépourvu) de cuer et de coraige. Car li cuers qui est corrompus apoise (affaiblit) l'âme ; et la terrienne habitation rapresse (est dominée par) li sens qui pense pluiseurs choses. Mais quant on vient au sacrement, si aporte notre sires une si grant clarté de connaissance qu'il hoste toute l'oscurté du péchié d'ignorance, et dont est li cuers purgiés par la force du sacrement qui devant estoit en ténèbres... Et pour ce, quant l'âme reçoit le sacrement, si doit elle dire à Nostre-Seigneur : « Sire, je me suis oscurée par les ténèbres de mes péchiés; mais je veing à vous pour çouque vous estes mires (médecin) qui purgiés par la clarté de votre grâce. »

Un trait encore :

Il était dit que ces temps merveilleux attireraient tout ce qu'il y avait de bon et de saint dans l'âme humaine, pour l'élever jusqu'à la chaire chrétienne et en faire un présent, de cette hautèur, à DIEU et à l'homme. Un poète, Hélinand, un ancien trouvère, auteur renommé de sirventois, et favori de Philippe-Auguste, quitte le monde, où il avait couru « comme un oiseau, cherchant à perdre les hommes, soit en les flattant, soit en les déchirant, » se fait moine de Froidmont et prêche ; car « le CHRIST l'a cherché; il l'a trouvé; il l'a secouru ([2]). » Il compose vingt-huit sermons ([3]). Il y reste satirique. Son

1. *La Tradition des Évêques de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé C. P. Destombes.

2. Premier sermon de l'Ascension.

3. Ces sermons ont été publiés par Tissier, sur l'original autographe. Ils ont pour objet l'Avent, les fêtes de Noël, de l'Epiphanie, etc.

plus remarquable poème roule sur la mort, et c'est encore un sermon :

> Mors, crie à Rome, crie à Rains :
> Seigneur, tot estes en mes mains,
> Aussi li haut comme li bas.

Les Bollandistes n'ont pas osé faire d'Hélinand un bienheureux.

Le treizième siècle est, par excellence, le siècle de la prédication.

Saint Louis le domine ; il prêche alors par l'exemple, et jusqu'à nos jours, par la voix de Joinville et par sa sainteté.

Disons maintenant quelque chose de la rhétorique des sermons, de leur langue, de leur forme, et des sources où les sermonnaires puisaient une partie de leur éloquence, à la fin du douzième siècle, au treizième et plus tard encore. La rhétorique de la chaire avait été composée à diverses reprises, d'abord par Alain de Lille, le Docteur Universel ([1]), dans sa *Summa de Arte prædicandi*.

On rapporte qu'il fut, un jour, frappé de mutisme, pour avoir négligé d'invoquer la Sainte Vierge au début de l'un de ses sermons.

Ensuite Humbert de Romans, Supérieur des Dominicains, en 1254, écrivit : *De Eruditione Prædicatorum.*

Il s'était servi des travaux de Jacques de Vitry, qui avait fait de ses sermons une *Somme* capable d'enseigner l'art de la précation, et de ceux d'Étienne de Bourbon ([2]), auteur du *Tractatus de diversis materiis prædicabilibus.* Le livre d'Humbert a deux parties. Dans la seconde, il traite de l'art de composer des sermons promptement, (c'est bon à savoir,) *primo*, pour toutes sortes de circonstances ([3]) *(ad omne genus negotiorum) ; secundo*, pour toutes les classes d'auditeurs *(ad omne hominis genus)*. S'enfermer trente ou quarante ans de sa vie pour en aider plus d'un à ne rien faire, est-ce beau !

Pierre de Tarentaise, mort pape en 1276, jadis un des oracles de l'Université de Paris, composa, à son tour, le livre des Distinctions, ou *Alphabetum in Artem sermocinandi*, qu'il ne faut pas confondre avec les Distinctions de Pierre de Limoges, du même temps. On sait que la très positive philosophie du moyen âge use, je ne dis pas abuse, du *distinguo.* Distinguons

1. Mort en 1202.
2. Etienne de Bourbon, Dominicain comme Humbert de Romans, mort vers 1260.
3. *Histoire Littéraire de la France*, t. 19.

donc entre Pierre de Limoges et Pierre de Tarentaise. Enfin on possédait l'*Universum prædicabile*, ou la mine de tous les sermons imaginables et inimaginables.

Je passe plus d'un Traité ([1]) à l'usage des prédicateurs timides ou autres, pour l'*Universum*, qui n'a pas son pareil. En somme, préceptes généraux et choix de modèles, tout y est, avec l'expérience du temps et de l'auteur.

Encore un mot. Les professeurs d'éloquence sacrée, au moyen âge, ont la haine des colifichets.

Passons aux sources ; elles étaient très diverses ; les Saintes Écritures, la théologie, l'histoire de France, la vie des saints, rien de mieux. Mais, avec tout le respect possible pour le grand siècle chrétien et si beau, vu dans sa majestueuse synthèse, disons, sans détour, que le goût n'était pas toujours à la hauteur de la foi et des sentiments. Une érudition inopportune obscurcissait, chez un trop grand nombre, (car tous n'étaient pas des Thomas d'Aquin,) la clarté de la doctrine ou l'analyse morale, sans que le peuple heureusement y perdît rien ; il y allait de confiance, comme le prédicateur ; il n'en admirait pas moins l'orateur ; il n'en aimait pas moins JÉSUS-CHRIST. L'orateur puisait, à pleines mains, dans l'antiquité païenne pour orner son style, dans la fable ([2]), et jusque dans l'histoire naturelle des pierres, des métaux, des animaux ([3]), des oiseaux. On pouvait le faire, comme saint François de Sales, avec poésie et discrétion. Il n'en fut pas toujours ainsi. Mais ne reprochons pas trop à nos aïeux, parmi les prédicateurs, d'avoir fait monter avec eux, dans la chaire chrétienne, Socrate, Platon, Cicéron, Ovide, Horace, Virgile, Plaute, Térence, Josèphe, Cassiodore, Pline le Naturaliste et d'autres ! Plusieurs d'entre ces païens n'ont-ils pas été les précurseurs, graves ou tendres, du christianisme, des hommes d'un génie naturellement chrétien ? D'autres n'ont-ils pas été de profonds moralistes ? N'y avait-il pas à puiser dans leurs ouvrages, même pour la parole de DIEU ; et l'auteur de l'Imitation de JÉSUS-CHRIST n'avait-il pas lu Sénèque ? Le vrai défaut des orateurs dans l'emploi de leurs citations, ce fut le manque de sobriété et

1. On a, entre autres traités : *De dilatatione sermonum*, d'un anonyme, pour les esprits secs et stériles.

2. Les fables les plus vulgaires, la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, entre autres, prenaient possession de la chaire, faisaient sourire et instruisaient.

3. L'*Universum Prædicabile* déjà cité énumérait toutes les lecons morales que l'on pouvait tirer des corps célestes, des minéraux, des végétaux, etc.

d'opportunité, je ne sais quel désordre d'une parole émue, naïve et sans art. Voyons de haut : le goût sera plus parfait et la langue aussi, la foi moins ardente. La langue et la pensée ne se sont jamais rencontrées dans un accord parfait, car DIEU n'a point permis cette perfection sur la terre. Ou bien ç'a été comme par éclairs, dans Polyeucte, dans Athalie, dans une ou deux oraisons funèbres, dans le Discours sur l'Histoire Universelle... Il n'en est pas moins vrai, qu'au regard de DIEU, les œuvres les plus pures du génie, sinon les plus achevées dans la forme, mais les plus éloquentes, sont celles qui sortent des grandes âmes et des grands siècles, c'est-à-dire des plus religieux. A considérer les choses à fond, il y a comme un froid dans les œuvres souvent artificielles du dix-septième siècle ; dans le treizième, il y a un feu qui réchauffe, une passion qui enlève, une persuasion qui persuade à son tour. On sent dans l'âme du prédicateur, plus qu'à aucune autre époque, l'âme de DIEU !

Les citations poétiques trouvent leur place dans l'éloquence ingénue des orateurs. On lit en chaire des vies de saints versifiées, la vie de saint Louis, entre autres par Robert de Saincériaux. Un jour même, je ne sais quel prédicateur lut les vers qui suivent de la romance d'un trouvère. Il en fit une application allégorique à l'innocence virginale :

Bele Alize matin leva,
Son corps vesti et para,
Enz un vergier s'en entra,
Cink fleurettes y trova,
Un chapelet fet en a
De bel rose flurie.

Le prêtre ajouta ensuite :

« Bele Aliz, c'est a (un) lis, *lite sine, sine reprehensione, Virgo Maria :* c'est un lys, sans faute, sans reproche, c'est la Vierge Marie. »

Ce est la belle Aliz
Qui est la flos et li lis.

C'est naïf. Et si Étienne de Blois parle de Roland et du roi Arthur ; si Jacques de Vitry invoque le souvenir des gestes de de Charlemagne, quel est donc le prédicateur du dix-neuvième siècle qui n'a pas nommé Napoléon ? Cependant il ne valait ni Roland, ni Arthur, ni Charlemagne, ces héros qui étaient aussi,

dans leur temps, des prédicateurs, en compagnie de l'évêque Turpin, un héros sur le champ de bataille.

Que DIEU nous rende ce siècle prêcheur, le treizième siècle, à la fin du dix-neuvième, dût-il, en nous rendant notre énergie chrétienne, nous dérober les paillettes de notre fausse éloquence!

Passons à la langue des sermons. Souvent, le plus souvent même prêchés pour le peuple, en langue vulgaire, ils étaient ensuite traduits en latin, au moins depuis Maurice de Sully. On en a des preuves. Ainsi tel sermon, prononcé en roman par un prêtre de Montpellier, a été mis en langue savante, c'est-à-dire latine, par le théologien Alain de Lille, avant la fin du douzième siècle. Le manuscrit nous l'apprend. Nous savons aussi qu'une homélie du poète et prêtre Hélinand fut prêchée toute en français. « *Hic sermo totus gallice pronuntiatus est.* »

On appelait les sermons transcrits pour les clercs : « *sermones relati, collecti ex auditis,* » — ou encore : « *extractiones de sermonibus.* »

Il arrivait parfois que le prédicateur, s'il parlait en latin, devant les gens élevés en dignité ou en savoir, princes de la terre, princes de l'Église, doctes théologiens, ne trouvait pas, dans la langue de Cicéron, le mot propre pour peindre sa pensée. Alors il semblait s'oublier, pour la traduire par une vive saillie dans la langue ordinaire ou même populaire... Imaginez un orateur qui parle d'un monde corrupteur et qui n'est pas satisfait d'avoir dit : « *Mundus pugnat duabus manibus ;* » il ajoute vivement : « de l'épée à deux mains. » Cela devait être d'un effet assez comique? Non, pour nos bons ancêtres — oui, pour nous, qui sommes moins naïfs et moins chrétiens... Ce latin bariolé de français, qui pouvait être aussi le propre des traducteurs latins de certains sermons prêchés en langue vulgaire, s'appelait, on ne sait trop pourquoi, latin « *macaronique.* » On a prétendu, mais sans le prouver, que ce singulier langage avait marqué, dans la chaire, le passage du latin au roman. Non; nos pères, gens de bon sens, n'ont jamais admis sur leurs lèvres un pareil carnaval. Les langues se transforment insensiblement, suivant une logique latente; mais elles ne s'entrechoquent pas dans l'usage, ou bien c'est par exception et par hasard.

Et le plan des sermons? Au premier coup d'œil, il était

trop souvent confus. subtil, compliqué, avec des divisions et des subdivisions en l'honneur de la Sainte Trinité et des douze Apôtres, ou des sept dons du Saint-Esprit. On en a ri, après avoir exagéré la chose. Il y avait, en réalité, un plan particulier, commun à tous les prédicateurs, et comprenant le thème, le prothème, la teneur ou développement, l'exemple, la péroraison, les formules finales ; et aussi un plan général, suivant les quatre temps principaux de l'année ; les sujets, alors, s'accordaient avec la régularité des quatre périodes ecclésiastiques. De l'Avent à la Septuagésime, c'était la période d'égarement, « *tempus deviationis* (1) ; » de la Septuagésime à Pâques, le temps du repentir, « *tempus revocationis* ; » de Pâques à la Pentecôte, « *tempus reconciliationis*, » le temps de la réconciliation ; de la Pentecôte à l'Avent, « *tempus peregrinationis*, » la marche du peuple chrétien. En un mot, le sermon était tiré de l'office du jour, du saint, ou de quelque autre circonstance parfaitement chrétienne et en rapport avec le temps, le mois, l'heure même qui rappelait un souvenir éternellement mémorable, comme la Passion de JÉSUS-CHRIST et sa mort... Il y avait là une beauté d'ordre et d'exacte vérité, une suite, une puissance surnaturelle de JÉSUS-CHRIST lui-même toujours présent, et qui reposait sur les lèvres du prédicateur, une vertu divine que nous ne devons pas oublier, malgré le défaut d'art d'une parole forte et populaire, indigeste et savante, mais toujours apostolique.

Où prêchait-on ? Ne l'ai-je pas déjà dit ? Partout, même en plein champ, « emmi les prés. » J'ajoute : aux conciles, aux synodes, aux prises d'habit, aux négociations, aux fêtes mondaines, même aux assemblées profanes. L'Église était partout; et, dans la plus humble demeure, la prière en commun avant le sommeil, en passant sur les lèvres du père, de la mère ou de l'un des enfants, n'était pas la moins touchante prédication, au sanctuaire de la famille.

Il arrivait que la chaire était adossée, du côté de la place, contre l'église ; alors la foule se répandait autour, même sur les toits. L'orateur montait sur l'estrade ou « escaffault » ; c'était la chaire elle-même. Il y avait encore des chaires portatives où l'on pouvait prêcher, dire la messe et admettre certains auditeurs notables. Nous croyons avoir tout inventé ! Devant l'es-

1. Cette division est celle qui a été suivie par Jacq. de Vitry dans son ouvrage *Sermones ad Status, secundum diversa hominum genera et diversitates officiorum*, etc.

trade étaient les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Une corde tendue (1) les séparait.

Souvent le début du sermon était celui-ci :

Fratres carissimi, ou *bele gens*, *bele douce gent*, *Segnor et Dames*...

Une si grande foule sur une place publique, c'était comme le remuement d'un petit océan : — « Silence, » criait l'orateur. Le peuple se taisait. Parfois un auditeur interrompait la parole sacrée et questionnait le prédicateur. Mais celui-ci n'était pas moins hardi à répondre que l'interpellateur à interroger.

Que de beautés d'un ordre tout populaire dans les improvisations des rudes sermonnaires du treizième siècle !

Que de digressions pleines d'à-propos ! Quel bon sens ! Quel sel gaulois ! Quel lyrisme douloureux parfois ! JÉSUS-CHRIST expire :

« Ha ! veroi crestien, regarde, regarde, comment il a le chief incliné por toi beisier, les bras estendus por toi embrachier (2) ! »

Quelle finesse d'observation, malgré la rusticité parfois triviale de la forme ! Quelle liberté de langage ! Quel appui pour le peuple contre toutes les tyrannies possibles ! Ce qui passe de visages humains, dans les énumérations satiriques de certains orateurs, est véritablement inouï :

« Il n'y a pas de sûreté, dit J. de Vitry, pour le monarque, lorsque personne n'est en sûreté contre lui. »

Au sujet du népotisme, il n'est pas moins énergique :

« Les malheureux, les insensés ! ils abandonnent le soin de plusieurs milliers d'âmes à des enfants auxquels ils n'oseraient confier trois poires, dans la crainte qu'ils ne les mangent ! »

C'est la satire de certains évêques, de ces ombres d'apôtres figurant, par hasard, au sommet de la hiérarchie. Mais, en descendant, chacun a son compte, « les gens de chicane, corbeaux d'enfer, qui se font graisser la patte ; » les « apothicaires, changeurs, épiciers, cuisiniers, bouchers, confiseurs, laitiers, aubergistes, taverniers, drapiers, maquignons, usuriers. » — Qui n'a pas son mot ? Même les « chevaliers damerets... à la noble vesture » sont piqués d'un trait mordant ; car ils vont, dit Hélinand, à la guerre « en habits de noces. »

Et les simples prêtres ! « Les voyez-vous, s'écrie le même

1. Enguerrand Monstrelet, Ed. Buchon.
2. Lecoy de la Marche, *La Chaire Française*, etc.

orateur, parés avec un soin minutieux, les cheveux crêpés, la raie bien dessinée, la face rasée de frais, la peau polie avec la pierre ponce ?... Que leur manque-t-il encore pour appeler la honte sur l'Ordre auquel ils appartiennent (¹) ? »

Et les femmes donc !

« Levez les yeux, dit Gilles d'Orléans (²), sur la tête de cette femme... c'est là que se voient les insignes de l'enfer. » Elle a « des cheveux morts ; ce sont figures du diable... »

On a gardé de la vanité des dames du vieux temps une preuve certaine dans un livre anonyme intitulé : *De ornatu mulierum*. Voici quelques titres de chapitres : De l'art de se laver. — De l'ornement de la chevelure. — Des cheveux noirs... — De la clarification du teint...

Et je connais sur ce point-là
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

« Saint Jean-Baptiste, suivant un autre prédicateur, n'était mie chevalier à roi terrien ; aussi ne portait-il pas le cainsil, l'escarlate, le drap vert, la bornette ou brunette, le palie (pallium), le samis, le siglaton... » C'étaient de riches et coûteux tissus. Mais les femmes, en fait de modes, tenaient, à quelle distance, le sexe fort !

Dans les meilleurs temps, il a fallu vaincre la corruption toujours renaissante.

Enfin comment ces sermons, quels qu'ils fussent, populaires ou non, étaient-ils transcrits ? Sous la chaire, des clercs, des écoliers, l'écritoire à la ceinture et la plume à la main, écrivaient, écrivaient. C'étaient les sténographes du temps. Et puis, rentrés chez eux, ils traduisaient, en général, ce qu'ils avaient entendu et écrit, du latin en français, ou plus souvent du français en latin. Au sermon, comme la plupart des auditeurs, ils étaient assis à terre ; on ne connaissait guère les chaises, ni les bancs, ni les coussins. Il y en avait cependant, pour les grands personnages ; cela se pratique encore en Espagne. Ailleurs qu'à l'église, où le prêtre occupait tantôt l'ambon, tantôt la chaire, tout le monde était debout.

Encore un détail du temps. On prêchait ;.. on quêtait, à l'oc-

1. Extrait des sermons d'Hélinand, publié par Tissier.
2. Dominicain qui prêchait à Paris en 1272. On doit à Pierre de Limoges vingt-sept de ses sermons.

casion, de diverses manières. En voici une : à droite et à gauche de l'image de la Sainte Vierge ([1]), étaient posées deux bourses.. On y mettait ce qu'on voulait ; l'enthousiasme ou le repentir y mit des sommes fabuleuses.

C'est là qu'on jetait sa vanité sous la forme d'un diamant ou d'un bracelet. N'est-ce pas encore la preuve d'une éloquence véritable, toute de foi et de bon sens, qui, malgré ses défauts, remuait les cœurs et changeait les volontés ?

1. A cette heureuse époque, il était d'usage de dire le petit office de Marie. De là au sacrifice de la vanité, il n'y a pas loin.



CHAPITRE XX.

L'ÉLOQUENCE SACRÉE AU XIV[e] ET AU XV[e] SIÈCLE (suite).

IL semble, au douzième et au treizième siècle, presque impossible de ne point faire son salut, tant la royauté, la société, la politique, la vie officielle, la vie privée, depuis la naissance jusqu'à la mort, portent l'empreinte de JÉSUS-CHRIST ! La religion, c'est comme un fleuve qui baigne les nations, les retient inévitablement dans son sein, et les porte sur son cours rapide jusqu'à l'océan de l'éternité.

Quelle différence dans les temps qui suivirent ! Et jusqu'où n'alla pas, aux plus mauvais jours du quatorzième siècle à son déclin, la paresse des prédicateurs ! Ils ne rougissent point, vers 1395, de recourir à un livre dont le titre seul était une raillerie mordante à l'adresse de leur inertie : *Dormi secure* (1). « Dors en sécurité, » leur criait, de la couverture, leur ambitieux protecteur, c'est-à-dire : ton sermon de demain est fait. *Dormi secure* eut trente éditions. Il y a bien d'autres recueils, mais plus honnêtes, entre autres un *Ars faciendi sermones secundum formam syllogisticam, ad quam omnes alii modi sunt retinendi ;* un *Promptuarium exemplorum* du Dominicain Hérold, sans compter la *Scala cœli* et les *Sermones sensati, copiosi et aurei.* Il y a de quoi exercer sa mémoire.

Cependant c'est en 1395, à l'époque du *Dormi secure,* que Gerson commençait à briller par sa parole ; mais il appartient plutôt au quinzième siècle ; son enfance a grandi dans une trêve à nos infortunes, sous le règne heureux de Charles V.

Comme pour la nature, il y a des hivers pour l'éloquence. Durant l'espace de plus de cent ans, au lieu de se réunir contre l'Anglais, on se battait entre citoyens et l'on écoutait moins, dans cette espèce d'aliénation du bon sens, les orateurs et les prédicateurs.

Pourtant la disette n'en était pas absolue, tant s'en faut ; et DIEU n'a jamais permis, dans les siècles les plus mauvais et

1. Aubertin, *Histoire de la Langue et de la Littérature française.*

les plus sanglants, que toute foi et toute générosité s'éteignissent complètement dans les cœurs ; autrement l'humanité disparaîtrait sous l'effort de la haine. Même les Franciscains [1] et les Frères Prêcheurs rivalisèrent de zèle pour sauver les âmes et le peuple, qui n'en peut mais des folies de ceux qui le gouvernent. Mais que nous sommes loin de saint Bernard et de saint Thomas d'Aquin !

Remontons le cours du quatorzième siècle. Nous rencontrons, à son début assez heureux, deux noms fameux qui appartiennent encore au siècle précédent, d'abord J. Duns Scot, « le docteur subtil, » mort en 1308, à trente-quatre ans. Cet illustre Franciscain soutint à l'Université de Paris, devant une foule de docteurs, le privilège de l'Immaculée-Conception, répondant avec une prodigieuse mémoire, sans prendre une note, à toutes les objections qui lui furent proposées. Il défendit la même cause à Oxford et à Cologne. C'est l'auteur d'un recueil de sermons *De tempore et sanctis.* — Théologien plus bizarre que profond, Raymond Lulle, né à Majorque, libertin converti à trente ans par une vision de JÉSUS-CHRIST sur la croix, tandis qu'il écrivait en roman une chanson légère, devint un austère Franciscain. Au moins fut-il mis, à Miramar, à la tête d'un monastère de trois Frères Mineurs, pour leur enseigner l'arabe dans le but de convertir les infidèles. Après une longue retraite sur le mont Randa, dans sa patrie, il en descendit, comme inspiré du ciel, et commença à écrire l'*Ars major* ou *Ars generalis*, en un mot le Grand Art, en 1275. On le nomme encore *Ars demonstrativa.* Il s'y attacha à prouver la vérité par la raison, en lui donnant une force, pour ainsi dire, mécanique, grâce à certaines combinaisons des idées abstraites. Il croyait pouvoir convertir mathématiquement. D'autres traités : *Disputatio fidelis et infidelis ; supplicatio sacræ theologiæ professoribus ac baccalaureis studii parisiensis*, aboutissent à la même chimère. Dans le Grand Art, il fera de la nécromancie une preuve de l'existence de DIEU : La nécromancie est fondée sur les démons ; or les démons sont des anges, et les anges doivent leur existence à DIEU ; donc la nécromancie prouve que DIEU existe. R. Lulle fut, en 1315, à quatre-vingts ans, lapidé par le peuple de Tunis.

1. Sur les prédicateurs franciscains, on a le recueil de Wadding (1650) intitulé : *Scriptores Ordinis Minorum.* Un autre recueil (1719) est celui de Quétif et Echard, intitulé : *Bibliotheca scriptorum Ordinis Minorum cum notis.* Quétif était un Dominicain français, Wadding, un Franciscain irlandais.

Il avait promené et prêché sa chimère à Montpellier, à Rome, à Paris, à Gênes, à Alger, à Tunis. Sa réputation dura longtemps. Ses disciples le nommèrent un saint, ses adversaires un hérétique. Il est mis à sa place aujourd'hui parmi les utopistes. Il faisait peu de cas « des autorités », fondait la foi sur « l'intellect », et démontrait la vérité de la Sainte Trinité par vingt syllogismes. Il composa en tout trois cent treize ouvrages, « les uns très longs, les autres très courts. » Nous avons peine à croire que les Arabes aient compris son système et son livre de l'Intellect ; ils le lui firent bien voir [1].

Il y a des esprits plus sensés que celui de Raymond Lulle. Vers 1306, Jean de Paris, non moins littérateur qu'apôtre [2], composait des sermons élégants et développés, « *sermones elegantes et integri.* » Un autre Jean de Paris, avec lequel il ne faut pas le confondre, avait pris parti, comme théologien, contre le pape Boniface VIII, pour un mauvais roi de la terre, Philippe le Bel. Il ne survécut guère à son crime et mourut en 1304.

Simon de Langres, un Frère Prêcheur qui vivait en 1352, mérite le nom de « pêcheur d'hommes. » Guill. de Rancé, confesseur du roi Charles V en 1379, fait de pieuses homélies, « *homilias devotas.* »

Coupons court, un instant, à l'aridité de cette momenclature, par un fragment, emprunté à Froissart, du sermon prêché, la veille de la bataille de Rosbecque, par un Frère Mineur, aux soldats de Philippe d'Arteveld, en 1382.

« Braves gens, vous figurez le peuple d'Israël, que le roi Pharaon tint longtemps en servitude ; votre seigneur, le comte de Flandre, est le roi d'Égypte ; et vos ennemis, avec lui, sont en grand'volonté de vous combattre, car ils admirent petit votre puissance...

» DIEU qui tout peut et connoit, aura merci de vous... Et ne pensez point à chose que vous ayez laissée derrière ; car vous savez bien qu'il n'y a nul recouvrez, si vous êtes déconfits. Défendez-vous bien et vaillamment, et mourez, si mourir convient, honorablement ; et ne vous esbahissez point si grand peuple ist contre vous, car la victoire n'est pas au plus grand nombre, mais là où DIEU l'envoie, et par sa grâce [3]. »

1. La plupart de ces détails sur R. Lulle sont empruntés au t. 29 de l'*Histoire Littéraire de la France.*

2. L'apôtre a des mots pittoresques. Certains nobles, pour lui, sont des chevaliers de carton.

3. *Chronique* de Froissart (francisée).

C'est bien jusque là... Mais pourquoi faut-il que le Franciscain trop érudit compare les soldats de la Flandre aux Machabéens? C'est déjà exagéré, quoique permis, et puis aux « Romains? » Les Flamands n'y pensaient guère. Poussés à bout par Arteveld d'une part, et la France de l'autre, ils ne demandaient qu'à en finir pour retourner à leurs affaires. Du reste, le lendemain ils étaient battus.

Disons, en passant, que la langue française devenait de plus en plus celle des prédicateurs,et que, s'ils n'étaient forcés, dit-on, qu'à prêcher quatre fois par an dans l'idiome populaire, ce qui étonne après ce que nous avons observé, ils le faisaient bien plus souvent, dès le début du treizième siècle, dans la pratique du saint ministère.

Au collège de Cluny, après Pâques, selon les statuts, les élèves s'exerçaient à prêcher en français ; c'était l'unique moyen d'être entendus par le peuple, et les mœurs nouvelles, d'où le latin allait disparaître tout à fait, élargissaient de plus en plus le règlement. C'était un progrès, au sein même de l'anarchie. La foule imposait sa parole à l'éloquence. C'est l'esprit du peuple qui fait la langue.

Nous entrons dans le quinzième siècle. Un véritable apôtre, c'est le Carme breton Thomas Conecte, qui, en 1428, prêchait et régnait en quelque sorte « ès pays des Flandres ([1]), Artois, Cambrésis, » qu'il traversait monté sur un petit mulet. Il évangélisait quinze ou vingt mille personnes en plein air. Après l'avoir entendu, les femmes « de noble lignée, ou de quelque état qu'elles fussent, jetoient leurs hauts atours et autres habillements de parage ([2]) » pour prendre « autres tels ou semblables que portoient femmes de béguinage. » Il « blâmoit les vices et péchés d'un chacun, par spécial le clergé, » qui le vit avec joie s'embarquer au port Saint-Valery pour la Bretagne, sa patrie ([3]).

L'apôtre a parfois quelque chose du tribun. Cette confusion est l'écueil où peut échouer l'éloquence populaire. Du reste, Th. Conecte « fut ars (brûlé) devant le peuple » à Rome, en 1432,

1. Enguerrand Monstrelet, Éd. Buchon, *Choix de Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France.*

2. Eng. Monstrelet : « Il faisait poursuivre les femmes trop parées par les petits enfants qui criaient : Au hennin ! Au hennin ! »

3. La conversion des dames, dit Monstrelet, fut de peu de durée. « A l'exemple du limaçon, lequel, quant on passe près de lui, retrait ses cornes par dedans, et quant il n'oyt plus rien, les reboute, ainsi firent icelles. »

par ordre de l'Inquisition, et pour crime d'hérésie. Il avait encore osé prêcher contre le Pape.

En plein air aussi prêchait le Cordelier Richard, « sçavant à oraison, semeur de bonne doctrine (1), » sous Charles VII. On le vit monter sur une estrade adossée au charnier des Innocents, contre un mur où était représentée la Danse Macabre, la danse des morts. Conecte semble avoir remué à fond le cœur des femmes, Richard, le cœur des hommes. Après l'avoir entendu, ils jetaient au feu « leurs cartes, leurs échiquiers et autres jeux de plaisance. » C'était un repentir universel.

Richard prêchait un peu avant Jeanne d'Arc ; le Carme et le Cordelier se ressemblent et sont tous les deux de la dernière période de la guerre de Cent ans.

En somme, le bilan de l'éloquence chrétienne, durant la guerre de Cent ans, est assez misérable si l'on considère seulement les hommes. Le plus grand prédicateur et convertisseur, dans ces temps où le ciel paraît, au premier coup d'œil, nous avoir abandonnés, c'est la souffrance, c'est DIEU lui-même.

Au début du quinzième siècle, l'anarchie religieuse se mêle à l'anarchie politique et à la guerre étrangère. Il semble que l'enfer déchaîné règne en France. Un roi sans raison y aura pour successeur un roi sans royaume. Même, en 1422, le roi d'Angleterre se croira roi de France, et les Français ne sauront, au juste, où est leur roi, comme les prêtres et les fidèles ne savent déjà où est le Pape.

De ce désordre sans exemple, naquit, dans les assemblées du clergé, une éloquence moins sacrée que désordonnée, une éloquence anarchique, tournant parfois au grotesque, même chez les plus graves. On va le voir. En 1406, un synode s'était réuni à Paris, à la Toussaint, dans la petite salle du Palais, donnant sur la Seine, pour savoir s'il fallait conserver à Benoît XIII, aujourd'hui compté parmi les antipapes, la collation des bénéfices de l'Église de France, ou les lui retirer, pour le forcer à abdiquer. L'assemblée était présidée par le dauphin, âgé de trois ans, assisté des ducs de Berry et de Bourbon et du roi de Sicile.

Là, était réunie l'élite de l'Église et de l'Université de Paris. Quarante évêques ou archevêques, entre autres Pierre d'Ailly, cardinal-évêque de Cambrai, et trois cents docteurs, beaucoup plus, suivant quelques-uns, se partageaient en deux camps opposés (2).

1. *Journal d'un bourgeois de Paris.* Année 1421.
2. Nous avons le texte de leurs discussions écrit de la main d'un auditeur. Le

Dans l'un s'agitent, contre Benoît, Paris et son Université. La capitale prélude à cet esprit d'opposition qui s'est répandu depuis du centre nerveux, de la tête, dans tout le corps de la France. En fait, il s'agit beaucoup moins de discuter la légitimité du Souverain Pontife que de refuser au Pape la collation des bénéfices. Il y a déjà un siècle que Philippe le Bel, à court d'argent, trouvait dans l'Université de Paris des juristes pour lui donner raison contre Boniface VIII.

La province était plus conciliante, et ses représentants, évêques, abbés, voulaient temporiser, en attendant qu'un concile prononçât sur le Pape lui-même. Benoît ne fut, en effet, déposé qu'au concile de Constance, en 1414.

Mais nous sommes au synode. Le discours d'ouverture est prononcé par Pierre aux Bœufs, aumônier du roi, qui compare les troubles du schisme au cercle de « halo » qui environne le soleil. Le soleil, c'est l'Église ; et le schisme, c'est le cercle qui le cerne, le ternit et annonce la tempête.

Où trouver mieux ? Est il une image plus neuve et plus éloquente ?

Comme cette éloquence pourrait ne pas être à la hauteur de toutes les intelligences (il se peut, en effet, qu'un ignorant, dans l'assemblée, ne connaisse pas le cercle de « halo »), voici J. Petit, le docteur connu et l'apologiste futur du meurtre commis par Jean Sans-Peur, qui ramène le synode à un niveau plus humain : « Allez quand vous pourrez, » lui dit le chancelier. L'orateur, après une division, ou plutôt une protestation de foi, d'humilité et d'impartialité, par primo, secundo et tertio, entre en matière. Il raille Benoît XIII « qui se parjure, à chacun cop ; » et « seroit mis en l'eschelle, en la court de l'official. » Son geste vaut son éloquence, et ses arguments sont singuliers ; il ne les tire pas toujours de sa mémoire ou de son propre fonds ; des amis les lui passent par derrière ; il doit leur parler de temps en temps, s'interrompre, se retourner vers l'assemblée ; il interpelle l'un et l'autre. « Celui-là, dit-il, a grand'peur que je ne le oublie. J'avais intention de le dire ailleurs (ce qu'il va dire) ; mais, pour lui complaire, je le dirai maintenant. »

C'est un impertinent que le moine Petit, c'est un impudent ; comme tous les sophistes, c'est un flatteur. Il met au-dessus

manuscrit, qui appartenait aux chanoines de Saint-Victor, a été imprimé dans l'histoire du concile de Constance, en 1718, par Bourgeois de Chastenet. On en doit une analyse à M. Moland. — *Origines littéraires de la France.*

des docteurs les « bacheliers crottés » de la Faculté des arts et les « bacheliers cursoires, » sortes de répétiteurs chargés de revenir, pour les éclaircissements de détail, sur les leçons, faites à grands traits, des professeurs. Par leur nombre, ils sont les plus puissants ; par leur vote, ils donnent « les bénéfices » et « n'en jouissent point. » Il ajoute : « Le bonnet n'ameine pas de science. En pauvreté croît le savoir plutôt qu'en richesse. Il y en a parmi eux et de moult crottés qui sont très suffisants et bons clercs. »

C'est par ce vulgaire langage qu'il gagne le menu peuple des savants en herbe ; c'est par des anecdotes qu'il jette le ridicule sur Benoît. Il paraît que déjà on le pressait, mais en vain, d'abdiquer. J. Petit le compare à Jason :

« L'on puet bien dire de luy comme de celuy qui se associa avec Médée, afin qu'il pust avoir « *vellus aureum,* » dont elle avoit la garde. Il feignoit aimer tant Médée qu'il sembloit qu'il ne aimast autre cose, mais quant il eust tant fait, qu'il eust eu devers luy « *vellus aureum,* » il ne étoit riens qu'il haïst comme Médée. Aussi pareillement Benedict looit tout *cession,* affin qu'il pust avoir *vellus aureum,* cette cappe rouge. »

Quelle chute de l'éloquence du moyen âge, tout indisciplinée qu'elle était dans les plus beaux temps ! Et quels personnages en face l'un de l'autre, Jean Petit et Pierre de Lune, la perversité ignoble, et l'orgueil qui devait aboutir au ridicule ! On sait, en effet, que Benoît, déposé par le concile de Constance, s'échappa d'Avignon, se réfugia en Espagne, à Péniscola, au royaume de Valence, qu'il garda la tiare contre le gré de l'Eglise, et lança l'excommunication sur ses ennemis, « *telum imbelle sine ictu.* » Il mourut seulement en 1424.

Encore un trait d'un autre orateur, dans le genre de J. Petit, puisqu'orateur il y a :

Un moine, dit-il, était « en un moustier qui faisoit si fort le religieux, que merveille ; il jeûnoit trois fois la semaine, il n'y faillit jamais. Advint qu'il fut éleu abbé ; il ne jeûna plus. L'on ly demanda : Sire, vous souliez jeûner, vous en avez tost oublié vostre coutume. Il répondist qu'il faisoit alors la vigile de la feste où il étoit maintenant. »

Vis-à-vis cette artillerie légère de J. Petit, qui se dit « rude et parle hastivement et chaudement », comme « s'il était en colère », s'avance la lourde artillerie des prélats et docteurs de la province. Or, il leur faut parler en français. C'est un-

pénible labeur pour ces savants qui latinisent encore, dans les questions de doctrine. L'un est tout « indisposé et tout enreumé, et ne sait pas bien parler, espécialement en françois. » L'autre, c'est l'illustre P. d'Ailly, prophète à ses heures et gallican, « qui est tout travaillé de reume et n'a pas faconde à son plaisir. » On sourit de le voir s'excuser comme un enfant. Et cependant quels conseils de modération ne donne-t-il pas à ces « mille maistres et docteurs » de l'Université de Paris ! Il a vu et étudié les livres des conciles généraux ; il y a vu des Papes poursuivis pour divers crimes et condamnés, mais il n'y a pas trouvé d'injures. Il faut traiter honnêtement la matière !

Ce qui est original, c'est que notre langue prenne enfin son droit de cité en une pareille circonstance, et, après avoir évangélisé le peuple, force les plus implacables théologiens, obstinés dans leurs habitudes latines, à s'escrimer en français dans la langue du peuple. Ils y perdirent une partie de leurs ressources ; et Pierre de Lune fut battu (1) !

Il ne faudrait pas croire cependant que les évêques de France étaient pour l'antipape ou déjà réputé tel. Dès 1398, P. d'Ailly avait été envoyé à Rome (2) et à Avignon, pour convaincre les deux compétiteurs, Boniface et Benoît, de la nécessité d'abdiquer. Une première assemblée, tenue à Paris, composée de trois cents docteurs et prélats illustres, l'avait, à une imposante majorité, chargé de cette mission. Au moins, dans les deux cas, « comme surtous bien enlangagié en latin et en franchois, » il fut l'orateur des députés (3).

Boniface s'était soumis ; Benoît résista : — « Sans lui faire trop grant révérence : « Sire, dit l'évesque de Cambray, faites-moy réponse : il le me fault avoir. Vous y avés eu vostre conseil ensemble : si me devès respondre de ce que vous y avés ouy, veu et trouvé, et puis je me metteray en retour. »

« Ce pape Bénédict, qui encoires estoit en tous enflambé

1. « Ce dit jour (lundi 6 septembre 1406) a esté proposé par un maistre en théologie appelé M. J. Petit, et puis par le procureur du roy et par un advocat contre le pape Bénédict présent, à fin de soubstraction des finances que le dict Bénédict exige et lève en ce royaume, » etc. L'arrêt du Parlement (11 septembre) donne droit à l'Université.

2. Les sermons *(sermones)* de P. d'Ailly ont été imprimés, en 1490, à Strasbourg. Il serait mieux de dire le résumé de ses sermons, avec l'enchaînement rigoureux mais sec des pensées qui en forment le fond. Toute trace d'éloquence a disparu.

3. P. d'Ailly, poète médiocre, a composé le *Jardin amoureux de l'âme dévote.* Voir : *Petrus ab Alliaco,* thèse par M. l'abbé et docteur Salembier.

d'ire et de maltalent sur les paroles que ce cardinal avoit proposées, répondy fellement (1)... »

En somme, P. d'Ailly était un éloquent et prudent négociateur, J. Petit n'était qu'un stérile agitateur, un factieux. Si l'Église de France joua encore un beau rôle en 1398 et en 1406, l'Université se montra, aux mêmes dates, plus éprise de bruit et d'opposition que des intérêts religieux et de la vérité. Les canonistes, en majorité, y furent les complices des légistes jadis ameutés par Philippe le Bel contre le Pape.

On voit poindre, dans le synode de Paris, cette nouvelle monarchie où le roi, grâce à la flatterie, fut mis, plus d'une fois, au-dessus de l'ordinaire justice et réputé même irrépréhensible devant DIEU.

Un orateur provincial, le doyen de Reims, maître Guill. Fillastre, eut alors le malheur, dans son discours contre la soustraction d'obéissance (2), de mettre Charles VI en parallèle avec les rois d'Israël frappés par la colère de DIEU. Des murmures couvrirent sa voix ; on allait le châtier ; il dut exprimer son repentir en ces termes :

« Sire, je viens à votre clémence ; je suy un povre homme qui ay esté nourri ès champs ; je suy rude de ma nature, je n'ay pas demouré avecque les rois, ne avecque les seigneurs, par quoy je sache la manière et le style de parler en leur présence. »

La vérité n'en avait pas moins passé sur les lèvres de ce paysan du Danube.

L'Université de Paris nous remet naturellement en mémoire l'un de ses docteurs, Jean de Varennes, auditeur de Rote, chapelain de la chapelle Apostolique, qui touchait plus de quinze cents écus d'or, par an, pour divers bénéfices. Nous remontons avec lui, pour un instant, jusqu'aux dernières années du quatorzième siècle.

Un beau jour, ce riche et savant docteur retourne en son pays, près de Reims, ceint la corde et se fait ermite dans une cellule, sur le mont Saint-Lié (1393). Le peuple l'y suit et le goûte bientôt jusqu'à l'enthousiasme. Jean est l'ennemi acharné de l'antipape Benoît XIII, mais en son propre nom ; il prétend bien le chasser lui-même, ou « il y perdra la vie. » Il est, à lui seul, tout un concile. C'est un orgueilleux ou un insensé. De Pape, dit-il, on n'en manquera jamais. N'a-t-on pas le

1. *Petrus ab Alliaco*, thèse de M. l'abbé L. Salembier.
2. Au sujet de la collation des bénéfices.

« doulx Jhésus et la très doulce Vierge Marie, dame et maîtresse de tout le monde, qui fait le métier de Papesse? » Il a sa religion à lui et flatte le populaire. C'est encore un rhéteur (bien qu'il ait déposé les insignes du doctorat) sous la robe de bure et l'air de l'humilité, un ennemi de l'Église, sous le prétexte que tout le mal vient des ecclésiastiques. A lui seul, ce puissant révolutionnaire va tout transformer. « Vous ne serez plus, dit-il, robez, rongez, ni pillez, et si il y en a encore aucuns qui le soient, venez à moy, et je y mettrai remède. » Il ameute enfin, par ses diatribes, la foule contre les riches et les puissants. Le peuple est le plus enivrant des flatteurs, et la popularité en a perdu combien! Elle perd Jean de Varennes. On l'avait l'aissé dire, car on aime les originaux en France. Mais quand il eut crié : « Vous êtes plus nombreux qu'eux, et s'il vous envoient prendre dans vos maisons, fermez votre porte ; s'il la brisent, vous saurez que faire. Contre les loups dévorants, il faut crier : Au loup ! au loup ! hahay ! mes bonnes gens : Aus leus ! aus leus ! » on pensa qu'il était temps d'agir. Sur l'ordre du roi, le bailli de Vermandois fit enfoncer la porte de la cellule où se tenait ce fanatique et frénétique orateur. Il mourut dans la prison de Saint-Maur.

On a conservé son (1) interrogatoire, en latin.

Il avait passé comme un orage, et le seul foudroyé, ce fut lui.

Nous arrivons heureusement à Gerson, dont l'éloquence brille surtout au quinzième siècle. Par exception, il ne subit pas, dans son génie, l'entraînement du désordre universel. C'est même un prodige d'ordre dans le désordre. Il est né, en 1363, au village dont il a pris le nom, comme le fit Maurice de Sully. Le nom de ses parents était Charlier ; ils avaient douze enfants. Son puissant protecteur, c'est Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Reçu à Paris (2) maître ès arts, licencié et docteur en théologie, après avoir été sept ans l'élève de P. d'Ailly et trois ans d'un autre professeur illustre, Gilles Deschamps, Gerson vise avant tout à la conquête des âmes. C'est un prêtre ; c'est bientôt un illustre prédicateur. On l'entend à Saint-

1. Au tome premier des œuvres de Jean Gerson (Éd. Lud. Ellies Dupin), il y a un appendice de l'éditeur intitulé : *Joannis de Varennis Pastoris sancti Leti, in diœcesi remensi, responsiones ad capita accusationum quibus impetebatur, scriptæ in carcere.* Au sujet du même Jean de Varennes, on peut lire, en particulier, l'article 6 de ses réponses sur ce point : Que nous n'avons point de Pape *fors Dieu et la Vierge Marie, nostre Papesse*, etc.

2. La plupart des détails qui suivent, sur la vie de J. Gerson, ont été empruntés à l'édition de ses œuvres par Lud. Ellies Dupin (1706). *Vita Joannis Gersonii.*

Antoine, à Saint-Séverin, à Notre-Dame de Paris. Il prêche sur les mystères ; il fait le panégyrique des saints et n'est pas sans recherche ; il a la vogue ; il est à la mode ; même la cour va l'entendre à Saint-Paul. Professeur à Navarre, chancelier de l'Université après P. d'Ailly (1395), il défendra, plus tard, les écoliers contre un chambellan du roi, Ch. de Savoisy, qui, pendant une procession, les a maltraités à l'église Sainte-Catherine. Il adressera à ce sujet (juillet 1404), au nom du corps tout entier de l'Université, des doléances en français au roi, qui avait plus besoin de consolations que de remontrances [1]. Mais on aimait à manifester sous l'hermine, à se sentir vivre par une sorte de supériorité sur la royauté elle-même ; et l'orgueil universitaire, jusque dans l'âme de Gerson, ne fut jamais poussé si loin qu'à cette époque où une folie générale désolait le roi et son royaume, livré à la guerre étrangère et à la guerre civile.

Comme Jean de Varennes, Gerson, las de la cour, de la corruption et peut-être de quelque persécution, avait disparu de Paris en 1397. Retiré en Flandre, où il jouissait d'un bénéfice, il y resta trois ans, doyen du Chapitre de Saint-Donat à Bruges. Puis on le revit en France, en 1400. Il n'eût pas mieux fait pour raviver sa popularité, mais il n'y pensait guère. Nommé curé de Saint-Jean en Grève, envoyé en ambassade, avec d'autres, à l'antipape Benoît, il l'exhorta éloquemment à abdiquer, et cela trois fois [2], en 1403 à Marseille, en 1406 à Tarascon, enfin à Avignon. Ce fut vainement, et sa noble conduite ne lui attira que des jaloux. On le rencontre ensuite (1409) au concile de Pise, où il parle contre l'infaillibilité du Souverain Pontife. De retour à Paris, il écrit sur la réunion à Rome des Grecs schismatiques ; il défend le peuple contre les violences des exacteurs ; il ose protester contre le meurtre du duc d'Orléans (1413), et réfuter J. Petit. Poursuivi par les terribles amis de Jean Sans-Peur, il est obligé, un jour, de se réfugier dans les tours de Notre-Dame. Saint Ambroise, cerné par les hérétiques dans la cathédrale de Milan, y recevait du ciel les plus belles inspirations poétiques ; il y composa, dit-on, le *Te Deum*. Est-ce alors que Gerson eut la première idée de son poème *(carmen)* sur le *Magnificat ?*

1. Éd. L. Ellies Dupin. J. Gers., etc., « *Querela nomine Universitatis ad Senatum parisiensem*, etc. »
2. *Legatus ad Benedictum, duas orationes coram eo habuit*, etc. L. Ellies Dupin.

Bientôt il quittait la cure de Saint-Jean en Grève. Les séditieux, irrités surtout de son discours généreux (1413) contre J. Petit, discours qui commence par ces mots : « *Rex, in sempiternum vive,* » avaient attaqué son presbytère, pillé sa maison, et dissipé tout ce qu'il possédait. C'est pourtant dans sa paroisse qu'il avait été le plus utile au peuple. Ses prônes, en effet, descendent au niveau des classes les moins élevées ; il prend corps à corps les vices, et réforme les mœurs ; il est dans la pratique positive de la vie et du sacerdoce. C'est son plus beau temps. « Grant chose estoit de Paris, a dit un chroniqueur, quant maistre Jehan Gerson, maistre Eustache de Pavilly, Frère Jacques le Grand, et autres docteurs et clercs soloient preschier tant d'excellents sermons (1). »

L'ancien chancelier, envoyé au concile de Constance l'année suivante, en 1414, y attira l'attention sur saint Joseph (2), aujourd'hui patron de l'Église universelle ; il l'a célébré en prose et en vers. Grâce à lui, le concile en recommanda le culte aux fidèles d'une manière toute spéciale.

Gerson condamna aussi, par son vote, Jean Huss l'hérétique au supplice du feu (1415). Cet ennemi de l'Eucharistie, de la Sainte Vierge, des Saints et du Pape, implacable dans l'erreur, se refusa à toutes les instances du concile, et, sans se rétracter jamais, mourut dans son orgueil. L'Église, après avoir épuisé tous les moyens de le ramener, le livra au bras séculier pour en débarrasser l'Europe chrétienne. Mais la séduction avait été telle qu'il mit encore l'Allemagne en feu après sa mort. Qu'on ne reproche pas à Gerson d'avoir aidé le concile à faire disparaître de la terre cette peste de l'hérésie...! DIEU l'en aura, sans doute, récompensé. Pourtant, une grande faute noircit sa gloire. C'est Gerson qui, le premier, dans la même assemblée, à Constance, et dans un discours public, enseigna qu'il fallait mettre l'autorité du concile au-dessus de l'autorité du Pape (3). Il disait : « Beaucoup de docteurs ont donné jusqu'ici un monstrueux et horrible scandale *(monstruosum horrendumque offendiculum),* en enseignant que le Pape n'est pas soumis au concile général (4), qu'il ne peut pas être jugé par lui, que, sans le

1. *Description de Paris,* par Guillebert de Metz. Ed. Leroux de Lincy.

2. Gerson a écrit, sur saint Joseph, un poème en vers latins intitulé : *Josephina.*

3. *Concilii auctoritatem Pontificis potestate superiorem esse, primus in concilio publica oratione docuit.* (L. Ellies Dupin.)

4. Pour J. Gerson, l'Eglise est une sorte de Parlement. Les conciles doivent se réunir tous les dix ans environ, pour le gouvernement de l'Eglise, pour juger, au besoin condamner le Pape et le déposer.

Pape, un concile ne peut être convoqué ni confirmé, et que, le Pontife romain étant au-dessus des lois, personne n'a le droit de lui dire : Pourquoi agis-tu ainsi ? »

Dès lors, sa vie s'acheva dans l'épreuve. Il avait fait condamner solennellement, à force d'éloquence et d'écrits divers, à Constance (1415), la doctrine de Jean Petit, qui justifiait l'assassinat et le meurtre de ce prétendu « tyran, » le duc d'Orléans. Même il avait déjà, nous le savons, réfuté à Paris les neuf propositions de l'apologiste, devant le roi ou son conseil, et devant les docteurs de la Faculté de théologie (1413). Le livre de J. Petit avait été proscrit, condamné et livré au feu. Gerson n'osa rentrer en France, tant il redoutait la colère de Jean Sans-Peur, revenu à Paris en 1418 ; il erra en Bavière et sur les frontières de l'Autriche, écrivant, dans l'exil, quatre livres *De Consolatione Theologiæ*, jusqu'à ce que la mort du duc de Bourgogne lui permît, en 1419, de revoir sa patrie. Il s'arrêta à Lyon, et y mena une vie obscure, au couvent des Célestins, dont son frère [1] était le prieur. Là, en véritable ermite, à l'abri des tempêtes populaires, il écrivait encore, dans sa solitude studieuse, sur « le Célibat des prêtres » et contre « l'Astrologie judiciaire. » Il catéchisait les petits enfants, et, rempli des appréhensions de l'éternité, il les engageait à prier DIEU pour lui, avec lui, et à dire : « DIEU, mon Créateur, ayés pitié de vostre pauvre serviteur Jean Gerson. » Il aimait les humbles, et il avait écrit « l'Exposition de la Foy pour le simple peuple. » Le docteur très chrétien mourut à soixante-huit ans, en 1429, après avoir commenté, dans ses derniers jours, le Cantique des cantiques. Ce n'est pas la science, ni même la vertu qui devaient sauver la France, mais un roseau, mais une jeune fille, mais le miracle !

Ce miracle, Gerson le vit ; il en loua DIEU ; il apprit, de Lyon, les victoires de Jeanne, et, dans un de ses derniers Traités, démontra la divine mission de la future martyre. On y lit :

« Un premier miracle n'amène pas toujours ce que les hommes en attendent. Aussi, ce qu'à DIEU ne plaise ! quand même l'attente de la Pucelle et la nôtre seraient frustrées, avec nos espérances, il ne faudrait pas en conclure que ce qui a été accompli est l'œuvre du démon ou ne vient pas de DIEU. »

1. *Dulci gaudebat fratris consortio, et post conflictus atque procellas, otio fruebatur quod ipsi dederat Deus.* Éd. Ellies Dupin.

Comment l'Université de Paris, hostile à Jeanne d'Arc, n'a-t-elle pas flétri la mémoire du chancelier (1)?

En résumé, Gerson a véritablement rendu service aux orateurs de la chaire en leur donnant, après saint Thomas d'Aquin, l'exemple de la clarté et de la méthode. En général, la division de ses sermons est brève et lumineuse ; et nous savons combien elle était, chez d'autres, compliquée jusqu'au ridicule. Deux ou trois points suffisent à Jean Gerson. S'agit-il de Noël ? JÉSUS-CHRIST est né ; il a glorifié DIEU et pacifié la terre. A propos de l'Épiphanie, nous apprenons qu'un roi a trois sortes d'obligations à remplir : envers lui-même, envers ses sujets, envers l'Église. De ce dernier sermon, prononcé devant Charles VI, nous citerons quelques lignes à la fin de notre étude. Par malheur, l'érudition gâte tout, et le docteur nuit à l'orateur. Horace, Sénèque, Xerxès, Nabuchodonosor, Décius, Codrus, Thémistocle, JÉSUS-CHRIST, saint Chrysostome, Suétone et d'autres, s'entre-croisent, et font un pêle-mêle qui répugne à notre bon sens ; l'allégorie s'unit ailleurs à l'érudition, sans compter la poésie. Les vices sont des chevaliers, les vertus des demoiselles ; l'oraison est la chambrière de l'âme. « Nous avons dedans nous-mêmes un temple et une église de DIEU. Le mur de cette église (2) ou la cloison, est le corps qui contient l'âme ; les portes et les fenêtres et verrières sont les cinq sens corporels, les yeux, les oreilles, la bouche et autres. L'autel est la volonté de l'homme, qui est comme au milieu du

1. On a plusieurs éditions de ses œuvres ; celle d'Ellies Dupin ou d'Amsterdam, en cinq volumes, est de 1706 et ne renferme que des sermons traduits en latin, moins cinq, entiers ou non, conservés en notre langue, et plusieurs Traités spirituels. Les sermons français sont : *Oratio pro pace Ecclesiæ*, *Sermo in initio temporis quadragesimalis*, et des fragments d'un sermon sur la Trinité, d'un sermon pour le jour de la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, enfin du sermon : « Pèlerins estes en ceste vie. » Cependant plus de soixante-cinq sermons de J. Gerson avaient été d'abord prononcés en français. M. l'abbé Bourret, aujourd'hui évêque de Rodez et cardinal, en a découvert une partie dans l'ancien fonds de la bibliothèque jadis Royale, une autre partie à la bibliothèque de Tours ; il a même transcrit en entier le sermon pour le jour de la Purification de Notre-Dame, dans son précieux *Essai historique et critique* sur les sermons français de Gerson.

Un savant, neveu du chancelier, Thomas Gerson, qui fut grand chantre à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, vers 1450, avait fait cadeau de cette deuxième partie des sermons en manuscrit à son monastère. La Révolution les tira de là, sans doute, pour les donner à la ville de Tours.

Des Traités spirituels, l'un est intitulé : « le prohème *(præmium)* de toute céleste doctrine du nouvel chant du cœur ; » un autre : Dialogue spirituel avec mes sœurs. On y ajoute un discours sur l'Excellence de la virginité, des Considérations sur saint Joseph, etc.

2. Sermon pour le jour de la Purification de Notre-Dame. — *Essai historique et critique*, abbé Bourret, ch. 5.

chœur de ce temple. Le bon curé est le Saint-Esprit tant seulement. La paroissienne est notre âme. » Ou bien le prédicateur, devenu poète, déclame des vers comme ceux-ci :

A DIEU s'en va, par mort amère,
Jhésus voyant sa douleur (1) mère,
Si debvrons bien par pénitence
De ce dueil avoir remembrance.

J. Gerson est classique à sa manière, et, par nature, assez précieux, il nous semble. Il eût bien figuré à l'Hôtel de Rambouillet... n'était, malgré tout, la naïveté gauloise de son langage.

Voici un passage de son exorde du sermon sur les sept péchés capitaux :

« En après, je regarday que la bataille des péchiez a plusieurs héraulx, trompeurs et menestriers pour enhorter à victoire. Ne faut pas demander les quels ? Cilz sont tous ces pécheurs mondains qui par faiz, par dis et très mauvaises enhortations, traient les autres à mal faire. Si convient, d'autre part, que les vertus, en leur bataille, ayent héraulz, au contraire, pour activer et esmouvoir les cuers à bien faire et à bien vivre. Ces héraulz sont les prescheurs de vérité, qui doivent monter en hault et hucher (appeler) hault, pour louer vertus et blasmer vices (2). »

Nous préférons de beaucoup à cette précieuse allégorie quelques lignes, déjà promises, du sermon prêché devant le roi sur l'Épiphanie, en 1390, douze ans après le commencement du grand schisme d'Occident :

Après avoir exhorté le roi, par « miracle consacré, » à « encommancier, » au moins, l'œuvre de la paix de l'Église, car le commencement est le plus fort, « *dicit Oratius : Dimidium qui cœpit, habet,* » l'orateur ajoute :

« O se Charlemagne le grand ; se Rolant et Olivier, se Judas Machabeus et Héliazar, se Matathié, et les aultres princes estoient maintenant en vie, et sainct Loys, et que ilz veïssent une telle division en leur peuple et en saincte Eglise qu'ilz ont si richement diétée, augmentée et hounourée, ilz aimeroient mielz cent foiz mourir que la laisser ainsi durer, et que, par négligence, tout se perdist si malheureusement. Et toutes foiz, en ce faisant, il est certain, Sire, que vous ferez œuvre plus glorieuse et plus plaisant à DIEU et plus digne de mérite et de

1. Pour : douleureuse.
2. *Essai historique et critique*, etc., abbé Bourret, ch. 3.

renommée perdurable que si vous vainquissiez ung grant peuple de Sarrazins par bataille... »

On a cette impression d'une éloquence qui naît et d'une grandeur pathétique dont la perfection se consommera au dix-septième siècle. Même, dans un autre sermon sur les Morts et sur ce texte : « *Beati qui lugent,* » Gerson nous tire des larmes, en mettant en scène une mère qui, du monde invisible, supplie son fils de prier pour elle et d'abréger son purgatoire ([1]).

Parlons des Traités spirituels. Le discours sur l'Excellence de la virginité est naïf et original ; il est aussi d'un moraliste et n'a rien de raffiné.

En voici un passage. Gerson énumère les inconvénients de l'hymen :

« Venons aux autres péchiés. Se femme mariée ha de son mari robes et paremens à son plaisir, elle prent orgueil sus les autres qui ainsy ne l'ont pas ; si elle est povrement habituée, envie tantost si boute, ire et courous, tensons et riotes à son mari, et se complaindera nuyt et jour que ses voisines qui n'ont pas si bien de quoy sunt mieulx vestues que ly. Samblable misère peut avenir pour ses enffans ; et n'est pas doubte que femme mariée ha trop plus occasions de courous et de ire et d'impacience que une autre, pour les diverses condicions qui souvent sunt ès maris, comme dit est, et pour les misères aventureuses... Deux frères ou deux très grans amys à grant penne peuvent demourer ensemble, sans avoir riote : trop plus grant (ef)fort est femme et homme conjoins par mariage estre continuellement ensamble sans ce que l'un ne face aucune chose deplaisant à l'autre, maismement quant ils sont gens povres, car povreté est de soy trop rioteuse et chagrineuse, et se prent à autrui volentiers, soit droit, soit tort. »

C'est du français qui se lit, à peu de chose près, aussi facilement que le nôtre, bien qu'il n'en ait ni la tournure achevée, ni l'élégance, ni l'air noble et académique ([2]). Quelle distance de Gerson à Froissart ! Et ce sont des contemporains. Commines, qui naît un peu moins d'un siècle après le prédicateur, n'écrira pas mieux.

1. *Sermon sur la mort.*

2. D'après le frère de J. Gerson qui était prieur à Lyon (Lettre à un religieux), l'illustre docteur avait écrit un volume *(in gallico)* de sermons adressés au peuple. — *Essai historique et critique*, abbé Bourret, ch. 5.

Gerson avait un ami, orateur comme lui, et moins célèbre, Nicolas de Clamenges, mort en 1435, qui a écrit un livre intitulé : « *De corrupto Ecclesiæ statu.* » Il met au banc des accusés, et le haut clergé qui dédaigne, à l'entendre, d'évangéliser le peuple, et ces curés qui, après bien des années, n'ont pas même visité leurs paroisses. Alors Jeanne d'Arc n'a point encore paru, et l'énergie du sacerdoce s'est énervée, en l'absence de toute autorité régulièrement établie, dans le désordre universel, et comme dans la disparition de l'unité catholique sous l'effort du schisme triomphant. Clamenges a une franchise crue qui annonce Menot et Maillard.

Au même temps, vivait un apôtre qui parlait d'inspiration. C'est Vincent Ferrier, un Dominicain espagnol, né à Valence en 1355. Apôtre de l'Angleterre et de l'Irlande, il l'est encore de la Petite Bretagne. On montre, à Vannes, la place où, d'une voix tonnante, il prêchait les vérités de la foi à la foule assemblée [1], dont les vagues se pressaient autour de lui comme les vagues de la mer autour du port, à quelques pas de la ville. Il avait le visage austère ; et l'on montre encore la cellule où il mourut, en 1419, dans la cité bretonne. Un autel occupe la place de sa couche ; on a peine à se tenir debout sous le plafond abaissé ; et l'escalier qui conduit là est assez étroit pour rappeler le chemin du ciel. On a de saint Vincent Ferrier un Carême, imprimé à Cologne en 1483.

Si ce ne sont pas des saints que Menot, Maillard et Fradin, ils méritent, au moins, le nom d'apôtres ; et leur sincérité gauloise, leur audace railleuse, leur hardiesse à tout dire, même aux princes, sous un roi nommé Louis XI, qui ne badinait guère, méritent bien un portrait en raccourci. Le Cordelier Ant. Fradin, le plus obscur des trois, ne fit que passer ; mais il eut une popularité singulière qui s'accrut de sa disgrâce, car il dut se taire. En vain Olivier le Daim voulut-il, un jour, calmer la foule des femmes assemblées autour du cloître de Notre-Dame et armées de couteaux ; il dut se retirer sans avoir réussi. Le roi fit proclamer, à son de trompe, « la confiscation des corps et biens » des récalcitrants ou récalcitrantes. Tout fut inutile. A la fin, deux courtisans, Jean le Boulanger et Hasselin, maître d'hôtel de Louis XI, déclarèrent, en tremblant,

1. « *Verbum Dei seminando, stupenda miracula operando, Hispaniam, Galliam, Angliam et Hiberniam perlustravit.* » Echard et Quétif.

Ant. Fredin banni du royaume, pour avoir attaqué « la justice du gouvernement du roy, des princes et seigneurs du royaume. » Le peuple suivit l'exilé ([1]) en foule, jusque hors Paris... et puis l'oublia.

Menot a été surnommé « *lingua aurea.* » Il vécut soixante-huit ans, jusqu'en 1518. C'est beaucoup pour un missionnaire. Moine cordelier, docteur, théologien, il prêche le Carême à Tours en 1508. Il fait une mission à Paris en 1517.

Jugez de sa hardiesse :

« C'est un fourbe, dit-il, c'est un voleur, le prédicateur qui tord l'Évangile pour plaire aux princes et aux grandes dames. »

Parle-t-il des riches ? A le croire, « si leurs vêtements étaient mis sous le pressoir, le sang des pauvres en découlerait. » Des officiers du roi ? Ils refusent aux religieux mendiants « le sel et le bois ([2])... » Des prêtres ? « Ils battent le pavé » aux alentours du Palais, Bénédictins, Bernardins, et même Franciscains, réguliers et séculiers. L'abbé est contre les moines, les moines contre l'abbé ; enfin le curé plaide contre ses paroissiens. S'agit-il des évêques ? On voit « des ânes couronnés, *asinos mitratos* ([3]), s'asseoir sur le siège des apôtres. » Ici le prédicateur reste-t-il dans la mesure s'il ne dépasse point la réalité ?

Cela n'empêche pas ce rude sermonnaire d'être poète... C'est sur les pentes des montagnes escarpées que naissent, dans l'herbe, au pied des noirs sapins, certains fruits ([4]) qui ont la plus délicieuse saveur.

Menot rappelle Villon quand il dit : « Où est le roi Louis, monarque redouté ([5]) ? Et Charles qui, dans la fleur de sa jeunesse, faisait trembler l'Italie ? Hélas ! ils pourrissent tous deux dans le cercueil ([6]). » Il n'y a rien comme la cruelle pensée de la mort pour ébranler l'imagination de l'orateur et lui inspirer, sous l'influence d'une sainte tristesse, de ces images égales à notre caducité, qui s'enfoncent pour toujours dans la mémoire du cœur.

1. *Chronique* de Jean de Troyes, année 1478.

2. *Sermones Parisiis declamati.*

3. Saint Ignace se prononça plus tard contre les virulentes attaques à l'adresse des supérieurs ecclésiastiques en un temps où la Réforme attaquait l'autorité elle-même. Jusque-là, même au quinzième siècle, la foi sauvait tout.

4. Les fraises des Alpes.

5. Sermon après les Cendres.

6. *Sermones Turonibus declamati.*

Maillard est encore plus hardi, si c'est possible : Je n'ai rien, dit-il, ou plutôt : « *Nihil habeo nisi linguam.* » Menacé pour son audace sacerdotale, par Louis XI, d'être jeté, une belle nuit, dans la Loire : « J'arriverai plus vite au ciel, riposte-t-il, par eau que par les chevaux de la poste. »

L'esprit n'est pas défendu, même à un apôtre. Cette repartie gasconne maintint Maillard au-dessus de l'eau.

Menacé de la mort par le père, il devint le confesseur du fils, c'est-à-dire de Charles VIII. Vicaire général des Cordeliers en France, cinq fois Provincial, le pape Innocent VIII le nomma légat, en 1488, pour faire abolir la Pragmatique Sanction de Charles VII. Réformateur de son Ordre, et, pour cela, « hué d'un chacun, » cet orateur sacré, par un dernier trait d'originalité qui l'achève, fut un politique et négocia la cession de la Cerdagne et du Roussillon. Ce n'était rien que la restitution à l'Espagne d'un bien mal acquis. Et Charles VIII ne faisait que remplir, par cet acte de simple honnêteté, les derniers vœux de Louis XI repentant, la promesse qu'en avait reçue saint François de Paule au tribunal de la pénitence. Mais Maillard n'était pas destiné à plaire aux grands. N'eut-il pas la malheureuse idée de soutenir dans ses propos la cause de Jeanne, l'épouse infortunée de Louis XII ? Il en fut payé, et dut s'exiler aux Pays-Bas. Aussi pourquoi voulait-il être plus sage que le Pape, dont la sentence avait confirmé le divorce royal ? Maillard mourut à Toulouse (1502), où il passait sans se faire connaître, étant encore dans la disgrâce de son souverain.

Il a composé des panégyriques, des sermons ([1]) pour les dimanches, un Avent, un Carême, un sermon sur la Passion, un autre sur la Confession, un sur la Madeleine, enfin celui de Bruges, dit encore « Tousseux », parce que Maillard a indiqué dans son manuscrit, avec des hem ! hem ! les endroits où il s'arrêtait pour tousser.

Avant tout, il s'attaque aux mœurs, aux modes, aux ridicules. Il est hardi, passionné, pittoresque, dramatique, énergique et trivial, jamais banal. Ainsi Madeleine, dans le sermon qui porte son nom, « élégante et vermeille, parfumée d'eaux de senteur, *ad faciendam relucere faciem,* » entourée de demoiselles de compagnie, présente son beau museau « *ante nostrum Redemptorem.* »

1. Les sermons d'A. Maillard ont été imprimés vers la même époque que ceux de Menot, et réédités, en partie, par Arth. Borderie, 1877.

L'enfant prodigue n'est pas peint d'une façon moins originale. Il a des « bottines d'écarlate bien tyrées, la belle chemise fronsée sus le colet ; le pourpoinct fringant de velours, la tocque de Florence à cheveux pignés ; » et quand il se sent « en poche M. d'Argenton,.. c'est un gouffre de tous biens. »

Jusqu'où Maillard n'a-t-il pas poussé la familiarité de l'éloquence ! Dans le sermon de Bruges, il récite ou déclame une sorte de cantique qui sera répété par les assistants ([1]) :

Bonnets rouges et chapeaux blancs,
Ribleurs et batteurs de pavéz,
Vous mourrez tous, pour parler franc,
Et serez damnez ou sauvez.
Maillard vous a très bien lavez ;
Làs ! vous amenderez-vous jà,
Qui menez la vie que sçavez,
Pour rendre compte et reliqua ?

Un autre jour, à Toulouse, il fit entendre à la foule une sorte d'oraison funèbre, en douze strophes, où il célébrait la puissance de la mort qui fauche sans pitié les humains.

Il est temps de citer un passage plus complet de quelqu'un des sermons de Maillard. Je choisis la péroraison du sermon de Bruges, prononcé en l'année 1500 :

« Or, levez les esperitz, qu'en dictes-vous, seigneur, estes-vous de la part de DIEU ? Le prince et la princesse, en estes-vous ? baissez le front. Gentilzhommes, jeunes gaudisseurs, en estes-vous ? baissez le front... Et vous, jeunes dames de court, en estes-vous ? baissez le front. Dictes-moy, s'il vous plaist, ne vous estes-vous pas myrées au jourd'huy, lavées et espoussetées ? — Oy bien, frère. A ma voulenté que vous fussiez ainsi soingneuses de nectoyer vos âmes.

» Or, levez les esperits, qu'en dictes-vous, seigneurs ? Regardez-moy tous. Estes-vous là, les usuriers pleins d'avarice ? Certes il faut restituer ; et ne suffist mye de dire : « Je ferai dire des messes, je donnerai pour l'amour de DIEU, » il faut rendre les biens à ceulx à qui ilz sont, ou jamais n'entrerez en paradis. »

Les « Baillifz et Escabins rapineux » ont aussi leur part ; et le tout se termine de la façon la plus naïve : « Le *Pater noster* et un *Ave Maria* pour mon intencion. » L'audacieux apôtre n'avait épargné, parmi tant d'auditeurs puissants, que la princesse Marguerite, présente à son sermon, fille de Maximilien

1. Sur l'air de *la Bergeronnette savoisienne*.

et de Marie de Bourgogne : « A la dame veuve, dit-il, patience et humilité ; car DIEU l'a visitée ! » Seule, elle eut le droit de ne pas baisser la tête.

C'est ce mélange de foi candide, de force, de familiarité, d'éloquence pathétique ou élevée et de réalité vulgaire mais expressive ; c'est ce mélange de ce qu'il y a de plus naturel dans la vie commune, mis en relief avec une naïveté saisissante, et de ce qu'il y a de plus surnaturel dans la vie chrétienne, qui fait l'originalité de Maillard, le type le plus caractéristique du prédicateur populaire au quinzième siècle. Gerson est plus près de nous par le style, et n'a ni cet élan, ni ces saillies, ni ce pittoresque, ni cette couleur, que je dirais volontiers immortelle. Avons-nous aujourd'hui cette franchise apostolique ? Ne restons-nous pas dans les généralités et les abstractions, par une délicatesse excessive, au lieu de descendre avec des détails précis, et pour ainsi dire personnels, jusqu'à ce point du cœur où la parole blesse comme un outil de médecin pour sauver ? Nous plaisons à l'imagination ; nous tournons autour du cœur, nous noyons l'apostolat dans la phrase ; et, pour ne rien compromettre, nous compromettons la vérité.

Un contemporain de Maillard, c'est Raulin, docteur en Sorbonne, proviseur de Navarre en 1481, savant commentateur de la logique d'Aristote, et qui mourut en 1514, un an, pour ainsi dire, avant l'ouverture officielle de la Renaissance par l'avènement de François Ier. Il n'a pas la profondeur et la force d'analyse de Gerson ; il n'a pas l'originalité de ses deux émules ; il est net et didactique, il est froid, et déjà d'un autre temps. Il arrive rarement que les professeurs soient de véhéments orateurs. Chose assez bizarre, d'un de ses sermons, publiés en 1512, La Fontaine a tiré les *Animaux malades de la peste ;* ou plutôt les deux écrivains se sont rencontrés pour narrer, l'un dans un sermon, l'autre familièrement, la même histoire. Ils ont même fait un échange ; Raulin a été naïf dans la chaire, La Fontaine sublime dans la fable. Et l'on peut regretter la naïveté de la prédication au moyen âge. Le goût manquait sans doute et la mesure ; mais la foi couvrait mille misères de détail, emportant les cœurs vers l'éternité, comme un fleuve taché de quelques débris entraîne, sans que l'œil les voie, dans sa course rapide, la masse profonde de ses eaux vers l'océan.

Encore un trait, pour finir. Il est de Maillard. Il peint la mort de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. C'est d'une éloquence

pour laquelle il semble que le mot réalisme ait été fait. Mais la foi transfigure les mots :

« Sa très douloureuse Mère (de JÉSUS-CHRIST) estoit là presque morte de douleur, pitié et compasion ; la quelle adonc le veoit languissant, les yeulx tous morts, les lèvres toutes mortes, la bouche ouverte, la langue sanglante, la chère basse, la face enflée et tout le corps asseiché, couvert de sang mort et figé... Son chief et sa barbe (étaient) glacez de sang et ne avoit où recliner sa teste, que le cor navré ne pouvoit plus soutenir... Lors commença à languir, tournant les yeux en la teste, en la manière de ceulx qui meurent, maintenant les ouvrant, puis les clouant en inclinant sa teste ça et là, comme disant adieu à sa très-digne mère et à ses aultres amis qui là estoient ; les puissances et forces lui failloient, les veines estoient vides, tout son précieux sang espandu... »

Notre foi est plus élégante ; est-elle aussi profonde ?

Nous ne dirions pas des chanoines « qu'ils lisent leur office dans la cuisine » (Menot) ; ce serait faux. Et nous n'oserions crier à nos ministres, députés et sénateurs : « Écorcheurs de pauvres, *excoriatores pauperum*..., vos taxes et vos impôts seront sel et épices pour saupoudrer vos chairs dans la damnation (1) ! »

En résumé, l'éloquence de la chaire, après ses humbles commencements, n'a fait que grandir au douzième et au treizième siècle, avec saint Bernard et saint Thomas d'Aquin ; elle va s'éteindre au quinzième, quand J. Gerson en rallume le flambeau, au milieu du désordre universel. Cinquante ans environ après la mort de Jeanne d'Arc, qui a sauvé, pour un bon moment, l'âme de la France et remis en place le roi et les mœurs, de nouveaux orateurs tentent un suprême effort contre la dépravation sans cesse croissante de la noblesse de cour qui inspire les cent Nouvelles Nouvelles, et même contre la fragilité des gens d'église. A leur éloquence apostolique, populaire et satirique, va succéder la fureur des prédicants de la Réforme et le fanatisme de certains prédicateurs de la Ligue.

1. A Menot, à Maillard, etc., on peut encore ajouter l'Italien Berlette, qui n'est pas sans génie, et prêcha en France dans notre langue ; le Breton Alain de la Roche, promoteur de la dévotion du Saint Rosaire ; Jean Flameng, qui prêcha en français, à Lille, en 1490. Ses sermons furent longtemps conservés dans la bibliothèque de cette ville.

CHAPITRE XXI.

L'ÉLOQUENCE PROFANE AU MOYEN-AGE.
ÉLOQUENCE POLITIQUE.

L'ÉLOQUENCE profane débute, chez nous, aux champs de Mai, dans les cours plénières d'Aix-la-Chapelle, de Paris et de Laon. Il y a déjà des orateurs, sans art, à « la chère hardie, au cuer de baron. » Cette éloquence très primitive se fait entendre et se développe, non seulement aux assises, aux parlements, « en un verger, » sous la tente du prince, mais encore dans les festins où grondent « la noise et le hutin. » A peine née, elle dégénère. On se dispute, et la langue impétueuse anime le bras à l'action. On se lance, avant le dessert, « les quartiers de chevreuil ou les cygnes empoivrés ; » on manie jusqu'au sang « le couteau d'acier. » Les trouvères nous l'ont raconté, et rien ne prouve qu'ils aient jamais eu la vertu poétique d'adoucir les cœurs.

Déjà du temps d'Homère, les héros péroraient dans les réunions et dans les batailles. Nous avons entendu, dans les gestes, les longs discours de Roland, d'Olivier, de Charlemagne ; et c'est l'éloquence de Villehardouin qui décida, à Venise, la quatrième croisade.

Nos rois avaient toujours auprès d'eux des conseillers « bien emparlés et bien enlangagés. » De leur assemblée sortit, plus tard, le parlement de Paris. Aux pairs qui siégaient, sous Philippe-Auguste, au conseil du roi, saint Louis ajouta quelques bourgeois de sa bonne ville de Provins, d'Orléans aussi, de Sens et de Laon, pour avoir leur avis sur certaines questions seulement, entre autres celle des monnaies ordinaires ; mais les députés de chaque cité se tenaient modestement debout au pied de l'échafaud, c'est-à-dire de l'estrade où figuraient assis, suivant leur rang, le roi, les barons et les prélats.

Nos rois eux-mêmes prirent la parole plus d'une fois dans leur conseil, et Philippe-Auguste harangua ses troupes, le jour de la bataille de Bouvines, après la messe. Une belle église vient de s'élever au lieu présumé où le roi, inspiré du ciel, anima ses

soldats au combat par quelques paroles [1] nobles et toutes chrétiennes ; et s'il sauva bientôt sa couronne, l'éloquence royale n'y fut pas pour rien. Commines a dit : « Nulle qualité n'est mieux séante ni plus profitable à un prince et gouverneur de peuple, que d'avoir la parole à son commandement. »

Mais c'est en réalité, au quatorzième siècle seulement que s'ouvre l'ère de l'éloquence officielle et politique, avec les premiers États-Généraux. On a quelques fragments des discours qui y furent prononcés, des harangues, remontrances, propositions et déclamations des députés, des membres de l'Université, des agitateurs et des démagogues. Ceux-ci sont de tous les temps.

Allons par ordre.

Nous possédons la traduction latine [2] du discours de Philippe le Bel à l'ouverture des États-Généraux, qui eut lieu en 1302, à Notre-Dame, et le texte presque original de la réponse au roi des États-Généraux. On se croit de plus d'un siècle éloigné de saint Louis, mort trente-deux ans auparavant :

« A vous, très noble prince, nostre sire, Philippe, par la grâce de DIEU roi de France, supplie et requiert le peuple de vostre royaulme, pour ce qui lui appartient que ce soit faict, que vous gardiez la souveraine franchise de votre royaulme qui est telle que vous ne reconnoissiez de vostre temporel souverain en terre fors que DIEU, et que vous fassiez déclarer, si que tout le monde le saiche, que le pape Boniface erra manifestement et fist *péché mortel*, notoirement en vous mandant par lettres bullées qu'il estoit souverain de votre temporel et que vous ne pouviez prébendes donner, ni les fruits des églises et cathédrales vacants retenir, et que tous ceux qui croyent au contraire, il les tient pour hérèges. »

Ce début de l'éloquence des États n'est-il pas du dernier comique ? Et cette prétention de mettre le Pape en état de péché mortel ne fait-elle pas rire de pitié ? En somme, d'après cette théologie nouvelle, le vrai Pape, c'est le Roi qui juge le Pape ; et l'hérétique, ce n'est pas Philippe le Bel, c'est Boniface VIII. L'assemblée des États supplie humblement le monarque de le déclarer à tout le royaume. A côté de cet orgueil réel de la noblesse de France et des juristes imprégnés de paga-

1. Les *Grandes Chroniques* nous ont conservé le résumé fidèle de son discours.
2. Elle est dans le continuateur de Guillaume de Nangis. On a aussi la réponse des États, dont nous donnons un extrait.

nisme césarien, n'y aurait-il point quelque chose de plus misérable encore? N'est-ce pas qu'il répugnait aux gens d'argent, introduits récemment dans les États, de laisser sortir les capitaux de France pour enrichir la caisse d'un étranger? La bourgeoisie n'a jamais rien vu au-delà des frontières de la patrie naturelle. Elle n'a pas dans le cœur l'idée du Pape; et c'est à peine si, dans ses plus beaux moments d'obéissance dévouée au roi, elle voyait, plus haut que lui, le Roi du ciel. Dans la suite, Henri IV lui plaira, quel qu'il soit, huguenot ou musulman, pourvu qu'il soit de sang royal. Elle manque de vue et de générosité; l'étroitesse de ses habitudes a fait l'étroitesse de ses opiniâtres convictions.

Si l'on a gardé de 1302 ce discours significatif, en revanche, les États de Tours (1308), où les Templiers furent condamnés, ne laissèrent aucune trace écrite de l'éloquence des orateurs. Le roi n'a-t-il pas fait disparaître à dessein les preuves de son crime? S'il y a un témoin, c'est sa conscience, au jour de l'agonie. Il désespéra, en mourant, de DIEU et de son salut. « Trop me nuisent, disait-il, les malédictions dont je suis poursuivi. »

Heureusement les Archives des États ne sont pas toujours aussi noires ou muettes. En 1314, l'éloquence du chancelier de France, Enguerrand de Marigny, pendu l'année suivante, par un effrayant caprice de la tyrannie populaire, enleva les applaudissements des États et le vote de l'impôt pour la guerre de Flandre. Le roi lui-même prit la parole; la « complainte » du chancelier terminée, il s'avança sur le bord de l'estrade, et demanda qui tenait pour son parti. La réponse fut une ovation à laquelle il ne manqua guère que le pavois des premiers Francs, nos ancêtres. Un bourgeois parisien, Étienne Barbette, parlant au nom du pays tout entier, jura « qu'ils estoient tous prêts à marcher à leurs coûts et dépens, là où (1) le roy les voudroit conduire. »

On regrette que d'une si belle assemblée, qui fait aimer davantage la vieille patrie, il ne reste rien qu'une magnifique description, des lambeaux de harangues, et pas un discours complet.

Avançons dans le siècle... Les États de 1317 confirment la loi salique; ceux de 1329, de glorieuse mémoire, refusent de reconnaître pour roi de France l'Anglais Édouard III. Et

1. *Grandes Chroniques de France.*

Nicolas Gilles, dans ses « Annales de France, » nous raconte de quelle façon, en 1328, fut conclu par les gens des États de France, « présent le dit roy Ph. de Valois, qui s'y accorda, que l'on ne pourroit imposer ni lever tailles en France sur le peuple, si urgente nécessité ou évidente utilité ne le requerroit, et de l'octroy des gens des Estats. »

Nous savons encore qu'après Crécy, un an avant Poitiers, en 1355, les États-Généraux répondirent aux instances patriotiques de l'archevêque de Rouen et chancelier de France, de Laforest, en votant cinq millions et demi de subsides pour chasser l'Anglais ; c'était une somme énorme pour l'époque, et qui devrait être bien multipliée aujourd'hui pour chasser l'étranger. Les prêtres payèrent l'impôt de bonne grâce, comme le reste de la nation ; et les députés ajoutèrent « qu'ils vouloient [1] vivre et morir avec le roy, et mettre corps et avoir en son servise. »

Rien n'a survécu, qu'un récit abrégé des hardies improvisations de nos vieux orateurs. Mais les faits sont là ; ils sont éloquents. Malgré la guerre civile et la guerre étrangère, la France sortira vivante d'un naufrage de cent ans. Le patriotisme du peuple français, si bien mis en relief aux États, dans plus d'une rencontre, en sera cause, et cet autre patriotisme qui unit les âmes, malgré des égarements passagers, depuis celle du roi jusqu'à celle du vilain, dans la même espérance d'une autre patrie ! Ce double sentiment sauvera le pays avec son unité politique et religieuse à la fois. La France anglaise eût pu devenir schismatique avec l'Angleterre.

Mais cette unité, qui l'avait consommée ? Saint Louis. C'est lui qui en avait serré le nœud puissant. Grâce à lui, notre patrie, comme la Pologne, vécut dans la mort, en quelque sorte, un siècle durant. Et c'est une sainte, un siècle et demi après saint Louis, qui délivrera de ses bandelettes et ressuscitera ce nouveau Lazare, la France !

L'éloquence des États, dans ces temps de guerre impitoyable et d'anarchie politique, ne fut pas toujours aussi généreuse, il s'en faut. Il n'y a pas là de quoi s'étonner. A quelle époque les esprits séditieux ont-ils eu le moindre respect pour les douleurs de la patrie ? Et sans remonter si haut, sans nommer Cléon d'Athènes ou Catilina de Rome, n'avons-nous pas vu, en 1870,

1. *Grandes Chroniques de France.*

des tribuns se faire une proie de la France agonisante ? C'étaient pourtant de beaux parleurs, qui avaient sans cesse sur les lèvres le bonheur du peuple et la gloire du pays. L'histoire du monde est, en vérité, une histoire qui se répète ; et nous dirions volontiers que rien n'a changé, si, en face de l'égoïsme toujours renaissant de l'homme, le christianisme n'avait fait sortir du sein de l'Église, et comme du cœur de DIEU lui-même, pour sauver son peuple, des âmes transfigurées qui s'offrent en sacrifice, au lieu de se sacrifier les autres. Tels furent, à différents degrés, Charles V, le roi empoisonné qui vit dans la couronne de France une couronne d'épines, Duguesclin, qui chassa une première fois l'Anglais, et la Pucelle, qui le chassa pour toujours. Ceux-là ont sauvé la patrie ; Robert Le Coq, Étienne Marcel et Charles le Mauvais l'auraient perdue.

Alors le mal avait autant de violence que le bien avait de force dans des âmes encore neuves. Et le clergé lui-même comptait ses tribuns. Le plus audacieux fut l'évêque de Laon, Robert Le Coq, « *périlleux en paroles* (1) *et très mauvaise langue,* » un ancien avocat. C'était en 1356. Nous venions d'être battus à Poitiers ; et le chancelier de Laforest, aux États-Généraux de Paris, qui comptaient plus de huit cents membres, essayait timidement d'expliquer notre défaite, et d'obtenir qu'on délivrât le roi. Le peuple ému s'agitait aux portes de l'assemblée. A peine l'orateur a-t-il fini que Robert le Coq s'écrie (2) : « Il est temps de parler ; honni soit qui bien ne parlera ! » A son avis, il faut « destituer les officiers du roi. » Traduisons : il faut tout changer au profit des agitateurs... Tout est perdu. « Le royaume de France a été moult mal gouverné, dont trop de méchefs sont advenus, et le peuple ne peut plus souffrir ces choses. » C'est donc le bien public, le seul bien public qui ouvre le cœur et les lèvres du prêtre vendu à Marcel, prévôt des marchands. Si le royaume est si maltraité, la faute en est au duc de Normandie, le Dauphin, « prince de très mauvais sang et pourri, indigne de vivre. » Il faut de ces mots-là pour agir sur le peuple. Plus ils sont forts ou épais, plus il y croit ; il s'en enivre.

Il y avait derrière R. Le Coq un vulgaire démagogue, tribun taciturne, éloquent par procuration et qui n'a écrit que deux lettres (3) : l'une d'un révolté, au régent ; l'autre d'un traître,

1. *Grandes Chroniques de France.*
2. Id.
3. Elles ont été découvertes par M. Kervyn de Lettenhove.

aux Flamands. Il se nommait Étienne Marcel ; il était prévôt des marchands, avec le siège de sa royauté éphémère dans « le parloir au bourgeois » ou « maison de la ville, » en place de Grève ([1]). La République d'aujourd'hui lui a élevé une statue.

Ce chef d'une première commune, cet astucieux bourgeois, ce calculateur habile, sans autre idée que celle d'être et de rester au pouvoir avec l'appui du peuple, avait des orateurs à gages, entre autres quatre échevins, que nous appellerions ses adjoints à l'heure qu'il est. Ils haranguaient journellement ses partisans, faciles à reconnaître par leurs chaperons rouges et bleus. La foule, souvent stupide, dans ses haines comme dans ses amours, qui subit d'abord le joug des gens hardis et des phrases creuses, applaudissait avec frénésie ; elle criait : « Nous voulons vivre et morir avec le prévôt des marchands ([2]) ! » Elle assassinait qui Marcel voulait, et, à l'heure où furent égorgés, au Louvre, deux maréchaux, elle épargna le Dauphin, seulement sur la volonté du maître, qui le couvrit de son chaperon. Cinq siècles après, le bonnet phrygien sauvera, pour un jour, le roi Louis XVI.

Toussac, un orateur verbeux, dont la mort sanglante suivit de près la mort du dictateur, était une des quatre voix par lesquelles il parlait au public parisien. C'était le surveillant des *royaux*, nous dirions des royalistes... Les mots changent plus que les choses... « Il y a trop de mauvaises herbes, criait-il, au jardin public ; elles empêchent les bonnes de fructifier et amender. Pour le profit et amendement du peuple ([3]), il faut nettoyer le jardin. »

Ce parleur champêtre et pittoresque était du Midi. Il eut son jour de gloire, comme ces vils insectes, d'après Aristote, qui brillent un instant, dans la boue, aux rayons du soleil.

Un jour pourtant, Marcel parla lui-même, d'une fenêtre « du parloir au bourgeois, » près du Châtelet, pour prouver que ceux qui venaient d'être tués, dans la salle même des États, les maréchaux de Champagne et de Clermont, « estoient faux, mauvais et traîtres ([4]). » Il fut applaudi.

Qui osa, à cette parole d'un traître, opposer une parole ferme et loyale ? Ce fut le roi lui-même, ou plutôt le Dauphin, régent

1. C'est là que s'éleva plus tard l'Hôtel-de-Ville, brûlé en 1871.
2. *Grandes Chroniques.*
3. Id.
4. Id.

par la captivité de son père, en un mot le futur Charles V, alors âgé de vingt et un ans. N'est-il pas beau de voir la royauté de France, baptisée avec Clovis, consacrée par tant de batailles et par la sainteté de Louis IX, ne pas plus craindre le peuple que l'étranger, et essayer, par l'éloquence la plus populaire, de relever le trône du sein de l'anarchie, pour relever la France ? Il y a, dans cette transformation successive de nos rois, qui ont toutes les vertus les plus opposées pour nous gouverner ou nous sauver, quelque chose de providentiel, de merveilleux, et qui nous fait croire qu'un jour, par une nouvelle merveille, DIEU suscitera, n'importe sous quel nom politique, un nouveau restaurateur de notre gloire, pris dans la chair, dans le sang et dans le cœur de la France !

Donc, nous disent, en résumé, les Grandes Chroniques, un jeudi du mois de janvier 1358, le régent, accompagné de six ou sept fidèles, sortit du Louvre, à cheval, vers neuf heures du matin, et se rendit aux Halles, où fourmillait le peuple, alors nommé « le commun. » Il déclara calomnieux les bruits répandus par ses ennemis, qu'il voulait fuir la capitale ou la remplir de soldats... Il avait, au contraire, l'intention de vivre et de mourir au milieu de son « bon peuple de Paris... Comment d'ailleurs pourrait-il lever des troupes, même contre l'Anglais ? Il n'avait encore rien vu, absolument rien, des fonds votés depuis deux ans par les États. »

On applaudit à cette éloquence toute de raison, quoique familière et sobre, si bien ordonnée, dit Christine de Pisan, « qu'un rhétoricien quelconque (1), en langue françoise, n'y sçeust rien amender. »

Mais le peuple est tellement mobile ! Le lendemain, dans une autre assemblée, à Saint-Jacques de l'Hôpital, près du rempart, au bout des rues Mauconseil et Saint-Denis, en présence même du jeune prince, un séditieux, Toussac, était applaudi par la multitude ; et l'orateur de Charles V, son chancelier, était hué...

Toussac avait crié à la trahison ; il s'était élevé contre les officiers du roi. On a toujours gain de cause contre l'*entourage*, surtout s'il est brillant et chamarré. Il affirma que (2) « le pré-

1. *Livre des Faiz et Bonnes Meurs du Sage Roy Charles V.*

2. *Grandes chroniques.*



vost des marchans étoit preud'homme, et avoit fait ce qu'il avoit pu pour le bien et le sauvement et le proufit de tout le peuple. Et dist que sur le dict prévost régnoit haine, et que il le savoit bien. Et que si le prévost cuidoit que ceux qui là estoient présens et les autres de Paris ne le vousissent porter ni soustenir, il querroit son sauvement là où il le pourroit trouver. »

Là-dessus, Marcel est acclamé par le peuple crédule ; c'est l'idole. Au fond, il n'est que l'agent d'un démagogue sorti de l'aristocratie, de Charles le Mauvais... Triste temps que celui où l'éloquence de la révolte est représentée dans les trois grands corps de l'État, par quelques bourgeois, un prêtre, un roi !... C'est une ébauche de 89. Elle a, sans compter les autres, son petit Mirabeau [1] dans Ét. Marcel, son Talleyrand, son évêque dans Le Coq, et son d'Orléans dans Charles-le-Mauvais.

Mais, en 1358, la révolte n'allait pas jusqu'à DIEU.

Essayons, en quelques mots, de peindre la méchante âme de Charles le Mauvais. Ce prince avait l'élocution facile, insinuante et populaire. Il pouvait parler six heures sans s'arrêter. Il le fit, un jour, sur la rive gauche de la Seine, monté sur une estrade adossée au mur de Saint-Germain des Prés, dans le val des Écoliers. Il y avait là dix mille personnes ; et l'orateur ne termina son discours qu'à midi. « On avoit dîné par tout Paris qu'on l'entendoit encore preschant [2] sur son échafaud. » Il paraît que nos ancêtres d'alors ne faisaient guère plus tard que onze heures leur principal repas, et que parler, n'importe sur quel sujet, c'était « prescher ; » quand il eut fini son « sermon, » disait-on alors du plus naturel discours d'un chef d'armée ou d'un rhéteur. Et si les termes ou les textes religieux [3] se mêlaient sans impiété aux harangues les plus révolutionnaires, c'est que la société, demeurée absolument chrétienne, entraînait, dans ses usages, même les plus malicieux ; et son écume gardait encore une teinte de sa foi..

Ce misérable Charles de Navarre osa faire ensuite, à Rouen, une sorte d'oraison funèbre des morts de son parti, des *anarchistes*, pour les peindre avec un mot tout moderne. Il prit même pour texte un texte sacré : « *Innocentes et recti adhæse-*

1. Mirabeau, aux États, était député pour le Tiers, c'est-à-dire pour la bourgeoisie.
2. *Grandes Chroniques.*
3. Le mot *sermo*, d'où vient sermon, avait un sens profane à Rome, mais ce sens avait déjà changé dans notre langue.

runt mihi : les innocents et les justes se sont mis sous ma conduite. »

Ce saint ne pouvait déshonorer la couronne ; et c'est une des scènes les plus intéressantes de cette comédie tragique de 1358 que celle où le grotesque Toussac, échevin pour la forme, le proclama roi, d'une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, aux acclamations de la foule stupide, égarée par la douleur, par la faim, et par la parole sonore de l'un des prédécesseurs de Gambetta...

Pour achever cet acte bouffon des annales de France, Charles de Navarre, avec une éloquence de renard, remercia la foule et fit une sorte de discours du trône à ses électeurs improvisés.

« Beaux seigneurs, dit-il, le royaulme est moult malade, et y est la maladie moult enracinée ; et pour ce, ne peut-il être si tôt gary ; si ne vous vueillez pas mouvoir contre moy, si je ne apoise sitost les besognes, car il y faut trait et labour (1). »

Il le croyait peut-être au moment où il parlait. Ce qui nous frappe davantage, c'est que la royauté la plus voisine, après celle du Pape, de la royauté de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ait pu être volée au profit de l'enfer, ne fût-ce que pour un instant, et par la popularité de celui que ses partisans eux-mêmes appelaient « Sire Larronciaux. » Le mot était de Robert Le Coq.

Par bonheur, Maillard tua Marcel, une nuit où le prévôt livrait décidément Paris, et sa garnison et ses portes à Satan, je voulais dire à Charles le Mauvais (1358). Le coup de main triomphait du coup de langue ; et la royauté imposait, pour un quart de siècle, silence à la faconde des démagogues ; celle-ci renaîtra avec l'anarchie, quand la royauté semblera chanceler de nouveau sous un roi en démence.

L'Université de Paris elle-même s'égare dans la politique. Elle avait fait, en 1378, à l'empereur Charles IV, les honneurs de Paris, et maître Jehan de la Chaleur, docteur et chancelier, à la tête des professeurs en robes, en chapes et en habits fourrés, avait lu au prince un discours d'apparat. Le souverain allemand y répondit en latin. C'était au mieux ; et l'on rivalisait d'éloquence, de périodes et de science. Mais la science enfle, disent les Saintes Écritures ; et Gerson lui-même, qui ne s'en doutait guère, se fit, près de cinq cents ans avant Cousin, Villemain et 1830, agitateur et politicien. Il eut le mauvais goût d'arracher la théologie, la rhétorique, le grec, le latin, voire

1. *Grandes Chroniques.*

même la grammaire, à la paix silencieuse qui protège l'étude, pour se lancer et lancer les professeurs en bonnet carré, avec leur vingt ou trente mille élèves, dans l'arène politique....

« Qui oserait, s'écriera-t-il un jour (1405), dans une de ses huit Propositions politiques et scolastiques, celle-là intitulée *Vivat rex* ([1]), et la plus célèbre, qui oserait nous dénier le droit de représenter le royaume dans l'assemblée des États ? » L'Université, à son avis, est « plus qu'une royauté universelle, c'est l'univers tout entier ([2]). » Cela sent l'emphrase, et l'orgueil en est cause, l'orgueil pédantesque. En bas, même confusion depuis la mort du roi sage.

Si nous en croyons Froissart ([3]), Paris, en 1382 et plus tard, présentait le spectacle le plus excentrique de l'anarchie dans les idées et dans la rue. Le peuple était armé. Trente mille hommes, qu'on nommait *les routiers* ou *maillets* de Paris, en garde contre les princes, les nobles et les gens du roi, « faisoient, toutes les nuits grands gaits, et levoient toutes les chaînes, afin que on ne put chevaucher ni aller à pied chez eux. » Ils étaient capables « de combattre de eux-mêmes, sans autre aide, le plus grand seigneur du monde... » Ils portaient « des maillets de fer et d'acier, de périlleux bâtons pour effondrer heaumes et bassinets. » C'était comme la garde nationale de l'émeute.

Pour compléter la ressemblance avec l'ère moderne, il y eut, en 1412, des listes de suspects ([4]). Et l'anarchie ne dura pas, en tout, moins de quarante ans ! Pauvre France !

Comme à l'Abbaye, quatre siècles plus tard, on vit alors la populace, après avoir forcé le Palais, courir au Petit Châtelet, appeler les prisonniers qu'elle y avait enfermés, l'un après l'autre, les inviter à sortir ([5]), et, au moment où chacun d'eux baissait la tête pour passer le guichet, les immoler à coups de haches et d'épées.

Remontons encore vers 1391. Alors une espèce de mégissier *(alutarius)* tient, à la tête de trois cents séditieux, le Con-

1. *Opera Gersoni*. Ed. L. Ellies Dupin. Le manuscrit de Saint-Victor donnait ce discours en français, tel sans doute qu'il fut prononcé.

2. *Universitas repræsentatne universum regnum ? immo vero totum mundum.*

3. *Froissart*. Ed. Buchon.

4. Le religieux de Saint-Denis. — « *Quos sibi nocivos opinabantur... scriptis notare jusserunt.* » .

5. Le religieux de Saint-Denis.

seil de la régence emprisonné dans son palais. Il hache sa phrase sur le thème de tous les tribuns de tous les temps. A l'entendre [1], les seigneurs vivent de « la substance du peuple..; ils vous raviraient, sans aucun doute, s'ils pouvaient, votre part de lumière. »

Il y a un cri qui domine tout : *Nous ne voulons plus de maîtres* [2] *!*

A cette éloquence du tranchet, un lâche politique, Miles de Dormans, évêque de Beauvais, répond d'une fenêtre du palais en faisant, pour museler ce petit contingent de trois cents bêtes fauves, l'apologie de la souveraineté du peuple. C'est trop fort pour que nous ne citions pas les paroles mêmes du démagogue improvisé :

« *Nam etsi centies negent, reges regnant suffragio populorum eorum qui vires illas formidabiles faciunt* [3]. »

« Oui, le niât-on cent fois, les rois règnent par le suffrage des peuples ; et c'est la force des peuples qui les rend formidables. »

Le plus bas de tous les orateurs, en 1413, c'est « Caboche, cet ignoble écorcheur de bêtes ; » il résiste aux propositions de paix faites plus tard par le duc de Guienne : « il jette des regards farouches sur ses envoyés. » — « Ils nourrissent, dit-il, le dessein de tenter traîtreusement contre cette ville quelque coup de main. Ne vous fiez pas à leurs paroles. Ils n'auront point de cesse qu'ils ne vous aient enlevé vos chaînes, ôté toutes vos armes... Par le Sang de JÉSUS-CHRIST qui a coulé goutte à goutte, s'il en est ici, quelle que soit leur autorité, qui aient l'audace de consentir à cette paix, nous les tenons, dès ce moment, pour traîtres au Roi et à la bonne ville de Paris [4]. »

Le clergé a aussi plus d'un tribun.

Parmi les sermonnaires fanatiques et politiques de l'Université ou d'ailleurs, tribuns sous la robe sacerdotale, il en faut citer deux, le docteur Eustache de Pavilly, Carme, et le moine augustin Jacques Legrand, docteur aussi.

N'était-ce pas E. de Pavilly qui appelait, en l'hôtel Saint-Paul, aux États de 1412, les conseillers du roi « quémandeurs [5] de pots de vin, trafiquants d'arrêts et de sentences ; »

1. Le religieux de Saint-Denis.
2. « *Quod importabile jugum nisi modò excutiatur,* » etc... id.
3. Le religieux de Saint-Denis.
4. Id.
5. Voir J. des Ursins, *Histoire de Charles VI*, année 1412.

les serviteurs du roi et de la reine « maulvaises herbes et orties périlleuses du jardin royal, » qu'il « faut oster, sarcler et nettoyer, afin que le demeurant en vaille mieulx ? »

Au fond, c'est banal et vieux comme le monde, malgré quelques mots pittoresques.

Mais l'effet n'en était pas moins redoutable. Le peuple répondait au tribun par *des cris horribles*. L'assassinat suivait. Après une harangue d'Eustache de Pavilly, on arrêta des officiers du roi, avec « quinze dames et demoiselles de l'hôtel de la reine (1). » L'éloquence tombait sur les cœurs et la hache sur les têtes, le tout, souvent et très souvent, en vingt-quatre heures !

J'ai nommé Jacques Legrand tout à l'heure, ce traître qui vendit la France à l'Angleterre, pour en obtenir l'appui nécessaire à son parti dans la guerre civile ; ce traître, dis-je, eut quelques beaux jours (1400) et des mouvements d'éloquence indignée contre la reine Isabeau.

Prêchant devant elle et ses courtisans, il osa lui dire, d'après la *Chronique du religieux de Saint-Denis :*

« Votre salut m'est plus cher que vos bonnes grâces. Oui, le vice règne seul à votre cour ; l'ivresse et la débauche y font de la nuit le jour. Ces maudites et infernales suivantes qui assiègent sans cesse votre cour, corrompent et énervent les cœurs. Elles efféminent les chevaliers et les écuyers, et les empêchent de partir pour des expéditions guerrières, en leur faisant craindre d'être défigurés par des blessures (2). »

Il ne fut pas moins courageux contre les oncles du roi, légers et voluptueux, richement vêtus « de la substance, des larmes et des gémissements du pauvre peuple. »

Mais le prophète nuisait au prédicateur. Jacques Legrand conclut « que le Souverain Maître des rois transporterait le sceptre de France à des étrangers... »

Il voulut même aider DIEU et aller plus vite que DIEU. C'est pourquoi sa mémoire est flétrie.

Il eût mieux valu pour lui qu'on le jetât à l'eau, comme le voulait un courtisan, indigné de sa rude éloquence. La mort lui eût épargné la trahison. C'est moins un prédicateur qu'un harangueur politique.

De la place, des rues et des églises même, dont la paix était

1. *Histoire de Charles VI*, Juvénal des Ursins, année 1412.
2. *Chronique* du religieux de Saint-Denis.

troublée, jusque dans la chaire chrétienne, par la déclaration des démagogues, retournons aux États-Généraux. Là était la véritable place de la politique dans les temps ordinaires, sous la présidence de DIEU et de son lieutenant, le roi de France.

On rentrait enfin dans une ère de paix glorieuse et douloureuse... car cette paix était sortie des victoires de Jeanne d'Arc et de son bûcher. Il avait fallu pour sauver la France un miracle et un nouveau Calvaire.

Les premiers États-Généraux vraiment réguliers, après la guerre de Cent ans, se réunirent, en 1439, à Orléans. Jean Juvénal des Ursins y fut le chef de « l'ambassade de Paris ; » et Jean Chartier ([1]), frère d'Alain, nous a conservé le discours qu'il y prononça. On y lit :

« Regardez et advisez quelles merveilles DIEU a faictes pour le Roy ; comme il fut sauvé de la main de ses ennemis à Paris, la bataille de Baugé, la déroute des sièges mis par les Angloys à Montargis, à Orléans, à Compiègne, et le recouvrement, en partie, des pays de par deçà ; la mort miraculeuse du roi d'Angleterre, du comte de Salisbéry et autres ennemis. Ces choses sont-elles venues par les vaillances et vertus des nobles, par les prières des gens d'église ? Je crois que non. Mais DIEU l'a fait et a donné courage à petite compagnie de vaillants hommes à ce entreprandre et faire, à la requeste et prière du Roy.... »

En somme, DIEU a tout fait par le roi et pour le roi. C'est la glorification du principe de la royauté restaurée. C'est bien. Mais n'est-ce pas un excès d'oublier Jeanne d'Arc pour le roi ? N'est-ce pas oublier DIEU qui a suscité Jeanne d'Arc ? On sent un froid au cœur ; l'on se demande si le prélat ne serait pas doublé d'un courtisan. Et ne fallait-il pas ménager un ingrat, Charles VII ?

Le même orateur harangua deux fois Louis XI, fils ingrat lui-même du roi victorieux. L'ingratitude avait été punie par l'ingratitude... La première fois que J. Juvénal parla devant le nouveau monarque, ce fut aux États de Tours (1468). Cette fois, il fut ce qu'il devait être, et sans ambages. Il parla pour les misérables contre l'impôt permanent établi par Louis XI. Il osa dire :

« On ne voit partout que drap de soye, robes gipponnées et cornettes ! les pages mêmes de plusieurs gentilshommes et les valets se vêtent de draps de soye ; et les femmes, DIEU sait

1. *Histoire de Charles VII.*

comme elles sont parées des dits draps et robes, cottes simples et en plusieurs et diverses manières ! En ces choses-ci, l'âme ou la substance de la chose publique s'en va et ne revient point. (1) »

N'écoutez pas les flatteurs : « Il y eut quelqu'un, en un conseil, qui dit un jour : Exigez et taillez hardiment, tout est vostre. Ce sont maximes d'un tyran et non dignes d'estre entendues. »

Le fruit d'une pareille politique, c'est que le peuple « à peine a-t-il du pain à manger... De là une terrible fièvre, rêverie et frénésie qui entretient... l'esprit de rébellion et dont profitent les seigneurs ennemis de la couronne. »

Ce franc langage, l'oreille du roi l'entendit à Tours, aux États-Généraux. En 1439, trente années avant, J. Juvénal des Ursins avait rétabli, en quelque sorte, l'immobile principe d'une royauté inamovible. En 1468, il donnait une leçon au roi, de la part du peuple. C'est la justice, c'est l'ordre, et, par suite, la paix, qui est « *tranquillitas ordinis.* » Quand y reviendrons-nous ? Après une seconde guerre de cent ans ?

Nous approchons de la fin du moyen-âge. On a, des États-Généraux de 1484, tenus à Tours, qui en marquent, ou peut s'en faut, l'extrême limite, un journal caractéristique. L'ère de la monarchie chrétienne qui va finir s'y reflète encore avec un profond dévouement au souverain, malgré des aspirations très démocratiques, mais immortelles dans le cœur de l'homme ; et la royauté semble n'avoir rien perdu de sa force et de sa majesté. Le journal en question est de Jehan Masselin, député du bailliage de Rouen, doyen de l'église cathédrale de Notre-Dame, où il fut inhumé, après sa mort, au milieu du chœur. « Il se montra, dit un chroniqueur, grand orateur lorsque, devant le roi et les princes, il prononça, pour le bien public, des discours pleins d'élégance. » .

Ami de son archevêque, Robert de Croismare, il fut l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il prouva sa grande générosité (2) lorsque, en 1494, afin d'orner la célèbre châsse de la Sainte Vierge, vénérée à la cathédrale de Rouen, il fit don d'un chapeau d'or pesant un marc deux onces.

Ce doyen zélé et riche offrit encore, pour le maître-autel de la cathédrale, une table d'argent massive, en 1500. Cette même année, avant qu'il eût pu la faire ciseler et dorer, il mourut

1. Collection relative aux États-Généraux, par Mayer, Paris, 1788.
2. *Notice sur Jehan Masselin.* Adhelm Bernier.

presque subitement, le 27 mai. Son testament, au moins en un point, suscita de grandes difficultés. Car, dans le chœur de l'église où il désirait être enseveli, reposaient les restes de Richard Cœur de Lion et de plusieurs autres princes du sang royal de Normandie et d'Angleterre. On se décida pourtant à mettre son cercueil où il voulait, mais « sans aucune tombe, statue, ni écriture. » Si le désir de Masselin était celui d'un orgueilleux, son orgueil fut châtié. On ne sait, au juste, où repose sa poussière.

Son rôle, aux États de 1484, fut surtout celui d'un observateur doublé d'un financier et d'un harangueur. Il n'est pas sans rapport avec M. Thiers, dont le génie et même la taille figurent bien l'élévation du Tiers-État. Seulement, en recueillant ses impressions, Masselin eut le tort de les traduire en latin, et aussi les discours qu'il avait entendus. Son journal y perd en relief ; la langue de nos ancêtres était franche jusqu'à la verdeur, vive, passionnée et pittoresque.

Tel qu'il est néanmoins, le journal de Masselin [1] est des plus intéressants. Les détails n'y manquent point, et nous savons jusqu'aux noms de presque tous les députés des trois ordres.

La première séance eut lieu dans la grande salle de Monseigneur l'archevêque de Tours, « décorée de sièges et de tapis pour la circonstance. » Le roi Charles VIII, âgé de treize ans, passa d'abord, en recevant leur salut [2], devant les députés de chacune des provinces nommées, tour à tour, par le prince de Beaujeu ; ensuite il prit place sur l'estrade et sur son trône, orné d'une tenture de soie parsemée de fleurs de lis. Et le chancelier, se tournant vers lui, au commandement de « silence » fait par le héraut, entama et finit une longue, très longue harangue, où défilèrent, devant les États-Généraux et le roi très chrétien, Salluste, Juvénal, saint Pierre, Pythagore, saint Augustin, Platon, Mécène et plusieurs autres... Mais n'admirez-vous pas, malgré l'érudition, la bonne foi de l'orateur qui célèbre, avant tout, la royauté et ses bienfaits ? Il prie les députés d'oublier les fatigues de leur route en regardant le roi :

« Considérez donc avec joie son visage. De quelle beauté, de quelle sérénité il offre l'image éclatante ! Comme il annonce un

1. Voir le discours de J. Masselin où il expose l'état des finances, particulièrement en Normandie, avec une grande lucidité.

2. Traduction du *Journal de Jehan Masselin*. Id. pour les citations qui suivent.

caractère noble et illustre ! Quelle espérance il inspire à tous, de sa prud'homie future ! Dites, je vous prie, si sa majesté n'est pas digne du commandement ! »

Quand il eut fini, le chancelier donna rendez-vous aux États à St-Gratien, où, le lendemain, devait être fait le sermon, devant les députés, le roi et les princes. Le prédicateur y compara l'innocence du roi à « une toile propre, nette et blanche, où il fallait peindre, sans la salir de quelque tache ou de quelque couleur falsifiée. »

Si le chancelier était le représentant ou l'orateur du roi, les États avaient aussi leur orateur. C'était maître Jehan de Rely, qui fit subir au roi et aux États une harangue encore plus longue que celle du chancelier. Après qu'il eut débuté par « JHESUS-Maria, » et parlé de sa « petite et inexperte personne, » il disserta plus longtemps encore, et aussi savamment que le premier orateur ; mais il ne finit pas son discours. Il en « réserva pour un autre jour les deux dernières parties, afin que le Roi ne s'ennuyât point. » On lut alors les cahiers ; et le surlendemain, J. de Rely débuta de nouveau en ces termes : « Si commençons, Sire, s'il vous plaist, là où nous laissasmes avant-hier : *Regum est officium et cætera.* »

Il avait recommandé au jeune Charles, entre autres choses, d'imiter l'exemple de Charles V et d'éviter « les flatteurs » ; il avait loué Charlemagne, qui construisit autant d'églises qu'il y a de lettres dans l' A B C ; il avait aussi cité « *Pythagoras apud Lahertium.* »

Voilà pour l'appareil des États ; mais voici pour le fond : on s'était déjà, comme aujourd'hui, divisé en *sections* ou *commissions.* Cependant on délibéra en commun sur un point très important, à savoir : « Quel est le pouvoir des États ?..... Quelques-uns opinaient qu'alors l'autorité suprême du royaume était échue aux États, qu'ils ne devaient point recourir aux supplications, si ce n'est pour la forme, et parce que chacun des députés est estimé individuellement inférieur à un prince, mais qu'il fallait plutôt décréter et commander, du moins jusqu'à ce que les États eussent institué le conseil qui recevrait d'eux la puissance souveraine. D'autres soutenaient au contraire que ce n'était pas aux États, que c'était aux princes de sang, comme à des tuteurs légitimes, que la loi remettait le gouvernement du royaume. »

Le seigneur Pierre de la Roche, représentant de Bourgogne, plaida pour « l'autorité souveraine des États. »

Voici la partie la plus saillante de son discours :

« Comme l'histoire le raconte, et comme je l'ai appris de mes pères, dans l'origine, le peuple souverain créa des rois par son suffrage, et il préféra particulièrement les hommes qui surpassaient les autres en vertu et en habileté. En effet, chaque peuple a élu un roi pour son utilité. Oui, les princes sont tels, non afin de tirer un profit du peuple ou de s'enrichir à ses dépens, mais pour, oubliant leurs intérêts, l'enrichir et le conduire du bien au mieux...

» N'avez-vous pas lu souvent que l'État *est la chose du peuple?* Or, puisqu'il est sa chose, comment négligera-t-il ou ne soignera-t-il pas sa chose? Comment des flatteurs attribuent-ils la souveraineté au prince, qui n'existe que par le peuple?...

» Puisqu'il est constant que notre roi (mineur) ne peut disposer lui-même de la chose publique, il est nécessaire qu'elle soit régie par le soin et par le ministère d'autres personnes. Si, comme j'ai répondu à mes adversaires, elle ne retourne, en ce cas, à un seul prince, ni à plusieurs princes, ni à tous à la fois, il faut qu'elle revienne au peuple, donateur de cette chose, et qu'il la reprenne, au moins à titre de maître, surtout puisque les maux causés par la vacance prolongée du gouvernement, ou une mauvaise régence, retombent toujours sur lui, et sur lui seul. Loin de moi pourtant l'intention de dire que la capacité de régner ou la domination passe à tout autre qu'au roi! Je me borne à prétendre que l'administration du royaume et la tutelle, non le droit ou la propriété, sont accordées légalement, pour un temps, au peuple ou à ses élus. J'appelle peuple non seulement la populace et ceux qui sont simplement sujets de cette couronne, mais encore tous les hommes de chaque État, tellement que, sous la dénomination d'États-Généraux, je comprenne aussi les princes... »

C'est hautain ; voici qui est de trop :

« sans en exclure le petit nombre d'étrangers qui résident dans le royaume. »

De la Roche insiste, avant tout, sur le principe de la souveraineté populaire ; il se répète :

« Préalablement, dit-il encore, je veux que vous conveniez que l'État est la chose du peuple, qu'il l'a confiée aux rois, et que ceux qui l'ont eue par force ou autrement, sans aucun consentement du peuple, sont censés tyrans et usurpateurs du bien d'autrui. »

Cette revendication, pour le peuple, de la royauté, qui est « la chose » du peuple, sa nue propriété, dirais-je, avec le droit de l'administrer dans les temps de *minorité*, n'était-il pas périlleux de la faire sonner si haut, malgré cette réserve que « la capacité de régner, » (à l'âge voulu,) n'appartient qu'au roi ? C'est par des mots généreux que débute d'habitude l'ambition des faux amis du populaire. Ils savent bien que le peuple est une masse plus ou moin inerte, incapable de gouverner et de se gouverner, et qui ne se meut jamais que sous une impulsion extérieure ou sous l'empire de la passion. Les habiles en profitent pour diriger, au gré de leur intérêt, cette royauté parfois sauvage, le plus souvent passive, et qui s'ignore dans les bons temps, heureuse alors de servir DIEU et le roi.

Combien donc n'était-il pas imprudent, en s'appuyant sur l'autorité des païens, de réveiller le souvenir de cette royauté nominale de soulever le voile qui cachait l'origine d'une royauté voulue de DIEU bien plus que du peuple ! Car la royauté, dans sa pensée, bien loin qu'il y songeât pour lui, se perdait, en quelque sorte, comme celle de DIEU, dans la nuit des temps.

Le discours du seigneur de la Roche n'en fut pas moins écouté « *magno omnium favore.* »

Plusieurs jours après, Philippe de Poitiers, un chevalier, sans répondre à cette harangue démocratique, plaida du moins la cause du clergé et de la noblesse, contre un avocat de Troyes, député du Tiers-État. Celui-ci avait maltraité les nobles et les gens d'Église. A l'entendre, l'Église devait payer ses députés et la noblesse les siens. C'était assez que le peuple payât l'indemnité du Tiers-État. Philippe, homme « éloquent et ardent, » « *vir disertus et ferventis animi*, » parla presque aussi longtemps que P. de la Roche. Entre autres choses il dit :

« Certes, je l'affirme en toute confiance, ce sont les ecclésiastiques et les nobles, dont l'aisance et la fortune dépendent de celles du peuple, qui l'aiment bien plus que les avocats et les gens de justice, qui se ressentent les derniers de sa pauvreté, et savent encore, quand il est misérable, continuer de s'enrichir. »

Après avoir démontré, contre la prétention de l'avocat, que le peuple ne doit pas nécessairement tirer ses députés de son sein, l'orateur ajoute :

« Quelle est l'extravagance de cet homme, quel est son aveu-

glement, de prétendre changer la nature des choses et bouleverser les fonctions des membres du corps politique ! Car il demande clairement que le clergé et la noblesse, les membres privilégiés de ce corps, qui servent à le conduire et à le diriger sagement, ne rendent plus que le service des pieds, qui portent bien le poids entier du corps et le maintiennent debout, mais ne dirigent point sa marche. Si vous en croyez l'avocat, les parties supérieures du corps politique, qui naturellement ont les mouvements plus libres, deviendront évidemment esclaves ou tributaires des autres, ce qui amènera une confusion totale de l'ordre ; que dis-je ? une confusion de toute l'économie du corps social : la métamorphose de chacun de ses membres en un autre, ou une mutilation du tronc en plusieurs morceaux n'ayant aucun rapport entre eux, telle que s'il venait à former trois corps distincts.

» Personne n'ignore quelle est la division des États et des membres de la nation. Par cette division, il est donné au clergé de prier pour les autres, de conseiller, de prêcher ; à la noblesse, de les protéger par les armes, et au Tiers-État, de nourrir et d'entretenir les nobles et les gens d'Église, au moyen des impôts et de l'agriculture. Cet ordre n'est point fait pour l'avantage particulier de chacun, ainsi que M. l'avocat semble nous le démontrer à sa fantaisie ; il a été créé pour le but unique d'un seul gouvernement, but où chaque homme doit tendre et marcher en accomplissant ses devoirs, sans travailler seulement dans ses propres intérêts, mais en servant la communauté entière, la nation... »

A ces vives paroles, à cette haute éloquence, désintéressée dans la forme, le chancelier du roi, resté seul avec le Tiers-État, répliqua, en demeurant dans la question : que la noblesse et le clergé feraient bien « de remettre au peuple, pour DIEU et par charité, la somme qu'ils recevraient... Mais comme je vois, ajouta-t-il, le peuple sera encore l'âne banal *(communis asinus)*, et sur son dos on mettra cette petite somme ajoutée aux autres qui ont été accordées. »

Il en fut ainsi. L'indemnité était d'environ cinquante mille livres. Le clergé en aurait bien payé sa part, mais il ne faisait qu'un avec la noblesse ; et la noblesse s'y refusait.

D'autre part, l'étroitesse d'esprit du Tiers-État donna lieu à plus d'une scène comique. Il se plaignit en particulier que, dès le lendemain de la première réunion, on ait

enlevé les tapisseries et les ornements. Il y voyait une marque de mépris.

Pourtant il y avait des jours où il devait se sentir très honoré. Même Mgr de Coutances n'était pas rancunier. Il fut fort maltraité, en franches et vertes paroles, par un petit député de la noblesse, qui lui reprocha de ne songer qu'aux siens : « Parce que votre peuple est pauvre et misérable, lui dit-il, faut-il donc qu'on l'enrichisse des biens du nôtre? » C'était le jour même où le prélat invitait les États à dîner...

« A ces mots, continue Masselin, notre dispute prit fin. C'était l'heure du dîner que l'évêque de Coutances lui-même avait fait préparer splendidement ; il nous y avait invités tous. Le reste de ce jour-là, ni les vendredi et samedi suivants, nous ne fîmes rien, du moins qui intéressât le corps entier des États. Nous restâmes donc silencieux et presque oisifs, non sans tristesse, et indignés contre ceux qui devaient avoir le soin des affaires. »

Le Tiers-État versa aussi des larmes en entendant le plaidoyer du comte d'Armagnac, celui des enfants de Nemours, « contre leurs ennemis acharnés. » Et le roi fit espérer que justice serait faite. C'est grand et pathétique. Mais il faut finir.

Il est curieux de lire comment, en haut lieu, on renvoya peu à peu les députés, chacun chez soi. N'oublions pas de dire, d'abord, qu'un théologien acrimonieux jeta sa malédiction à la tête des fauteurs d'impôts, qui, changeant les mots, non les choses, avaient conservé la taille en l'appelant « libre octroi. »

Masselin accorde qu'il ne s'est guère écarté de la vérité.

Mais voici la dernière scène du dernier acte. Le chancelier du roi a la parole ; il parle aux États :

« Messeigneurs les conseillers, quoique convaincus que déjà on a satisfait à la majeure partie de vos demandes, voulant acquiescer plus libéralement encore et même complètement à vos vœux, ont résolu de vous donner le plus tôt possible les solutions qui paraissent nécessaires, et vous font la promesse d'exécuter ce projet. Mais aujourd'hui et les jours suivants, le conseil est obligé de traiter des matières tellement importantes, ardues et indispensables, qu'il n'y a aucune possibilité de les remettre ni de s'appliquer auparavant à des opérations différentes. Ils ont adopté une autre résolution, pour éviter à l'assemblée entière le désagrément de rester ici silencieuse ou

de se fatiguer inutilement à des travaux futiles ; c'est que chaque généralité nous laissera trois ou quatre membres, chargés d'avoir soin des cahiers susdits et des réponses qui ailleurs sont mieux arrêtées. Leurs collègues pourront, quand ils voudront, retourner chez eux. Il a été ordonné aussi de montrer à vous ou à vos délégués la répartition et le compte de la somme accordée (1). Et ne croyez pas qu'on voue joue avec de vaines promesses, ainsi que déjà quelques-uns semblent l'avoir imaginé à tort. Mgrs les princes et les conseillers ont juré et promettent positivement de satisfaire à vos sages désirs, tant que l'occasion favorable s'en présentera. »

Du reste, le cahier des généralités était « *approuvé*, sauf un quart des points, encore restés indécis. »

En résumé, le roi et DIEU, le 14 mars 1484, eurent raison de toute l'éloquence des démocrates révolutionnaires. Et c'était bien. La révolution définitive, par la souveraineté du peuple et l'impiété, était remise à 1789.

D'après un autre récit que celui de Masselin, le chancelier parla en ces termes :

« Mrs des Estats, le bien du roy est le bien et proffit du royaume, le bien du royaume est le bien du roy ; le dommaige du roy est le dommaige du royaume, et le dommaige du royaume est le dommaige du roi... Vous avez faict remonstrances honorables au roy : il s'y veult employer autant que prince le peut faire envers subjets (2). Vous connoissez que ce luy est plus grant honneur d'être roy des francs que des serfs ; mais il faut considérer ce qui fut dict aux anciens : c'est que par requérir trop grande franchise et liberté, tombe-t-on en trop grand servage. » — Nous y sommes.

En tous cas, la chronique de Masselin ne relate pas ces dernières paroles. Elle se borne à ce que nous avons cité du chancelier et de son discours d'adieu. Après quoi un théologien s'écria, comme le ferait aujourd'hui un forcené démagogue : « Nous sommes joués et méprisés ! » — « Beaucoup de députés le grondèrent et le contraignirent à se taire. » Le respect de l'autorité dominait alors, chez le grand nombre, même les ressentiments qui pouvaient paraître légitimes.

1. L'indemnité due aux députés, et payée par le Tiers-État.
2. Collection relative aux États-Généraux, par Mayer, 1788.

CHAPITRE XXII.

L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE. — LE ROMAN.

OU sentons-nous la chaleur de la véritable éloquence dans le monde politique du moyen-âge ? Au cœur des États-Généraux, surtout dans la première moitié du quatorzième siècle, dans quelques fragments de discours parvenus jusqu'à nous, et dans les souvenirs que les historiens nous ont laissés du patriotisme, de la franchise hardie, du dévouement de nos ancêtres à la royauté malheureuse. Il faut excepter alors quelques dates sinistres, celles entre autres de 1302 et de 1308, où Philippe le Bel obtint de l'égoïsme des grands et de la sottise du Tiers la condamnation du Pape et celle des Templiers... Le roi avait pris le pas sur DIEU. Mais en revanche, quels élans de générosité française, même à la fin du quinzième siècle, si voisin de la Renaissance ! Mettez la main sur le cœur de Juvénal des Ursins : ce cœur bat vivement pour l'Église et pour le roi. Il y a dans le langage de certains orateurs, malgré le pédantisme ou le manque de goût, un mélange de liberté et d'amour, d'obéissance et de fierté, qui vous remue encore aujourd'hui, malgré tant de siècles écoulés. Juvénal des Ursins plaide pour le peuple, contre les impôts, devant Louis XI lui-même ; et l'on se sent ému jusqu'aux larmes lorsque l'orateur des États, Jean de Rely, à Tours, pendant la minorité de Charles VIII, nous préfère de beaucoup aux Anglais, dans son naïf et profond royalisme, parce que nous sommes une nation loyale, et que jamais nous n'avons transporté la couronne du roi égorgé à l'assassin [1]. On sent qu'après DIEU il n'y a, pour Jean de Rely, rien d'aussi sacré que le souverain !

L'éloquence chrétienne du bon sens et du devoir, en remontant plus haut, est encore marquée dans la royauté elle-même, dans Charles V entouré par la sédition, et prenant la parole pour ramener son peuple à la raison et à l'obéissance.

Par opposition à tant d'orateurs honnêtes, s'agitent, dans les États ou au dehors, les tribuns bourgeois, ecclésiastiques, prin-

1. J. Masselin, *Journal des États-Généraux de France* en 1484. Le discours de P. de Rely est à lire en entier.

ciers, universitaires, populaires, depuis R. Le Coq et Ch. le Mauvais, qui règne une minute, Eustache de Pavilly, dont l'éloquence fait égorger la noblesse, P. de la Roche, qui argumente sur la souveraineté du peuple, jusqu'à ce cordonnier qui crie bien haut : « Ni le roi, ni les conseillers ne pourraient faire le peuple ; mais le peuple pourrait faire un roi. »

C'est là le double mouvement du cœur humain et des sociétés plus ou moins agitées, en deux sens opposés, sur son modèle. En laissant de côté les détails, il y a donc deux éloquences, à l'image du bien et du mal, et par le fait même de la liberté morale. Elles sont plus distinctes à certaines heures malheureuses de l'histoire. On pense à ces jours tempétueux où un coup de vent balaie le ciel d'un côté et y laisse briller la lumière dans toute sa splendeur, tandis que l'autre partie est pleine d'éclairs et des bruits sinistres de la foudre.

En un mot, la vieille royauté, fondée sur le type de la royauté divine, inspire la vraie éloquence. La vérité est son principe ; l'orgueil est le principe de l'autre. La royauté, qui était *nouée* à DIEU, comme l'éloquence de ses défenseurs à la vérité, triomphe et reste debout...

Maintenant, nous allons parler des orateurs et des avocats au moyen-âge, ensuite des romanciers. Les avocats inventent parfois, comme les romanciers, et les romanciers plaident souvent, surtout de nos jours, pour ou contre la société, à la façon des avocats.

« Il y a eu, de tout temps, des advocats en France, dit Pasquier [1] ; car comme un Estat ne peut subsister sans justice, aussi la justice ne peut se poursuivre ny s'exercer sans l'assistance et le conseil de ses ministres, dont les advocats sont les principaux ; et, de fait, vous voyez qu'il en est fait mention en trois ou quatre lieux des Capitulaires de Charlemagne. »

Ces avocats étaient de deux sortes : ceux des corporations et des communautés religieuses ; ceux des particuliers. Les premiers s'appelaient *advocati*, *defensores*, etc., les autres, *causidici*, *clamatores*, du mot *clamor*, qui signifiait plainte portée en justice. Le ministère des avocats était interdit en matière capitale.

On put s'en passer souvent. Les justices seigneuriales ne s'exerçaient pas seulement, d'une manière solennelle, deux fois par an ou plus, aux principales fêtes de l'année, dans la haute cour de l'Echiquier en Normandie, ou aux grands jours de

1. *Dialogue des Advocats du Parlement de Paris.*

Troyes, ou bien aux jours des barons en Champagne. Non ; il arrivait encore que tel puissant du jour déléguait son droit à quelque vicomte, bailli, viguier ou prévôt. C'était une forme de justice moins éclatante ; elle pouvait même devenir familière et quasi paternelle. Le tribunal des justices du seigneur s'élevait parfois en plein air, sur une place, à la porte du château, devant l'église, « auprès des chênes, » « sous les ormes, » « sous le grand tilleul » et, d'une façon encore plus naïve, « à l'endroit ordinaire. » Si la prudence des arbitres choisis par le président, dans la condition des deux parties, « entre les plus sages du pays et les plus anciens [1], » n'arrivait pas à les faire accorder, on s'adressait, en dernier ressort, au clergé, qui avait le droit de juger toutes les contestations. C'était, dans la pensée confiante des gens de l'époque, comme l'arbitrage du ciel.

Hélas ! il n'en était pas toujours ainsi ; et la force avait souvent le dernier mot, sous le nom de *duel judiciaire*. Alors les avocats, nommés *prælocutores*, c'est-à-dire « avant parliers ou emparliers », se bornaient à introduire l'*instance* ou la *défense* suivant les termes consacrés. L'avocat de l'Appelant « proposoit d'abord sa querele, » « au mieulx qu'il pouvoit... et plus entendiblement [2]. » Il requérait ensuite la condamnation de la partie adverse et jetait, pour finir, son gant dans le parquet.

De son côté, l'avocat de l'Appelé désavouait tout ce que l'Opposant avait fait proposer contre lui. A son tour il jetait son gage, et le juge ordonnait le combat.

Mais il y avait mieux que cette brutale justice, soutenue d'une éloquence assez barbare. Il y avait des causes qui se plaidaient à fond, sur enquêtes ou témoignages, comme aujourd'hui. L'avocat n'était plus alors une sorte de héraut chargé d'annoncer les combattants, le champion de l'appelant ou de l'appelé ; le juge lui-même était investi d'un autre droit que celui d'ordonner que la lice fût ouverte pour que le sang du vaincu ou du mort témoignât en faveur du vainqueur. Non. Chaque partie s'entourait d'un « conseil, » et, dans ce conseil, un membre choisi par la majorité jouait le rôle d'un avocat véritable ; il y parlait aussi longtemps qu'il le jugeait à propos ; il plaidait. C'était un homme « honoré, un riche homme et

1. Godefroy de Bouillon transporta cette coutume du *Jugement par les Pairs* dans le royaume de Jérusalem. — Assises de Jérusalem.

2. Aubert , *Les Orateurs*.

vavassor, moult sage et soutils, et bons plaideors, » qui demeurait « en bonne mémoire et longe (1). » Ce n'était pas toujours un homme de la roture ; et sa profession paraissait en si grande estime, que plus d'un noble fut à la fois « chevalier et docteur ès lois. » Que dis-je ? les prêtres étudiaient le droit. Léon IX, un Pape du onzième siècle, en suivit les cours à Toul, quand il était déjà dans les Ordres et qu'il portait le nom de Brunon. Innocent III, avant d'être Souverain-Pontife en 1198, fut un légiste fameux, un avocat. Ne nous étonnons donc pas si Geoffroy V Plantagenet, chef d'une dynastie royale, s'appliqua aussi, vers 1120, au même genre d'études, et y « surpassa les clercs et les laïques par son éloquence (2). » Alors les avocats s'étaient déjà multipliés à l'excès. Il y eut des écoles, dites de droit, à Orléans, à Montpellier, à Paris, à Rennes, et pour ainsi dire plus d'avocats que de procès.

Suger était juriste ; il devint ministre. L'on se demande si ce n'est pas depuis lors que le ministère a été le point de mire des avocats. C'est peut-être là une des origines oubliées par Montesquieu du régime parlementaire. La profusion des orateurs alla si loin au barreau, que saint Bernard, mort en 1153, reprochait aux ecclésiastiques, ses contemporains, leur âpreté à quitter l'Église pour vivre dans la chicane... C'est pourtant l'époque des Croisades. Heureux le siècle où la chicane a son Bernard pour en étaler la honte au grand jour, la punir et la guérir !

Insensiblement la justice passait des seigneurs, trop oublieux de leurs devoirs (3) ou trop ignorants, au roi par les grands baillis royaux, qui avaient au-dessous d'eux les petits baillis, et au Parlement du roi... Saint Louis, grâce à ces justiciers nouveaux (4), plus savants que les nobles, jugeant par eux-mêmes, et moins hérissés de préjugés ou de passions, devint un centre de justice, comme de piété et de sainteté. Le peuple, qui put plaider aux pieds de Louis IX assis sous un chêne, eut aussi ses avocats en province, les baillis, les hommes du roi. Ce n'est pas l'époque de la moins vive éloquence, sans doute ; mais elle dut être calme, ordonnée et familière ; pour brève,

1. Ph. de Navarre, *Assises.*

2. « *Inter clericos et laïcos facundissimus.* » — *Histoire Littéraire*, t. 7.

3. Rendre la justice était cependant un des privilèges *lucratifs* de la noblesse dans ses domaines. Cela faisait partie de l'héritage patrimonial. — *Esprit des lois.*

4. Au chap. 1er de son livre des *Coutumes*, dont nous allons parler, Philippe de Beaumanoir énumère et définit les dix vertus dont les baillis doivent faire preuve, la sagesse, l'amour de Dieu, etc. *Hist. Litt.*, t. 20.

on ne saurait le dire. C'est un peu plus tard que Paris prit plus d'influence et que son barreau se constitua, par édit, en 1303. Ses avocats devinrent célèbres. Quel était leur genre alors, aussi bien que celui de la province ? Ils devaient être verbeux, passionnés; car Ph. de Beaumanoir, successivement bailli de Senlis et de Clermont, député au Parlement de Paris, leur conseille, dans ses Coutumes et usages du Beauvoisis ([1]), d'être « brefs », de conter leur fait « en moins de paroles qu'ils porront ([2]), » d'être « courtois. » Sans doute qu'ils ne l'étaient pas toujours ; leur verdeur accusait, au moins, l'originalité des âmes fortes. On aimerait à voir un avocat d'autrefois, ressuscité par impossible, et un avocat d'aujourd'hui trancher l'un sur l'autre. Tout a changé en apparence, la loi, la langue ([3]), les mœurs... La robe seule est la même, le cœur aussi est passionné comme autrefois.. Malgré tout, et pour plus d'une raison, nos deux avocats ne s'entendraient point.

Au quatorzième siècle, il y avait trois sortes d'avocats officiellement reconnus par une ordonnance de 1344. C'étaient les *consiliarii*, les *proponentes* et les *audientes ;* en d'autres termes : les consultants, les plaidants, les stagiaires. Ils devaient venir de bon matin à l'audience, un peu après le lever du soleil, « l'espace qu'ils peussent avoir ouy une messe courte ([4]). » On sourit du cœur à ce bon souvenir, mais ce n'est qu'un souvenir.. Et la fameuse, l'ancienne messe de la rentrée des tribunaux de justice, à laquelle assistaient naguère les plus licencieux des avocats modernes, n'a-t-elle pas été supprimée, officiellement, du moins, par une ordonnance du dix-neuvième siècle ?

Autre différence. *Trente livres* ([5]) étaient, du temps de Beaumanoir, le maximum des honoraires pour quelque cause que ce fût. Mieux que cela : si quelqu'un s'offrait de plaider « sans attente de louier ([6]) », c'est-à-dire gratuitement, « pour aucun de son lignage, ou pour aucune povre personne, pour l'amour de Nostre-Seigneur, » celui-là était dispensé de la prestation du serment. Tout se lie ; et les avocats « messés » ([7]) du temps jadis

1. Ce livre, achevé en 1283, a soixante-dix chapitres. — *Hist. Litt.*, t. 20.
2. « Grans empeschemens est as baillis et as jugeeurs de oïr longes paroles qui ne font rien en la querele. »
3. Alors les laïques plaidaient en français, les clercs en latin. — *Hist. Litt.*, t. 20.
4. Règlement du quinzième siècle.
5. *Coutumes et usages du Beauvoisis.*
6. *Coutumes*, etc.
7. Terme populaire que nous avons cru pouvoir employer, pour sa précision.

étaient désintéressés. Trente livres ! cela se passe de commentaire.

Aussi ce n'étaient plus des avocats ; c'étaient, suivant un magistrat « bien emparlé » du temps, des « chevaliers ès lois [1], » soucieux de défendre uniquement « bone querele et loiale [2]. » Et ces bonnes traditions ne s'étaient pas perdues entièrement au quatorzième siècle, le plus malheureux, le plus ensanglanté, le plus criminel du moyen âge. Pourtant les chevaliers ès lois étaient devenus, trop souvent, les chevaliers de la chicane. Et la chicane ne vaque jamais.

Montesquieu, du reste, nous fait des suppôts de justice [3], dès le règne de Philippe le Bel, un tableau saisissant. La chicane et la cupidité se frayent dès lors leur chemin vers les temps modernes. Mais la plaie n'est pas universelle, et les chicaneurs sont encore méprisés ; témoin, même au siècle suivant, vers 1480, Pathelin, qui n'est, en somme, que l'image comique de plus d'un avocat sous l'orme, c'est-à-dire, de l'avocat sans cause, et qui n'est pas sans reproche.

Nous n'avons rien dit des grands avocats du treizième siècle et du quatorzième à son début, de Gui de Foulques, mort Pape en 1268, sous le nom de Clément IV, et qui fut l'ami de saint Louis en même temps que son secrétaire, ni de Pierre de Fontaines, orateur, mais surtout célèbre jurisconsulte, en ce glorieux temps où la justice elle-même semblait régner sous le beau ciel de France. Un saint, appelé Yves de Kermartin, plaidait aussi, car

Sanctus Yvo
Erat Brito,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo.

Inutile de traduire. C'est tout à la gloire du saint... qui sauvait les clients de la corde ou de l'amende, et leur donnait encore de l'argent. On a conservé sa chape... Nous la vîmes, il y a quelques années, en Bretagne, essayée sur les épaules d'un très maigre vicaire-général, devant l'évêque de Saint-Brieuc. Il disparaissait sous elle et ne put la garder longtemps. Donc saint Yves dut être un homme aussi robuste de corps qu'il

1. Bouteiller, *Somme rurale.*
2. Texte du serment des avocats.
3. Montesquieu, *Esprit des lois.*

était ferme de cœur. La nature ne taille plus guère de pareils avocats.

Alors Louis IX donnait l'élan à tout, à l'histoire du droit, comme à l'architecture religieuse, aux chroniques, à la prédication, à la poésie, à l'éloquence judiciaire, à la théologie, à la sainteté... même à celle des « advocats ». Le siècle de ce saint roi, répétons-le, c'est le grand siècle !

Revenons aux avocats. « Vous avez le paradis sur la terre, leur disait Eustache Deschamps [1], vos paroles sont des oracles... votre profession est la meilleure du monde. »

Il est croyable qu'au quatorzième siècle les avocats avaient, dans leurs émoluments, dépassé la somme de trente livres. Et nous devons en croire le franc soldat qui avait été prisonnier chez les Maures, l'auteur du « Miroir de la vérité. »

Tout a sa décadence ; et les avocats finirent par se faire mépriser dans les dernières années de la guerre de Cent ans. La chicane fait hausser les épaules aux partisans armés des troubles civils ; la force écrase le droit, même les apparences du droit ; et plus d'un avocat fut emprisonné, torturé ou égorgé au cours de nos guerres intestines. En 1425, quelques années avant l'heure du salut, à l'heure du désordre le plus achevé, le « roole » ou tableau des avocats est réduit à treize noms au barreau de Paris. Un de ces noms est celui de Raulin, un traître vendu aux Bourguignons, et fameux par le mot méprisant d'un duc de Bourgogne dont son âme vénale implorait quelque nouveau bénéfice : « C'est trop Raulin ! »

Deux noms plus célèbres sont ceux de Jean Petit et de Guillaume Cousinot. Le premier fut l'apologiste de Jean Sans-Peur, en 1407. Il déshonora la victime, le duc d'Orléans, pour justifier l'assassin. Celui-ci avait d'abord fui en Bourgogne, avouant que « le diable l'avait tenté. » Puis il s'enhardit jusqu'à rentrer à Paris et « faire proposer, en l'ostel de Saint-Pol, devant le roy et son grant conseil, ses excusations sur la mort du dessus dict duc d'Orléans. »

Le point essentiel de la thèse de Jehan Petit, docteur en théologie, c'est que « il est licite et méritoire d'occire ou de faire occire un tyran [2]. »

De cela, Jehan Petit donne douze raisons en l'honneur des douze apôtres. De ces raisons elles-mêmes, trois sont tirées

1. « Lettres sur l'estat d'advocacion. »
2. *Chroniques* d'Enguerrand Monstrelet.

des philosophes moraux, trois des théologiens, trois du droit civil et trois des Saintes Écritures. C'est pourquoi l'on doit au duc de Bourgogne, qui a délivré la France d'un fléau, « honneur, amour et récompense. » Il n'a rempli qu'un devoir envers son roi. Pour les objections, Jean a la réplique, la duplique et la triplique. Rien ne l'embarrasse. Dans cet infâme gâchis d'une éloquence (s'il est permis d'en profaner le nom) qui s'accorde exactement avec le désordre des esprits et la perte momentanée du sens moral, les textes sacrés se mêlent, sans rime ni raison, aux textes profanes, à la légende, à l'histoire, à l'anecdote, à des traits de Cicéron et de Boccace.

Mais c'est peu de résumer, il faut mettre sous les yeux cette monstrueuse plaidoirie faite au profit d'un guet-apens, et laisser parler l'avocat lui-même, l'avocat du crime. Nous sommes en 1407, et le duc de Bourgogne est maître de Paris. Jadis Cicéron avait craint Pompée et ses soldats dans la cause de Milon ; les soldats de Jean Sans-Peur rassuraient J. Petit. C'est ainsi que les lâches paraissent quelquefois audacieux.

Jean Petit cependant, en son exorde, avoue qu'il a peur : « Quand je considère la très grant matière dont j'ay à parler, et la grandeur des personnes dont il me conviendra et faudra toucher, en si très noble et solennelle compaignie comme il y a cy, et, d'autre part, que je me regarde et me treuve de petit sens, povre de mémoire, feble d'engin et très mal aourné de langage, une très grande paour me fiert au cuer, voire si grande que mon engin et ma mémoire s'enfuit, et ce peu de sens que je cuidoie avoir m'a déjà du tout laissé. Si n'y voy d'autre remède, fors de me recommander à DIEU, mon Créateur et Rédempteur, à sa très glorieuse Mère, à Monseigneur saint Jehan l'Évangéliste, le maistre et prince des théologiens, qu'ils me vueillent enseigner, conduire et garder de mal dire, en suivant le conseil de Monseigneur saint Augustin, qui dit, « *libro quarto de doctrina christiana, circa finem : Sive apud populum, vel apud quoslibet jamjamque dicturus,* » etc.

On dirait la vertu qui parle ; c'est l'hypocrisie elle-même... Jehan Petit a vendu sa faconde au poids de l'or. Il l'avoue :

La première raison de l'apologie de Jean Sans-Peur, « si est que je suis obligé à le servir par serement à lui faict, il y a trois ans passez. La seconde, que lui, regardant que j'estoie petite-

ment bénéficié, m'a donné, chascun an, bonne et grande pension, pour me aider à tenir aux escoles. »

C'est pour cela que le duc d'Orléans est un tyran.

Il y a trois convoitises, dit l'orateur, qui font les tyrans. L'ambition en est une. C'est ce qui perdit Julien.

« Et sachez que icellui Julien fut homme d'Église, très grant clerc et de grande lignée, et dit-on qu'il eust été Pape, s'il y eust voulu labourer. Mais il ne lui en chaloit, pour ce que n'estoit alors que povreté de la papalité.

» Si vous diray comment il mourut de mort vilaine... »

Ici, je résume. La Sainte Vierge, d'après une vision de saint Basile, ressuscita un chevalier de Césarée, nommé Mercure, qui prit ses armes suspendues au-dessus de son tombeau et s'en alla, chez les Perses, tuer l'empereur avec sa lance. Il revint, après « ung jour et deux mois », et s'endormit de nouveau dans sa tombe, non sans avoir pris soin de replacer ses armes comme elles étaient auparavant. Il avait débarrassé le monde d'un tyran. Ce n'est pas assez. Pour sa cause, Jehan Petit monte jusqu'à Lucifer et redescend jusqu'à Absalon.., sans oublier Athalie ! Comme eux, le duc d'Orléans a voulu s'emparer du souverain pouvoir. C'était un homme « épris de tyrannie... » « Embrasé de convoitises et honneurs vaines et richesses mondaines, c'est assavoir de obtenir pour soy et sa génération, et de tollir et substraire par devers lui la très-haulte et très-noble seigneurie de la couronne de France au Roy nostre sire, il machina et... estudia par convoitise, barat et sortilèges et mal engins pour destruire la personne du Roy, de ses enfans et génération. »

Il faut le prouver. Jehan le prouvera :

« Ou premier article, je pense à déclairer comment, en plusieurs et diverses manières, il a commis ce crime de lèse-majesté ou premier degré, le second ou second degré, le tiers ou tiers degré, et le quart ou quatriesme degré !

» Quant ou premier article, qui sera du premier degré, lequel est quand l'injure ou offense est directement faicte contre la personne du Roy, si est assavoir que telle injure peut estre faicte en deux manières. La première manière est en machinant de son dict prince la mort par sortilèges, maléfices et superstitions... »

Et ainsi de suite, avec force « corollaires. » On ne peut outrager la vérité plus méthodiquement. Le passage où la sorcellerie a sa part, est grotesque. On y voit un moine, deux

diables, une verge de bois appelé cornouiller, le sang d'un rouge cochet et d'une poule blanche ; j'en passe. Enfin *major* et *minor*, en se multipliant, aboutissent à cette conclusion :

Il faut « guerdonner et rémunérer en trois choses » le duc de Bourgogne. « C'est assavoir en amour, en honneur et en richesses, à l'exemple des rémunérations qui furent faictes à Monseigneur Michel l'Ange et au vaillant homme Phinées. »

C'est encore plus dégoûtant que pédantesque. C'est une vilaine page de la littérature du moyen-âge.

Après ces choses, continue Monstrelet, « Isabelle royne de France, pleine de grande admiracion et crémeur (1), le duc d'Aquitaine, son filz, et ses autres enfans se partirent de Paris. »

Paris était sous la *Terreur*, et Jean Sans-Peur « impétra et obtint lettres scellées du scel du Roy et signées de sa main par lesquelles lui estoit pardonné le cas naguère advenu en la personne du duc d'Orléans. »

Un an après, Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et son fils, osaient « faire proposer, à l'encontre du duc Jehan de Bourgogne, pour la mort du duc d'Orléans (2). »

Guill. Cousinot était leur avocat. « Les choses contenues » en son plaidoyer furent lues par l'abbé de Saint-Fiacre, de l'Ordre de saint Benoist, « en ung livre escript en françois, à lui baillé en sa main..., confirmées par le dict des prophètes et des sains du viel et nouvel Testament, des philozophes et ystoires, publiquement, entendiblement en hault, mot après autre. » La rhétorique de Guill. Cousinot est la même que celle de Jehan Petit. En plus, il y a des apostrophes plus ou moins heureuses. Voici la dernière, en partie :

« O toy, Roy de France ! prince très excellent, pleure donc ton seul frère germain que tu as perdu, l'une des précieuses pierres de ta couronne, duquel toy-même devroies faire ou procurer la justice... O toy ! Royne très noble, pleure ung prince qui tant te honnouroit, lequel tu vois mourir si piteusement ! »

Ainsi du duc d'Aquitaine, du duc de Bourbon, du duc de Berry, qui y passent à leur tour, et des autres princes, nobles et gens d'Église. Voici qui vaut mieux :

« Pleurez, hommes et femmes, povres et riches, jeunes et

1. Crainte.
2. Eng. Monstrelet, *Chronique*.

vieux, car la doulceur de paix et de tranquillité vous est ostée, estant que le chemin vous est montré d'occire et mettre guerre entre les princes, par lequel vous estes en guerre et en misère et en voie de destruction. »

Et ce n'est pas là tout ce qu'il y a de bon dans le plaidoyer prononcé devant la cour, le représentant du roi, les princes, le recteur de l'Université, dans la grande salle du château du Louvre.

L'orateur suit, sans doute, son adversaire, même dans l'accusation de sorcellerie ; il va jusqu'à excuser le duc d'Orléans, la victime, d'avoir été dix-huit ans la dupe de quelque « bourdeur », et d'avoir porté sur sa poitrine de « la poudre (faite avec) des os... enveloppée dans ung petit drapelet. »

C'est un signe du temps, utile à remarquer en passant.

Mais n'y a-t-il pas quelque trace de vrai pathétique dans cette prosopopée où le duc d'Orléans s'adresse lui-même à son frère, le roi Charles VI ?

« O Monseigneur mon frère ! regarde comment pour toy j'ay reçu mort. C'estoit pour la grant amour qui estoit entre nous. Regarde mes plaies, desquelles les cinq espécialement qui furent cruelles ou mortelles. Regarde mon corps, battu, foulé et enveloppé en la boue. Regarde mes bras coppez et ma cervelle espandue hors de mon chef. Regarde s'il est douleur pareille à ma douleur... »

Ce n'est pas tout. Mon ennemi, ajoute l'orateur, ne m'a pas seulement « mis en péril de damnation ; » il veut « me diffamer, moi et ma lignée ! »

C'est ému et raisonnable. G. Cousinot concluait entre autres choses à condamner Jean Sans-Peur à un exil de vingt ans, en Palestine, pour y pleurer son péché. Il n'en fut rien, malgré les promesses des « seigneurs du sang royal » ; et l'assassin sera puni plus tard par un assassin. La doctrine de J. Petit fut condamnée et flétrie par le Parlement. Ce malheureux mourut en 1411.

La dernière impression de ces douloureux plaidoyers est tout à fait pénible au cœur. Il faut, pour se consoler, se souvenir de Jean Gerson, qui fit, dans la même cause, triompher la justice, à Paris et au concile de Constance.

Nous allons essayer maintenant de nous récréer dans le roman

du moyen-âge. Notons cependant que la vérité a parfois, malgré le mauvais goût du temps, inspiré G. Cousinot. Toute éloquence sort de là.

Le roman est de tous les temps, et l'antiquité païenne avait aimé elle-même à oublier la réalité dans d'ingénieuses fictions. Quelque noble que soit le but de la vie, l'homme y a des moments d'ennui ; las de regarder le ciel, qui est loin, las de la vie, qui est insipide à certaines heures, il lui faut, croit-il, quelque chose de plus saisissant, de plus savoureux, mais toujours humain. Il lit Pyrame et Thisbé, dans les vieux temps du paganisme ; s'il est du moyen-âge, la Prison amoureuse, ou Méliador, de Froissart, ou Tristan et Yseult, ou les vieilles gestes mises en prose dès le quinzième siècle.

C'est en Bretagne surtout que la geste, écrite en langue romane, a pris, au douzième siècle, l'allure de ce que nous appelons le roman. Le poème épique, tout plein des souvenirs de l'Eucharistie et de l'amour divin, s'y est promptement transformé et rempli de l'amour le plus humain. Au fond, et malgré des prétentions à populariser l'histoire ou à peindre les mœurs, le roman a surtout peint l'amour, bien ou mal, presque toujours avec un danger pour le cœur. Nous allons le voir.

C'est à peine, sauf le vers, si l'on peut distinguer d'un fabliau le roman du Roi Flore et de la Belle Jehanne (1), écrit en dialecte picard. La belle Jehanne, fille du roi Flore et épouse de sire Robert, a été calomniée ; elle subit l'épreuve avec une douceur intrépide, et, sous le nom de l'écuyer Jean, suit partout son mari, sans qu'il puisse le soupçonner. Elle est son ami. Enfin son innocence est reconnue ; le traître Raoul, le calomniateur, est vaincu en combat singulier par Robert. Jehanne reprend le costume de son sexe et se révèle à son heureux époux.

Si le moyen-âge, par gaieté, a médit plus d'une fois de la femme, il en a fait, plus souvent encore, le type de la vertu opprimée. C'est qu'il avait le sentiment de sa réhabilitation, depuis le jour où une femme mit au monde un DIEU.

A Flore et Jehanne, nous sommes loin de préférer la Comtesse de Ponthieu, du treizième siècle. Cette belle personne,

1. *Nouvelles françoises*, en prose, du XIIIe siècle, publiées d'après les manuscrits, etc. *(Bibl. Elzévirienne.)*

prise sur mer par des Sarrasins, épouse le Soudan du Maroc. Sa fille devient elle-même la mère du Soudan « courtois », le « Turc Salahadin, qui tant fut preus, sage et conquérant. » C'est plus original que chrétien. Et le comte de Ponthieu, l'époux de la grand'mère du Sultan ? Il devient ce qu'il peut. La Palestine, d'habitude, avait mieux inspiré les poètes...

Le type du roman, hélas ! dans le sens le plus naturel, a pour titre : C'est d'Aucassin et Nicolette. Composé au treizième siècle, peut-être au douzième, il paraît né dans une imagination méridionale.

Aucassin est le fils du comte de Beaucaire ; Nicolette, une captive du pays barbaresque. Ils s'aiment malgré le père d'Aucassin. Après des aventures invraisemblables, un séjour au royaume de Torelore, où le roi joue le rôle de la reine et file, où la reine conduit l'armée et bat l'ennemi avec des pommes cuites et des fromages, après des séparations cruelles, captivités, naufrages et le reste (1), Aucassin épouse enfin Nicolette, qui se trouve être née au pays de France et de la plus noble extraction. C'est un mélange de délicatesse pastorale et de grossièreté morale, qui rappelle Robin et Marion d'Adam de la Halle. Mais il y a plus d'esprit ; et la satire y a un trait plus aigu sur les lèvres d'Aucassin.

Dans ce roman, où plus d'un vieux mot, à nous inconnu, obscurcit encore le sens en maint endroit (2), les beaux chevaliers sont « bien taillés de jambes, piés, de cors et de bras ; ils ont les cheveux blons et menus resarcelés, les yeux noirs et riants, la face clère et traitice. »

C'est assez piquant, une première fois ; mais les mêmes détails se répètent, et cela devient monotone.

Un passage satirique, même jusqu'à l'impiété, c'est celui où Aucassin, au désespoir d'avoir perdu Nicolette, rejette toute consolation, et veut mourir pour aller, non au ciel, mais en enfer. Il y trouvera d'élégants chevaliers, de belles dames, des harpeurs, des jongleurs et les rois du siècle... C'est bien le langage furieux et désordonné de la passion. C'est d'un païen.

Combien la légende d'Asseneth n'est-elle pas supérieure à ce léger roman ! Elle passa du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, (écrit au temps de saint Louis,) dans

1. *Hist. Litt. de la France*, t. 19.
2. On lit Joinville sans peine ; on est arrêté souvent, dans Aucassin, par des mots tout à fait anciens et incompréhensibles.

une langue française déjà facile à lire, vers 1320 ; ce fut Jean de Vignay qui la rendit populaire, en la traduisant du latin, à la requête de Jeanne de Bourgogne, reine de France, femme de Philippe de Valois.

En résumé, Asseneth est une jeune Égyptienne qui n'a jamais connu que son père ; elle vit dans la solitude, loin du regard des hommes. Un jour cependant, elle voit Joseph, qui lui reproche son idolâtrie. Elle pleure ; elle se couvre de vêtements noirs. Un ange lui apparaît, la console, mange chez elle un rayon de miel venu là par miracle, la bénit et bénit ses sept compagnes, vierges comme elle. La légende finit par le mariage de Joseph et d'Asseneth.

Joseph est bien plus beau que les chevaliers du roman d'Aucassin. Sa beauté n'émeut pas les sens, mais le cœur. « Il estoit vestu d'une cote blanche très resplendissant et un mantel de pourpre tyssu d'or ; et avoit une couronne dorée sus son chief, et en celle couronne estoient XII très fines pierres esleues ; et, sus ces pierres, avoit XII estoiles d'or ; et tenoit en sa main verge royal et un rain d'olivre très plain de fruit. »

Asseneth effrayée et ravie ne sait que dire ces mots :

« Vez ci le soleil qui est venu à nous en son char ! Je ne savoie pas que Joseph fust filz de DIEU. Qui pot engendrer si grant biauté d'omme !... »

Après Joseph, l'ange ; l'ange ressemble à Joseph... C'est lui surnaturalisé :

« Et Asseneth leva son chief et vit un home qui sembloit à Joseph en toutes choses, et avoit estole et verge roial et couronne ; et le vout (visage) de li estoit comme foudre, et ses yex comme rai de soleil, et les cheveus du chief comme flambe de feu. »

Quand il a béni Asseneth, celle-ci lui demande une grâce :

« Sire, j'ai avecques moi VII vierges qui furent norries avec moi dès enfance, et fumes toutes nées en une nuit. Je les apelerai, et tu les béniras comme moi. »

« Et il les fist apeler, et les benéy et dist : « Benéisse vous Diex Nostre Seigneur très haut, et soiés aussi comme VII coulompnes de la cité de refuge. » Et donc commanda Asseneth oster la table. Et quant elle l'ot ostée, et elle aloit mettre la en son lieu, l'angre s'esvanoï de ses iex. Et quant elle retorna, elle vit aussi comme un curre à quatre chevaux alant vers

Orient el ciel. Et Asseneth commence à prier DIEU qu'il lui pardonnast ce que elle avoit parlé si hardiment à li. »

Dans cette figure biblique d'Asseneth visitée par l'ange, comme le sera plus tard Marie par Gabriel, on se repose, avec quelle douceur! des aventures vulgaires d'Aucassin et de Nicolette.

Asseneth est encore du bon temps, du siècle de saint Louis.

Au quatorzième siècle, l'Italie, qui nous a emprunté nos gestes, commence à nous communiquer sa finesse et sa préciosité. On en a pour témoignage le roman de Troïlus, composé tout à la fin du siècle par Pierre de Beauvau, sénéchal d'Anjou, et calqué sur le Filostrato de Pétrarque. Ce Filostrato avait peint une souffrance toute semblable à celle du sénéchal. Celui-ci se guérit en lisant et en traduisant Pétrarque. Il avait aimé une dame, « la non pareille sobz les cieulx... » Mais il trouva bientôt que les femmes n'ont « ne sens ne fermeté, mais sont muables comme la foille au vent » ; elles « se mirent trop en leur beauté, et elles se tiennent fières et orgueilleuses... pour la vaine gloire de leur jeunesse. »

Au fond, l'histoire de Troïlus, frère d'Hector, c'est celle du guerrier accompli, du chevalier sans défaut... Il a vu Brisaïda et rêve sa main ; Brisaïda le trahit pour Diomède, un Grec ! Et cependant, quelles lettres ne lui écrit-il pas ! Il demande à Pandore, son ami, « une escriptoire et du papier, laquelle lui fut tantost apportée... Lors se mist ung pou à pencer comment il escriproit à sa dame ; et, quant il eut ung peu pencé, incontinent après commença à faire ces lettres en ceste façon. »

Et l'étoffe vaut la façon. Il y en a sept pages, au moins !

Quand il est trahi, il ne sait que se plaindre, injurier Diomède, qui l'injurie lui-même sur le champ de bataille, parmi une pluie de coups d'épée. Enfin il est tué par Achille.

Une leçon pour finir. L'auteur recommande la prudence dans les choses du cœur : « O jeunes gens, dit-il, mirez-vous en l'histoire de Troylus, laquelle cy dessus vous ay ditte et démonstrée. »

En un mot, n'aimez pas une Brisaïda ! — Il y en a donc qui valent mieux ! C'est heureux.

Pierre de Beauvau avait été connu de Jean Chartier et de Juvénal des Ursins, qui le disent « auteur de plaisants diz, de gracieuses chançonettes et balades. »

Tout cela ne vaut pas Asseneth, l'idéal du roman. Sans doute la foi n'est pas morte ; mais les oripeaux du vieux paganisme et les concetti de l'Italie trop ingénieuse, étrangement mélangés, semblent déjà annoncer la Renaissance littéraire du seizième siècle.

Avant de le juger, nous devons parler du quinzième et du roman des Cent Nouvelles nouvelles. Quelle en fut l'origine ? Du temps que le futur Louis XI, alors Dauphin, était exilé de France, il fut accueilli en Brabant, au château de Genappe, sur les bords de la Dyle, où le duc de Charolais tenait sa cour. Elle était, dit-on, fort mêlée et très joyeuse. Le soir, sous le manteau de ces cheminées où brûlaient des arbres entiers des forêts, on finissait la journée par des récits d'aventures de toutes sortes. De là les Cent Nouvelles nouvelles, dites quelquefois « de Louis XI. » Est-ce que le Dauphin en fut l'inspirateur ? Brantôme est-il dans le vrai quand il écrit : « Louis XI aimait fort les bons mots et les subtils esprits... Et celui qui lui faisait le meilleur conte et le plus licencieux, était le mieux venu et festoyé ; et lui-même ne s'épargnait à en faire. » On a prêté tant de vices à Louis XI ! Il faudrait des preuves. La seule chose prouvée, c'est qu'Antoine de La Sale rédigea les Cent Nouvelles vers 1456, à la cour de Philippe le Bon. Il était né en Bourgogne, en 1398, et mourut vers 1466. Viguier d'Arles à vingt-six ans, ensuite secrétaire de Louis III d'Anjou, comte de Provence, il habita la Sicile, comme P. de Beauvau, et Rome, où il connut le Pogge, auteur des Facéties. Après, il devint précepteur de Jean d'Anjou, fils du bon roi René. Singulier précepteur ! Il passait bientôt au service de L. de Luxembourg, pour élever ses enfants ; mais, avant son départ, il recevait cent florins du troubadour royal... [1]. On en a trouvé le souvenir officiel dans les Comptes de la maison d'Anjou...

Est-ce la cour de Genappe qui le corrompit, après l'Italie ? Toujours est-il qu'il écrivit les Quinze Joies du mariage en 1450, et les Cent Nouvelles nouvelles à l'époque où l'on devient sage. C'était mal finir.

Les Quinze Joies du mariage, écrites en dialecte picard, tirent leur nom, à ce que l'on rapporte, des quinze joies et des quinze douleurs de la Mère de DIEU. Ce serait une impiété, car le livre est tout entier consacré à ridiculiser l'époux et à

1. C'est pour Jean d'Anjou qu'il a écrit une Chronique des rois de Sicile sous le nom de Galladeh.

calomnier l'épouse. Je prends, au hasard, la quinzième joie du mariage... Une femme indigne quitte son époux et se retire chez sa mère. Le mari se plaint. Qui demandera pardon ? Le mari. A ce prix, la femme rentrera dans son ménage.

« Et sera, dorénavant, (l'époux) plus subget qu'il ne fust oncques.. Or, est-il enveloppé dans la nasse ; et face tout quant qu'il vouldra, car quelque chière qu'il lui face, el ne l'amera jamès. »

C'est ainsi que l'on corrompt les mœurs, en les disant corrompues.

Par bonheur, sous Philippe le Bon, duc de Bourgogne, on ne lisait pas encore beaucoup chez les honnêtes bourgeois et les pauvres gens. Mais la classe des grands vassaux, après une heure de relèvement sous l'influence miraculeuse qui rétablit le trône de France, s'abandonnait aux penchants les plus naturels ; voluptueuse et séditieuse, elle méritait la main de fer de Louis XI et les contes de La Sale. La vieille sève catholique semblait s'épuiser, et, avec elle, la force véritable de la pensée. Tout cela devait aboutir au despotisme royal et au paganisme de la Renaissance.

Mais le peuple n'est pas encore atteint. Il a la foi de Jeanne d'Arc, une pauvre fille, et tous les bons sentiments qui ont été ravivés au cœur de la France par de longues douleurs. Le peuple, du reste, ne cesse jamais de souffrir, et c'est ce qui le renouvelle sans cesse. La noblesse a souvent connu les joies les plus humaines, même au sein des plus grandes calamités. Elle se déprave plus vite, ou se restaure imparfaitement.

Antoine de La Sale la représente assez bien, quoique ses contes aient leur action, le plus souvent, dans la bourgeoisie. Il n'ose trop malmener les grands.

Les Cent Nouvelles nouvelles n'ont pas plus de hauteur que les Quinze Joies du mariage. C'est le même fond. Seigneurs, prêtres, moines, maris, femmes et jeunes filles, rien n'est épargné. Tout ici-bas est vicieux ou ridicule. Il y a une loi pour les gens du monde et les gens d'Église, le plaisir...

Et l'hypocrisie, sous l'apparence de quelque ermite aimable et gai, assaisonne le crime d'impiété comique. La Fontaine n'a pas été si loin ; mais on lit La Fontaine, hélas ! et on ne lit guère, par bonheur, Antoine de La Sale.

L'auteur a eu l'idée de livrer à la postérité le nom de chacun des conteurs : c'est P. de la Roche, ce fameux démagogue ;

c'est Monseigneur (sans doute le duc de Charolais) ; c'est le duc de Créquy et bien d'autres. Certains prétendent qu'Antoine de La Sale fut le seul auteur ou rédacteur de ces Cent Nouvelles, où nous avons cherché vainement une citation honnête. Depuis des siècles, du reste, l'humaine corruption les avait inventées, ensuite Boccace et le Pogge les avaient traduites au profit de la volupté. L'Italie nous a empoisonnés. Disons pourtant : Honte à l'écrivain vénal, à l'homme sans cœur, à ce précepteur et corrupteur des princes qui vendit sa plume au libertinage, après l'avoir mise, sans doute, par intérêt, au service de la plus pure chevalerie ! Il écrivit, en effet, en 1659, l'Hystoire et plaisante Chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des belles cousines.

La jeune Dame des belles cousines signifiait jadis une princesse de sang royal.

Il y a, dans ce roman, une partie historique. Jehan de Saintré, sénéchal d'Anjou, a existé. « On le tenait, dit Froissart, pour le meilleur et le plus vaillant chevalier de France. » Il mourut à Saint-Esprit, en 1368.

La fiction, la voici, encadrée par l'histoire : Marie de Bourbon et Marie de Clèves voient Saintré d'un œil sympathique. Il préfère la « Dame des belles cousines », qui est Marie de Bourbon. L'une et l'autre ont inspiré Antoine de La Sale, qui s'est élevé, en les dépeignant avec Saintré lui-même, jusqu'à un certain idéal de beauté chevaleresque, morale et plastique en même temps... Mais si le romancier s'oubliait jusqu'à être délicat en la compagnie d'un des plus beaux types, après Boucicaut ou J. de Lalain, de loyauté et de pureté chrétienne, son cœur n'avait pas changé. L'écrivain sceptique et libertin ne pouvait croire, en ce monde, à l'heureux succès d'un rêve innocent ; et son imagination n'en était point satisfaite. Au dernier moment, la Dame des belles cousines trahit Saintré ; « l'hystoire » s'achève tristement. La chevalerie, qui avait brillé une dernière fois sous la bannière de Jeanne d'Arc, n'allait plus être qu'un souvenir ! C'est ainsi qu'avaient fini les gestes avec Charles le Chauve, le cycle breton avec Arthur et Lancelot, avec Tristan et Yseult !

Pauvre âme humaine, sans cesse ramenée, par l'anarchie politique ou l'excès du bonheur, au désordre moral et au paganisme ; par l'excès de la souffrance, au christianisme et à l'idéal !

Et les lettres suivent le mouvement de l'âme humaine. Il est des temps qui hésitent et où les lettres semblent trembler sur la frontière du bien et du mal. Il y a des siècles achevés dans le bien, le treizième, par exemple ; tout y est beau, jusqu'au roman d'Asseneth ; il y a des siècles néfastes, le quatorzième ; des siècles mêlés, celui de Louis XI et de Louis XII. Ainsi Pierre Gringore écrit, à la fois, l'Homme obstiné et la Vie de saint Louis. Villon est un poète chrétien ; il célèbre la Pucelle ; il a pris dans le peuple la semence de ses vers ; mais Antoine de La Sale est un romancier païen ; c'est l'homme de cette haute noblesse qui se dégrade, loin des voies de la chevalerie qui fonda, en Bretagne, la Table ronde.

Et cette noblesse, en partie, courtisera la Réforme, d'où sort la voluptueuse Renaissance, comme elle courtisera Voltaire, d'où sort l'impiété littéraire. Elle était digne d'inspirer, à Genappe, les Cent Nouvelles nouvelles.

On dit qu'on y puise à pleines mains le vieux sel gaulois avec le vrai parler de nos ancêtres. Soit. Mais c'est à une condition, à savoir que la pureté du langage ne dépendra en aucune façon de la pureté des mœurs. En somme, pour quelques expressions pittoresques ou originales, au gré des amateurs d'une littérature facile, que de termes grossiers... et saisissants, nous sommes d'accord, mais pour les sens seulement ! Là n'est pas la beauté de la langue française ; cette beauté est toute philosophique et chrétienne, comme l'âme de la France, disons-le hautement. A lire par force, et pour les juger au point de vue d'une critique catholique et idéale, les contes ultra-licencieux de Jean de La Sale, nous n'avons senti que répugnance et dégoût, à chaque page, à chaque ligne, sans mieux connaître la langue de notre pays. Si nous n'avons pas aperçu les perles éparses dans ce fumier, c'est que l'odeur qui sortait de là, en suffoquant nos sens, nous troublait sans doute en même temps l'esprit et la vue.

Le moyen-âge est bien fini. A le voir une dernière fois, d'un seul regard, on sent qu'on l'aime et qu'on le regrette. Plus de science, plus d'art, plus de style, plus de génie, une littérature plus aristocratique, vaudront-ils un jour, pour le commun des hommes, cette foi des mystères, cet apostolat satirique des prédicateurs, cette grandeur nationale des gestes, et jusqu'à cette gaieté de certains fabliaux? Les lettrés vont s'iso-

ler, et les lettres peu à peu se sépareront du christianisme et du peuple. Cet « ornement du siècle », Bossuet, sera-t-il populaire comme Maillard ou Menot ? Corneille lui-même, tout grand et familier qu'il soit, ne provoquera l'admiration qu'en un théâtre fermé aux pauvres honteux, admis jadis aux mystères, dans les églises ou sur les places publiques. C'est qu'alors le grand inspirateur du théâtre, le maître des lettres, c'était Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sans phrase, dans toute la simplicité de sa personne, dans l'humilité de sa vie, je dirais presque dans la familiarité de son langage, et dans le pathétique réel de sa mort, sur cette croix chère à la souffrance du peuple !

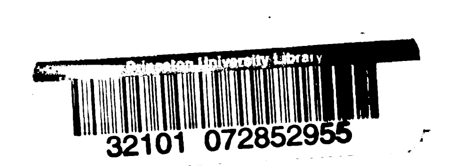
Le moyen-âge, sans doute, a son inexpérience, ses fautes, ses faiblesses et ses moments de décadence ; mais deux rois y règnent, en résumé, et rayonnent sur les lettres, DIEU du haut des cieux, et saint Louis son lieutenant, au royaume de France. Alors de l'ordre divin jaillit la beauté morale avec la vérité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Et qui n'admirerait jusqu'à l'enthousiasme nos bons ancêtres du moyen-âge qui, jadis, avec leur foi et leur grandeur naïve, ont écrit, à la pointe de leur glaive, sur la terre rougie de leur sang, cet héroïque poème des Croisades ! Mais rien ne vaut, pour nous émerveiller, la miraculeuse épopée de l'affranchissement de notre patrie par la main d'une femme, par le bûcher de Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc a sauvé des Anglais, il y a plus de quatre siècles, la France et son unité. Puisse-t-elle demain, messagère du Sacré-Cœur, en nous sauvant de nouveau, arracher le monde chrétien à l'avidité des modernes barbares, éclairer d'une lumière idéale le siècle à son déclin, et ouvrir à nos fils une ère nouvelle de gloire et de poésie !



TABLE DES MATIÈRES.




Princeton University Library
32101 072852955

